

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

ET

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LUNEAU DE BOISJERMAIN ET L'ÉDITION À COMPTE D'AUTEUR

À PARIS DE 1750 À 1791

THÈSE

PRÉSENTÉE EN COTUTELLE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN HISTOIRE

PAR

MARIE-CLAUDE FELTON

AOÛT 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à exprimer mes plus sincères remerciements à mes directeurs, Pascal Bastien et Roger Chartier. Je leur suis très reconnaissante pour leur confiance, leurs conseils et leur grande générosité. Leurs encouragements et leur expertise m'ont réellement permis de repousser les limites d'une longue et enrichissante recherche. Je remercie également les membres du jury, Christian Jouhaud, Isabelle Lehuu, Christine Métayer ainsi que Daniel Roche pour leur patience et leurs judicieux conseils.

Cette thèse a bénéficié du soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, de l'Encadrement des thèses en cotutelle internationale du Conseil régional de l'Ile-de-France, de la Faculté des sciences humaines de l'UQÀM et de la Fondation de l'UQÀM. J'ai également profité d'une subvention accordée par l'École française de Rome afin de participer à un séminaire sur le livre ancien tenu à Venise. Grâce à l'appui de ces divers organismes, il m'a été possible d'effectuer mes recherches à Paris ainsi que de participer à plusieurs colloques internationaux.

Je tiens également à remercier tous les spécialistes qui m'ont généreusement prodigué conseils et suggestions, tout particulièrement Sabine Juratic, Jean-Dominic Mellot, Daniel Roche, Véronique Sarrazin, Thierry Rigogne, Robert Darnton, Irène Passeron, Laurent Pinon et Ann Blair. J'ai par ailleurs profité de l'assistance des conservateurs et du personnel de plusieurs bibliothèques et centres d'archives, particulièrement ceux œuvrant à la salle « T (histoire du livre) » de la Bibliothèque nationale de France ainsi que ceux des archives départementales du Cher.

La réalisation de cette thèse n'aurait pu être possible sans le soutien inconditionnel de ma famille et de mes amis. Je tiens à saluer tout spécialement mes amies Sara et Valérie ainsi que ma sœur Martine qui ont su me faire traverser les périodes plus difficiles. Finalement, je tiens à exprimer ma plus vive reconnaissance à mes parents, Louise et André, qui m'ont épaulée à chaque étape. Cette thèse leur est dédiée.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	viii
LISTE DES TABLEAUX.....	xi
LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	xii
RÉSUMÉ.....	xiii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
L'ÉDITION À COMPTE D'AUTEUR : VERS UNE NOUVELLE PRATIQUE AUCTORIALE AUTONOME ET MODERNE.....	25
1.1 L'auteur, l'argent et la propriété littéraire : l'évolution du discours aux XVII ^e et XVIII ^e siècles.....	27
1.2 L'injustice de l'auteur-éditeur : Luneau de Boisjermain contre les libraires de Paris...	39
1.2.1 Le libraire : un simple mandataire.....	43
1.2.2 L'écriture : une profession qui doit être rémunérée.....	45
1.2.3 L'édition à compte d'auteur.....	48
1.2.4 Malesherbes.....	50
1.2.5 Réactions et sentence.....	51
1.3 Les arrêts de 1777-1778 et l'autonomie auctoriale.....	56
1.3.1 Arrêts de juillet 1778.....	62
1.3.2 Portée des arrêts.....	63
1.4 La modernité auctoriale et le marché littéraire : le modèle de Goeffrey Turnovsky.....	68
1.5 L'édition à compte d'auteur : une application concrète du discours.....	73
PREMIÈRE PARTIE : LA FIGURE DE L'AUTEUR-ÉDITEUR	
CHAPITRE II	
« PAUVRE DIABLE » OU « DIABLE D'HOMME » ? LE PARCOURS LITTÉRAIRE DE LUNEAU DE BOISJERMAIN.....	79
2.1 Naissance et provenance.....	81

2.2	Luneau, l' <i>Encyclopédie</i> et Diderot.....	86
2.3	Le Bureau de l'abonnement littéraire.....	96
2.4	La Société typographique.....	106
2.5	Problèmes financiers.....	113
2.6	Les ouvrages pédagogiques.....	117
2.7	Une opinion sur tout.....	124
2.8	Après la Révolution.....	129
2.9	Dernières publications.....	134
2.10	Fin de vie et projets inachevés.....	139
	Conclusion.....	143

CHAPITRE III

	L'AUTEUR-ÉDITEUR ET SES ŒUVRES : UN PORTRAIT.....	145
3.1	Les œuvres éditées à compte d'auteur.....	146
3.2	Les auteurs-éditeurs : un portrait.....	156
3.2.1	L'âge et la provenance.....	157
3.2.2	La profession.....	160
3.2.3	Les femmes.....	168
3.2.4	La place de l'édition à compte d'auteur.....	173
3.3	Les auteurs et les institutions du « champ littéraire ».....	177
3.3.1	Le mécénat, les académies et l'auteur-éditeur.....	178
3.3.2	Les hautes sphères.....	183
3.3.3	Des écrivains aux « écrivains ».....	189
3.3.4	Les laissés-pour-compte : publier envers et contre tous.....	194
	Conclusion.....	206

DEUXIÈME PARTIE : D'AUTEUR À « FAISEUR DE LIVRES »

CHAPITRE IV

	D'AUTEUR À ÉDITEUR.....	209
4.1	Les permissions et privilèges.....	211
4.1.1	Un long parcours.....	212
4.1.2	Le privilège d'auteur.....	214

4.2	Le choix de l'imprimeur.....	222
4.3	La souscription.....	227
4.3.1	La marche à suivre.....	230
4.3.2	Moyen de financement pour une entreprise pénible et chère.....	232
4.3.3	Types d'ouvrages.....	233
4.3.4	Les termes de la souscription.....	235
4.4	Les arrangements avec l'imprimeur.....	241
4.4.1	Souscription et réception d'argent.....	242
4.4.2	Les ententes monétaires.....	245
4.5	L'auteur en contrôle de l'édition.....	250
4.6	L'enjeu des corrections.....	254
4.7	Luneau de Boisjermain contre Grangé.....	259
4.7.1	La version de Luneau.....	259
4.7.2	La version de Grangé.....	261
	Conclusion.....	266
CHAPITRE V		
	DE LA MATÉRIALITÉ.....	268
5.1	La matérialité à venir.....	273
5.2	À la recherche des données bibliographiques.....	275
5.2.1	Le nombre de pages.....	278
5.2.2	Le format et les caractères.....	281
5.2.3	Le papier et la reliure.....	289
5.2.4	Les illustrations.....	295
5.2.5	La mise en page.....	300
5.2.6	Défauts et corrections.....	304
5.2.7	D'un extrême à l'autre.....	307
5.3	La valeur des livres.....	313
5.4	Les paraphes : outils pour déjouer la contrefaçon.....	314
	Conclusion.....	319

TROISIÈME PARTIE : L'AUTEUR ET LE MARCHÉ LITTÉRAIRE

CHAPITRE VI

REJOINDRE LE LECTORAT.....	322
6.1 La publicité aux XVII ^e et XVIII ^e siècles.....	324
6.1.1 La presse comme outil publicitaire.....	327
6.1.2 Le retard face à l'Angleterre.....	329
6.1.3 L'annonce de livres nouveaux.....	331
6.2 Le <i>Catalogue hebdomadaire</i>	332
6.2.1 Le choix d'une source.....	333
6.2.2 Le statut « publicitaire » et commercial du <i>CH</i>	340
6.2.3 Les annonces « chez l'auteur » : nombre, nature et fréquence.....	343
6.3 Les stratégies promotionnelles.....	350
6.3.1 Le prospectus et la souscription comme outils promotionnels.....	351
6.3.2 Quelques stratégies promotionnelles.....	358
6.4 L'auteur et son public.....	369
Conclusion.....	373

CHAPITRE VII

D'AUTEUR À MARCHAND DE LIVRES.....	375
7.1 La vente par l'auteur.....	377
7.2 Le domicile de l'auteur comme espace de vente.....	378
7.2.1 Les adresses.....	379
7.2.2 Organisation de l'espace.....	381
7.2.3 Organisation du temps.....	383
7.2.4 Association avec la vente de produits et de services.....	385
7.2.5 La vente par correspondance.....	387
7.3 Les associés dans la vente.....	389
7.3.1 Les membres de la famille.....	390
7.3.2 Les associés divers.....	390
7.3.3 L'association avec les libraires : quelques chiffres.....	392
7.3.4 La place de l'auteur en page de titre.....	393
7.3.5 Les libraires associés aux auteurs.....	398

7.3.6	Les changements d'association.....	402
7.3.7	Libraires en province et à l'étranger.....	406
7.4	La vente à compte d'auteur chez le libraire.....	409
7.4.1	Distribution des livres.....	410
7.4.2	La remise aux libraires.....	413
7.4.3	La vente par les libraires.....	414
7.4.4	La publicité des libraires.....	418
7.4.5	Le risque d'éditions subséquentes.....	420
7.5	La rentabilité de l'édition à compte d'auteur.....	421
	Conclusion.....	427
	CONCLUSION.....	428
APPENDICE A		
A.1	Description du projet pour une Société typographique de Luneau de Boisjermain.....	433
APPENDICE B		
B.1	Les articles « chez l'auteur » en rapport avec les totaux de livres nationaux par année dans le <i>Catalogue hebdomadaire</i>	441
APPENDICE C		
C.1	Liste des auteurs et de leurs œuvres éditées à Paris entre 1750 et 1791.....	442
	BIBLIOGRAPHIE.....	487

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
1.1 Nombre de livres « chez l’auteur » trouvés dans le catalogue de la BnF entre 1750 et 1791 (en plus des titres trouvés dans le <i>Catalogue hebdomadaire</i> entre 1763 et 1789).....	67
2.1 <i>Extrait du Cours de langue italienne</i> de Luneau de Boisjermain (Paris, l’auteur, 1784-1786, vol. 1, p 15).....	119
2.2 Extraits du <i>Cours de langue anglaise</i> avec la traduction interlinéaire et le guide de prononciation (Luneau de Boisjermain, Paris, l’auteur, vol. 1, 1784, p. 33).....	123
2.4 Première page de <i>l’Ami du Bien public en France</i> , édition du 18 juin 1797 (de Luneau de Boisjermain, Paris).....	133
2.5 Page de titre de <i>l’Education des Lapins</i> (de Luneau de Boisjermain, Paris, l’auteur, 1798).....	136
3.1 L’ensemble des 766 œuvres trouvées dans le catalogue BnF et dans le <i>CH</i> réparties par catégorie.....	148
3.2 Catégories des ouvrages de l’étude de Pottinger et ceux « chez l’auteur » (1750-1791).....	151
3.3 Comparaison des catégories de livres de 1784 à 1788 de l’enquête de F. Furet et des livres « chez l’auteur » du catalogue de la BnF.....	154
3.4 Comparaison des catégories de livres de 1784 à 1788 de l’enquête de F. Furet et des livres « chez l’auteur » du catalogue de la BnF et du <i>CH</i>	155
3.5 Répartition des auteurs selon le moment où sont présentes les œuvres éditées à leur compte à l’intérieur de leur période de publication.....	176
3.6 Frontispice que Buc’hoz fait graver représentant un botaniste et un minéralogiste écrasés par un médecin « à la mode ».....	203
5.1 Nombre de livres (de la liste BnF) selon le nombre de pages.....	280
5.2 Comparaison de trois différents types de caractères dans le <i>Manuel typographique</i> de Fournier (Paris, Barbou, 1764).....	286

5.3 à 5.5	Deux copies des <i>Moyens comparatifs de libération des dettes nationales de l'Angleterre et de la France</i> (1788) de Grouber de Groubentall.....	294
5.6	Page tirée de <i>La Nouvelle Raméïde</i> de Rameau (Amsterdam, s.n., 1766).....	298
5.7	Exemples de vignettes, d'accolades, de réglets et de cul-de-lampe (Fournier le jeune, <i>Manuel typographique</i> , Paris, Barbour, 1764).....	301
5.8 et 5.9	Pages du livre d'Ouvrier de Lile (<i>Calculs des décimales, appliqué aux différentes opérations de commerce, de banque et de finance</i> , Paris, Libraires associés (et l'auteur), 1775, p. 2-3 et 60-61).....	302
5.10	Page de titre de la <i>Chronographie</i> de Barbeu Dubourg (<i>Chronographie ou Description des temps</i> , Paris, l'auteur, 1753).....	304
5.11	Exemplaire taché de l' <i>Art de guérir les hernis ou descentes</i> de Balin (Paris, l'auteur, 1784, p. 166-167).....	306
5.12 et 5.13	Extraits montrant les modifications appliquées dans la copie du livre de René Trottier (<i>Découverte des principes de l'astronomie ... Avec démonstration de l'absurdité de tous les systèmes astronomiques, publiés & enseignés jusqu'à présent</i> , Paris, l'auteur, 1784, p. 41 et 50).....	307
5.14	Corrections manuscrites dans le livre de Bajolet (<i>Nouvelle méthode d'enseigner à lire, très-simple et très-facile</i> , Paris, l'auteur, 1772).....	308
5.15	Papillons et corrections manuscrites dans le livre de Bajolet (<i>Ibid.</i> , p. 6-7).....	309
5.16 à 5.18	Planches dans l'ouvrage du Chevalier de Beaurain (<i>Histoire de la Campagne de M. Le Prince de Condé</i> , Paris, l'auteur, 1774).....	312
5.19	Signature de l'auteur de la <i>Dissertation sur la manière de cultiver des plantes choisies dans les chassis physiques du sieur Mallet</i> (1778).....	315
5.20 et 5.21	Deux pages du livre de De Contramont où figurent ses « timbres » (<i>Explication des Tarifs du contrôle des actes et de l'insinuation</i> , Paris, l'auteur, 1780).....	317
5.22	Paraphe et sceau dans <i>Découverte des principes de l'astronomie</i> (Paris, l'auteur, 1784) de Trottier.....	319

6.1 et 6.2	Présentation des livres nouveaux en première page du <i>CH</i> (7 janvier 1786) puis en dernière page de la <i>Gazette de France</i> (3 janvier 1786).....	337
6.3	Les différents types d'annonces « chez l'auteur » de 1763 à 1789.....	345
6.4	Répartition des annonces de textes « chez l'auteur » dans le <i>Catalogue hebdomadaire</i>	345
6.5	Pourcentages des articles dans lesquels la vente se fait « à Paris chez l'auteur » dans le <i>Catalogue hebdomadaire</i>	347
6.6	Nombre de titres différents trouvés chaque année dans le catalogue BnF et dans le <i>CH</i>	348
6.7	Nombre de titres différents trouvés dans le <i>CH</i> par rapport au nombre d'annonces.....	349
6.8	Liste des ouvrages de Robert de Vaugondy présentés dans son <i>Uranographie</i> (Paris, l'auteur, 1764, s.p.).....	362
7.1	Page de titre du <i>Calcul des décimales</i> (Paris, libraires associées, 1775) d'Ouvrier Delile.....	394
7.2	Page de titre de <i>l'Arithmétique méthodique et démontrée</i> , 1779 (d'Ouvrier Delile, Paris, chez les libraires associés).....	395
7.3	Page de titre de <i>l'Arithmétique méthodique et démontrée</i> , 1787 (d'Ouvrier Delile, Paris, l'auteur).....	396
7.4	Page de titre de l'ouvrage de Balin (<i>L'Art de guérir les hernies</i> , Paris, l'auteur, 1778).....	398
7.5	Adresse des <i>Mélanges d'opuscules mathématiques</i> (Paris, l'auteur, 1785) de De Lorthe.....	404
7.6 et 7.7	Papillons appliqués sur la page de titre de l'ouvrage de Mallet (<i>Dissertation sur la manière de cultiver les plantes choisies</i> , Paris, l'auteur, 1778).....	405
7.8	Quartiers de Paris depuis Notre-Dame jusqu'aux Tuileries (Plan de Turgot, 1739).....	412
7.9	Annonce de <i>l'Odyssée</i> de Gin (<i>CH</i> , 14-12-1782, art. 5).....	419

LISTE DES TABLEAUX

Tableau		Page
3.1	Catégories et sous-catégories des livres provenant du catalogue de la BnF.....	149
3.2	Décennie de naissance des auteurs.....	159
3.3	Catégories et sous-catégories des professions des auteurs-éditeurs.....	161
3.4	Comparaison des catégories professionnelles des auteurs-éditeurs et des auteurs de la <i>France littéraire</i> en 1784.....	165
3.5	Les destinataires des épîtres dédicatoires dans les livres analysés ainsi que les annonces du <i>CH</i>	180
4.1	Travaux d'impression exécutés pour le compte de l'auteur dans les trois enquêtes de 1786 et 1787.....	224
4.2	Classement proportionnel des imprimeurs selon le nombre d'ouvrages imprimés pour les auteurs dans les trois enquêtes confondues.....	225
5.1	Mention du nombre de pages dans les annonces du <i>CH</i>	279
5.2	Ouvrages de la liste BnF selon leur nombre de pages.....	281
5.3	Le format des livres annoncés dans le <i>Catalogue hebdomadaire</i>	283
5.4	Les coûts liés à l'impression de mille exemplaires d'un même texte dans différents formats et caractères selon le <i>Barème typographique</i> de Couret de Villeneuve.....	288
5.5	Comparaison des prix moyens et médians dans les différentes enquêtes.....	313
6.1	Nombre d'auteurs selon le nombre d'annonces publiées dans le <i>CH</i>	350
7.1	Libraires associés à la vente d'ouvrages à compte d'auteur dans au moins cinq annonces du <i>CH</i>	400
Appendice B	Les articles « chez l'auteur » en rapport avec les totaux de livres nationaux par année dans le <i>Catalogue hebdomadaire</i>	441
Appendice C	Liste des auteurs et de leurs œuvres éditées à Paris entre 1750 et 1791....	442

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AAA	<i>Affiches, Annonces et Avis divers</i>
AN	Archives nationales de France
AD Cher	Archives départementales du Cher
AP	Archives de Paris
BnF	Bibliothèque nationale de France
<i>CH</i>	<i>Catalogue hebdomadaire</i>
FL	Fonds latin
Ms. Bastille	Archives de la Bastille
Ms. Fr.	Manuscrits français
N.A.F.	Nouvelles acquisitions françaises

RÉSUMÉ

Au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, la scène littéraire française est témoin d'une transition conceptuelle de l'auctorialité, les auteurs délaissant tranquillement les anciennes institutions du premier champ littéraire – telles que pensions, académies et mécénat – au profit d'une intégration progressive et autonome sur le marché du livre. Alors que la nature de cette transition est toujours débattue, le processus de modernisation de l'auteur semble particulièrement apparent chez un groupe encore méconnu : les auteurs éditant à leur compte.

À une époque où les libraires règnent en roi et maître sur le monde du livre dans la capitale française, il est encore bien difficile pour les auteurs de faire reconnaître leurs droits économiques et légaux et de publier de manière autonome. Or, bien que cette entreprise soit périlleuse, coûteuse, voire dangereuse, la publication autonome fait partie du cheminement littéraire de quelques centaines d'auteurs à Paris au cours des décennies précédant la Révolution. En effet, dès l'application des arrêts du 30 août 1777 qui permettent enfin aux auteurs de vendre leurs propres livres, plusieurs écrivains se prévalent de leurs nouveaux droits et prennent en charge l'édition ainsi que la commercialisation de leurs ouvrages. Ce faisant, ces auteurs – qui proviennent autant de la « bohème littéraire » que des cercles philosophiques – démontrent une réelle volonté de conserver le contrôle sur la fabrication, l'édition du texte, le financement, la qualité matérielle ainsi que la mise en marché.

Cette thèse a pour but d'illustrer comment l'édition à compte d'auteur représente une forme d'évolution bien tangible du processus de professionnalisation et de modernisation de l'auteur, celui-ci s'investissant tant dans la valeur matérielle qu'immatérielle de ses œuvres. De fait, l'auteur qui accepte son statut de professionnel de l'écrit et qui désire vivre, souvent entre autres, du produit de la vente de ses ouvrages, peut intégrer sans conflit les éléments très prosaïques de l'édition et du commerce à sa « profession ». L'écriture devient ainsi, en plus d'une activité de l'esprit et immatérielle, une activité commerciale, artisanale et professionnelle. Les auteurs-éditeurs doivent en effet assumer plusieurs fonctions liées à la

publication telles que choisir le format, marchander le papier, veiller à la correction, passer une annonce dans un périodique et en organiser la vente depuis leur domicile. De cette façon, l'auteur s'investit directement sur le marché littéraire et se présente personnellement auprès de son public chez qui il trouve une nouvelle source d'autorité, de légitimité. Par leur défense d'une autonomie tant légale qu'économique, les auteurs qui tentent l'aventure tant risquée que coûteuse de l'édition autonome sont certainement des acteurs privilégiés au centre du processus de modernisation auctoriale.

INTRODUCTION

Le mercredi 31 août 1768, entre quatre heures et demie et cinq heures, tout près de la Comédie française où les spectateurs amassés attendent l'ouverture des portes, une escorte formée d'un commissaire, d'un huissier, du syndic de la librairie de Paris ainsi que de ses associés s'arrêtent « avec fracas » à la porte de Luneau de Boisjermain, s'introduisent dans son appartement « sans observer aucune décence, aucune retenue », pénètrent dans son cabinet, enfoncent les caisses qui s'y trouvent et saisissent tous les papiers et les livres éparpillés ici et là¹. Quelle est la raison d'une telle saisie ? Quel crime Luneau de Boisjermain a-t-il donc commis ? Il a osé vendre ses propres ouvrages, activité formellement interdite « à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autre que les Libraires & Imprimeurs »². Le code de la librairie de 1723, réitéré en 1744, énonce en effet l'interdiction formelle pour les individus qui ne sont pas membres de la corporation « de faire le commerce de Livres, d'en vendre & débiter aucuns, les faire afficher pour les vendre, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement [...] »³.

¹ *Mémoire signifié pour le sieur Luneau de Boisjermain, Défendeur, contre les Syndics & Adjointes des Libraires & Imprimeurs de Paris, Demandeurs*, Paris, impr. de Grangé, 1768, p. 2-3. BnF, Ms. Fr. 22069 (3).

² Claude Saugrain, *Code de la Librairie et Imprimerie de Paris ou Conférence du Règlement arrêté au Conseil d'État du Roy, le 28 Février 1723, Et rendu commun pour tout le Royaume, par Arrêt du Conseil d'Etat du 24 Mars 1744*, Paris, Aux dépens de la Communauté, 1764, p. 26. Nous avons veillé à respecter les majuscules, l'orthographe ainsi que la ponctuation de toutes nos citations.

³ *Ibid.*

Lorsque cette cohorte force la porte de Luneau de Boisjermain, les représentants de la corporation des libraires n'en sont pas à leur première saisie de ce genre. En fait, le cas de Luneau s'inscrit dans une succession de sentences contre des écrivains qui ont osé entreprendre le commerce de leurs ouvrages, vendre « chez l'auteur ». Le code de librairie de 1723 réitère notamment le règlement de 1618 dont l'article 14 stipule déjà comment : « Les Auteurs des Livres ou Correcteurs ne pourront avoir d'Imprimerie, ni Presses en leurs maisons ni ailleurs, pour imprimer ou faire imprimer leurs Livres, ni les vendre, ni faire afficher sous leurs noms ou autres [...] »⁴. Un autre arrêt, cette fois-ci du 6 octobre 1667, formule à nouveau l'interdiction aux particuliers « de vendre ni débiter aucuns Livres, si ce n'est par les mains des Libraires, & ce sous quelque prétexte que ce soit [...] »⁵. En conséquence de ce règlement, la communauté des libraires obtient sentence le 10 juillet 1668 contre Mauriceau « Chirurgien-Juré à Paris, qui s'ingéroit de vendre ses Œuvres », puis contre « le Sieur Baillard, Maître Parfumeur, qui vendoit un Traité du Tabac » la même année⁶. En fait, de 1618 à 1741, le code énumère toute une série d'arrêts réitérant à chaque fois l'interdiction faite aux particuliers de vendre des livres⁷. Le 21 Août 1682, c'est contre de Blegny que la communauté porte sentence, un maître chirurgien à qui il est bien sûr interdit de débiter des livres, « même ceux de sa composition »⁸. Deux autres cas recensés relatifs à une saisie contre des auteurs sont ceux de Le Pelletier le 17 octobre 1698 et de Jean-Baptiste Lully à qui on interdit, le 11 juin 1708, « d'afficher, vendre, ni faire vendre ses Opera par autre que par un Imprimeur ou un Libraire »⁹.

⁴ Saugrain, *Code de la Librairie*, *op. cit.*, p. 27-28.

⁵ *Ibid.*, 31-32.

⁶ *Ibid.*, p. 32.

⁷ Particulièrement ceux de 1618, 1669, 1674, 1682, 1683, 1686, 1688, 1698, 1700, 1708, 1718, 1732 et 1741.

⁸ Saugrain, *Code de la Librairie*, *op. cit.*, p. 33.

⁹ *Ibid.*, p. 38.

En ce mois d'août 1768, toutefois, le vent a déjà tourné. Le plaidoyer d'un auteur pour son droit naturel de profiter des fruits de son esprit contre les libraires avides trouve à cette époque une oreille compatissante. Pour la première fois dans ce type de litige, les libraires n'obtiennent pas la sentence souhaitée. Le jugement rendu par Antoine de Sartine, Lieutenant Général de Police, est en la faveur de l'auteur Luneau de Boisjerman qui obtient dommages et intérêts des libraires. Cette histoire illustre comment, aux alentours des années 1770, la suprématie de la communauté des libraires apparaît déjà fragilisée, un déclin qui se concrétisera avec les arrêts du 30 août 1777 qui accordent enfin aux auteurs le droit de vendre leurs propres ouvrages. Ce cas démontre également la mise en force d'une nouvelle pratique auctoriale qui place l'auteur au centre du processus éditorial, de la création à la vente.

Comme les différentes sentences obtenues par les libraires au fil des XVII^e et XVIII^e siècles le démontrent, l'édition à compte d'auteur n'est pas une réalité tout à fait nouvelle en 1777 lorsque la loi rend cette pratique légale. Mais que sait-on exactement de ce mode éditorial ? Est-ce un phénomène tout à fait marginal ? Les arrêts de 1777 incitent-ils plusieurs auteurs à faire comme Luneau de Boisjerman et à éditer de façon indépendante ? Comment l'édition à compte d'auteur s'inscrit-elle dans l'évolution de la conception de l'auteur et de ses droits, de son rapport à ses écrits ? Finalement, comment l'expérience des auteurs qui contrôlent l'ensemble du processus éditorial et qui prennent leur place au sein du marché littéraire représente-t-elle une manifestation tangible de « l'auteur moderne » ? C'est afin de répondre à ces questions que nous proposons ici de faire une étude générale de l'édition à compte d'auteurs à Paris entre 1750 et 1791. Afin de mieux cerner les différents contextes dans lesquels s'inscrit cette pratique éditoriale autonome, il convient d'examiner au préalable quelques concepts clés.

L'auteur-éditeur

Avant d'arriver à une définition de l'« auteur-éditeur », il est important de définir la seule notion « d'auteur ». En premier lieu, il est essentiel de souligner l'importance de l'impression d'une œuvre dans l'acquisition du statut d'auteur au XVIII^e siècle. En effet, selon la définition du dictionnaire d'Antoine Furetière (1690), le terme *auteur* : « en fait de

Littérature, se dit de tous ceux qui ont mis en lumière quelque livre. Maintenant on ne le dit que de ceux qui en ont fait imprimer [...] cet homme s'est enfin érigé en *Auteur*, s'est fait imprimé »¹⁰. Il est ainsi primordial d'avoir fait imprimer une œuvre pour être véritablement considéré comme un « auteur ». Qu'en est-il de ceux qui en sont restés au stade du manuscrit ? Selon le dictionnaire de Furetière, on peut référer à eux en tant qu'écrivains, puisqu'il n'y a pas de mention d'imprimerie : « Qui écrit [...] se dit aussi de ceux qui ont composé des Livres »¹¹. Celui qui a fait imprimer serait donc, selon ces définitions, à la fois écrivain et auteur. Le dictionnaire de Pierre Richelet, paru dix ans plus tôt (1680), émet une définition similaire du terme « auteur » soit : « celui qui a composé quelque Livre imprimé »¹². Pour ce qui est de la définition de l'« écrivain », Richelet diffère de l'autre grammairien en spécifiant : « Auteur qui a fait imprimer quelque ouvrage considérable »¹³. Dans ce sens, tant pour être « auteur » qu'« écrivain », l'impression est une étape obligée. Les écrivains voulant voir leur nom apparaître dans *La France littéraire* (1752), un répertoire de tous les auteurs français « morts et vivants », doivent également avoir fait imprimer une œuvre, la véritable consécration de l'écrit¹⁴.

Au cours des dernières années, plusieurs historiens ont mis en lumière la place toujours importante de la production manuscrite à l'époque moderne¹⁵. Malgré la persistance

¹⁰ Antoine Furetière, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes*, La Haye, Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690, article « auteur », p. 171-72.

¹¹ *Ibid.*, p. 761.

¹² Pierre Richelet, *Dictionnaire de la langue Française ancienne et moderne*, Amsterdam, 1732 (1680), vol. 1, p. 159.

¹³ *Ibid.*, p. 572.

¹⁴ Abbé d'Hébrail et Joseph de La Porte, *La France littéraire*, t. 4, Paris, Veuve Duchesne, 1784, p. v-vi.

¹⁵ Par exemple, Margaret J. M. Ezell démontre la démocratisation de l'écrit que permet la diffusion manuscrite compte tenu de son accessibilité (*Social Authorship and the Advent of Print*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University, 1999). La communication manuscrite constitue également une sphère plus ouverte aux femmes que l'imprimé selon Paula McDowell (*The Women of Grub Street: Press, Politics, and Gender in the London Marketplace 1678-1730*, Oxford, Clarendon, 1999). Par ailleurs, au contraire de Françoise Weil qui souligne la nature privée et souvent clandestine

indéniable d'une culture manuscrite, elle constitue avant tout un mode de communication bien circonscrit à certains types de textes, pour la plupart privés et clandestins¹⁶. Pour celui désirant acquérir le titre d'auteur, la publication imprimée est essentielle. Au delà des aspects purement pratiques et économiques, l'impression revêt ainsi une symbolique importante pour quiconque cherchant à se faire une place au sein du Parnasse.

En ce qui concerne le concept d'« éditeur », l'*Encyclopédie* désigne cette fonction comme étant extérieure à l'auteur : l'éditeur est le nom que l'on donne « à un homme de Lettres qui veut bien prendre le soin de publier les ouvrages d'un autre »¹⁷. Pourtant, il n'est pas tout à fait rare que des auteurs participent de près ou de loin aux différentes opérations éditoriales de leurs propres œuvres. Selon François Bessire :

L'écrivain est éditeur dès lors qu'il intervient dans ce qu'on pourrait appeler le « champ éditorial », c'est-à-dire tout le processus qui commence une fois le point final mis au texte et s'achève quand le livre arrive entre les mains du lecteur ; l'écrivain est éditeur quand il prend en charge tout ou partie des fonctions éditoriales (au sens scientifique comme au sens technique), qu'il édite ses propres œuvres ou celles d'autrui : préparation du texte (choix, ordre, état, etc.), annotation, avant- et après-texte, choix d'un système d'« énonciation typographique » (caractères, format, mise en page, illustrations, etc.), impression, diffusion¹⁸.

du manuscrit (« La fonction du manuscrit par rapport à l'imprimé », in François Moureau (éd.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris et Oxford, Universitas et Voltaire Foundation, 1993, p. 17-27), François Moureau et Harold Love tiennent à démontrer la rentabilité du manuscrit qui, à petite échelle, est plus économique que l'imprimé (François Moureau, *La plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006; Harold Love, *Scribal Publication in Seventeenth-Century England*, Oxford, Clarendon Press, 1993).

¹⁶ Comme le démontre également Christian Jouhaud, l'imprimé s'impose dès le XVI^e siècle comme mode de diffusion privilégié pour l'expression politique et publique. « La culture de l'imprimé », in Robert Descimon et Christian Jouhaud, *La France du premier XVII^e siècle, 1594-1661*, Paris, Belin, 1996, p. 125-149 (p. 126).

¹⁷ Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert (éd.), *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 5, Paris, Briasson et Le Breton, 1751-1772, p. 396. <http://encyclopedia.uchicago.edu/>

¹⁸ François Bessire, « En belle forme de Livre », in François Bessire (dir.), *L'Écrivain éditeur*, tome 1 « Du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle », Travaux de littérature, Genève, Droz, 2001, p. 7.

Selon cette définition assez large, un nombre appréciable d'auteurs ont également occupé la fonction d'éditeur tel que Denis Diderot¹⁹ et même Voltaire²⁰. Toutefois, seul l'auteur qui s'investit complètement dans le processus éditorial, depuis l'obtention du privilège jusqu'à la diffusion, – notamment indiquée par la mention « chez l'auteur » en page de titre – démontre une pratique entièrement autonome. S'il est depuis toujours permis aux auteurs de faire imprimer à leurs frais, il en est autrement pour l'exploitation financière du privilège grâce au débit des ouvrages. En effet, puisque seuls les libraires membres de la corporation parisienne détiennent le droit de vendre des livres dans la capitale, les auteurs qui ont eux-mêmes acquis le privilège et fait imprimer à leurs dépens se voient généralement obligés de céder leurs copies munies des droits à un libraire qui pourra se charger du débit. Ce n'est qu'en assumant personnellement le débit et la vente que les auteurs-éditeurs se démarquent véritablement de la pratique traditionnelle et affichent une réelle volonté de garder une mainmise sur le processus éditorial et les profits générés par la commercialisation. Par ailleurs, puisqu'il est d'autant plus significatif pour un auteur de s'engager sur le marché littéraire, celui-ci ne bénéficiant pas d'une boutique, de la visibilité d'une affiche et d'un réseau commercial, notre étude fait exclusion des libraires et imprimeurs ayant également pris goût à l'écriture et publié grâce aux ressources éditoriales dont ils disposent²¹. En ce sens, notre définition de l'auteur-éditeur est celle de l'écrivain qui prend en charge toutes les étapes éditoriales de la publication de ses livres – et parfois ceux d'autrui comme lorsqu'il s'agit de traductions ou l'œuvre d'un parent – comprenant la censure, l'acquisition du privilège, le traité d'édition avec l'imprimeur, la publicité ainsi que la mise en vente.

¹⁹ Laurent Versini, « Diderot éditeur de soi-même et des autres », in Bessire (dir.), *L'Écrivain éditeur*, op. cit., p. 299-307.

²⁰ José-Michel Moureaux, « Voltaire éditeur : de sa conception de l'édition à sa pratique éditoriale des recueils », *Revue Voltaire*, 4 (2004), p. 11-38.

²¹ Au sujet des libraires et imprimeurs qui sont également auteurs, voir l'étude de Sabine Juratic : « Du livre à l'écriture : libraires-auteurs à l'âge des Lumières en France », *Revue française d'histoire du livre*, 2, 114-115 (2002), p. 181-204. On peut également consulter la liste des libraires-imprimeurs qui ont publié leurs œuvres telle qu'établie par l'imprimeur Née de la Rochelle dans : *Vie d'Étienne Dolet, Imprimeur à Lyon dans le seizième siècle; Avec une notice des libraires et imprimeurs auteurs que l'on a pu découvrir jusqu'à ce jour*, Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle, Libraires, 1779.

L'auteur moderne

L'émergence de l'« auteur moderne » au XVIII^e siècle en Europe est généralement expliquée par la combinaison de divers facteurs, principalement l'avènement de la propriété littéraire, la modification de la figure de l'auteur et la professionnalisation de l'écrit. Alors que l'écrivain est longtemps conçu comme un artisan voué à transmettre les formes culturelles préexistantes, donc dénuée d'originalité créatrice, ce n'est que durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle que l'on vient à associer à l'auteur le concept d'inspiration émanant de son propre génie²². La seconde portion du siècle donne également lieu à l'émergence de la « fonction-auteur » telle que conceptualisée par Michel Foucault²³. Intimement liée à la propriété littéraire, « l'appropriation pénale » d'un texte – soit le fait qu'un auteur puisse être puni pour un discours transgressif²⁴ – ainsi que le mode de circulation des discours²⁵, cette fonction-auteur est essentielle au sens moderne de l'auctorialité.

Bien que l'avènement de l'auteur moderne ne se réalise pas de façon simultanée partout en Europe, le phénomène suit un tracé semblable que ce soit en France, en Angleterre ou en territoire allemand, pour ne citer que ces trois exemples²⁶. Tout d'abord, d'un pays à l'autre, le XVIII^e siècle est le théâtre d'une multitude de revendications auctoriales. En France, comme nous allons le voir plus en détails au chapitre 1, plusieurs auteurs tels que Diderot, Linguet et Luneau de Boisjermain revendiquent le droit de pouvoir vivre de leur

²² Martha Woodmansee, « The Genius and the Copyright : Economic and Legal Conditions of the Emergence of the 'Author' », *Eighteenth-Century Studies*, 17, 4 (été 1984), p. 425-448 (p. 426-427).

²³ Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », Daniel Defert et François Ewald (éd.), *Dits et écrits, 1954-1988 par Michel Foucault*, Paris, Gallimard, 1994 (1969), p. 789-821.

²⁴ *Ibid.*, p. 799.

²⁵ *Ibid.*, p. 798-799.

²⁶ Comme plusieurs historiens tiennent à le souligner, le marché du livre ne connaît pas de frontières au XVIII^e siècle et il est par conséquent important de considérer l'histoire du livre dans sa dimension internationale. Voir par exemple John Feather, « The Commerce of Letters : The Study of the Eighteenth-Century Book Trade », *Eighteenth-Century Studies*, 17, 4 « The Printed Word in the Eighteenth Century » (été 1984), p. 405-424 (p. 411-412).

plume. L'écriture, disent-ils, est une profession comme une autre qui mérite une juste rétribution : eux seuls doivent profiter des fruits de leur labeur et non les riches libraires. Déjà défendus au siècle précédent par John Milton dans son *Aereopagitica* (1644)²⁷, les droits d'auteurs trouvent aussi un écho dans l'œuvre de John Locke qui écrit à la fin du XVII^e siècle que « every Man has a *Property* in his own *Person*. This no Body has any Right to but himself. The Labour of his Body, and the Work of his Hands, we may say, are property of his »²⁸. Les auteurs allemands se lamentent également sur leur sort par rapport aux riches libraires. Par exemple, Johann Gottfried Herder écrit à son éditeur Hartknoch : « Vous vivez dans des palais alors que l'homme de lettres vit quant à lui trop souvent dans une misérable baraque »²⁹. En fait, la question réside surtout dans les sources de revenus : alors que d'un pays à l'autre le mécénat ne permet plus de supporter les nouvelles cohortes d'auteurs, ces derniers comptent de plus en plus sur les revenus de la librairie pour vivre³⁰.

À une époque où la conception de l'auteur est partout en pleine mutation, celui-ci devenant peu à peu un professionnel de l'écrit, les dispositions législatives – généralement à la faveur des libraires-éditeurs – constituent le principal obstacle à l'émancipation auctoriale. Du côté français, il est généralement admis que le droit d'auteur naît réellement avec les arrêts du 30 août 1777 grâce auxquels prennent forme les « privilèges d'auteur »³¹. Comme

²⁷ Mark Rose, « The Author as Proprietor : Donaldson v. Becket and the Genealogy of Modern Authorship », *Representation*, 23 (été 1988), p. 51-85 (p. 55-56).

²⁸ John Locke, *Two Treatises of Government (1688-1702)*, Peter Laslett (éd.), London, Cambridge University Press, 1967, p. 305-306.

²⁹ Notre traduction libre de : « Sie wohnen in Palästen, und der Gelehrte nur zu oft in einer schlechten Hütte », cité in Reinhard Wittmann, « Der Dichter auf dem Markt – Die Entstehung des freien Schriftstellers », chapitre V in *Geschichte des deutschen Buchhandels, Ein Überblick*, Munich, Verlag C.H. Beck, 1991, p. 143-170 (p. 148).

³⁰ Rose « The Author as Proprietor », *loc. cit.*, p. 54 ; Wittmann, « Der Dichter auf dem Markt », *op. cit.*, p. 143 ; John Lough, *Writer and Public in France. From the Middle Ages to the Present Day*, Oxford, Clarendon Press, 1978, p. 225-228.

³¹ Raymond Birn, « The Profits of Ideas : *Privilèges en Librairie* in Eighteenth-Century France », *Eighteenth-Century Studies*, 4, 2 (hiver 1970-71), p. 131-168 ; Henri-Jean Martin, « La librairie française en 1777-1778 », *Le Livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987 (1979), p. 87-112; Carla Hesse, « Enlightenment Epistemology and the Laws of Authorship in Revolutionary France, 1777-1793 », *Representations*, 30, « Law and the Order of Culture » (printemps

nous le verrons au premier chapitre, les arrêts du mois d'août 1777 visant à réformer le système de la librairie ont un impact législatif majeur pour l'édition en France. Premièrement, en plus de permettre aux auteurs de vendre les ouvrages pour lesquels ils détiennent un privilège, la nouvelle loi ne prévoit l'attribution de privilèges que pour les nouveaux livres, les réimpressions de livres anciens étant maintenant possibles à l'aide d'une simple permission. Les libraires qui détiennent alors le monopole sur certains grands classiques perdent ainsi l'exclusivité dont ils ont pu jouir pendant plusieurs décennies. Par ailleurs, les arrêts stipulent que, même avec le privilège sur une nouvelle œuvre, un libraire-éditeur ne conserve maintenant son monopole que pour la durée de la vie de l'auteur (ou au moins dix ans) et ne peut donc pas le transmettre à ses descendants. Ainsi, à moins de prouver que son texte a été augmenté au moins du quart, un libraire n'a plus l'exclusivité perpétuelle sur une œuvre³². Dans le nouveau cadre législatif amené par les arrêts de 1777, les auteurs obtiennent enfin, on pourrait arguer, la reconnaissance tant recherchée depuis le XVII^e siècle.

Du côté anglais, une certaine reconnaissance du droit d'auteur est établie dès le *Statute of Anne* de 1709³³. Tout comme les arrêts français, la législation anglaise limite le *copyright* à une durée déterminée, soit 14 ans pour des œuvres nouvelles et 21 ans pour les œuvres déjà imprimées. En théorie, le règlement stipule qu'au terme des 14 premières années, le *copyright* revient à l'auteur pour la même durée. En réalité, toutefois, les auteurs cèdent généralement tous leurs droits aux éditeurs qui demeurent propriétaires. L'objectif du *copyright statute* qui suit en 1710 n'est d'ailleurs pas de garantir aux auteurs les droits de propriété littéraire, mais bien de réglementer les pratiques commerciales des éditeurs et des libraires³⁴. Il en résulte que les auteurs ne sont jamais véritablement propriétaires de leurs

1990), p. 109-137; Roger Chartier, *Les Origines culturelles de la révolution française*, Paris, Seuil, 1990, p. 90.

³² Henri-Jean Martin, « La librairie française en 1777-1778 », *Le Livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987 (1979), p. 87-112.

³³ Rose « The Author as Proprietor », *loc. cit.*, p. 57.

³⁴ Ronald Deazley, *On the Origin of the Right to Copy, Charting the Movement of Copyright Law in Eighteenth-Century Britain (1695-1775)*, Portland, Hart Publishing, 2004, p. xix.

œuvres, une condition pourtant essentielle à l'émergence de l'auteur moderne³⁵. Selon Mark Rose, « the distinguishing characteristic of the modern author [...] is that he is a proprietor, that he is conceived as the originator and therefore the owner of a special kind of commodity, the « work » »³⁶.

En territoire allemand, Martha Woodmansee explique que l'invention de « l'auteur » dans son sens moderne est plutôt récente. Elle résulte d'une part de l'arrivée d'un groupe d'auteurs au XVIII^e siècle ayant pour but de vivre de leur plume et, d'autre part, de la nouvelle et rapide émergence d'un public de lecteurs³⁷. Afin de parvenir à leur indépendance économique, les auteurs allemands ont entrepris de redéfinir la nature de leur travail d'écriture ainsi que le concept moderne d'auctorialité³⁸. Woodmansee fait valoir le retard de l'Allemagne par rapport à la France ou l'Angleterre. Y vivre de sa plume est en effet plus ardu³⁹. Malgré la mise en place de grandes foires (comme à Leipzig et Francfort) et d'une activité littéraire florissante⁴⁰, ce retard est toutefois principalement dû aux dispositions légales, économiques et politiques des états allemands qui ne permettent pas de supporter l'essor d'un grand nombre d'auteurs⁴¹. En dépit des difficultés auxquelles font face les auteurs de langue allemande, ils sont deux fois plus nombreux dans les années 1780 que leurs vis-à-vis français⁴². C'est le débat autour de la reproduction illégale des livres (la *Büchernachdruck*) qui a lieu dès les années 1770 qui permet l'établissement de lois en

³⁵ Rose « The Author as Proprietor », *loc. cit.*, p. 54.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Woodmansee, « The Genius and the Copyright », p. 426.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. 431.

⁴⁰ Frédéric Barbier, *Histoire du livre*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 131.

⁴¹ Woodmansee, « The Genius and the Copyright », p. 433.

⁴² Roger Chartier, « L'homme de lettres », in Michel Vovelle (dir.), *L'homme des Lumières*, Paris, Seuil, 1996, p. 169.

rapport à la propriété littéraire, ou *Urheberrecht*⁴³. Ce n'est toutefois qu'en 1794 que le parlement prussien adopte la législation protégeant les auteurs contre les reproductions illégales en reconnaissant le lien privilégié qui unit le créateur à son œuvre⁴⁴.

L'édition à compte d'auteur : contextes européen et parisien

Comme nous venons de le voir, l'essor de l'auteur moderne est un phénomène bien européen. En tant que démonstration concrète de l'auteur moderne, tenant à rester propriétaire des œuvres qu'il souhaite exploiter financièrement, l'auteur-éditeur n'est pas seulement présent en France. Depuis le récit de Don Quichotte à la rencontre d'un auteur barcelonais fier d'imprimer « *por su cuenta* »⁴⁵ jusqu'aux grands poètes anglais tels que Alexander Pope, l'impression à compte d'auteur s'observe un peu partout. À Londres, l'étude de Keith Maslen, qui retrace les activités des imprimeurs Bowyers de 1710 à 1775, nous apprend l'étendue de cette pratique qui n'est pas complètement marginale⁴⁶. Du côté de l'Allemagne, les travaux de Reinhard Wittmann permettent également d'apprécier les revendications d'auteurs qui souhaitent imprimer à leur compte (« *auf ihre Kosten drucken lassen* ») et ainsi tirer du marché les revenus qu'ils ne peuvent plus espérer du mécénat⁴⁷.

⁴³ Woodmansee, « The Genius and the Copyright », p. 442.

⁴⁴ Chartier, « L'homme de lettres », *op. cit.*, p. 445.

⁴⁵ Alors que Don Quichotte prend « la fantaisie de parcourir la ville » lorsqu'il se trouve à Barcelone, il fait la rencontre d'un auteur à l'intérieur d'une imprimerie à qui il demande : « Mais dites-moi, je vous prie, ce livre s'imprime-t-il pour votre compte ? – C'est pour mon compte qu'il s'imprime, répondit l'auteur, et je pense gagner mille ducats, pour le moins, sur cette première édition ». Cervantès, *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, t. 2, trad. Louis Viardot, Paris, Flammarion, 1981 (1615), p. 435. Voir aussi Roger Chartier, *Inscrire et effacer*, Paris, Gallimard / Seuil, 2005, p. 62-66. L'impression à compte d'auteur n'est d'ailleurs pas exceptionnelle en Espagne, comme le démontre l'étude de Fernando Bouza (« 'Aun en lo material del papel y impresión'. Sobre la cultura escrita en el Siglo de Gracián » in *Libros libres de Baltasar Gracian, Exposición bibliográfica, siendo comisario Angel San Vincente Pinon*, Saragosse, Gobierno de Aragon, 2001, p. 11-50), cité in *Ibid.*, p. 63, note 34.

⁴⁶ Keith Maslen, « Printing for the Author: From the Bowyer Printing Ledgers, 1710-1775 », *The Library*, 5, XXVII (1972), p. 302-309.

⁴⁷ Wittmann, « Der Dichter auf dem Markt », *loc. cit.*

Malgré le fait que l'émancipation auctoriale soit plus avancée à Paris ou à Londres, note Wittmann, les villes comme Hambourg, Leipzig et Zurich sont témoin d'une volonté accrue des auteurs de faire valoir leur indépendance dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle⁴⁸. Ni Londres ni les grandes villes allemandes ne connaissent particulièrement de retard face à la France en matière d'édition à compte d'auteur, toutefois. En effet, puisque le cadre législatif français – et plus particulièrement parisien – restreint longtemps les activités de publications autonomes, l'édition à compte d'auteur complète ne connaît un essor qu'après la mise en application des nouveaux règlements de librairie entérinés en août 1777. En Allemagne, on voit pourtant surgir des entreprises à compte d'auteur dès la fin des années 1740⁴⁹.

Deux facteurs majeurs facilitent l'édition à compte d'auteur en Allemagne ou en Angleterre par rapport à la France. Un premier facteur est en lien avec la possibilité d'imprimer grâce à des presses privées comme le fait, par exemple, Johann Wilhelm Ludwig Gleim (1719-1803) pour ses chants anacréontiques⁵⁰. En 1765, Johann J. C. Bode achète également sa propre presse à Hambourg afin d'en faire profiter ses amis écrivains⁵¹. Il est aussi possible pour un auteur de veiller personnellement à l'impression du côté anglais. C'est ce que décide notamment de faire Charles Vinier, mécontent du prix que lui offre l'éditeur pour son œuvre en 1738, qui fait installer des presses chez lui et fait même manufacturer son propre papier⁵². Grâce à ses presses, Vinier publie vingt-trois volumes de son *General Abridgment of Law and Equity* de 1742 à 1753⁵³. Un deuxième facteur facilitant l'édition à compte d'auteur est dû au fait que les libraires ne forment pas dans ces pays une corporation aux prérogatives aussi étendues qu'en France. De fait, la *Stationers' Company* anglaise ne

⁴⁸ Wittmann, « Der Dichter auf dem Markt », *loc. cit.*, p. 144.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 144.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 146.

⁵¹ *Ibid.*, p. 149.

⁵² Roderick Cave, *The Private Press*, London, Faber and Faber, 1971, p. 78.

⁵³ *Ibid.*

jouit plus d'un monopole aussi absolu dès le *Licensing Act* de 1694⁵⁴. Du côté allemand, même si les libraires dénoncent les entreprises d'édition à compte d'auteur qui fleurissent entre 1767 et 1781 – au nombre desquelles on trouve la *Deutschen Gelehrtenrepublik* de Friedrich G. Klopstock en 1773 et la société *Buchhandlung der Gelehrten* à Dessau en 1781⁵⁵ – les auteurs tiennent à leur rappeler que ce type d'édition n'est en rien illégal et que la librairie ne forme pas une guilde aux privilèges exclusifs⁵⁶.

Lorsque nous considérons les différents paramètres nécessaires à l'édition à compte d'auteur – comprenant le droit d'auteur (ou les privilèges), l'accès à l'imprimerie et le droit de vente – on constate le contexte particulier que représente la France durant les dernières décennies jusqu'à l'abolition de la communauté des libraires en 1791⁵⁷. Non seulement y a-t-il une distinction importante entre le système législatif qui encadre la publication en France et celui de ses voisins européens, mais également entre la capitale française et les provinces avoisinantes, expliquant le fait que notre recherche soit circonscrite à Paris. Il est effectivement impossible de caractériser le monde éditorial de la France sans d'abord souligner le rôle de sa capitale, ville privilégiée pour l'étude du monde de la librairie, étant depuis plusieurs siècles le haut lieu de l'édition. Au XVII^e siècle, après les troubles de la Fronde, plusieurs mesures étatiques se sont succédées afin de serrer le contrôle sur la production imprimée, particulièrement avec l'avènement du règne personnel de Louis XIV. Pour ce faire, l'État veille alors à la réduction du nombre de professionnels du livre, à l'établissement d'un encadrement et d'une surveillance plus étroits ainsi qu'à l'application de

⁵⁴ Rose « The Author as Proprietor », *loc. cit.*, p. 52.

⁵⁵ Wittmann, « Der Dichter auf dem Markt », *loc. cit.*, p. 149.

⁵⁶ Lessing écrit à ce sujet en 1768 : « Ist irgendwo das Selbstverlegen jemals verboten gewesen ? Und wie kann es verboten seyn ? Welch Gesetz kann dem Gelehrten das Recht schmälern, aus seinem eigenthümlichen Werke alle den Nutzen zu ziehen, den er möglicher Weise daraus ziehen kann ? [...] Seit wann ist der Buchhandel eine Innung ? Welches sind seine ausschließenden Privilegien ? » cité dans Wittmann, « Der Dichter auf dem Markt », *op. cit.*, p. 150.

⁵⁷ Carla Hesse, « Le Sort des imprimeurs et libraires parisiens après la chute de la chambre syndicale en 1791 », *Livre et révolution. Mélanges de la Sorbonne 9*, Roger Chartier et Daniel Roche (éd.), Paris, Aux Amateurs de Livres, 1989, p. 21-32 (p. 21).

règlementations plus sévères requérant pour tout imprimé le contrôle d'un censeur et l'obtention d'une permission scellée par le chancelier. Si le système de privilèges royaux nécessaires à l'édition d'un écrit favorise grandement les gens du livre établis à Paris, ce n'est pas étranger au fait qu'étant près des autorités, celles-ci sont plus à même de surveiller ce qui sort de leurs presses⁵⁸. Ainsi, les auteurs qui cherchent la renommée voient en Paris la porte d'entrée et, de son côté, l'État encourage ce monopole de la capitale qui amène une plus grande docilité de la part des éditeurs parisiens⁵⁹. Grâce à l'organisation de la censure, la monarchie accorde effectivement des privilèges et des droits exclusifs aux imprimeurs et libraires de Paris en échange de leur collaboration dans le processus censorial⁶⁰.

Les différentes mesures adoptées par l'État contribuent certainement à créer un déséquilibre entre Paris et les provinces. Le nombre de professionnels du livre de la capitale est d'ailleurs bien supérieur à n'importe quelle province⁶¹. Les dispositifs étatiques ont également raison de plusieurs ateliers typographiques provinciaux au cours du XVIII^e siècle : alors que l'on y retrouve 350 ateliers en 1701, il n'y en a plus que 248 en 1764⁶². Cette baisse affecte d'ailleurs davantage les grands centres tels que Lyon, Rouen, Bordeaux ou Caen où il ne reste plus que la moitié ou même le tiers du nombre d'ateliers qu'il y avait au début du

⁵⁸ Henri-Jean Martin, « La prééminence de la librairie parisienne », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), 331-357.

⁵⁹ Martin, « La librairie française en 1777-1778 », *op. cit.*, , p. 113.

⁶⁰ Véronique Sarrazin, « L'auteur éditeur de ses œuvres à la fin du XVIII^e siècle : aspects légaux et économiques », in François Bessire (dir.), *L'Écrivain éditeur*, tome 1 « Du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle », Travaux de littérature, Genève, Droz, 2001, p. 335-360 (p. 338).

⁶¹ Dans son dictionnaire des libraires et imprimeurs des villes du Nord (*Lumières du Nord : imprimeurs, libraires et « gens du livre » dans le Nord au XVIII^e siècle (1701-1789) : dictionnaire prosopographique*, Genève, Droz, 2002), par exemple, Frédéric Barbier a trouvé dans une proportion d'environ six contre un le nombre de professionnels du livre à Paris par rapport à ceux du nord de la France. Sabine Juratic, « Introduction », Frédéric Barbier et al., *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et gens du livre à Paris, 1701-1789*, t.1 A-C, Genève, Droz, 2007, p. 2.

⁶² Roger Chartier, « L'Imprimerie en France à la fin de l'ancien régime. L'État général des imprimeurs de 1777 », *Revue française d'histoire du livre*, 6 (1973), p. 253-279 (p. 262).

siècle⁶³. Ce rapide déclin ne signifie toutefois pas le dépérissement de l'imprimerie en dehors de Paris. Les travaux de Thierry Rigogne ont effectivement démontré la vigueur insoupçonnée des imprimeries provinciales qui, dans ce contexte, réussissent à se développer grâce aux éditions pirates et aux impressions fournies aux institutions ecclésiastiques, judiciaires, universitaires et administratives⁶⁴. Malgré tout, un facteur majeur demeure : de toutes les villes où sont établies des corporations de libraires, seule une minorité d'entre elles sont aussi dotées de chambres syndicales veillant à l'application des différentes régulations. Il s'ensuit que, loin de l'administration centrale, les imprimeurs et libraires n'appliquent pas les différents édits de façon aussi zélée que leurs collègues parisiens.

À Paris, même si le nombre d'ateliers reste fixé à trente-six depuis la fin du XVII^e siècle, le nombre de presses dans chaque atelier ainsi que le nombre d'ouvriers ne cessent d'augmenter tout au long du siècle : les ateliers passent en effet d'environ 300 compagnons en 1700 à plus de 1100 à la veille de la Révolution⁶⁵. Plusieurs raisons, outre le favoritisme gouvernemental, expliquent cette prééminence de Paris. Grâce à un plus haut taux d'alphabétisme, une grande communauté d'auteurs, la présence d'institutions telles que les académies, l'université, les théâtres et les cours de justice, la capitale profite d'une grande force d'attraction faisant d'elle une ville européenne de premier ordre pour ce qui est de la production et de la consommation de matériel imprimé⁶⁶. Dans ce contexte, l'examen des auteurs qui ont édité leurs propres œuvres à Paris semble d'autant plus intéressant : dans une ville où non seulement la floraison de l'édition est sans cesse croissant mais où les autorités gardent également un œil toujours attentif sur les activités en marge de la légalité, les défis affrontés par ces auteurs sont probablement beaucoup plus grands.

⁶³ Chartier, « L'Imprimerie en France », *loc. cit.*, p. 262.

⁶⁴ Thierry Rigogne, *Between State and Market: Printing and Bookselling in Eighteenth-Century France*, Oxford, Voltaire Foundation, 2007.

⁶⁵ Sabine Juratic, « Introduction », *Dictionnaire des imprimeurs*, *op. cit.*, p. 2.

⁶⁶ *Ibid.*

Le phénomène de l'édition à compte d'auteur à Paris au XVIII^e siècle n'a pas fait l'objet de plusieurs études jusqu'à présent. Mis à part de brèves références⁶⁷ et l'étude de quelques cas dans la thèse de Sabine Juratic⁶⁸, seul l'article de Véronique Sarrazin a réellement abordé la question à ce jour⁶⁹. Grâce à une étude partielle de l'hebdomadaire *Catalogue hebdomadaire* (ou *Journal de la Librairie* à partir de 1782) ainsi qu'une grande variété de sources principalement liées à quelques auteurs, V. Sarrazin a réussi à établir plusieurs bases nous ayant permis de guider notre recherche. Selon l'historienne, les auteurs décident principalement d'éditer à leur compte pour trois raisons majeures : la défense du texte, la mise en valeur typographique et l'intérêt financier. Grâce à l'exemple de quelques cas précis, elle parvient à illustrer les grandes difficultés qu'ont à affronter les écrivains qui désirent exploiter eux-mêmes leurs privilèges, ayant à amasser de grandes sommes d'argent et à affronter la communauté des libraires qui tient à faire valoir ses prérogatives. L'analyse de quelques exemples a permis à V. Sarrazin d'établir un tableau relativement sombre de l'édition à compte d'auteur, décrivant cette activité comme « une entreprise ardue à laquelle la plupart renoncent »⁷⁰. En l'absence de données chiffrées sur le phénomène, toutefois, il ne lui est pas possible de confirmer à une plus grande échelle les conclusions tirées de ses études de cas⁷¹. À partir des principes énoncés dans l'article de V. Sarrazin, nous avons eu comme objectif d'effectuer un sondage global de l'édition à compte d'auteur à Paris afin, d'une part, de vérifier l'étendue et la viabilité de cette pratique, mais aussi d'en comprendre la portée dans l'élaboration d'une pratique auctoriale moderne.

⁶⁷ Par exemple dans Wallace Kirsop, « Les mécanisme éditoriaux », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), p. 15-34 (p. 21-22) et dans Robert Bied, « Le monde des auteurs », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), p. 775-800 (p. 786-787).

⁶⁸ Sabine Juratic, « Le monde du livre à Paris entre absolutisme et Lumières. Recherches sur l'économie de l'imprimé et sur ses acteurs », Thèse de doctorat, Paris, EPHE, 2003.

⁶⁹ Sarrazin, « L'auteur éditeur de ses œuvres », in *op. cit.* Pour la référence complète, voir la note 60.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 359.

⁷¹ *Ibid.*, p. 345.

Problématiques

Après un bref tour d'horizon, on réalise que l'émergence de l'auteur moderne est un phénomène bien européen et le résultat d'une convergence similaire des facteurs reliés aux revendications économiques et législatives des auteurs. Récemment, Geoffrey Turnovsky a toutefois remis en cause l'interprétation traditionnelle qui considère la transition des auteurs vers le marché littéraire comme étant naturellement dérivée de leur volonté d'autonomie. Par exemple, Turnovsky met en lumière le rôle tout aussi présent du mécénat pour les dernières générations d'auteurs avant la Révolution⁷². L'historien appelle surtout à une interprétation plus nuancée de l'avènement de l'auteur moderne qui adopterait au sein du marché littéraire des postures essentiellement anti-commerciales⁷³. Selon lui, la revendication des auteurs à la fin du XVIII^e siècle pour une plus grande autonomie et la capacité de « vivre de leur plume » ne doit pas être interprétée comme « le reflet d'une nouvelle réalité professionnelle, mais comme un élément dans une nouvelle rhétorique de la présentation de soi en tant qu'intellectuel »⁷⁴. Il fait également valoir comment :

le modèle d'auctorialité qui dominait à l'époque englobait en fait une large variété de revenus parmi lesquels les profits venant de la librairie ne représentaient pas une source « privilégiée » par association avec l'indépendance de l'homme de lettres. Ces récompenses « commerciales » répondaient surtout à un besoin créé par l'insuffisance des rémunérations dans l'ancien système, non pas à un désir d'autonomie chez l'écrivain; et elles n'étaient pas destinées à remplacer ces rémunérations⁷⁵.

Ainsi, l'auteur qui prétend devoir vivre maigrement de ses écrits ne fait « ni une référence à la vérité économique de sa vie littéraire ni vraiment [à] un but auquel il tend », il s'agit plutôt

⁷² Geoffrey Turnovsky, « Marginal Writers and the 'Literary Market' : Defining a New Field of Authorship in Eighteenth-Century France », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, Catherine Ingrassia et Jeffrey S. Ravel (éd.), 33 (2004), p. 101-123 (p. 102).

⁷³ Geoffrey Turnovsky, *The Literary Market : Authorship and Modernity in the Old Regime*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2010, p. 168.

⁷⁴ Geoffrey Turnovsky, « 'Vivre de sa plume'. Réflexions sur un topos de l'auctorialité moderne, *Revue de synthèse*, 6^e série, 1-2 (2007), p. 51-70 (p. 55).

⁷⁵ *Ibid.*, p. 55.

du « symptôme d'une anxiété complexe qui ressort des incertitudes inhérentes aux négociations et aux médiations qui constituent le processus de publication »⁷⁶.

Alors qu'en est-il des auteurs qui publient à leur compte ? Où se situent-ils dans le tracé évolutif de la figure de l'auteur ? Les travaux de Turnovsky démontrent certainement comment la transition vers la modernité auctoriale constitue un processus complexe qui ne doit pas être analysé d'un point de vue unique : l'intégration des auteurs au marché du livre ne résulte pas uniquement de leur propre volonté. Il existe pourtant bien une classe d'auteurs à la fin du XVIII^e siècle qui revendiquent de façon sincère leurs droits et ce, de façon à tirer de l'écriture les justes fruits qu'ils méritent. Parce qu'ils réunissent virtuellement toutes les conditions nécessaires à la définition de l'auteur moderne, – surtout grâce à l'exploitation personnelle de leurs privilèges leur permettant de tirer profit de l'écriture de façon autonome – les auteurs qui éditent à leur compte durant les dernières décennies de l'Ancien Régime démontrent une pratique véritablement ancrée dans le processus de modernisation auctoriale. Lorsque Luneau de Boisjermain se bat pour le droit d'exploiter lui-même les privilèges acquis pour ses ouvrages, il exprime le désir d'une nouvelle forme d'autonomie au sein d'un régime de publication en place depuis le XVII^e siècle dans lequel seulement deux options sont envisageables : la cession de l'ouvrage grâce au soutien de mécènes – préservant ainsi l'aspect « honorable » de l'homme de lettres désintéressé –, ou la vente de l'œuvre ainsi que les droits rattachés à un libraire-éditeur qui en aura seul le contrôle matériel et économique. La nouvelle autonomie revendiquée au XVIII^e siècle qui permet l'adoption des arrêts du 30 août 1777 accordant aux auteurs le droit de vendre leurs livres donne place à une troisième avenue pour l'auteur moderne : le contrôle de tout le processus de publication, de la création à la vente, assurant de façon tangible sa fonction d'auteur directement au sein du marché littéraire.

S'il est vrai que le modèle positif de l'auteur désintéressé est toujours présent dans le discours des auteurs qui éditent à leur compte, dans les faits, le processus de publication autonome dont ils font usage démontre une évolution concrète dans la pratique de l'écrit

⁷⁶ Turnovsky, « 'Vivre de sa plume' », *loc. cit.*, p. 59.

grâce à laquelle l'auteur prend une part active au sein du marché littéraire. Comme l'exprime l'interlocuteur de Don Quichotte : « je n'imprime pas mes livres pour acquérir de la réputation dans le monde [...]. C'est du profit que je veux, sans lequel la renommée ne vaut pas une obole »⁷⁷. Dans le même esprit, les auteurs qui éditent à leurs dépens tentent souvent, tant bien que mal, de se faire leur place sur le marché du livre et d'en profiter. En effet, l'auteur qui marchandise un prix avec son papetier, son imprimeur, ses graveurs, qui fait la promotion de son livre dans les périodiques, qui établit des contacts avec des libraires de provinces et qui orchestre la vente depuis son domicile – considérant toute l'organisation, le temps et l'argent que cette activité nécessite – assume certainement (en pratique si ce n'est pas de manière avouée) son rôle commercial dans la publication de ses œuvres. En conséquence, d'auteur il se fait également « faiseur » et « marchand de livres » sans que la réunion des trois concepts ne soit tout à fait conflictuelle. Loin d'être une activité complètement marginale, la publication autonome est pratiquée à Paris par quelques centaines d'auteurs, particulièrement dans la décennie précédant la Révolution. Le but de cette thèse est ainsi de mieux comprendre le phénomène de l'édition à compte d'auteur comme manifestation de l'évolution du modèle auctorial, de saisir la nature de cette pratique, son étendue, ses motifs, son fonctionnement et de voir comment les auteurs-éditeurs ne font pas seulement la promotion d'une nouvelle autonomie, mais la mettent réellement en pratique.

Sources, méthode et plan

Afin de mener ce projet à bien, nous avons fait usage d'un ensemble composite de documents. Deux outils principaux nous ont d'abord permis de retracer un total de 438 auteurs ayant vendu leurs œuvres à Paris « chez l'auteur » entre 1750 et 1791. Le premier outil que nous ayons utilisé est le catalogue général des imprimés de la Bibliothèque nationale de France (BnF). La décision de nous concentrer presque exclusivement sur les collections de la BnF a été motivée par deux facteurs majeurs, le premier étant l'accessibilité aux bibliothèques parisiennes, le second étant l'accès aux collections provenant du dépôt

⁷⁷ Cervantès, *Don Quichotte*, *op. cit.*, p. 436.

légal instauré en 1537 et qui oblige le don d'un exemplaire de chaque ouvrage publié avec permission à la bibliothèque du roi⁷⁸. Puisque notre étude porte sur la publication légale, celle-ci obligeant les auteurs à passer par la censure, l'obtention d'un privilège et leur permettant de vendre leurs ouvrages ouvertement après 1777, l'accès à cette collection de livres (maintenant intégrée à la BnF) a permis l'identification d'un maximum d'ouvrages édités à compte d'auteur à Paris.

Grâce au catalogue informatisé de la Bnf, il a été possible d'isoler les fiches comportant le mot « auteur » au champ éditorial, le mot « Paris » à l'adresse ainsi qu'une date de publication entre 1750 et 1791. Après avoir éliminé au mieux de nos capacités les œuvres entièrement gravées (celles-ci ne faisant pas l'objet des mêmes règlements que les textes imprimés)⁷⁹, les auteurs qui sont également libraires au moment de la publication ainsi que les doublons, nous avons retenu un total de 302 auteurs faisant partie de notre « liste BnF ». Afin de compléter ces données, nous avons opté pour le dépouillement intégral du périodique *Catalogue hebdomadaire*, publié de janvier 1763 à décembre 1789, afin d'y retracer toutes les annonces qui affichent une œuvre « à Paris, chez l'auteur ». Grâce à cette source, il nous a été possible d'identifier 134 auteurs supplémentaires⁸⁰.

Dans le but de mieux saisir la nature de la publication autonome, nous avons également procédé à une analyse matérielle de 275 copies (ce que nous appelons « l'enquête matérielle ») et l'analyse de quelques centaines de préfaces. À ces sources se sont également ajoutés quelques registres de privilèges⁸¹, les archives de la collection Anisson sur l'histoire

⁷⁸ Robert Estivals, *Le dépôt légal sous l'Ancien Régime de 1537 à 1791*. Paris, Librairie Marcel Rivière et cie, 1961, p. 37.

⁷⁹ Juratic, « Le monde du livre », *op. cit.*, p. 101.

⁸⁰ La liste complète des auteurs et de leurs œuvres comprises dans l'étude sérielle se trouvent à l'appendice C.

⁸¹ BnF, Ms. Fr. 22002, Registre des privilèges et permissions simples du 10-11-1774 au 18-06-1784.

de la librairie⁸², les archives de la chambre syndicale de la librairie parisienne⁸³, les enquêtes des ateliers d'imprimerie⁸⁴ ainsi que des dossiers de faillites, livres de compte et autres sources similaires. Juxtaposé au portrait plus général de l'édition autonome, il a également été intéressant d'observer plus attentivement le parcours littéraire de certains auteurs. Puisque sa carrière littéraire semble avoir été particulièrement centrée autour de la publication à compte d'auteur, nous avons d'abord réuni le plus de sources possibles en lien avec Luneau de Boisjermain. Nous avons également veillé à rassembler les extraits de correspondances et certains actes notariés sur quelques autres auteurs tels que Pierre-Joseph Buc'hoz, Antoine Maugard et La Beaumelle.

Par la combinaison de ces diverses sources, nous avons opté pour une analyse à la fois qualitative et quantitative. Grâce à notre collecte de sources, il a en effet été pertinent d'utiliser une méthode d'analyse sérielle permettant avant tout d'établir des pourcentages et de saisir certains courants généraux. Un premier défi que pose l'étude de séries est l'homogénéité des données. Si l'analyse systématique des formats, caractères et autres distinctions matérielles des ouvrages ne pose pas de problème d'uniformité, par exemple, la classification des ouvrages par genre ou les auteurs par catégories socio-professionnelles comporte toujours un élément arbitraire. L'élaboration de bases de données – nous en avons utilisé sept – suppose également des choix de catégories préétablies pouvant parfois limiter les résultats d'analyse. Il est donc important de reconnaître les limites de l'analyse quantitative et de prendre garde au « piège positiviste »⁸⁵. Comme l'écrit David Pottinger qui

⁸² BnF, Ms. Fr. 22061-22193. Nous avons utilisé pour nous y repérer l'*Inventaire de la Collection Anisson* d'Ernest Coyecque (Paris, Ernest Leroux, 1900).

⁸³ BnF, Ms. Fr. 21813-22060. Afin de nous y repérer, nous avons utilisé l'*Inventaire sommaire* d'Henri Omont (Paris, 1886).

⁸⁴ BnF, Ms. Fr. 22081, procès verbaux des visites d'ateliers en mai 1769, 1770, 1771 et AN, 12 2192 (2), procès-verbaux de 1786, 87, 88.

⁸⁵ Daniel S. Milon, « La rencontre insolite mais édifiante du culturel et du quantitatif », *Histoire & Mesure*, 2, 2 (1987), p. 7-37 (p. 10). Au sujet de l'étude quantitative et sérielle, voir aussi François Furet, « Histoire quantitative et construction du fait historique », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 26^e année, 1 (1971), p. 63-75 et Pierre Chaunu, *Histoire quantitative, histoire sérielle*, Paris, Armand Colin, 1978.

a fait l'étude sérielle de 600 auteurs et de leurs œuvres du XVI^e au XVIII^e siècle : « No one should claim absolute uniformity and accuracy in the compilation of so large a body of material, nor is there any need for meticulous exactness since the data are intended merely as a guide in lending some precision to otherwise generalized conclusions »⁸⁶. Par sa nature catégorique, la statistique ne peut donc pas toujours prendre en compte les variantes et subtilités de l'objet d'étude. Elle sert avant tout à donner un portrait général duquel il est ensuite possible d'observer les multiples déclinaisons et avenues grâce à l'étude de cas. Puisque la combinaison des approches quantitative et qualitative permet de passer du général au particulier sans perdre « l'épaisseur du vécu et la densité des expériences humaines »⁸⁷, nous avons opté pour une analyse mêlant à la fois pourcentages et témoignages.

Afin de tracer de façon générale les principaux aspects de l'édition à compte d'auteur à Paris durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, au chapitre I, nous allons d'abord explorer plus en profondeur les différents discours sur la condition et l'émergence de l'auteur. Que revendiquent exactement les auteurs comme Luneau de Boisjermain, Linguet et Fenouillot de Falbaire ? Comment s'inscrivent leurs revendications dans la lutte pour les droits d'auteurs ? Nous verrons d'abord comment, sans nécessairement rejeter toutes les bases traditionnelles de la sociabilité littéraire tels que l'appui des élites, les auteurs prônent avant tout leur indépendance des libraires. Au contraire de Turnovsky qui ne voit pas la source d'aucune « transition historique » dans l'élaboration du discours de « membres méprisés de la « basse littérature »⁸⁸, nous verrons comment leur expérience sert véritablement d'élan à plusieurs centaines d'écrivains.

Après avoir établi le contexte historiographique, nous proposons en première partie une étude de « la figure de l'auteur-éditeur ». Pour ce faire nous verrons d'abord, au chapitre

⁸⁶ David Pottinger, *The French Book Trade in the Ancien Régime 1500-1791*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1958, p. 4.

⁸⁷ Bernard Lepetit, « L'histoire quantitative : deux ou trois choses que je sais d'elle », *Histoire & Mesure*, IV, 3-4 (1989), p. 191-199 (p. 192).

⁸⁸ Turnovsky, « 'Vivre de sa plume' », p. 57.

2, le parcours littéraire d'un auteur ayant expérimenté l'édition autonome de façon la plus absolue, Pierre-Joseph-François Luneau de Boisjermain (1731-1802). Bien qu'il soit quelque peu connu pour son rôle dans la bataille juridique qu'il mène contre les éditeurs de l'*Encyclopédie*, Luneau de Boisjermain, un auteur prolifique dont les intérêts divers et multiples comprennent notamment la géographie, la politique, l'histoire, les langues étrangères, les sciences animales ainsi que la musique, est pourtant resté presque absent dans l'historiographie moderne. Nous aurons donc l'occasion de découvrir cet auteur au parcours fascinant – parsemé de batailles judiciaires, de réussites éditoriales, mais aussi de projets avortés et de faillites – qui démontre un exemple à la fois nouveau et unique d'un auteur se situant entre la « bohème littéraire » et l'élite des Lumières.

Au chapitre 3, du particulier nous passerons au général afin d'établir un portrait des centaines d'auteurs-éditeurs et de leurs œuvres. Loin d'être homogène, le portrait de l'auteur qui édite à son compte comporte plusieurs facettes, de l'écrivain fortuné qui souhaite publier un ouvrage de luxe à l'écrivain peu fortuné qui ne peut trouver libraire preneur, en passant par les auteurs voulant publier « envers et contre tous » ainsi que les professionnels publiant un livre en rapport à leur expertise. En deuxième partie intitulée « d'auteur à faiseur de livre » (formée des chapitres 4 et 5), nous veillerons à mieux saisir les rouages de l'édition autonome. Comment s'y prend-on pour publier à ses frais et comment l'auteur fait-il pour prendre le contrôle du processus éditorial ? Que ce soit en ouvrant la souscription directement chez eux ou dans leurs rapports avec les imprimeurs, les auteurs cherchent à conserver une mainmise sur le processus éditorial. En éditant à leur compte, les auteurs s'offrent donc la réelle possibilité de contrôler le procédé qui transformera leur manuscrit en livre. En veillant à la qualité matérielle de leurs ouvrages, les auteurs démontrent également une conscience concrète de l'objet-livre qui se retrouvera sur le marché littéraire.

Dans la dernière partie intitulée « l'auteur et le marché littéraire », nous verrons concrètement comment l'auteur qui édite à son compte assume pleinement son rôle commercial et sa place au sein du marché du livre, tant par son utilisation de la publicité (chapitre 6) que par l'organisation de l'espace et du temps pour la vente d'ouvrages à domicile (chapitre 7). Lorsque l'auteur vend directement ses ouvrages aux lecteurs, le circuit

habituel de la communication – qui fait place au rôle intermédiaire de l'éditeur et du libraire⁸⁹ – est brisé. Comment ce court-circuit se traduit-il dans le rapport établi entre l'écrivain et son lectorat ? L'édition à compte d'auteur semble-t-elle avoir été généralement profitable ou constitue-t-elle véritablement, comme l'a proposé V. Sarrazin, une entreprise ardue et peu rentable ? Comme nous le verrons, bien que cette pratique soit particulièrement exigeante et risquée, elle offre néanmoins à une multitude d'auteurs la possibilité d'éditer leurs ouvrages avec succès.

⁸⁹ Robert Darnton, « What is the History of the Books? », *The Kiss of Lamourette. Reflections in Cultural History*, New York, Norton, 1990, p. 107-135 (p. 111).

CHAPITRE I

L'ÉDITION À COMPTE D'AUTEUR: VERS UNE NOUVELLE PRATIQUE AUCTORIALE AUTONOME ET MODERNE

Tout au long de l'Ancien Régime, la figure de l'auteur est en constante transformation. Plusieurs discours s'entrecroisent; selon certains, l'auteur doit rester l'artisan d'un art noble et désintéressé dont la seule récompense valable demeure avant tout symbolique. D'autres auteurs, souvent moins fortunés dans leurs appuis venant du mécénat, font plutôt émerger le discours de la valeur de l'auteur par son succès auprès du public, sur ses gains monétaires et surtout, par sa propriété sur son œuvre. Au cœur des débats se trouvent les questions du mécénat, de la propriété littéraire, des privilèges et des rapports entre auteurs et libraires. Il s'agit bien entendu d'une évolution complexe aux multiples avenues. Dans tous les cas, on voit surgir dans les dernières décennies de l'Ancien Régime la figure de l'auteur moderne et autonome pour qui l'écriture devient une véritable profession. Cette autonomie résulte d'un nouveau contexte de création où le public de lecteurs croît constamment et où les « ambitions inédites d'auteurs qui ne veulent vivre que de leur plume créent un marché des œuvres qui obéit à ses lois propres et qui rétribue directement, sans le détour des pensions et sinécures, le travail d'écriture »¹.

Deux enjeux sont traditionnellement considérés comme des facteurs majeurs dans le processus de modernisation de l'auteur : la quête pour la propriété littéraire – concrétisée durant l'Ancien Régime par les arrêts de 1777 et de 1778 – ainsi que les revendications auctoriales pour une meilleure rétribution monétaire. Comme nous allons le voir, tous les

¹ Roger Chartier, *Les origines culturelles de la révolution française*, Paris, Seuil, 1990, p. 90.

historiens n'évaluent pas de la même façon l'impact réel qu'ont ces arrêts donnant le droit aux auteurs d'exploiter eux-mêmes les privilèges obtenus en leur nom. Les revendications pour le droit de vivre de son travail ne sont pas non plus toujours interprétées comme le désir pour les auteurs d'acquérir une autonomie monétaire par l'écriture.

Tel que nous l'avons énoncé en introduction, Geoffrey Turnovsky a récemment offert une nouvelle interprétation du processus de modernisation auctoriale². Selon Turnovsky, la naissance de l'auteur moderne doit plutôt être interprétée par l'élaboration d'un nouveau « marché littéraire » en tant qu'espace de création identitaire pour l'auteur qui rejette à la fois les anciennes sources de respectabilité littéraire (telles que le mécénat et les pensions) ainsi que la commercialisation représentée par le libraire avare. Dans la formation de ce nouvel espace, la lutte pour la propriété littéraire ainsi que pour une meilleure rétribution joue un rôle avant tout rhétorique afin d'identifier l'auteur moderne avec la souffrance désintéressée de l'artiste « exclu » ainsi que des valeurs avant tout culturelles et anti-commerciales :

Herein lay the irony of the mobilization for literary property. It was driven less by the desire actually to gain that right and benefit economically from its recognition than by the desire to highlight its « manifest theft » by publishers. In its charged significance, « literary property » exists only in this expropriation; and in this respect, it does not represent a natural right to which gens de lettres awaken; it is not out there in the world waiting for writers to claim it in their progress toward independence. It went the other way – a new vision of authorial autonomy, not as a reference to the economic independence of the freelance writer but as it figured a commercial dispossession that pointed to the intellectual's selflessness – he was too disinterested to fight for his economic benefits – and his seriousness: he remained dedicated to his philosophical project despite its unprofitability. These qualities then defined his commitment, integrity, refusal to sell out, and as a result his faithfulness to his own insights³.

Au contraire, nous tenterons de démontrer comment, d'une part, les différents discours élaborés aux XVII^e et XVIII^e siècles, tant pour de meilleures rétributions monétaires que pour l'établissement d'une réelle propriété littéraire pour l'auteur, n'ont pas tous un

² En ordre décroissant de publication : Geoffrey Turnovsky, *The Literary Market. Authorship and Modernity in the Old Regime*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2010, « "Vivre de sa plume". Réflexions sur un topos de l'auctorialité moderne », *Revue de synthèse*, 6^e série, 1-2 (2007), p. 51-70, « Marginal Writers and the 'Literary Market' : Defining a New Field of Authorship in Eighteenth-Century France », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, Catherine Ingrassia et Jeffrey S. Ravel (éd.), 33 (2004), p. 101-123.

³ Turnovsky, *The Literary Market*, op. cit., p. 168.

objectif purement rhétorique, mais visent une véritable pratique de l'écrit enracinée dans l'autonomie économique et juridique de l'auteur. D'autre part, nous verrons l'impact bien réel qu'ont les arrêts de 1777 et de 1778 en permettant aux auteurs d'exploiter personnellement leurs privilèges littéraires ; non seulement les centaines d'auteurs qui publient à leur compte dans la capitale française suite à la nouvelle législation démontrent une application concrète des nouveaux principes d'autonomie juridique et économique émis, mais cette activité est également le reflet tangible d'une évolution de la figure de l'auteur qui tient véritablement à faire valoir ses droits et qui assume pleinement son activité commerciale.

Notre démonstration se déploiera en trois temps : tout d'abord, nous verrons brièvement différents discours retraçant l'évolution des revendications en faveur des droits de l'auteur à une meilleure rétribution pour son travail ainsi qu'à la jouissance d'une véritable propriété littéraire. Comment l'auteur, qui non seulement assume son rapport économique à ses œuvres, mais qui tient également à en garder la propriété – l'auteur-éditeur –, fait-il son entrée dans le paysage éditorial de la France ? Par la suite, nous ciblerons notre attention sur le procès que mène Luneau de Boisjermain contre les libraires de Paris en 1769 et 1770 afin de voir comment cette cause incite plusieurs auteurs à promouvoir l'autonomie des leurs face aux libraires ainsi que leurs droits naturels en tant que créateurs. En dernier lieu, nous examinerons le contenu des arrêts du 30 août 1777 en ce qui a trait aux droits d'auteurs, la réaction qu'ils suscitent chez les auteurs ainsi que leur impact dans l'émergence d'une nouvelle pratique de l'écrit moderne et autonome.

1.1 L'auteur, l'argent et la propriété littéraire : l'évolution du discours aux XVII^e et XVIII^e siècles

Déjà depuis le XVII^e siècle, certains auteurs font valoir la nécessité de recevoir une juste rémunération pour leur travail. Cette rétribution monétaire va acquérir, au fil du temps, un statut plus honorable : l'auteur n'a plus à avoir honte de recevoir de l'argent contre ses travaux car au même titre que n'importe quel autre « professionnel », l'auteur a droit à une rétribution juste et équitable. Même si au XVII^e siècle on ne peut encore concevoir une

fonction de l'écrivain qui n'ait que la vente de livres comme fondement⁴, il demeure néanmoins que l'idée d'une rétribution monétaire venant du marché fait son chemin. Ce discours n'est toutefois pas sans se heurter à une représentation plus traditionnelle de l'homme de lettres qui se doit avant tout d'être désintéressé et de vivre dans une honnête pauvreté telle que l'énonce Jean-Jacques Garnier en 1764 dans *L'Homme de Lettres*⁵. Une autre œuvre généralement examinée afin de mieux cerner la figure traditionnelle de l'auteur à la période classique est *L'art poétique* composée par Nicolas Boileau en 1674. Plusieurs extraits illustrent certainement le dédain de l'auteur pour ses homologues qui transigent avec un libraire afin d'en obtenir une compensation monétaire :

Je sais qu'un noble esprit peut sans honte et sans crime
Tirer de son travail un tribut légitime;
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommez
Qui dégoûtez de gloire, et d'argent affamez
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire
Et font d'un Art divin un métier mercenaire⁶.

Par ces vers, Boileau donne certes force au modèle traditionnel accordant préséance aux récompenses mécénales qui sont avant tout symboliques. Tout rapport à l'argent se doit d'être effacé : l'œuvre ne peut à la fois être un bien matériel et symbolique⁷. Dans ce contexte, la demande d'un privilège par l'auteur représente avant tout une forme d'appui honorifique et non le désir de profiter des redevances économiques tel que le ferait un libraire. Par exemple, lorsque Boileau écrit à Jean-Baptiste Colbert afin de le remercier de lui avoir octroyé un privilège grâce à ses « bons offices », et ce, après que son libraire eut échoué dans l'obtention de ce même privilège, il lui fait bien savoir l'honneur que cet octroi représente, car, dira-t-il, « je n'étois point homme à tirer tribut de mes ouvrages »⁸.

⁴ Éric Walter, « Les auteurs et le champ littéraire », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Promodis, 1984, p. 383-399 (p. 387).

⁵ Jean-Jacques Garnier, *L'Homme de Lettres*, Paris, Panckoucke, 1764, p. 4-9.

⁶ Nicolas Boileau-Despréaux, *L'art poétique* (1674), Paris, Delalain, 1815, chant IV, p. 36.

⁷ Bernard Edelman, *Le sacre de l'auteur*, Paris, Seuil, 2004, p. 119.

⁸ Nicolas Boileau-Despréaux, *Œuvres de Boileau Despréaux*, t. 3, Paris, Didot l'aîné, 1815, p. 2-3.

Pour l'auteur en dehors des circuits et des réseaux permettant l'appui des mécènes, la transaction avec le libraire par laquelle il lui cède le manuscrit ainsi que tous les droits rattachés – lorsque le privilège est en son nom – devient la seule possibilité de tirer une quelconque rétribution monétaire de son travail. Au XVII^e siècle, la vente de son manuscrit au libraire le plus offrant, vue comme une activité hautement mercantile, se heurte au modèle traditionnel prisé par les auteurs des hautes sphères littéraires ainsi que, dans une certaine mesure, au souhait des libraires qui ne désirent pas devoir déboursier de fortes sommes d'argent dans l'achat d'œuvres nouvelles. En fait, comme l'écrit le bibliothécaire de la Sorbonne André Chevallier en 1694, le fait de vendre ses écrits à un libraire, contribuant à la hausse des prix des livres, est une « [...] conduite peu digne d'un homme de lettres qui ne doit être animé quand il compose que de la vue d'un bien public. Le commerce qu'il fait de sa plume et dans lequel il ne se propose que le gain, rabaisse sa qualité à celle d'un négociant et ce n'est plus qu'une âme commune agitée d'une basse idée de gagner de l'argent »⁹.

Malgré la mise en force de ce discours, il serait faux de croire que ce soit le seul qui prévale au siècle de Louis XIV. Selon Alain Viala, le mépris profond et généralisé pour les auteurs qui vendent leurs écrits ne serait qu'un mythe¹⁰. En fait, le texte de Boileau se veut avant tout réactionnaire : « il conduit à rejeter le propre de la situation moderne des auteurs, le commerce de librairie »¹¹. Selon l'historien, au moment où Boileau écrit ces lignes, plusieurs écrivains ont déjà fait valoir la légitimité de la récompense monétaire au sein du marché littéraire et de la professionnalisation de la pratique d'écriture.

Le mépris envers les droits d'auteur s'inscrit ainsi dans la logique d'une image de l'écrivain voué au culte du mécène. Mais cette satire, loin de signifier que l'ensemble des écrivains les méprisaient, signifie au contraire que le plus grand nombre les recherchait. Son discours est défensif : c'est que l'attitude inverse avait assez de force pour mettre cette image en péril. Les prises de position déjà citées en faveur de la

⁹ A. Chevallier, *L'Origine de l'imprimerie de Paris. Dissertation historique et critique divisée en quatre parties*, Paris, J. de Laulne, 1694, p. 380.

¹⁰ *L'art poétique* de Boileau est : « un texte que les historiens ont pris comme une référence de valeur absolue pour affirmer que les mentalités de cette époque répugnaient à l'idée des droits d'auteur, mais qu'ils ont mal analysé. » Alain Viala, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Les éditions de minuit, 1985, p. 104.

¹¹ *Ibid.*, p. 105-106.

propriété littéraire montrent assez que les auteurs étaient nombreux à penser que l'argent gagné en librairie n'était pas ignoble, mais légitime¹².

Comme nous l'avons énoncé plus haut, au cœur de cette valorisation professionnelle de l'activité auctoriale, deux enjeux sont centraux : les revenus directement dérivés du marché littéraire (traditionnellement par l'entremise du libraire) et la propriété littéraire grâce aux privilèges d'édition. Si l'on se fie à la définition qu'en donne Furetière en 1690, le privilège est « un Monopole, droit qu'on obtient de faire ou vendre quelque chose à l'exclusion de tous autres »¹³. Puisqu'au XVI^e siècle les presses sont essentiellement occupées à l'impression d'œuvres classiques dont les auteurs sont morts depuis longtemps, les privilèges concernent d'abord et avant tout les libraires qui font tous les frais de ces éditions. Ainsi, ce n'est pas surprenant que l'Ordonnance de Moulins (1566) ne fasse pas mention des auteurs dans l'octroi de privilèges¹⁴. Pourtant, il ne s'agit pas de la première fois où la pratique s'éloigne du discours et des lois; en réalité, plusieurs auteurs demandent et obtiennent des privilèges pour leurs œuvres et ce, en leur propre nom. Si cette pratique n'est pas commune au XVI^e siècle, elle le devient de plus en plus au siècle suivant si bien que les différents codes de librairie le prévoient : l'auteur pourra obtenir le privilège, mais seulement pour le céder à un libraire qui seul pourra réellement l'exploiter.

Selon Viala, le privilège d'auteur constitue une première attestation de la propriété littéraire de l'auteur : « Les auteurs gagnaient, dit-il, une base pour leur statut économique »¹⁵. Ces propos sont confirmés par Nicolas Schapira qui voit en la demande de privilège d'auteur une affirmation de la propriété littéraire et une amélioration de la condition

¹² Viala, *Naissance de l'écrivain*, op. cit., p. 106.

¹³ Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, t. 3, La Haye et Rotterdam, Arnout & Reinier Leers, 1690, p. 236.

¹⁴ Viala, *Naissance de l'écrivain*, op. cit., p. 95.

¹⁵ *Ibid.*, p. 96.

auctoriale¹⁶. Toutefois, comme le souligne Furetière dans son dictionnaire : « Les Privilèges du Roy pour l'impression des livres sont accordez afin que l'Auteur en tire quelque récompense pour son travail, mais par l'événement il n'est qu'à l'avantage du Libraire »¹⁷. La base économique dont parlent Viala et Schapira est donc bien limitée, car malgré tout, sans la possibilité d'exploiter financièrement son privilège, l'auteur se retrouve irrévocablement dépendant soit du mécénat, soit des libraires. Au XVI^e siècle, des auteurs tels que Rabelais et Marot tentent déjà de faire opposition aux libraires tout puissants en faisant la demande de privilèges pour leurs œuvres et en formulant leurs plaintes face aux libraires et imprimeurs qui dénaturent leurs écrits¹⁸. Ces plaintes ont toutefois des échos encore bien peu sonores puisque la possession du privilège demeure avant tout symbolique; il reste encore à l'auteur à justifier son droit, sa propriété littéraire afin de pouvoir en tirer profit. Lorsque les amis et éditeurs du défunt Marc-Antoine Muret gagnent leur cause en 1586 contre le libraire qui a obtenu un privilège pour l'œuvre de Muret contre leur gré arguant que : « l'auteur d'un livre en est du tout maître et comme tel peut librement en disposer »¹⁹, la cause crée certainement un précédent dans la propriété de l'auteur sur son œuvre. La bataille pour la reconnaissance des droits de l'auteur ne fait toutefois que commencer.

Au XVII^e siècle, le célèbre Corneille est sans doute l'un des auteurs qui fait particulièrement valoir son droit sur ses écrits. Faisant l'éloge de son propre génie, le dramaturge cherche à se réapproprier les fruits de son travail dont il est le seul à avoir le mérite :

¹⁶ Nicolas Schapira, « Quand le privilège de librairie publie l'auteur », in Christian Jouhaud et Alain Viala (dir.), *De la Publication, Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002, p. 121-137 (p. 125).

¹⁷ Furetière, *Dictionnaire universel*, t. 3, *op. cit.*, p. 236.

¹⁸ Edelman, *Le sacre de l'auteur*, *op. cit.*, p. 144-145.

¹⁹ BnF, Ms. Fr. 22071, f^{os} 28-29, cité in Viala, *Naissance de l'écrivain*, *op. cit.*, p. 97.

Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous ?
 [...] Je sais ce que je vaud et crois ce qu'on m'en dit,
 [...] Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans;
 Par leur seule beauté ma plume est estimée;
 Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée²⁰.

Parmi les cercles littéraires hauts placés, les mots de Corneille sonnent faux²¹. Malgré le peu d'unanimité de son discours au sein des hautes sphères littéraires, Corneille annonce tout de même très clairement les idées fondatrices de la propriété auctoriale, de l'indépendance de l'auteur et même, de l'édition à compte d'auteur. Dans la logique de Corneille, l'auteur doit son succès et ses rétributions à son seul génie et à la faveur du public. Ce nouveau rapport entre l'auteur et son public constitue la base d'une nouvelle souveraineté de l'auteur, d'une « fonction auteur socialisée » qui permet « toute une économie novatrice de l'œuvre qui vient se substituer à l'échange symbolique »²².

Ainsi, malgré un discours influent faisant de l'auteur un être avant tout désintéressé, un autre courant se développe et lui fait concurrence : celui des droits légitimes d'un auteur sur ses œuvres et sur les fruits de celles-ci. L'édition à compte d'auteur n'est pas une pratique tout à fait absente au XVII^e siècle, comme nous l'avons vu plus haut – notamment par les cas connus de Mariceaux, Baillard, Blegny et Le Pelletier, mais également de Saint-Amant qui, sans avoir été poursuivi par la communauté des libraires, vend ses ouvrages « chez l'auteur »²³. Sans surprise, cette forme de publication autonome, vue comme un dernier recours pour l'auteur qui ne trouve pas d'appui, est particulièrement décriée par Boileau :

Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
 Se donne, par ses mains, l'encens qu'on lui dénie.
 Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
 Homère n'entend point la noble fiction²⁴.

²⁰ Corneille, *Excuse à Ariste* (1637), vers 32, 36, 48 à 50, cités dans Edelman, *Le sacre de l'auteur*, p. 130.

²¹ *Ibid.*, p. 131.

²² *Ibid.*, p. 133.

²³ Viala, *Naissance de l'écrivain*, p. 99.

²⁴ Boileau, *L'art poétique*, *op. cit.*, chant III, vers 324-327 p. 27.

Si Boileau juge la pratique de l'édition autonome déshonorante pour l'auteur qui, comme Corneille, court-circuite les réseaux traditionnels de légitimité et de respectabilité en tentant de se coiffer lui-même des lauriers qu'il croit mériter, il estime également qu'elle est au désavantage de l'auteur qui ne pourra, de toute façon, en tirer le profit souhaité :

À la postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphants ses Ouvrages au jour,
Leurs tas au magasin cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière²⁵.

Comme le souligne le poète, en raison du contexte législatif dans lequel se produit toute édition, l'auteur se retrouve nécessairement à la merci des libraires : soit il accepte un prix forfaitaire pour son ouvrage (généralement très bas, voire inexistant s'il n'a pu faire ses preuves au préalable), soit il lui abandonne l'édition toute faite après en avoir fait lui-même les frais pour ensuite voir dormir ses livres, « cachés à la lumière », sur les tablettes obscures du libraire qui n'aura pas grand avantage à en pousser la vente.

Plusieurs discours et pratiques s'entrecroisent ainsi au XVII^e siècle. L'arrivée des privilèges d'auteurs marque certes un premier pas, tel que l'énoncent Schapira et Viala, vers l'autonomie auctoriale et les droits d'auteurs. Cette première avancée demeure toutefois bien timide dans un contexte législatif de plus en plus contraignant. En effet, dans la bataille qui oppose les auteurs et les libraires en ce qui concerne l'exploitation des œuvres, le gouvernement se range irrévocablement du côté des libraires qui seuls peuvent lui garantir un contrôle centralisé de l'édition et de la censure²⁶. Les différents codes de librairies émis au XVII^e siècle ainsi que les condamnations portées contre les auteurs qui vendent leurs propres ouvrages scellent la domination des libraires qui réitèrent leur point de vue dans un factum de 1652 dans lequel ils affirment que :

²⁵ Boileau, *L'art poétique*, *op. cit.*, chant III, vers 328-333, p. 27.

²⁶ Henri-Jean Martin, « La prééminence de la librairie parisienne », in Chartier et Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, *op. cit.*, p. 262-281.

l'intention des Libraires et Imprimeurs n'est point d'establr une tyrannie sur les Auteurs ny tascher de tirer les frais qu'ils ont faicts pour l'impression de leurs ouvrages, comme on l'a malicieusement dit ; mais ils soutiennent qu'il n'est pas raisonnable qu'un auteur vende luy-mesme ses livres et les fasse afficher en son nom, d'autant que ce serait la fonction des libraires, dont ils n'ont pas le pouvoir ny le caractère [...]²⁷.

Encore au début du XVIII^e siècle, l'affirmation de la propriété littéraire par l'auteur s'élabore dans un contexte où seule la cession de cette propriété au libraire – qui seul pourra organiser l'édition et la vente de l'ouvrage – demeure l'avenue envisageable.

Que la pratique de l'auteur qui vend son manuscrit à un libraire – ou même, qui ose en organiser l'édition et la vente personnellement – soit décriée ou non par l'élite, il n'en demeure pas moins qu'elle prend indubitablement racine au XVII^e siècle. Bien que nous retrouvions les percées d'un discours favorisant la propriété de l'auteur sur ses textes au siècle de Louis XIV, ce n'est qu'au siècle suivant qu'il prend véritablement forme. Nous retrouvons d'abord l'élaboration de ce discours chez les libraires qui présentent l'argument voulant qu'ils soient véritablement propriétaires des œuvres qu'ils achètent des auteurs puisque ces derniers ont un droit indéniable sur leurs écrits, permettant ainsi un transfert de propriété en bonne et due forme. Le fondement de cette propriété est le résultat de deux révolutions, l'une juridique – l'auteur et ses pensées deviennent un sujet de droit – et l'autre philosophique – la propriété se fonde sur le concept lockéen du droit de tout individu sur son travail²⁸. La notion de propriété littéraire prend notamment forme dans les discours de Louis d'Héricourt (1725) et de Denis Diderot (1764) sur lesquels nous allons maintenant porter notre attention.

Le texte que publie d'Héricourt en 1725, intitulé *Mémoire en forme de requête à M. le Garde des Sceaux*, a essentiellement pour visée la reconnaissance du droit perpétuel des libraires sur les œuvres qu'ils ont acquises des auteurs. Dans son discours se formule une rupture importante : « ce ne sont point les privilèges que le roi accorde aux libraires qui les rendent propriétaires des ouvrages qu'ils impriment, mais uniquement l'acquisition du

²⁷ BnF, Ms. Fr. 22119, f° 36, cité dans Viala, *Naissance de l'écrivain*, p. 100.

²⁸ Edelman, *Le sacre de l'auteur*, *op. cit.*, p. 178.

manuscrit dont l'auteur leur transmet la propriété, au moyen du prix qu'il en reçoit [...] »²⁹. En fait, les idées de l'auteur, sous forme de manuscrit, forment un bien propre au même titre que n'importe quelle possession, un bien :

[...] qu'il n'est pas plus permis de l'en dépouiller que de son argent, de ses meubles ou même d'une terre; parce que [...] c'est le fruit d'un travail qui lui est personnel, dont il doit avoir la liberté de disposer à son gré, pour se procurer, outre l'honneur qu'il en espère, un profit qui fournisse à ses besoins, et même à ceux des personnes qui lui sont unies par les liens du sang, de l'amitié ou de la reconnaissance³⁰.

En tant que bien qui lui est propre, l'auteur peut ainsi disposer de son manuscrit : « Si un auteur est constamment propriétaire, et par conséquent seul maître de son ouvrage il n'y a que lui et ceux qui le représentent qui puissent volontairement faire passer cet ouvrage à un autre, et transmettre sur le livre un droit égal à celui de l'auteur même »³¹. Toutefois, la véritable propriété de l'auteur sur son texte ne sert que l'argument de l'acquisition légitime et entière du libraire à qui le premier aura cédé tous ses droits :

Les manuscrits que les libraires achètent des auteurs, aussi bien que les textes des livres qu'ils acquièrent en s'établissant dans ce genre de commerce, sont en leurs personnes de véritables possessions, de la même nature que celles qui tombent dans le commerce de la société civile; et par conséquent on doit leur appliquer les lois qui assurent l'état de toutes celles qui se font entre les hommes, soit terres, maisons, meubles ou autre chose de quelque espèce que ce puisse être³².

D'Héricourt défend ici l'utilité des auteurs qui, par leur travail, éclairent les hommes, et la nécessité subséquente pour eux de céder leur travail aux libraires qui eux seuls pourront leur assurer une grande circulation. En fait, tel que le formule d'Héricourt :

Pour mettre ces grands hommes en état d'appliquer leurs talents au profit de la société à laquelle ils se trouvent attachés par l'inclination ou par la nature, il est nécessaire qu'ils puissent tirer de cette précieuse industrie des avantages proportionnés à l'importance de leur travail et à l'utilité que le public en tire; et pour cela, il faut absolument qu'ils puissent en transmettre la propriété et la jouissance à qui il leur plaît; ce qui ne se peut faire que par la voie du commerce, et qu'autant que ceux à qui ils voudront transmettre leurs ouvrages pourront en demeurer propriétaires tant qu'ils le voudront, ou les

²⁹ Louis d'Héricourt, *Mémoire en forme de requête à M. le Garde des Sceaux* (1725), in Laboulaye et Guiffrey, *Propriété littéraire au XVIII^e siècle, recueil de pièces et de documents*, Paris, Hachette, 1859, p. 21-40 (p. 23).

³⁰ *Ibid.*, p. 23-24.

³¹ *Ibid.*, p. 24.

³² *Ibid.*, p. 27.

communiquer à d'autres, qui à leur tour pourront en tirer un avantage proportionné au prix qu'ils en auront donné et à la peine qu'ils auront prise pour mettre le public en état d'en profiter³³.

Un peu moins de quarante ans plus tard, Denis Diderot formule une logique similaire à celle d'Héricourt dans sa *Lettre sur le commerce de la librairie* (1764) : l'auteur est pleinement maître de ses œuvres et peut donc en vendre l'entière propriété à un libraire. Entre l'élaboration des deux écrits, toutefois, la France connaît plusieurs changements. En effet, on assiste notamment à une amélioration de l'alphabétisation, faisant grandir le nombre de lecteurs – et d'écrivains – potentiels, ainsi qu'à une production livresque jusque là inégalée – de 1000 titres par an en 1720, on en compte près de 3500 vers 1770³⁴. Du côté législatif, des bouleversements s'opèrent également, surtout grâce à une cause venant créer un nouveau précédent en matière de propriété littéraire : celle de Crébillon. Tout commence lorsqu'en 1748, le libraire qui a acquis la pièce de l'auteur exige la part que ce dernier a reçue après les représentations théâtrales. Ressurgit alors la question des rétributions de l'auteur et de la nature du bien que représente le travail intellectuel : « Il est inouï qu'on ait jamais entrepris de mettre au rang des Effets saisissables les *fruits* des productions de l'Esprit humain »³⁵. Par son arrêt du 21 mars 1749 qui donne raison à Crébillon, le Conseil du Roi accorde un nouveau statut au discours voulant que l'œuvre littéraire appartienne d'abord et avant tout à son créateur. Par le fait même, cette sentence entérine véritablement la « professionnalisation » de l'écrivain en raison de l'importance qu'elle accorde au travail même de l'auteur.

Lorsque les libraires font appel à Diderot dans les années 1760, ils s'opposent alors au privilège nouvellement obtenu par les descendantes du célèbre La Fontaine puisque ce

³³ D'Héricourt, *Mémoire en forme de requête*, op. cit., p. 28-29.

³⁴ Daniel Roche, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, t. 1, Paris, Mouton, 1978, p. 90.

³⁵ BnF, Ms. Fr. 22072, n° 112, Extraits des Registres du Conseil d'Etat. Arrêt du Conseil d'Etat du Roy, 21 mars 1749, p. 2. cité in Laurent Pfister, « L'auteur, propriétaire de son œuvre? La formation du droit d'auteur du XVI^e siècle à la loi de 1957 », t. 1, Thèse de doctorat, Strasbourg, Université Strasbourg III, 1999, p. 323.

privilège avait d'abord été accordé à un libraire³⁶. Le droit successoral l'emporte-t-il sur la continuation des privilèges³⁷? Travaillant à la charge des libraires, Diderot fonde son argument sur une logique similaire à celle d'Héricourt qui donne d'abord pleine et entière propriété à l'auteur :

[Q]uel est le bien qui puisse appartenir à un homme, si un ouvrage de l'esprit, le fruit universel de son éducation, de ses études, de ses veilles, de son temps, de ses recherches, de ses observations, si les plus belles heures, les plus beaux moments de sa vie, si ses propres pensées, les sentiments de son cœur, la portion de lui-même la plus précieuse, celle qui ne périt point, celle qui l'immortalise, ne lui appartient pas? Quelle comparaison entre l'homme, la substance même de l'homme, son âme, et le champ, l'arbre ou la vigne que la nature offrait dans le commencement également à tous, et que le particulier ne s'est approprié que par la culture, le premier moyen légitime de possession? Qui est plus en droit que l'auteur de disposer de sa chose par don ou par vente? Or le droit du propriétaire est la vraie mesure du droit de l'acquéreur³⁸.

Comme dans le discours d'Héricourt, cette propriété de l'œuvre est transférable au libraire acquéreur et devient, entre ses mains, aussi inaliénable qu'elle l'était entre les mains de l'auteur :

Je le répète, l'auteur est maître de son ouvrage, ou personne dans la société n'est maître de son bien. Le libraire le possède comme il était possédé par l'auteur; il a le droit incontestable d'en tirer tel parti qui lui conviendra par des éditions réitérées; il serait aussi insensé de l'en empêcher que de condamner un agriculteur à laisser son terrain en friche, ou un propriétaire de maison à laisser ses appartements vides³⁹.

Si le fondement des deux discours est similaire, une évolution s'est toutefois opérée : la souveraineté de l'auteur se laïcise et devient également plus indépendante. Conséquemment,

³⁶ Roger Chartier, *Inscrire et effacer*, Paris, Gallimard / Seuil, 2005, p. 179.

³⁷ La même question est également au cœur du débat qui oppose les libraires Alexander Donaldson et Thomas Becket en Angleterre en 1774. Alors que le premier soutient qu'après l'expiration du *copyright*, une œuvre est accessible à tous, le deuxième, propriétaire du *copyright* dont il est question, soutient la notion de droit perpétuel venu de l'auteur. Les autorités tranchent en faveur de Donaldson et d'une durée limitée au *copyright*. Mark Rose « The Author as Proprietor : Donaldson v. Becket and the Genealogy of Modern Authorship », *Representation*, 23 (été 1988), p. 51-85.

³⁸ Denis Diderot, *Lettre sur le commerce de la librairie*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 2003, p. 45-46.

³⁹ *Ibid.*, p. 47.

l'auteur traite d'égal à égal avec le libraire⁴⁰ et acquiert un nouveau statut professionnel, émancipé des réseaux et du mécénat⁴¹.

Cette professionnalisation de l'écrit ne s'opère toutefois, dans le discours de Diderot, que dans la coopération de l'auteur et du libraire; l'auteur ne peut – ou ne devrait – se faire lui-même « marchand » :

Heureusement pour moi, monsieur et pour vous, j'ai à peu près exercé la double profession d'auteur et de libraire, j'ai écrit et j'ai plusieurs fois imprimé pour mon compte, et je puis vous assurer, chemin faisant, que rien ne s'accorde plus mal que la vie active du commerçant et la vie sédentaire de l'homme de lettres [...]⁴².

Tout d'abord, cette remarque de Diderot nous rappelle comment l'idée de l'édition à compte d'auteur fait toujours son chemin dans la première moitié du XVIII^e siècle et constitue une pratique encore tentée par certains auteurs. N'ayant pas été fortuné dans sa tentative d'édition autonome, Diderot évoque l'incompatibilité de l'activité contemplative de l'écriture et du commerce : « [T]enir des livres de recette et de dépense, répondre, échanger, recevoir, envoyer, quelles occupations pour un disciple d'Homère ou de Platon!⁴³ » Cette réticence de Diderot à voir un auteur occuper les fonctions très terre-à-terre du commerce n'est toutefois qu'une réflexion suscitée après l'échec de sa propre tentative. Car si l'auteur n'ose plus se faire marchand, c'est principalement en raison des difficultés d'ordre pratique – seuls les libraires ont le droit de vendre les livres ce qui désavantage grandement les auteurs ayant fait imprimer à leur compte – et non pas du déshonneur pour l'auteur qui pratique le commerce :

Sur cent auteurs qui voudront débiter eux-mêmes leurs ouvrages, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui s'en trouveront mal et s'en dégoûteront. Le libraire peu scrupuleux croit que l'auteur court sur ses brisées. [...] Les correspondants des provinces nous pillent impunément; le commerçant de la capitale n'est pas assez intéressé au débit de notre ouvrage pour le pousser. Si la remise qu'on lui accorde est forte, le profit de l'auteur s'évanouit [...]⁴⁴.

⁴⁰ Edelman, *Le sacre de l'auteur*, op. cit., p. 255.

⁴¹ Chartier, *Inscrire et effacer*, op. cit., p. 185-186.

⁴² Diderot, *Lettre sur le commerce de la librairie*, op. cit., p. 51.

⁴³ *Ibid.*, p. 51.

⁴⁴ *Ibid.*

Face à l'impossibilité législative pour l'auteur de vendre ses propres ouvrages de façon fructueuse, Diderot s'en tient à faire valoir la souveraineté de l'auteur dont la propriété sur son œuvre sera transférable au même titre que n'importe quel autre bien. Pour que l'auteur obtienne un bon prix du libraire et assure ainsi sa subsistance, il est impératif que ce dernier puisse acquérir toute la valeur de la propriété littéraire attachée au manuscrit⁴⁵. Malgré sa souveraineté, l'auteur demeure donc, dans cette logique, dépendant du traité qu'il réussira à signer avec son libraire. La pleine émancipation de l'auteur n'est donc pas tout à fait aboutie.

1.2 L'injustice de l'auteur-éditeur : Luneau de Boisjermmain contre les libraires de Paris

Lorsque l'avocat et homme de lettres Simon-Nicolas-Henri Linguet (1736-1794) met sa plume au profit de la cause de Luneau de Boisjermmain contre les libraires ayant organisé la saisie chez lui en août 1768, le discours pour la propriété de l'auteur franchit un nouveau seuil : seul l'auteur doit réellement être maître de son œuvre qui ne peut être comparée à un autre type de propriété et dont le libraire ne devrait pouvoir être que le mandataire. Occasionnant tout un bruit dans la capitale, la cause de Luneau intéresse plus d'un littéraire et marque certainement un tournant dans la conception de l'auctorialité. Tout au long de l'année et demie où se déroule le procès, les libraires produisent deux mémoires totalisant trente-neuf pages⁴⁶ alors que Linguet en écrit trois qui en compteront ensemble plus d'une centaine⁴⁷. Plusieurs décennies avant l'affaire « Luneau de Boisjermmain », Pierre-Jacques Blondel faisait déjà état de la pauvre condition de l'auteur victime des libraires dans son

⁴⁵ Chartier, *Inscrire et effacer*, op. cit., p. 185.

⁴⁶ *Précis signifié pour les Syndic & Adjointes des Libraires & Imprimeurs de Paris, Demandeurs, Contre le Sieur Luneau de Boisjermmain, Défendeur*, Paris, impr. Knapen, 1769, 16 p., BnF, Ms. Fr. 22069 (4) et *Réplique et Consultation signifiées pour les Syndic & Adjointes des Libraires & Imprimeurs de Paris, Contre le Sieur Luneau de Boisjermmain*, Paris, impr. Knapen, 1769, 23 p., BnF, Ms. Fr. 22069 (6).

⁴⁷ *Mémoire signifié pour le sieur Luneau de Boisjermmain, Défendeur, contre les Syndics & Adjointes des Libraires & Imprimeurs de Paris, Demandeurs*, Paris, impr. de Grangé, 1768, 16 p., BnF, Ms. Fr. 22069 (3); *Réponse signifiée pour le Sieur Luneau de Boisjermmain Au Précis signifié par les Syndic & Adjointes des Libraires de Paris*, Paris, impr. de Cellot, 1769, 54 p., BnF, Ms. Fr. 22069 (5); *Dernière réponse signifiée et consultation pour le sieur Luneau de Boisjermmain contre les Syndic & Adjointes des Libraires de Paris*, Paris, Gueffier, 1769, 37 p., BnF, Ms. Fr. 22069 (7).

Mémoire sur les vexations qu'exercent les libraires & imprimeurs de Paris publié en 1725⁴⁸. Symptomatique d'une situation qui perdure depuis très longtemps – comme le démontrent d'ailleurs les différents jugements émis contre les auteurs qui vendent leurs ouvrages aux XVII^e et XVIII^e siècle – le cas de Luneau vient toutefois donner force à ce même discours élaboré par Blondel. Afin de mieux saisir les éléments principaux de cette conceptualisation de la propriété de l'auteur, il convient d'examiner attentivement les différents arguments qui la soutiennent tels qu'énoncés par Blondel, Linguet et Fenouillot de Falbaire dans son *Avis aux gens de lettres* (1770)⁴⁹.

Tout d'abord, quels griefs les libraires formulent-ils contre Luneau ? Au moment où les libraires effectuent la saisie chez lui, Luneau de Boisjermain, alors âgé de 37 ans, a déjà quelques publications à son actif dont une méthode de géographie (1759), un *Cours d'histoire universelle* (1760 et 1768), une compilation littéraire intitulée *l'Élite des poésies fugitives* (1769) ainsi que les *Œuvres de Racine* (1768) dont il est « éditeur », c'est-à-dire pour lesquelles il a obtenu le privilège et fait les frais d'édition. Or, les libraires l'accusent d'abord d'usurper la fonction de « libraire » lorsqu'il effectue l'édition d'une œuvre dont il n'est pas l'auteur, et aussi de garder ses éditions chez lui (« tenant » ainsi « magasin »), de vendre des ouvrages dont il est l'auteur ou l'éditeur à des particuliers ainsi que de faire le commerce de la librairie en prenant part à des échanges d'ouvrages avec les libraires de province. À ces accusations, Linguet (en parlant au nom de Luneau) met en évidence l'injustice dans laquelle est placé l'auteur qui, après avoir fait les frais du privilège et de l'impression, une prérogative qui lui appartient tout entièrement, doit abandonner la vente aux libraires. Pour l'auteur, deux injustices découlent en effet de cette situation, car, premièrement, selon la « méthode favorite des Libraires de Paris, [ils] achètent sans argent,

⁴⁸ Pierre-Jacques Blondel, *Mémoire sur les vexations qu'exercent les libraires & imprimeurs de Paris, publié d'après l'imprimé de 1725 et le manuscrit de la Bibliothèque de la Ville de Paris*, Lucien Faucou (éd.), Paris, Le Moniteur du bibliophile, 1879.

⁴⁹ Les idées de Fenouillot de Falbaire sont à ce point similaires à celles de Luneau que l'inspecteur de police Joseph d'Hémery croit d'abord que *l'Avis aux gens de lettres* est de sa plume. En effet, dans son journal où il note les livres nouveaux, on lit : « C'est au sujet de l'affaire des Libraires avec M. Luneau qui selon toute apparence en est le principal auteur ». BnF, Ms. Fr. 22165, f° 103, journal de Joseph d'Hémery, jeudi 21 décembre 1769.

ils paient avec des livres, & vont ensuite saisir, comme fraudeurs, comme pris en contravention, tous leurs créanciers qui ne se sont pas défiés d'un manège aussi coupable »⁵⁰.

Deuxièmement, l'auteur qui doit abandonner la vente au libraire se voit grandement désavantagé quand les libraires ne font rien pour garantir le débit dont ils ont le contrôle. La raison de ce désintéressement, selon Linguet et aussi Falbaire, réside dans l'espoir des libraires de décourager l'auteur qui, au bout d'un certain temps, n'aura d'autre choix que d'abandonner tous ses droits au libraire. Ce n'est qu'une fois le privilège acquis que le libraire vendra finalement les ouvrages : « Il est de fait que des livres qui ne se vendent point, tandis qu'ils appartenoient aux Auteurs, pour qui les Libraires étoient chargés de les débiter, ont doublé de prix, & se sont très bien vendus, dès que les Libraires en ont eu fait l'acquisition foncière. Voici là quelle est l'industrie des Libraires »⁵¹. Par ailleurs, pour se défendre de payer en livres les auteurs qui leur font débiter leurs propres ouvrages, tel que Luneau, les libraires expliquent qu'ils ne peuvent se permettre de payer comptant pour des livres qui « n'ont point de débit », ce à quoi Linguet répond : « Si les livres qu'il a composés n'ont pas de débit, la meilleure manière de se venger de lui seroit de les lui laisser débiter »⁵².

Face à ces injustices, Luneau se tourne vers les libraires de province afin de s'assurer d'un quelconque débit :

Le sieur Luneau, éclairé sur ce manège, a employé un secret tout simple pour ouvrir ces portes mystérieuses, dont la jalousie & l'avarice disposent. Il s'est adressé directement aux Libraires de Province : il leur a offert les mêmes avantages qu'il faisoit à ceux de Paris : ils les ont acceptés ; & il a été infiniment plus content d'eux. Ses éditions ont eu alors un cours rapide; ces Ouvrages dont une léthargie intéressée arrêtoit la circulation,

⁵⁰ *Réponse pour Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 22. Une plainte similaire est également formulée à Sartine en 1764 par les relieurs qui s'indignent d'être payés en livres par les libraires pour se voir ensuite interdire de les vendre : « Les libraires ne payent point les relieurs et autres ouvriers, les forcent de prendre des livres en paiement, qu'ils les forcent par là de devenir colporteur : et qu'ils vont ensuite saisir chez eux les mêmes livres qu'ils les ont obligés de prendre en paiement et dont ils leur ont donné facture : que cela est illusoire, inique et barbare ». BnF, Ms. Fr. 22116 f^{os} 31-32. *Rapport de Marin à Sartine sur les colporteurs, 27 janvier 1764*, cité dans Sabine Juratic, « Le monde du livre à Paris entre absolutisme et Lumières. Recherches sur l'économie de l'imprimé et sur ses acteurs », Thèse de Doctorat, Paris, EPHE, 2003, p. 103.

⁵¹ Fenouillot de Falbaire, *Avis aux gens de lettres*, Liège, s.n., 1770, p. 17.

⁵² *Réponse pour Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 20-21.

ont reçu de ce changement d'entremetteurs une secousse utile qui en a accéléré la vente⁵³.

Luneau se justifie donc bien d'avoir préféré faire affaire avec les libraires de province plutôt qu'avec ceux de la capitale : « il s'est tiré par là de l'esclavage ruineux où le retenoient ceux-ci ». D'ailleurs, ses adversaires : « se flatteroient-ils donc d'être les seuls Libraires du Royaume⁵⁴? » Contrairement à Diderot qui dit ne pas avoir été chanceux avec ses « correspondants de province », Falbaire confirme les propos de Linguet selon lesquels : « Les Libraires de province aiment beaucoup mieux avoir à faire directement aux Auteurs pour lesquels ils sont plus honnêtes, & qui les traitent aussi plus favorablement que les Libraires de Paris »⁵⁵.

Luneau de Boisjermain doit ainsi se défendre de plusieurs torts, dont d'avoir tenu chez lui un « magasin de livres », affirmant que des copies de ses propres ouvrages rassemblées dans son cabinet ne constituent en rien un dépôt illégal de livres. Ensuite, Luneau se défend d'avoir effectué une forme de commerce illégal avec les libraires de province : il ne vend pas ses ouvrages à des particuliers, mais à d'autres libraires, une activité nullement interdite selon lui. Aussi, se défend-il d'avoir jamais vendu de livres à des particuliers et il met au défi ses adversaires de trouver une preuve tangible parmi tous les papiers et lettres qu'ils ont saisis chez lui. Qui plus est, Luneau tient à souligner comment son privilège formule son droit de « vendre et faire vendre », un « mensonge formel, le comble de l'audace & de l'indécence »⁵⁶ selon les libraires qui soutiennent qu'il ne s'agit que d'une formule d'usage reproduite pour tous les privilèges qui sont généralement acquis par eux⁵⁷.

⁵³ *Mémoire pour Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 5.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 5.

⁵⁵ Falbaire, *Avis aux gens de lettres, op. cit.*, p. 24, note.

⁵⁶ *Réplique pour les Syndic & Adjoints, op. cit.*, p. 14.

⁵⁷ Il est vrai que les formules utilisées dans les privilèges peuvent paraître contradictoires dans le cas des privilèges d'auteurs. Sur les quarante ouvrages édités à compte d'auteur avant 1777 et affichés « chez l'auteur » que nous ayons examinés dans notre enquête matérielle (voir l'introduction, p. 20), 16 comportaient le privilège et, de ce nombre, huit donnaient le seul droit de « faire vendre » alors que les huit autres comportaient l'anomalie, autorisant les auteurs à « vendre et faire vendre ».

En raison des diverses offenses que Luneau aurait commises, les libraires réclament une amende de 500 livres – tel que prévu par le règlement – ainsi que 10 000 livres de dommages et intérêts envers la communauté en plus des dépens⁵⁸. Grâce à la verve de son avocat, Luneau de Boisjermmain gagne sa cause auprès du lieutenant de police Sartine, exposant au passage la situation des auteurs en France et élaborant un discours accordant à l'auteur une souveraineté inégalée. Il est pertinent d'en explorer les points essentiels.

1.2.1 Le libraire : un simple mandataire

Tout d'abord, tant Linguet que Falbaire cherchent à attirer l'attention des autres écrivains sur le procès que mène Luneau de Boisjermmain, car : « C'est bien moins ici sa Cause que celle de tous les Gens de lettres persécutés, outragés sous son nom, par un Corps de subalternes rebelles »⁵⁹. La cause va ainsi bien au-delà de celle de Luneau, et ses protagonistes souhaitent encourager le soulèvement des hommes de lettres qui « ont le malheur de ne point former un Corps »⁶⁰. Au fond, selon Luneau, ce que lui reprochent réellement les libraires n'est pas vraiment d'avoir opéré un commerce littéraire illégal, mais d'avoir pavé la voie aux autres auteurs qui voudront, comme lui, se défaire de l'emprise des libraires. Il est vrai que ces derniers craignent l'influence que pourrait avoir le discours de Luneau et espèrent « Que les Gens de Lettres [...] ne se laissent donc pas séduire par les déclamations du sieur Luneau [...] »⁶¹. En fait, de façon ironique, Linguet résume bien ici la portée de la cause ainsi que le rôle subalterne que devraient jouer les libraires qui, s'ils étaient honnêtes, diraient à Luneau :

[...] vous n'êtes pas répréhensible dans votre conduite aux yeux de la Loi, mais vous l'êtes aux nôtres ; vous venez de donner aux gens de lettres un exemple, utile à la vérité pour eux [...] mais sujet à bien des inconvénients pour nous autres Libraires de Paris, un exemple qui va tirer tous les auteurs de la captivité où nous les tenons depuis que nous formons un Corps, un exemple qui va nous réduire à n'être auprès d'eux que ce que

⁵⁸ *Précis pour les Syndic & Adjoints, op. cit.*, p. 15.

⁵⁹ *Réponse pour Luneau des Boisjermmain, op. cit.*, p. 3.

⁶⁰ *Dernière réponse pour Luneau de Boisjermmain, op. cit.*, p. 31.

⁶¹ *Réplique pour les Syndic & Adjoints, op. cit.*, p. 12.

nous devons être, leurs mandataires, leurs commis; au lieu d'être, comme nous le voulons, & comme nous le sommes assez souvent, leurs despotes & leurs tyrans⁶².

Nous trouvons dans cet extrait une idée clé voulant que les libraires ne puissent jamais réellement se trouver propriétaires d'une œuvre qui sera toujours le bien de l'auteur, même lorsque celui-ci charge un marchand, un simple « mandataire », d'en effectuer la vente auprès des lecteurs.

C'est là que se distingue réellement le discours de Luneau par rapport à celui d'Héricourt et de Diderot : l'auteur n'est pas souverain et propriétaire d'une œuvre pour mieux transférer « ce bien » au libraire acquéreur. Tout comme d'Héricourt, Luneau fait remarquer la propriété de l'auteur sur son œuvre dès sa conception : « La nature, la raison, & les Loix crient que le manuscrit d'un Ecrivain est à lui, & qu'il n'est qu'à lui seul »⁶³. Il s'agit également d'une propriété renforcée par la possession du privilège : « [...] dès que j'ai obtenu le Privilège d'un Ouvrage comme Auteur ou comme Éditeur, j'en suis devenu en tout sens le maître & le Propriétaire physique. Dès que j'en ai fait les frais, les avances de l'impression, ma propriété a reçu un nouveau degré de certitude »⁶⁴. Cette propriété n'est toutefois certaine que pour l'auteur, car il ne s'agit pas d'un bien transmissible au même titre qu'un meuble ou une terre : « mes pensées, le manuscrit auquel je les confie, Linguet écrit-il, sont encore plus à moi que ma maison ou mon champ »⁶⁵. Lorsque les libraires achètent les privilèges des auteurs, comment peuvent-ils acheter leurs idées et s'en trouver pour toujours propriétaires? : « Leur plume, leur main, leur ame, tout leur être enfin aura été vendu & soumis pour l'éternité à qui ? à des Ouvriers qu'ils nourrissent, à des Marchands qu'ils enrichissent, à des Mercenaires qui ne doivent qu'à eux leur existence & leur fortune, & qui, pour toute reconnaissance, se plaisent à réitérer les insultes dont ils les accablent »⁶⁶. Conséquemment, l'auteur ne peut plus traiter d'égal à égal avec le libraire puisqu'il est, à

⁶² *Réponse pour Luneau des Boisjermain, op. cit.*, p. 9-10.

⁶³ *Ibid.*, p. 8.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Dernière réponse pour Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 13.

⁶⁶ *Ibid.*

tous points de vue, son supérieur. Le libraire ne devrait être que l'employé de l'auteur et comme l'avait déjà dit Blondel, « le Libraire est fait pour l'auteur et non pas l'auteur pour le Libraire »⁶⁷. Or, la situation est toute inverse selon Linguet qui déclare aux libraires :

[...] c'est aux Écrivains même que vous dénoncez la guerre. C'est sur eux que vous demandez à étendre un joug ignominieux ; engraisés de leurs productions, pleins du fruit de leurs travaux que vous vous appropriez, vous voulez forcer encore le Gouvernement à leur enjoindre de ne plus travailler que pour vous. Vous osez lui proposer de prescrire à un homme d'esprit de ne plus penser que par l'ordre, & pour le compte d'un Libraire⁶⁸.

L'auteur, placé sur un pied d'égalité avec le libraire dans le discours de Diderot, devient ainsi son supérieur puisque c'est le libraire qui dépend avant tout de ses œuvres pour vivre : « L'harmonie de la société veut que la classe des hommes qui l'éclairent, ne soit point immolée à la classe subalterne des hommes qui trafiquent des lumières & de l'esprit des autres [...] »⁶⁹.

1.2.2 L'écriture : une profession qui doit être rémunérée

D'emblée, Blondel formule en 1725 la question suivante : « Pourquoi donc le Libraire remporte-t-il tout le fruit de l'ouvrage et que l'auteur n'en retire presque rien ? » Pour l'auteur, « il est juste que chacun vive de son métier » et, « par la même raison qu'il faut que les Libraires gagnent leur vie, il ne faudroit pas arracher aux auteurs le pain de la main »⁷⁰. La situation est telle que l'écrivain peut espérer l'honneur mais aucune récompense monétaire alors qu'il en mériterait tout autant : « Avec les Libraires, l'auteur n'a que la gloire pour partage, ils n'en sont Dieu Mercy point avides, pour l'argent, il faut qu'il leur demeure tout Entier »⁷¹. À la fin des années 1770, la situation ne semble guère s'être améliorée selon Aublet de Maubuy qui écrit : « Toutes les professions, celles même qui sont les plus viles &

⁶⁷ Blondel, *Mémoire sur les vexations*, op. cit., p. 48.

⁶⁸ Dernière réponse pour Luneau de Boisjermain, op. cit., p. 13.

⁶⁹ Falbaire, *Avis aux gens de lettres*, op. cit., p. 24.

⁷⁰ Blondel, *Mémoire sur les vexations*, op. cit., p. 47-48.

⁷¹ *Ibid.*

les plus méprisables, produisent de quoi vivre à ceux qui les exercent, & l'étude entraîne souvent après elle la misère la plus déplorable ; heureux encore si ceux qui s'y appliquent ne sont pas réduits à mourir à l'Hôpital⁷² ! »

Par ailleurs, dans les écrits de Linguet et de Falbaire, la notion du travail de l'esprit récompensé par l'argent dérivé du commerce n'a rien de déshonorant : c'est un droit légitime. Si Luneau a été obligé de vendre les livres qu'il a reçus en paiement de la part des libraires parisiens, c'était pour « rendre ces livres à leur destination, c'est-à-dire, pour les métamorphoser en argent »⁷³. Falbaire relève bien cette nouvelle revendication pour une meilleure compensation monétaire, une demande qui contrarie les libraires : « M. Luneau défend son argent; la chose leur paroît nouvelle dans un homme de Lettres, & voilà ce qui les fâche »⁷⁴. En fait, Falbaire pose clairement la question : « est-ce qu'un Auteur doit travailler pour de l'argent? » À cela, il répond :

[...] l'ambassadeur chiffre, le militaire se bat, le magistrat rend la justice, l'avocat plaide, le financier calcule, le prédicateur prêche, le chanoine chante, le marchand commerce, l'artisan travaille, le paysan laboure, le médecin guérit ou tue, le curé baptise & enterre *pour de l'argent*. Tout le monde agit pour l'argent, reçoit de l'argent pour prix de ses peines, pour salaire de ses travaux; & vous voulez que la classe des Gens de Lettres soit seule exceptée de cet ordre général & nécessaire, de cette loi raisonnable & juste, puisqu'enfin n'est autre chose que le moyen de se procurer les besoins de la vie, & qu'il faut vivre pour pouvoir remplir les obligations de son état, pour vacquer aux occupations auxquelles on s'est consacré par goût, ou que l'on s'est imposées par devoir⁷⁵.

La professionnalisation de l'auteur est certainement proclamée : l'auteur écrit au même titre que « l'avocat plaide » et que « le marchand commerce » et ce « pour de l'argent. » Or, dans le misérable système où œuvrent ces hommes d'esprit, le travail est rarement récompensé comme il le devrait : « Oui, l'on peut être le héros de la littérature, l'Auteur le plus célèbre de son siècle, le premier écrivain du monde, se trouver comblé de tous les honneurs littéraires,

⁷² Aublet de Maubuy, *Histoire des troubles et des démêlés littéraires depuis leur origine jusqu'à nos jours inclusivement*, Seconde partie, Amsterdam (Paris), l'auteur et libraires de nouveautés, 1779, p. 262,

⁷³ *Dernière réponse pour Luneau de Boisjermain*, op. cit., p. 24.

⁷⁴ Falbaire, *Avis aux gens de lettres*, op. cit., p. 4.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 33.

avoir place dans toutes les académies de l'Europe, & ne pas avoir une pistole de revenu »⁷⁶. C'est en cela que l'auteur doit impérativement faire valoir sa souveraineté sur ses écrits et en récolter dûment les fruits.

Pour que l'auteur réussisse à suffire à ses besoins, il doit pouvoir entrer sur le marché littéraire de façon autonome, en trouvant un nouveau rapport de force face au libraire. Malheureusement, les libraires n'offrent pas une occasion bien substantielle à l'auteur de vivre dignement des retombées de ses efforts, car généralement découragé de voir des années de travail réduites à quelques mois de salaire, il se retrouve « sans fortune, sans ressources d'ailleurs, il se trouve obligé de travailler à la feuille, & gagnant seulement du pain à ce misérable métier, il y perd tout-à-fait son talent & son génie »⁷⁷. Par ailleurs, si le mécénat a longtemps été une source de revenu pour les écrivains : « c'est une faveur que le ciel fait à peu d'écrivains »⁷⁸. Le mécénat n'est pas donc nécessairement vu comme une force foncièrement négative : « quelquefois tout en entrant dans la carrière des lettres, on a le bonheur d'y avoir, pour bienfaiteur, l'homme en place dont l'amitié nous honore, l'homme éclairé & vertueux qui avoit des droits à notre estime, avant que d'en avoir à notre reconnaissance »⁷⁹. Le malheur, pour l'auteur, c'est de devoir être ainsi protégé pour survivre, c'est de ne pas s'autosuffire comme n'importe quel artisan qui « vit dans son métier du travail de ses mains », car « [c]omme l'abeille qui se nourrit de son miel qu'elle compose, pourquoi l'homme de Lettres ne trouve-t-il pas sa subsistance dans les ouvrages qu'il produit⁸⁰ ? » Avec ces mots, Falbaire émet clairement l'idée selon laquelle les auteurs doivent pouvoir vivre de leur plume, voler de leurs propres ailes sur le marché littéraire, libres de la dépendance du mécénat qui ne devrait pas être nécessaire et surtout, libre du carcan corporatiste des libraires.

⁷⁶ Falbaire, *Avis aux gens de lettres*, op. cit., p. 35-36.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 39-40.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 37.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*, p. 37-38.

1.2.3 L'édition à compte d'auteur

L'auteur qui désire mettre au jour une œuvre de sa composition au XVIII^e siècle se retrouve ainsi face à plusieurs impasses, toujours en raison des prérogatives des libraires. Tout d'abord, s'il tente d'établir un traité d'édition équitable avec le libraire, il est rarement bien récompensé et voit son œuvre défigurée : « on chicane long-temps sur le prix : on morcelle, on raccourcit, on réduit à rien son honoraire, sous prétexte de l'incertitude du succès »⁸¹. C'est inévitablement un thème également étayé dans le discours de Falbaire qui explique comment lorsque l'auteur, « [...] après avoir mis plusieurs années à composer un bon ouvrage, il en retire à peine de quoi vivre quelques mois, il tombe dans le découragement »⁸². Face aux méfaits qui attendent l'auteur lorsqu'il vend directement son manuscrit au libraire, la voie de l'impression à compte d'auteur semble une option prometteuse, jusqu'au moment où les libraires s'emparent inévitablement de l'ouvrage. Linguet souligne néanmoins le courage de ceux qui osent l'aventure, malgré les risques de contrefaçon des libraires et leur tromperie lorsqu'ils feinteront de vendre pour leur compte. Comme l'écrit Blondel : « Les Libraires chargez du débit de ces exemplaires, négligeoient de les vendre au public, pour fatiguer les auteurs; et cela par une prévarication détestable »⁸³. C'est ainsi, continue Linguet, qu'ils « désespèrent cet Auteur qui, dans la médiocrité presque toujours attachée aux talents, & sur-tout aux talents honnêtes, ne peut pas long-temps se passer de la rentrée de ses fonds »⁸⁴. L'avocat fait ainsi l'éloge des écrivains assez courageux pour tenter l'expérience de l'édition autonome afin de rester maîtres de leurs écrits, mais en expose également l'issue toujours funeste :

⁸¹ *Dernière réponse pour Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 29.

⁸² Falbaire, *Avis aux gens de lettres, op. cit.*, p. 39.

⁸³ Blondel, *Mémoire sur les vexations, op. cit.*, p. 54. Blondel résume également les excuses des libraires à qui on demande les livres vendus à compte d'auteurs : « Ils n'en avoient presque jamais de reliez. Revenez une autre fois, disoient-ils, nous n'en avons point à présent, ou bien ils sont au magasin : voyez chez mes confrères, ils en auront peut-être de prêts, et se renvoyoient ainsi la balle pour déguster le public d'acheter. D'un autre côté ils faisoient accroire à l'auteur qu'on avoit aucun empressement pour son livre, qu'il estoit dur à la vente, qu'on ne le demandoit presque point, en sorte que le pauvre auteur estoit à la fin réduit à faire un forfait avec eux et de leur céder tout, la plupart du temps à perte ». *Ibid.*

⁸⁴ *Dernière réponse pour Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 29.

Si ces deux manières de dégoûter un homme de Lettres de l'envie de présider lui-même au débit de ses ouvrages, ne réussissent pas; s'il s'en trouve qui ait assez de patience & d'opiniâtreté pour lutter contre les obstacles, assez d'adresse pour déconcerter les ruses, assez de bonheur pour suppléer par de nouveaux débouchés aux anciens qu'on lui interdit, alors on l'accable. La Communauté toute entière se réunit. Armée de Réglemens qu'on n'a jamais discutés, de privilèges qui n'ont jamais été éclaircis, de prérogatives qui n'ont jamais été accordées, elle se précipite sur lui, & l'écrase. Le sieur Luneau en est un triste & frappant exemple. Tels sont les procédés des Libraires à l'égard des Gens de Lettres⁸⁵.

Déjà dans le mémoire de Blondel, les auteurs qui « avoient pris le parti de faire les frais de l'impression et de vendre eux-mêmes leurs livres » sont dépeints de manière favorable, car la complète autonomie dans la réalisation de leurs œuvres et la transaction avec le public représente la véritable justice pour les écrivains qui peuvent enfin « se rédimmer de la vexation des Libraires »⁸⁶. Il s'agit en effet de la voie la plus utile puisque, d'une part, les services du libraire seront généralement réclamés « pour se procurer un débit plus prompt », les auteurs pourront « donner leurs livres au public à un prix raisonnable » comparativement aux libraires et, d'autre part, « si l'ouvrage n'avoit pas de succès, l'auteur en supportoit seul la perte »⁸⁷. D'ailleurs, poursuit Blondel, « [s]il méritoit l'empressement du public, n'estoit-il pas bien juste que l'auteur moissonast ce qu'il avoit semé⁸⁸? » Toutefois, « les Libraires n'ont pu le souffrir » et se sont résolus à placer « les gens de lettres dans l'oppression, [il] faut, s'ils veulent travailler, qu'ils le fassent comme des forçats pour le compte des libraires »⁸⁹.

En fait, poursuivent Linguet et Falbaire, les courageux qui tentent l'édition à compte d'auteur devraient contrôler l'étape finale de la commercialisation, mais les règlements en place obligent « [...] les Gens de lettres à ne point user du droit naturel qu'ils ont de traiter par eux-mêmes avec les Particuliers, des productions de leur esprit »⁹⁰. Exploiter soi-même

⁸⁵ *Dernière réponse pour Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 29-30.

⁸⁶ Blondel, *Mémoire sur les vexations, op. cit.*, p. 52.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Ibid.*, p. 53.

⁹⁰ *Mémoire pour Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 8.

ses œuvres, en obtenir soi-même le privilège, voilà pour l'auteur des « principes de la raison, de la justice & du droit naturel & social »⁹¹. Le commerce n'est donc plus tout à fait en opposition avec l'écriture, deux activités incompatibles pour « un disciple d'Homère ou de Platon », comme l'écrivait Diderot. C'est plutôt une suite juste et logique pour l'auteur qui revendique sa pleine souveraineté sur ses œuvres.

1.2.4 Malesherbes

En revendiquant le droit de vente par l'auteur, Luneau de Boisjermain formule une requête déjà avancée en 1759 par nul autre que Malesherbes, alors directeur de la librairie depuis neuf ans, dans son *Quatrième mémoire sur la librairie*. En effet, dans ce mémoire, Malesherbes explique qu'en plus de permettre, sous certaines conditions, aux colporteurs et marchands forains de vendre des livres :

[...] une autre sorte de personnes [...] devraient bien être exceptées de la prohibition générale de vendre les livres. Ce sont les auteurs, qui, suivant le droit naturel, devraient tirer tout le profit de leurs ouvrages, en ayant la faculté de les vendre eux-mêmes. Le droit civil ne s'y oppose point; et malgré le droit exclusif de vendre de certaines marchandises, qui est réservé aux Communautés de Paris et des autres villes, chacun a la liberté de vendre les fruits de sa terre. Ne doit-on pas regarder les ouvrages d'un auteur, qui sont les fruits de son génie, comme lui appartenant encore plus à juste titre, et comme le bien dont il serait le plus convenable qu'il eût la libre disposition⁹²?

La question du « droit naturel » de l'auteur y est donc déjà formulée, et si ce droit leur est refusé par les libraires, selon lui, c'est sans doute parce que ceux-ci craignent que « les auteurs abuseraient de cette permission pour vendre d'autres ouvrages que les leurs » et qu'on ne pourrait éviter la fraude pratiquée dans des maisons privées⁹³. Ces raisons sont toutefois peu valables selon le directeur de la librairie, car

si c'était de bonne foi qu'eût voulu parer à ce prétendu inconvénient, on se serait contenté d'exiger que les auteurs qui veulent vendre leurs livres eux-mêmes, en fissent déclaration et se soumissent à la visite, qu'il ne pussent vendre que ceux de leurs

⁹¹ Falbaire, *Avis aux gens de lettres*, op. cit., p. 15.

⁹² Malesherbes, *Mémoires sur la librairie. Mémoire sur la liberté de la presse*, Roger Chartier (éd.), Paris, Imprimerie nationale, 1994, p. 161.

⁹³ *Ibid.*

ouvrages auxquels ils auraient mis leur nom, et pour lesquels ils auraient obtenu permission⁹⁴.

À ce compte, les libraires seraient ainsi de bien mauvaise foi et malhonnêtes : « [...] on n'a cherché qu'un moyen de mettre les auteurs dans la dépendance des libraires », car « au fond les libraires savaient bien que la crainte de cette prétendue fraude était frivole »⁹⁵. De surcroît, si Malesherbes tient à justifier le besoin d'aborder cette question dans un mémoire d'abord dédié à la question des livres proscrits, c'est, dit-il, parce que : « je me suis cru obligé d'y joindre des observations sur les moyens de rédimmer le public du monopole, et les gens de lettres de la vexation des libraires »⁹⁶.

1.2.5 Réactions et sentence

Si selon Linguet et Falbaire « La cause de M. Luneau de Bois-Jermain est [...] celle de tous les hommes qui pensent, & qui écrivent »⁹⁷, qu'en disent les autres écrivains? Tout d'abord, il n'est pas surprenant que la cause touche des auteurs qui ne se trouvent pas parmi les hautes sphères littéraires. L'avocat Aublet de Maubuy qui lui-même édite à son compte à quelques reprises, projette une image favorable de Luneau de Boisjermain dans son *Histoire des troubles et des démêlés littéraires* (1779), celui-ci ayant osé intenter un procès aux libraires pour se défaire de « l'oppression de ceux qui vivent de l'esprit des Gens de lettres »⁹⁸. Aublet de Maubuy déclare également que : « Personne n'a montré tant de courage, pour les affranchir de cette oppression, que M. Luneau de Boisjermain, ce qui a fait, qu'on lui

⁹⁴ Malesherbes, *Mémoires sur la librairie*, *op. cit.*, p. 161.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 161-162.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 162, note.

⁹⁷ Falbaire, *Avis aux gens de lettres*, *op. cit.*, p. 1.

⁹⁸ Aublet de Maubuy, *Histoire des troubles*, *op. cit.*, p. 256.

a donné pour Devise, *Vexatio dat intellectum* »⁹⁹. Il tient en aussi haute estime les mémoires de Linguet : « Rien de plus vif, de plus solide & de mieux écrit »¹⁰⁰. De surcroît, on retrouve un appui non équivoque à Luneau dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont – qui seraient en fait de la plume de Mathieu-François Pidansat de Mairobert, secrétaire de Bachaumont – dans lesquels on relate en octobre 1769 cette « affaire particulière, devenue presque une affaire générale entre les gens de lettres et les libraires [...] »¹⁰¹. Il est d'abord intéressant d'y trouver un portrait positif des auteurs qui, face à la subjugation usuelle des libraires, ont tenté l'édition à leur compte. En effet, « Cette tyrannie, dit-on, avait engagé quelques auteurs plus pécunieux et plus intelligens à faire imprimer leurs ouvrages à leurs frais, et à les faire débiter par des subalternes de confiance »¹⁰². Grâce à sa révolte contre les libraires :

[...] M. Luneau [a] su jeter le plus grand intérêt sur cette matière aride, par la chaleur et l'éloquence de sa plume. Il s'élève avec force contre la tyrannie des libraires de France envers les gens de lettres, dont ils ne devraient être que les manouvriers et les colporteurs. Il les ramène au respect et à la subordination qu'ils doivent aux auteurs [...]. M. de Sartine reçoit tous les jours des requêtes et représentations sur cet objet d'autres gens de lettres, qui font cause commune avec M. Luneau¹⁰³.

L'auteur des *Mémoires secrets* reprend ainsi plusieurs des arguments de Linguet (et de Luneau), puis de Falbaire, « ce Démosthène de nos jours, qui réfute [les prétentions] des libraires avec autant de solidité que d'éloquence et de feu »¹⁰⁴. En total accord avec les propos de Falbaire, l'auteur explique comment celui-ci « [...] peint [les écrivains] avec non moins de vérité que d'énergie, gémissant sous le joug des libraires, travaillant en vils esclaves au

⁹⁹ Aublet de Maubuy, *Histoire des troubles*, op. cit. *Vexatio dat intellectum* signifie « La vexation donne entendement ». On retrouve l'expression dans *L'Imaginagion poétique* (1552) de Barthélémy Aneau.

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ Bachaumont, *Mémoires secrets*, nouv. éd. M. J. Ravenel, t. 3, Paris, Brissot-Thivars, 1830 (1762-1787), p. 55.

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ *Ibid.*, p. 56.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 84.

champ fécond de la littérature, tandis que ces maîtres durs recueillent tout le fruit de leurs sueurs, et vivent à leurs dépens dans l'abondance et dans le luxe »¹⁰⁵.

La cause de Luneau ne touche pas seulement les auteurs de second rang, voire les « plumitifs » qui tentent tant bien que mal de vivre de leur art, mais également le plus célèbre auteur de son siècle, un auteur qui se vante pourtant de n'avoir jamais eu à vendre sa plume : Voltaire. Le 21 octobre 1769, près d'un an après le début du procès et la parution du premier factum de Linguet, Voltaire envoie une lettre à Luneau qui lui exprime son appui en réitérant l'injustice faite aux auteurs qui ne peuvent commercialiser leurs propres ouvrages et qui, contrairement aux libraires, ne sont pas protégés par le corporatisme :

Je suis très malade, Monsieur, je ne verrai pas longtemps les malheurs des gens de lettres. Je ne vois pas qu'on puisse rien ajouter, ni répondre au factum de M. Linguet. Il me paraît que les toiliers, les droguistes, les vergetiers, les menuisiers, les doreurs, n'ont jamais empêché un peintre de vendre son tableau, même avec sa bordure. M. le doyen du parlement de Bourgogne veut bien me vendre tous les ans un peu de son bon vin, sans que les cabaretiers lui aient jamais fait de procès. Pour les gens de lettres, c'est une autre affaire, il faut qu'ils soient écrasés, attendu qu'ils ne font point corps, et qu'ils ne sont que des membres très épars¹⁰⁶.

Voltaire termine sa lettre en mentionnant à Luneau ses propres déboires lorsqu'il a voulu faire paraître son *Siècle de Louis XIV* ainsi qu'en l'encourageant, en quelque sorte, à continuer sa bataille malgré les embûches : « La vie est hérissée de ces épines, et je n'y sais d'autre remède que de cultiver son jardin »¹⁰⁷. Dans une lettre du 12 janvier 1770 envoyée cette fois-ci à d'Alembert, Voltaire montre qu'il se tient au courant de l'affaire et continue à l'appuyer : « J'ai lu un petit *Avis aux gens de lettres*, par M. de Falbaire, auteur de *l'Honnête criminel* ; il ne traite pas ces despotes avec tout le respect possible. Je ne sais où en est actuellement l'affaire de Luneau de Boisjermain ; j'imagine qu'elle s'en ira en fumée comme

¹⁰⁵ Bachaumont, *Mémoires secrets*, op. cit., p. 85. En fait, Falbaire explique que « Si l'on voit quelquefois des Libraires faire banqueroute, c'est que de la grande richesse naît le luxe, & que le luxe conduit à la ruine ». Falbaire, *Avis aux gens de lettres*, op. cit., p. 35.

¹⁰⁶ Voltaire, *Correspondance*, t. X, Theodore Besterman (éd.), Paris, Gallimard, 1963-64, lettre à Luneau de Boisjermain (21-10-1769) », p. 15.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 16.

toutes les affaires qui traînent »¹⁰⁸. Voltaire aurait d'ailleurs pensé à inclure le texte de Falbaire dans le second volume de son recueil de textes divers intitulé *Choses utiles et agréables* (1769-1770), une forme d'approbation certes non négligeable¹⁰⁹. En outre, il est à noter que pour Voltaire, succès monétaire et gloire ne sont nullement contradictoires, surtout lorsqu'il encourage Marmontel à poursuivre sa carrière au théâtre : « c'est là, lui écrit-il, qu'en un jour on obtient de la gloire et de la fortune. Il ne faut qu'un succès pour rendre un jeune homme célèbre et riche en même temps; et vous l'aurez, ce succès, en travaillant bien »¹¹⁰. Ainsi, les richesses peuvent accompagner le succès et l'honneur acquis par le travail.

L'opinion favorable exprimée par Voltaire n'est toutefois pas partagée par tous les hommes de lettres, comme le montre la correspondance littéraire de Grimm où il évoque en décembre 1769 la cause de « M. Luneau de Boisjermain, soi-disant homme de lettres »¹¹¹. En fait, Grimm se soucie surtout de la pauvre image que donnent Linguet et Falbaire des « gens de lettres [qui] sont représentés comme gueux à faire pitié »¹¹². Effectivement, Grimm ne veut aucunement se voir inclus dans le groupe d'écrivains au nom desquels Linguet et Falbaire parlent : « Il faut convenir qu'il règne une grande bassesse dans les idées et dans le style de ce Fenouillot de Falbaire. Qu'il se défende contre la faim, c'est bien fait, mais qu'il ne défende plus la cause de ceux qui ne l'en ont pas chargé »¹¹³. Il est certain que l'image de l'auteur qui peut être perçu comme avide de récolter les fruits de ses labeurs – et sous forme d'argent – avant de récolter la gloire et les honneurs, jure avec le modèle traditionnel de l'homme de lettres désintéressé. Dans tous les cas, Grimm est néanmoins « bien curieux de

¹⁰⁸ Voltaire, *Correspondance*, t. X, *op. cit.*, lettre à Jean Le Rond d'Alembert, 12 janvier 1770, p. 87.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 1121, note 4.

¹¹⁰ John Lough, *Writer and Public in France: From the Middle Ages to the Present Day*, Oxford, Clarendon Press, 1978, p. 203.

¹¹¹ *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.*, t. 8, Maurice Tourneux (éd.), Paris, Garniers frères, 1879, p. 411.

¹¹² *Ibid.*, p. 412.

¹¹³ *Ibid.*

voir comment M. le lieutenant général de police décidera ce procès » qui tient toute une communauté littéraire en haleine¹¹⁴.

Certainement grâce aux multiples mémoires écrits en sa faveur et après plusieurs mois de suspense – et aussi grâce aux simples irrégularités techniques commises lors de la saisie¹¹⁵ – Sartine émet le 30 janvier 1770 son jugement favorable à Luneau de Boisjermain : le syndic doit non seulement rendre à Luneau tous les livres et papiers saisis, mais il se voit également défendu « de faire à l'avenir de pareilles saisies; comme aussi de se transporter chez des Particuliers domiciliés » sans la permission du lieutenant de police, en plus d'être condamné à payer trois cents livres de dommages et intérêts à Luneau¹¹⁶. De cette somme est toutefois déduit un montant de cinquante livres accordé aux libraires « pour réparation » en raison des « termes injurieux contenus dans lesdits Mémoires »¹¹⁷. Cette histoire montre très certainement le terrain glissant sur lequel s'étaient engagés les libraires lorsqu'ils avaient soutenu, surtout grâce au texte d'Héricourt, la souveraineté initiale de l'auteur sur son texte : « le droit de propriété de l'auteur, conçu comme une défense des libraires, est une bombe à retardement; elle explose entre leurs mains »¹¹⁸. De façon concrète, la souveraineté de l'auteur est consacrée sept ans plus tard avec les arrêts du 30 août 1777 qui changent de façon irrévocable le statut de l'auteur.

¹¹⁴ *Correspondance littéraire, op. cit.*, p. 412.

¹¹⁵ Turnovsky, *The Literary Market, op. cit.*, p. 165.

¹¹⁶ *Jugement rendu par M. de Sartine entre le Sieur Luneau de Boisjermain et les Syndic & Adjoints de la Librairie et Imprimerie de Paris*, Paris, s.n., 1770, p. 6-7. BnF, Ms. Fr. 22069 (10).

¹¹⁷ Il est certain qu'au travers de son argumentation, Linguet n'a pas la plume légère quand il vient le temps de qualifier les libraires à qui il accorde plusieurs épithètes et qualificatifs dont, pour n'en nommer que quelques-uns, ceux de : terribles, déraisonnables, censeurs audacieux, despotes de la littérature, subalternes rebelles, tyrans acharnés, réformateurs de la volonté royale, perturbateurs du repos public, cruels raisonneurs, mercenaires et barbares. À ces multiples qualificatifs, Falbaire vient également ajouter une image peu valorisante, comparant les libraires à des « insectes dévorants » ainsi qu'à des « sangsues ». Falbaire, *Avís aux gens de lettres, op. cit.*, p. 45-46.

¹¹⁸ Edelman, *Le sacre de l'auteur, op. cit.*, p. 263.

1.3 Les arrêts de 1777-1778 et l'autonomie auctoriale

Le préambule qui précède l'énumération des arrêts de 1777 émet clairement leur objectif : améliorer le sort des auteurs et celui des imprimeurs de province qui, de leur côté, se trouvent depuis longtemps contraints à la contrefaçon en raison des privilèges perpétuellement entre les mains de leurs homologues parisiens. On y lit d'abord la différente fonction d'un privilège selon qu'il est consenti à l'auteur ou au libraire : « le privilège en librairie est une grâce fondée en justice, et qui a pour objet, si elle est accordée à l'auteur, de récompenser son travail ; si elle est obtenue par un libraire, de lui assurer le remboursement de ses avances et l'indemnité de ses frais [...] »¹¹⁹. Non seulement le gouvernement accorde-t-il une fonction spécifique au privilège selon la personne qui le détient, mais il donne également – et pour la première fois – préséance à l'homme de lettres, reconnaissant « [...] que l'auteur a sans doute un droit plus assuré à une grâce plus étendue, tandis que le libraire ne peut se plaindre, si la faveur qu'il obtient est proportionnée au montant de ses avances et à l'importance de son entreprise [...] »¹²⁰. Les arrêts limitent également la durée d'un privilège de libraire à la vie de l'auteur (ou au moins dix ans) sans possibilité de renouvellement si l'œuvre n'est pas augmentée au moins du quart¹²¹. Le préambule stipule d'ailleurs « [...] qu'accorder un plus long terme, ce seroit convertir une jouissance de grâce en propriété de droit, et perpétuer une faveur contre la teneur même du titre qui en fixe la durée; ce seroit consacrer le monopole, en rendant un libraire le seul arbitre à toujours du prix d'un livre [...] »¹²². En même temps, puisqu'il sera désormais possible pour les libraires de province d'acquérir les privilèges échus, le problème de la contrefaçon hors Paris ne sera plus aussi

¹¹⁹ *Arrêt du conseil portant règlement sur la durée des privilèges en librairie, Versailles, 30 août 1777*, in Jourdan, Isambert et Decrusy, *Recueil général des anciennes lois françaises depuis l'an 420 jusqu'à la Révolution de 1789*, t. 26, Paris, Belin-Leprieur, 1826, p. 109.

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ Article II, *ibid.*, p. 110.

¹²² Préambule, *ibid.*, p. 109.

redoutable¹²³. De toute façon, « une jouissance limitée, mais certaine, est préférable à une jouissance indéfinie, mais illusoire [...] »¹²⁴.

En ce qui concerne les auteurs, ils se voient enfin accorder les droits de commercialisation qui leur furent longtemps reniés. En effet, tel qu'il est stipulé à l'article V des arrêts : « Tout auteur qui obtiendra en son nom le privilège de son ouvrage, aura le droit de le vendre chez lui, sans qu'il puisse, sous aucun prétexte, vendre ou négocier d'autres livres ; et jouira de son privilège, pour lui et ses hoirs, à perpétuité [...] »¹²⁵. Par cet article, l'État donne substance aux recommandations de Malesherbes formulées en 1759, qui, comme on l'a vu, ajoute à sa liste des « règlements à faire sur le débit des livres », le fait de « permettre aux auteurs de vendre leurs ouvrages quand ils y auront mis leur nom [...] »¹²⁶. Par ailleurs, cette nouvelle disposition a de quoi réjouir les auteurs qui sont particulièrement en faveur de l'autonomie de l'auteur sur le marché littéraire. Par exemple, dans son *Histoire des troubles et des démêlés littéraires* – essentiellement composée avant la promulgation des arrêts – Aublet de Maubuy qui discute du droit de vente que devraient détenir les auteurs, ajoute en note avant de publier :

Le Conseil vient de s'en convaincre, il a rendu le 30 Août 1777, un Arrêt dont la Littérature doit se glorifier. Quels éloges ne doit-elle pas à ceux qui ayant l'inspection de la Librairie, & ayant vu les choses de plus près, se sont empressés de donner satisfaction aux Gens de Lettres, sans nuire aux droits des Libraires, qu'ils ont même étendus¹²⁷!

Nonobstant le fait que les arrêts de 1777 entérinent enfin le droit de vente aux auteurs, cette prérogative est toutefois suivie d'une lourde condition; la propriété du privilège restera effective tant que l'auteur « ne le rétrocède à aucun libraire, auquel cas la durée du

¹²³ L'article VI stipule en effet que : « Tous libraires et imprimeurs pourront obtenir, après l'expiration du privilège d'un ouvrage et la mort de son auteur, une permission d'en faire une édition sans que la même permission accordée à un ou plusieurs, puisse empêcher aucun autre d'en obtenir une semblable ». Cité dans Lough, *Writer and Public in France*, op. cit., p. 196.

¹²⁴ *Ibid.*

¹²⁵ *Ibid.*, p. 110.

¹²⁶ Malesherbes, *Mémoires sur la librairie*, op. cit., p. 165,

¹²⁷ Aublet de Maubuy, *Histoire des troubles*, op. cit., p. 258-259 (note 1).

privilège sera, par le fait seul de la cession, réduite à celle de la vie de l'auteur »¹²⁸. Dans ce contexte, ce ne sont que les auteurs éditant à leur compte, et prenant en main la vente, qui peuvent réellement bénéficier des nouvelles dispositions prévues par les arrêts.

Malgré la promulgation de ce nouveau droit pour les auteurs, plusieurs réactions négatives se font entendre, notamment par l'auteur et professeur François-André-Adrien Pluquet (1716-1790) et nul autre que Linguet. Maintenant publiciste et journaliste, ce dernier ne manque pas l'occasion de faire valoir ses opinions par rapport à ces arrêts qui piquent la curiosité du public. D'entrée de jeu, Linguet attaque la portée du cinquième article qui n'est positif qu'en apparence : « La partie principale, dans cet arrêt, ce sont les gens de lettres. Leur propriété y est non-seulement restreinte, mais détruite. L'article V. en paroissant la reconnoître, & l'affermir, y porte une atteinte irréparable »¹²⁹. Les deux problèmes majeurs des arrêts, selon Pluquet et Linguet, sont d'abord la conception réductrice du privilège de librairie qui engendre des difficultés pour l'auteur qui désire traiter avec un libraire et, ensuite, l'obligation pour l'auteur qui veut garder possession de ses droits perpétuels d'éditer à son compte, une alternative trop périlleuse. Selon Linguet, les arrêts condamnent effectivement l'auteur à deux situations néfastes : soit il transige avec un libraire en ne pouvant lui céder qu'un privilège de durée restrictive et donc, de moindre valeur, soit il conserve tous ses droits et publie à son compte, une activité hautement risquée et bien accaparante pour l'homme de lettres. Il pose ainsi la question : « pourquoi il n'y a point de milieu, pour eux, entre l'existence convulsive d'un marchand détaillier, ou le néant [...] »¹³⁰.

Avant comme après les arrêts, la question de la nature de la propriété littéraire occupe encore les esprits : est-ce une propriété comme les autres ? est-elle transmissible ? Pluquet

¹²⁸ Jourdan *et al.*, *Recueil général des anciennes lois françaises*, *op. cit.*, p. 111.

¹²⁹ *Réflexions sur l'arrêt du Conseil d'état du Roi, portant règlement sur la durée des privilèges en librairie, donné en Août 1777*, in Linguet, *Mélanges de politique et de littérature, extraits des annales de M. Linguet, pour servir à l'histoire du XVIII^e siècle*, Bouillon, s.n., 1778, p. 357.

¹³⁰ Linguet, *Réflexions sur l'arrêt du Conseil d'état du Roi, portant règlement sur la durée des privilèges en librairie, donné en Août 1777*, in Laboulaye et Guiffrey, *Propriété littéraire au XVIII^e siècle, recueil de pièces et de documents*, Paris, Hachette, 1859, p. 249.

fait d'abord valoir la supériorité de la propriété littéraire qui tire son origine de la création par l'auteur : « Un ouvrage est même une propriété plus propre, si j'ose ainsi m'exprimer, que tout autre bien; il est plus à moi qu'une terre, une maison que j'ai achetées, ou dont j'ai hérité; je l'ai créé, je lui ai donné l'être en quelque matière [...] »¹³¹. Selon le principe de l'inaliénabilité de la propriété littéraire, il s'agit d'un bien dont l'auteur peut disposer à son gré : « [...] dès qu'on avoue cette propriété, il n'est pas possible de contester le droit de la transmettre à d'autres, de la donner, de la vendre. Ce droit de transmettre ne fait-il pas lui-même partie de la propriété¹³²? » Pluquet revendique ainsi un statut immuable et perpétuel de la propriété d'un ouvrage : « Dès là qu'il le cède à un libraire, qu'il le lui vend, il lui communique tous ses droits et dans toute leur intégrité, il le met à son lieu et place »¹³³. Avec l'application d'une loi allant à l'encontre de ce principe, « [...] ce sont les droits mêmes des auteurs qui sont lésés, [c'est] leur propriété qui est attaquée, en même temps qu'on paraît vouloir la conserver [...] »¹³⁴. Tel que l'écrit également Aublet de Maubuy, : « Dès qu'un Libraire a acheté un Manuscrit, qu'il en a donné un prix quelconque, on ne peut nier qu'il ne soit à lui, que ce ne soit son bien »¹³⁵.

En fait, une bonne partie du problème réside dans la conception du privilège de librairie. Est-ce une « grâce fondée en justice » tel que le formule le préambule des arrêts? « Non » répond Linguet : « pour que ce fût une récompense il faudroit que cette concession produisit de l'honneur ou du bénéfice : or il ne résulte, d'un privilège en librairie, ni l'un ni l'autre. L'auteur qui l'obtient est même obligé de le payer, ce qui exclut toute idée de gratification »¹³⁶. Nous sommes donc bien loin du privilège dont la valeur est avant tout

¹³¹ Pluquet, *Lettre à un ami sur les arrêts du Conseil du 30 août 1777, concernant la librairie et l'imprimerie*, in Laboulaye et Guiffrey, *Propriété littéraire au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 281.

¹³² *Ibid.*, p. 281.

¹³³ *Ibid.*, p. 282.

¹³⁴ *Ibid.*

¹³⁵ Aublet de Maubuy, *Histoire des troubles et des démêlés littéraires*, op. cit., p. 257.

¹³⁶ Linguet, *Réflexions sur l'arrêt du Conseil d'état du Roi*, op. cit., (1778), p. 369.

symbolique comme au XVII^e siècle. Plutôt, comme Linguet l'explique, le privilège a la même fonction qu'un acte notarié, il ne fait que consacrer « l'authenticité d'un droit antérieur »¹³⁷. Le privilège n'a donc aucune influence sur la propriété de l'auteur qu'il ne doit qu'à lui-même, à son esprit, il ne fait que lui assurer la protection des autorités, « la garantie d'une jouissance paisible »¹³⁸. En réalité, continue Linguet, « Un privilège n'étant en librairie que la reconnaissance d'une propriété préexistente, il ne peut pas la borner »¹³⁹. Et là réside le principal problème : la restriction soudaine dans la valeur du privilège lorsqu'il est cédé à un libraire. Tout comme Pluquet, Linguet revendique le droit de faire affaire avec un libraire sans qu'une quelconque transaction amenuise la valeur du privilège qu'il souhaite vendre. Car si le privilège perd de sa valeur lorsqu'il passe des mains de l'auteur à celles du libraire – devenant par le fait même limité à la vie de l'auteur ou bien dix ans s'il décède plus tôt – comment l'auteur peut-il espérer obtenir un bon prix ? Quel auteur trouvera un libraire qui voudra faire les frais de son édition si celui-ci se retrouve dans l'impossibilité de le renouveler ? Le libraire saura que son édition : « pourra dans son magasin, tandis qu'il verra de toutes parts prospérer des éditions rivales, postérieures à la sienne, & dont tout le mérite sera d'avoir été infructueuses pour l'auteur. Il n'y aura jamais de libraire assez imprudent pour braver un pareil danger »¹⁴⁰.

En défendant le droit de l'auteur de transiger avec un libraire, Linguet s'éloigne certainement du discours qu'il fait valoir dans sa défense de Luneau de Boisjermain. La considération qu'il a des libraires est en fait totalement opposée : alors qu'il les traite de tous les noms dans l'affaire de 1770, il dénonce ici les « clameurs indiscrètes des gens de lettres contre cette classe d'hommes, par qui ils se sont toujours plaints d'être tyrannisés, & dont cependant ils ne peuvent se passer »¹⁴¹. Il poursuit en effet en déclarant que : « [...] depuis

¹³⁷ Linguet, *Réflexions sur l'arrêt du Conseil d'état du Roi, op. cit.*, (1778), p. 370.

¹³⁸ *Ibid.*

¹³⁹ *Ibid.*, p. 372.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 378.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 374-75.

longtemps on était porté à regarder en France les libraires comme des espèces de vampires, engraissés de toute la substance de la littérature. Certainement, ce préjugé est injuste [...]. Ni la *librairie*, ni les *libraires*, en général, ne méritent cet anathème »¹⁴². Ce changement de cap extrême peut certainement nous faire douter des postions réelles de Linguet qui, en 1769, adopte surtout le point de vue de Luneau de Boisjermain. Surtout, il est à retenir que la même classe d'auteurs n'est pas nécessairement unanime sur la meilleure façon d'exploiter le privilège de ses œuvres, sur le rôle du libraire, tantôt allié, tantôt ennemi.

Si vendre son manuscrit et ses droits à un libraire devient moins avantageux tant pour l'auteur que pour le libraire selon les dispositions des nouveaux arrêts, le fait d'exploiter personnellement le privilège n'est pas considéré par Linguet ou Pluquet comme une alternative beaucoup plus intéressante. Tout d'abord, Linguet reconnaît le bien-fondé de cette nouvelle permission pour les auteurs : « Sans doute, il est bon, sage, utile qu'ils aient le droit de distribuer, chez eux, leurs productions : c'est une sauvegarde contre la rapacité qui voudrait leur faire la loi »¹⁴³. Toutefois, l'enjeu est surtout l'absence de liberté pour les auteurs qui se voient forcés de faire eux-mêmes le commerce de leurs ouvrages afin d'en garder les droits perpétuels. En effet, s'il est parfois souhaitable que les auteurs détiennent le droit d'éditer et vendre à leur compte : « [...] il est nécessaire aussi qu'ils puissent n'en pas faire usage, pour recouvrer le loisir que les soins actifs du débit leur déroberaient. Il faut que quand ils trouvent un confident honnête et raisonnable, rien n'empêche celui-ci de leur donner la vraie valeur de l'objet sur lequel ils fondent leur fortune, soit par un traité à temps, soit par un transport perpétuel »¹⁴⁴. Les auteurs doivent donc avoir la faculté de conserver leurs droits tout en faisant vendre par des libraires, s'ils le désirent. De façon analogue, Pluquet revendique le choix pour l'auteur de vendre lui-même ou non en ne suivant que ses propres intérêts et dispositions : « [...] si donc, vu mon genre de vie, la nature de mes occupations, mon éloignement de tout détail économique, je trouve un plus grand avantage à

¹⁴² Linguet, *Réflexions sur l'arrêt du Conseil d'état du Roi*, op. cit., (1859), p. 248.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 249.

¹⁴⁴ *Ibid.*

traiter de mon ouvrage avec un libraire, au lieu de faire les frais de l'édition et de le faire vendre à mon compte, je dois être libre d'opter pour le premier parti [...] »¹⁴⁵. Ainsi, ce n'est pas le principe d'éditer à son compte qui est problématique, mais la difficulté de le faire, de devoir « employer un temps considérable pour veiller à son édition, au débit, à la rentrée de ses avances », des occupations qui obligent l'auteur à diminuer le temps qu'il peut accorder à la composition¹⁴⁶. S'il n'est pas avantageux de traiter avec les libraires, dit Pluquet, on dira sans doute à l'auteur qu'il peut toujours procéder de manière indépendante :

Cela est à merveille; mais s'il ne le veut pas, s'il ne le peut pas; si son domicile, ses affaires, ses absences forcées lui rendent impossible l'exploitation de son fonds, passez-moi ce terme; s'il n'a pas même l'argent nécessaire pour les premières avances (et assurément le cas n'est pas rare), il faudra bien qu'il traite avec un libraire, et qu'il traite avec un désavantage notable : c'est donc lui qui est lésé, lui que l'arrêt dépouille d'une partie de sa fortune [...] »¹⁴⁷.

1.3.1 Arrêts de juillet 1778

Suite aux différentes plaintes formulées par des auteurs tels que Pluquet et Linguet, le gouvernement rectifie le tir un an plus tard, le 30 juillet 1778, afin que les « nouveaux avantages que leur assurent les règlements du 30 août dernier, deviennent encore plus stables et plus solides »¹⁴⁸. En cela, Sa Majesté « [...] donne une nouvelle preuve de sa protection à ceux de ses sujets qui, par leurs travaux et leurs veilles, concourent au progrès des lettres et des sciences [...] »¹⁴⁹. En clair, l'arrêt de 1778 dicte que :

L'article 5 du même arrêt du conseil, sera exécuté selon sa forme et teneur ; en conséquence, tout auteur qui aura obtenu en son nom, le privilège de son ouvrage, non-seulement aura le droit de le faire vendre chez lui, mais il pourra encore, autant de fois qu'il le voudra, faire imprimer pour son compte, son ouvrage par tel imprimeur; et le faire vendre aussi pour son propre compte par tel libraire qu'il aura choisi, sans que les

¹⁴⁵ Pluquet, *Lettre à un ami*, *op. cit.*, p. 282.

¹⁴⁶ *Ibid.*, 284,

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 283-284.

¹⁴⁸ *Arrêt du conseil portant règlement sur les privilèges en librairie et les contrefaçons, Versailles, 30 juillet 1778*, in Jourdan et al., *Recueil général des anciennes lois françaises*, *op. cit.*, p. 370.

¹⁴⁹ *Ibid.*

traités ou conventions qu'il fera pour imprimer ou débiter une édition de son ouvrage, puissent être réputés cession de son privilège¹⁵⁰.

Bien que les nouveaux arrêts ne permettent toujours pas le renouvellement d'un privilège une fois qu'il a été cédé à un libraire, ils permettent néanmoins de mieux encadrer la pratique de l'édition à compte d'auteur.

1.3.2 Portée des arrêts

Comme nous venons de le voir, tous les auteurs ne s'entendent pas à savoir si les arrêts améliorent ou non leur état. De la même façon, les historiens débattent toujours de l'impact et de la signification de cette législation. De son côté, Edelman soutient qu'en ce qui concerne la construction de la propriété littéraire, « la régression était patente » du fait que la nouvelle loi « ne reconnaissait à l'auteur aucune propriété sublime, sacrée »¹⁵¹. En effet, il considère qu'avec les arrêts, « [l]'œuvre n'était plus l'expression d'un moi, d'un génie original, ni, moins encore, la « plus sacrée de toutes les propriétés » ; elle était, tout simplement, une « œuvre-marchandise », dans la meilleure tradition du copyright »¹⁵². Au contraire, le fait que la propriété littéraire change de nature selon qu'elle est entre les mains de l'auteur ou celle du libraire constitue un aspect des plus novateurs selon Raymond Birn¹⁵³. Par ailleurs, Birn, qui voit en la législation de 1777 le moment fort de toute l'évolution du système des privilèges, écrit que cette loi démontre bien comment : « In one instance at least, the Ancien Régime saw how imperative it was to adapt an institution to social needs [...] It was the decadent, crumbling monarchy that recognized the proprietary claims of authors to the product of their genius or their folly [...] »¹⁵⁴. Dans un même ordre d'idée, R. Chartier considère les arrêts de 1777 comme « un pas en avant dans la reconnaissance de la propriété

¹⁵⁰ *Arrêt du conseil... 30 juillet 1778, op. cit.*, p. 371.

¹⁵¹ Edelman, *Le sacre de l'auteur, op. cit.*, p. 281-282.

¹⁵² *Ibid.*, p. 281.

¹⁵³ Raymond Birn, « The Profits of Ideas : *Privilèges en Librairie* in Eighteenth-Century France », *Eighteenth-Century Studies*, 4, 2 (hiver 1970-71), p. 131-168 (p. 131-132).

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 168.

littéraire », c'était, selon la conception toute lockéenne, le fruit d'un « travail », à la source de revenus bien tangibles¹⁵⁵. D'ailleurs, si les auteurs comme Luneau et Falbaire désirent faire reconnaître le caractère sacré de leur propriété littéraire, c'est avant tout pour finalement en retirer les fruits et non pour le strict honneur de la chose. Pour reprendre à nouveau les mots de Falbaire : « Tout le monde agit pour l'argent, reçoit de l'argent pour prix de ses peines, pour salaire de ses travaux [...], exceptée] la classe des Gens de Lettres »¹⁵⁶.

Selon Laurent Pfister, les arrêts constituent également une première brèche dans le système corporatif et ce, au profit de travailleurs individuels. En effet, en établissant un nouveau rapport de force entre des individus (les auteurs), et une corporation (la Communauté des libraires), afin de permettre aux premiers de vivre du fruit de leur travail créatif, les « arrêts du Conseil de 1777 et 1778 s'inscrivent dans la continuité des réformes entreprises par le ministre physiocrate et sont empreints d'individualisme juridique »¹⁵⁷. L'influence physiocratique et libérale est en effet évidente selon Pfister qui souligne l'objectif des arrêts de favoriser la concurrence ainsi qu'un meilleur équilibre entre Paris et les provinces¹⁵⁸. De façon similaire, Henri-Jean Martin explique comment la nouvelle législation de 1777 marque un « changement de climat », une tentative de redistribution du pouvoir entre la capitale et le reste du pays afin de « maîtriser la circulation des idées »¹⁵⁹.

En référence au texte de Michel Foucault – qui, pour simplifier à l'extrême, voit dans l'émergence d'une « fonction-auteur » un lien avec l'avènement de la propriété littéraire au XVIII^e siècle et l'appropriation pénale qui lit un auteur à son texte¹⁶⁰ –, Carla Hesse soutient

¹⁵⁵ Chartier, *Les Origines culturelles*, *op. cit.*, p. 91.

¹⁵⁶ Falbaire, *Avis aux gens de lettres*, *op. cit.*, p. 33,

¹⁵⁷ Pfister, « L'auteur, propriétaire de son œuvre? », *op. cit.*, p. 376.

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ Henri-Jean Martin, « Chapitre 6 : La librairie française en 1777-1778 », *Le Livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987 (1979), p. 114.

¹⁶⁰ Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Dits et écrits, 1954-1988 par Michel Foucault*, Daniel Defert et François Ewald (éd.), Paris, Gallimard, 1994, p. 189-821. Édition originale

quant à elle que les arrêts de 1777 ne sont pas le résultat d'une révolution libérale bourgeoise, comme le veut Foucault, mais plutôt une « création de l'État absolutiste »¹⁶¹. Selon l'historienne, il est vrai que l'auteur devient « absolu » dans le contrôle de ses idées grâce à ce processus de reconnaissance légale, mais ce n'est, en France, que le reflet de la pensée étatique : « l'auteur devient le miroir du roi »¹⁶². En donnant plus de pouvoir à l'auteur qui n'a plus obligatoirement à transiger avec le libraire, l'État ne cherche qu'à consolider son contrôle sur la forme, le contenu et les moyens de diffusion du savoir¹⁶³. Ainsi, même s'il est vrai, conclut Hesse, que l'expansion du commerce du livre au XVIII^e siècle fait en sorte que les autorités se sentent forcées de reconnaître la propriété de l'auteur, les changements légaux apportés tant par le gouvernement de l'Ancien Régime que par celui de la Révolution ne reflètent pas réellement ces changements socio-économiques¹⁶⁴.

Que la signification plus abstraite des arrêts soit positive ou non, de façon concrète, quel impact ont les arrêts de 1777 et de 1778? En raison des différentes protestations contre ces législations, telles que formulées par Pluquet et Linguet, certains historiens tiennent à souligner la limite de leur portée. Par exemple, Lough écrit qu'en réaction aux arrêts : « While the Paris printers and booksellers were furious and declared that they would be ruined, writers were hardly happy with article 5; then as now selling one's own books could scarcely be regarded as a sensible way of trying to earn money from them »¹⁶⁵. On pourrait toutefois arguer que les exemples souvent cités par les historiens pour illustrer la difficulté de l'édition à compte d'auteur, et donc de la portée limitée de cette pratique, sont tirés d'une période précédant les fameux arrêts. Un cas souvent cité (notamment par Chartier et Lough)

dans *Bulletin de la Société française de philosophie*, 63^e année, no. 3, (juillet-septembre 1969), p. 73-104.

¹⁶¹ Carla Hesse, « Enlightenment Epistemology and the Laws of Authorship in Revolutionary France, 1777-1793 », *Representations*, 30, Édition spéciale : « Law and the Order of Culture », (printemps 1990), p. 109-137 (p. 113).

¹⁶² *Ibid.*, p. 113-114.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 114.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 131.

¹⁶⁵ Lough, *Writer and Public in France*, *op. cit.*, p. 196-197.

afin d'illustrer la difficulté évidente des auteurs-éditeurs est celui de Diderot, qui, comme on l'a vu, s'est découragé de l'édition à son compte¹⁶⁶. Toutefois, en quoi le cas de Diderot qui tente l'édition autonome avant 1760 peut-il représenter l'expérience des auteurs s'appropriant les nouvelles prérogatives des arrêts de 1777? Pour expliciter comment « la publication à compte d'auteur n'ouvrait pas la voie du succès », Edelman reprend quant à lui les mots de Gaultier qui, en 1776, explique comment les auteurs désirant faire vendre leurs ouvrages par les libraires se heurteront à des « despotes littéraires » qui « laisseront vieillir dans un lieu écarté de leurs magasins, les exemplaires qu'on leur aura confié et rendront enfin à l'écrivain ses volumes oubliés, invendus ou enfumés »¹⁶⁷. Il s'agit toutefois à nouveau d'un point de vue émis avant les fameux arrêts de 1777.

De façon générale, s'il est vrai que les prérogatives des nouveaux arrêts sont minces pour l'auteur qui cède tous ses droits à un libraire, qu'en est-il de ceux qui décident de conserver leur privilège et d'en exploiter personnellement les retombées possibles? C'est afin de véritablement le découvrir qu'il importe de considérer l'édition à compte d'auteur avant et, surtout, après les arrêts. Car, contrairement à ce qu'en disent certains historiens¹⁶⁸, l'édition à compte d'auteur n'est pas une pratique aussitôt écartée par les auteurs qui n'y trouveront pas leur gain, mais plutôt une entreprise tentée par quelques centaines d'auteurs, particulièrement dans la dernière décennie menant à la Révolution. En effet, comme le démontre le graphique suivant, le nombre d'œuvres vendues à Paris « chez l'auteur » monte en flèche dès 1778.

¹⁶⁶ « This concession did something in the writer's favour, but then as now paying one's own printer and selling the work through a Publisher on a commission basis was not a very satisfactory way of dealing with it, as Diderot had earlier pointed out [...] ». Lough, *Writer and Public in France*, *op. cit.*, p. 196. R. Chartier fait également référence à la difficulté pour les auteurs d'éditer à leur compte tel que démontré par le cas de Diderot. *Les origines culturelles*, *op. cit.*, p. 84.

¹⁶⁷ Me Gaultier, *Mémoire à consulter, pour les Libraires et Imprimeurs de Lyon, Rouen, Toulouse, Marseille et Nîmes, concernant les privilèges de librairie et continuation d'iceux* (1776), BnF, Ms. Fr. 22073, n° 144., p. 48, cité dans Edelman, *Le sacre de l'auteur*, *op. cit.*, p. 282-283.

¹⁶⁸ Par exemple, Pfister, qui explique les deux objectifs des arrêts soit le rétablissement d'un équilibre entre Paris et la province et l'assurance à l'auteur de la jouissance des fruits de son ouvrage, ajoute : « Cependant, ce second objectif serait resté lettre morte, si le pouvoir royal n'avait pas garanti à l'auteur une certaine indépendance dans ses relations avec les éditeurs ». « L'auteur, propriétaire de son œuvre? », *op. cit.*, p. 374.

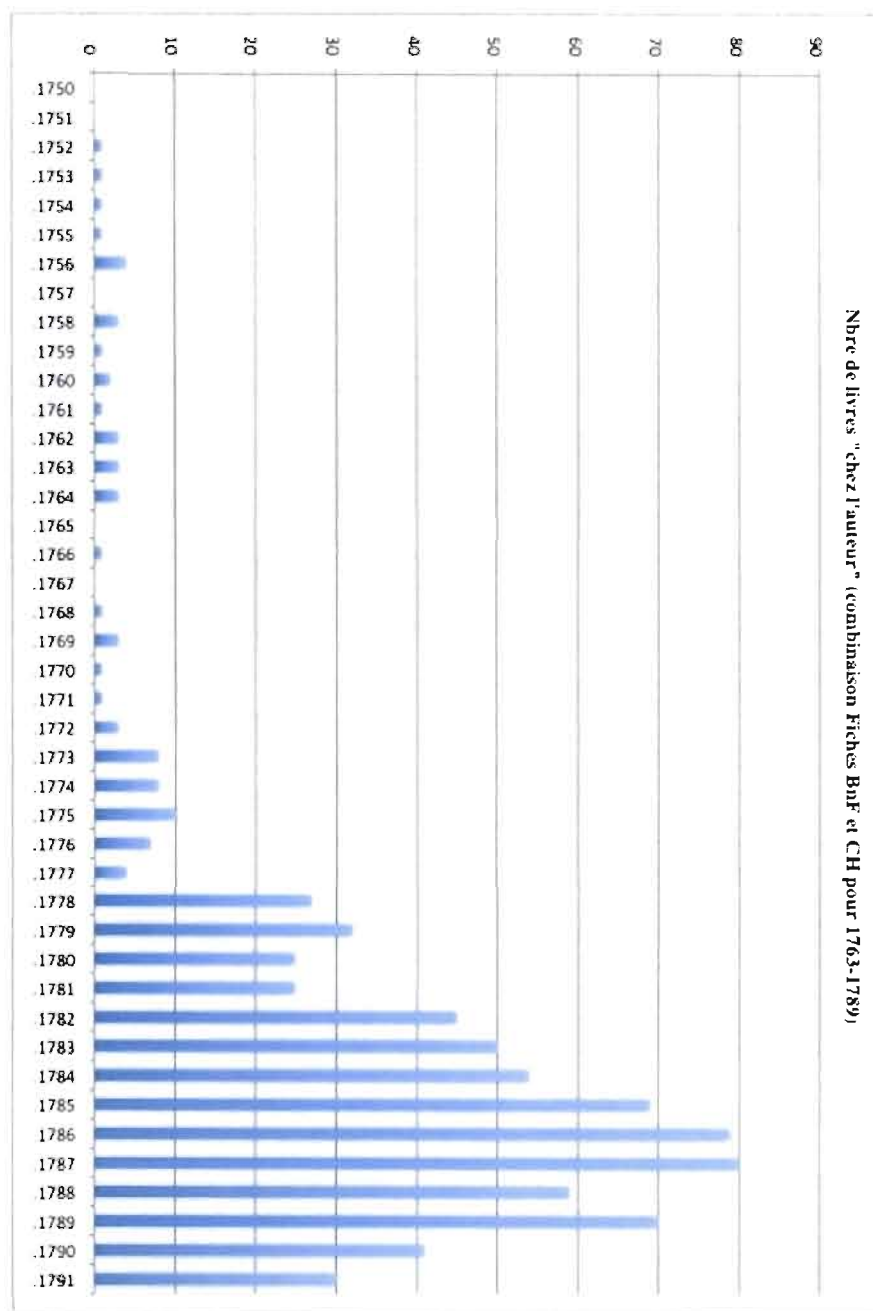


Figure 1.1 : Nombre de livres « chez l'auteur » trouvés dans le catalogue de la BnF entre 1750 et 1791 (en plus des titres trouvés dans le *Catalogue hebdomadaire* entre 1763 et 1789)

Que l'on considère les arrêts comme une nouvelle disposition positive ou non pour les auteurs en général, il demeure néanmoins qu'ils apportent une réelle innovation : le droit de vente par l'auteur. Comme le démontre le graphique ci-dessus ainsi que les divers jugements émis contre des auteurs qui vendent leurs ouvrages, l'édition à compte d'auteur – du privilège jusqu'à la vente – constitue une pratique déjà présente avant 1777. Une fois devenue complètement légale, cependant, elle peut enfin sortir de la marginalité pour devenir une pratique autonome ouvertement assumée. Pour l'auteur qui désire rester maître de son privilège sans entreprendre personnellement la vente – tel qu'il est spécifié dans l'arrêt de 1778 – il n'y a toutefois pas de réelle innovation¹⁶⁹. En effet, le droit de « faire vendre » ses propres ouvrages tout en restant titulaire du privilège est déjà présent avant les arrêts, quoique déploré par les auteurs qui soulignent l'inefficacité de ce procédé qui n'avantage jamais l'auteur, le libraire n'étant jamais motivé à vendre des ouvrages pour lesquels il ne retire qu'une faible remise.

1.4 La modernité auctoriale et le marché littéraire : le modèle de Geoffrey Turnvosky

Les différentes revendications formulées par les auteurs, tant avant qu'après les arrêts de 1777 et de 1778, nous démontrent certainement les bouleversements qui surviennent dans la conception du droit d'auteur, de la propriété, des privilèges et de la place de l'auteur sur le marché littéraire. L'unanimité ne règne pas : pour certains, il est plus avantageux de traiter avec des libraires (tout en s'assurant d'établir avec eux un nouveau rapport de force plus équitable), pour d'autres, l'auteur doit conserver ses droits et les exploiter personnellement afin de s'approprier directement les retombées commerciales de ses œuvres. Pour ces derniers, une nouvelle pratique auctoriale moderne devient possible, car en s'investissant directement dans le processus éditorial et en participant activement sur le marché littéraire, l'auteur devient réellement autonome et laisse guider son succès par le véritable pouvoir

¹⁶⁹ Au contraire, Pfister voit en cette disposition une nouvelle propriété littéraire indépendante de la propriété matérielle. « L'auteur, propriétaire de son œuvre? », *op. cit.*, p. 378. Les nombreux cas que nous avons étudiés où les libraires ne vendent des ouvrages que « pour le compte de l'auteur », tant avant qu'après les arrêts, nous amènent toutefois à mettre en question la réelle innovation qu'ont pu apporter les clarifications de 1778. L'édition à compte d'auteur a toujours été possible et légale, mais tant et aussi longtemps que la vente ne se faisait que par un libraire.

émergeant : le public. Toutes les conditions semblent ainsi réunies pour voir naître une forme de « l'auteur moderne », soit un auteur qui revendique une pleine autonomie sur le marché littéraire, tant économique que législative, lui permettant de faire de l'écriture sa profession.

Comme nous l'avons mentionné en introduction, Geoffrey Turnovsky met en doute le rôle des revendications économiques et législatives des auteurs dans l'élaboration d'un nouveau statut auctorial autonome, interprétation dont il convient d'abord d'examiner les principaux traits. Tout d'abord, Turnovsky questionne le modèle voulant que les auteurs intègrent progressivement le marché littéraire dans un processus de distanciation des anciennes sources de revenu tel que le mécénat. Plutôt, il souligne à juste titre comment les auteurs vendent depuis longtemps leurs manuscrits sur le marché littéraire tout en étant parfaitement intégrés dans les cercles littéraires conférant honneur et « honnêteté »¹⁷⁰. En ce sens, le marché du livre ne se présente pas aux auteurs comme une « alternative » en opposition aux cercles d'élites. Plutôt, les nombreux auteurs d'emblée exclus des cercles élitistes au XVIII^e siècle se tournent vers le marché du livre pour y construire une nouvelle identité intellectuelle conférant autorité et statut¹⁷¹. Ainsi, puisque les auteurs y sont intégrés depuis très longtemps, la nouvelle génération de la fin de l'Ancien Régime ne se tourne pas « soudainement » vers le marché, mais y fonde une nouvelle rhétorique à la base de son identité intellectuelle¹⁷². Dans ce sens, Turnovsky tient à redéfinir ce qu'il entend par « marché littéraire » qui se dissocie du « marché du livre » : il s'agit d'un « champ littéraire » où l'auteur forge son identité grâce à l'élaboration d'une rhétorique de la présentation de soi, d'un idéal où « vivre de sa plume » n'est pas une réalité envisagée, mais un *topos*, une image représentant à la fois la libération sociale du carcan élitiste et une valorisation de cette

¹⁷⁰ Turnovsky, *The Literary Market*, *op. cit.*, p. 147-148.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 149.

¹⁷² *Ibid.*, p. 150. Ici, Turnovsky conteste la vision qu'aurait J. Lough au sujet des deux formes de revenus possibles : d'un côté les pensions et le mécénat, de l'autre, le marché littéraire. Selon Turnovsky, il ne faut pas considérer ces deux sources d'argent comme distinctes, mais combinées. Pourtant, Lough conçoit tout comme lui la combinaison possible de plusieurs formes de revenus. Par exemple, ce dernier écrit comment : « [...] the great majority of writers continued to look to some form of literary patronage to supplement their income or at least to tide them over difficult times ». *Writer and Public in France*, *op. cit.*, p. 225.

exclusion¹⁷³. La modernité de l'auteur devient alors le résultat du développement d'une rhétorique de l'auctorialité et de l'identité intellectuelle fondée dans un rapport contradictoire entre la valeur littéraire et la valeur économique. Selon cette interprétation, le marché littéraire comme espace identitaire se fonde surtout dans « une culture de l'exil et de l'extériorité et non dans l'injustice et l'exploitation économique »¹⁷⁴.

Au-delà du sentiment d'exclusion à la base d'une nouvelle identité auctoriale, Turnovsky ancre son développement sur le rejet de deux facteurs importants de l'interprétation traditionnelle du processus de modernisation : la défense pour la propriété littéraire et les revendications économiques des auteurs. C'est là où son modèle brise irrévocablement avec l'interprétation historique plus classique. Selon Turnovsky, ces deux facteurs sont considérés à tort comme des revendications sincères de l'auteur qui désire « vivre de sa plume » et font plutôt partie d'un discours à vocation identitaire. En réalité, la défense des auteurs pour leurs droits légaux et économiques serait toujours une partie intégrante d'un stratagème rhétorique (« a rhetorical ploy ») et non un objectif en soi¹⁷⁵. Selon nous, cette vision paraît toutefois incompatible avec l'édition à compte d'auteur telle que pratiquée dans les dernières décennies de l'Ancien Régime.

Comme nous l'avons vu précédemment, plusieurs auteurs – parfois au nom des libraires – défendent tout au long du XVIII^e siècle la souveraineté des écrivains sur leur

¹⁷³ Voir Turnovsky, « “Vivre de sa plume” », *loc. cit.*, p. 51-70.

¹⁷⁴ « These writers reacted against their lot, but not simply by railing bitterly against greedy publishers; for they launched a more profound attack against the Old Regime cultural establishment that had expelled them, in the course of which they redefined the traditional spaces of literary practices – the courts, academies, and salons from which they had been excluded – as corrupt and debased. In so doing, they also reconceptualized their own ex-centric positions in the literary field as ones, by contrast, of moral “purity” and cultural superiority, positions that were, in turn, buttressed rather than undermined by abuse at the hands of publishers. The “literary market” emerged in the aspirations of these writers as an authorial space in which they could not only project their exclusion, but also publish an elevating, and ultimately even a liberating indifference to this “exploitation” ». Turnovsky, *The Literary Market*, *op. cit.*, p. 105.

¹⁷⁵ Turnovsky, *The Literary Market*, *op. cit.*, p. 159. L'auteur énonce les mêmes idées dans son article « Marginal Writers and the « Literary Market » : Defining a New Field of Authorship in Eighteenth-Century France », *loc. cit.*, p. 101-123.

texte. Selon Turnovksy, toutefois, on ne peut réellement démontrer le lien entre la bataille pour la propriété littéraire et l'entrée des auteurs sur le marché du livre¹⁷⁶ : « For in truth writers were no more interested in literary property in and of itself than were publishers, which is to say that they were interested in it only indirectly, and to the extent that it presented an effective vehicle for advancing a claim to something else »¹⁷⁷. En fait, leur réelle cause serait : « the legitimization of new writerly comportments reflecting the new antisocial, anti-elite ideal of the intellectual as a singular hero »¹⁷⁸.

Une opposition évidente au modèle voulant que ce soit à travers leurs batailles pour la propriété littéraire que les auteurs marquent leur transition vers le marché littéraire est le fait que ce combat soit essentiellement mené par « des écrivains des deuxièmes et troisièmes rangs », issus de la « basse littérature »¹⁷⁹. En fait, pour les auteurs bien établis dans les cercles de l'élite, la poursuite des droits et de la propriété littéraire n'aurait rien de naturel. Le réel objectif des auteurs, dans leurs luttes pour la propriété littéraire, serait essentiellement de valoriser leur exclusion. Grâce à l'image de l'auteur détenteur des droits économiques et juridiques, ces auteurs « mineurs » partagent l'objectif d'articuler leur extériorité intellectuelle d'une manière significative et symbolique¹⁸⁰. C'est à travers leur exploitation que les auteurs deviendraient ainsi des agents économiques, et non dans leur capacité entrepreneuriale de vivre de leur plume.

Selon Turnovksy, malgré leurs prétentions, les auteurs comme Luneau, Falbaire et Linguet ne cherchent donc pas à faire de l'argent pour vivre de leur art, mais à se fonder une

¹⁷⁶ Turnovksy, *The Literary Market*, *op. cit.*, p. 153.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 159.

¹⁷⁸ *Ibid.*

¹⁷⁹ Turnovksy, « “Vivre de sa plume” », *loc. cit.*, p. 57.

¹⁸⁰ Turnovksy, *The Literary Market*, *op. cit.*, p. 162.

crédibilité intellectuelle : leurs revendications sont symboliques et non économiques¹⁸¹. Le fait de demander des meilleurs paiements ne servirait donc qu'à illustrer l'exploitation qu'ils subissent de la part des libraires et à faire valoir la rhétorique selon laquelle ils tiennent, par dévouement et vertu, à offrir leurs lumières aux lecteurs malgré leur misérable condition¹⁸². Ainsi, malgré les allures du contraire, les auteurs prenant part à cette bataille seraient féroceement contre la commercialisation de leurs œuvres¹⁸³. Pour ces écrivains de second ordre, voire ces plumitifs, il y aurait bien une association entre la valeur économique et la valeur symbolique, mais seulement dans le cas où leur fait défaut le paiement monétaire, puisque c'est l'exploitation des libraires et le manque d'argent qui fonde l'identité des auteurs¹⁸⁴. Par ailleurs, le fait d'associer le libraire à un tyran serait à nouveau une façon symbolique pour l'auteur de se placer moralement au-dessus de lui :

The [*libraire*¹⁸⁵] became a "tyrant" not on the basis of any concrete mistreatment of the writer, but to the degree that the publisher was conceived in terms of an exclusively economic disposition, which then inevitably appeared to take unfair advantage of a writer who was, at the same time, being redefined in terms of an equally complete lack of commercial savvy. The libraire exploited the writer not by being dishonest or ruthless, but merely by trying to make money at all, which is to say by the logic of a commercial orientation¹⁸⁶.

Dans ce sens, l'auteur qui rejette toute orientation mercantile au profit de valeurs intellectuelles est moralement supérieur au libraire et participe à la création du « marché littéraire » où le produit principal est culturel et non économique.

¹⁸¹ Turnovksy, *The Literary Market*, op. cit., p. 164.

¹⁸² *Ibid.*

¹⁸³ « The incongruity of the elevation of Luneau and his legal battle with the Parisian publishers illustrates more than anything else that the interventions of « minor authors » into the polemics on literary property rights had little direct connection with the reality of their engagements with the publishing industry for the simple reason that they were not driven by this reality but by another: the effort to render credible a new kind of intellectual identity, reflective of outsiderhood and rooted in the sincerity, seriousness, and dedication of the writer ». *Ibid.*, p. 166-167.

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ Il est écrit « librairie » dans le texte, mais il s'agit vraisemblablement d'une erreur typographique.

¹⁸⁶ Turnovksy, *The Literary Market*, op. cit., p. 182.

Finalement, si l'on considère de façon plus littérale les revendications des auteurs comme Falbaire, Luneau et Linguet, celles-ci ne peuvent en rien avoir forgé une quelconque nouvelle identité professionnelle : « Plutôt que de construire une nouvelle réalité « professionnelle » pour l'homme de lettres, ces écrivains ont sombré dans la frustration de ne pas pouvoir le faire, protestant âprement contre les autorités, les libraires avarés, et les auteurs hommes de lettres [...] »¹⁸⁷. Dans ce sens, les discours de Falbaire et de Linguet qui tiennent à dépeindre la situation misérable des auteurs ne peuvent en rien proposer une vision progressiste puisque « [...] ces revendications semblent ne pas offrir l'aperçu d'un avenir d'indépendance sociale et d'autonomie professionnelle; et, par conséquent, elles ne mettent en scène aucune transition historique »¹⁸⁸.

1.5 L'édition à compte d'auteur : une application concrète du discours

Comment expliquer le phénomène de l'édition à compte d'auteur dans le processus expliqué par Turnovsky où l'auteur ne désire pas réellement exploiter ses droits et où il rejette la commercialisation ? Comment la publication indépendante et autonome pratiquée par des centaines d'auteurs à Paris ne peut-elle pas représenter une forme de transition historique ou l'aboutissement d'un discours valorisant la valeur marchande de ses œuvres ainsi que l'autonomie de l'auteur qui entre directement en relation avec son public ? Contrairement à Turnovsky, nous soutenons que plusieurs auteurs revendiquent bel et bien leurs droits littéraires afin d'en profiter économiquement et que le discours de Luneau de Boisjermain n'est pas essentiellement rhétorique : cet auteur a véritablement l'intention de faire valoir la propriété de ses privilèges et d'exploiter ses écrits en assurant leur publication et leur mise en marché. En effet, comme nous le verrons plus en profondeur au chapitre suivant, Luneau de Boisjermain, en plus d'éditer une myriade d'ouvrages à son compte et de concrétiser les idées émises lors de son procès en 1769, se bat sa vie durant pour l'autonomie des écrivains face aux libraires parisiens. Même si, ce faisant, Luneau ainsi que les autres « auteurs médiocres » ne forgent pas particulièrement de « modèle positif d'identité

¹⁸⁷ Turnovsky, « “Vivre de sa plume” », *loc. cit.*, p. 57.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 58.

auctoriale », ils ouvrent néanmoins la voie à une pratique de l'écrit qui gagne en popularité dans les deux décennies précédant la Révolution.

Comme on l'a vu, notamment par les écrits de Falbaire et de Malesherbes, l'édition à compte d'auteur n'est pas une activité foncièrement considérée comme « négative ». Il s'agit plutôt d'une suite logique pour l'auteur qui désire récolter les justes fruits de son travail. En effet, ce n'est pas par principe que Pluquet ou Linguet rejettent d'abord l'idée de la publication à compte d'auteur, mais plutôt pour sa difficulté, une difficulté bien réelle comme nous allons le voir dans les prochains chapitres. Tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, il s'agit d'une pratique qui se heurtent d'abord et avant tout aux prérogatives des libraires, qui rendent la vente de livres illégale aux auteurs, ainsi qu'aux difficultés d'ordre économique qu'elle comporte. Par exemple, ce n'est qu'après avoir échoué dans cette entreprise que Diderot déclare l'édition autonome comme étant trop pénible et incompatible avec les activités de l'homme de lettres. En fait, l'édition à compte d'auteur est longtemps pratiquée dans l'ombre, que ce soit par un Florian ou un La Beaumelle. Bien qu'il ne se charge pas de la vente, même Voltaire tient à garder le contrôle sur le processus éditorial afin d'assurer à ses ouvrages une meilleure circulation, éviter la censure ou veiller à des éditions de bonne qualité matérielle¹⁸⁹.

Turnovksy offre assurément un nouveau regard intéressant sur le processus de modernisation de l'auteur qui force à reconsidérer les interprétations traditionnelles de ce phénomène. Il a certainement raison de souligner comment « vivre de sa plume » ne représente pas une réalité historique au XVIII^e siècle, étant un phénomène rarissime¹⁹⁰, et comment le détachement des auteurs des élites n'est généralement pas souhaité, mais subit. Selon l'historien, ce ne serait qu'une fois exclus des champs littéraires traditionnels que ces auteurs donnent un sens à cette exclusion comme force motrice centrale d'une nouvelle

¹⁸⁹ José-Michel Moureaux, « Voltaire éditeur : de sa conception de l'édition à sa pratique éditoriale des recueils », *Revue Voltaire*, 4 (2004), p. 11-58.

¹⁹⁰ En 1778, Louis-Sébastien Mercier n'estime pas le nombre d'auteurs pouvant vivre de leur plume à plus de trente, ce qui serait déjà beaucoup. Robert Darnton, *Gens de lettres, Gens du livre*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992 (1990), p. 116.

identité intellectuelle. Toutefois, comme nous le verrons plus en profondeur au chapitre 3, tous les auteurs qui éditent à leur compte ne sont pas nécessairement en « guerre ouverte » contre les institutions établies, contre les institutions du « premier champ littéraire » telles que les pensions, les académies et le mécénat¹⁹¹. En effet, autant nous retrouvons quelques plumitifs et beaucoup de professionnels publiant une seule fois à propos de leur domaine d'expertise, nous retrouvons également des auteurs bien intégrés dans les réseaux de sociabilité littéraire, bénéficiaires de pensions et du mécénat. En fait, l'édition à compte d'auteur constitue une nouvelle pratique éditoriale moderne qui s'intègre dans une transition où les liens de sociabilité traditionnels ne sont pas complètement évacués. L'idée voulant que l'auteur puisse recevoir un tribut monétaire équivalent à son succès est quant à elle bel et bien ancrée. Car l'auteur qui se fait également éditeur et marchand ne peut renier l'aspect très mercantile de son entreprise. Malgré les craintes formulées par Diderot puis par Pluquet ou Linguet au sujet de l'incompatibilité de l'écriture et de la marchandise, plusieurs auteurs, quelques centaines à Paris, y voient une alternative intéressante et tentent le coup. Ici, l'indépendance et l'autonomie réellement recherchées sont celles par rapport aux libraires et non pas par rapport aux élites, car un auteur profitant de l'appui de mécènes et de pensions peut très bien décider, malgré tout, d'échapper au monopole des libraires et d'éditer à son compte.

Plusieurs auteurs vont ainsi chercher, et de façon très concrète, à récolter les fruits de leurs travaux en veillant à conserver leur indépendance dans la publication et en veillant personnellement à tous les aspects financiers de l'entreprise. Turnovsky écrit que :

[...] la professionnalisation renvoie en fin de compte moins à la progression de l'homme de lettres vers une indépendance gagnée grâce à la récompense de son travail qu'à une volonté croissante, chez celui qui cherche à s'identifier comme « auteur », de se situer dans la divergence entre l'idéal de cette indépendance et sa conscience de l'impossibilité pragmatique de la réaliser, de se forger une identité sociale à partir de cette contradiction fondamentale¹⁹².

L'édition à compte d'auteur démontre pourtant une réelle volonté de l'auteur de conserver le contrôle sur la fabrication, l'édition du texte, le financement, la qualité matérielle ainsi que la

¹⁹¹ Viala, *Naissance de l'écrivain*, *op. cit.*, p. 152.

¹⁹² Turnovsky, « "Vivre de sa plume" » », *loc. cit.*, p. 67.

mise en marché. Ce faisant, l'édition à compte d'auteur illustre une forme d'aboutissement bien tangible du processus de professionnalisation et de modernisation de l'auteur, celui-ci s'investissant tant dans la valeur matérielle qu'immatérielle. L'auteur qui a accepté son statut de professionnel de l'écrit et qui désire vivre, souvent entre autres, du produit de la vente de ses ouvrages, peut intégrer sans conflit les éléments très prosaïques de l'édition et du commerce à sa « profession ». Cette forme de modernisation, de professionnalisation, est particulièrement limpide chez les auteurs-éditeurs qui, comme nous allons mieux le voir au cours des prochains chapitres, tiennent à tisser des liens avec leur lectorat, à garder le contrôle sur les frais, sur l'édition matérielle, la publicité et l'organisation de la vente. Ici, l'auteur n'est pas une figure mythique et détachée, mais la personne qui nous reçoit chez elle et chez qui on achète son ouvrage, avec qui l'on peut discuter et qui souvent invite les commentaires et suggestions. L'écriture devient ainsi, en plus d'une activité de l'esprit et immatérielle, une activité commerciale, artisanale et professionnelle. L'auteur choisit le format, marchande le papier, veille à la correction, passe une annonce, tient à valoriser son ouvrage et organise la vente depuis son domicile ou par la poste. L'auteur doit également convaincre personnellement les lecteurs par ses annonces et ses projets de souscriptions. De cette façon, l'auteur s'investit directement sur le marché littéraire et se présente personnellement auprès de son public chez qui il trouve également une nouvelle source d'autorité, de légitimité¹⁹³.

Le cas des auteurs-éditeurs de notre étude formeraient-ils « l'exception qui confirme le modèle » tel qu'il est énoncé par Turnovsky ? Puisque ce dernier fonde une partie de son argumentation sur les discours de certains auteurs qui pratiquent eux-mêmes l'édition à compte d'auteur, il serait certainement audacieux de l'affirmer. En effet, comment des auteurs qui vendent eux-mêmes leurs œuvres, qui calculent le coût du papier, de l'impression, qui fixent un prix à leur livre et en assurent la mise en marché, notamment par la publicité, pourraient-ils illustrer « l'anti-commercialisme » dont parle Turnovsky ? Nous voyons plutôt

¹⁹³ J. Lough explique d'ailleurs le rôle de l'opinion publique dans l'élaboration d'un nouveau statut de l'auteur au cours des dernières décennies de l'Ancien Régime : « They now claimed for themselves a social function of the highest importance and this claim was admitted by the general public ». *Writer and Public in France, op. cit.*, p. 246.

dans la combinaison des discours pour l'autonomie de l'auteur – tels que ceux élaborés aux XVII^e et XVIII^e siècle, de Corneille à Fenouillot de Falbaire, en passant par Malesherbes et Diderot – et de la pratique éditoriale autonome rendue possible grâce aux arrêts de 1777 et de 1778, le signe de l'élaboration d'un nouveau modèle auctorial dans lequel la commercialisation devient *possible* et même *souhaitable*. Tout en rejetant la « mise en marché » traditionnelle – soit la vente du manuscrit et de ses droits à un libraire –, l'auteur qui édite à ses frais emprunte lui-même cette voie du marché, mais sans intermédiaire. Les identités à la fois d'auteur – « établi » ou non, protégé ou non – et de « marchand pour son livre » peuvent ainsi être greffées l'une à l'autre. Ce qu'il y a de novateur, selon nous, c'est cette association harmonieuse du matériel et de l'immatériel. Bien sûr, ce n'est pas la majorité des auteurs qui empruntent la voie de la publication autonome, car, comme nous allons le voir au cours des prochains chapitres, il s'agit certainement d'une pratique périlleuse. Mais le fait que plusieurs tentent le coup est néanmoins significatif. L'édition à compte d'auteur n'est pas seulement l'activité de dernier recours pour ceux qui ne trouvent pas de libraires acheteurs ou pour ceux qui ne trouvent pas l'appui de mécènes, il s'agit également d'un choix qui devient acceptable et même valorisé dans un nouveau discours mettant de l'avant l'autonomie légale et économique de l'auteur.

PREMIÈRE PARTIE : LA FIGURE DE L'AUTEUR-ÉDITEUR

CHAPITRE II

« PAUVRE DIABLE » OU « DIABLE D'HOMME » ? LE PARCOURS LITTÉRAIRE DE LUNEAU DE BOISJERMAIN

Lorsque Luneau confronte les libraires après qu'ils aient organisé une saisie chez lui le 31 août 1768, toute une communauté est tenue en haleine en attendant le fameux verdict émis par Sartine un an et demi plus tard. Encore peu connu des cercles littéraires, Luneau est alors vu comme un curieux personnage venant à la défense des gens de lettres. Le long procès qui l'engage ensuite contre les éditeurs de l'*Encyclopédie* change peu à peu l'image de Luneau qui sera considéré par les historiens comme un « auteur acariâtre »¹ et un « personnage excentrique »². Mais qui est véritablement Luneau de Boisjermain, « ce diable d'homme », selon l'expression de Diderot³? Si Luneau est assez bien connu pour son rôle dans les procès qu'il mène contre les libraires, sa carrière littéraire est demeurée presque absente de l'historiographie moderne. Comme on peut le constater à la lecture des articles biographiques qui lui sont consacrés, on sait relativement peu de choses sur Pierre-Joseph-François Luneau de Boisjermain. La majorité des informations contenues dans ces articles proviennent en fait d'un article élogieux publié peu après sa mort⁴ et qui contient les faits qui

¹ Robert Darnton le qualifie en effet de « cantankerous man of letters » dans *The Business of Enlightenment. A Publishing History of the Encyclopédie 1775-1800*, Cambridge (MA) et Londres, Belknap Press of Harvard University Press, 1979, p. 47.

² John Lough. *Writer and Public in France. From the Middle Ages to the Present Day*, Oxford, Clarendon Press, 1978, p. 217.

³ Denis Diderot, *Correspondance*, vol. 9, George Roth (éd.), Paris, Éditions de Minuit, 1955, p. 161, lettre 560 à Madame de Maux, septembre 1769.

⁴ A.J.D.B., « Luneau de Boisjermain », A. L. Millin (éd.), *Magasin Encyclopédique ou Journal des Sciences, des Lettres et des Arts*, t. 2, Paris, Fuchs, an X (1802), p. 25-35.

seront répétés par chacun des biographes⁵. Si cette courte bibliographie révèle un auteur engagé et occupé à l'élaboration d'une multitude de projets, les notices qui lui sont consacrées au XIX^e siècle se contentent généralement de dépeindre Luneau comme « savant et zélé instituteur, mais littérateur médiocre »⁶.

À l'aide d'une recherche plus approfondie sur Luneau de Boisjermain, on découvre un auteur qui se bat sa vie durant pour l'autonomie des gens de lettres face aux libraires, et qui cherche tant bien que mal à vivre de sa plume en publiant de multiples ouvrages à son compte. Grâce à son procès qui l'oppose aux libraires de 1768 à 1770 et qui participe, de près ou de loin, à l'entérinement des arrêts d'août 1777, Luneau contribue à ouvrir la voie qui sera empruntée par des centaines d'auteurs prêts à éditer à leur compte. Comme nous l'avons souligné au chapitre précédent, durant cette bataille judiciaire, Luneau met également en relief plusieurs idéaux concernant l'autonomie auctoriale. Il rêve de voir les auteurs en mesure de vivre du fruit de leurs veilles et de les voir délivrés de la tyrannie et de la dépendance des libraires. Pour Luneau, ces idéaux ne font pas partie d'une rhétorique utopique, mais définissent véritablement qui il est. En effet, l'autonomie auctoriale et l'édition à compte d'auteur constituent de véritables marqueurs d'identité qui guideront chacun de ses projets. Par ailleurs, grâce à ses divers projets éditoriaux, on découvre un authentique « homme des Lumières » dont les intérêts sont des plus variés. En effet, de la géographie à l'histoire en passant par les langues mortes et modernes, Luneau s'intéresse également à la littérature, la musique, la bibliographie, la politique et les sciences naturelles. Afin de mieux connaître l'homme derrière le personnage et de saisir l'importance des idéaux de Luneau de Boisjermain à l'intérieur de son parcours littéraire, nous proposons de poser sur lui un regard à caractère essentiellement biographique.

⁵ Notamment dans Louis Gabriel Michaud (dir.), *Biographie universelle ancienne et moderne*, 2^e éd., t. 25, Paris, C. Desplaces, 1854, p. 482-484; Quérard, *La France littéraire ou dictionnaire bibliographique*, t. 5, Paris, Firmin Didot frères, 1833, p. 394; Hoefer (dir.), *Nouvelle biographie générale*, t. 32, Paris, Firmin Didot frères, 1852-1866, p. 254-255.

⁶ Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 25, *op. cit.*, p. 482.

2.1 Naissance et provenance

Pierre-Joseph-François Luneau de Boisjermmain voit le jour, non pas en 1732 tel que le citent tous les articles biographiques, mais le 4 novembre 1731 dans la petite ville d'Issoudun⁷. C'est à quelque quarante kilomètres de cette ville, à Bourges, que grandit Luneau. Fils cadet de Marie Anne Judite Duval et de Guillaume Luneau, « avocat au Parlement, conseiller du Roi, premier juge garde de la Monnaie de Bourges, bailli et juge gruyer de Villequiers »⁸, Luneau provient clairement de la bourgeoisie de robe. Contrairement à ce que pourrait laisser penser la particule de son nom, Luneau n'a pas d'origines nobiliaires. Le nom « de Boisjermmain » – dont la fantaisie orthographique illustre déjà une certaine indépendance d'esprit – provient en fait du domaine que possède la famille, soit le « domaine du Bois Germain et la locature et dépendance situés en ladite Paroisse de Saint Germain [des Bois] »⁹. C'est probablement autour des années 1750 que Luneau coiffe son nom de la particule « de Boisjermmain », qu'on voit notamment apparaître en page de titre de sa première publication en 1759¹⁰. En tant que clerc tonsuré, il est encore appelé « Abbé Luneau » en 1761¹¹, peu avant que ne soit dissoute la compagnie des Jésuites en 1763. Dès lors, Luneau se présente comme le sieur de Boisjermmain, bourgeois de Paris, de la même façon que le fait son frère le « sieur Guillaume Joseph Luneau du Bois Germain Bourgeois de Marseille »¹².

⁷ BnF, FL 10 988, Catalogue de la Société de Jésus.

⁸ AD Cher, B 3506, Registre d'audience du Baillage de Villequier 1756-1765.

⁹ AD Cher, E 8098, Transaction pour MM. Luneau, 05-05-1779.

¹⁰ Luneau de Boisjermmain, *Discours sur une nouvelle manière d'enseigner et d'apprendre la géographie, d'après une suite d'opérations typographiques*, Paris, Duchesne et Lambert, 1759.

¹¹ *Mémoire pour le Sieur Abbé Luneau de Boisjermmain Contre le sieur Grangé, Imprimeur-Libraire*, Paris, imp. Jorry, 1761. BnF, Ms. Fr. 22069 (1). Le mémoire est signé de Luneau de Boisjermmain, de l'avocat M^e Dandase et du procureur Duchesne l'aîné.

¹² AD Cher, E 8098. Il est également à noter que son autre frère, le « sieur Jean Dedieu Prosper Luneau », ne semble pas avoir adopté la particule « de Boisjermmain ». Les trois frères ont également une sœur, Marie Jeanne Luneau, épouse de Guillaume Lefort.

Fils cadet de la famille, Luneau est ainsi destiné à l'église. Le 24 septembre 1746, il est admis au collège jésuite de Paris à l'âge de 14 ans afin d'y poursuivre sa scolarité¹³. En 1749, il est professeur « non sacerdotes » au collège de Paris, au collège d'Alençon en 1751 et 1752 puis au collège d'Eu en 1753¹⁴. Puisqu'il ne figure plus aux registres jésuites l'année suivante, c'est sans doute à la fin de l'année scolaire de 1754 qu'il quitte l'ordre pour rejoindre Paris afin de « se livrer tout entier aux belles-lettres »¹⁵. Dans la notice biographique de Michaud, on écrit que « la vivacité de son caractère le rendait peu propre à la vie uniforme qu'il avait embrassée; il le sentit, fit ses adieux aux jésuites et vint s'établir à Paris [...] »¹⁶. En considérant la vie mouvementée que mènera Luneau, on peut en effet l'imaginer doté d'un caractère trop fougueux pour l'ordre religieux. En 1758, on le retrouve d'ailleurs au milieu d'une affaire de mœurs pour laquelle il se voit « exilé » de Paris chez ses parents à Bourges.

Dans une lettre qu'il adresse en juin 1758 au comte de Saint-Florentin, secrétaire d'État à la maison du roi, Luneau expose l'affaire. Il explique d'abord comment « né à Bourges de Parens honêtes », il a dû s'expatrier et entrer chez les jésuites « voiant, dit-il, la fortune de mes parens détruite par une Banqueroute qu'ils ont souffert et qui les a réduits à l'état le plus gêné »¹⁷. Il explique ensuite comment il a enseigné pendant cinq ans chez les jésuites avant d'être « obligé d'en sortir » en raison d'une santé affaiblie¹⁸. Il dit également avoir reçu la protection du cardinal de la Rochefoucauld et de l'Archevêque de Paris qui lui

¹³ *Catalogus personarum & officiorum Provinciae Franciae Societatis Jesu, exeunte anno 1746*, s.n., s.d., p. 25. Je tiens d'ailleurs à remercier le Père Robert Bonfils de m'avoir guidée à travers les archives jésuites de France.

¹⁴ *Catalogus personarum & officiorum Provinciae Franciae Societatis Jesu, exeunte anno 1749*, s.n., s.d., p. 16; *exeunte anno 1751*, p. 3; *exeunte anno 1752*, p. 3, *exeunte anno 1753*, p. 8.

¹⁵ A.J.D.B., « Luneau de Boisjermain », *loc. cit.*, p. 26.

¹⁶ Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 25, *op. cit.*, p. 483.

¹⁷ Ms. Bastille 12006, f° 251, lettre de Luneau de Boisjermain au Comte de Saint-Florentin.

¹⁸ *Ibid.*

ont payé sa pension au séminaire de Saint-Louis. Ayant toutefois perdu ces appuis, et afin de continuer ses études « et parvenir à la prêtrise », il trouve un secours dans un « travail pénible et journalier », soit l'enseignement en ville et aux dames de la Visitation de Sainte Marie¹⁹. Il explique qu'il n'a alors « dans le monde aucune connoissance que celle de Madame de Feillette » à qui il ne peut refuser ses conseils et ses services, « quoique jeune de moitié plus qu'elle »²⁰. Après une « liaison » de onze mois avec cette dame, Luneau raconte, et n'ayant jamais voulu « manquer de respect envers l'épouse et le mari », il est « devenu la victime d'une jalousie » dont il ignorait la raison. On comprend alors le motif de l'affaire lorsqu'il supplie : « je ne dois pas être condamné sur une simple délation que j'étois bien éloigné de soupçonner, et qui devrait faire rougir mes accusateurs. Elle est exilée, j'en suis touchée, mais je n'ai pas la témérité de la défendre, et ne puis comprendre ce qui m'a attiré le même malheur [...] »²¹. Condamné à l'exil chez ses parents, Luneau « supplie les larmes aux yeux » qu'on le délivre de cette affaire car, dit-il : « [...] je ne serai pas le seul innocent sacrifié en sortant de Paris, je perds mes écoliers, ils sont tout mon bien, mes Parens à Bourges sont pauvres et retiroient de mon travail quelques secours, depuis dix ans ils n'ont rien fait pour moi parce qu'ils ne le pouvoient pas [...] »²². Heureusement pour Luneau, sa plainte est entendue et l'ordre d'exil est révoqué le 28 juillet²³.

S'il est possible de douter de quelques éléments du récit de Luneau – notamment de la pauvreté de ses parents²⁴ et de son désir de devenir prêtre – cette affaire a néanmoins le

¹⁹ Ms. Bastille 12006, f° 251v°.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, f°s 251v°-252.

²³ Ms. Bastille 12006, lettre de Bertin à Chalon, 1^{er} août 1758, f° 255.

²⁴ Bien qu'il ne soit pas impossible que le père de Luneau ait fait banqueroute, après des recherches dans les archives départementales du Cher à Bourges sur la famille de Luneau, nous n'avons pas trouvé d'indice suggérant les troubles financiers de la famille à cette époque. Dans une transaction conclue entre Luneau et son frère Guillaume-Joseph datée du 4 mai 1779, par exemple, on apprend l'achat par Luneau du quart de la succession de leur père, soit le quart du domaine situé à St-Germain des Bois, revenant à 2 234 livres. AD Cher, B 2571, f°s 1-1v°. En cas de banqueroute dans les années 1750, on pourrait penser que les parents de Luneau auraient alors vendu ce domaine.

mérite de nous renseigner sur ses premières années à Paris et sur ses activités d'enseignement. En dépit de ces péripéties, Luneau dispense plusieurs cours de grammaire, d'histoire et de géographie et publie son premier ouvrage dès 1759, un *Discours sur une nouvelle manière d'enseigner et d'apprendre la géographie, d'après une suite d'opérations typographiques*²⁵. L'année suivante, il publie son *Cours d'histoire universelle*, ouvrage pour lequel il entre en conflit avec son imprimeur Grangé²⁶. Comme nous le verrons plus en détail au chapitre 4, il s'agit du premier conflit dans lequel Luneau affronte un membre de la communauté des libraires et imprimeurs afin de faire valoir ses droits en tant qu'auteur. Occupé de 1765 à 1768 à la réédition de ce *Cours d'histoire* – en faisant cette fois-ci affaire avec Panckoucke²⁷ – c'est également à cette époque que Luneau prépare son édition des œuvres de Racine.

Comme on l'a exposé au chapitre précédent, c'est après avoir vendu de ses ouvrages sur Racine que le syndic des libraires effectue une saisie chez lui en 1768 et que débute le procès pour lequel il reçoit l'appui de Linguet et de Fenouillot de Falbaire. Soldée par un gain de cause pour Luneau²⁸, cette affaire entraîne Luneau dans une voie qu'il suivra toute sa vie, une lutte pour l'autonomie des auteurs envers la communauté des libraires et imprimeurs. Bien qu'il ait gagné son procès en 1770, qu'il ait réussi à faire annuler la saisie et qu'il ait alors reçu l'appui de plusieurs membres de la communauté littéraire tel que Voltaire²⁹, Luneau de Boisjermain anéantit peu à peu ce premier succès avec le procès qu'il mène cette fois contre les éditeurs de l'*Encyclopédie*, ces mêmes libraires-éditeurs ayant organisé la saisie chez lui deux ans plus tôt.

²⁵ Luneau de Boisjermain, *Discours sur la géographie*, op. cit.

²⁶ Luneau de Boisjermain, *Cours d'histoire universelle. Petits éléments*, Paris, Grangé, 1760.

²⁷ Luneau de Boisjermain, *Cours d'histoire universelle. Petits éléments*, Paris, Panckoucke, 3 vol, 1765-1768.

²⁸ Jugement rendu par M. de Sartine, Lieutenant Général de Police, entre le Sieur Luneau de Boisjermain et les Syndic & Adjoints de la Librairie & Imprimerie de Paris, Paris, 1770, 7 p. BnF, Ms. Fr. 22069 (10).

²⁹ Voltaire, *Correspondance*, t. X, Theodore Besterman (éd.), Paris, Gallimard, 1963-64, lettre à Luneau de Boisjermain (21-10-1769), p. 15.

2.2 Luneau, l'*Encyclopédie* et Diderot

Le procès impliquant Luneau de Boisjermain et les libraires LeBreton et Briasson, responsables de la publication de l'*Encyclopédie* sur plus de vingt ans, est sans aucun doute l'événement pour lequel notre auteur est le plus connu. Ce procès interminable, qui s'étale sur deux périodes, de 1770 à 1772 puis de 1776 à 1778 – intervalles séparés par les années Maupeou – a donné lieu à de multiples mémoires. En bref, dans le dernier mémoire qu'il produit contre les libraires en 1769 en raison de la saisie du mois d'août 1768, Luneau formule de nouvelles accusations contre les libraires de l'*Encyclopédie* pour avoir trompé leurs souscripteurs. Au nombre des torts, Luneau leur reproche d'avoir promis aux souscripteurs sept volumes de discours et deux volumes de planches au prix de 280 livres pour finalement leur charger un total de 850 livres pour 17 volumes de discours et six volumes de planches. Il les accuse également d'avoir manqué à leur engagement en ce qui concerne la typographie promise et d'avoir fait des dépenses inutiles, notamment pour la réalisation des planches. C'est en réponse à ces accusations que les libraires poursuivent Luneau au criminel et que s'amorce un des procès les plus suivis de l'époque.

Plusieurs historiens ont déjà procédé à l'analyse des nombreux mémoires, tant ceux de Luneau que des libraires, afin d'y trouver des détails pouvant nous renseigner sur l'histoire éditoriale de l'*Encyclopédie*, tels que ses coûts de fabrications, ses souscripteurs et ses recettes³⁰. Notre intérêt est ici tout autre. À l'aide des différents mémoires et des extraits de correspondance relatifs à cette histoire, nous avons comme objectif de mieux cerner le caractère et les motifs de Luneau de Boisjermain, ses relations avec les autres gens de lettres, principalement avec Denis Diderot.

³⁰ Particulièrement les études de John Lough, « Luneau de Boisjermain v. the Publishers of the Encyclopédie », *The Encyclopédie in eighteenth century England, and other studies*, Newcastle upon Tyne, Oriel Press, 1970 (1963), p. 96-158; Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1962; Robert Darnton, *The Business of Enlightenment. A Publishing History of the Encyclopédie 1775-1800*, Cambridge (MA) et Londres, Belknap Press of Harvard University Press, 1979 et de Françoise Weil, « L'impression des tomes VIII à XVII de l'Encyclopédie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 1, 1 (1986), p. 85-93.

Au début du conflit qui oppose Luneau au syndic des libraires, Diderot se range clairement du côté du premier. Il écrit d'ailleurs à Sartine le 13 octobre 1769 – selon la lettre transcrite par Luneau – :

Quoi! les libraires prétendent que nous ne pouvons faire imprimer nos ouvrages à nos frais et dépens; que, quand le Roi et son ministre nous auront accordé la permission, il faudra qu'ils soient les dépositaires de notre bien; que, quand nous leur aurons confié nos livres à vendre, ils en mettront l'argent dans leurs poches, nous payeront en livres de leurs fonds, et feront ensuite saisir chez nous ces livres; que nous n'aurons pas la liberté de nous adresser à des commerçants de province; que nos amis qui sont au loin, n'auront pas celle de s'adresser à nous! Jamais cela ne sera, et nous espérons que vous ferez bonne et prompte justice de ces prétentions, aussi ridicules qu'elles sont injustes. [...] N'est-il pas bien étrange que j'aie travaillé trente ans pour les associés de l'*Encyclopédie*; que ma vie soit passée, qu'il leur reste deux millions, et que je n'aie pas un sol? – A les entendre, je suis trop heureux d'avoir vécu³¹.

Quelques mois plus tard, Diderot rencontre le Directeur de la Librairie et, trouvant « Mr de Sartine fâché d'avoir à prononcer entre deux classes de citoyens à la tête desquels il est également placé »³², il se propose comme médiateur entre les libraires et Luneau afin « [d']empêcher que cet homme, dans les affaires duquel ils ont mis le feu, ne mette à son tour le feu dans les leurs »³³. Alors que Diderot prétend ne pas réellement connaître Luneau, ne l'ayant vu une première fois que lorsque celui-ci lui apporte ses mémoires contre les libraires, il le rencontre afin de le convaincre d'une issue possible, soit de vendre ses livres aux libraires « à un prix raisonnable au-dessous du prix marchand », proposition vivement rejetée. Devant l'intransigeance de Luneau, Diderot raconte : « aussitôt je courus chez le magistrat, pour qu'il en fût instruit » et se rend ensuite chez Briasson afin de lui proposer le même marché. Face à Briasson qui demeure « inflexible », il tente une dernière chance auprès de Le Breton qui doit passer chez lui. Toutefois, « il plut à Mr Le Breton d'être malade ce jour là » et dégoûté de toute l'affaire, Diderot abandonne son triste rôle de médiateur³⁴. En raison des accusations formulées par Luneau dans son dernier mémoire concernant la souscription pour l'*Encyclopédie*, l'histoire n'est toutefois pas close. Dès le début janvier 1770, les libraires

³¹ Diderot, *Correspondance*, vol. 9, *op. cit.*, p. 171.

³² *Ibid.*, p. 240, Lettre de Diderot à Monsieur....?, 28 décembre 1769.

³³ *Ibid.*, p. 161-162, lettre à Madame de Maux, septembre 1769.

³⁴ *Ibid.*, p. 241, Lettre de Diderot à Monsieur....?, 28 décembre 1769.

ripostent avec un *Mémoire à consulter pour les Libraires associés à l'Encyclopédie*³⁵. Luneau ne tarde pas à donner réponse le 30 janvier suivant³⁶, débutant la succession de toute une série de mémoires³⁷. C'est donc face aux accusations proférées par Luneau que les libraires Briasson et Le Breton intentent un procès contre lui qui s'ouvre le 7 septembre 1770.

Déjà incommodé par toute l'affaire, comme on l'a vu, ce n'est pas de plein gré que Diderot se trouve mêlé à l'histoire. Au début de 1770, Diderot a encore grand intérêt à conserver une bonne entente avec les libraires, ceux-ci étant garants du capital destiné à payer la dot de sa fille, et tous les volumes de l'*Encyclopédie* n'étant pas encore parus³⁸. C'est dans ce contexte qu'il écrit à Luneau : « J'ai une [...] grâce à vous demander, que vous ne me refuserez certainement pas : c'est de ne point faire mention dans vos Mémoires des sept derniers volumes de l'*Encyclopédie* charpentée³⁹. Ce fait ne peut être sçu que par moi. Il est étranger à votre affaire »⁴⁰. L'année d'après, lorsque les libraires publient la lettre que Diderot leur a envoyée et dans laquelle il se porte à leur défense, il ne peut toutefois plus rester muet. Suite à la publication d'un énorme mémoire par Luneau à l'été 1771 – celui-ci faisant 202 pages y compris les pièces justificatives⁴¹ – les libraires en produisent un de 74 pages dans lequel ils insèrent la fameuse lettre de Diderot. Dans celle-ci, l'encyclopédiste explique qu'il n'a pas lu le long mémoire de Luneau et que, dit-il, « je ne le lirai point, parce que j'ai mieux

³⁵ *Mémoire à consulter pour les Libraires associés à l'Encyclopédie* (7 janvier 1770), Paris, Lebreton, 1770, 30 p. BnF, Ms. Fr. 22069 (14).

³⁶ *Mémoire et consultation pour M. Luneau de Boisjermain, souscripteur de l'Encyclopédie, contre le sieur Briasson, ... et le sieur Lebreton, ... associé avec le sieur Briasson pour l'impression de l'Encyclopédie* (30 janvier 1770), Paris, Louis Cellot, 1770, 14 p. BnF, Ms. Fr. 22086 (4).

³⁷ Pour la liste complète, se référer à la bibliographie.

³⁸ Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, op. cit., p. 82-86.

³⁹ Luneau explique le terme dans sa lettre à Diderot : « [...] le sieur Le Breton a eu l'indignité de charpenter, c'est-à-dire d'élaguer, raccourcir, et supprimer tout à fait les articles qui étoient de votre composition [...] ». Denis Diderot, *Correspondance*, vol. 10, op. cit., p. 21, lettre de Luneau de Boisjermain, début 1770.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 20.

⁴¹ *Mémoire pour Pierre-Joseph-François Luneau de Boisjermain, Souscripteur de l'Encyclopédie...*, Paris, 1771. BnF, 4° Fm 34420 (5).

à faire [...] »⁴². Il comprend néanmoins les torts qu'on reproche aux deux libraires, torts qui ne peuvent être imputables qu'à lui en tant qu'éditeur de l'ouvrage :

Je hais toutes disputes; j'en suis las; mais il seroit bien malhonnête à moi de me tenir clos et couvert dans une circonstance où l'ignorance des faits, et non la méchanceté (car M. Luneau n'est pas méchant), se prévaut contre vous des fautes que j'ai pu faire, moitié par insuffisance, moitié par nécessité, pour en imposer à la Justice et vous tourmenter⁴³.

Diderot explique en effet qu'il a toujours supervisé les choix concernant la typographie et que si le nombre de volumes et de planches n'a cessé d'augmenter, c'est en raison de toutes les contributions venues des plus grands savants d'Europe : « il étoit impossible de sçavoir jusqu'où nous irions. Falloit-il jeter au feu tous ces matériaux? M. Luneau répondra, pourquoi non ? M. Luneau l'auroit fait, sans doute, à ma place »⁴⁴. En fait, questionne Diderot, comment Luneau peut-il remettre en cause les différentes opérations éditoriales de l'*Encyclopédie*, lui qui « [...] en qualité d'Amphibie, connoît et le rôle d'Auteur et celui de Libraire [...] »⁴⁵?

Sans surprise, Luneau ne tarde pas à formuler sa réplique qui paraît quelques jours plus tard et dont une portion s'adresse directement à Diderot⁴⁶. En premier lieu, Luneau exprime sa surprise d'avoir trouvé la fameuse lettre attachée au mémoire des Libraires : « J'ai parlé de vous avec éloge dans mon Mémoire & dans les Plaidoyers que j'ai eu l'honneur de prononcer au Parlement. Vous m'injuriez »⁴⁷. Luneau pouvait en effet s'attendre à ce que le célèbre encyclopédiste se range dans son camp :

⁴² Lettre À MM. Briasson et Le Breton, 31 août 1771 dans le *Mémoire pour les libraires associés à l'Encyclopédie*, Paris, Le Breton, 1771, p. 68-74. BnF, 4° Fm 34420 (8).

⁴³ *Ibid.*, p. 71.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 69-70.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 69.

⁴⁶ *Précis pour le Sieur Luneau de Boisjermain, servant de réponse au Mémoire distribué contre lui sous le nom des Libraires associés à l'Encyclopédie, et aux pièces jointes*, Paris, Simon, 1771, 28 p. BnF, 4 Fm 34420 (6).

⁴⁷ *Ibid.*, p. 10.

L'an passé, vous applaudissiez au courage avec lequel je repoussais les outrages dont j'étois devenu l'objet. Vous m'inspiriez une nouvelle ardeur. Vous me donniez des conseils sur la marche que je devois tenir. Je vous croyais mon ami; vous me le disiez; vous m'embrassiez. Je vous aimais; je vous l'ai dit encore la dernière fois que j'ai dîné chez vous chez M. de Falbaire, notre ami commun. [...] Je croyais trouver dans vous un appui. Au moment où j'étois près de triompher de mes adversaires, vous vous unissez à eux pour m'attaquer⁴⁸.

Luneau tient ensuite à répondre à chacun des énoncés de la lettre du philosophe. Il se défend bien, par exemple, d'être assimilé à un libraire : « Vous êtes plus *amphibie* que moi, je vous assure. Je ne suis point Libraire; il n'y a que vous qui le croyez »⁴⁹. En ce qui concerne la prétention de Diderot voulant qu'il eût préféré brûler les contributions supplémentaires, il ne cherche pas à se défendre. Plutôt, il ose déclarer – faisant notamment référence aux volumes « charpentés » par Le Breton – : « Dans le choix que vous avez fait des matériaux de l'*Encyclopédie*, il y a bien des articles qu'on auroit pu jeter au feu sans regret. M. Le Breton s'en est aperçu comme moi »⁵⁰. Luneau ajoute : « [...] n'est-il pas vrai que, si l'on ôtoit de cet ouvrage tout ce qui y est répréhensible, il n'y resteroit rien du vôtre⁵¹? »

Dans sa lettre, Diderot nie également avoir fourni les informations lui-même à Luneau, ce à quoi celui-ci répond : « Mais à qui le persuadez-vous? De qui puis-je tenir tout ce que je sçais sur l'impression de l'*Encyclopédie*? Est-ce de M. d'Alembert? Je ne lui ai jamais parlé »⁵². Face à l'affront que Diderot lui fait, Luneau exprime tout son désarroi avec une exagération qui lui est bien propre : « Il faut donc que j'arrache de mon cœur l'amitié, la tendresse que j'éprouvois pour vous. Cet effort me coûte plus que tous les maux qu'on m'a faits. Je suis fâché d'une chose, c'est que vous me forciez de vous donner en spectacle à toute l'Europe »⁵³. Au terme de sa réponse à la lettre de Diderot, déclinée point par point, Luneau

⁴⁸ *Précis pour le Sieur Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 11.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 19.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 20,

⁵¹ *Ibid.*, p. 22.

⁵² *Ibid.*, p. 11.

⁵³ *Ibid.*, p. 13.

démontre bien son attitude face à cette sorte de duel qui n'a en fait pour but que de divertir le public : « Ceci est un roman que vous avez fait pour vous amuser. J'y réponds sur le même ton. Dans les affaires sérieuses, un peu de gaieté ne messied point. Courage, Monsieur; amusons le Public; il y a si longtemps que nous l'ennuyons l'un et l'autre, qu'il nous sçaura gré de cette attention⁵⁴ ». Tout au long de son argumentation, il est vrai que Luneau ne manque pas d'utiliser quelques pointes d'humour comme lorsqu'il écrit, à propos des planches : « Quoi! Votre génie s'enflamme parce que tout Paris et moi trouvons ridicule que l'on n'ait pas pu faire dessiner la puce et le pou sans une page in-folio. Voilà votre caractère; un rien vous échauffe »⁵⁵.

Grâce aux échanges entre Luneau et Diderot, on commence également à mieux esquisser le portrait de Luneau de Boisjermain, non mécontent de toute l'attention dont il est le centre. Il n'est d'ailleurs guère surprenant qu'il tienne à plaider lui-même à la cour lorsque débute le procès devant les juges le 21 août 1771. Bien que Perrin, l'avocat des libraires, ait voulu s'opposer à « cette innovation » et qu'il s'agisse d'une « faveur qui s'accorde assez difficilement », les juges consentent à ce que Luneau plaide lui-même « ayant conçu que cette nouveauté leur attirerait beaucoup de monde, et donnerait à la cause une célébrité qui rejaillirait sur le tribunal »⁵⁶. Pour Luneau, il s'agit d'attirer un large public vers son procès, annoncé comme un réel divertissement : « [...] l'orateur, qui se sent apparemment les forces nécessaires pour jouer son personnage, fait courir des billets, portant invitation de se trouver, à huit heures du matin, à la chancellerie du Palais, où sera le spectacle qu'il annonce »⁵⁷. Bachaumont, qui se range dès le début du côté de Luneau, raconte en effet le succès de l'auteur qui charme tant le public que les juges, « attendris jusqu'aux larmes », faisant notamment référence à son passé jésuite⁵⁸. Siméon-Prosper Hardy – qui se porte clairement à

⁵⁴ *Précis pour le Sieur Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 26.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 24.

⁵⁶ Bachaumont, *Mémoires secrets*, nouv. éd. M. J. Ravenel, t. 3, Paris, Brissot-Thivars, 1830 (1762-1787), p. 332.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 337.

la défense de ses collègues, lui-même membre de leur corporation et ayant tenu une librairie de 1755 à 1762 – raconte également l'événement, disant que : « Le sieur Luneau plaide avec esprit, mais non sans lancer un grand nombre de sarcasmes contre les libraires en général qu'il attaque sous différents prétextes »⁵⁹. Hardy témoigne également de la grande confiance de l'auteur : « On disoit que le sieur Luneau de Boisgermain avoit déclaré qu'il se brûleroit la cervelle, s'il n'obtenoit pas soixante-mille livres de dommages intérêts dans cette affaire [...] »⁶⁰. Cette assurance semble d'ailleurs le servir et Luneau obtient un franc succès, du moins auprès du public. Dans la correspondance littéraire pour le roi de Danemark, on lit qu'une fois le plaidoyer de Luneau terminé : « La compagnie des souscripteurs et les antilibraires battirent des mains trois fois, et l'orateur en s'en allant reçut les applaudissements dûs à ses véhémentes sorties contre les libraires encyclopédiques et le corps de la Librairie »⁶¹. Bachaumont écrit également :

Le sieur Luneau de Boisgermain, après trois séances, a fini hier son plaidoyer contre les libraires. Depuis long-temps on n'avait pas vu au Palais une affluence de monde aussi prodigieuse. Le public a paru très-content de l'orateur qui, à la beauté de la diction a réuni l'élocution la plus pittoresque. Il y a mis ce pathos qui fait toujours un grand effet, et qui, rendu d'une voix cassée et presque éteinte, a produit une sensation étonnante sur les spectateurs, et a fait pleurer les juges. On assure avoir surpris des larmes à quelques libraires, moins prévenus, sans doute, que leurs confrères, adversaires de l'orateur. Enfin on s'accorde généralement à convenir que peu d'avocats de l'ancien barreau eussent aussi bien, et qu'aucun n'eût certainement mieux plaidé que cet accusé⁶².

⁵⁹ Siméon-Prosper Hardy, *Mes Loisirs, ou Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connoissance*, t. II (1771-1772), Pascal Bastien, Sabine Juratic et Daniel Roche (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2009. p. 336. Pour charmer les juges, Hardy décrit bien tous les procédés employés par Luneau : « Le sieur Luneau fait usage dans ce plaidoyer de tout son talent et il annonce bien le motif qui le faisoit agir dans cette affaire par le compliment qu'il adresse à la nouvelle Cour, en déclarant qu'il s'estimoit heureux de pouvoir consigner à ses pieds le respect qu'il auroit toujours pour elle; ajoutant que s'il eut eu lui-même la faculté de choisir ses juges, son choix n'auroit pu tomber sur des personnes plus judicieuses et plus éclairées, &c. &c. lui annonçant en outre, que dans un tems où l'esprit de système sembloit favoriser toute indépendance, elle accorderoit sa protection à ceux qui ne s'étoient point écartés de leur devoir ». p. 341-342.

⁶⁰ Hardy, *Mes Loisirs*, op. cit., p. 336.

⁶¹ Cité dans Diderot, *Correspondances*, vol. 11, op. cit., p. 136.

⁶² Bachaumont, *Mémoires secrets*, op. cit., t. 3, p. 339.

Si Luneau semble se divertir de cette histoire pour laquelle il est plus que confiant, Diderot ne semble guères amusé. Déjà en août 1771, Gerbier (qui prendra la relève de Perrin en tant qu'avocat pour les libraires), lui conseille : « Laissez là cet écrivain. Il ne mérite pas votre colère »⁶³. L'avocat lui recommande également de ne pas publier son mémoire intitulé *Au Public et aux Magistrats* dans lequel Diderot tient à réfuter une à une toutes les prétentions de Luneau⁶⁴. Car s'il continue à dénoncer la saisie que le syndic des libraires avait organisée chez Luneau en 1768 : « Je le dis, je l'écris. Je le dirois, je l'écrirois encore »⁶⁵, il tient à dissocier les deux affaires : « L'exhorter à défendre bravement les privilèges des gens de lettres contre le *Corps de la Librairie*, ou à spolier injustement *deux Libraires*, ce sont des choses très différentes, qu'apparemment il croit honnête de confondre, puisqu'il l'a déjà fait »⁶⁶. Malgré sa méfiance longtemps exprimée envers les libraires, Diderot tient en effet à les défendre dans ce cas précis : « Hé, Messieurs, ce qu'il s'agit de juger, ce n'est pas le Libraire; c'est sa cause. Il n'est pourtant pas impossible qu'un Libraire ait raison, par hasard, une fois »⁶⁷. Adoptant un ton véritablement irrité, il écrit : « Mais qu'importe que M. Luneau m'approuve ou me désapprouve? M. Luneau n'est rien »⁶⁸. Qui plus est : « M. Luneau [est] un homme sans autorité, sans caractère et sans poids, un inconnu [...] »⁶⁹. Il conclut finalement son mémoire en écrivant que :

M. Luneau qui me loue, M. Luneau qui m'outrage, sera le même Luneau pour moi; [...] je me hâte de retourner à la tranquillité de mon cabinet et à la douceur de mes études, dont je ne me suis pas laissé distraire sans répugnance, et que je ne sacrifierai pas davantage à M. Luneau, quelque nouvelle insulte qu'il puisse m'adresser⁷⁰.

⁶³ Diderot, *Correspondance*, vol. 11, *op. cit.*, lettre de Gerbier à Diderot, 22 août 1771, p. 131.

⁶⁴ Diderot, *Au Public et Aux Magistrats*, Reproduit dans Diderot, *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 11, p. 99-124.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 100.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 116.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 104.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 106.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 107.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 124.

Mais qui est donc, en effet, Luneau face à un Diderot ? Dans une lettre qu'il adresse au philosophe en décembre, Luneau tient justement à illustrer cette iniquité : « Vous vous serez dit : Je suis un grand homme; M. Luneau n'est pas aussi grand que moi. Il faut que j'écrive contre lui. [...] Dès que M. Luneau me verra, il aura peur, il s'enfuira »⁷¹. Usant du ton sarcastique que nous lui connaissons, Luneau poursuit alors : « Assurément, je vous sçais très mauvais gré de l'importance que vous me donnez. Vous voulez donc me rendre ridicule? – Je le suis bien assez sans vous. Consolons-nous l'un et l'autre de ce malheur »⁷².

Malgré la répugnance de Diderot qui tient à « retourner à la tranquillité », les libraires comptent bien sur son appui. Alors pressenti pour remplacer Perrin, Gerbier lui écrit : « [...] vous m'aidez à arracher à cet odieux personnage le manteau dont il se pare »⁷³. L'implication de Diderot n'est toutefois pas rendue publique d'un œil favorable par Bachaumont disant que celui-ci « persiste à se rendre le champion des libraires [...] »⁷⁴. Pourtant, Diderot semble bien ennuyé par toute cette histoire. Dans une lettre qu'il adresse au Comte Nesselrode, Grimm relate les ennuis causés à son ami Diderot qui « [...] avait reçu ce Luneau vingt fois chez lui, comme cent autre polissons dont il ne sait pas le nom. Les libraires firent imprimer sa lettre à la suite de leur plaidoyer; elle était déplacée en tout sens. [...] Luneau n'a cessé depuis ce moment de l'accabler d'horreurs de toutes espèces [...] »⁷⁵.

Près d'un an après le début des procédures, les choses se compliquent également pour Luneau. Afin de se défendre au moyen d'un nouveau mémoire produit à l'automne 1771, Hardy explique les difficultés – très compréhensives – qu'éprouve Luneau qui « ne trouveroit point d'imprimeur qui voulût imprimer pour lui », le forçant à obtenir un arrêt qui oblige

⁷¹ Diderot, *Correspondance*, vol. 11, *op. cit.*, lettre 717 De Luneau à Diderot, 1^{er} décembre 1771, p. 242-243.

⁷² *Ibid.*, p. 244.

⁷³ *Ibid.*, p. 191, lettre de Gerbier à Diderot, automne 1771.

⁷⁴ Bachaumont, *Mémoires secrets*, *op. cit.*, t. 5, p. 363-364.

⁷⁵ Lettre de Grimm au Comte W. Nesselrode, 7 février 1774, citée dans Diderot, *Correspondance*, vol. 13, *op. cit.*, p. 192.

Simon, imprimeur du Parlement, « sous peine de prison », à imprimer pour lui⁷⁶. Grâce à ses plaidoyers, ses mémoires et l'appui d'une portion importante du public « qui avoit paru à toutes les audiences fort déchaînée contre [les libraires] », Luneau sort gagnant du délibéré « qui dura près d'une heure et demie »⁷⁷. Loin de lâcher prise, c'est alors que les libraires font officiellement appel à M^e Gerbier de la Massillaye : « On assuroit aussi, écrit Hardy, qu'il deviendrait le sauveur de la librairie [...] »⁷⁸. C'est ensuite en avril 1772 que reprennent les activités en la Grand-Chambre du Parlement, mais pour une journée seulement. D'une part, le report de la cause est dû à Gerbier qui demande à avoir « le tems de s'instruire »⁷⁹ et, d'autre part, à Luneau « [...] qu'on disoit avoit été saigné trois fois le samedi précédent, et qui se trouvoit parconséquent [h]ors d'état de plaider lui-même, comme il se l'étoit proposé [...] »⁸⁰.

En juin, Luneau « qui n'est jamais en reste », explique Bachaumont, fait imprimer sa *Réponse signifiée au Précis des Libraires*⁸¹ distribuée le 15 du même mois et dans laquelle il « réfute avec sa précision, sa vivacité, sa logique ordinaire, les équivoques, les paralogismes, les raisonnements insidieux, les considérations, les fins de non-recevoir de ses adversaires, et il égaye tout cela, autant que la matière le comporte, de plaisanteries, d'ironies, d'anecdotes, qui puissent en faire passer la sécheresse »⁸². De retour devant les juges le 22 juin, l'avocat général, Vergès, recommande cependant la suppression de la requête de Luneau. Malgré cette intervention, les juges sont départagés : 12 sont en faveur de Luneau, 12 en faveur des libraires. En raison de ce partage, explique Hardy, « on prend le parti [...] d'ordonner un appointement à mettre au rapport du même conseiller, le sieur Goudin, ce qui r'envoyoit fort

⁷⁶ Hardy, *Mes loisirs*, op. cit., p. 347, septembre 1771.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 351.

⁷⁸ Hardy, *Mes loisirs*, op. cit., p. 409, 20 novembre 1771.

⁷⁹ Bachaumont, *Mémoires secrets*, op. cit., t. 6, 24 avril 1772, p. 148-149.

⁸⁰ Hardy, *Mes loisirs*, op. cit., p. 546, 27 avril 1772.

⁸¹ *Réponse signifiée de M. Luneau de Boisjermain au Précis des Libraires associés à l'impression de l'Encyclopédie*, distribuée le 15 juin 1772, Paris, Simon, 1772, 20 p. BnF, 4 Fm 34420 (14).

⁸² Bachaumont, *Mémoires secrets*, op. cit., t. 6, 23 juin 1772, p. 174-177.

loin et peut-être arrêtoit pour toujours le jugement de cette affaire, dont on avoit tant fait de bruit »⁸³. En raison de la division des voix, raconte cette fois Bachaumont, « on renvoie l'affaire à une nouvelle instruction qui la rend ordinairement interminable; et c'est ce qui pouvoit arriver de mieux aux Libraire, qui triomphent »⁸⁴.

C'est finalement en juillet 1776 que reprend l'affaire qui ne sera conclue qu'en 1778. Grâce au passage du temps et au changement de règne avec l'arrivée de Louis XVI, les deux parties relatent plus librement les conditions dans lesquelles sont produits les derniers volumes, soit après l'interdiction de l'*Encyclopédie* en 1759⁸⁵. En outre, alors que reprend le procès, seul Le Breton est toujours vivant, Briasson étant mort depuis 1775. Puisqu'il n'est pas ici utile d'entrer dans le détail des nouvelles poursuites, notamment en lien avec les frais d'envois et d'emballages de l'*Encyclopédie* ainsi que l'argent reçu des souscripteurs, nous nous contentons de relater les derniers incidents. Bien que le jugement prononcé en 1772 ait été à la faveur des libraires, la communauté s'inquiète des nouvelles procédures. En février 1777, Hardy rapporte qu'« on regardoit la perte de ce procès, si elle venoit à avoir lieu [...] comme l'échec le plus considérable qu'ils pussent éprouver dans la fortune brillante dont ils jouissoient »⁸⁶. En mars, Hardy craint également pour les libraires en raison du nouveau mémoire de Luneau qui donne « lieu d'appréhender pour eux que le jugement à intervenir ne leur fît éprouver le plus terrible échec »⁸⁷. Alors qu'au début du mois d'août 1778, les libraires produisent un énième mémoire, « M. Luneau, toujours actif & courageux, raconte Bachaumont, [...] a ramassé ses forces et & fait un mémoire en réponse [...] »⁸⁸. Luneau termine d'ailleurs ce texte en exprimant les sacrifices que toute l'histoire lui a coûtés : « J'étois dans l'âge où les succès, l'envie de s'avancer ne connoissent point d'obstacles, où

⁸³ Hardy, *Mes loisirs*, *op. cit.*, p. 593, 30 juin 1772.

⁸⁴ Bachaumont, *Mémoires secrets*, *op. cit.*, t. 6, 1^{er} juillet 1772, p. 179.

⁸⁵ Lough, « Luneau de Boisjermain v. the Publishers », *op. cit.*, p. 135.

⁸⁶ BnF, Ms. Fr. 6682, mardi 25 février 1777.

⁸⁷ *Ibid.*, 18 mars 1777.

⁸⁸ Bachaumont, *Mémoires secrets*, *op. cit.*, 16 août 1778, t. 12, p. 72.

tout s'empresse à aider un homme qui cherche à se distinguer. J'ai passé neuf ans de ma vie dans la douleur; je n'ai rien fait qui me la fasse oublier »⁸⁹. Malgré les nombreuses années d'effort et, « malgré sa vigoureuse défense » nous dit Bachaumont, Luneau est officiellement débouté le 14 août 1778. Ce faisant, raconte Hardy, « les libraires gagnoient leur procès en triomphant d'un ennemi qu'on pouvoit bien regarder comme implacable, tant il leur avoit suscité de persécutions en tout genre depuis nombre d'années »⁹⁰.

Tel qu'on peut le constater, le procès qui l'oppose aux libraires de l'*Encyclopédie* occupe Luneau pendant près d'une décennie de 1769 à 1778. En dépit du fait que cet épisode se solde par un échec cuisant pour notre auteur, celui-ci profite néanmoins de cette période pour entreprendre plusieurs projets. En 1773, il édite notamment *Les Vrais principes de la lecture, de l'orthographe et de la prononciation françoise, de feu M. Viard*, un ouvrage qui sera maintes fois réédité⁹¹. Sa plus grande réalisation demeure cependant la création du Bureau de l'abonnement littéraire, qu'il imagine dès 1769.

2.3 Le Bureau de l'abonnement littéraire

En 1773, alors que le procès contre les libraires est suspendu, qu'il est endetté et qu'il tient plus que jamais à assurer lui-même le débit de ses livres tout en évitant les conflits avec la communauté des libraires, Luneau de Boisjermmain met officiellement sur pied son « Bureau de l'Abonnement littéraire » afin de faire passer en province n'importe quel ouvrage au prix de Paris. Dans sa brochure, il titre ainsi son projet :

ABONNEMENT LITTÉRAIRE, servant pour la Province, à l'expédition par la poste de tous les livres brochés, & autres nouveautés littéraires imprimées avec permission &

⁸⁹ *Mémoire pour P.-J.-Fr. Luneau de Boisjermmain, servant de réponse à un mémoire du sieur Le Breton et de ses associés, intitulé : Dernier état des choses à juger*, Paris, Knapen, 1778, p. 12. BnF, 4 Fm 34420 (32).

⁹⁰ BnF, Ms. Fr. 6682, samedi 10 mai 1777.

⁹¹ Luneau en fera deux rééditions, en 1778 et en 1797. Après sa mort, son livre sera maintes fois réédité pour fins d'éducation scolaire, soit chaque année de 1810 à 1818, puis en 1825, 1829 et 1830. Suscitant toujours de l'intérêt, on retrouve même une réimpression en 2009 (par Kessinger Publishing, Whitefish, Montanat) et en 2010 (par Bibliobazaar, Charleston, South Carolina).

privilège, lesquels seront remis PORT FRANC, & POSTE RESTANTE dans toutes les Villes du Royaume, aux personnes qui les demanderont, au prix duquel article sera vendu publiquement chez les différens Libraires de Paris⁹².

Afin d'expliquer l'origine du projet, Luneau débute par illustrer « l'amour des sciences & des arts » d'ores et déjà manifesté dans les provinces : « Il y a part-tout aujourd'hui des Académies florissantes, & des gens de lettres instruits qui l'emportent souvent sur ceux de la capitale par la sagesse de leurs vues, la pureté de leur goût, l'étendue de leurs connoissances, les encouragements qu'ils donnent à ceux qui les cultivent »⁹³. Toutefois, même si l'on distribue gazettes et périodiques en province qui annoncent les nouveautés littéraires, argue Luneau, tous les journaux, en plus d'être dispendieux, ne permettent pas de réellement prendre connaissance de tous les nouveaux livres. Plusieurs facteurs rendent inévitablement difficile l'acquisition depuis la province d'ouvrages vendus à Paris, principalement la distance et les frais de port. Comme l'auteur l'explique, un libraire de Paris n'acceptera généralement pas de faire parvenir un seul livre à un particulier en province puisque le port d'un paquet par voitures publiques ou la poste sont toutes deux des options fort chères. Vu « l'embarras du transport » et l'impossibilité pour les libraires parisiens de traiter les demandes individuelles ne provenant pas de la capitale, « on est donc obligé de s'en passer, ou d'attendre une occasion favorable pour se procurer [les livres] dont on a besoin »⁹⁴. C'est en considérant tous ces obstacles que Luneau projette de faire passer toutes les nouveautés en province et ce, port franc.

Il s'agit certainement à tout point de vue d'une innovation. Puisque son procédé semble trop beau pour être vrai, Luneau tente de rassurer les lecteurs :

On regretteroit certainement tout le travail dans lequel cette idée a engagé, s'il n'avoit pas conduit à trouver *un moyen de faire passer par la poste dans tout le royaume, les nouveautés littéraires, sans que ceux qui les recevront aient rien à déboursier, que le prix auquel elles se vendent publiquement à Paris*. Cette offre n'est point de la nature de

⁹² BnF, Ms. Fr. 22123 (48), f^{os} 218-221v^o, Prospectus de l'Abonnement littéraire, 1773.

⁹³ *Ibid.*, f^o 218.

⁹⁴ *Ibid.*

celles sur lesquelles on tâte le goût du public, sans avoir prévu les difficultés qui s'opposent à son exécution⁹⁵.

Afin de montrer l'ampleur de ses démarches, il mentionne comment l'origine du projet remonte à 1764 et comment il fut déjà rendu public dans le *Mercure de France* en 1770. Dans un *Avis au public* publié dans l'édition d'avril 1770 du *Mercure*, on lit en effet que, suite à l'issue du procès qu'il a gagné contre le syndic des libraires, la suspension du débit de ses ouvrages est désormais levée, permettant aux lecteurs de la capitale de se procurer ses livres chez le libraire Delalain. Toutefois,

les libraires étrangers ou nationaux & les personnes qui habitent la province, s'adresseront à *M. Luneau de Boisjermain*, à l'hôtel de la Fautrière à côté de la Comédie Française. Lui seul se charge de leur faire parvenir, port franc, ses ouvrages, & tous les livres imprimés avec permission, au même prix qu'elles les acheteroient si elles étoient à Paris, sans rien exiger d'elles pour frais de caisse, d'emballage & de commission. La seule condition qu'il met à ce service gratuit, c'est qu'elles lui feront payer d'avance le prix de tout ce qu'elles demanderont⁹⁶.

Afin de leur faire connaître les nouveautés, Luneau continue, il se propose de faire parvenir aux abonnés un catalogue complet tous les mois, tel qu'il a commencé à le faire dès janvier 1769⁹⁷.

C'est ainsi que naît le projet. Ce n'est toutefois qu'avec la diffusion en 1773 de la brochure qui contient la description du projet ainsi que le premier catalogue de nouveautés que l'entreprise prend réellement forme. Pour recevoir le catalogue, qui contiendra le titre et le prix de chaque livre, et le recevoir franc de port tant à Paris qu'en province, il faudra déboursier 6 livres par an. Comme il le stipule dans son avis passé dans le *Mercure* en 1770, les acheteurs intéressés doivent « passer d'avance le prix de tous les objets qu'elles voudront se procurer » en plus de payer le port des lettres et de leur argent⁹⁸. Il tient d'ailleurs à préciser : « C'est une condition expresse à laquelle tout le monde est prié de se conformer; c'est la seule en vertu de laquelle il s'oblige envers chaque personne à faire parvenir, PORT

⁹⁵ BnF, Ms. Fr. 22123 (48), f° 218.

⁹⁶ *Mercure de France, dédié au roi*, Paris, Lacombe, avril 1770, vol. 2, p. 138-139.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 140.

⁹⁸ BnF, Ms. Fr. 22123 (48), f° 218v°.

FRANC, tous les articles qu'on lui demandera, au même prix qu'ils se vendent à Paris »⁹⁹. Puisque les acheteurs doivent envoyer les sommes d'avance, Luneau s'empresse de promettre le remboursement « si rien ne constatoit qu'ils ont reçu tous les articles [...] »¹⁰⁰. Après avoir expliqué toutes les procédures (concernant notamment la signature des bordereaux de réception), Luneau spécifie que les acheteurs seront prévenus à leur domicile de l'arrivée de leur paquet qu'ils pourront aller chercher au bureau de poste le plus près. Afin de faciliter la tâche, il fournit même une liste des bureaux de postes auxquels les habitants de chaque ville doivent s'adresser¹⁰¹.

Bien entendu, afin de pouvoir offrir le port des livres gratuits, il se limite aux formats in-8°, in-12, in-16 et in-24 « qui se vendent dans PARIS brochés, piqués, ou en feuilles. Dans le cas des formats plus grands, soit les in-4° et in-folio, il promet également l'envoi gratuit des feuilles : « autant qu'elles pourront se réduire, en les pliant, au format in-8° »¹⁰². Dans le cas des grands formats reliés, qui seront envoyés par voitures publiques, il faudra toutefois payer les frais de caisses et d'emballage, soit « 5 pour cent du prix des demandes qui n'excéderont pas la somme de 200 livres, & trois pour cent du prix les demandes qui excéderont 200 livres »¹⁰³.

Afin de rendre son entreprise des plus attirantes, Luneau propose aussi divers services à ses clients. Tout d'abord, grâce à son catalogue, Luneau offre notamment un service publicitaire pour les « particuliers de Paris ou de la Province qui voudront répandre dans Paris ou dans le royaume des avis relatifs à leurs occupations, à leur industrie & à leur talents; leurs adresses, l'état des marchandises qu'ils débitent dans leurs ateliers, boutiques ou magasins [...] »¹⁰⁴. Pour ce faire, les intéressés doivent envoyer leur notice préalablement

⁹⁹ BnF, Ms. Fr. 22123 (48), f° 218v°.

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ *Ibid.*, f°s 219-219v°.

¹⁰² *Ibid.*, f° 218v°.

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ *Ibid.*

imprimée¹⁰⁵ et munies de leur permission d'impression¹⁰⁶. Pour ceux « qui n'entendent rien à l'impression », cependant, Luneau se propose « de faire approuver, imprimer, sécher, plier, mettre sous bande, cacheter, affranchir & distribuer » les avis pour lesquels tous les frais devront être payés d'avance¹⁰⁷. En outre, afin d'éviter aux acheteurs réguliers de payer maintes fois les ports d'argent pour chaque ouvrage désiré, Luneau leur propose de lui envoyer une plus grande somme dont il leur rendra compte à chaque usage. Au nombre des services proposés, on compte aussi l'envoi de livres en lien avec un thème préféré. En effet, l'auteur propose à « ceux qui souhaiteront recevoir les nouveautés, au moment où elles paroissent » de désigner « le genre de celles qu'on pourra leur envoyer sans ordre » avec le prix qu'ils souhaitent payer¹⁰⁸. Finalement, il propose aussi l'envoi des livres port franc « au premier moment de la distribution » et ce, aux « grands Seigneurs, les personnes riches, & de tout état » en plus d'offrir ses services aux étrangers à qui il est possible de venir chercher leurs livres dans un bureau de poste français¹⁰⁹.

Le projet semble certes ambitieux, et pourtant, il fonctionne, du moins pour un temps. Comment Luneau de Boisjermain arrive-t-il à offrir un service qu'aucun libraire ne semble pouvoir assurer ? Dans une lettre qu'il envoie au libraire Panckoucke le 30 avril 1777, en parlant des *Mémoires* Noailles-Millot, Voltaire mentionne l'utilisation de ce service, disant : « l'on vient de m'en apporter un nouvel exemplaire par la voie de M. Luneau de Boisjermain »¹¹⁰. Plus tard la même année, Voltaire exprime d'ailleurs sa surprise face à l'efficacité de ce procédé. Dans une lettre qu'il adresse à Jean-François de la Harpe le 25 octobre, il écrit :

¹⁰⁵ Luneau spécifie également les modalités d'impression pour les notices qui doivent être de format « in-8° sur carré de Limoge, d'Auvergne ou de Normandie, pliées & mises sous bande ». BnF, Ms. Fr. 22123 (48), f° 218v°.

¹⁰⁶ *Ibid.*, f°s 218v°-219.

¹⁰⁷ *Ibid.*, f° 219.

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ Voltaire, *Correspondance*, t. XII, *op. cit.*, p. 805, lettre de Voltaire à Charles-Joseph Panckoucke, 30 avril 1777, à Ferney.

J'ai quelque chose à vous envoyer, et je ne sais comment m'y prendre. J'ignore si l'on peut encore s'adresser à M. de Vaines. Tout change dans votre pays à chaque quartier de lune. Il est plaisant que M. Luneau de Boisjermmain puisse envoyer par la poste tous les livres qu'il veut, et qu'on ne puisse pas faire parvenir quatre feuilles d'impression à son ami, sans courir le risque de la confiscation¹¹¹.

Selon d'Hémery, lieutenant de Police et inspecteur de la Librairie, qui examine l'exposé du *Bureau* en 1773, le : « Projet dud[it] M. Luneau de Boisjermmain [ne] peut avoir lieu qu'autant que les libraires voudront bien lui faire la remise. Le profit principal sur lequel il compte est sur l'argent qu'il touchera d'avance pour une chose qu'il ne payera qu'à terme [...] »¹¹². Après avoir résumé le procédé, d'Hémery doute cependant de la coopération des libraires – contre qui Luneau est toujours en guerre – nécessaire à la réussite de l'entreprise : « M. le Chancelier ainsi que M. de Sartine ont approuvé ce Projet qui ne sera surement pas accueilli de la Librairie dans ce moment surtout où Luneau s'occupe encore du procès contre les Libraires de l'Encyclopédie »¹¹³. Considérant la guerre ouverte entre Luneau et les libraires parisiens, les inquiétudes de d'Hémery sont certainement fondées. Pourtant, notre auteur semble bel et bien tirer son épingle du jeu.

Pour en connaître davantage sur le procédé employé par Luneau, nous pouvons heureusement nous référer à l'explication qu'il en fait dans ses *Observations sur les améliorations dans le service des postes* en 1791¹¹⁴. Alors que l'auteur a pour objectif de démontrer l'absurdité des réformes proposées en 1790 en ce qui concerne la poste, il se sert de sa propre expérience en tant qu'instigateur du Bureau de l'abonnement littéraire. Afin d'entrer en matière, Luneau cite le rapport qui stipule comment

La Poste ne se charge du port des livres que lorsqu'ils lui sont remis par un Particulier, à qui l'on a donné le privilège exclusif de faire avec elle cette espèce de contrat. Ce

¹¹¹ Voltaire, *Correspondance*, t. XIII, *op. cit.*, p. 69, lettre de Voltaire à Jean-François de la Harpe, 25 octobre 1777 à Ferney. Il est sans doute à noter que le commerce de Luneau ne peut s'opérer que de la capitale. En effet, comme le note l'auteur, l'envoi de livres n'est alors permis que de Paris aux provinces, et non l'inverse. Luneau de Boisjermmain, *Observations sur les améliorations dans le service des postes*, Paris, Au bureau de l'Abonnement littéraire, p. 52-53.

¹¹² BnF, Ms. Fr. 22123 (47), f° 217, note de d'Hémery sur le projet de Luneau de Boisjermmain, 1^{er} février 1773.

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ Luneau de Boisjermmain, *Observations sur postes*, *op. cit.* Référence complète à la note 110.

Particulier est très-peu connu [...]. De plus, ce Particulier se réserve, en vertu de son privilège exclusif, un bénéfice sur les commission qu'on lui donne, & qu'il est défendu de donner à un autre¹¹⁵.

Comprenant que le « particulier » réfère à lui-même, Luneau tient à préciser la nature du « privilège » en question. Tout d'abord, l'auteur se défend bien d'être le seul particulier à qui il soit permis d'envoyer des livres par la poste. Comme exemples, il nomme quelques libraires ainsi que de Gaigne, Buc'hoz, Prévôt de Saint-Lucien, d'Arnaud et de Gournay, tous des auteurs ayant fait publier à leur compte¹¹⁶. Afin d'entrer dans le vif du sujet, Luneau explique que « le particulier » en question « avoit eu en 1773 un procès avec un Corps qui prétendoit qu'un homme de lettres n'étoit point propriétaire de ses pensées imprimées à ses frais »¹¹⁷. Suite à la victoire de son procès – ayant été jugé en 1770 et non en 1773, comme nous le savons – Luneau raconte que pour se venger, les libraires se donnèrent le mot d'ordre pour « ne pas vendre un seul volume qui portât le nom du particulier qui les avoit un peu malmenés »¹¹⁸. Puisque « les méchants sont toujours prêts à s'unir pour faire le mal », l'auteur se retrouva dans l'obligation d'imaginer un autre moyen pour rejoindre ses lecteurs : la poste.

Luneau résume alors son projet, que nous venons de voir, pour faire passer en province prospectus et livres franc de port et au prix de Paris, et ce, en accord avec l'administration des postes¹¹⁹. À l'époque où il imagine ce procédé, continue l'auteur, il existe toutefois une loi qui défend l'envoi de livres par la poste due à la crainte qu'on ne diffuse des ouvrages proscrits¹²⁰. Afin de pallier cette difficulté, il invente alors un système qui lui vaut un « bon du roi Louis XV » qui révoque les défenses d'expédier les livres par la poste. Ce système est alors plutôt exigeant pour Luneau qui doit, en premier lieu, envoyer aux censeurs quatre bordereaux intitulés « Bons à passer du Censeur » sur lesquels sont

¹¹⁵ Luneau de Boisjermain, *Observations sur postes*, op. cit., p. 33-34 et 42-43.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 33.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 34.

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 37.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 38.

inscrits les titres des livres demandés par les acheteurs. Une fois les titres vérifiés par les censeurs, la Chancellerie conserve le premier bordereau, envoie le second à Luneau, le troisième au Directoire de la Librairie et le quatrième à l'Intendant général des postes¹²¹. Une fois cette formalité remplie, il lui faut ensuite préparer un bordereau pour chaque expédition où figurent la ville et le nom de l'acheteur, le titre et numéro des ouvrages ainsi que leur nombre, la quantité de feuilles, le prix à payer et, finalement, le numéro assigné par le censeur pour chaque article, tel qu'inscrit sur le bordereau envoyé par la Chancellerie¹²². Ensuite, chaque paquet doit être enveloppé d'une bande où sont inscrits l'adresse de l'acheteur ainsi que le titre du livre envoyé. Il est nécessaire que les livres soient « envoyés à découvert » afin de pouvoir vérifier la correspondance des titres et des œuvres. C'est alors que les livres parviennent en province « poste restante », obligeant la personne qui les retire d'en donner reconnaissance. Pour ce faire, sur chaque bande utilisée pour envelopper les livres se trouve un avis de départ détaché par le directeur de poste et envoyé à l'acheteur qui pourra alors venir chercher son paquet.

C'est grâce à ce procédé que Luneau conclut un traité avec l'administration des postes « d'après le tarif arrêté pour elle & pour lui », soit quatre deniers pour chaque feuille d'impression¹²³. Il est certain que la poste profite d'un tel traité qui augmente son volume d'opération tout en laissant à Luneau la charge de toutes les formalités ainsi que la préparation de chaque envoi¹²⁴. Ce traité ne constitue toutefois pas un privilège, selon l'auteur, mais « un acte simple fait entre un particulier & un Corps Agent du Gouvernement »¹²⁵. Quant à la fameuse question du « bénéfice » dont parle le rapport, Luneau n'a aucun problème à en dévoiler « tout le secret ». Non, dit-il, il ne fait aucun bénéfice grâce au traité conclu avec la poste puisqu'il doit lui-même défrayer tous les frais

¹²¹ Luneau de Boisjermain, *Observations sur postes, op. cit.*, p. 38-39.

¹²² *Ibid.*, p. 39.

¹²³ *Ibid.*, p. 41. Il s'agit du tarif mentionné par d'Hémery. BnF, Ms. Fr. 22123 (47), f° 217, note de d'Hémery sur le projet de Luneau de Boisjermain, 1^{er} février 1773.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 42.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 41.

d'envoi. Plutôt, le bénéfice est tiré sur la remise que lui font les libraires – à qui il épargne les frais reliés à la main d'œuvre nécessaire aux envois, au papier d'enveloppement, à la corde, à la cire à cacheter, etc. – et qui lui permet de payer la poste¹²⁶. À ce propos, l'auteur explique également que le rabais consenti par les libraires n'est pas toujours suffisant pour couvrir les frais d'envoi, mais que la moyenne des remises permet cependant de compenser pour les insuffisances¹²⁷. C'est finalement « en soutenant cette balance avec justesse, que ce Particulier est parvenu à rendre praticable le transport gratuit de tous [sic]¹²⁸ les livres »¹²⁹.

Mais quel profit peut alors générer une telle entreprise pour Luneau ? Étant donné la faillite que Luneau essuie en 1785, on déduit que les profits ne suffisent pas à éponger les multiples dettes dont il est accablé depuis longtemps. La faillite – que nous verrons plus en détail ci-dessous – ne signifie toutefois pas la fermeture du Bureau qui fonctionne encore en 1790 et ce, depuis 17 ans. Par ailleurs, considérant la charge de travail soutenue que requiert l'opération du Bureau, on peut penser que les bénéfices en valent la peine. D'autres raisons guident inévitablement l'auteur – satisfait de contourner une fois de plus les libraires – qu'il résume ici :

Quand tous les frais de ces expéditions ont été payés, que reste-t-il à ce Particulier ? Le souvenir de toutes les vexations auxquelles le port franc des livres l'a exposé, le plaisir d'avoir vendu ses propres ouvrages sans le secours d'aucun entremetteur, la satisfaction d'avoir procuré sans frais les livres de la Librairie de Paris à des gens de lettres de Province qui veulent s'instruire, & qui sont éloignés de la Capitale. VOILÀ SA RÉCOMPENSE¹³⁰.

Par ailleurs, si Luneau s'assure toujours d'expédier par la poste des livres permis, il ne s'agit pas nécessairement de ses propres ouvrages ou de ceux acquis chez les libraires. En effet, puisque son Bureau offre un moyen facile de faire passer les livres, certains ont pu s'en servir afin d'opérer un commerce de livres sans pourtant être membre de la sélecte

¹²⁶ Luneau de Boisjermain, *Observations sur postes*, op. cit., p. 45 (texte et note n° 2).

¹²⁷ *Ibid.*, p. 45, note n° 1.

¹²⁸ Luneau de Boisjermain utilise toujours cette orthographe.

¹²⁹ Luneau de Boisjermain, *Observations sur postes*, op. cit., p. 45.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 46.

corporation, s'accordant ainsi parfaitement avec les visées « anti-libraire » de Luneau. Dans le registre de la communauté des libraires, on apprend notamment comment un certain Batillot, « Banquier rue Saint Jacques », distribue en 1780 un catalogue de livres grâce à « un abonnement avec le Bureau de M. Luneau de Boisjermain pour faire passer en province tous ces livres par la poste »¹³¹. Reprenant des articles du code de 1773 qui interdit la vente de livres à toute personne n'étant pas membre de la corporation – excepté, comme on l'a vu, les auteurs qui vendent leurs propres ouvrages dès 1777¹³² –, les libraires prennent action afin de « faire cesser le commerce de librairie qu'a usurpé le sieur Batillot [...] parce qu'il est d'une nature très dommageable aux membres de la communauté »¹³³. Manifestement attaché à son commerce littéraire, Batillot essaie par ailleurs à plusieurs reprises de se faire admettre à la communauté des libraires. Malheureusement pour lui, face à sa troisième demande, « la communauté généralement assemblée a persisté dans ses refus » et le vote s'est soldé par une majorité de vingt-trois voix opposées à son admission contre dix voix pour¹³⁴.

De surcroît, tout au long de son exposé contre le rapport visant une réforme des postes, il n'est pas étonnant de voir Luneau défendre son entreprise et le fait d'être, selon l'auteur du rapport, « très peu connu ». Piqué au vif, Luneau ironise :

Il est *très-peu connu* des gens de lettres; il n'a fait imprimer que vingt-six volumes in-8°. de ses ouvrages. Il est *très-peu connu* en France. Pour annoncer ses écrits imprimés, [...] depuis 17 ans, ce Particulier a renvoyé à-peu-près deux millions de prospectus enveloppés de plus d'un million de bandes, sur lesquelles le nom de ce Particulier & son adresse ont été imprimés. Les livres que ce Particulier a envoyés par la poste n'ont été adressées qu'à environ cent mille hommes différents. Quand on s'est donné tant de mouvements pour être ignoré, on doit être *très-peu connu*¹³⁵.

Doit-on considérer les chiffres cités par Luneau comme exacts ? Il est difficile de le déterminer, même s'il est probable d'y trouver quelques exagérations. Quoiqu'il en soit, il est

¹³¹ BnF, Ms. Fr. 21860, Registre de la communauté des libraires, t. VI, du 24 août 1775 au 7 décembre 1787, délibération du 7 décembre 1780, f^{os} 670v^o-671.

¹³² Pour plus de détails sur le code de 1777, se référer au chapitre I.

¹³³ BnF, Ms. Fr. 21860, f^o 671.

¹³⁴ *Ibid.*, f^o 675v^o.

¹³⁵ Luneau de Boisjermain, *Observations sur postes*, *op. cit.*, p. 42.

certain que le bureau remporte du succès. Dans l'éloge qu'on publie à son endroit, on écrit que « Ce projet eut le succès que son utilité annonçoit; les littérateurs, les amateurs de nouveautés s'empressèrent bientôt de jouir d'une circulation qui favorisoit leur goût ou leurs besoins, et qui les mettoit à l'abri des longueurs et de l'avidité des libraires de province »¹³⁶. Dans le dictionnaire bibliographique de Michaud, on décrit le bureau de manière moins enthousiaste, disant que « cette entreprise, qui devait nuire beaucoup aux libraires de province »¹³⁷, n'eut qu'un succès passager », et qu'elle fut abandonnée par Luneau, « dégoûté des spéculations commerciales »¹³⁸. Que le succès ait réellement été « passager » ou non, il demeure que Luneau s'occupe de son entreprise pendant plusieurs années. Les opérations de son bureau lui fournissent d'ailleurs un motif pour déménager au numéro 8 de la rue Condé le 3 octobre 1788 où il lui sera plus facile d'effectuer ses envois postaux. Tel qu'il l'explique dans un *Avis du Bureau de l'Abonnement littéraire*, l'établissement de ce nouveau bureau « est destiné à faciliter le transport, par la poste, dans le Royaume et dans les Villes étrangères où il y a Directeur de Poste Française [...] »¹³⁹.

2.4 La Société typographique

Seulement quelques années après l'établissement de son *Bureau de l'Abonnement littéraire*, et toujours à la recherche de moyens pour contrer les libraires, Luneau vise cette fois à établir une société typographique, « laquelle se chargerait de faire imprimer pour le

¹³⁶ A.J.D.B., « Luneau de Boisjerman », *loc. cit.*, p. 29.

¹³⁷ Il est vrai que l'entreprise de Luneau est alors à l'avantage de tous, sauf des libraires hors Paris. Dans une annonce publiée dans le *Catalogue hebdomadaire* en janvier 1776, Luneau invite d'ailleurs les libraires, imprimeurs et marchands de musique et de brochures à utiliser la remise qu'ils font ordinairement aux libraires de province à meilleur escient. En effet, il leur indique qu'ils peuvent faire parvenir leur marchandise port franc à leurs clients « en payant au *Bureau de l'Abonnement littéraire* [...] pour chaque article qu'ils voudront expédier, la remise qu'ils font aux Mds de Province ». *CH*, 13-01-1776, avis II.

¹³⁸ Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 25, *op. cit.*, p. 483.

¹³⁹ BnF, Res-P-Q-179 (43), *Avis du Bureau de l'Abonnement Littéraire*, Paris, impr. Delaguette, 1789. Un bureau de poste avait bien été établi sur la rue Condé dès 1780, bureau qui s'occupera de la grande poste (qui concerne principalement les envois hors Paris et à l'étranger) dès 1789. Voir Eugène Vaillé, *Histoire générale des postes françaises*, Paris, Presses universitaires de France, 1947, 6 vol.

compte des Gens de Lettres, tous les ouvrages qui mériteraient cette distinction, et consacrerait à leur bien être le produit tout entier qu'on retirerait du débit de leurs écrits, qui serait fait par les libraires »¹⁴⁰. Dans son *Avis aux gens de lettres* qu'il écrit en soutien de la cause de Luneau contre les libraires en 1770, Fenouillot de Falbaire formule déjà le souhait qu'une telle entreprise soit mise sur pied :

Voici le moment où il faut que les Auteurs se réunissent pour secouer un joug aussi honteux que tyrannique; le moment où ils devraient tous former entr'eux une société typographique, pour s'aider mutuellement dans l'impression & le débit de leurs ouvrages, & pour donner des secours aux jeunes gens qui entrent avec du talent dans la même carrière; secours ignorés, dont ceux qui les recevront, n'auront jamais à rougir, puisqu'ils ne les recevront que de leurs confrères & de leurs égaux; & que ce ne seront proprement que des avances sur le produit futur de leurs travaux¹⁴¹.

Unissant l'action à la parole, Luneau compte véritablement réaliser ce projet et ainsi franchir un pas de plus vers l'autonomie auctoriale.

Luneau de Boisjermain débute son mémoire pour une société typographique en énonçant que : « L'état d'homme de lettres est la seule profession qui n'ait point encore mérité l'attention du Gouvernement »¹⁴². Reprenant plusieurs arguments énoncés dans ses mémoires contre le syndic des libraires, Luneau fait valoir que seuls les libraires s'enrichissent du travail des auteurs et « [qu'] une misère affreuse est encore aujourd'hui le prix ordinaire du travail des personnes qui cultivent la littérature, les sciences et les arts »¹⁴³. Afin de remédier à tous ces torts, Luneau propose « une espèce de société littéraire qui fournirait les frais que pourrait occasionner l'impression d'un ouvrage »¹⁴⁴. Puisqu'en 1775, lorsqu'il compose le mémoire, il n'est toujours pas permis aux auteurs de vendre leurs ouvrages, Luneau précise que le projet consisterait « à protéger un établissement qui verserait

¹⁴⁰ BnF, Ms. Fr. 21832, f° 204, Mémoire par M. Luneau de Boisjermain sur un Société typographique, septembre 1775.

¹⁴¹ Fenouillot de Falbaire, *Avis aux gens de lettres*, Liège, s.n., 1770, p. 45.

¹⁴² BnF, Ms. Fr. 21832, f° 204. Le mémoire est adressé à « Monseigneur », vraisemblablement de Maupeou, Garde des sceaux jusqu'au 24 août 1774.

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ *Ibid.*, f° 207.

sur la tête de l'homme de génie qui aurait fait un bon livre le produit tout entier du débit qu'en feraient les libraires »¹⁴⁵.

Les détails de l'entreprise, somme toute assez compliqués, sont ensuite énoncés. Tout d'abord, puisque la société récolterait des fonds à l'avance, permettant l'impression des ouvrages, on lui accorderait « un bénéfice de 2 et demi pour %, en sus de l'intérêt de l'argent qu'elle aurait avancée »¹⁴⁶. Cette société, qui aurait pour protecteur et chef le Garde des sceaux, se chargerait ensuite de l'impression des meilleurs ouvrages proposés, selon le jugement des « auteurs les plus distingués », pensionnés par la Société et choisis par son dirigeant¹⁴⁷. Une fois les frais payés, « la société remettrait un tiers du bénéfice fait sur chaque ouvrage à l'auteur » et utiliserait le restant à la constitution de rentes dont jouiraient les hommes de lettres toute leur vie¹⁴⁸. En outre, afin de récompenser « ceux qui se seraient distingués par leurs écrits », on prêterait sur la totalité de chaque rente un dixième destiné à leur verser des pensions. Dans le cas où une rente devienne vacante par la mort de l'auteur, le Garde des Sceau en disposerait « en faveur des personnes qui auraient bien mérité de la République des Lettres »¹⁴⁹. En clair, « l'auteur d'un ouvrage qui aurait rapporté 6000^l de bénéfice net, retirerait de la vente de chaque édition, 1^o 2000^l d'argent comptant, 2^o il jouirait pendant sa vie d'une rente de 200^l. À chaque édition qu'on ferait de son livre, il pourrait recueillir les mêmes avantages »¹⁵⁰. Convaincu de l'utilité de cette société, Luneau écrit « [qu']on ne peut pas douter que tous les gens de lettres ne s'empressassent d'avoir recours à un établissement qui n'aurait d'autre objet que leur intérêt »¹⁵¹. Puisque les auteurs seraient assurés contre « les profits incertains, réduits souvent à rien par l'infidélité des libraires », ils

¹⁴⁵ BnF, Ms. Fr. 21832, f° 207.

¹⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁷ *Ibid.*

¹⁴⁸ *Ibid.*, f° 207v°.

¹⁴⁹ *Ibid.*

¹⁵⁰ *Ibid.*

¹⁵¹ *Ibid.*

prendraient davantage le soin de veiller à la perfection de leurs ouvrages et « une émulation générale, un amour plus grand pour la gloire, seraient les premiers fruits qu'on retirerait de cette association, si les personnes qui s'attachent à l'étude des connaissances humaines, étaient assurées d'y trouver un bien être certain, l'honneur et le profit »¹⁵².

N'ayant vraisemblablement pas obtenu de réponse positive à son projet en 1775 ou en 1776, Luneau imprime la présentation du projet et joint le document aux pièces justificatives de son dernier mémoire présenté contre les libraires en août 1778¹⁵³. Même si à ce moment, Luneau a déjà perdu sa cause, il profite de l'occasion et de l'attention qu'il a toujours pour donner de la publicité à son procédé. Selon la description qu'en fait Bachaumont, on constate que l'essence du projet reste généralement le même. Profitant du passage des arrêts du 30 août 1777, il ajoute cependant un point stipulant que « les gens de lettres qui préféreroient de faire imprimer & débiter par eux-mêmes, le pourroient comme de coutume »¹⁵⁴. Finalement, résume Bachaumont, Luneau « répond à cette objection misérable, [comme quoi] ce projet ruinera les libraires : il assure que les libraires seront toujours ce qu'ils ont été, les organes matériels destinés à transmettre au public les richesses de la république des lettres [...] »¹⁵⁵. Malgré le fait que ce projet « pourroit être encore plus clair & mieux rédigé », il semble néanmoins prometteur aux yeux de l'auteur des *Mémoires secrets*.

Selon Hardy, qui commente également le mémoire, ce projet est « dirigé entièrement contre le commerce des libraires »¹⁵⁶. Le chroniqueur en profite également pour transcrire la

¹⁵² BnF, Ms. Fr. 21832, f° 208. Afin d'illustrer son propos, Luneau joint ensuite un tableau – présenté en appendice A – détaillant tous les frais encourus par la production de deux volumes in-12 en caractère cicéro. Selon ses calculs, il en coûtera 5 118 l. pour l'impression de 2000 volumes. Vendus à 2,5 l. chacun, on peut ainsi s'attendre à une rentrée de 10 000 l. et un profit net de 4 882 l.

¹⁵³ Il ne nous a pas été possible de trouver ce mémoire imprimé.

¹⁵⁴ Bachaumont, *Mémoires secrets*, op. cit., 22 août 1778, t. 12, p. 85.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 86.

¹⁵⁶ BnF, Ms. Fr. 6683, 14 août 1778, Nouveau projet du Sieur Luneau soi-disant en faveur des gens de Lettres.

dernière phrase du mémoire, ne visant certainement pas à présenter Luneau sous un meilleur jour :

Le seul intérêt que je prends au bien être des gens de lettres m'a dicté ce projet, s'il s'en trouvoit d'assez aveugles sur leurs intérêts pour devenir les échos ou les interprètes des préventions injustes qu'on cherche à établir contre moi, la postérité les punira de cette défection. En défendant leurs droits, j'ai perdu mon repos, ma santé, le fruit de *vingt années* de travail, si l'établissement que je projette peut être formé, je serai consolé de toutes mes pertes, je ne mourrai pas tout entier¹⁵⁷.

À la suite de son mémoire, Luneau aurait également ajouté un éloge à M. Le Camus de Neville, élu directeur de la librairie depuis 1776, le décrivant comme « le premier magistrat qui ait ouvert les yeux sur le sort des gens de lettres »¹⁵⁸. Déjà fermement opposé aux méthodes de Luneau, Hardy s'empresse de dénoncer une telle flatterie pour le magistrat déjà peu populaire¹⁵⁹ : « Un éloge aussi follement exagéré du sieur *de Neville* ne pouvoit guères se trouver ailleurs que dans la bouche du sieur *Luneau de Boisgermain*, l'ennemi le plus implacable qu'eussent les libraires et imprimeurs de Paris »¹⁶⁰.

Quoiqu'il en soit, la société de Luneau ne voit jamais le jour. S'il est peu étonnant qu'un tel projet, proposé par nul autre que « l'ennemi des libraires », ait été rejeté par la direction de la librairie, il servira néanmoins d'inspiration à Laporte qui lance une société typographique presque identique en 1785. Louis-Guillaume Laporte présente en effet un projet de société typographique qui aurait pour but « de faire imprimer et débiter, ou l'un ou l'autre seulement, pour le compte des auteurs, à ses risques et par le moyen de ses avances, toutes les productions munies d'approbation et de permissions, sans jamais exiger

¹⁵⁷ BnF, Ms. Fr. 6683, 14 août 1778, Nouveau projet du Sieur Luneau soi-disant en faveur des gens de Lettres

¹⁵⁸ BnF, Ms. Fr. 6683, Hardy, 14 août, 1778, Éloge que le Sieur Luneau fait du Sieur de Neville; réflexion sur cet éloge.

¹⁵⁹ Hardy entretient en effet quelques réflexions contre le magistrat, notamment en février et en mars 1778 (BnF, Ms. Fr. 6682). Bachaumont et Diderot se plaignent également de Camus de Neville qu'ils qualifient de despote. Son nouveau règlement de librairie déclenche polémiques et brochures en 1780 avant qu'il ne quitte la direction en 1784. Anne-Marie Chouillet, « Une lettre inédite de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 16 (1994), p. 9-12 (note 3, p. 11).

¹⁶⁰ BnF, Ms. Fr. 6683, 17 août 1778.

d'abandon de la part des auteurs de la perpétuité de leurs privilèges »¹⁶¹. Étant lui-même imprimeur, Laporte est certainement mieux placé pour présenter ce projet, également mieux ficelé que celui de Luneau. En raison de l'inefficacité des arrêts de 1777, la société a pour but :

d'empêcher les Gens de Lettres de se plaindre que le défaut de facultés et la tyrannie des Libraires ne leur permette pas de faire imprimer leurs ouvrages à moins qu'ils ne les aliènent à vil prix, puisqu'ils trouveront dans la Société une voie facile et toujours ouverte pour publier leurs productions, sans faire aucunes avances et sans se dépouiller de leurs privilèges¹⁶².

En somme, la société, déjà munie d'un fonds de 50 000 livres et de huit presses, propose d'imprimer pour les auteurs avec qui elle partagera les profits à venir et ce, sans prétendre à aucune exclusivité sur son procédé¹⁶³. Après réception du mémoire, on lui recommande de présenter son projet aux syndic et adjoints afin d'obtenir leur assentiment¹⁶⁴. Ayant vraisemblablement convaincu ses collègues, Laporte obtient un arrêt lui permettant la mise sur pied de sa société qui ne semble toutefois pas avoir connu le succès escompté¹⁶⁵.

¹⁶¹ BnF, Ms. Fr. 22017, f^{os} 5-19 (f^o 5), Projet pour l'établissement d'une société typographique.

¹⁶² *Ibid.*, f^{os} 5v^o-6.

¹⁶³ *Ibid.*, f^o 6. La société vise également à servir de concurrente aux autres sociétés typographiques européennes telle que celle établie à Neuchâtel. Sur ce sujet, voir Robert Darnton et Michel Schlup (dir.), *La société typographique de Neuchâtel, 1769-1789*, Neuchâtel, Bibliothèque universitaire de Neuchâtel, 2005.

¹⁶⁴ BnF, Ms. Fr. 22017, f^{os} 11-12, lettre à Pierre-Charles Laurent de Villedeuil, 8 mars 1785.

¹⁶⁵ Il est en fait difficile de connaître les suites de cette société. Lorsque l'on recherche la mention de la « société typographique » au champ éditorial des fiches de la BnF, on n'en repère qu'une quinzaine de 1787 à 1791. Évidemment, il se pourrait que plusieurs livres aient été publiés sous les auspices de cette société sans qu'on en fasse mention dans les fiches de la BnF. Dans tous les cas, au registre des enquêtes en ateliers d'impression de 1786 et 1787, Laporte n'a à son actif que trois travaux d'impression « pour le compte de l'auteur » sur un total de vingt (AN, 12 2192 (2), procès-verbaux de 1786, 87, 88). Parmi les œuvres néanmoins produites par la société typographique et repérées grâce aux catalogues de la BnF, il est intéressant de compter deux auteurs ayant également édité à leur compte, soit Olympe de Gouges (*Lettres à la Reine, aux généraux de l'armée, aux amis de la Constitution et aux Françaises citoyennes*, Paris, impr. de la Société typographique, 1791) et Jean-Joseph Pithou de Loinville (*Français au champ de la fédération*, Paris, impr. de la Société typographique, 1790).

Malgré le fait que Luneau n'ait jamais la possibilité de donner vie à la société qu'il projette, ses démarches sont néanmoins très révélatrices de ses idéaux et ses ambitions. Par la soumission officielle de son projet à la chancellerie, on constate effectivement comment l'idéal jadis proclamé par cet auteur, notamment de concert avec Falbaire, Linguet et Aublet de Maubuy, ne reste pas lettre morte. Afin de soutenir la thèse d'un idéal auctorial résolument anti-commercial, Geoffrey Turnovsky tient pourtant à minimiser l'impact des idées formulées par ces écrivains. En effet, selon Turnovsky, comme on l'a vu au chapitre 1, les auteurs qui luttent pour la propriété littéraire cherchent avant tout à atteindre une autonomie morale en se plaçant au-dessus du commerçant :

Literary property offered an articulation of this autonomy, not as a reference to the economic independence of the freelance writer but as it figured a commercial dispossession that pointed to the intellectual's selflessness – he was too disinterested to fight for his economic benefits – and his seriousness : he remained dedicated to his philosophical project despite its unprofitability¹⁶⁶.

Comment, dans ce contexte, interpréter le souhait de Falbaire pour former une société typographique permettant aux auteurs de retrouver les profits qu'ils perdent aux mains des libraires ? Turnovsky admet que cette proposition « may seem like the outlines of a more constructive solution ». Toutefois, il ajoute :

But in the end the plan is vague and utopian, and with its first appearance on the forty-fifth page of a forty-six-page pamphlet, it is clearly not offered as the centerpiece of a brochure that, much more in line with Linguet's legal mémoire, is overwhelmingly given over to denunciations of the systematic abuse of writers by publishers¹⁶⁷.

Bien que l'élaboration du projet de Falbaire en soit encore à ses balbutiements en 1770, il est loin d'être « vague et utopique » dans l'esprit de Luneau de Boisjermain qui fera tout pour le réaliser. Malgré le fait que la société ne verra jamais le jour, n'ayant pas obtenu l'aval des autorités, nul ne pourrait douter de la sincérité de Luneau dont la recherche de profit et d'indépendance constitue un idéal bien concret et non une simple formulation rhétorique.

¹⁶⁶ Geoffrey Turnovsky, *The Literary Market. Authorship and Modernity in the Old Regime*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2010, p. 168.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 169.

2.5 Problèmes financiers

À la même époque où Luneau s'occupe du procès contre les libraires de l'*Encyclopédie*, l'auteur doit également faire face à d'autres adversaires de taille : ses créanciers. Ses problèmes financiers ne sont un secret pour personne. Lorsque Luneau commence son plaidoyer, Hardy note que l'auteur espère un grand dédommagement de la part des libraires : « il avoit au surplus un très grand besoin de cette somme car il étoit accablé de dettes »¹⁶⁸. Le premier créancier à prendre action contre l'auteur est le sieur Nicolas, maître tailleur, qui fait imprimer un mémoire contre Luneau en 1771¹⁶⁹. Le pauvre tailleur, qui ne sait ni lire ni écrire, raconte les multiples duperies dont il a été victime. Selon lui, Luneau lui doit 454 livres depuis 1762. Malgré cette dette, le tailleur continue longtemps à acquiescer à ses demandes : « Dans ce temps-là je trouvois toujours mon débiteur empressé de me recevoir chez lui; toujours caressant, surtout lorsqu'il avoit besoin d'un habit; toujours plein de reconnaissance, lorsqu'on venoit le lui apporter : il sembloit que le sieur Luneau n'eut point d'ami plus intime que moi »¹⁷⁰. Lorsque Luneau lui propose un paiement, celui-ci ne s'avère toutefois pas valable et Nicolas se voit obligé de recourir aux consuls et aux instances du Châtelet¹⁷¹. En vertu de la sentence qu'il obtient en septembre 1770, le tailleur est autorisé à exiger une somme de 1300 livres, mais en vain. Le tailleur raconte :

Après plusieurs tentatives inutiles, j'obtins d'être admis à sa toilette : je trouvai mon débiteur en peignoir, une brochure à la main, entouré de tous les signes extérieurs de l'opulence. Je m'étois disposé à lui faire part de ma situation, & à lui exposer naïvement mes besoins : mais cet homme si attentif, si poli, si courbé pour l'ordinaire, me parut extrêmement changé; il reçut son ancien ami d'un air distrait, dédaigneux, & même un peu insultant; quelques monosyllabes échappés (sic) à peine au sieur Luneau, glacèrent d'abord le créancier orateur, & lui firent oublier ses périodes¹⁷².

¹⁶⁸ Hardy, *Mes Loisirs*, *op. cit.*, p. 336.

¹⁶⁹ *Mémoire pour le sieur Nicolas, Maître Tailleur, Contre le Sieur Luneau de Boisgermain, Bourgeois de Paris*. (signé de Me Lethinois, Avocat), Paris, chez Knapen et Delaguette, 1771. BnF, Ms. Fr. 22069 (21).

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 2.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 3.

¹⁷² *Ibid.*, p. 3-4.

Après cette visite, Luneau obtient ensuite un arrêt de surséance lui accordant un nouveau délai afin de s'acquitter de sa dette, arrêt qu'il réussit à renouveler au grand dam du tailleur¹⁷³. Afin de discréditer publiquement Luneau, Nicolas demande :

En quoi consistent d'abord ces travaux importants qui ne laissent pas au sieur Luneau le temps de payer ses dettes? J'ai tâché de me le faire expliquer, on a eu bien de la peine à me rendre la chose sensible : ce que j'ai enfin compris, c'est que mon ancien ami faisoit à l'égard des gens de Lettres ce que les Frippiers font à l'égard des Maîtres Tailleurs; qu'il regrattoit & retournoit de vieux ouvrages; qu'il en faisoit d'autres de différens morceaux, & qu'il appelloit les gens à grands cris pour les leur vendre¹⁷⁴.

Désespéré de voir son client impliqué dans des procès interminables, Nicolas s'applique à dénigrer les œuvres de Luneau, un « Marchand non titré d'une petite compilation poétique & d'un commentaire [...] jaloux du débit d'un ouvrage tout autrement volumineux que les siens »¹⁷⁵. Finalement, le tailleur dénonce l'« abus intolérable » et la « supercherie criante » d'avoir octroyé des surséances à Luneau lui permettant le report de ses créances, d'autant plus que c'est grâce aux habits qu'il lui a faits qu'il a réussi à les obtenir :

En sollicitant l'Arrêt même dont il s'agit, le sieur Luneau portoit les habits que je lui ai faits. C'est, selon toute apparence, à la faveur de cette décoration qu'il s'introduisoit dans les Bureaux & dans les anti-chambres. Il seroit bien cruel pour un Tailleur confiant & facile, que pour l'éconduire ou le repousser lorsqu'il viendrait demander son argent, on pût faire une arme de l'habit même qu'il auroit fourni¹⁷⁶.

Malheureusement pour Nicolas, son remboursement se fera longtemps attendre puisqu'on le retrouve parmi les créanciers de Luneau lorsque celui-ci établit un attermoiement le 20 juin 1783 afin de faciliter l'acquittement de ses dettes¹⁷⁷. Grâce à ce document, on comprend l'étendue du gouffre financier dans lequel Luneau se trouve. Lors de cette rencontre de juin 1783 devant les conseillers du roi et les notaires du Châtelet, Luneau réunit vingt-quatre de ses créanciers afin de les convaincre de sa capacité à payer des dettes

¹⁷³ *Mémoire pour le sieur Nicolas, op. cit.*, p. 4.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 5.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 9.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 11-12.

¹⁷⁷ AN, ET-LXV-463 (49), Attermoiement et union entre le Sr Luneau de Bois Germain et ses créanciers, 20 juin 1783.

s'élevant à 248 996 livres. Une telle opération exige de Luneau l'élaboration d'un bilan exact de ses dettes et de son actif composé des sommes qui lui sont dues (les créances réputées bonnes, douteuses ou mauvaises) ainsi que ses biens personnels. Au nombre des 157 créanciers énumérés, on retrouve évidemment plusieurs professionnels reliés au monde du livre tels que libraires, relieurs, papetiers, graveurs et imprimeurs dont Costard à qui il doit une somme impressionnante de 50 676 livres. À cette liste figurent également son procureur Jobelin à qui il doit 7 500 livres « pour le procès de l'Encyclopédie » et le tailleur Nicolas à qui il doit toujours 460 livres. Parmi les créances dites douteuses et mauvaises, on retrouve plusieurs libraires, surtout de la province, ayant essuyé une faillite dont Carré à Lille et Crozat à Toulouse. Totalisant 169 639 livres, l'actif de Luneau est notamment composé de ses ouvrages dont les livres « achevés d'imprimés », estimés à 31 186 l., et les éditions inachevées valant 44 828 l. À ceux-ci sont ajoutés des cuivres gravés dont la valeur est estimée à 2 240 l., une bibliothèque de 2 400 l. ainsi qu'un mobilier de 1 600 l. Une fois les actifs soustraits du passif, on arrive à un déficit de 79 357 livres¹⁷⁸.

Le fait d'avoir à établir un tel bilan et de réunir ses créanciers constitue une véritable humiliation pour la personne endettée¹⁷⁹. Dans la situation où se retrouve Luneau, l'attribution et l'établissement d'un concordat entre lui et ses créanciers afin d'établir un échéancier de paiements sont le dernier recours avant la faillite¹⁸⁰. Devant ses créanciers réunis, Luneau doit ainsi faire valoir les raisons de son endettement tout en cherchant à gagner leur clémence afin d'en venir à un arrangement. Dans cette sorte de plaidoyer pris en note par le notaire¹⁸¹, Luneau fait d'abord valoir le fait que

¹⁷⁸ Selon les chiffres obtenus par Pierre Claude Reynard qui a étudié 232 dossiers de faillite dans le Bas-Languedoc au XVIII^e siècle, les faillites de plus de 50 000 l. ne forment que 11 % des cas. « The Language of Failure : Bankruptcy in Eighteenth-Century France », *The Journal of European Economic History*, 30, 2 (Automne 2001), p. 355-381 (p. 362).

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 357.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 258.

¹⁸¹ Il est courant que les marchands en faillite, les faillis, exposent les raisons de leur échec financier, généralement en lien avec leur manque de connaissance, la qualité de la marchandise, leur ambitions, les désastres naturels ou leurs obligations familiales. *Ibid.*, p. 365-374.

depuis vingt deux ans il a fait tout ce qu'il a cru possible pour se former un état, mais que plus il s'est donné de peine plus il s'est trouvé traversé et dépouillé graduellement des fruits de ses travaux par des evenemens qu'il n'a pu prévoir ni empêcher dont la plupart sont à la connoissance de la majeure partie de ses créanciers¹⁸².

On apprend par ailleurs qu'il avait déjà réuni ses créancier en novembre 1776 et que ceux-ci lui avaient alors accordé un délai de douze ans afin de s'acquitter de ses dettes. Afin d'expliquer son échec à rembourser, il déclare que « n'ayant rien à sa disposition que du courage et l'amour du travail [et] traversé surtout par le corps qui l'avoit poursuivi », il n'a jamais réussi à remplir ses engagements et ce, malgré tous les ouvrages qu'il s'est appliqué à composer et dont il fait la liste. En outre, Luneau fait état de l'hypothèque de 13 000 livres qu'il a contractée sur sa maison et qu'il a perdue « ayant employé infructueusement plus de treize mille livres pour rendre lucratif le projet de l'abonnement littéraire qui ne luy a pas réussi ». C'est ainsi que « le Sr Luneau de Boisjermmain apparoit avec le plus grand chagrin l'inutilité de tous les efforts qu'il a fait pour se tirer d'une situation aussi embarrassante » et propose d'établir un nouvel arrangement avec ses créanciers. Il débute par leur exprimer son optimisme face à ses nouvelles impressions, mais « puisqu'il faut beaucoup de tems pour imprimer lesd[its] ouvrages quand on a pas d'argent, [et] ensuite les débiter », il leur propose de ne leur payer qu'un tiers des montants dus et de s'acquitter du restant sur une période de six ans. Les créanciers acceptent toutes les demandes de Luneau en notant qu'ils « rentreront dans tous leurs droits contre luy » en cas de défaut de paiement.

En dépit des efforts de Luneau afin de s'acquitter de ses dettes, il ne semble pas qu'il ait réussi à effectuer le premier paiement prévu et les créanciers obtiennent le droit de le poursuivre le 11 février 1784¹⁸³. Visiblement incapable de trouver une solution, l'auteur déclare faillite le 16 septembre 1785¹⁸⁴. Un nouveau bilan des passifs et actifs est dressé, bilan qui démontre un déficit accru de près de 8 000 l. pour totaliser 87 413 l. Si son passif a quelque peu diminué (passant de 248 996 l. à 225 665 l.), ses biens ont visiblement fondu. Ses avoirs en livres et en mobilier ne comptent plus que pour 15 459 l. soit une valeur de

¹⁸² AN, ET-LXV-463 (49).

¹⁸³ *Ibid.*

¹⁸⁴ AP, D4B6 carton 97, dossier 6523, faillite de Pierre Joseph Luneau, 16 septembre 1785.

10 658 pour ses ouvrages en feuilles, 1 300 l. pour ses cuivres, 2 500 l. pour sa bibliothèque et 1 000 l. pour son mobilier. On constate ainsi la piètre situation dans laquelle se trouve Luneau. Ayant perdu sa maison, il se trouve maintenant locataire de Marie Pierrette Labbé, femme séparée en biens de l'horloger Jean Henry D'Yvernois¹⁸⁵. Grâce à une déclaration du 16 juin 1787, on apprend que ses meubles sont maintenant la propriété de la marquise de Sousillon qui en fait l'acquisition lors de leur vente forcée¹⁸⁶. Heureusement pour Luneau, la marquise les prête ensuite à Mme d'Yvernois qui, « touchée de la situation de [...] S. De Boisjermain », lui prête à son tour les meubles « et y a même ajouté d'autres effets à elle appartenant [...] » afin de garnir l'appartement qu'elle lui loue. On réalise ainsi comment Luneau jouit de la bienveillance de cette dame d'Yvernois qui lui achète également une bonne partie de ses ouvrages, munis de leurs privilèges, pour une somme de 16 029 l. en septembre 1787¹⁸⁷. Puisque Luneau rééditera certains de ces ouvrages qu'il vend chez lui et qu'il fait toujours imprimer à son compte, on comprend qu'il réussit soit à racheter les privilèges vendus, soit à établir une sorte d'entente avec sa bienfaitrice afin d'en rester propriétaire de nom.

2.6 Les ouvrages pédagogiques

Malgré les énormes troubles financiers qui l'occupent dans les années 1770 et 1780, Luneau n'est jamais à court d'idées afin de faciliter la transmission du savoir, que ça soit, comme nous avons vu, en garantissant aux lecteurs de province un meilleur accès aux ouvrages de Paris ou en voulant offrir aux auteurs les moyens de publier à leur profit. En ce qui concerne ses propres œuvres, Luneau se fait surtout connaître pour ses ouvrages pédagogiques. Après avoir publié des manuels de géographie et d'histoire, Luneau se consacre plusieurs années à ses cours de langue qu'il publie grâce à son Bureau de l'Abonnement littéraire. En effet, puisque ce dernier lui permet la publicité fréquente de ses œuvres, Luneau publie ses différents cours par cahiers prenant la forme d'un *Journal*

¹⁸⁵ AN, ET-LXV-486, Déclaration par M. De Boisjermain, 16 juin 1787.

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ AN, ET-LXV-477, Vente de M. Luneau de Boisgermain à Mlle D'Ivernois, 2 septembre 1787.

d'éducation. Grâce à ce journal, qui fait également la promotion de ses autres œuvres pédagogiques, Luneau publie un cours d'italien (1783-1784)¹⁸⁸, d'anglais (1784)¹⁸⁹ et de latin (1787-1789)¹⁹⁰.

Par ses livres, Luneau propose des cours à l'aide desquels on peut apprendre les langues « chez soi, sans maître, & en deux ou trois mois de lecture ». Partisan de la méthode interlinéaire, les cours sont constitués de textes pour lesquels on retrouve une traduction mot à mot (voir la figure 2.1). Puisque le lecteur n'a pas à prendre le temps de chercher les mots ou à reconstruire le sens initial, explique Luneau, il lui sera possible d'apprendre rapidement et de se constituer facilement un vocabulaire de base. Afin d'inciter les lecteurs à adopter sa méthode, Luneau écrit :

Avez-vous grande envie de parler Italien, Anglois, &c; d'entendre tous les livres écrits dans ces Langues? lisez beaucoup, & sur-tout des livres qui écartent toutes les difficultés, qui ne vous laissent rien chercher, dans lesquels vous ne rencontriez rien qui puisse arrêter votre attention ou refroidir votre ardeur. Il n'y a que les livres pareils à ceux que je vous présente qui puissent vous offrir ces avantages : prenez-les, lisez-les¹⁹¹.

¹⁸⁸ Luneau de Boisjermain, *Cours de langue italienne, à l'aide duquel on peut apprendre cette langue chez soi, sans maître et en deux ou trois mois de lecture*, Paris, l'auteur, 1784-1786, 2 vol.

¹⁸⁹ Luneau de Boisjermain, *Cours de langue anglaise, à l'aide duquel on peut apprendre cette langue chez soi, sans maître, et en deux ou trois mois de lecture*, Paris, l'auteur, 1784.

¹⁹⁰ Luneau de Boisjermain, *Cours de langue latine, à l'aide duquel on peut apprendre cette langue chez soi, sans maître, et en deux ou trois mois de lecture*, Paris, l'auteur, 1787-1789, 2 vol.

¹⁹¹ Luneau de Boisjermain, *Cours de langue italienne*, vol. I, *op. cit.*, p. xv-xvi.

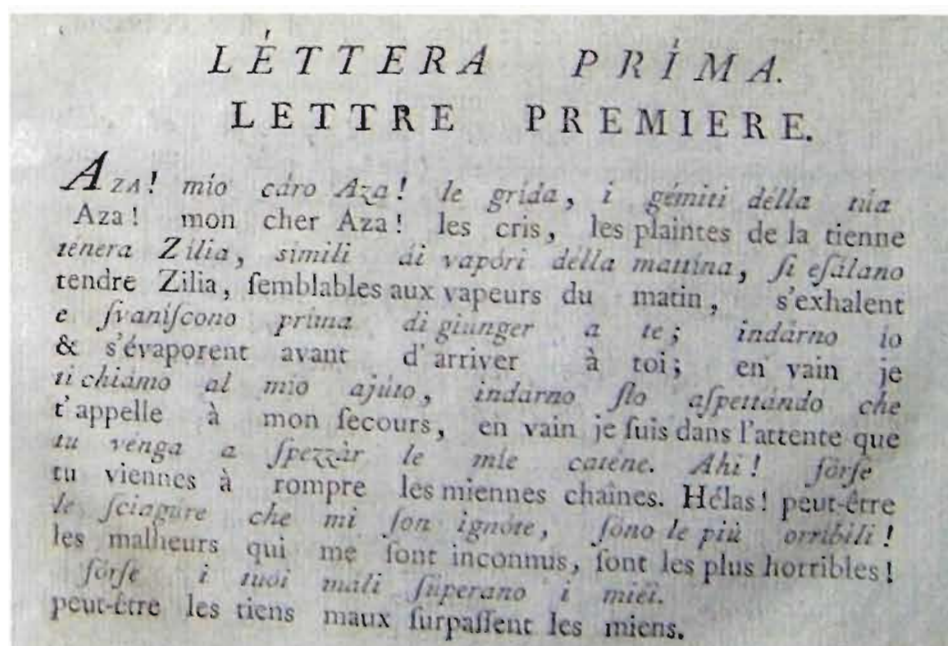


Figure 2.1 : Extrait du *Cours de langue italienne* de Luneau de Boisjermain¹⁹².

Par son choix de la méthode interlinéaire, Luneau s'inspire des principes enseignés par plusieurs pédagogues dont Locke¹⁹³, Radonvilliers¹⁹⁴ et surtout Dumarsais¹⁹⁵, qu'il ne manque pas de citer. Remontant à la Renaissance, où l'on utilise ce procédé pour l'étude biblique¹⁹⁶, la méthode interlinéaire est d'abord utilisée comme technique d'enseignement des langues par John Locke dans *Some thoughts concerning education* publié en 1693¹⁹⁷. Comme pour Dumarsais, qui publie sa méthode en 1722, Locke préconise l'apprentissage interlinéaire,

¹⁹² Luneau de Boisjermain, *Cours de langue italienne*, vol. 1, *op. cit.*, p. 15.

¹⁹³ John Locke, *Traité de l'éducation des enfans*, Paris, J. Musier, 1695 (1693).

¹⁹⁴ Lizarde de Radonvilliers, *De la manière d'apprendre les langues*, Paris, Saillant, 1768.

¹⁹⁵ Dumarsais, *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine*, Paris, Ganeau, 1722.

¹⁹⁶ Henri Besse, « Traduction interlinéaire et enseignement des langues (chez Locke, Du Marsais, Radonvilliers, Robertson, et quelques autres) », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 18 (décembre 1996), p. 293-312 (p. 294).

¹⁹⁷ John Locke, *Some thoughts concerning education*, London, A. & J. Churchill, 1693.

mais seulement pour le latin, puisqu'il s'agit d'une langue morte et qu'un apprentissage oral n'est pas possible¹⁹⁸. Afin de pallier la grande difficulté que pose l'ordre des mots – puisque de la traduction mot à mot d'un texte latin résulte un texte français incompréhensible –, Dumarsais replace d'abord les termes latin dans un ordre naturel au français avant de proposer une traduction pour chacun des mots¹⁹⁹. Le premier à utiliser cette méthode pour des langues vivantes, comme le fera Luneau, est Lizarde de Radonvilliers. À la suite de Dumarsais, il préconise un réarrangement des mots de façon à suivre l'ordre français, mais seulement pour l'élève débutant²⁰⁰. S'inspirant des méthodes développées en détails par ces linguistes, Luneau utilise le procédé interlinéaire tant pour une langue morte que des langues vivantes, en conservant toujours l'ordre initial de la langue à apprendre. En dépit des nombreux détracteurs de ce procédé²⁰¹, Luneau reste convaincu de l'efficacité de cette méthode qui épargne « à tous les Lecteurs la peine de chercher chaque mot dans un dictionnaire » et « l'ennui désespérant d'une recherche très-humiliante pour l'esprit »²⁰².

Puisque les cours de Luneau sont basés à partir de textes déjà existants, il est également intéressant d'observer les œuvres choisies. Pour son cours d'italien, Luneau décide de présenter une traduction interlinéaire de la *Jérusalem délivrée* du Tasse²⁰³ et des *Lettres*

¹⁹⁸ Henri Besse, « Traduction interlinéaire », *loc. cit.*, p. 297.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 299.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 303-304. La différence majeure dans les approches de Dumarsais et de Radonvilliers se situe par rapport à leur conception de la construction grammaticale. Alors que Dumarsais se classe parmi les « grammaticalistes », considérant qu'il existe un ordre grammatical « naturel » (en l'occurrence, celui du français), Radonvilliers se range plutôt du côté des « lexicalistes » pour qui il n'y a dans l'esprit aucun ordre d'idée primitif. Pour plus d'information sur ces théoriciens, leur vision des structures linguistiques ainsi que leur particularités propres, voir Henri Besse, « Beauzée et Radonvilliers, ou la méthode de Du Marsais démembrée », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 17 (juin 1996), p. 61-85.

²⁰¹ Des voix s'élèvent déjà contre la méthode interlinéaire de Dumarsais dans les *Mémoires de Trévoux* en 1723 et dans le *Journal des Savants* en 1724. Henri Besse, « Traduction interlinéaire », p. 297. Luneau de Boisjermain fait également référence, à plusieurs reprises, des « préjugés de ceux qui s'élèvent contre la Méthode simple d'instruction » qu'il adopte. *Cours de langue anglaise, op. cit.*, p. xii.

²⁰² Luneau de Boisjermain, *Cours de langue anglaise, op. cit.*, p. xii.

²⁰³ Son titre original est *Gerusalemme liberata* composée par Torquado Tasso en 1581.

péruviennes (1747) de Françoise de Graffigny, selon la traduction de Diodati. Il peut paraître surprenant que Luneau opte pour une traduction au lieu d'un texte original italien, choix que défend Luneau sous le prétexte qu'une œuvre familière au lecteur lui sera plus facile à comprendre²⁰⁴. Par ailleurs, alors qu'il choisit l'étude des *Poésies* de Virgile et du deuxième livre de la *Guerre des Gaules* de César pour son cours de latin, l'auteur propose l'étude du *Paradis perdu* (1667) de John Milton ainsi que *Les aventures de Télémaque* de Fénelon – une autre œuvre originalement écrite en français – afin d'apprendre la langue anglaise. En guise de présentation de ce dernier cours, il est intéressant de lire la promotion que fait Luneau de la langue et de la culture anglaises. En effet, l'auteur explique que « les circonstances dans lesquelles la France se trouve aujourd'hui placée, rendent l'étude de la Langue Angloise absolument nécessaire au peuple François »²⁰⁵. En fait, ce n'est pas seulement la proximité de l'Angleterre qui rend cet apprentissage des plus utiles, mais bien les nouveaux liens qui unissent alors la France et les colonies américaines fraîchement indépendantes :

Les Colonies de l'Amérique ont aujourd'hui avec la France des rapports tous différents. Ils portent sur des sentimens d'amitié, d'intimité, de reconnaissance que des communications plus continuées ne feront qu'accroître. Plus on désire que les Nations fédératives de l'Amérique s'unissent étroitement à nous, plus on doit s'attacher à écarter les causes qui peuvent empêcher les individus qui les composent de nous entendre. La différence du langage étant l'obstacle le plus propre à refroidir l'intimité des rapports que les Colonies pourroient avoir avec la France, j'ai cru contribuer au bien public en présentant un ouvrage qui peut donner très-promptement l'intelligence des livres écrits en Anglois, & disposer en même temps l'oreille à entendre parler cette langue, par une prononciation écrite de tous les mots dont l'Anglois est composé²⁰⁶.

Au-delà des raisons politiques et commerciales, l'apprentissage de l'anglais donne également accès à un grand nombre de livres pertinents aux arts et aux sciences. Contrairement à la situation française :

les Sciences se sont toujours élevées avec force en Angleterre, parce qu'elles n'ont pas été arrêtées dans leur essor par l'influence des préjugés. [...] Sous prétexte de veiller aux progrès des lumières acquises, on n'a jamais prétendu régler la marche des sciences en Angleterre par les caprices de l'opinion; on les a laissé aller en liberté par-tout où la

²⁰⁴ Luneau de Boisjermain, *Cours de langue anglaise*, vol. 1, *op. cit.*, p. xii.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. iii.

²⁰⁶ *Ibid.*

curiosité, où les besoins successifs de l'instruction pouvoient porter les personnes qui les cultivoient »²⁰⁷.

Luneau offre ici son analyse culturelle de l'Angleterre qui, selon lui, n'a pas été très heureuse dans sa production reliée aux beaux-arts²⁰⁸. En ce qui concerne la langue même, Luneau avertit des difficultés d'apprentissage, généralement liées aux « différences révoltantes » entre la langue parlée et la langue écrite²⁰⁹. En fait, la prononciation anglaise est à ce point « forte, imposante [et] susceptible de toutes les formes de style » que l'auteur recommande de recourir aux services d'un maître afin d'en apprendre les rudiments²¹⁰. En guise de substitution, Luneau fournit néanmoins un guide de prononciation (tel que l'on peut voir à la figure 2.2) qui propose des équivalences françaises aux mots anglais prononcés de façon similaire (tel que « à l'aulne » pour *alone*, « d'où » pour *do* et « n'ôse » pour *knows*)²¹¹. Malgré les limites de son guide – qui se compare tout de même aux méthodes utilisées de nos jours – on déduit que Luneau possède une bonne connaissance de l'anglais. Serait-il par ailleurs allé en Angleterre? Nous n'en avons pas de preuve, mais la demande qu'il fait pour un saufconduit le 24 août 1776 suggère la possibilité qu'il ait pu voyager²¹².

²⁰⁷ Luneau de Boisjermmain, *Cours de langue angloise*, vol. 1, *op. cit.*, p. iv-v.

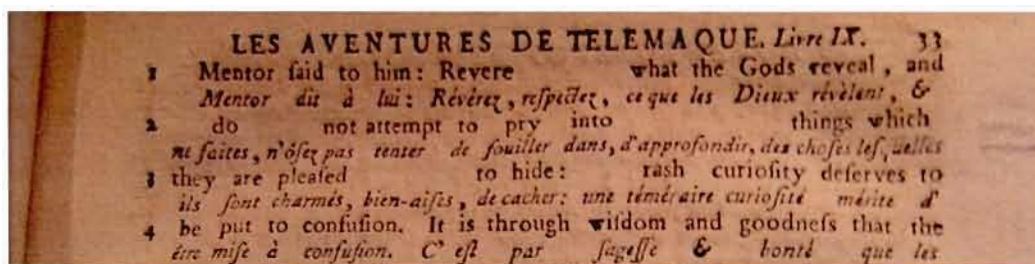
²⁰⁸ *Ibid.*, p. v-vi.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. vii.

²¹⁰ *Ibid.*, p. viii.

²¹¹ *Ibid.*, p. x.

²¹² AN O¹ 487, f^o 633, Registre du Secrétariat de lettres d'août 1775 à décembre 1776. On lit en effet à l'inscription datée du 24 août 1776 que Luneau de Boisjermmain fait une demande de saufconduit et qu'il a « écrit à M. Lenoir pour avoir des éclaircissemens ». Bien que le saufconduit soit alors utilisé pour voyager puisqu'il permet à une personne « d'aller en quelque endroit, d'y demeurer un certain temps, & de s'en retourner librement », il est également utilisé par « des créanciers [qui le] donnent à leur débiteur, pour la sureté de sa personne durant un certain temps ». *Dictionnaire de l'Académie française*, 4^e éd., tome 2, Paris, Veuve Brunet, 1762, p. 687. Il se peut donc que cette demande de saufconduit soit plutôt en lien avec ses troubles financiers.



Figures 2.2 et 2.3 : Extraits du *Cours de langue angloise* avec la traduction interlinéaire et le guide de prononciation.

Malgré le fait que la méthode d'apprentissage adoptée par Luneau ne fasse pas l'unanimité, ses cours connaissent néanmoins du succès. Ses cours d'italien et d'anglais mériteront d'ailleurs une réédition en 1797 et 1798. Dans l'article biographique publié peu après sa mort, l'auteur explique d'ailleurs que le cours de latin « fut bien accueilli et même suivi dans plusieurs écoles particulières »²¹³. Il s'agit de propos également énoncés dans la notice biographique de Michaud où on lit que ces cours de langues : « offrent une des meilleures applications que l'on ait faites des judicieux principes posés par Radonvilliers dans sa *Manière d'apprendre les langues*. Ils eurent beaucoup de succès dans leur nouveauté; et celui de *langue latine*, devenu rare, est encore très-recherché »²¹⁴. Les ouvrages de Luneau font ainsi leur place parmi les œuvres de référence en matière de langues étrangères pendant quelques décennies. Au nombre des traces laissées à la postérité, on compte la réédition londonienne de son cours d'anglais basé sur *La Jérusalem délivrée* en 1830²¹⁵ et ces vers, tirés de *Mon Second mot* de Baour-Lormian :

²¹³ A.J.D.B., « Luneau de Boisjermain », *loc. cit.*, p. 30.

²¹⁴ Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 25, *op. cit.*, p. 483.

²¹⁵ Le Tasse, *La Jérusalem délivrée* du Tasse, traduction interlinéaire par Luneau de Boisjermain, revue et corrigée d'après le système Hamiltonien par J. de Prati, Londres, Librairie Romantique, 1830.

Feuilletez la syntaxe, apprenez la grammaire,
Analysez Luneau, commentez Dumarsais;
Qui veut charmer Paris, doit savoir le Français²¹⁶.

2.7 Une opinion sur tout

Véritable « homme des Lumières », Luneau de Boisjermain a une opinion sur tout et s'intéresse à tout. Tout d'abord, de 1781 à 1783, il édite l'*Almanach musical* dans lequel sont affichées toutes les pièces parues chaque année. Commencé en 1775 par Charles-Joseph Mathon de la Cour²¹⁷, cet almanach est destiné à faire connaître les orchestres, les spectacles, les ouvrages sur l'art musical, les chansons de toutes sortes, les notices littéraires liées aux pièces jouées, les noms des auteurs, compositeurs, maîtres, marchands et imprimeurs de pièces musicales ainsi que les facteurs et accordeurs d'instruments²¹⁸. Se basant assurément sur les critiques publiées dans les périodiques ainsi que sur ses propres impressions, Luneau rassemble toutes les notices et informations utiles à l'amateur de musique, en prenant le soin d'y ajouter une note appréciative²¹⁹.

Dans une entreprise similaire, Luneau publie en 1788 un *Cours bibliographique, ou Nouvelles productions des sciences, de la littérature et des arts*. Si ce projet est déjà annoncé

²¹⁶ Baour-Lormian, *Mon Second mot*, Paris, Maret & Lavan, an VI (1798), p. 11. Pierre-François-Marie Baour-Lormian, qui offre lui-même une traduction de la *Jérusalem délivrée* en 1796, sera élu à l'Académie française en 1815. *Mon Second mot* (suite de *Mon Premier mot*) est écrit suite à la polémique entourant sa traduction du Tasse, notamment critiquée par Lebrun-Pindare. Jean-Claude Polet (dir.), *Patrimoine littéraire européen : anthologie en langue française*, vol. 2, Bruxelles, De Boeck Université, 1992, p. 283-284.

²¹⁷ Eric de Grolier, *Le guide du bibliophile et du libraire*, Paris, Librairie Rombaldi, 1952, p. 16.

²¹⁸ Luneau de Boisjermain, *Almanach musical, pour l'année 1781*, Paris, Au bureau de l'abonnement littéraire, 1781, p. 5-6.

²¹⁹ En guise d'exemple, on peut y lire comment le 12 janvier 1781, on a donné aux Italiens une première représentation de *Jérôme le Porteur de chaises*, comédie de Monvel et mise en musique par Desaidès qui avait d'abord été représentée le 10 décembre 1779 à Versailles où « la gaité de quelques scènes & le talent du Compositeur de la Musique, firent supporter les longueurs qui glacèrent alors l'attention du spectateur ». Luneau de Boisjermain, *Almanach musical, pour l'année 1782*, Paris, Au bureau de l'abonnement littéraire, 1782, p. 52.

en 1784 pour faire suite à son cours de langue italienne, il « a été différé par des causes qu'il n'a pas été au pouvoir de l'auteur de surmonter », des causes très probablement en lien avec la faillite qu'il essuie en 1785²²⁰. Tel qu'il annonce dans son *Journal d'éducation*, ce cours vise à faire connaître les nouveautés au moment où elles paraissent. En outre, comme l'explique l'auteur :


Il n'est pas possible que tous les hommes qui travaillent, s'appliquent également à l'étude de toutes les parties de nos connoissances; mais comme chaque personne a un genre d'étude auquel elle se livre avec plus d'ardeur, elle parcourra certainement avec plaisir, tous les mois, un Tableau qui renfermera tout ce que le génie des Européens aura publié sur chaque partie de nos connoissances [...] ²²¹.

Comme pour son *Almanach musical*, Luneau entreprend d'établir la liste des nouvelles parutions, par catégories. S'il se contente parfois d'énumérer les titres, il ne manque pas de faire connaître son opinion dans le cas de plusieurs œuvres²²². On constate une fois de plus, grâce à ce cours qu'il n'établira que pour l'année 1788, l'immense étendue des intérêts de Luneau qui tient à goûter à toutes les nouveautés littéraires. Une étude plus approfondie de cet ouvrage nous permettrait sans nul doute de mieux cerner les opinions souvent bien arrêtées de l'auteur et ce, à propos de mille et un sujets²²³. Pour l'heure, nous portons ici notre attention sur sa critique de l'éloge de Mably, dans laquelle il exprime une aversion sans borne pour Jean Le Rond d'Alembert.

Dans sa notice sur *l'Éloge historique de M. l'abbé de Mably* par M. l'Evêque, Luneau exprime à la fois son admiration pour l'abbé et son antipathie totale pour d'Alembert.

²²⁰ Luneau de Boisjermmain, *Cours de bibliographie, ou Nouvelles productions des sciences, de la littérature et des arts*, Paris, l'auteur, 1788, « avertissement », s.p.

²²¹ Luneau de Boisjermmain, *Journal d'éducation, connoissance des livres*, Paris, impr. Veuve Delaguette (l'auteur), 1788, p. 4.

²²² Devant le titre de chaque ouvrage pour lequel il émet ses commentaires, Luneau place ce signe typographique particulier :  .

²²³ Selon Luneau, par exemple, « la bienveillance » que porte l'auteur de *L'Almanach littéraire, ou étrennes d'Apollon* « à quelques écrivains de ses amis, lui fait regarder comme des bons mots, tout ce qui sort de leur bouche. On est souvent forcé de porter sur ces prétendus bons mots, un jugement différent du sien ». Luneau de Boisjermmain, *Cours de bibliographie, op. cit.*, p. 4. Au nombre des critiques élogieuses, on retrouve par exemple celle de la *Dissertation sur le café* par Buc'hoz. *Ibid.*, p. 10.

Tout d'abord, il faut savoir que l'Académie française propose en 1787 un prix pour l'éloge de d'Alembert et ce, après plusieurs reports, personne n'ayant envoyé le moindre discours²²⁴. Pourquoi personne n'a voulu entrer « dans cette lice glaciale » selon Luneau ? C'est parce que :

ce philosophe étoit un homme sans caractère, un égoïste froid, une ame sans feu : c'est que ses opinions, ses écrits, ses actions, sa vie entière, ne le montrent que comme un homme ordinaire, qui ne peut exciter ni l'enthousiasme de l'esprit, ni celui du sentiment : c'est un grand arbre, dont le philosophisme s'est ridiculement couvert, & qui ressemble à ces plantes qui tuent de leur ombre tout ce qui les approche, & qui glacent l'esprit même qui voudroit les observer²²⁵.

D'ailleurs, si Mably a été plus fortuné dans ses panégyristes, c'est qu'à l'opposé de d'Alembert, « on a trouvé dans lui un amour sans borne pour l'humanité, un attachement inviolable aux principes des mœurs, [...] un amour très-ardent pour les vérités utiles, un éloignement marqué pour toutes les erreurs, une fermeté d'esprit qu'aucune circonstance n'a démentie [...] »²²⁶. Faisant près de trois pages, la tirade contre d'Alembert inclut également la critique de l'*Esquisse de l'éloge de M. d'Alembert*, lue par Marmontel à l'Académie française le 25 août 1787. À la suite de cet éloge, qui présenterait d'Alembert comme un héros des gens de lettres luttant contre leurs infortunes, Luneau s'empresse bien d'écrire que si ce savant avait été si magnanime envers les gens de lettres, on n'aurait pas assisté à un tel silence à son égard. Car en fin de compte, « M. d'Alembert est un mathématicien distingué, soit; mais c'est un très-maigre littérateur, un très-mince panégyriste des gens de lettres, un bien pauvre bienfaiteur, & un homme moral très-ordinaire »²²⁷.

²²⁴ *Encyclopédie des gens du monde : répertoire universel des sciences*, vol. 7, Paris, Librairie de Treuttel et Würtz, 1833-1844, p. 462.

²²⁵ Luneau de Boisjermain, *Cours de bibliographique*, *op. cit.*, p. 11-12.

²²⁶ *Ibid.*, p. 12.

²²⁷ *Ibid.*, p. 13.

Il est difficile de déterminer la provenance d'une telle animosité envers le philosophe. Nous savons que Luneau écrit à d'Alembert le 6 septembre 1771 afin de lui envoyer la réponse qu'il vient de faire à Diderot. À la recherche d'appuis, Luneau espère très certainement trouver en d'Alembert un supporteur dans la cause qui l'oppose aux éditeurs de l'*Encyclopédie*. Il lui écrit : « Je vous remercie de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre jusqu'ici à tout ce qui me regarde. Je n'ay point le bonheur de vous être connu, c'est une obligation de plus dont je sens tout le prix »²²⁸. Si on sait que Voltaire et d'Alembert mentionnent la cause de Luneau dans leur correspondance de janvier 1770²²⁹, on n'en sait pas plus sur les possibles échanges entre ce dernier et d'Alembert. N'ayant vraisemblablement pas reçu du philosophe le soutien recherché, il se peut que Luneau ait dès lors développé un ressentiment à son endroit.

Peu importe la source de l'hostilité exprimée envers d'Alembert, Luneau de Boisjermain est généralement méprisé dans les hauts cercles philosophiques. Si, comme on l'a vu, Luneau obtient le soutien de Voltaire et de Diderot dans la cause qui l'oppose au syndic des libraires de 1768 à 1770, sa course acharnée contre les éditeurs de l'*Encyclopédie* vient peu à peu détruire les appuis chez les philosophes. Par ailleurs, que ce soit avant ou après le long procès, Luneau n'est jamais apprécié pour ses qualités de littérateur. Aussi trouve-t-on généralement un portrait peu reluisant de l'auteur, « soi-disant homme de lettres »²³⁰, dans les notices de la *Correspondance littéraire* de Grimm et Diderot. Par

²²⁸ Paris Institut, Ms. 2466, f° 143, lettre de Luneau de Boisjermain à d'Alembert, 6 septembre 1771. Je tiens à remercier chaleureusement Madame Irène Passeron qui a facilité mon accès à ce document.

²²⁹ Voltaire écrit : « Je ne sais où en est actuellement l'affaire de Luneau de Boisjermain; j'imagine qu'elle s'en ira en fumée comme toutes les affaires qui traînent ». À ceci, d'Alembert répond : « Je crois que l'affaire de Luneau de Bois-Germain s'en ira en fumée; on voudroit bien, je crois, donner gain de cause aux libraires, mais on craint un peu le cri des gens de lettres, & c'est quelque chose que ce cri retienne un peu les gens en place ». Voltaire, *Correspondance*, t. X, Theodore Besterman (éd.), Paris, Gallimard, 1963-64, lettre à Jean Le Rond d'Alembert, 12 janvier 1770, p. 87; Voltaire, *The complete Works of Voltaire*, t. 119, Theodore Besterman (éd.), Genève, Institut et Musée Voltaire, 1968-1977, p. 434, lettre D 16112 Jean Le Rond d'Alembert à Voltaire, Paris, 25 janvier 1770.

²³⁰ *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meiseter, etc.* Maurice Tourneux (éd.), t. 8, Paris, Garnier Frères, 1877-1882, décembre 1769, p. 411.

exemple, son *Discours sur une nouvelle manière d'enseigner et d'apprendre la géographie* publié en 1759 est qualifié de « vrai galimatias », une méthode « inutile et mauvaise »²³¹ et son *Élite des poésies fugitives* est décrite comme une « rapsodie [...] faite avec aussi peu de soin » que de goût²³². De surcroît, lorsqu'on apprend que ce sera Luneau qui sera chargé de l'édition de Racine, on décrit ce projet comme « très-suspect », son initiateur « n'ayant aucun bien de littérature au soleil »²³³. Peu après l'avoir décrit comme un « diable d'homme »²³⁴, Diderot fait également une critique cinglante du *Zinzolin, jeu frivole et moral* qu'il attribue à Luneau : « Un homme moitié fou, moitié imbécile, invente un jeu de cartes [...]. Voilà ce qu'est que le *Zinzolin* de M. Luneau de Boisjermain. Encore s'il y avoit de la satire, de la gaieté, de l'originalité, on en pardonneroit le plan bizarre; mais cela est obscur, entortillé, plat et maussade [...]. Mais comment un pareil auteur trouve-t-il à se faire imprimer²³⁵? » Il est clair, à la lecture des différents commentaires des œuvres de Luneau, que celui-ci n'est pas particulièrement estimé pour ses talents littéraires. Il serait toutefois injuste de lui attribuer le *Zinzolin* qui, malgré les propos de Diderot, n'est probablement pas de sa plume. En effet, l'œuvre signée de Toustain de Lormery n'est en rien similaire aux autres œuvres de Luneau. Premièrement, le style linguistique est très différent – il est facile de reconnaître l'orthographe particulière de l'auteur qui, par exemple, écrit toujours « tous » au lieu de « tous » –, deuxièmement, l'ouvrage est annoncé « à Amsterdam chez les libraires associés » alors que Luneau fait toujours imprimer ouvertement à Paris et conserve irrévocablement son privilège à partir de 1760 et, troisièmement, parce que Luneau n'annonce jamais cet ouvrage parmi les siens alors qu'il le fait pour des livres encore moins bien accueillis par la critique²³⁶.

²³¹ *Correspondance littéraire*, t. 4, *op. cit.*, p. 135.

²³² *Ibid.*, t. 5, mai 1764, p. 491.

²³³ *Ibid.*, t. 7, décembre 1767, p. 510.

²³⁴ Diderot, *Correspondance*, vol. 9, *op. cit.*, p. 161, lettre à Madame de maux, septembre 1769.

²³⁵ *Ibid.*, p. 239.

²³⁶ On pourrait également ajouter le fait que le genre d'ouvrage ne s'accorde pas non plus avec le style littéraire de Luneau qui n'écrit jamais la moindre œuvre subversive.

Malgré les réactions négatives que suscitent ses premiers ouvrages, Luneau ne se laisse pas abattre et continue à écrire sa vie durant, toujours avide de contribuer au bien public.

2.8 Après la Révolution

À la suite des événements de la Révolution, Luneau de Boisjermmain n'abandonne pas pour autant la plume. Fortement influencé par le climat politique, les intérêts de l'auteur continuent de se multiplier. Tel qu'on l'a vu plus haut, les réformes projetées par le gouvernement au sujet des postes incitent Luneau à faire part de ses opinions dans ses *Observations sur les améliorations dans le service des postes* en 1791. Quelques années plus tard, l'auteur se lance dans l'analyse politique avec *L'Esprit de M. Pitt, ou vues politiques de ce Ministre, depuis qu'il est entré dans le Conseil du Roi d'Angleterre*. Lorsque Luneau initie les lecteurs à son projet en 1795, William Pitt est à la tête du gouvernement anglais depuis près de 12 ans, celui-ci ayant été élu en 1783 à l'âge de 24 ans. D'emblée, Luneau écrit dans son prospectus : « Tout ce qui se passe en Europe depuis dix ans, est l'ouvrage de M. PITT. Il est le génie malfaisant des François, leur malveillant universel »²³⁷. Il tient ainsi à démontrer comment du royaume « le plus riche & le plus industriel de l'Europe », la France se trouve alors appauvrie, en guerre, « sans mouvement & sans vie » et ce, en raison des Anglais, de leurs agents qui « se tiennent caché derrière des François qui leur servent de mannequin » et du faux patriotisme des étrangers²³⁸. En ce qui concerne l'envergure envisagée de l'ouvrage, Luneau prévoit la livraison de feuilles in-octavo à tous les dix jours pour trois mois au prix de 3 l. 15 s. par mois pour Paris. Possiblement par manque d'intérêt du public, le projet semble toutefois avoir été interrompu dès ses débuts. En effet, outre le prospectus et la préface, l'imprimé s'arrête à la huitième page²³⁹.

²³⁷ Luneau de Boisjermmain, *L'Esprit de M. Pitt, ou vues politiques de ce Ministre, depuis qu'il est entré dans le Conseil du Roi d'Angleterre*, Paris, l'auteur, 1795, prospectus, p. iii.

²³⁸ *Ibid.*, préface, p. vii-xxiii.

²³⁹ La présence d'une réclame à la fin de la huitième page – soit le mot « mauvais » placé sous la dernière ligne du texte – indiquant le premier mot du feuillet suivant peut laisser penser qu'une suite

La même année, Luneau de Boisjermmain s'exprime également sur les principes de la propriété et du peuple dans *Des Droits de la propriété des terres, ou du peuple propriétaire de terres, seul et unique souverain*²⁴⁰. Tel qu'il explique d'entrée de jeu, Luneau tient à réagir à un article du *Moniteur* paru le 16 avril 1795 dans lequel on stipule que « Le peuple souverain de France est la collection des citoyens de tous les départements, sans distinction d'état, de profession & de fortune »²⁴¹. Dans son ouvrage faisant un peu plus de cinquante pages, Luneau tient à démontrer qu'au contraire, il doit bel et bien subsister une distinction entre les citoyens propriétaires et les autres puisque : « le génie, les talents de l'industrie, ont séparé en autant de classes qu'il y a de degrés d'intelligence »²⁴². En effet, raconte Luneau, :

La différence des talents établit par-tout une très-grande différence entre les ouvrages qui en sont le produit. Plus un talent est supérieur, plus il donne de prix à ses travaux. Les hommes qui ont retiré de leurs travaux de très-grands avantages, ont surpassé ceux qui n'ont retiré d'eux que peu ou point de profits. Plus les succès de l'industrie ont été grands, plus la propriété mobilière, qui naissoit d'elle, est devenue importante. Plus elle a augmenté; plus elle a donné de supériorité à celui qui la possédoit, sur les personnes qui lui étoient inférieures en intelligence ou en propriétés recueillies par elle²⁴³.

Ainsi, puisque l'intelligence a placé une classe d'hommes au-dessus des autres, celle-ci leur permettant, grâce à leurs succès, d'accéder à la propriété, il s'ensuit que seuls les propriétaires sont aptes à juger du bien public²⁴⁴. En effet, un homme « peut faire partie de la nation françoise, du peuple françois; mais s'il n'a aucune propriété territoriale en France; il ne peut faire partie du peuple souverain de France »²⁴⁵.

a été imprimée ou, du moins, projetée. Le seul autre exemplaire auquel nous ayons eu accès (de la librairie Kelmscott de Baltimore, MD) contient toutefois le même nombre de pages. Il y a ainsi tout lieu de croire que la suite n'a jamais été diffusée.

²⁴⁰ Luneau de Boisjermmain, *Des Droits de la propriété des terres, ou du peuple propriétaire de terres, seul et unique souverain*, Paris, l'auteur, 1795.

²⁴¹ *Ibid.*, « avertissement », s.p.

²⁴² *Ibid.*, p. 14.

²⁴³ *Ibid.*, p. 15.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 41.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 45.

Ce discours peut certes paraître étonnant chez un homme auparavant dépouillé de ses propriétés par une faillite. Déjà à la lecture de cet écrit, on comprend néanmoins la forme d'élitisme préconisé par Luneau. La prédominance qui devrait être accordée aux hommes d'intelligence supérieure, aux hommes de lettres – tel que lui, on s'en doute – est également mise de l'avant dans ses *Idées et vues sur l'usage que le gouvernement actuel de la France peut faire du Château de Versailles*, publiées en 1797²⁴⁶. En somme, Luneau propose que le château soit essentiellement utilisé pour y loger le gouvernement – dont les membres devraient tous habiter la ville de Versailles et non Paris – et ce, puisque « le Palais où siège la puissance d'une grande Nation, doit être grand comme elle, annoncer de tous côtés sa grandeur, sa puissance, sa magnificence, l'élévation de ses idées, le génie de ses arts »²⁴⁷. En réunissant tous les gens utiles au gouvernement dans une même et seule ville, ceux-ci seront en quelque sorte débarrassés des « gens qui vivent de leur inutilité » comme à Paris²⁴⁸. En outre, il préconise l'entretien et l'embellissement des palais du Luxembourg et du Louvre qui pourront servir aux magistrats de la République. Ne manquant pas une occasion de mettre les intérêts de ses semblables de l'avant, il ajoute : « on pourra aussi employer ces Palais à loger des sçavants distingués. Les gens de lettres qui se sont fait remarquer par leurs écrits »²⁴⁹. Il écrit enfin comment le gouvernement doit protéger les hommes de génie :

Le Gouvernement doit aussi regarder avec amour, les hommes supérieurs qui ont étudié la nature, & qui dévoilent le secret de ses travaux. Les hommes de génie, que le ciel a destinés à préparer la richesse & la prospérité des Nation, & à leur former de nouvelles jouissances, ne poussent point au gré du besoin qu'on a de leurs lumières. Ils sont tous un don du Ciel, une offrande précieuse que le temps présente aux états, qu'il en gratifie. Les Nations qui possèdent par intervalles quelques hommes de ce caractère, doivent caresser leurs talents, les protéger, les soutenir, les ménager comme ces plantes délicates que l'on défend de la froidure des hyvers & de l'orage impétueux des vents. Leur esprit, leur génie, leurs ouvrages allument partout le jour de l'immortalité²⁵⁰.

²⁴⁶ Luneau de Boisjermain, *Idées et vues sur l'usage que le gouvernement actuel de la France peut faire du Château de Versailles*, Paris, l'auteur, an VI (1797).

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 22.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 28.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 30.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 31.

Demeurant dans l'esprit du politique, en 1797, Luneau se lance dans un nouveau projet, celui d'un journal d'abord intitulé *Le Nouveau tiers ou Le Journal des deux Conseils* puis renommé *l'Ami du bien public en France* lorsque l'auteur apprend qu'un autre journal en porte déjà le nom. En prospectus, Luneau explique que son « nouveau journal contiendra ce qui se passera dans les deux Conseils, au Directoire, dans les Municipalités de la France; les nouvelles politiques des divers états de l'Europe; celles de la république des lettres, des sciences, des arts »²⁵¹. Ce journal est également « entrepris pour tous ceux qui aiment la France; qui trouvent du plaisir à penser, à parler avec estime & d'elle & du peuple François [...] »²⁵². Pour mener à bien ce projet, « l'Auteur de ce Journal se propose de ramener, tout ce qui se passera dans les deux Conseils, à ces maximes éternelles de la raison de tous les Peuples. Chaque jour, il instruira ses lecteurs de tout ce qui aura été fait pour le Bien public de la France, ou de ce qu'on doit faire pour lui »²⁵³. Afin de l'aider dans sa quête, Luneau enjoint les gens de lettres, les « Hommes instruits dans l'art de penser & d'écrire » de lui envoyer les informations qu'ils jugeront pertinentes. Proposé à 9 l. pour trois mois (ou 36 l. pour l'année), le journal quotidien ne jouit pas d'une longue vie. Le premier numéro, publié le jeudi 1^{er} juin 1797, ne sera suivi que de quarante autres éditions, le dernier numéro ayant paru le mercredi 12 juillet 1797. Malgré la brièveté de son entreprise, on constate néanmoins l'esprit d'initiative propre à Luneau qui tente par tous les moyens de faire valoir ses idées, de se rendre utile et d'entreprendre de nouvelles publications, sources de revenus. Afin de faciliter ce nouveau projet, nous sommes également en lieu de croire que Luneau fait l'acquisition de sa propre presse. En effet, on peut lire au bas du prospectus : « À PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE L'AUTEUR ». Afin de faire imprimer rapidement son journal tous les jours, il est indéniable qu'une presse personnelle devient alors nécessaire. Puisque ses œuvres suivantes ne semblent toutefois pas avoir été imprimées chez lui, Luneau se défait probablement de sa presse lorsqu'il cesse son journal, à peine plus d'un mois après l'avoir entrepris.

²⁵¹ Luneau de Boisjermain, *Le Nouveau tiers ou Le Journal des deux Conseils* (prospectus), Paris, l'auteur, 1797, p. 1.

²⁵² *Ibid.*

²⁵³ *Ibid.*, p. 2.

Figure 2.4 : Première page de *l'Ami du Bien public en France*, édition du 18 juin 1797.

2.9 Dernières publications

Les intérêts de Luneau de Boisjermain ont certes toujours été multiples. Par les demandes de livres qu'il adresse dans les années 1780 à l'abbé Rive, bibliothécaire du duc de Vallière – lui demandant par exemple des livres sur les droits de chasse et de pêche²⁵⁴, la géographie²⁵⁵ et les ordres de la chevalerie²⁵⁶ –, on constate l'étendue du savoir qu'il souhaite acquérir. Alors que l'auteur avance en âge, ses intérêts sont tout aussi divers. Après la politique, Luneau s'intéresse également à l'économie domestique, plus précisément aux lapins sur lesquels il publie un livre en 1798 intitulé *De l'Éducation des lapins*²⁵⁷. Dans cet ouvrage, l'auteur a pour but d'offrir un manuel sur l'élevage de lapins, utile pour se nourrir alors que les denrées se font rares, que la viande est chère et de mauvaise qualité²⁵⁸. Puisque le lapin est de tous les petits animaux celui qui se multiplie le plus rapidement, « je me suis occupé, écrit Luneau, à en élever un grand nombre. Ils ont prospéré dans mes mains »²⁵⁹. Cette sorte d'élevage étant alors à la mode, il adresse d'abord son ouvrage à ceux « qui voudront s'en faire à l'avenir un travail ou un amusement utile »²⁶⁰. Par ailleurs, selon lui, « l'éducation de tous les animaux qu'on peut rendre domestiques fait partie de l'instruction publique, & des travaux de l'économie rurale » et constitue donc une matière « intéressante à tous les amis du bien public »²⁶¹.

²⁵⁴ BnF, Ms. Fr. N.A.F. 22123, f° 152, Lettre de Luneau de Boisjermain à l'abbé Rive du 17 septembre 1782.

BnF, Ms. Fr. N.A.F. 22123, f° 154, Lettre de Luneau de Boisjermain à l'abbé Rive du 19 juillet 1784.

²⁵⁶ BnF, Ms. Fr. N.A.F. 22123, f° 156, Lettre de Luneau de Boisjermain à l'abbé Rive du 5 février 1786.

²⁵⁷ Luneau de Boisjermain, *De l'éducation des Lapins, ou l'art de les loger dans des Garennes domestiques, de les nourrir & multiplier, de soigner leurs petits, d'améliorer leurs races, & de les rendre aussi bons & aussi agréables à manger que les Lapins de Garenne*, Paris, l'auteur, 1798.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. i.

²⁵⁹ *Ibid.*

²⁶⁰ *Ibid.*, p. ii.

²⁶¹ *Ibid.*, p. iii.

L'ouvrage sur les lapins se veut d'abord un véritable mode d'emploi où aucun détail n'est épargné à propos de leur élevage, depuis la « manière de loger les Lapins », leur propreté, leur nourriture, les heures auxquelles ils doivent être nourris jusqu'aux différentes diètes à envisager. Au nombre des enseignements fournis, on compte également l'accouplement, la naissance des petits, leur castration et leurs maladies. Puisqu'il s'agit avant tout d'un guide visant l'élevage, Luneau aborde également les questions de profits réalisables grâce aux lapins, de leur chair, de leur poil et finalement de la meilleure façon pour les tuer et les manger. Dans son *Supplément*, l'auteur fournit d'ailleurs une recette à base de lard et de feuilles séchées qui, dit-il, « donne à la chair du lapin un excellent parfum. Je l'ai éprouvé[e] »²⁶². Au-delà des instructions ayant strictement rapport au soin des animaux, il est également intéressant de noter le plaisir et l'attachement que paraît avoir Luneau pour cette activité. En effet, à la suite des articles plus pratiques de l'élevage, l'auteur tient également à écrire sur « la Sagacité du Lapin », la « Jalousie du mâle », l'« attachement des mâles pour les femelles », le « respect & amour des petits Lapins pour leurs pères », la « tendresse des petits Lapins pour leurs mères, & des mères pour leurs petits », l'« attachement du Lapin clapier pour ceux qui ont soin de lui », les « Lapins querelleurs » et aussi sur l'« amour du Lapin pour la tranquillité », sa « sensibilité » au froid, sa « timidité » et sa capacité à parler « comme les muets ». Luneau prête ainsi plusieurs émotions humaines à ces petits animaux auxquels il s'attache, écrivant, par exemple, qu'ils « ont beaucoup d'idées qui leur viennent par réflexion »²⁶³. À la fin de l'ouvrage, Luneau relate les limites de son expérience : « J'aurois fait un plus grand nombre d'observations sur le caractère & les mœurs des lapins, sur leur esprit, leur sensibilité pour tout ce qu'ils produisent, si j'avois continué plus long-temps à vivre au milieu de leurs familles »²⁶⁴. C'est en fait l'abondance renouvelée

²⁶² Luneau de Boisjermmain, *Supplément à l'Éducation des Lapins, ou Instructions nouvelles sur la manière de former des Garennes artificielles*, Paris, l'auteur, 1798, p. 24.

²⁶³ Luneau de Boisjermmain, *De l'éducation des Lapins*, *op. cit.*, p. 45.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 116.

des denrées qui le convainc d'abandonner cette culture qui lui a fait apprécier les lapins « dans leurs goûts, dans leurs appétits, leurs plaisirs, leurs querelles & leur industrie »²⁶⁵.

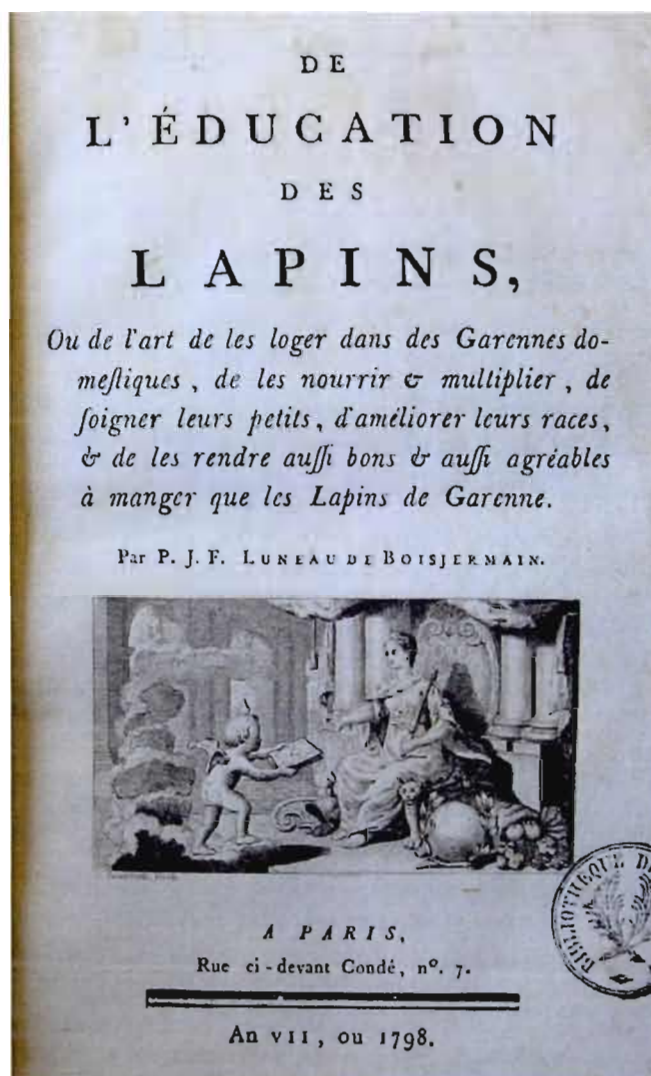


Figure 2.5 : Page de titre de l'*Education des Lapins* (1798).

²⁶⁵ En note, il écrit : « J'allois souvent passer des heures entières dans les chambres où ils vivoient. Une barrière me séparoit des lapins que je voulois observer. Je restois immobile au milieu d'eux, afin de ne leur inspirer aucune inquiétude, aucun trouble. J'écrivois sur une table qui étoit placée à côté de moi, tout ce qui se passoit sous mes yeux. Quand tous étoient tranquilles, je lisois. J'interrompois ma lecture, quand un d'eux remuoit, changeoit de place ». *De l'éducation des Lapins*, *op. cit.*, p. 117.

En 1799, alors que Luneau de Boisjermmain approche les soixante-huit ans, l'auteur a une fois de plus le bonheur de publier, cette fois-ci à propos des *Aimants artificiels de Mr. Le Noble, Appliqués à la guérison des maladies nerveuses*²⁶⁶. Dans cet ouvrage, Luneau propose de réunir plusieurs textes à propos de ces aimants, soit le rapport émis en 1777 par Andry et Thouret, membres de la société royale de médecine, des extraits d'observations sur leur usage et les différents traitements qu'il permet. Remède universel²⁶⁷, les aimants sont utilisés pour la guérison de plusieurs maladies telles que les « affections douloureuse de la face » comme les maux de dents, les douleurs aux reins, à la tête, à la poitrine, les palpitations, les consultations, les « vertiges ténébreux » ainsi que l'épilepsie²⁶⁸. Tout à fait convaincu de l'efficacité du traitement, Luneau explique le service qu'il rend en réunissant les différents textes qui en démontrent les vertus²⁶⁹. Afin de mieux présenter ces textes en avertissement, l'auteur résume l'action de l'aimant :

Il fait cesser les douleurs que causent les nerfs, parce qu'il diminue la sécheresse, la roideur qui les tendoit avec trop de violence. Dès qu'il les a rendus à leur première souplesse & flexibilité, on ne sent plus leur action douloureuse, parce qu'ils ne sont plus gênés, roidis par un électricisme trop fort. Le fluide magnétique rallume dans d'autres corps le fluide électrique, qui y avoit perdu son ressort, & bientôt il fait cesser la cause qui paralysoit leurs mouvements²⁷⁰.

L'engouement pour la notion de « fluide magnétique » provient du célèbre Franz-Anton Mesmer (1734-1815) qui ouvre son cabinet à Paris dès 1778²⁷¹. Bien que les pratiques

²⁶⁶ Luneau de Boisjermmain, *Aimants artificiels de Mr. Le Noble, ou moyens de se guérir soi-même des maladies de nerfs, par l'application de ses aimants artificiels*, Paris, l'auteur, an VIII (1799).

²⁶⁷ Comme l'explique François Azouvi, l'idée d'un remède universel, capable de guérir tous les maux, n'est pas en désaccord avec l'idéologie médicale du XVIII^e siècle. François Azouvi, « Mesmérisme », in Michel Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 2007 (1997), p. 806-808 (p. 807). En ce qui concerne le mouvement du mesmérisme et de son rôle dans le développement d'une pensée radicale pré-révolutionnaire, voir Robert Darnton, *Mesmerism and the End of the Enlightenment in France*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1968.

²⁶⁸ Luneau de Boisjermmain, *Aimants artificiels*, *op. cit.*, p. 48.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. vii.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. xii.

²⁷¹ Azouvi, « Mesmérisme », *op. cit.*, p. 806.

de celui-ci causent scandale – il accomplit ses cures sur des femmes « en pâmoison »²⁷² – ses notions de fluide s'accordent avec le courant des phénomènes occultes, alors en vogue²⁷³. Le rôle des aimants dans la guérison, tel que proposé par Le Noble, est également défendu par le comte de Buffon et sera même encore préconisé dans le traitement de certaines maladies, comme l'épilepsie, à la fin du XIXe siècle²⁷⁴. Puisque Luneau édite les textes concernant ces aimants en 1799, on constate que leur usage est encore bel et bien d'actualité. L'auteur ne manque d'ailleurs pas d'indiquer où les lecteurs peuvent s'en procurer, soit « à Paris, rue Saint-Louis, au Marais, no 318 »²⁷⁵.

Par l'édition de cet ouvrage sur les aimants et les « fluides magnétiques », on constate une fois de plus l'inépuisable soif de connaissances de Luneau. La même année, l'auteur mettra également sous presse un *Mémoire pour les Imprimeurs et Libraires*²⁷⁶. Il s'agit en fait d'un texte de 26 pages en réaction à un arrêté du 17 prairial de l'an VII (5 juin 1799) qui impose le frais d'un timbre sur la diffusion de catalogues, prospectus, avis, notices et lettres circulaires. Ayant lui-même fait maintes fois usage de ces différents types d'imprimés afin d'annoncer ses ouvrages, Luneau tient à se porter à la défense des professionnels – y compris les libraires et imprimeurs – qui en seront grandement désavantagés. En effet, Luneau écrit

[qu'il] n'y a point de profession qui soit en état de payer de tels frais de timbre pour faire distribuer dans les rues des Avis de cette espèce [...]. Ces avis sont distribués par le besoin urgent qu'éprouve leur distributeur, d'être occupé chez lui par le public dans la profession et le genre d'industrie qu'il exerce. [...] Un homme patenté ne peut pas être imposé à une contribution, et pour la profession qu'il exerce, et pour l'Avis qu'il donne ou veut donner de l'exercice de sa profession²⁷⁷.

²⁷² Azouvi, « Mesmérisme », *op. cit.*, p. 807.

²⁷³ *Ibid.*

²⁷⁴ Buffon, « Traité de l'aimant et de ses usages », in Geoffrey Saint-Hilaire (éd.), *Œuvres complètes de Buffon*, t. II, Paris, F.D. Pillot, 1838, p. 356-397; Bourneville, *Recherches cliniques et thérapeutiques sur l'épilepsie, l'hystérie et l'idiotie*, vol. 3, Paris, Delahaye & Lecrosnier, 1883, p. 88.

²⁷⁵ Luneau de Boisjermain, *Aimants artificiels*, *op. cit.*, revers p. de titre.

²⁷⁶ Luneau de Boisjermain, *Mémoire pour les Imprimeurs et Libraires de Paris, Sur un arrêté du Ministre des Finances RAMEL, du 17 prairial an VII, qui applique les dispositions de la loi sur le timbre des Avis (...)*, Paris, l'auteur, 1799.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 4-5.

Par ailleurs, avec chiffres à l'appui, Luneau veille à démontrer l'iniquité d'un tel système qui impose un tarif unique, peu importe la longueur de l'avis à diffuser²⁷⁸. Selon lui, l'imposition de ce timbre aura pour effet de placer le contribuable devant un terrible dilemme, étant obligé soit d'agir conformément à la loi, soit « de ne pouvoir exercer sa profession qu'en se ruinant en frais inutiles et qui ne peuvent être remboursés »²⁷⁹. L'auteur tient par la suite à exposer l'utilité des catalogues de livres, des prospectus et annonces dans tout ce qui touche le commerce de la librairie.

2.10 Fin de vie et projets inachevés

Par l'énumération des ouvrages qu'il publie après la Révolution, on constate comment Luneau de Boisjermmain demeure alors bien actif. Dans une demande qu'il adresse au ministre de l'intérieur en 1799, on réalise encore mieux l'ampleur des travaux de l'auteur qui restera occupé jusqu'à la toute fin²⁸⁰. La lettre qu'il envoie au ministère permet non seulement d'en savoir davantage sur ses projets, mais elle sert également de résumé à sa carrière. Luneau tient premièrement à rappeler ses contributions, en nommant un à un à les ouvrages dont il est le plus fier, soit ses cours de géographie, d'histoire, de lecture et de langues. Il mentionne notamment ses commentaires de Racine et explique comment « la vente qu'il en faisait lui-même a donné lieu à un procès qui a duré onze ans, et qui a ruiné l'auteur de cet ouvrage, par les dépenses énormes qu'il a fallu faire pour lutter contre le corps de la librairie »²⁸¹. Après cette énumération, Luneau établit une liste impressionnante des ouvrages qu'il a écrits mais qu'il n'a pas encore fait imprimer. On y trouve des commentaires sur Crébillon (qui formeront 4 volumes in-8°), sur Molière (en 10 à 12 volumes in-8°) et sur

²⁷⁸ Luneau de Boisjermmain, *Mémoire pour les Imprimeurs*, op. cit., p. 6.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 7.

²⁸⁰ AN, F¹⁷ 1075, n° 46, Demande de Luneau de Boisjermmain au Ministère de l'Intérieur, an VII.

²⁸¹ *Ibid.*

Terence (en 3 volumes in-12)²⁸². Par ailleurs, il a « prêts à être imprimés » un cours de langue allemande en 3 volumes in-4° et deux volumes in-8°, un cours de langue espagnole en 6 volumes in-8° ainsi qu'une traduction d'Aristote « dont il n'a pas beaucoup avancé la traduction française »²⁸³.

C'est afin d'éditer tous ces ouvrages que Luneau demande au ministre de l'autoriser à prendre « dans les dépôts de la République tous les livres qui sont nécessaires pour ce travail ». Luneau expose en effet qu'il « est trop âgé pour entreprendre des ouvrages nouveaux; mais il veut mettre la dernière main à ceux qui n'ont pas été imprimés ». Pour ce faire, il aura besoin de plusieurs livres afin de compléter sa recherche, et aussi besoin « qu'on épargne à son âge le temps d'aller et venir dans les bibliothèques, qui est perdu pour son travail ». Afin d'aider sa cause, il fait valoir comment « des gens de lettres qui ont beaucoup moins travaillé que lui, ont eu et ont encore des pensions » alors qu'il ne demande que ce simple service d'ailleurs déjà accordé, dit-il, à Le Grand d'Aussy pour ses ouvrages. Malheureusement pour Luneau, on lui répond avec grands « regrets » que « les seuls citoyens chargés par le gouvernement de faire un ouvrage ont la faculté de puiser dans les dépôts »²⁸⁴.

Cette lettre ne constitue pas le premier échange ayant eu cours entre Luneau et le ministère. En effet, l'année précédente, l'auteur essaie alors de faire valoir ses ouvrages pédagogiques auprès du ministère afin qu'ils soient utilisés pour l'enseignement public. Il envoie d'abord ses *Principes de la lecture* le 15 septembre 1798 et demande une audience pour laquelle il obtient une réponse positive le 5 octobre suivant²⁸⁵. Quelques temps plus tard, l'auteur envoie chacune de ses méthodes de langue et demande au « Citoyen Ministre, de vouloir bien faire examiner ces ouvrages dans votre Conseil, et de vous faire rendre compte

²⁸² On retrouve déjà la mention des commentaires sur Molière et Crébillon dans l'attribution du 20 juin 1783, AN, ET-LXV-463.

²⁸³ AN, F¹⁷ 1075, n° 46.

²⁸⁴ *Ibid.*

²⁸⁵ AN, F¹⁷ 1031, Demande de Luneau de Boisjermain au Ministre de l'Intérieur du 29 Fructidor an VI et réponse du 14 Vendémiaire an VII.

de l'influence utile qu'ils peuvent avoir sur l'instruction publique »²⁸⁶. Si le gouvernement adopte ses méthodes, écrit-il, il fournira tous les manuels en plus d'un tableau explicatif pour tous les étudiants. Il se propose finalement d'être dédommagé grâce aux livres qu'on achètera de lui ainsi que par des ouvrages qu'il prendra dans les dépôts publics. Puisque ses méthodes linguistiques ne sont vraisemblablement pas choisies pour faire partie du cursus scolaire, Luneau n'aura finalement jamais accès au fameux dépôt de livres du gouvernement. Ces démarches n'auront possiblement pas toutes été en vain à long terme, toutefois, puisque ses *Principes de la lecture* seront quant à eux utilisés pour l'instruction de milliers d'enfants et réédités maintes fois au XIX^e siècle²⁸⁷.

Malgré le fait que Luneau n'ait pas réussi à réaliser ses derniers projets, on constate qu'il ne baisse jamais les bras. Grâce à son inventaire après décès, on apprend que ses dernières années sont passées dans une misère relative. Lorsqu'il décède le 24 nivôse de l'an X – soit le 14 janvier 1802²⁸⁸ –, il habite toujours en pension chez Marie-Pierrette Labbé d'Yvernois au numéro 12 de la rue de l'Égalité, anciennement la rue de Condé²⁸⁹. Il paie alors une pension annuelle de dix-huit cents francs, pension qui est due, lorsqu'il meurt, depuis plus de deux ans, soit depuis le 22 décembre 1800²⁹⁰. Puisque Luneau laisse une succession vacante, n'ayant pas fait de testament et n'ayant aucun héritier, on fait poser les scellés le temps de nommer un curateur qui s'occupera de la gestion de ses biens. Ce n'est finalement

²⁸⁶ AN, F¹⁷ 1338, Demande de Luneau de Boisjermain au Ministre de l'Intérieur, s.d.

²⁸⁷ Nous retrouvons des rééditions des *Vrais principes de la lecture, de l'orthographe et de la prononciation françaises* en 1810, 1811, 1812, 1816, 1817, 1818, 1825 et 1829. François Neufchâteau (1750-1828), lui-même auteur d'une *Méthode pratique de lecture* (1799) aurait d'ailleurs écrit que la méthode de Luneau (et de Viard) « a servi utilement à plus de vingt mille éducations particulières ». Ferdinand Edouard Buisson (dir.), *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, t. II, Paris, Hachette, 1882, p. 1541.

²⁸⁸ Comme pour sa date de naissance, il semble qu'il y ait eu erreur sur sa date de décès. Dans la notice biographique de Michaud, on lit qu'il serait mort le 25 décembre 1801 (*op. cit.*, t. 25, p. 484). Tous les autres biographes semblent avoir repris cette date que nous ne pouvons toutefois pas confirmer. Le seul document original faisant mention de sa mort est son inventaire après décès qui stipule la date du 24 nivôse de l'an X, soit le 14 janvier 1802.

²⁸⁹ AN, ET-XCI-1408, Inventaire après décès de Luneau de Boisjermain, 01-10-1804.

²⁹⁰ *Ibid.*

que le 30 décembre 1803 que seront levés les scellés afin de procéder à l'inventaire, soit près de deux ans après le décès de Luneau²⁹¹.

L'inventaire après décès fait état de très peu de biens, ceux-ci étant résumés à quelques vieux vêtements et effets personnels – évalués à 73 francs²⁹² – et quelques dizaines de livres. Mis à part ses propres œuvres, dont il n'a conservé que quelques copies, on trouve notamment des dictionnaires de langues, des œuvres de Montesquieu, la *France littéraire* de Quérard, le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, la poésie d'Horace, les *Sermons* du père de Neuville ainsi que les œuvres de Boileau. On signale également la présence d'autres imprimés « ne méritant plus ample description », soit probablement plusieurs de ses brochures. La valeur de tous ces ouvrages est évaluée à 52 francs pour un total, incluant ses autres biens, à 127 francs. À la liste des papiers, on note également une créance vis-à-vis le libraire Desenne ainsi qu'un bon de 74 francs 10 sols au profit de Luneau par l'imprimeur Demonville. La fortune de l'auteur fait ainsi bien pâle figure en comparaison de ses avoirs estimés à près de 170 000 l. en 1783²⁹³.

Malgré tous les projets qu'il espère réaliser à la fin de la décennie 1790, la fortune ne sourit pas à Luneau durant ses toutes dernières années. Il n'est pas tout à fait dépourvu d'amis, cependant, comme le démontre l'article élogieux (dont nous avons déjà fait mention) imprimé dans le *Magasin Encyclopédique ou Journal des Sciences, des Lettres et des Arts* en 1802²⁹⁴. L'auteur de cette courte biographie est un certain A.D.J.B, qui signe un grand nombre d'articles dans ce même périodique et dont l'identité reste à ce jour inconnue²⁹⁵. L'article débute par le plaidoyer de l'auteur envers le rédacteur du périodique afin que soit

²⁹¹ AN, ET-XCI-1408.

²⁹² Un franc équivaut alors plus ou moins à une ancienne livre tournois.

²⁹³ AN, ET-LXV-469.

²⁹⁴ A.J.D.B, « Biographie sur Luneau de Boisjermain », *op. cit.*, p. 25-32.

²⁹⁵ Yasmine Marcil, « Voyage écrit, voyage vécu ? La crédibilité du voyageur, du *Journal encyclopédique* au *Magasin encyclopédique* », *Sociétés & Représentations*, 21 (avril 2006), p. 25-43 (p. 29, note 21). A.J.D.B. aurait d'ailleurs écrit 42% de tous les récits de voyage du *Magasin encyclopédique*.

incluse cette biographie de Luneau de Boisjermmain puisque « ce littérateur, dont tous les travaux ont eu pour l'objet l'instruction de la jeunesse, ne doit point être oublié; et l'amitié remplit un acte de justice en le montrant tel qu'il doit être apprécié par ceux qui estiment autant un auteur, dont les veilles se sont dirigées vers l'utilité publique, que celui qui ne travaille que pour la célébrité »²⁹⁶. L'auteur fait ainsi un récit très vivant de la vie de Luneau, mettant en relief ses longs procès menés contre les libraires dont « la persécution animée par la haine » eurent raison de sa fortune²⁹⁷. Après que Luneau ait eu à fuir les fureurs de la Révolution, raconte l'auteur, il manifeste alors une grande satisfaction dans la réussite de ses ouvrages qui permettent à plusieurs d'apprendre rapidement les langues étrangères : « c'étoit la récompense la plus flatteuse qu'il retiroit journellement des travaux auxquels il s'étoit livré et des dépenses qu'ils avoient occasionnées »²⁹⁸. Finalement, c'est alors qu'il projette la réalisation de nouveaux ouvrages que « la mort l'a enlevé subitement à des occupations utiles, à l'enseignement public qui avoit été, pendant toute sa vie, sa passion dominante, à des amis qu'il avoit sut conserver et qui le regrettent »²⁹⁹.

Conclusion

Finalement, Luneau de Boisjermmain est bien plus « diable d'homme », comme l'a nommé Diderot, que « pauvre diable ». En effet, même si ses projets ambitieux ne lui apportent pas la fortune, Luneau demeure un idéaliste. Loin de vendre sa plume au plus offrant tel que le fait Le Senne, le pauvre diable étudié par Darnton³⁰⁰, celui qui sait aussi bien se faire des ennemis que des amis par son charme et son éloquence, tient avant tout à demeurer indépendant et autonome. Situé quelque part entre la *bohème littéraire* et les hautes

²⁹⁶ A.J.D.B, « Biographie sur Luneau de Boisjermmain », *op. cit.*, p. 25-26.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 28.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 31.

²⁹⁹ *Ibid.*

³⁰⁰ Robert Darnton, *Gens de lettres, Gens du livre*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992 (1990), p. 11.

sphères, Luneau marche toute sa vie hors des sentiers battus. Grâce à une étude plus large sur les auteurs qui éditent à leur compte à la même époque, nous découvrirons que son parcours, sans être ordinaire, n'est sans doute pas tout à fait unique. Luneau de Boisjermain publie à son compte d'abord et avant tout par principe, tout en espérant que cette autonomie lui apportera quelques richesses. Grâce à sa lutte constante, il ouvre la voie à des centaines d'auteurs qui feront comme lui et éditeront au moins une œuvre à leur compte jusqu'à la Révolution. Que ce soit dans son combat pour faire reconnaître les droits des auteurs, leur autonomie financière et leur indépendance face aux libraires, ses efforts pour monter une société typographique au profit seul des auteurs ou son entreprise d'abonnement littéraire, Luneau de Boisjermain n'est jamais à court d'idées afin d'améliorer son sort ainsi que celui de ses collègues.

Les multiples ouvrages de Luneau – qui traitent tant de musique, de littérature, de pédagogie que de politique – démontrent à quel point leur auteur, véritable « homme des Lumières », s'intéresse à tout et prend réellement à cœur la diffusion du savoir. S'il fait surtout sa marque grâce à ses ouvrages pédagogiques, l'auteur demeure sa vie durant attaché au bien public et tient à faire valoir son opinion sur de multiples enjeux. En guise de conclusion, laissons les derniers mots à son ami A.J.D.B. qui résume très bien l'homme derrière le personnage :

Luneau de Boisjermain avoit un caractère prononcé que les difficultés ne rebutoient pas, que les malheurs ne dégradèrent pas, que la tourment révolutionnaire et les compressions de la terreur ne firent point fléchir; il fut toujours le même, dans l'aisance et dans les privations, dans les événemens pénibles de sa vie, et dans ceux de l'ordre social; les sentimens nobles, élevés, et analogues à son caractère, l'éloignèrent de l'intrigue et des bassesses qui servent presque toujours mieux que le mérite. Obligeant jusqu'aux prévenances, il se livroit souvent à des démarches ignorées de ceux qu'il vouloit servir; et, si le succès ne les favorisoit pas, il pouvoit du moins se rendre témoignage de leur désintéressement. Son imagination, toujours active, étoit sans cesse occupée de plans d'amélioration, de projets d'utilité générale, dont le motif étoit sans doute louable, si l'exécution n'en étoit pas praticable. Son dernier mémoire en faveur du commerce de la librairie démontre cependant que les entraves qui pèsent sur lui, nuisent autant à l'intérêt public qu'à l'intérêt particulier. Luneau n'a été apprécié ni comme littérateur, ni comme homme vraiment estimable sous le rapport des qualités civiques et sociales; il en a trouvé le dédommagement dans l'attachement de ceux qui avoient su le connoître. – Salut et amitié³⁰¹.

³⁰¹ A.J.D.B., « Biographie sur Luneau de Boisjermain », *op. cit.*, p. 31-32.

CHAPITRE III

L'AUTEUR-ÉDITEUR ET SES ŒUVRES : UN PORTRAIT

Suite à l'examen des discours en faveur d'une plus grande autonomie auctoriale ainsi que du parcours littéraire de Luneau de Boisjermain, il est possible de cerner l'importance que représente l'édition à compte d'auteur en tant qu'affirmation d'indépendance chez les écrivains les plus engagés et résolus. Ces acteurs qui prennent part au discours sont-ils pourtant représentatifs de la majorité des auteurs qui, comme eux, décident de publier de façon indépendante ? Comme le démontrent nos recherches, l'édition à compte d'auteur n'est pas une pratique totalement marginale et, à un moment ou un autre de leurs carrière littéraire, quelques centaines d'auteurs y auront pris part. Devant la vaste étendue des données, il est davantage question ici de peindre un tableau général de ces auteurs, de leurs œuvres, de leurs aspirations et de leurs motivations à prendre la plume. La majorité des auteurs-éditeurs sont-ils à l'image de Luneau, quelque peu en marge, mais féroce-ment actifs pour la défense de l'autonomie des hommes de lettres face aux libraires ? Appartiennent-ils au monde des philosophes, ou sont-ils plutôt des « Rousseau des ruisseaux » prêts à tout pour voir leurs écrits publiés ?

Afin d'avoir une idée plus claire de ce que représente l'auteur indépendant à Paris à la veille de la Révolution, il sera d'abord pertinent de voir en quoi les œuvres éditées par leur auteur diffèrent ou non de celles publiées aux mains des libraires-éditeurs. Par la suite, il s'agira de produire un portrait global des auteurs-éditeurs, depuis leurs caractéristiques socio-économiques, leur profession, leur provenance et leur âge jusqu'à la place que tient l'édition autonome dans leur cheminement littéraire. Finalement, grâce à quelques exemples plus précis, nous tenterons de mieux cerner les rapports qu'entretiennent les auteurs-éditeurs avec

les différentes institutions du « champ littéraire »¹. Quelle place tiennent les anciennes sources d'honorabilité littéraires telles que le mécénat, les pensions et les liens avec les académies? Les auteurs-éditeurs forment-ils un groupe particulièrement en marge? Comme nous le verrons, loin de constituer un groupe homogène, les auteurs-éditeurs ne peuvent être réduits à une seule image, un seul portrait : l'édition à compte d'auteur vient plutôt s'imposer comme mode de publication valide chez à peu près toutes les catégories d'auteurs.

3.1 Les œuvres éditées à compte d'auteur

Tel que nous l'avons déjà énoncé², il a été possible de constituer une première liste d'œuvres éditées à compte d'auteur grâce à deux sources principales : le catalogue des livres de la Bibliothèque nationale de France (BnF) – dans lequel il est possible d'isoler les livres édités « chez l'auteur », à Paris, entre 1750 et 1791 –, ainsi que le *Catalogue hebdomadaire (CH)* paru de 1763 à 1789 dans lequel l'adresse de vente pour chaque nouveauté littéraire permet également de repérer les ouvrages vendus « chez l'auteur ». En combinant les deux sources, il nous a été possible de constituer une liste de 766 œuvres. Afin de mieux saisir les caractéristiques des titres trouvés, nous avons pris soin de les départager dans les différentes catégories d'ouvrages généralement utilisées au XVIII^e siècle, soit « théologie et religion », « lois et jurisprudence », « histoire et géographie », « belles-lettres » et « sciences et arts »³.

¹ Nous référons ici à la définition que donne Alain Viala du « premier champ littéraire », caractérisé par l'essor des académies, l'affirmation des droits d'auteurs, l'expansion du public, le mécénat, l'éducation, ainsi que par des tensions entre les valeurs matérielles, symboliques et culturelles. *Naissance de l'écrivain*, Paris, Éditions de Minuit, 1985, p. 152.

² Voir l'introduction générale.

³ Il existe alors d'autres types de classifications, mais pour des fins de comparaison nous nous sommes conformée à celles utilisées par François Furet dans « La « librairie » du royaume de France au 18^e siècle », in Geneviève Bollème *et al.*, *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, Paris et La Haye, Mouton, 1965, p. 14-15. Par exemple, dans les *Affiches, Annonces et Avis divers*, Querlon utilise les six catégories suivantes : première catégorie (mathématiques, astronomie, musique, histoire naturelle, phénomènes), deuxième catégorie (médecine, chirurgie, chimie, remèdes, pharmacie), troisième catégorie (agriculture, économie, commerce), quatrième catégorie (beaux-arts, mécanique, inventions nouvelles), cinquième catégorie (établissements nouveaux), sixième catégorie (événements divers). Michel Marion, « Dix ans des *Affiches, Annonces et Avis divers* (1752-1761) », in Jacques Godechot, dir., *Regards sur l'histoire de la presse et de l'information. Mélanges offerts Jean Prinet*, Saint-Julien-du-Sault, Presses Saltusiennes-F.P. Lobies, 1980, p. 29.

Cette dernière catégorie, très inclusive, comprend : la philosophie, les sciences exactes (mathématiques et physique), les sciences naturelles (botanique, zoologie, chimie,...), la médecine, la pharmacie, l'économie, le politique, l'agriculture et l'agronomie, la musique, les beaux-arts, les arts mécaniques et spécialisés ainsi que tout ce qui pourrait être caractérisé de « divers »⁴. Cette association des arts et des sciences est d'ailleurs assez courante aux XVII^e et XVIII^e siècles où l'on regroupe tout produit de l'intellect, du savoir et de la beauté⁵. De fait, comme l'écrit Le Bossu en 1675 : « Les arts ont cela de commun avec les sciences qu'ils sont comme elles fondés sur la raison, et que l'on doit s'y laisser conduire par les lumières que la nature nous a données »⁶.

En combinant les œuvres trouvées dans le catalogue de la BnF et le CH, la catégorie la plus représentée est sans équivoque celle des sciences et des arts avec une proportion de 57,1%. Suivent ensuite les belles-lettres (25,7%), l'histoire et la géographie (13,7%), la théologie (2,1%) et finalement, la jurisprudence (1,4%). Représentées dans le graphique qui suit (figure 3.1), ces catégories et leurs proportions montrent des écarts très marqués entre elles.

⁴ Furet, « La « librairie », *op. cit.*, p. 14-15.

⁵ *Ibid.*, p. 18.

⁶ Cité par Furet, *ibid.*

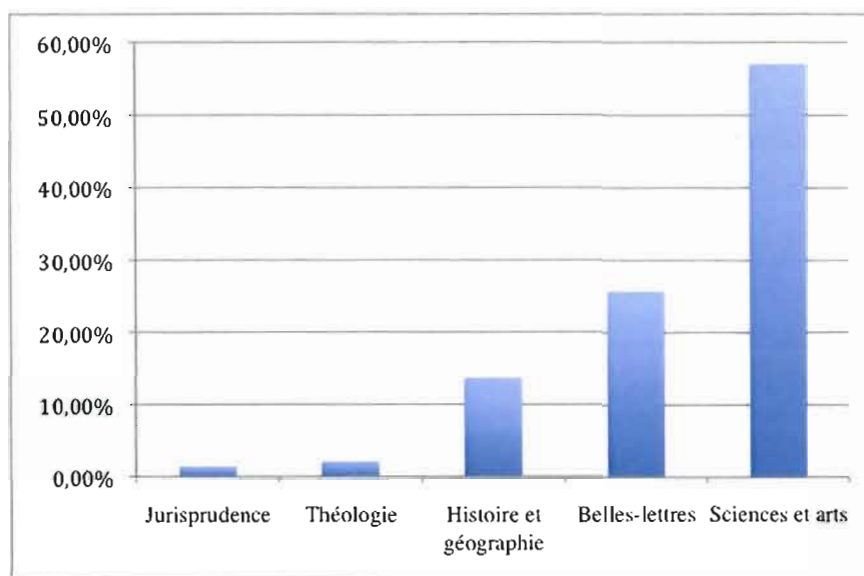


Figure 3.1 : L'ensemble des 766 œuvres trouvées dans le catalogue BnF et dans le *CH* réparties par catégorie.

Afin d'avoir une meilleure idée du type d'œuvres retrouvées dans chaque catégorie, tous les livres provenant du catalogue de la BnF – excluant cette fois ceux du *CH* – ont ensuite été classés selon leur catégorie et sous-catégorie (voir tableau 3.1). On constate d'abord comment les proportions par catégorie sont très similaires à celles obtenues plus haut avec en tête les « sciences et arts » (54,7%), suivis par les belles-lettres (24,5%), l'histoire et la géographie » (16,7%), la théologie » (2,5%) et finalement la jurisprudence » (2,5%).

Tableau 3.1 : Catégories et sous-catégories des livres provenant du catalogue de la BnF

Catégories et sous-catégories	Nombre de livres	Pourcentage
Théologie et Religion	12	2,5%
Droit et Jurisprudence	8	1,6%
Histoire et géographie	82	16,7%
<ul style="list-style-type: none"> - Histoire : 46 - Géographie : 24 - Histoire et géographie : 6 - Histoire ecclésiastique : 6 		
Sciences et arts	268	54,7%
<ul style="list-style-type: none"> - Philosophie : 3 - Traités politiques, société : 33 - Économie et administration : 41 - Agriculture et agronomie : 12 - Beaux-arts : 6 - Musique : 14 - Arts mécaniques et spécialisés : 37 - Jeux et divertissement : 8 - Divers : 6 - Sciences : 108 <ul style="list-style-type: none"> <i>Physique et astronomie</i> : 14 <i>Mathématiques, géométrie</i> : 7 <i>Sciences naturelles</i> : 36 <i>Médecine</i> : 51 <ul style="list-style-type: none"> Médecine et pharmacie : 39 Maladies vénériennes : 12 		
Belles-Lettres	120	24,5%
<ul style="list-style-type: none"> - Grammaire, langues et philologie : 32 - Poésie : 12 - Romans et littérature : 30 - Théâtre : 19 - Traités d'éducation : 17 - Autres : 10 		
TOTAL	490	100%

Les sciences et les arts constituant une catégorie très diverse, il est particulièrement intéressant d'y comparer les différentes sous-catégories. On remarque immédiatement l'importance des sciences : elles concernent 108 ouvrages sur un total de 268 (40,3%). Parmi ceux-ci, on constate également la place substantielle des œuvres de médecine (51) et de sciences naturelles (36). En sous-catégorie, nous avons également pris soin de repérer les ouvrages traitant exclusivement des maladies vénériennes, celles-ci semblant assez nombreuses. Elles représentent en effet près de 24% des œuvres médicales (12/51),

reflétant bien les préoccupations de l'époque⁷. Par ailleurs, nous remarquons l'importance de certaines catégories telles que l'économie et l'administration (41), les arts mécaniques et spécialisés (37) ainsi que les traités politiques (33).

Cette domination des sciences et des arts est-elle propre aux ouvrages édités à compte d'auteur ? Afin de le déterminer, quelques outils comparatifs sont heureusement disponibles, comme l'étude de David Pottinger qui a classé les ouvrages de deux cents auteurs ayant édité au XVIII^e siècle⁸. Pour la période de 1750 à 1791, Pottinger retient un total de 939 titres qu'il classifie dans une vingtaine de catégories. En uniformisant ses catégories avec les nôtres, nous arrivons à une proportion de 37% pour les belles-lettres⁹ (347/939), 33,1% pour les sciences et arts¹⁰ (311), 16,9% pour l'histoire et la géographie (159), 11,5% pour la théologie (108) et finalement, 1,5% pour la jurisprudence (14). Afin de mieux saisir l'écart considérable de ces résultats avec les nôtres, nous les avons représentés côte à côte dans le graphique suivant (3.2). Tout comme nous le constatons, il ressort d'abord une parfaite similitude en ce qui a trait aux catégories de droit et d'histoire et géographie. Des distinctions se manifestent toutefois de façon marquée : alors qu'il se trouve un nombre considérable d'ouvrages de théologie ou de belles-lettres dans l'étude de Pottinger, ces catégories sont de moindre importance dans les livres « chez l'auteur » et ce, au grand profit des arts et sciences.

⁷ Voir Linda E. Merians, (éd.), *The Secret Malady : Venereal Disease in Eighteenth-Century Britain and France*, Lexington, University Press of Kentucky, 1996.

⁸ David Pottinger, *The French Book Trade in the Ancien Régime, 1500-1791*, Cambridge, Harvard University Press, 1958, p. 30-31.

⁹ Comprend les sous-catégories suivantes : belles-lettres, éducation, art oratoire, philologie, poésie, romans, traductions et récits de voyage.

¹⁰ Comprend les sous-catégories suivantes : art, astronomie, économie, mathématiques, médecine, histoire naturelle et sciences politiques.

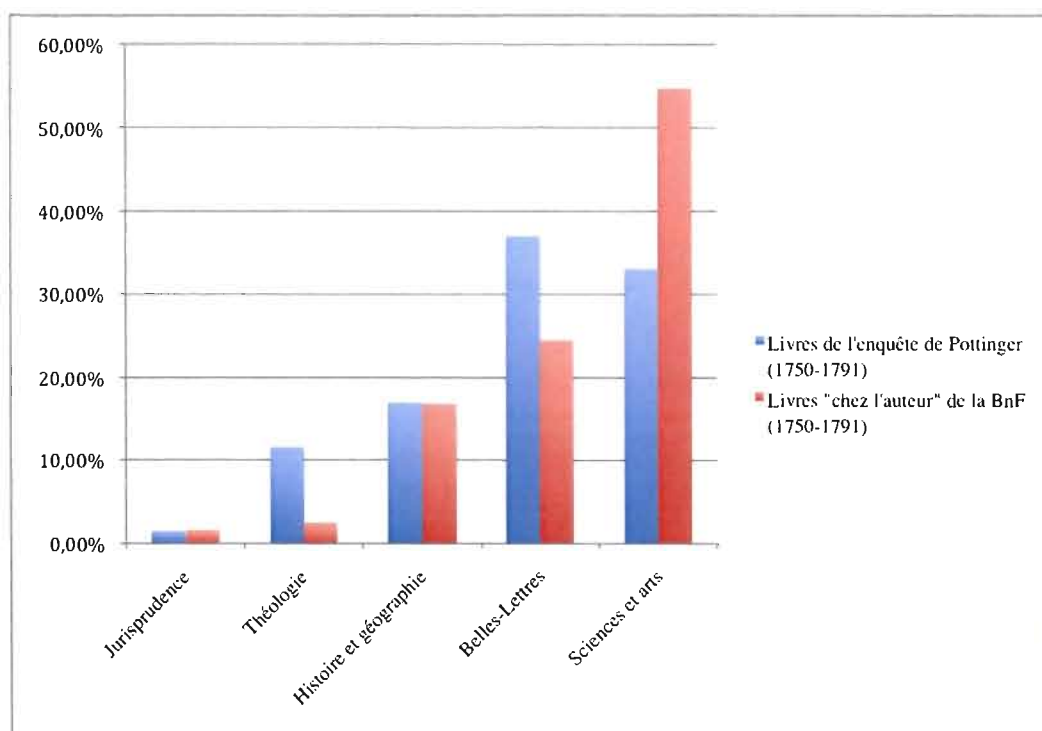


Figure 3.2 : Catégories des ouvrages de l'étude de Pottinger et ceux « chez l'auteur » (1750-1791).

Avec une proportion de près de 20% supérieure à la même catégorie dans l'étude de Pottinger, les arts et sciences semblent bel et bien constituer une distinction propre aux livres « chez l'auteur ». La différence peut toutefois être attribuée à d'autres facteurs dont il est essentiel de tenir compte. Tout d'abord, l'étude de Pottinger ne concerne que les œuvres dont les auteurs sont assez connus pour figurer dans les différents ouvrages biographiques où il a puisé l'essentiel de ses données¹¹. Parmi les auteurs-éditeurs figurent pourtant de nombreux « inconnus » pour lesquels il n'a pas été possible de trouver d'informations biographiques. Or, désirant obtenir le plus d'informations comparables pour son analyse, c'est précisément le genre d'auteurs et d'ouvrages mis de côté par Pottinger¹². D'autre part, malgré une

¹¹ Pottinger constitue sa base de données grâce à la *Biographie universelle* de Hoefer, *Les Hommes illustres* de Nicéron et les dictionnaires de Moréri et de Bayle. *The French Book Trade*, op. cit., p. 3.

¹² « There had to be an author, or an author-editor, for all the anonymous chapbooks, dream books, story books, cook books, health hints, and so on, as well as the floods of controversial

périodisation identique (de 1750 à 1791) pour les deux séries de données, il est important de considérer le fait que la grande majorité des œuvres éditées à compte d'auteur voient le jour dans les années 1780 – soit après l'application des arrêts de 1777 permettant la vente par l'auteur – et sont peut-être ainsi davantage le reflet des intérêts de cette décennie pré-révolutionnaire.

Afin de pallier le plus possible les différences entre notre sélection de livres « chez l'auteur » et l'échantillon de Pottinger, il a été pertinent de considérer une autre étude avec laquelle il soit possible de comparer nos résultats. Pour ce faire, notre choix s'est arrêté sur l'enquête menée par François Furet sur les registres de privilèges royaux qui font état des demandes formulées pour les années 1784 à 1788¹³. Bien que la comparaison ne puisse, dans ce cas, se faire que sur une période de quatre années, elles connaissent toutefois une production très importante du côté des œuvres éditées à compte d'auteur. En effet, sur tous les ouvrages « chez l'auteur » trouvés entre 1750 et 1791, ceux édités entre 1784 et 1788 forment une proportion impressionnante de 44,5% (341/766). L'échantillon est ainsi assez considérable pour permettre une comparaison utile.

Afin d'établir une comparaison la plus exacte possible, il a d'abord fallu s'assurer d'utiliser les mêmes critères que Furet, soit les productions publiées entre 1784 et 1788, qui contiennent au moins 48 pages et qui sont dotées – ou semblent être dotées – d'un privilège¹⁴. Afin d'obtenir une sélection qui respecte au mieux ces critères, il a été nécessaire

pamphlets on religion and politics. These authors were the harmless or the maleficent drudges of the trade. Their names, if ever they were known, have sunk into oblivion along with their work. For our purposes they must simply be left out of account ». Pottinger, *The French Book Trade*, *op. cit.*, p. 4.

¹³ Furet, « La « librairie » du royaume », *op. cit.* Il faut également garder à l'esprit qu'une portion des demandes présentées ne sont pas acceptées et ne résultent donc pas en livre édité. Le grand nombre de ces demandes justifie néanmoins l'intérêt statistique pour des fins comparatives.

¹⁴ En ce qui concerne le nombre de pages, les données les plus certaines proviennent du catalogue de la BnF dont les fiches mentionnent généralement ce détail (sur 490 fiches, 393 ont une mention de pages ou d'un nombre de volumes, soit environ 80%). Aux fiches trouvées de cette façon, nous avons également pu rajouter treize titres dont le nombre de pages a pu être vérifié par notre enquête matérielle. En ce qui concerne le privilège, il s'agit sans doute du critère le plus difficile à saisir puisqu'une vérification systématique des titres au hasard des pages du registre de privilèges ne s'est pas avérée possible dans le cadre de notre recherche. Nous n'avons donc retenu comme seul critère le fait que le livre n'ait pas été présenté, en page titre, comme un livre étranger. En effet,

d'utiliser les données provenant du catalogue de la BnF qui fournit les détails bibliographiques de manière plus systématique que le *CH*. Compte tenu de tous ces paramètres, notre comparaison avec les titres trouvés par l'enquête des privilèges de Furet se limite à 124 titres parmi lesquels on retrouve 42,8% des titres associés aux « sciences et arts », 26,6% aux « belles-lettres », 23,4% à la catégorie « histoire et géographie », 4,8% à la « jurisprudence » et 2,4% à la « théologie ». On remarque immédiatement le pourcentage moins élevé des « sciences et arts » en comparaison avec les proportions trouvées plus haut pour l'ensemble des œuvres du catalogue de la BnF (soit 54,7%) et ce, non au profit des belles-lettres, mais à celui des œuvres d'histoire et de géographie. Les ouvrages de « sciences et arts » demeurent néanmoins majoritaires et beaucoup plus importants que dans l'étude de Furet où, comme le montre la figure suivante (3.3), cette catégorie est presque à égalité avec les belles-lettres avec une proportion d'environ 33%¹⁵.

généralement signe de l'obtention d'une permission tacite, un livre présenté, par exemple, « À Amsterdam et se trouve à Paris, chez l'auteur », n'est pas doté d'un privilège (Furet, « La « librairie » du royaume », *op. cit.*, p. 7). Nous avons donc pris soin d'exclure les titres mentionnant une ville étrangère, généralement Londres, Amsterdam ou Bruxelles.

¹⁵ Les proportions de Furet sont mesurées à partir du graphique donné en page 21 de son article « La « librairie » du royaume de France au 18^e siècle », puisqu'aucun pourcentage exact n'est fourni. Il s'agit donc de pourcentages relatifs et non absolus.

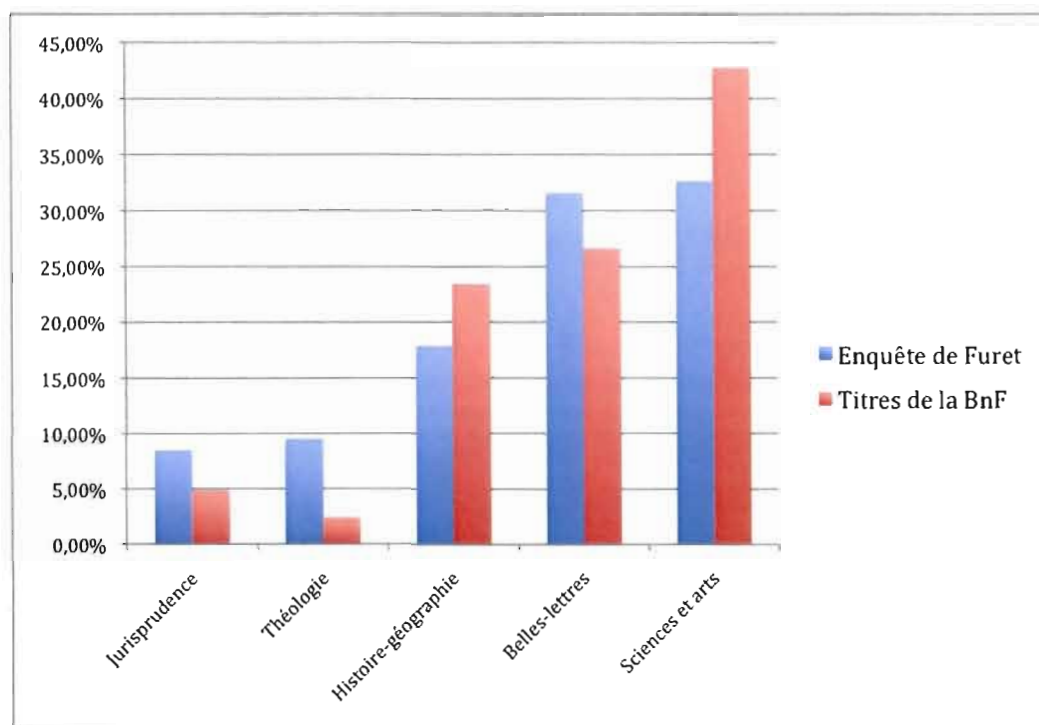


Figure 3.3 : Comparaison des catégories de livres de 1784 à 1788 de l'enquête de F. Furet et des livres « chez l'auteur » du catalogue de la BnF.

Afin d'établir une comparaison avec un échantillon plus substantiel, nous avons également décidé de confronter nos données à celles de Furet en ajoutant cette fois-ci les titres annoncés « chez l'auteur » trouvés dans le *CH*. La raison principale de l'exclusion des titres du *CH* étant le manque d'informations relatives au nombre de pages, l'omission d'un tel critère aura-t-elle un impact majeur ? En fait, en ajoutant les 153 titres du *CH* correspondant aux années 1784-1788 (desquels ont été retranchés les titres pour lesquels un nombre de pages inférieur à 48 est certain), les proportions reviennent sensiblement aux mêmes que celles trouvées pour l'ensemble des œuvres, soit 51,6 % pour les sciences et les arts, 29,8% pour les belles-lettres et 13,5% pour l'histoire et la géographie (voir la figure 3.4).

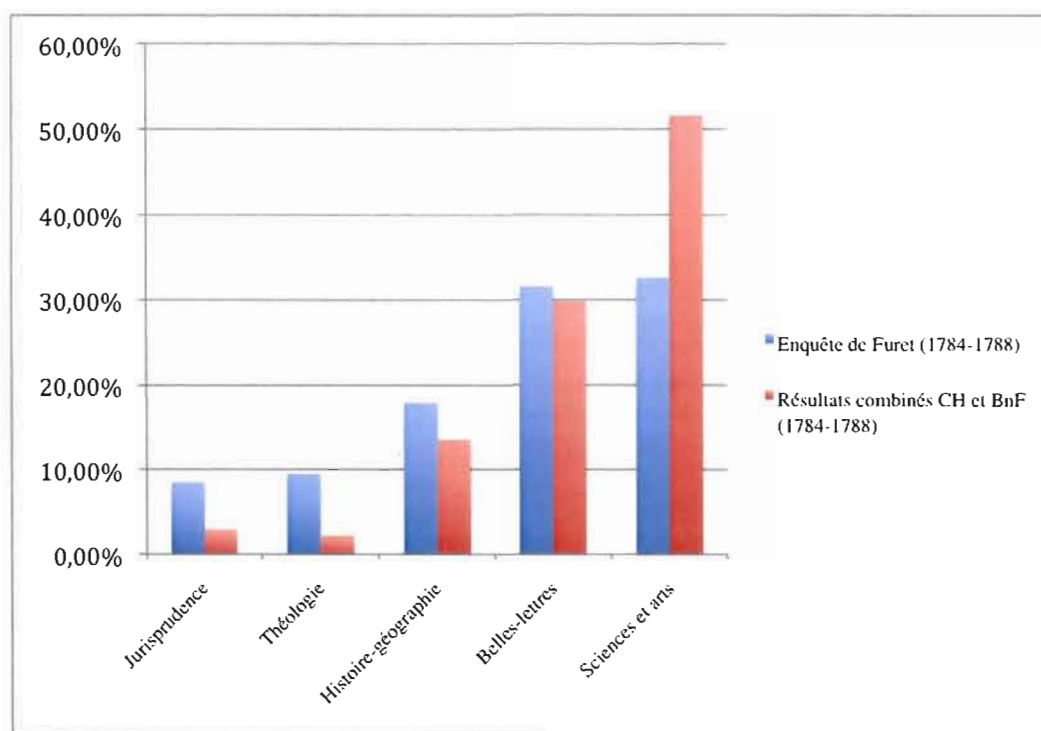


Figure 3.4 : Comparaison des catégories de livres de 1784 à 1788 de l'enquête de F. Furet et des livres « chez l'auteur » du catalogue de la BnF et du CH.

Plusieurs facteurs peuvent expliquer les différences proportionnelles trouvées lorsqu'on ne considère que les œuvres de plus de 48 pages. Tout d'abord, on retrouve certainement parmi les ouvrages courts plusieurs traités politiques ou très techniques caractéristiques des « sciences et arts ». En fait, lorsque l'on isole les ouvrages de moins de 48 pages de la liste BnF, la proportion des titres se retrouvant dans la catégorie « sciences et arts » monte à 60 % (53/89). Un pourcentage également significatif, soit 27% (24/89), réfère plutôt à la catégorie des belles-lettres parmi lesquelles on trouve également plusieurs œuvres particulièrement courtes, telles que les pièces de théâtre et les traités d'éducation. Le nombre de pages n'est donc pas un critère anodin et peut être associé à un type d'œuvre plutôt qu'à un autre.

Malgré une différence moins marquée lorsque l'on établit la comparaison avec l'étude de Furet plutôt que celle de Pottinger, nous pouvons néanmoins confirmer la

prépondérance des « sciences et des arts » parmi les ouvrages vendus « chez l'auteur ». Il n'est d'ailleurs pas tout à fait surprenant de constater la domination de cette catégorie chez les livres publiés à compte d'auteur, ceux-ci ayant souvent été produits – comme en témoignent les nombreuses préfaces analysées – afin de partager savoir et expertise. Ce goût de mettre au jour un ouvrage faisant valoir son savoir-faire technique fait d'ailleurs écho aux multiples dictionnaires et productions encyclopédiques dans lesquels l'artisanat et les arts dits « mécaniques » sont désormais mis de l'avant et valorisés par rapport aux savoirs théoriques. Par exemple, à l'article « arts mécaniques » de l'*Encyclopédie*, Diderot tient à redorer l'image des arts qui sont « plus l'ouvrage de la main que de l'esprit », généralement considérés inférieurs et même « indignes » et « déshonorants », un « préjugé qui tendoit à remplir les villes d'orgueilleux raisonneurs, & de contemplateurs inutiles, & les campagnes de petits tyrans ignorans, oisifs & dédaigneux »¹⁶. Au contraire, continue Diderot, comme Bacon, il considère les « arts mécaniques comme la branche la plus importante de la vraie Philosophie » en ce qu'ils traduisent la vraie utilité¹⁷. Il aime également rappeler comment plusieurs arts de l'esprit dépendent des arts mécaniques tels que l'imprimerie, l'horlogerie ou tout autre type de machinerie qui permet la découverte de phénomènes naturels. C'est dans ce contexte que des savants, médecins, scientifiques, modestes artisans et maîtres d'une spécialité quelconque et fiers de leur savoir-faire saisissent l'occasion de publier leurs écrits – particulièrement dans le cas où personne d'autre ne le ferait – et prouver leur expertise au reste du monde.

3.2 Les auteurs-éditeurs : un portrait

Après avoir mieux cerné la nature des livres édités à compte d'auteur, il est bien sûr intéressant de diriger notre attention sur ceux qui les ont écrits. Afin d'avoir un portrait assez global des auteurs qui ont édité à leur compte, nous avons effectué une recherche basique sur

¹⁶ Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert (éd.), *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 1, Paris, Briasson et Le Breton, 1751-1772, p. 715.
<http://encyclopedia.uchicago.edu/>.

¹⁷ *Ibid.*

ceux que nous avons d'abord identifiés grâce au catalogue de la BnF¹⁸. Des 340 auteurs initialement trouvés, nous en avons retenu 300 en excluant les imprimeurs, libraires et auteurs d'œuvres entièrement gravées. Sans surprise, il n'a pas été possible de trouver de l'information sur tous les auteurs, plusieurs étant assez obscurs. Nous avons néanmoins réussi à dégager des tendances générales afin de cerner un portrait d'ensemble. Les principaux outils pour une telle recherche ont été le catalogue de la BnF qui fournit des données biographiques sur plusieurs auteurs, les dictionnaires biographiques, les encyclopédies, ainsi que les ouvrages édités à compte d'auteur que nous avons pu examiner.

3.2.1 L'âge et la provenance

Afin de cerner le portrait des auteurs-éditeurs, il a d'abord été intéressant de déterminer leur lieu de naissance et de décès, permettant notamment d'établir leurs parcours migratoires. Déjà présent au 17^e siècle¹⁹, le phénomène de migration vers Paris s'observe également au siècle suivant, par exemple chez les auteurs répertoriés par l'inspecteur de police Joseph d'Hémery de 1748 à 1753²⁰. En effet, selon l'étude de Darnton, les deux tiers des auteurs fichés par l'inspecteur viennent de l'extérieur de Paris. Bien que l'historien interprète cette proportion comme une remise en question de la domination parisienne puisque « there were more home-grown authors than one might expect in the Paris of 1750 », il demeure néanmoins qu'une importante majorité des auteurs de son étude sont nés à

¹⁸ Afin d'être en mesure de constituer une base de données qui soit à la fois substantielle et uniforme, il a été préférable de limiter notre sélection aux auteurs trouvés grâce au catalogue de la BnF, celui-ci fournissant des détails biographiques pour une majorité d'auteurs de notre liste.

¹⁹ Éric Walter, « Les auteurs et le champ littéraire », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), p. 499-518 (p. 502).

²⁰ Dans le but de garder un œil attentif sur le monde des auteurs de la capitale, d'Hémery a en effet répertorié près de 500 individus (dont 434 auteurs actifs) entre 1748 et 1753. L'analyse de ces fichiers a été effectuée par Robert Darnton dans « A Police Inspector Sorts his Files : The Anatomy of the Republic of Letters », *The Great Cat Massacre and other Episodes in French Cultural History*, New York, Basic Books, 1984, p. 145-189.

l'extérieur de la capitale²¹. L'étude de Pottinger sur 200 auteurs ayant publié en France au XVIII^e siècle confirme également l'attraction de la capitale puisque du nombre, au moins 57,7% des auteurs nés hors Paris y sont morts²².

En ce qui a trait aux auteurs-éditeurs, il est également possible de confirmer une tendance migratoire vers Paris. En effet, sur les 105 auteurs pour qui nous connaissons la ville de naissance, 30 sont nés à Paris contre 75 qui sont nés à l'extérieur de la capitale (71,43%). Cette tendance est d'ailleurs complètement inversée en ce qui concerne la ville de décès : alors que seulement 16 auteurs (sur un total de 90 pour qui nous avons l'information) sont morts dans une ville autre que Paris, 74 (82,2%) y sont décédés. Nous comptons toutefois plusieurs auteurs pour qui nous n'avons seulement qu'une des deux informations. Lorsque nous ne prenons en compte que les auteurs dont nous savons la ville de naissance et de mort (un total de 75), l'indice de migration vers la capitale reste présent, quoiqu'un peu moins prononcé : sur ces 75 auteurs, 46 sont nés en province et morts à Paris (61,3%) – comme Luneau de Boisjermain – alors que 26 sont morts et nés à Paris (34,6%) et seulement trois sont nés à Paris et mort dans une autre ville²³.

Dans le but de saisir la figure de l'auteur qui édite à son compte et déterminer la principale génération d'appartenance, nous avons également tenu à établir un âge moyen. À cette fin, nous avons d'abord réparti les 149 auteurs pour qui nous avons l'année de naissance pour ensuite isoler parmi eux ceux qui ont publié au moins un ouvrage après 1777. Puisque la vaste majorité des auteurs de notre liste ont publié au moins un ouvrage après 1777 (88%) et surtout dans les années 1780, il est en effet utile d'isoler cette tranche d'écrivain afin d'avoir un portrait plus représentatif. Comme on peut le constater dans le tableau qui suit, une forte

²¹ Darnton, *The Great Cat Massacre*, *op. cit.*, p. 150.

²² Pottinger, *The French Book Trade*, *op. cit.*, p. 11. Sur les 200 auteurs, Pottinger en compte 123 nés hors Paris et dont on connaît le lieu de mort, celui-ci étant Paris pour 71 d'entre eux (ou 57,7%).

²³ Par comparaison, pour 154 auteurs dont Pottinger connaît la ville de naissance et la ville de mort, il en repère 71 nés hors Paris et mort à Paris (représentant 46%). Il est toutefois important de remarquer comment les auteurs de son étude publient dans toutes les régions de la France et non seulement à Paris où il est normal de retrouver davantage des auteurs de notre liste. *Ibid.*, p. 11.

proportion des auteurs sont nés entre 1730 et 1749, formant également la majorité des auteurs ayant publié après 1777 (51,5%). Un auteur né autour de 1740 sera ainsi dans la quarantaine dans les années 1780 : l'auteur-éditeur, dans une perspective large, n'est donc pas particulièrement jeune, il écrit souvent après avoir accumulé expérience et savoir-faire.

Tableau 3.2 : Décennie de naissance des auteurs

Décennie de naissance	Nombre d'auteurs (toutes dates de publications)	Pourcentage	Nombre d'auteurs ayant publié après 1777	Pourcentage
1680-1689	1	1,3%	0	0
1690-1699	3	2,0%	0	0
1700-1709	5	3,4%	4	3,2%
1710-1719	16	10,7%	11	8,7%
1720-1729	21	14,1%	16	12,7%
1730-1739	38	25,5 %	33	26,2 %
1740-1749	33	22,14 %	32	25,4 %
1750-1759	22	14,8%	22	17,5%
1760-1769	7	4,7%	7	5,6%
1770-1779	1	1,3%	1	0,8%
total	149	100%	126	100%

Pour fin de comparaison, les auteurs du fichier de d'Hémery sont en moyenne un peu plus jeunes au moment où il sont répertoriés avec un âge médian de 38 ans, soit l'âge exact de Rousseau en 1750²⁴. Ces auteurs font également partie de la grande génération des encyclopédistes qui, à la mi-siècle, sont dans la trentaine (tel que Diderot qui a alors trente-sept ans et d'Alembert trente-trois). La plupart des auteurs-éditeurs ayant publié dans les années 1780 font quant à eux majoritairement partie de la génération suivant celle des grands philosophes. En 1785, année prolifique chez les auteurs-éditeurs, Voltaire, Rousseau, Diderot et d'Alembert sont disparus et une nouvelle cohorte d'écrivains s'empare alors du marché littéraire. Robert Bied signale d'ailleurs cette mutation générationnelle qui s'accompagne d'une redéfinition de l'écriture et du rôle de l'écrivain²⁵. En effet, au cours des années 1780,

²⁴ Darnton, *The Great Cat Massacre*, op. cit., p. 148.

²⁵ Robert Bied, « Le monde des auteurs », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), p. 775-800, p. 776.

dit-il, « l'homme de lettres » prend son sens moderne, « celui d'un état dans la société, celui d'un métier »²⁶.

3.2.2 La profession

Afin de situer la provenance socio-économique des auteurs-éditeurs, un premier critère d'importance est certainement leur profession. Heureusement, il a été possible d'identifier au moins une fonction ou profession pour 252 auteurs, soit 84% des auteurs provenant de la liste BnF²⁷. La classification des auteurs par profession n'est toutefois pas toujours facile à établir. En effet, il n'est pas rare qu'un auteur soit identifié à plusieurs fonctions tel que Jean-Noël Blondin qui est identifié (par le catalogue de la BnF ainsi qu'en page titre d'un ouvrage²⁸) comme « abbé, auteur, grammairien, professeur de théologie et secrétaire-interprète de la bibliothèque du roi » ainsi que Barbeu-Dubourg qui est à la fois docteur en médecine, botaniste et professeur de pharmacie à l'université de Paris²⁹. Le cumul de fonctions est par ailleurs assez habituel chez les avocats qui écrivent très rarement par rapport à leur premier domaine d'expertise (comme le confirme la faible proportion d'ouvrages de droit). À cet effet, nous retrouvons par exemple Duchosal, à la fois avocat, chef de bureau au ministère de la police et membre de la commission des émigrés ou Grimod de la Reynière, « avocat, pamphlétaire et gastronome ». Cela pose bien sûr le problème de la classification : où placer des auteurs comme Jean-Henri Marchand, désigné par la BnF comme « avocat, censeur royal, poète, polygraphe et coiffeur » et Jean Verdier, à la fois médecin, avocat et instituteur ? Afin de pouvoir rendre compte des multiples fonctions des auteurs, nous avons d'abord procédé à un premier classement selon la première (ou

²⁶ Bied, « Le monde des auteurs », *op. cit.*, p. 776.

²⁷ Parmi les ouvrages dont on ne peut déterminer la profession de l'auteur, la majorité a rapport au domaine administratif (15), à l'histoire (8), à l'éducation (6), à la poésie (6) et aux sciences (5). Nous retrouvons également parmi eux quelques ouvrages relatifs à l'agronomie (2), l'architecture et les arts (2) la religion (2) et l'histoire naturelle (2).

²⁸ Jean-Noël Blondin, *Précis de la langue française*, Paris, l'auteur, 1790.

²⁹ Barbeu-Dubourg, *Chronologie ou Description des Temps*, Paris, l'auteur, 1753.

principale) profession énumérée (voir les chiffres en gras dans le tableau suivant); par exemple, tous les avocats ont d'abord été placés dans cette catégorie. Nous avons par la suite ajouté le nombre de fois où chaque profession est exercée (en italique) afin d'avoir une meilleure idée de la représentativité de chaque fonction.

Tableau 3.3 : Catégories et sous-catégories des professions des auteurs-éditeurs

Catégories	Sous-catégories	Total	%
Belles-Lettres, éducation et musique	<ul style="list-style-type: none"> - écrivains / dramaturges : 23 - tuteurs / instituteurs : 6 - professeurs (de lettres ou général) : 10 - grammairiens : 4 (5) - traducteurs : 6 - journaliste / publiciste / pamphlétaire : 3 (12) - censeur royal : 1 (6) - historiographe / historien : 4 (8) - calligraphe : 1 - bibliothécaire : 1 (2) - musicologues : 4 - musiciens : 2 (3) - compositeurs : 3 - acteur : 1 	69 (89)	27,4% (27,2%)
Clergé	<ul style="list-style-type: none"> - chanoines / vicaires / clerc : 7 - prêtre / moine : 2 - abbé : 2 (27) - prédicateur : 1 (2) - théologiens : 2 	14 (40)	5,6% (12,2%)
Administration	<ul style="list-style-type: none"> - administrateurs : 3 (4) - trésorier : 1 - consul : 1 - service des postes : 2 - conseiller : 1 (3) - secrétaires : 4 (7) - inspecteurs : 3 (4) - économiste / financiers : 3 - diplomate : 1 (2) - généalogistes : 2 - receveurs : 3 (4) 	24 (33)	9,5% (10,1%)
Droit	<ul style="list-style-type: none"> - avocats au Parlement de Paris : 16 - avocats : 19 - magistrat : 1 (3) - procureurs : 2 	38 (40)	15,1% (12,2%)
Armée	<ul style="list-style-type: none"> - militaires : 3 - hauts gradés (capitaine / chancelier / lieutenant....) : 5 (6) - maître d'armes : 1 	9 (10)	3,6% (3,0%)

Médecine, Sciences et techniques	<ul style="list-style-type: none"> - docteurs / médecins : 17 (18) - chirurgiens : 9 - dentistes / oculiste : 3 - professeur de sciences : 5 - agronomes / botanistes : 5 (7) - chimiste / minéralogiste : 2 - astronomes : 3 (4) - géographes / cartographes : 16 (19) - ingénieurs : 8 (12) - architectes : 10 (11) - naturalistes : 2 	80 (94)	31,7% (28,7%)
Artisanat et emplois divers	<ul style="list-style-type: none"> - graveurs : 7 (9) - peintres : 4 (5) - horlogers : 2 - distillateur / cafetier : 2 - coiffeurs : 2 (3) - maître d'hôtel : 1 	18 (21)	7,1% (6,4%)
TOTAUX		252 (327)	100% (100%)

Grâce à cette classification, il est possible d'obtenir un portrait sommaire de la provenance socio-économique des auteurs-éditeurs repérés. Tout d'abord, on constate une proportion non négligeable d'hommes relativement bien pourvus, soit par un office au gouvernement ou une place dans l'armée. Étroitement lié au deuxième ordre – qui occupe vraisemblablement près de 20% du groupe³⁰ – se trouve en effet le monde militaire auquel appartiennent quelques auteurs tels que Bonvallet des Brosses, trésorier de la Marine et des colonies et administrateur de la garde nationale de Paris en 1789, De Gordernaux, chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis et capitaine des Dragons de la légion royale, ainsi que le Chevalier de Sauseuil, capitaine des gardes du prince de Liège et capitaine d'infanterie. Par ailleurs, nous retrouvons plusieurs auteurs haut gradés et occupant des fonctions relativement

³⁰ La noblesse n'est pas toujours facile à déterminer puisque l'utilisation simple d'une particule ne prouve malheureusement pas l'origine noble (comme le cas de Luneau de Boisjermain nous l'a bien montré). Si l'on se fie aux détails biographiques trouvés ainsi que la mention de particule, nous retenons un total de 76 auteurs, soit 25% du groupe. Compte tenu des difficultés d'identification, il est plus vraisemblable que le taux véritable se situe entre 15 et 20%, et ainsi près de la proportion de 17% trouvée par Robert Darnton dans son analyse des 434 auteurs répertoriés par l'inspecteur de police d'Hémery vers 1750³⁰. Darnton, *The Great Cat Massacre, op. cit.*, p. 152. Si l'on compare cette fois nos données à celles de *La France littéraire*, la noblesse de notre groupe serait cette fois un peu plus présente que chez les auteurs en général où ils forment 14% de la population. Éric Walter, « Les auteurs et le champ littéraire », *op. cit.*, p. 512.

importantes tels que De Beaufort, secrétaire de légation et premier lieutenant de la connetablie, Louis de Chénier, consul général et ambassadeur au Maroc, Duchosal, chef de bureau au Ministère de la police ainsi que Calonne, contrôleur des finances. Après ceux-ci, notre liste identifie quelques détenteurs de charges et offices diverses comme Cairol avocat au Parlement de Paris et auditeur à la cour des comptes de Montpellier et Edmes-Gilles Guyot, directeur général des postes. On dénombre par ailleurs au moins dix-sept auteurs occupant une charge « du roi » tels que géographes, ingénieurs, procureurs, chirurgiens et receveurs. Le poste de secrétaire, une occupation particulièrement propice à l'écriture, est également présent parmi notre liste pour quelques auteurs comme Fournier de Tony, secrétaire du roi en la grande Chancellerie, Louis, à la fois secrétaire de Chalandray, receveur général des finances, ainsi que l'Abbé Roy, secrétaire du comte d'Artois.

Les différentes charges et gratifications tiennent assurément un rôle crucial pour les auteurs qui en retirent de quoi vivre. Puisque le gouvernement ne peut accorder de pensions proprement littéraires à tous les hommes de lettres, il lui est toutefois possible d'en nommer à divers postes tels qu'historiographes, secrétaires particuliers ou bibliothécaires³¹. Grâce à leur fonction, plusieurs auteurs ont par ailleurs un accès privilégié au monde des lettres tels que les professeurs, tuteurs, traducteurs ainsi que les bibliothécaires parmi lesquels on trouve notamment l'Abbé Rive qui s'occupe de la bibliothèque du duc de la Vallière et Jacob-Nicolas Moreau, bibliothécaire de la reine Marie-Antoinette. Ces « métiers intellectuels », tel que l'écrit Darnton, sont « le pain et le beurre » de la République des lettres³². En ce qui concerne la catégorie des « écrivains », nous y avons placé les auteurs et dramaturges désignés comme « hommes de lettres » par la BnF, soit des auteurs ayant composé des œuvres à « visée esthétique » telles que la poésie et la fiction³³, et ayant publié un assez grand

³¹ Maurice Pellisson, *Les Hommes de Lettres au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine reprints, 1970 (1910), p. 61.

³² Darnton, *The Great Cat Massacre*, *op. cit.*, p. 153.

³³ C'est en employant ce genre de critère que A. Viala sélectionne 550 « écrivains » parmi les 2 205 auteurs qu'il répertorie au XVII^e siècle. Voir Walter, « Les auteurs et le champ littéraire », *op. cit.*, p. 384.

nombre d'ouvrages pour avoir eu l'écriture comme principale occupation³⁴. Avec une proportion de plus de 27%, les métiers liés au monde intellectuel favorisent sans contredit l'accès à la publication pour bon nombre d'auteurs qui éditent à leur compte.

Tout comme chez une majorité d'auteurs étudiés par Pottinger, l'écriture et la publication s'inscrivent le plus souvent dans le cadre d'une autre profession, celle qui, d'ordinaire, leur permet de vivre³⁵. Malgré la place importante occupée par le domaine des lettres, un autre le domine toutefois par quelques points : celui de la médecine et des sciences qui occupe une proportion de 31,7%. Puisque la majorité des auteurs publient un ouvrage qui a rapport à leur domaine d'expertise (81%)³⁶, il n'est sans doute par surprenant de retrouver un nombre important de scientifiques, les ouvrages en rapport aux sciences, à la technologie ou à la médecine formant près de 30% du total. Il s'agit là encore de la plus grande particularité de l'édition à compte d'auteur, soit la forte présence des sciences et des ouvrages techniques.

Ce portrait est-il bien différent de celui des auteurs en général ? Afin de le découvrir et de mieux saisir les particularités des auteurs qui éditent à leur compte, il est essentiel d'établir une quelconque comparaison. Heureusement, par son analyse des fichiers de d'Hémery et surtout du répertoire des auteurs intitulé *La France littéraire* pour l'édition de 1784, les travaux de Robert Darnton nous permettent de positionner les auteurs-éditeurs par rapport aux autres hommes de lettres de cette époque³⁷. Puisque notre méthode de classification diffère en quelques points de celle utilisée par Darnton – celui-ci ayant par exemple isolé les femmes et n'ayant pas relevé certaines professions pourtant populaires chez les auteurs-éditeurs telles que les géographes – il a été nécessaire d'établir de nouvelles catégories formées des professions les plus comparables. Pour ce faire, nous avons utilisé

³⁴ Nous comptons notamment parmi eux P.-N. André Murville, le comte d'Antraigues, Beffroy de Reigny, T.-P. Bertin, Imbert de la Platière, Michel-Jean Sedaine et De Couvray.

³⁵ Pottinger, *The French Book Trade*, *op. cit.*, p. 82.

³⁶ Sans surprise, les auteurs qui écrivent le moins en rapport à leur profession sont les avocats qui, comme dans l'étude de Pottinger (*ibid.*, p. 94), publient des ouvrages ayant surtout rapport à l'histoire, les langues ou tout autre domaine comme l'économie.

³⁷ Darnton, *The Great Cat Massacre*, *op. cit.*, p. 151.

toutes les catégories données par Darnton (hormis celle des femmes puisque nous ne leur avons pas assigné de profession ainsi que celle des libraires et imprimeurs, d'emblée exclus de notre étude) qui a classé les professions de 1421 auteurs (voir le tableau 3.4).

Tableau 3.4 : Comparaison des catégories professionnelles des auteurs-éditeurs et des auteurs de la France littéraire en 1784

Catégorie socio-professionnelle	Auteurs-éditeurs	Auteurs en 1784
Clergé	5,6% (12,2 %) (14) (40) - chanoines / vicaires / clerc : 7 - prêtre / moine : 2 - abbé : 2 (27) - prédicateur : 1 (2) - théologiens : 2	21,2% (301) - haut clergé séculier : 13 - haut clergé régulier : 1 - bas clergé séculier : 196 - bas clergé régulier : 91
Armée	3,6% (9)	7,7% (109)
Administration	9,5% (24) - administrateurs : 3 - trésorier : 1 - consul : 1 - service des postes : 2 - conseiller : 1 - inspecteurs : 3 - économiste / financiers : 3 - diplomate : 1 - généalogistes : 2 - receveurs : 3	9,6% (137) - officiers de haute administration : 17 - officiers de haute finance : 1 - officiers de cour souveraine : 42 - officiers de juridictions inférieures : 20 - basse administration : 51 - basse finance : 6
Droit	15,1% (38)	11,6% (165)
Belles-Lettres, éducation et musique (sans les écrivains)	21,8% (55) - tuteurs / instituteurs : 6 - professeurs (tout sujet) : 15 - grammairiens : 4 - traducteurs : 6 - journaliste / publiciste / pamphlétaire : 3 - censeur royal : 1 - historiographe / historien : 4 - calligraphe : 1 - bibliothécaire : 1 - secrétaires : 4 - musicologues : 4 - musiciens : 2 - compositeurs : 3 - acteur : 1	20,8% (296) - professeurs : 167 - précepteurs : 38 - journalistes : 5 - bibliothécaires : 23 - interprètes : 3 - secrétaires : 12 - scribes : 8 - sinécures : 14 - acteurs : 21 - musiciens : 4 - étudiant : 1

Médecins et ingénieurs	18,7% (47) - ingénieurs : 8 - architectes : 10 - docteurs / médecins : 17 - chirurgiens : 9 - dentistes / oculiste : 3	20,5% (292) - médecins et chirurgiens : 244 - apothicaires : 13 - ingénieurs et architectes : 35
Artisanat et emplois divers	6,3% (16) - graveurs : 7 - peintres : 4 - distillateur / cafetier : 2 - coiffeurs : 2 - maître d'hôtel : 1	1,4% (20) - artisans : 15 - boutiquiers : 4 - employé : 1
catégories comptabilisées mais non comparées	20,2% (51) - écrivains / dramaturges : 23 - agronomes / botanistes : 5 - chimiste / minéralogiste : 2 - astronome : 3 - géographes / cartographes : 16 - naturalistes : 2	7,1% (101) - clergé protestant : 8 - Nobles titrés sans office : 50 - Divers 29 - Négociants : 14
Catégories non comptabilisées dans le total	-	- <i>Libraires et imprimeurs</i> : 23 - <i>Femmes</i> : 49
totaux des catégories comptabilisées	100% (252)	100% (1421)

Lorsqu'on tente de comparer les ensembles les plus similaires possibles, on constate aisément quelques disparités entre les deux groupes. Tout d'abord, la plus grande différence a trait au clergé, clairement sous-représenté chez les auteurs éditeurs. Même si l'on ne considère que la proportion de 12% qui regroupe tous les abbés et qui ne tient pas compte de leurs autres professions, ce pourcentage demeure bien inférieur aux 21% des auteurs en général. En outre, alors qu'on note une présence deux fois moins élevée des officiers d'armées chez les auteurs-éditeurs (3,6% contre 7,7%), on observe le contraire en ce qui a trait à l'artisanat qui occupe une proportion quatre fois plus élevée à 6,3% contre seulement 1,4% dans la *France littéraire*³⁸. Les auteurs qui, comme le formule Marchand, écrivent « le fer à friser d'une main, la plume de l'autre »³⁹, sont ainsi davantage présents chez les auteurs

³⁸ Même si l'on ajoutait à cette catégorie les 29 auteurs de la liste de Darnton dont la profession est placée parmi les « divers », le pourcentage ne monterait dans ce cas qu'à 3,5% (49/1421), une proportion près de deux fois moins élevée que chez les auteurs-éditeurs.

³⁹ Jean-Henri Marchand, *Le tremblement de terre de Lisbonne, tragédie en cinq actes*, Paris, Fages, 1805 (Lisbonne, 1755), p. 3,

qui éditent à leur compte. Il se trouve effectivement au sein de notre liste des auteurs écrivant par rapport à leur propre domaine d'expertise artisanale tel que le coiffeur Lefebvre qui écrit un manuel de coiffure⁴⁰, le cafetier Dubuisson qui écrit sur la distillerie⁴¹ ou encore, si on cherche du côté du *CH*, le fabricant de rasoir Dusuel qui vend sa *Pogonomie ou l'art d'apprendre à se raser soi-même* depuis son échoppe située « sur le Pont-Neuf, à la grille de Henri IV »⁴². En dépit de cette spécificité, les artisans demeurent néanmoins très minoritaires parmi eux et ne sont donc pas particulièrement représentatifs de l'édition autonome.

Malgré les quelques différences entre les deux groupes, la majorité des catégories semblent néanmoins comparables. En effet, lorsqu'on tente d'isoler au mieux de nos capacités les professions équivalentes, celles qui sont liées à l'administration, au droit, aux belles-lettres ainsi qu'aux sciences occupent toutes plus ou moins la même proportion dans l'un ou l'autre des groupes. Par ailleurs, s'il est vrai que la proportion de scientifiques chez les auteurs-éditeurs est sans contredit particulièrement élevée à 31,7%, tout type de science confondu (voir le tableau 3.3), ce pourcentage est toutefois appelé à baisser lorsqu'on ne prend que certaines professions en considération. En effet, lorsque l'on isole les seuls scientifiques déterminés par la liste de Darnton, soit les médecins, apothicaires, ingénieurs et architectes, nous arrivons à une proportion similaire à la sienne, même inférieure (à 18,7% contre 20,5%). Ainsi, même si nous pouvons toujours conclure en la prédominance des scientifiques et autres techniciens incluant géographes, chimistes, astronomes et autres scientifiques parmi les auteurs-éditeurs, leur présence n'est pas nécessairement beaucoup plus élevée que dans la population auctoriale en général. Comme le note également Pottinger, la majorité des auteurs de l'Ancien Régime sont des « amateurs »⁴³ : ce sont des professionnels qui écrivent et non des professionnels de l'écriture.

⁴⁰ Lefebvre, *Traité des principes de l'art de la coëffure des femmes*, Paris, l'auteur, 1778.

⁴¹ Dubuisson, *L'Art du distillateur et marchand de liqueurs considérées comme aliments médicamenteux*, Paris, l'auteur, 1779, 2 vol.

⁴² *CH*, 1789-03-28, art. 3.

⁴³ Pottinger, *The French Book Trade*, *op. cit.*, p. 92,

En fin de compte, ce portrait socio-économique sommaire nous permet de relever la similitude générale des auteurs-éditeurs avec le reste des auteurs qui publient de façon plus traditionnelle. En effet, malgré une différence importante en ce qui a trait à l'armée ou au clergé – dont les membres, on peut penser, publient le plus souvent sous les auspices (ou pour le compte) de leur communauté et non pour leur compte personnel – les auteurs-éditeurs proviennent de tous les horizons, des plus illustres aux plus communs. Déjà, nous avons l'indice voulant que l'édition à compte d'auteur s'impose graduellement comme mode de publication alternatif valable, tant chez les plus nantis et ceux occupant des positions de prestige que les plumeux de la capitale.

3.2.3 Les femmes

Outre la profession, le sexe est également un élément déterminant dans l'élaboration du portrait des auteurs-éditeurs. Sans grande surprise, nous trouvons peu de femmes parmi eux : sur 438 auteurs, nous n'en comptons que dix – représentant 2,3% –, soit une proportion équivalente à celle trouvée dans la population littéraire en général. En effet, si on prend pour base comparative l'étude de Darnton qui fixe le nombre d'auteurs en France à 2 819 en 1784 et le nombre de femmes parmi eux à 51, nous arrivons à une proportion similaire à 1,8%⁴⁴. Quant aux auteurs répertoriés par d'Hémery en 1750, cette fois, la proportion monte à 3,7% avec la présence de 16 femmes sur 434 auteurs. Malgré tout, la présence de la gent féminine chez les auteurs-éditeurs semble donc tout à fait comparable au reste de la société écrivaine de l'époque. Se conformant également au portrait des femmes auteurs, souvent issues de la bourgeoisie et de la noblesse⁴⁵, nous retrouvons notamment parmi notre groupe la baronne du Vasse, la baronne Duplessy, Louise-Félicité de Keralio (provenant de la petite noblesse bretonne) et Madame de Laisse, épouse d'un capitaine de cavalerie du régiment d'Artois⁴⁶.

⁴⁴ Robert Darnton, *Gens de lettres, Gens du livre*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992 (1990), p. 117.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 117.

⁴⁶ Suzan Van Dijk et Madeleine Van Strien-Chardonneau, *Féminités et masculinités dans le texte narratif avant 1800. La question du 'gender'*, Louvain, Peeters, 2002, p. 252.

Toutes ne bénéficient toutefois pas d'une éducation particulièrement élaborée ou d'un réseau de contacts provenant de leur milieu d'origine. Au sein de notre petit groupe, nous trouvons également des autodidactes, issues de milieux plus modestes telle que Madame Dufresnoy, fille d'orfèvre, et Marie Gouze – mieux connue sous le nom d'Olympe de Gouges – fille de boucher⁴⁷.

Peu importe leur milieu d'origine, la publication demeure un monde où les femmes entrent, souvent de peine et misère, par la petite porte. Par peur d'ostracisme social, plusieurs femmes publient d'ailleurs de façon anonyme car, bien qu'on accorde de la valeur à la *femme d'esprit* et la salonnière, la *femme de lettres* est souvent quant à elle un sujet de dérision⁴⁸. Pour illustrer les stéréotypes généralement associés aux femmes qui prennent la plume, nous trouvons par exemple l'almanach d'une certaine «Madame Legall» – ou plutôt Monsieur Legall⁴⁹ – qui donne à sa préface toutes les allures d'une parodie de l'écriture féminine⁵⁰. L'auteur énumère en effet plusieurs lieux communs associés aux femmes auteurs qui, malgré leur défaut d'être « peu sçavantes », décident de publier. Sous le couvert d'une jeune femme, Legall écrit comment, grâce à quelques ouvrages de référence : « je lus, j'étudiai, je méditai [...] je me crus bientôt en état de devenir Auteur, & j'en eus la fantaisie; comment y

⁴⁷ Roland Bonnel et Catherine Rubinger (éd.), *Femmes savantes et Femmes d'esprit : Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*, New York, Peter Lang, 1994, p. 35 ; Mary Trouille « Eighteenth-Century Amazons of the Pen : Stéphanie de Genlis & Olympe de Gouges » in *Ibid.*, p. 342.

⁴⁸ Bonnet et Rubinger (éd.), *Femmes savantes*, *op. cit.*, p. 1-14. Antoine Lilti explique également que « la présence de femmes dans les salons, y compris dans ceux où la personnalité dominante est homme [...] ne correspond pas à l'émergence d'un nouvel espace public fondé sur la collaboration intellectuelle entre « salonnières » et les philosophes, mais au maintien d'un espace mondain, élément durable du système social et culturel de l'Ancien Régime, où des maîtresses (et des maîtres) de maison reçoivent des hommes et des femmes du monde ainsi que des écrivains, dans le cadre d'une sociabilité mixte consacrée aux divertissements de l'élite [...] ». Antoine Lilti, « Sociabilité et mondanité : Les hommes de lettres dans les salons parisiens au XVIII^e siècle », *French Historical Studies*, 28, 3 (été 2005), p. 415-445 (p. 423).

⁴⁹ Bien que le livre soit listé par la BnF et la *France littéraire* comme étant l'œuvre de « Madame Legall » (éd. de 1833, t. 5, p. 90), le privilège est bel et bien donné au « sieur Legall » et le livre vendu chez « M. Legall » dans les *Affiches Annonces et Avis divers* (06-01-1779, no 3, p. 3).

⁵⁰ Legall, *Almanach ou calendrier véritable, sur le modèle de l'ancien calendrier des Romains*, Paris, l'auteur, 1779, 2 vol.

résister? »⁵¹. Malgré la difficulté de trouver un sujet qui puisse procurer « un débit prompt & considérable », l'auteur, pour donner à la narratrice un ton certes sarcastique, poursuit : « Cependant la manie de me faire imprimer augmentoit tous les jours. Quel parti prendre pour me satisfaire? Celui de donner au Public un Almanach, n'ayant point assez d'haleine pour fournir un Dictionnaire [...] L'entreprise me parut brillante & flatta mon amour-propre; frappée de l'idée qu'elle tiroit un peu vers l'Encyclopédie [...]»⁵².

L'écriture et la publication relèvent certes au XVIII^e siècle du domaine masculin où il est bien difficile pour une femme de faire sa marque. À ce sujet, Mme Roland écrit d'ailleurs : « Jamais je n'eus la plus légère tentation de devenir auteur un jour : je vis de très bonne heure qu'une femme qui gagnait ce titre, perdait beaucoup plus qu'elle n'avait acquis. Les hommes ne l'aiment point, et son sexe la critique; si ses ouvrages sont mauvais, on se moque d'elle, et l'on fait bien; s'ils sont bons, on les lui ôte »⁵³. La méfiance injuste envers les femmes auteurs est aussi dépeinte par Louis-Sébastien Mercier qui leur consacre un article dans son *Tableau de Paris* (1781-1788). Mercier vient en effet à la défense des femmes qui un jour se sont dit : « « faisons des livres » et qui sont d'habitude rabaisées par les hommes⁵⁴. » Il termine notamment son article en faisant la liste des meilleures contributions apportées par des femmes auteurs, nommant au passage quelques-unes de notre groupe :

Et notre littérature ne s'est-elle pas enrichie des lettres sur l'Italie par madame *du Boccage* [...] du pinceau mâle et historique de mademoiselle *Kéralio*; des imitations embellies de madame la baronne *de Vase* et de miss *Wouters* sa sœur? N'a-t-on pas lu avec plaisir les vers de madame *d'Antremont* [...], madame *d'Ormoy*, madame *de Gouges*, qui doit tout à la nature, nous ont donné des écrits où l'on trouve de l'intérêt, de l'imagination, des tableaux fidèles de nos mœurs⁵⁵.

⁵¹ Legall, *Almanach ou calendrier véritable*, op. cit., p. iii.

⁵² *Ibid.*, p. v.

⁵³ *Mémoires de Madame Roland*, édition C.A. Dauban, Paris, Henri Plon, 1864, 134, cité dans Bonnet et Rubinger (éd.), *Femmes savantes*, op. cit., p. 14-15.

⁵⁴ Louis-Sébastien Mercier, *Le tableau de Paris (1781-1788)*, Paris, La Découverte, 1998, p. 166-167.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 168-169.

Publiant toutes dans les années 1780 – à l'exception de deux qui font paraître leur ouvrage en 1778 et en 1790 –, la majorité des femmes de notre groupe publient des œuvres généralement associées à l'écriture féminine⁵⁶, soit des recueils ou des périodiques littéraires destinés à un public de lectrices tels que le *Journal des demoiselles* de Madame Mouret⁵⁷ ou le *Courier lyrique et amusant* de Madame Dufresnoy⁵⁸, des traductions telles que les *Œuvres de David Garrick* de la Baronne du Vasse⁵⁹, ou des œuvres d'histoire telle que *l'Histoire d'Élisabeth, reine d'Angleterre* de Madame de Keralio⁶⁰. Cette dernière fait d'ailleurs véritable figure d'entrepreneur de l'édition avec la publication de *l'Histoire du grand duché sous le gouvernement des Médicis* en neuf volumes⁶¹ ainsi que la *Collection des meilleurs ouvrages françois composés par des femmes* en douze volumes⁶². Malgré la conformité générale des genres empruntés par les femmes qui éditent à leur compte, nous comptons tout de même certaines écrivaines qui se démarquent telles que les dramaturges Mademoiselle Parigot, auteur du *Comte de Waltham ou l'Amitié trahie*, drame en trois actes et en prose⁶³, ainsi que la célèbre Olympe de Gouges, auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre dont le recueil en trois volumes est vendu à Paris, « chez l'auteur »⁶⁴. Le théâtre est sans contredit un domaine particulièrement difficile d'accès pour les femmes. À ce sujet, Mercier écrit

⁵⁶ Voir Dena Goodman, *Becoming a Woman in the Age of Letters*, Ithaca, Cornell University Press, 2009.

⁵⁷ Mouret, *Annales de l'éducation du sexe, ou Journal des demoiselles*, Paris, l'auteur, 1790.

⁵⁸ Dufresnoy, *Courier lyrique et amusant, seconde année*, Paris, l'auteur, 1787-1788.

⁵⁹ Baronne du Vasse, *Œuvres dramatiques de Garrick*, Paris, l'auteur, 1785, 2 vol.

⁶⁰ Louise-Félicité Guinement de Keralio, *Histoire d'Élisabeth, reine d'Angleterre*, 5 vol. Paris, l'auteur et Lagrange, 1786-1788.

⁶¹ Paris, l'auteur, 1782-1784.

⁶² Paris, l'auteur et Lagrange, 1786-1789.

⁶³ Paris, l'auteur, 1784. *CH*, 28-08-1784, art. 3.

⁶⁴ Marie, dite Olympe de Gouges, *Œuvres de Mme de Gouges*, Paris, l'auteur, 1788, 3 vol.

d'ailleurs comment « [...] les pièces que les femmes donnent au théâtre sont jugées avec une rigueur excessive »⁶⁵. En outre, alors que plusieurs d'entre elles réussissent à publier leurs pièces, peu ont le privilège de les voir jouées sur les planches de Paris⁶⁶. Par exemple, entre 1761 et 1789, alors que la Comédie française joue plusieurs douzaines de pièces par année, elle n'en présente que neuf écrites par des femmes⁶⁷. Malgré les multiples embûches dont elle a à se plaindre, de Gouges réussit néanmoins à publier et faire jouer certaines de ses pièces. Dans la préface du *Mariage inattendu de Chérubin*, elle écrit : « Je suis femme & Auteur; j'en ai toute l'activité. Mon premier mouvement est semblable à une tempête; mais dès que l'explosion est faite, je reste dans un calme profond : tel est l'effet qu'éprouvent toutes les personnes vives & sensibles »⁶⁸.

Selon Carla Hesse, ce qui pourrait expliquer la soudaine émancipation des femmes qui publient considérablement davantage dès qu'éclate la Révolution – passant de 78 auteurs entre 1777 et 1788 à 329 entre 1789 et 1800⁶⁹ – serait la fin des institutions culturelles de la monarchie et de l'aristocratie de l'Ancien régime (telles que les salons, les corporations, le patronage et les privilèges), permettant l'essor d'un « liberalized commercial publishing world » donnant aux femmes un meilleur accès à l'impression⁷⁰. Si tel est le cas, la « libéralisation » que permet déjà l'édition à compte d'auteur grâce à la publication autonome et libérée de la logique du mécénat ou de la publication par l'entremise d'un libraire-éditeur

⁶⁵ Mercier, *Le tableau de Paris*, op. cit., p. 167.

⁶⁶ David Trott a néanmoins répertorié plus de 90 femmes auteurs de pièces de théâtre entre 1700 et 1789. Voir ses « Bases numérisées et bilans : pour un survol du rôle des femmes dans le théâtre français entre 1700 et 1789 » publiée à l'adresse suivante par l'Université de Toronto : http://homes.chass.utoronto.ca/~trott/fem_aut.htm. Peu de ces femmes auraient toutefois eu le privilège de publier ou d'être jouée. Bonne et Rubinger (éd.), *Femmes savantes*, op. cit., p. 22.

⁶⁷ Gregory S. Brown, « The Self-Fashionings of Olympe de Gouges, 1784-1789 », *Eighteenth-Century Studies*, 34, 3, French Revolutionary Culture (Printemps 2001), p. 303-401 (p. 385).

⁶⁸ Madame de Gouges, *Le mariage inattendu de Chérubin, comédie en trois actes et en prose*, Paris, Cailleau et marchands de nouveautés, 1786.

⁶⁹ Carla Hesse, *The Other Enlightenment : How French Women Became Modern*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2001, p. 37.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 42.

n'aurait pas particulièrement profité aux femmes. La publication féminine ne serait donc pas réellement conditionnelle au simple accès à l'imprimé : malgré le carcan des anciennes institutions de l'Ancien régime, l'édition à compte d'auteur permet déjà à quiconque en ayant les moyens de publier et de vendre par lui-même – ou elle-même – sans nécessiter le support d'autrui⁷¹.

3.2.4 La place de l'édition à compte d'auteur

La majorité des auteurs-éditeurs que nous avons trouvés ne sont certainement pas tous des écrivains qui, tel Luneau de Boisjermain, définissent particulièrement leur carrière littéraire grâce à l'édition à compte d'auteur. Alors que pour ce dernier, l'édition autonome représente une indispensable affirmation d'indépendance et le seul mode de publication envisageable, pour la majorité des auteurs en ayant fait l'essai, cette forme d'édition n'est pas exclusive. Comme nous le verrons au cours des prochains chapitres, l'édition à compte d'auteur comporte tout un lot d'exigences et de sacrifices substantiels d'argent et de temps pouvant certainement en dissuader plus d'un. Pour ceux qui savent tirer le maximum du contrôle qu'ils acquièrent grâce à ce type de publication sur la matérialité, la publicité et la vente, il y a néanmoins occasion de tirer profit. Afin de voir la place qu'occupe l'édition à compte d'auteur dans le parcours littéraire des écrivains repérés, nous nous sommes principalement fiée aux notices du catalogue en ligne des imprimés de la Bibliothèque nationale.

Tout d'abord, nous remarquons un nombre appréciable d'auteurs « d'un jour », soit les auteurs n'ayant qu'une seule publication à leur actif, celle qu'ils ont éditée à leur compte. Nous avons en effet compté 68 auteurs qui n'ont publié qu'un seul ouvrage (excluant

⁷¹ La question serait en effet davantage d'ordre social. Selon Gregory S. Brown, la soudaine arrivée de centaines de femmes sur le marché de l'édition dès 1789 ne serait pas due à la marginalité du statut d'écrivaine existant avant la Révolution – une marginalité qui se transformerait en militantisme une fois la période révolutionnaire entamée –, mais plutôt aux nouvelles régulations du monde littéraire donnant un nouvel accès aux aspirantes écrivaines autrefois exclues. Brown, « The Self-Fashioning of Olympe de Gouges », *loc. cit.*, p. 394.

gravures, partitions, cartes et autres types d'imprimés), représentant 22,4% du total⁷². Parmi eux, nous retrouvons des ouvrages de tous genres, de l'histoire⁷³, la médecine⁷⁴, l'archivistique⁷⁵ à la poésie⁷⁶. Si la majorité de ces auteurs occasionnels publient un ouvrage en rapport à leur domaine d'expertise – cette publication s'inscrivant en quelque sorte dans un cheminement professionnel le plus souvent en dehors du monde littéraire – il y a tout de même des exceptions, des cas où la publication ne sert pas à la publicité d'une expertise en lien avec un métier précis. À titre d'exemple, nous trouvons un récit de voyages par l'abbé de Binos⁷⁷, l'histoire de Jeanne Gray par l'avocat Bouilhet⁷⁸ et un roman par le frère Chérensi⁷⁹.

Malgré le nombre appréciable d'auteurs ayant publié un seul ouvrage (toujours selon le nombre de notices de la BnF), on constate tout de même des niveaux de production significatifs pour l'ensemble du groupe⁸⁰. En effet, il y a environ autant d'auteurs auxquels

⁷² Ce nombre comprend les auteurs qui ont plus d'une notice à leur nom mais qui représentent toutes la même et seule œuvre. Par contre, ce nombre exclue les auteurs qui ont réédité une même œuvre puisque chaque édition implique généralement un nouvel investissement.

⁷³ Par exemple : Bellavoine, *Mémorial pittoresque de la France, ou Recueil de toutes les belles actions, traits de courage, ... depuis le règne de Henri IV jusqu'à nos jours*, par M.L.B***, Paris, l'auteur, 1786.

⁷⁴ Par exemple : Bru, *Méthode nouvelle pour traiter les maladies vénériennes par les gâteaux toniques mercuriels sans clôture et parmi les troupes sans séjour d'hôpital*, Paris, l'auteur, 1789, 2 tomes en 1 vol.

⁷⁵ Par exemple : De Chevières, *Le Nouvel Archiviste, contenant une nouvelle méthode de ranger un chantier dont l'ordre chronologique est la base*, Paris, l'auteur, 1775.

⁷⁶ Par exemple : Deloynes de la Gabellière, *L'Art de vivre heureux sur le théâtre du monde, poème sur la fortune*, Amsterdam et Paris, l'auteur, 1779.

⁷⁷ Abbé de Binos, *Voyage, par l'Italie, en Égypte, au Mont-Liban et en Palestine ou Terre Sainte*, Paris, chez l'auteur et chez Boudet, 1787, 2 vol.

⁷⁸ Bouilhet, *Tableau de l'histoire de Jeanne Gray, reine d'Angleterre*, Paris, l'auteur, 1789.

⁷⁹ Chérensi, *Les Premices de ma jeunesse, ou Arlequin héros dans le royaume de Cathal en l'an du Seigneur 12012*, Londres et Paris, l'auteur, 1787.

⁸⁰ N'ayant pas été en mesure de déterminer le nombre exact de publications pour tous les auteurs – cette identification précise étant particulièrement difficile dans les nombreux cas d'auteurs pour qui la BnF retient quelques centaines de notices – nous avons préféré nous fier au nombre de

sont associées cinq notices ou moins (50,3%) que d'auteurs qui en ont au moins six (49,7%). Parmi tous les auteurs se trouvent aussi de grands prolifiques : 69 auteurs ont plus de 20 notices, soit le même nombre d'auteurs, à un près, qui n'en n'ont qu'une seule. Bien sûr, il faut garder à l'esprit qu'une notice n'est pas synonyme d'une œuvre, mais son nombre élevé signale néanmoins une productivité généralement appréciable. À cet effet, Pierre-Joseph Buc'hoz est sans doute l'auteur-éditeur le plus prolifique en ouvrages édités à son compte. Cet avocat devenu médecin plus naturaliste compte à son actif plus de trois cents volumes dont quatre-vingt-quinze sont de format in-folio. L'auteur lui-même admet : « On sera peut-être surpris de la quantité d'ouvrages que nous avons mis au jour ». Toutefois, ajoute-t-il : « quand on a renoncé à tous les plaisirs de la vie, comme nous avons fait, & lorsqu'on s'occupe continuellement sans relâche, on est capable de surpasser même le vraisemblable »⁸¹. Toujours à la tâche, Buc'hoz attire même l'attention du roi. Dans une lettre datée de janvier 1777, Louis XVI écrit :

Je suis bien aise de ce que vous me dites du médecin botaniste Buc'hoz, qui désire me présenter la suite de son *Histoire universelle du règne végétal*. Je l'ai déjà reçu nombre de fois. Je savais que c'est un fort bon homme. La Reine l'a vu à son jardin de Trianon, où il dessinoit des plantes. Où trouve-t-il donc le temps de tant écrire⁸²?

Comme dans le cas de Luneau de Boisjermain, c'est une mésaventure avec les libraires qui détermine Buc'hoz de publier à ses frais. Ceci nous amène à questionner la place qu'occupent les éditions à compte d'auteur à l'intérieur du parcours littéraire de chaque auteur : la majorité utilise-t-elle cette forme de publication surtout pour leurs premières œuvres, en milieu ou en fin de carrière ou bien du début à la fin ? Afin d'en avoir une certaine idée, nous avons classé les auteurs ayant publié au moins deux ouvrages dans les différentes

notices par souci d'uniformité. Il serait bien sûr intéressant, lors d'une recherche ultérieure, de déterminer avec exactitude toutes les publications pour chacun des 438 auteurs afin d'obtenir des données plus précises.

⁸¹ Buc'hoz, *Dissertation en forme de supplément à toutes les dissertations analytiques publiées par M. Buc'hoz, sur les différents ouvrages qu'il a mis au jour, dont il n'est pas fait mention dans ces dissertations* [...], Paris, l'auteur, s.d., p. 4.

⁸² Feuillet de Conches (éd.), *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth, lettres et documents inédits*, t. 1, Paris, H. Plon, 1864-1873, lettre de Louis XVI à Amelot, 10 janvier 1777, p. 90.

catégories en nous fiant aux publications répertoriées par le catalogue de la BnF (voir la figure 3.5).

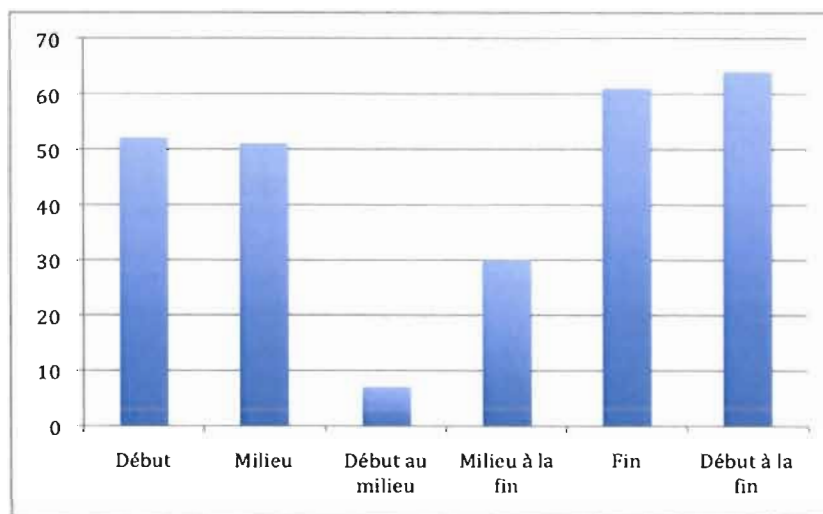


Figure 3.5 : Répartition des auteurs selon le moment où sont présentes les œuvres éditées à leur compte à l'intérieur de leur période de publication.

Grâce à cette répartition, on remarque tout d'abord comment les auteurs qui commencent leur carrière d'écriture et de publication grâce à l'édition à compte d'auteur mais qui ne poursuivent pas dans cette voie (la première colonne), ne sont pas majoritaires avec une proportion de 22%. On observe également, dans la deuxième colonne, un nombre similaire d'auteurs qui décident d'avoir recours à cette forme éditoriale en milieu de parcours pour finalement retourner au modèle traditionnel. En comptabilisant les trois premières colonnes, on estime que pour près de 46% des auteurs, l'édition autonome constitue soit un essai de passage, une première entrée dans le monde de l'imprimé ou possiblement une expérience insatisfaisante. Malgré tout, on réalise également comment le plus grand groupe – formé des trois dernières colonnes et représentant près de 54% – profite de l'édition à compte d'auteur soit du début à la fin, depuis la mi-parcours jusqu'à la fin ou bien en fin de parcours littéraire, après avoir toujours fait affaire avec des libraires-éditeurs. La publication indépendante constitue ainsi une expérience qui mérite d'être renouvelée par un grand nombre. Même si la majorité des auteurs continuent de publier grâce à l'entremise d'un

libraire à un moment ou un autre de leur carrière, l'édition autonome s'impose graduellement comme choix valable et peut très certainement être associée à des succès éditoriaux.

3.3 Les auteurs et les institutions du « champ littéraire »

Le portrait général des auteurs et de leur origine socio-économique nous laisse déjà entrevoir le fossé pouvant séparer les écrivains issus des plus hautes sphères de ceux pour qui la publication n'est qu'un essai de passage. Car, même si selon la définition d'Antoine Furetière, l'*Auteur* « se dit de tous ceux qui ont mis en lumière quelque livre »⁸³, tous ceux qui font imprimer un manuscrit ne sont pas pour autant des *hommes de lettres*. Pour reprendre l'expression de Roland Barthes, il y a une distinction à faire entre « écrivains » et simples « écrivants »⁸⁴, les premiers étant, selon Mercier, « ceux qui donnent au Public des ouvrages d'Imagination ou de Philosophie [...] constamment livrés à leur art » et les derniers étant des spécialistes qui n'écrivent qu'à propos de leur domaine d'expertise⁸⁵. Tel que nous l'avons mentionné plus haut, nous avons parmi notre liste plusieurs auteurs – près d'une vingtaine – pouvant bel et bien être qualifiés d'écrivains, des auteurs qui mettent au jour un nombre considérable d'œuvres présentant une certaine qualité esthétique. Parmi les auteurs les plus prolifiques, nous comptons notamment Hugou de Basseville (1743-1793), membre de plusieurs académies et auteur de diverses œuvres narratives dont le roman *Adèle et Théodore, ou lettres sur l'éducation* qu'il édite à son compte en 1782 et Louvet de Couvray (1760-1797), auteur des fameux romans du *Chevalier de Faublas* (édités à son compte à partir de

⁸³ Antoine Furetière, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes*, La Haye, Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690, article « auteur », p. 171-72.

⁸⁴ « [...] la parole de l'écrivain est une marchandise livrée selon des circuits séculaires, elle est l'unique objet d'une institution qui n'est faite que pour elle, la littérature ; la parole de l'écrivain, au contraire, ne peut être produite et consommée qu'à l'ombre d'institutions qui ont, à l'origine, une toute autre fonction que de faire valoir le langage : l'Université, et accessoirement, la Recherche, la Politique, etc. » Roland Barthes, *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 152.

⁸⁵ Extrait de Louis-Sébastien Mercier, *De la Littérature et des littérateurs suivi d'un Nouvel examen de la tragédie française* (Yverdon, 1778) cité dans Walter, « Les auteurs et le champ littéraire », *op. cit.*, p. 513.

1786)⁸⁶. Il sera donc ici question de mieux analyser la place de ces écrivains – et autres « écrivains » – au sein des diverses institutions du champ littéraire telles que le mécénat, les académies et les cercles philosophiques.

3.3.1 Le mécénat, les académies et l'auteur-éditeur

En suite directe avec la logique du mécénat entamée sous la gouverne de Colbert⁸⁷, l'État continue au XVIII^e siècle à fournir plusieurs portes d'entrée donnant accès au monde littéraire. Tel que le formule Daniel Roche,

Le monde des intellectuels et des auteurs reste celui des fidélités anciennes et des dépendances acceptées, où le service, les charges, sont le moyen d'obtenir gratifications et protections. En multipliant le nombre des pensions, en créant à l'intérieur des académies de véritables carrières, en offrant les postes des administrations culturelles ou autres, la monarchie absolue a renforcé à la fois la dépendance des écrivains et des savants, et permis la première autonomisation du « champ littéraire »⁸⁸.

Le fait que les auteurs-éditeurs empruntent une voie jusque là plutôt inexplorée, une voie « indépendante » du point de vue de la publication, conservant un contrôle du côté financier, de la fabrication jusqu'à la vente, signifie-t-il que ceux-ci délaissent le modèle traditionnel du « champ littéraire »? Pas nécessairement. En fait, l'indépendance que recherchent les auteurs qui publient à leur compte est avant tout celle par rapport aux libraires, la propriété de leur privilège et le loisir de l'exploiter eux-mêmes. Dans ces circonstances, il n'est pas étonnant de retrouver plusieurs écrivains qui bénéficient du soutien de figures importantes, car la symbolique de ce type d'appui est toujours importante. S'il est vrai que nous trouvons parmi les auteurs-éditeurs – comme nous le verrons plus loin – un certain nombre faisant partie de ces « intellectuels frustrés, dépourvus de places, chassés des académies, n'accédant pas aux pensions et que les libraires ignorent ou exploitent », à l'image du héros cynique de Diderot,

⁸⁶ Voir par exemple *Une année de la vie du chevalier de Faublas*, Londres et Paris, l'auteur, 1787, 5 vol.

⁸⁷ Viala, *Naissance de l'écrivain*, op. cit., p. 10.

⁸⁸ Daniel Roche, *Les Républicains des Lettres, Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 254.

le neveu de Rameau⁸⁹, ils ne représentent assurément pas le portrait unique de l'édition à compte d'auteur. En effet, tout comme chez les auteurs en général, se trouvent parmi ceux qui éditent à leur compte des écrivains bien intégrés dans le « champ littéraire », soit grâce à des pensions et des postes d'État – tels que vus plus haut –, à la protection ou l'appui de personnes haut placées ou l'affiliation à une quelconque académie savante. Par exemple, même s'il sera longtemps méprisé par les différentes institutions académiques, comme nous le verrons plus loin, Buc'hoz met de l'avant le soutien financier qu'il reçoit pour son ouvrage dont les planches ont « été gravées aux frais du roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, du roi de Danemarck, Oldembourg V; de l'électeur palatin, de plusieurs princes, seigneurs, dames et amateurs de botanique »⁹⁰.

Afin d'avoir une certaine idée des appuis sollicités et reçus par les auteurs, nous avons d'abord étudié la présence d'épîtres dédicatoires à l'intérieur de l'échantillon de 275 livres dont il nous a été possible d'analyser les caractéristiques matérielles. Puisqu'un auteur doit absolument obtenir la permission de la personne à qui il désire dédier son ouvrage avant de le mentionner en dédicace, celle-ci constitue certes une forme d'approbation, voire d'appui⁹¹. Ainsi, sur les 275 livres, 75 font mention d'une forme de dédicace (70 si l'on exclut celles qui sont trop générales⁹²), soit près du quart. Afin de compléter nos données,

⁸⁹ *Ibid.*, p. 255.

⁹⁰ Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation sur les travaux immenses de M. Buc'Hoz, Médecin, sur le peu de récompenses qu'il en a reçu. & sur les avantages qui en ont résulté à ses ennemis*, Paris, Buc'hoz, s.d., p. 2-3.

⁹¹ « On doit être prévenu que l'on ne permet l'impression des Épitres Dédicatoires, qu'après qu'on a justifié de l'agrément de la personne à laquelle on veut dédier. Ces Épitres Dédicatoires doivent être acceptées par écrit des personnes à qui elles sont adressées, & rester entre les mains de l'Imprimeur. » Perrin, *Manuel de l'Auteur et du Libraire*, Paris, Veuve Duchesne, 1777, p. 19.

⁹² On compte effectivement quelques dédicaces trop générales pour être considérées, telles celles adressées : « à ses élèves » (Jean-Baptiste Boucheseiche, *Le Géographe national, ou La France divisée en Départemens & en Districts*, Paris, l'auteur, 1790), « aux dames françoises » (Fournier Desgranges, *Précis des essais d'expérience*, Paris, l'auteur, 1783), « à mon district », (Parisau, *Discours prononcé le jour de la bénédiction des drapeaux du district Saint-Martin*, Paris, l'auteur, 1789) ou « à la jeunesse française » (Michault de Lannoy, *Les élémens de la langue française*, Paris, l'auteur, 1788).

nous nous sommes également tournée vers le *Catalogue hebdomadaire* dans lequel nous avons repéré 44 annonces d'œuvres différentes qui mentionnent la dédicace dans le titre. Malgré le fait qu'on ne puisse utiliser ce total comme indication du nombre de livres réellement dédiés – le fait de ne pas mentionner la dédicace dans le titre ne signifie pas nécessairement son absence dans l'ouvrage –, ces annonces nous permettent néanmoins d'apprécier l'importance qu'elle tient pour plusieurs auteurs. En effet, tout comme la mention dans le titre de la profession, celle de l'épître dédicatoire sert également d'argument d'autorité et de crédibilité, des aspects importants de mise en valorisation de l'ouvrage et de son auteur.

Tableau 3.5 : Les destinataires des épîtres dédicatoires dans les livres analysés ainsi que les annonces du *CH*

Personne à qui le livre est dédié	Nombre de livres de l'enquête matérielle	Nombre d'annonces dans le <i>CH</i>
Roi / reine de France	6	9
Famille royale	8	7
Noblesse	27	13
Ministres / Dignitaires	11	4
Clergé	10	2
professionnels / institutions	4	3
anonyme	4	2
général	5	4
totaux	75	44

Comme on peut le constater dans le tableau ci-dessus, la majorité des livres dédiés le sont à des personnes haut placées. En effet, l'aristocratie – comprenant le roi, la reine et la famille royale – domine largement les titres observés, formant plus de la moitié des livres de l'enquête matérielle et près du deux tiers des annonces du *CH*. Du côté des nobles qui ne sont pas membres de la famille royale de France, on retrouve d'ailleurs le Roi du Danemark et de la Norvège. Chez les ministres à qui des livres sont dédiés, on note également Miromesnil, le garde des sceaux, Sartine, directeur de la librairie ainsi que Turgot, ministre des finances. Pour plusieurs auteurs, avoir la possibilité de dédier son ouvrage confère une valeur symbolique significative comme l'indique Fabre lorsque, dans le prospectus d'une œuvre qu'il veut dédier à Miromesnil, il déclare : « [...] j'en aurai recueilli un bien honorable, si votre nom placé à la tête de mes recherches & de mes écrits, fait le premier succès de

l'Ouvrage & la première gloire de l'Auteur »⁹³. Si le fait de pouvoir publier « sous les auspices » d'un ministre ou d'un aristocrate bienveillant est certainement pour l'auteur « un bien flatteur »⁹⁴, cette grâce peut également être ardue à obtenir. Par exemple, dans son épître dédicatoire adressée au comte de la Luzerne, Bru écrit : « C'est à plus d'un titre que j'ai dû supplier Votre Grandeur, de me permettre de lui dédier cet Ouvrage »⁹⁵. Outre la valeur symbolique et la bonne publicité liées à la dédicace, un auteur peut également rechercher la protection des personnes à qui il dédie son ouvrage. C'est le cas de Laugier dont les vues sont souvent décriées et qui demande aux Messieurs de la faculté royale de médecine de Montpellier « de vouloir bien agréer » son ouvrage et « d'en accepter l'hommage » car, leur dit-il : « Nous vous supplions de le prendre sous votre protection, & de le mettre à couvert des artifices de l'envie [...] »⁹⁶. Aussi, pour remercier leurs bienfaiteurs, certains auteurs se montrent particulièrement flatteurs dans leur épître, tel Ouvrier Delile qui encense littéralement Sartine, lui qui, doté d'un « talent si rare », a « établi la plus belle Police », une « Marine formidable » et un « Code immortel qui a reçu les applaudissemens de toutes les classes [...] »⁹⁷.

Plusieurs auteurs réussissent de cette façon à obtenir des appuis – qui ne sont pas nécessairement monétaires, mais toujours symboliques – tout en souhaitant éditer à leur

⁹³ Fabre, *Les Fastes de la Noblesses de France, ou Collection de Diplômes, Chartes, Rouleaux, Contrats & autres Titres & Documents en originaux ou vidimus autentiques, la plupart revêtus de leurs Sceaux*, Paris, l'auteur, 1782, s.p.

⁹⁴ Car comme l'écrit Aublet de Maubuy à Miromesnil, « N'en est-ce pas un bien flatteur pour moi, si vous daignez, Monseigneur, honorer mes travaux par votre suffrage! », *Traité des dépôts volontaires, nécessaires, judiciaires et autres, sous lesquels sont compris les Gageures, les Epaves, les Trésors, & les Effets perdus & retrouvés, selon les principes du Droit Francois & du Droit Romain*, Paris, l'auteur, 1782, p. vii.

⁹⁵ Bru, *Méthode Nouvelle de traiter les maladies vénériennes*, Paris, l'auteur, 1789, p. iii.

⁹⁶ Laugier, *Nouvelle Découverte pour l'humanité, ou Essai sur la maladie de Cythere*, Paris, 1783, p. 12-13.

⁹⁷ Jean-Claude Ouvrier Delile, *L'Arithmétique méthodique et démontrée, Appliquée au Commerce, à la Banque et à la Finance, avec un traité complet des changes étrangers (...)* Quatrième édition, corrigée et considérablement augmentée par l'Auteur, Paris, l'auteur, 1787, p. v-vi.

compte. D. Roche écrit comment « le mécénat soustrait le créateur aux impératifs du marché, il évite au littérateur la poursuite épuisante des droits d'auteurs accordés par les libraires, il situe l'artiste bien au-dessus des contrôles tatillons des jurandes barbouilleuses urbaines »⁹⁸. Bien sûr, l'auteur qui bénéficie du mécénat économique, de pensions ou autres bénéfices du clientélisme n'est pas nécessairement « contraint » à publier pour vivre. Le fait de publier de façon autonome – et de vouloir par le fait même contrôler l'exploitation économique de ses œuvres – peut néanmoins être compris comme une affirmation d'autonomie auctoriale ayant sa propre valeur symbolique. Ici, les deux systèmes de valeurs, soit d'un côté l'indépendance légale et économique de l'auteur sur le marché du livre, et de l'autre, les sources de sociabilité littéraires traditionnelles telles que le mécénat et les pensions, peuvent être conjuguées les unes aux autres. Alors que, selon D. Roche, le mécénat signifie « le refus du commerce » au profit de « la réputation et la gloire »⁹⁹, les auteurs-éditeurs qui réussissent à faire leur place grâce aux sources de légitimation traditionnelles tout en faisant valoir leurs droits légaux et économiques et ce, par des « contrôles tatillons » sur le marché du livre démontrent bien la conjugaison possible de ces deux sphères.

Les académies savantes de la capitale, surtout celle des sciences et l'Académie française, jouent également un rôle important pour les auteurs qui souhaitent intégrer les cercles littéraires les plus fermés et élitistes. Forme de « mécénat de laïcisation culturelle », l'académisme sert, tout comme le mécénat individuel, une logique de réciprocité, d'échange de capital symbolique¹⁰⁰. Véritable consécration, l'accès à l'Académie française – qui compte « parmi ses membres plusieurs personnes illustres par leur esprit & par leurs ouvrages »¹⁰¹ – ou même la seule approbation de ses membres demeurent pour plusieurs l'objectif ultime. Tous les auteurs n'ont toutefois pas le même succès dans leur quête de reconnaissance auprès

⁹⁸ Roche, *Les Républicains des Lettres*, p. 260,

⁹⁹ *Ibid.*, p. 261.

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ Article « Académie françoise » de d'Alembert, *Encyclopédie*, t. 1, *op. cit.*, p. 52.

des institutions académiques. Afin de mieux comprendre la diversité des parcours éditoriaux des auteurs-éditeurs, nous allons dans un premier temps jeter un œil du côté des auteurs davantage privilégiés dans leurs appuis et pour qui l'écriture s'intègre véritablement dans un cheminement littéraire. Dans un deuxième temps, nous allons diriger notre regard vers les auteurs « improvisés », qui écrivent généralement à propos de leur domaine d'expertise pour ensuite examiner quelques auteurs laissés pour compte dans leur quête de reconnaissance.

3.3.2 Les hautes sphères

Parfois issus de milieux privilégiés tel que Fariau de Saint-Ange (1747-1810), fils du conseiller du roi et protégé de Turgot et qui intègre l'Académie française peu avant sa mort, plusieurs auteurs gravitent autour des milieux philosophiques, académiques et étatiques. Parmi les milieux les plus privilégiés d'où proviennent quelques auteurs-éditeurs, on compte bien entendu le domaine militaire. C'est le cas du comte d'Antraigues (1753-1812) qui, ayant fait ses débuts dans l'armée, quitte les armes au profit des lettres – n'ayant pas eu, dit-on, le « courage de soutenir l'épée à la main » dans une cause d'honneur¹⁰². Lorsqu'il quitte l'armée, D'Antraigues entretient déjà des liens étroits avec quelques philosophes dont Voltaire chez qui il demeure trois mois à Ferney ainsi que Rousseau, avec qui il correspond jusqu'à la mort de celui-ci¹⁰³. C'est de retour de son voyage dans l'empire ottoman que d'Antraigues prend toutefois la plume en 1788. Nommé comme représentant de la noblesse aux états généraux, celui qui grâce aux « avantages de son esprit [et] les agréments de sa figure le faisaient accueillir dans les plus hautes sociétés »¹⁰⁴ sera par la suite très engagé pour

¹⁰² Louis Gabriel Michaud (dir.), *Biographie universelle ancienne et moderne*, 2^e éd., t. 2, Paris, C. Desplaces, 1854-1865, p. 93-97.

¹⁰³ *Encyclopaedia Britannica*, 11^e éd., t. 2, New York, The Encyclopaedia Britannica Company, 1910-1911, p. 152.

¹⁰⁴ Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 2, *op. cit.*, p. 96.

la cause royaliste¹⁰⁵. Mort assassiné, tout comme Hugou de Basseville, d'Antraigues fait ainsi partie des auteurs-éditeurs ayant connu une mort violente suite à la Révolution tels que l'abbé Lamourette, Parisau, Waroquier de Combles et Olympe de Gouges, tous morts guillotins¹⁰⁶.

Également issu du monde militaire grâce à la lieutenance de cavalerie qu'il obtient à l'âge de 20 ans, Billardon de Sauvigny (1736-1812) n'en cultive pas moins les lettres et se fait connaître par plusieurs pièces de théâtre dès les années 1750¹⁰⁷. Nommé censeur royal (de 1776 à 1788) grâce à la protection de la duchesse de Chartres, il se fait surtout remarquer avec ses *Odes anacréontiques* publiées en 1782 et sa pièce à succès *La Mort de Socrate* produite l'année suivante. Obligé, dit-on, de se mettre aux gages des libraires – ce qui, possiblement, le motivera à publier à son compte quelques œuvres¹⁰⁸ –, il publie chaque année de nouvelles productions, sans jamais retrouver le succès déjà remporté. En 1788 il est par ailleurs exilé à trente lieues de Paris pour avoir autorisé, comme censeur, la parution de *l'Almanach des honnêtes gens*, œuvre publiée à compte d'auteur par Sylvain Maréchal¹⁰⁹.

Pour ces auteurs qui désirent accéder à la gloire par les lettres, des contacts avec les grands tels que Diderot et Voltaire sont nécessairement convoités. Comme nous l'avons vu dans le cas de Luneau de Boisjermain, l'accès parmi les cercles philosophiques n'est pas donné à tout le monde. Billardon de Sauvigny, malgré sa production d'une pièce critique

¹⁰⁵ L'ouvrage qu'il édite à son compte est sa *Dénonciation aux François catholiques des moyens employés par l'Assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique*, Londres Edward (sic) et Paris, l'auteur, 1791.

¹⁰⁶ Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 2, *op. cit.*, p. 93-97 et t.3, p. 241-42. Hugou de Basseville, assassiné pour avoir porté la cocarde révolutionnaire, sera d'ailleurs élevé au rang de héros. Il édite à son compte les *Réflexions d'un instituteur sur le roman intitulé Adèle et Théodore, ou lettres sur l'éducation* (Philadelphie et Paris, l'auteur, 1782) et en 1790, les *Mémoires historiques, critiques et politiques de la Révolution de France, avec toutes les opérations de l'Assemblée Nationale*.

¹⁰⁷ Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 38, *op. cit.*, p. 92-93.

¹⁰⁸ *Les Après soupés de la société, petit théâtre lyrique et moral*, Sybaris et Paris, l'auteur, 1782, 5 vol.; *Essais historiques sur les moeurs des Français ou Traduction abrégée des chroniques et autres ouvrages des auteurs contemporains, depuis Clovis jusqu'à S. Louis par M. de Sauvigny, Chevalier de S. Louis, censeur royal*, Paris, l'auteur et Cloulier, 1785.

¹⁰⁹ *Almanach de Cabinet, intitulé: Almanach des honnêtes gens, pour l'année 1788*, A Paris, l'auteur, 1787.

envers les philosophes en 1758¹¹⁰, se range sagement de leur côté, surtout dans le parti qui les oppose aux anti-philosophes tels que Charles Palissot (1730-1814)¹¹¹. Surtout grâce à sa pièce *Les Philosophes* (1760) – publiée autour de la controverse de l'*Encyclopédie* qui est à nouveau condamnée en 1759 –, Palissot donne en effet un portrait satirique des philosophes, surtout de Diderot. En guise de réponse, Michel-Jean Sedaine (1719-1797) compose alors *Le Philosophe sans le savoir* (1765) qui, tout en connaissant un succès mitigé auprès du public de la Comédie française, lui assure l'amitié de Diderot et la renommée¹¹². Trois ans plus tard, Sedaine obtient également du succès pour sa pièce *La Gageure imprévue* – qu'il édite à son compte en 1779 et à nouveau en 1788 – lui permettant d'acquérir une certaine fortune et un accès privilégié parmi les hautes sphères littéraires. En effet, après avoir obtenu grâce au marquis de Marigny le poste de secrétaire de l'Académie royale d'architecture en 1768 – fonction assortie d'un appartement au Louvre et d'une pension de 1800 livres –, il obtient également l'appui de Catherine II de Russie et de Marie-Antoinette qui l'invite à Versailles pour y présenter ses œuvres¹¹³. Grâce à la pièce *Richard Cœur de lion* qui remporte un franc succès, il obtient finalement en 1786 un siège à la très convoitée Académie française.

Tous, bien sûr, ne sont pas aussi chanceux que Sedaine dans leurs appuis, et l'accès aux hautes sphères ne demeure pour plusieurs qu'un rêve. Par exemple, Pierre-Nicolas André

¹¹⁰ *La Religion révélée. Poème en réponse à celui de la Religion naturelle avec le poème sur la cabale anti-anciclopédique*, Paris, l'auteur, 1758.

¹¹¹ Suite à la parution de plusieurs écrits tels que les *Lettres philosophiques* (1734) de Voltaire et l'essai anonyme *Le Philosophe* (1743) – repris notamment par Diderot et Voltaire – qui promeuvent « l'idéal philosophique », soit essentiellement la richesse par le travail et l'usage de la critique et de la raison par un esprit cultivé et éclairé, plusieurs adversaires des Lumières opposent une critique virulente. Ce parti anti-philosophique est notamment défendu par le roi Stanislas Leszczyński dans *Le philosophe chrétien* (1745) et Malon de Granges dans le *Philosophe moderne* (1759) où il traite les philosophes de sophistes et d'ennemis de la raison. *Les Philosophes* de Palissot s'inscrivent dans la foulée de ce courant en visant particulièrement les encyclopédistes à qui l'on reproche généralement leur esprit matérialiste et anti-religieux. Jochen Schlobach, « Philosophe », *Dictionnaire européen des Lumières*, Michel Delon (dir.), Paris, PUF, 1997, p. 979-982.

¹¹² Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 38, *op. cit.*, p. 633-634.

¹¹³ Marie-Antoinette interpréterait d'ailleurs elle-même divers rôles de la *Gageure imprévue* lorsque la pièce est jouée à Versailles. Madame Campan, *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, Reine de France et de Navarre*, t. 1, Paris, Baudoin Frères, 1822, p. 230.

Murville n'a que 19 ans lorsqu'il tente une première fois sa chance auprès de l'Académie française en 1773¹¹⁴. Nullement découragé par les premiers échecs, il soumet à plusieurs reprises des écrits aux concours de la célèbre académie. En 1776, il remporte un succès partiel lorsqu'on lui décerne un prix, partagé avec un dénommé Gruet, pour une imitation d'Homère. Heureux de cette réussite, il aurait déclaré : « Si je ne suis pas de l'Académie à trente ans, je me brûle la cervelle. – Taisez-vous, cerveau brûlé » lui aurait ensuite répondu mademoiselle Arnould, sa belle-mère. Malgré ses belles ambitions, Murville n'est toutefois jamais admis à l'Académie. Il gagne néanmoins l'accessit pour son *Épître à Voltaire* en 1779 (pour lequel il héritera de la médaille décernée à La Harpe) et obtient un secours annuel de l'Académie grâce au succès de sa comédie *Melcour et Verseuil* représentée par les Comédiens français ordinaires du roi, le 8 août 1785. Toujours à la poursuite d'une place à l'Académie, Murville obtient une mention honorable pour deux de ses pièces en 1790, dont *Le paysage de Poussin* qu'il édite à son compte¹¹⁵. Insatisfait de n'avoir pas reçu davantage qu'une mention honorable, Murville a toutefois la mauvaise idée de s'en plaindre publiquement, coupant ainsi tous les ponts avec la célèbre institution où il ne sera jamais admis comme membre.

Un des auteurs les mieux connectés avec les philosophes de notre groupe est sans doute Jean-François de La Harpe (1739-1803)¹¹⁶. Remarqué à un jeune âge, notamment grâce à son *Essai sur l'Héroïde* qui lui vaut l'animosité de Fréron, La Harpe fait rapidement son entrée dans les cercles philosophiques. Suite au succès de sa pièce *Le Comte de Warwick* (1763) qui lui vaut l'honneur d'être présenté au roi, La Harpe, qui, par ailleurs, correspond régulièrement avec Voltaire chez qui il séjourne à Ferney, reçoit également plusieurs honneurs. Couronné à maintes reprises par l'Académie française – en l'espace de dix ans, il remporte onze médailles dont huit de la célèbre institution parisienne – c'est en 1776 qu'il en

¹¹⁴ Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 20, *op. cit.*, p. 627-628.

¹¹⁵ *Le Paysage du Poussin, ou Mes illusions, épître à M. Bounieu, peintre... et Dioclétien à Salone, ou Dialogue entre Dioclétien et Maximien. Pièces qui ont concouru pour le prix de poésie de l'Académie française en 1790*, Paris, l'auteur, 1790.

¹¹⁶ Pour les détails biographiques : Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 22, *op. cit.*, p. 541-549.

est élu membre à l'âge de trente-sept ans. Professeur de littérature au Lycée et rédacteur au *Mercure de France*, La Harpe jouit également de la faveur du grand-duc Paul de Russie avec qui il établit une longue correspondance. Malgré l'abondance de ses écrits, de ses contacts privilégiés avec les philosophes ainsi que ses nombreuses distinctions – il reçoit également le prix de l'Académie pour son dithyrambe aux *Mânes de Voltaire* présenté anonymement en 1779 et dont il laisse la médaille à Murville¹¹⁷ – ses œuvres ne gagnent pas particulièrement la faveur du public. N'égalant jamais la réussite de son *Comte de Warwick*, La Harpe remporte néanmoins un certain succès grâce à ses pièces *Mélanie ou les Vœux forcés* (1770) ainsi que *Philoctète*, pièce créée en 1783 et éditée à son compte en 1790¹¹⁸.

D'autres auteurs vont également rechercher l'amitié des philosophes tel que le prolifique Robert-Martin Lesuire (1737-1815) avec son *Épître à Voltaire* (1761)¹¹⁹, Jean-Henri Marchand, un autre admirateur sans borne de Voltaire¹²⁰ et Menuret de Chambaud (1739-1815), auteur d'une centaine d'articles reliés à la médecine dans l'*Encyclopédie*¹²¹. Bien sûr, tous les auteurs qui tiennent à faire leur marque ne sont pas tous liés de la même façon aux philosophes. En effet, certains se rangent plutôt du côté des ennemis de Voltaire, tel que le fameux de La Beaumelle (1727-1773)¹²². Malgré le fait que La Beaumelle ait

¹¹⁷ Puisqu'en tant que membre de l'Académie, il n'était pas possible pour La Harpe de concourir, c'est à titre anonyme qu'il présente son dithyrambe aux *Mânes de Voltaire*. Ne pouvant accepter officiellement le prix, c'est à Murville qui comme nous l'avons vu, avait alors remporté l'accessit, que La Harpe laisse la médaille et le prix monétaire. Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 22, *op. cit.*, p. 544.

¹¹⁸ *Philoctète, tragédie en 3 actes et en vers, traduite du grec de Sophocle... par M. de La Harpe* (Paris, les Comédiens français, 16 juin 1783)... Nouvelle édition, Paris, l'auteur, 1790.

¹¹⁹ Auteur prolifique dit « aux gages des libraires », il édite néanmoins à son compte *Le Philosophe parvenu* en 6 volumes entre 1787 et 1788 ainsi que *L'Aventurier français* (et sa suite) en 1788. Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 24, *op. cit.*, p. 348-49.

¹²⁰ Voir Anne-Sophie Barrovecchio (éd.), *Voltaireomania : L'avocat Jean-Henri Marchand face à Voltaire*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 2004.

¹²¹ Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 27, *op. cit.*, p. 665-666; Colas Duflo, « Diderot et Ménuret de Chambaud », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 34 (avril 2003), p. 25-44 (p. 34). Au nombre des auteurs de l'*Encyclopédie* de notre liste, on compte également François-Henri Turpin (1709-1799) auteur de plus de trois cents articles.

¹²² Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 3, *op. cit.*, p. 405-407.

d'abord sollicité l'amitié de Voltaire, des remarques de ses *Pensées* (1751) dans lesquelles il dénonce la générosité de Frédéric II à l'endroit du philosophe sont à l'origine d'une longue querelle entre les deux hommes¹²³. Récidivant l'année suivante avec ses *Notes sur le siècle de Louis XIV*, La Beaumelle est mis à la Bastille d'avril à octobre 1753 puis à nouveau pour ses ouvrages sur Madame de Maintenon – qu'il publie « aux dépens de l'auteur »¹²⁴ – d'août 1756 à septembre 1757¹²⁵. Retiré à Toulouse pendant plusieurs années, il ne revient à Paris qu'en 1772 lorsqu'il obtient une place à la Bibliothèque du roi, seulement un an avant de trouver la mort à l'âge de 45 ans¹²⁶.

Outre les auteurs passablement liés aux plus hauts cercles littéraires, nous comptons aussi quelques auteurs plus excentriques, tel que Beffroy de Reigny (1757-1811), « jeune homme assez bien né, mais sans fortune »¹²⁷. Issu de la province et envoyé à Paris pour devenir clerc, il quitte rapidement l'Église au profit des lettres¹²⁸. Grâce à la protection de l'abbé Aubert, rédacteur des *Petites Affiches de Paris*, Beffroy qui se défend bien par ailleurs d'être « un auteur famélique, un faiseur de rapsodies »¹²⁹, édite plusieurs œuvres burlesques tantôt considérées comme bizarres, tantôt comme originales, mais néanmoins généralement populaires telles que son *Courrier des planètes* (1788), son *Nicodème dans la lune* (1791) et

¹²³ La Beaumelle écrit en effet ces lignes qui lui attirent les foudres du célèbre philosophe : « Il y a eu de plus grands poètes que Voltaire; il n'y en a jamais eu de si bien récompensés. Le roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talents, précisément par les mêmes raisons qui engagent un petit prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain. » *Pensées*, cité dans Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 3, *op. cit.*, p. 405.

¹²⁴ Bien que l'expression soit tout à fait usuelle, il s'agit néanmoins du seul ouvrage de notre étude portant cette mention en page de titre.

¹²⁵ Ces ouvrages comprennent les *Mémoires pour servir à l'histoire de Madame de Maintenon* et les *Lettres de Madame de Maintenon*, formant 15 volumes in-12 (Amsterdam, 1755-56).

¹²⁶ Charles Nisard, *Les ennemis de Voltaire*, Paris, Amyot, 1853.

¹²⁷ *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et Diderot*, t. 3, 3^e partie, Paris, Buisson, 1813, p. 281.

¹²⁸ Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 3, *op. cit.*, p. 501-503.

¹²⁹ Beffroy de Reigny, *Les Nouvelles lunes du Cousin Jacques*, Paris, l'auteur, 1791, p. 99.

ses *Nouvelles Lunes du Cousin Jacques* (1791), toutes édités « chez l'auteur »¹³⁰. Le fait de ne pas appartenir aux hautes sphères littéraires peut également être employé comme rhétorique de mise en valorisation et de modestie, comme lorsque Lamourette prétend qu'il « [...] n'aspire point à la gloire d'être porté sur le tableau des Littérateurs de ce siècle »¹³¹. C'est également le cas de Duderé De la Borde, auteur d'une *Ode sur la mort de Mme la Mise de Monconseil*, qui « n'a point la vanité de se croire l'émule des Malherbe & des Rousseau : il abandonne, comme Auteur sans prétentions, ses vers à la critique [...] »¹³². D'un élan semblable, Laforgue, « Sans aucune prétention de style », s'exclame pourtant : « Allez mes idées ; allez parcourir la terre »¹³³.

3.3.3 Des écrivains aux « écrivains »

Entre les écrivains plus connus et les plumitifs se situent la majorité des auteurs, des « écrivains » pour qui l'écriture s'intègre le plus souvent à l'exercice d'une autre profession bien définie. Par la nature de leurs activités d'écriture et d'édition, la majorité des auteurs-éditeurs s'éloignent très certainement du modèle traditionnel de l'« homme de lettres ». En effet, bien que de prime abord l'homme de lettres soit défini (par Garnier en 1674) de manière très générale comme « celui dont le principal emploi consiste à cultiver son esprit

¹³⁰ Dans la *Correspondance littéraire de Grimm*, on écrit en août 1785 : « Le Cousin Jacques est déjà connu dans la république des lettres par plusieurs poèmes passablement lunatiques [...] Tous les écrits du Cousin Jacques se distinguent par un tour d'esprit naturel et gai, mieux encore par un ton infiniment facile et léger; mais le titre de ses différentes productions est bien plus singulier, bien plus bizarre que n'en est le fonds ou le style [...] c'est un badinage continuel, mais dont l'heureuse simplicité pourrait plaire, si de tous les genres de monotonie celle de la frivolité ne devenait pas à la longue la plus fatigante et la plus ennuyeuse. [...] Tout cela annonce de l'esprit et du talent; mais jusqu'ici c'est de l'esprit et du talent qui ne s'appliquent à rien ». t. 3, 3^e partie, Paris, Buisson, 1813, p. 281-82.

¹³¹ Abbé Lamourette, *Pensées sur la philosophie de l'incrédulité, ou Réflexions sur l'esprit et le dessein des philosophes irréligieux de ce siècle*, Paris, l'auteur, 1786, p. vii.

¹³² Duderé Delaborde, *Ode sur la mort de Mme la Mise de Monconseil*, Paris, l'auteur, 1787, p. 5-6.

¹³³ Laforgue, *Effets des nerfs, et du Fluide nerveux*, Paris, l'auteur, 1788, p. 3-4.

par l'étude, afin de se rendre meilleur & plus utile à la société »¹³⁴ et ce, dans un domaine relié à « toutes les sciences & tous les arts qui ont pour but de former le cœur, d'enrichir l'esprit & d'épurer la raison »¹³⁵, celui-ci se doit également d'adopter une attitude complètement désintéressée. De fait, selon cette définition, l'homme de lettres ne doit avoir aucun espoir de gain, car « celui qui se proposeroit que de vendre bien cher une leçon de Rhétorique, ne seroit qu'un marchand de paroles [...] »¹³⁶. De cette façon, « il faut distinguer l'objet de l'art d'avec la fin particulière que se propose l'artisan »¹³⁷.

Être auteur ou homme de lettres ne serait donc pas la même chose mais, comme le souligne Garnier : « Le peuple, c'est-à-dire la multitude, confond l'Homme de Lettres avec l'Auteur. Comme le métier d'un maçon est de bâtir une maison, celui d'un tailleur de faire un habit, ils croient que le métier d'un Homme de Lettres est de faire un livre [...] »¹³⁸. Les auteurs qui, en plus d'offrir à la multitude les travaux de leur esprit, en font la commercialisation tels que les auteurs-éditeurs s'éloignent ainsi bien définitivement du modèle traditionnel. En cette deuxième moitié du XVIII^e siècle, toutefois, le monde des lettres et de l'édition n'est plus réservé qu'aux cercles très sélects. De plus en plus d'hommes – et de femmes – ayant bénéficié d'une éducation suffisante prennent la plume et décident de publier leurs écrits. Le plus souvent, il s'agit d'architectes, de médecins, d'avocats, d'ingénieurs qui, un jour, décident de mettre au jour leurs connaissances, leurs idées, leurs accomplissements et d'accéder par le fait même au « statut d'auteur ». Lorsque nous prenons en compte les auteurs dont nous connaissons la profession, nous réalisons d'ailleurs que dans une forte proportion (81,5%), les œuvres qu'ils publient sont liées à leur domaine d'expertise.

¹³⁴ Jean-Jacques Garnier, *L'Homme de Lettres*, Paris, Panckoucke, 1764, p. 7.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 8.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 9.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 9.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 4.

En lien avec ce type de publication, il est commun de retrouver l'expression d'une motivation particulière à transmettre un savoir-faire et les fruits d'une longue expérience. C'est par exemple ce qu'exprime Doublet dans l'introduction de son *Projet de l'organisation d'une nouvelle administration* :

Occupé pendant vingt ans dans les différentes parties de l'administration, je suis à portée d'offrir au public des détails jusqu'à présent inconnus : depuis long-temps, je méditois un nouveau plan d'administration : je voulois faire connoître à mes concitoyens les abus qui s'étoient glissés dans l'ancienne. Des occupations sérieuses, des malheurs particuliers, ont mis jusqu'à ce moment un obstacle au désir que j'avois de me rendre utile¹³⁹.

D'un élan semblable, le distillateur Dubuisson, profitant d'une retraite confortable, décide d'offrir au public tout son savoir-faire et, afin d'y parvenir, écrit-il : « je m'occupai d'abord à assembler toutes les observations que j'aurois pû faire pendant tout le temps que j'avois exercé ma profession [...] »¹⁴⁰. Positionnant son œuvre à l'opposé de celle de Machy, auteur d'un ouvrage sur le même sujet, Dubuisson espère faire honneur à la profession qu'il a exercée pendant près de quarante ans et ainsi défendre « une Communauté d'Artistes utiles, qui ont depuis long-temps une existence légale, accueillis favorablement du public, & qui doivent être respectés par un particulier »¹⁴¹.

Publier son savoir-faire, faire sa marque et possiblement devenir une source d'autorité dans son domaine constituent certes des objectifs pour plusieurs écrivains. Par crainte de paraître prétentieux, quelques auteurs tiennent toutefois à manifester une forme d'humilité face à la publication. Lenoir, par exemple, « fort éloigné de songer » à publier son éloge de Rozier, explique humblement : « Il faut une autre capacité que la mienne, pour aspirer aux honneurs de l'impression »¹⁴². Abondant dans le même sens, quelques-uns

¹³⁹ Doublet, *Projet de l'organisation d'une nouvelle administration, ou régie générale des impôts nationaux*, Paris, l'auteur, 1790, p. i.

¹⁴⁰ Dubuisson, *L'Art du Distillateur et Marchand de Liqueurs*, Paris, l'auteur, 1779, p. vii.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. ix.

¹⁴² Lenoir, *Eloge funèbre de Monsieur Pilastre de Rozier, prononcé le 13 Juillet, au Musée de Monsieur, sous l'autorité du Conseil*, Londres et Paris, l'auteur, 1787, p. 3.

expliquent aussi comment ce n'est qu'à l'insistance de leurs proches qu'ils osent publier, tel que Claude Chevalier qui écrit : « Mes amis me sollicitent depuis très-longtemps de faire imprimer les propriétés de mes Remèdes [...] Je leur ai toujours résisté »¹⁴³. Utilisant une expression semblable, Cairol, avocat au parlement de Paris, n'accepte de publier ses *Conférences de jurisprudence* qu'à l'insistance de ses pairs puisque, dit-il : « [...] ce n'étoit plus en manuscrit qu'on se proposoit de les communiquer; ces Messieurs vouloient le faire imprimer, pour le répandre généralement dans toutes leurs connoissances, & désiroient que j'y apposasse ma signature, pour en autoriser l'impression »¹⁴⁴.

Alors que certains se montrent davantage humbles face à l'édition de leurs œuvres, d'autres auteurs affichent plutôt la détermination qui les a animés tel qu'Aublet de Maubuy qui tient à préciser : « j'ai livré mon ouvrage à l'impression, sans être sollicité par mes amis, & avant qu'on me le dérobât »¹⁴⁵. Tout comme ce dernier, une bonne partie des auteurs voudront bien sûr vanter les motivations nobles de leur publication, en première position étant le désir d'être utiles à leurs concitoyens. Desmonceaux compte ainsi le désir d'instruire les malades parmi les « motifs qui ont animé mon zèle, & qui ont dirigé ma plume »¹⁴⁶. Se disant lui-même « citoyen obscur », Chirol tient également à souligner sa contribution pour le bien public grâce à ses *Idées neuves sur la construction des hôpitaux* (1787). Grâce à ses écrits, dit-il : « [...] je me féliciterai de n'avoir pas vécu inutile à ma patrie, à l'humanité ; je m'applaudirai d'avoir osé sans appui, sans prôneurs, me confiant dans la pureté seuls des motifs qui m'ont guidé, mettre au jours des vues neuves sur une matière importante »¹⁴⁷.

¹⁴³ Claude Chevalier, *Pacotille de santé pour les voyageurs*, Paris, l'auteur, 1758, p. iii.

¹⁴⁴ Cairol, *Conférences de jurisprudence, sur l'Édit Concernant ceux qui ne font pas profession de la Religion Catholique*, Paris, l'auteur, 1788, p. ix.

¹⁴⁵ Aublet de Maubuy, *Traité des dépôts volontaires, nécessaires, judiciaires et autres*, Paris, l'auteur, 1782, p. vii.

¹⁴⁶ Desmonceaux, *Traité des maladies des yeux et des oreilles*, Paris, l'auteur, 1786, p. vii.

¹⁴⁷ Chirol, *Idées neuves sur la construction des hôpitaux, appliquées à celle des hôpitaux de Paris, Paris*, l'auteur, 1787, p. 30.

Si la majorité des auteurs publient une œuvre ayant un rapport avec leur profession, il est néanmoins intéressant de réaliser que plus de 18% des auteurs n'écrivent pas en lien avec leur métier d'origine. Il s'agit alors souvent de cas où l'écriture ne s'insère pas dans un cheminement professionnel, mais représente plutôt une activité entreprise indépendamment, la réalisation d'une ambition enfouie. À ce titre, l'architecte Mailler qui longtemps cultive un goût pour la poésie et tente finalement la publication malgré ses appréhensions, fournit un exemple probant. En effet, il écrit comment : « C'est avec un courage tantôt abattu par le dégoût, par la crainte & par la fatigue, & tantôt ranimé par la beauté & la richesse du sujet, ainsi que par l'espoir de la gloire qu'il en résulteroit à le vaincre, que j'ai osé entreprendre cet Ouvrage »¹⁴⁸. Malgré ses craintes, Mailler ne fait pas montre d'une modestie particulière et le résultat de ses efforts est à tout le moins singulier, produisant des vers alliant architectures et rimes faciles¹⁴⁹.

Il peut sembler d'autant plus courageux pour un professionnel d'un autre métier que l'écriture de se faire « homme de lettres » dans un contexte où ce transfert n'est pas toujours vu d'un œil favorable¹⁵⁰. Si Marie-Émilie-Guillaume Duchosal (1763-1806), d'abord avocat au parlement de Bordeaux, réussit assez bien sa transition vers le monde des lettres¹⁵¹, ce n'est pas le cas de Louis-Gabriel Fardeau (1731-1806), procureur au Châtelet et auteur de quelques pièces de théâtre publiées entre 1773 et 1797. Lorsque, de concert avec Chamoux, ce dernier présente le *Cabaretier jaloux* en 1780, on écrit dans les *Affiches, Annonces et Avis*

¹⁴⁸ Mailler, *L'architecture, Poème en trois chants* (1780), x-xi.

¹⁴⁹ « Diriges (sic) mes crayons, chef-d'œuvre de l'Antique / O Fils aîné de l'Art, admirable Dorique, (...) / Modèle de bon goût & de proportion / Notre art doit ses progrès à ta perfection! / Inventé le premier pour décorer les Temples / Dans ce nouvel emploi tu fournis des exemples / Et prescrivis bientôt, par ta seule beauté / Aux premiers bâtimens leur régularité ». *Ibid.*, p. 55.

¹⁵⁰ Bertaut relate par exemple le cas de Montesquieu qui s'inquiète du penchant pour les lettres et les sciences de son fils : « voilà toutes mes espérances perdues! C'est en fait, il ne sera jamais qu'un homme de lettres, un original comme moi », aurait-il dit au régent du collège où étudie son fils. Jules Bertaut, *La vie littéraire en France au XVIII^e siècle*, Paris, Jules Tallandier, 1954, p. 95.

¹⁵¹ Un des premiers membres du Musée de Paris, Duchosal est notamment auteur de *Mon songe, satire imitée du grec de Lucien, suivie des Sensations d'un homme de lettres*, Monomotapa et Paris, l'auteur, 1783.

divers : « M. Fardeau est, dit-on, un très-bon procureur. Pourquoi sort-il de son genre? Pourquoi s'obstine-t-il à composer des Comédies qui ne font rire que de lui? Et pourquoi M. Chamoux veut-il partager ce ridicule¹⁵²? »

3.3.4 Les laissés-pour-compte : publier envers et contre tous

Tel que nous venons de le voir, les motifs pour prendre la plume sont certainement multiples et les résultats ne sont pas toujours heureux. Il se trouve certainement plusieurs écrivains qualifiés de « plunitifs » parmi notre groupe qui, tel le *Neveu de Rameau* de Diderot ou le *Pauvre diable* de Voltaire, tiennent tant bien que mal à écrire pour vivre. L'expression est d'ailleurs utilisée en titre du dossier remis par Philippe Hernandez à Malesherbes sur lequel est inscrit : « auriés vous le tems, Monsieur, pour être utile à un pauvre diable de lire à la hate cet imprimé [...] pour donner une permission tacite »¹⁵³. Plusieurs auteurs vont certainement, comme Le Senne (dont la carrière a été analysée par R. Darnton) veiller à compiler, vulgariser et diffuser les lumières¹⁵⁴. Rejetés et méprisés par l'élite littéraire, ces écrivains se heurtent à un monde auquel ils ne peuvent accéder et contre lequel ils vont également se rebeller une fois la révolution en marche¹⁵⁵. Tous ne sont toutefois pas, tel le personnage de Voltaire, « sans métier » et nécessairement « sans génie »¹⁵⁶. En fait, un groupe marginalisé et particulièrement présent parmi les auteurs-éditeurs se compose de scientifiques et amateurs de toutes sortes qui souhaitent faire leurs preuves et obtenir la reconnaissance si convoitée après de longues années de travail.

¹⁵² *Affiches Annonces et Avis divers* [AAA], 17-05-1780. Michaud dit de lui : « Ignorant même les premières règles de la versification, et ne connaissant de l'art dramatique que ce qu'on l'en peut apprendre par la fréquentation du théâtre, il composa cinq à six comédies, dont aucune ne fut représentée, mais qu'il eut soin de faire imprimer pour les distribuer à ses amis. », Michaud (dir.), *Biographie universelle*, t. 13, *op. cit.*, p. 374.

¹⁵³ BnF, Ms. Fr. 22141 (151).

¹⁵⁴ Darnton, *Gens de lettres*, *op. cit.*, p. 11-46.

¹⁵⁵ Robert Darnton, *The Literary Underground of the Old Regime*, Cambridge, Harvard University Press, 1982, ch. 1 « The High Enlightenment and the Low-life of Literature », p. 2-39.

¹⁵⁶ Voltaire, *Le pauvre diable*, cité in Darnton, *Gens de lettres*, *op. cit.*, p. 12.

Déjà en 1735, Voltaire écrivait « Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien »¹⁵⁷. L'intérêt pour les sciences naturelles, la médecine et la physique est en effet particulièrement grandissant, comme le démontrent les académies, périodiques, spectacles à caractère scientifique et les ouvrages tels que l'*Encyclopédie* où le savoir technique et théorique devient à la portée d'un nouveau public¹⁵⁸. Alors qu'un public de lecteurs avides d'ouvrages à caractère scientifique se développe, de plus en plus d'amateurs¹⁵⁹ désirent prendre part à cette production du savoir en publiant leurs vues et expertises. Le chemin vers la publication peut toutefois s'avérer ardu, particulièrement pour les auteurs dont les théories scientifiques sont rejetées par les institutions telles que l'Académie royale des Sciences qui fait figure d'autorité dans le domaine du savoir¹⁶⁰. Ainsi, plusieurs « savants » tels que médecins, horlogers ou mathématiciens, se heurtent aux portes d'un système bien établi où les idées nouvelles ne sont pas toujours bien accueillies. En effet, tous les auteurs n'ont pas l'honneur, tout comme Du Villard, de recevoir « les encouragemens flatteurs » de l'Académie des Sciences¹⁶¹. Ces laissés-pour-compte se servent néanmoins de la publication afin de donner de la publicité à leurs idées et de faire valoir leurs théories et points de vue, parfois envers et contre tous.

Parmi les scientifiques en marge, nous retrouvons tout d'abord le chirurgien Dorez qui présente sa cure pour le cancer du sein tout en osant inscrire en page de titre : « Rassurez-vous, Filles & Femmes, désormais plus de cancer du sein, en faisant guérir le

¹⁵⁷ *Œuvres complètes de Voltaire*, t. 11, Paris, Firmin Didot Frères, 1861, p. 134, lettre de Voltaire à Cideville, 16 avril 1735.

¹⁵⁸ Michael R. Lynn, *Popular Science and Public Opinion in Eighteenth-Century France, Manchester and New York*, Manchester University Press, 2006, p. 1-11.

¹⁵⁹ Comme le fait remarquer Roger Hahn, n'importe quel homme qui en a les moyens peut, au XVIII^e siècle, devenir un scientifique amateur, notamment par l'acquisition d'un cabinet de curiosités. Roger Hahn, *The Anatomy of a Scientific Institution : The Paris Academy of Sciences, 1666-1803*, Berkeley, University of California Press, 1971, p. 87.

¹⁶⁰ Sabine Juratic, « Publier les sciences au 18^e siècle : la librairie parisienne et la diffusion des savoirs scientifiques », *Dix-huitième siècle*, 40 (2008), p. 301-313 (303).

¹⁶¹ Du Villard, *Recherches sur les Rentes, les Emprunts et les Remboursements*, Paris, 1787, « avertissement », s.p.

germe¹⁶²! » Alors que ce médecin prétend pouvoir guérir les tumeurs « depuis le volume d'une noisette, jusqu'à celui du cancer gros comme une orange », il prend cependant davantage la peine, non pas d'expliquer son remède, mais plutôt de se défendre contre ses multiples détracteurs qui, selon les propres dires de Dorez : « n'auront pas manqué de dire que [la mort de mes malades] étoit l'effet de mes remèdes »¹⁶³. Dans un cas semblable, le chirurgien Gardanne Duport décide de publier son remède contre les maladies vénériennes afin :

[...] de fermer la bouche à ces personnes qu'une basse jalousie, ou qu'un motif d'intérêt encore plus honteux porte à discréditer la méthode que j'emploie [...] Je m'en rapporte à cet égard aux gens de l'art impartiaux & instruits : je ne veux avoir qu'eux pour juges; leur suffrage sera la meilleure réponse que je puisse opposer à ces vils détracteurs, à ces frélons paresseux, qui, en profitant du travail des abeilles laborieuses, cherchent à corrompre la source où ils vont puiser¹⁶⁴.

Parmi les traités techniques et scientifiques de notre étude, nous avons également trouvé quelque cas d'auteurs qui démontrent un enthousiasme particulier pour la publication d'opinions et de résultats dont Le Roy, un horloger qui prétend être à l'origine d'une montre marine, une invention pourtant attribuée à son compétiteur Berthoud¹⁶⁵. Grâce à ses deux publications, Le Roy explique en détails non seulement comment l'idée originale lui est venue après vingt-cinq années de longues recherches, mais également comment le « fruit de ses veilles » a permis l'élaboration d'une machine bien supérieure à celle de son compétiteur. Afin de faire valoir son point de vue, Le Roy se présente finalement devant le « tribunal » de l'Académie des sciences, mais sans obtenir le résultat escompté.

¹⁶² Dorez, *Avis au sexe sur les cancers du sein, ou L'art de les guérir par un caustique nouveau, Adouci & inventé par M. Dorez*, Paris, l'auteur, 1790.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 7.

¹⁶⁴ Gardanne Duport, *Méthode sure de guérir les maladies vénériennes par le traitement mixte*, Paris, l'auteur, 1787, p. xii.

¹⁶⁵ Le Roy, *Précis des recherches faites en France depuis l'année 1730, pour la détermination des longitudes en mer, par la mesure artificielle du tems* (1773). Le Roy, *Suite du Précis sur les Montres marines de France; avec un Supplément au mémoire sur la meilleure manière de mesurer le tems en mer* (1774).

L'amertume trouvée chez plusieurs auteurs qui persistent à publier leurs idées, même lorsque celles-ci sont peu estimées, est particulièrement présente dans les écrits de Gabriel Antoine De Lorthé, un auteur ayant la certitude d'avoir découvert une loi géométrique venant contredire certains enseignements de Pythagore. Dans le premier livre qu'il publie en 1782, conscient que sa « découverte » puisse provoquer des réactions peu favorables, De Lorthé avise ses lecteurs : « Avant de me regarder comme fou ou comme téméraire, d'oser combattre un principe généralement reçu depuis si long-temps, & avant de condamner mon Ouvrage, je vous demande la complaisance de le lire avec toute l'attention qu'il faut pour le comprendre [...] »¹⁶⁶. Dans une seconde publication sortie la même année, on constate toutefois la mauvaise réception de l'ouvrage de De Lorthé qui, sans perdre de temps, réaffirme ses théories malgré ses multiples critiques¹⁶⁷. Malgré les tentatives de De Lorthé d'approcher les membres de l'académie – il écrit notamment à Pierre-Joseph Macquer, également rédacteur du *Journal des Savants*¹⁶⁸ – son ouvrage est l'objet d'une critique virulente. Suite à la publication en 1783 de ses *Mélanges d'Opuscles Mathématique, Ai-je tort? Ai-je raison? Raisons pour et contre*, le *Journal* commente :

Cet Ouvrage est entièrement polémique. L'Auteur y attaque les principes en Géométrie; il combat sur-tout ceux des Géomètres modernes de la plus grande réputation. Il paroît que depuis plus de vingt ans que dure la dispute, on ne lui a pas fait de réponse; & c'est ce dont il se plain amèrement. Nous ne croyons pas que ce nouvel Ouvrage de M. de Lorthé soit susceptible d'Extrait; & nous pensons qu'il faut le lire tel qu'il l'a composé pour sçavoir à quoi s'en tenir sur le titre : Ai-je tort? Ai-je raison¹⁶⁹?

¹⁶⁶ Gabriel Antoine De Lorthé, *Mélange d'Opuscles-Mathématiques, ou Nouvelle vue sur la proportion du Costé d'un quarré parfait, avec sa diagonale*, Paris, l'auteur, Paris, l'auteur, 1782, 2^e page.

¹⁶⁷ Gabriel Antoine De Lorthé, *Mélange d'Opuscul-Mathématiques ou Pour les Incrédules, Nouvelles preuves sur la proposition du coté d'un quarré parfait, avec sa diagonale*, Paris, l'auteur, 1782.

¹⁶⁸ Dans une lettre adressée à Pierre-Joseph Macquer de l'Académie royale des sciences le 25 août 1782, De Lorthé souhaite déjà faire connaître ses opinions, cette fois au sujet des baguettes divinatoires. Bnf, Ms. Fr. 12305, f° 259-260.

¹⁶⁹ *Journal des sçavants pour décembre 1783*, Paris, Au bureau du Journal de Paris, 1783, p. 2455-2456.

Après avoir échoué plus d'une fois à faire approuver ses principes géométriques, mais en rien découragé, De Lorthe publie un autre livre trois ans plus tard, en 1785, dans lequel il détaille les nombreuses difficultés qu'il a dû surmonter afin d'être entendu¹⁷⁰. Dans ce troisième ouvrage – qui a pour épigraphe « La critique est aisée, mais l'art est difficile » – l'auteur est particulièrement acerbe contre les membres de l'Académie qui l'ont discrédité à répétition, les traitant de « tyrans [qui] ne cherchent qu'à faire des esclaves, & à trouver des victimes »¹⁷¹. Selon De Lorthe, les académiciens ont tout fait pour le discréditer : « [...] ils m'ont calomnié, ils m'ont couvert de ridicule, ils m'ont même insulté avec de mauvais lazis, & cela pour pouvoir me faire passer dans le Public pour un fou & pour un ignorant; ils tirent avantage de ce que mon nom n'a pas encore été instruit sous eux & par eux »¹⁷². Il n'est certainement pas aisé pour un autodidacte sans autorité de se faire valoir comme scientifique par la publication de ses théories. Malheureusement pour De Lorthe, le monde des Académies lui est impénétrable : « [...] jusqu'à présent j'ai joué un bien triste rôle dans les Sciences; peut-être que cela vient de ce que je n'ai pas encore trouvé de renommée pour me trompeter »¹⁷³. Dans son appel au public chez qui il cherche un appui qu'il ne peut trouver chez l'élite, il affirme : « Je ne suis sûrement pas le détracteur des Sciences, puisque j'ai fait pour elles des sacrifices extraordinaires, & que depuis vingt-cinq ans j'ai fait un travail qui passe l'imagination »¹⁷⁴. N'ayant de toute évidence pas trouvé le succès convoité grâce à ses travaux scientifiques, il est intéressant de trouver De Lorthe qui, probablement à la quête d'une meilleure réussite, se met au service d'autres genres tels que le théâtre avec sa pièce *L'intrigue punie* (1785)¹⁷⁵, les belles-lettres avec son éloge de Rousseau (1790)¹⁷⁶ ainsi que la musique avec une méthode de chant (1791)¹⁷⁷.

¹⁷⁰ Gabriel Antoine De Lorthe, *Mélanges d'Opuscles mathématiques*, Paris, l'auteur, 1785.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 8.

¹⁷² *Ibid.*, p. 5. Il écrit également, se défendant de ne pas être fou : « J'espère enfin que le Public voudra bien me rendre justice, & crois que je ne suis pas encore tout-à-fait assez fou pour être mis aux petites maisons [...] », p. 6.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 4.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 9.

¹⁷⁵ De Lorthe, *L'intrigue punie, comédie en 5 actes*, Paris, Duplain, 1785.

Face à une sphère intellectuelle particulièrement hermétique où seuls quelques privilégiés ont accès, la publication devient pour plusieurs auteurs aux idées mal reçues une arme à exploiter. Tout comme De Lorthé, Godernaux se sert également de ses écrits afin de démontrer l'efficacité de ses remèdes et de lutter : « [...] la force des préjugés contre les découvertes les plus utiles à l'humanité [...], les intrigues de la cabale, les efforts combinés des hommes jaloux, et la masse d'ennemis [...] à vaincre, pour faire triompher la vérité de l'erreur, l'amour du bien public, de l'égoïsme individuel »¹⁷⁸. Pour y arriver, Godernaux fait également appel à son public qui pourra l'appuyer dans son entreprise : « Je demande à présent à mes lecteurs, s'il est possible de porter plus loin la loyauté et la bonne foi, pour justifier à la face de l'univers la pureté de mes intentions, et mon zèle philanthropique pour la conservation de mes semblables¹⁷⁹ » Toujours en quête de reconnaissance, l'auteur essaie de se faire valoir en approchant des personnes d'influence telles que Lassone, premier médecin du roi, et Le Noir, lieutenant de police, afin de les convaincre de l'efficacité de sa poudre dont il est le seul à connaître le secret¹⁸⁰. Comme pour De Lorthé, ces tentatives s'avèrent toutefois infructueuses et l'auteur n'atteint pas la gloire souhaitée¹⁸¹.

¹⁷⁶ De Lorthé, *Éloge de J.-J. Rousseau, mis au concours*, Paris, l'auteur, 1789.

¹⁷⁷ De Lorthé, *Moyens de rectifier la gamme de la musique et de faire chanter juste*, Paris, l'auteur, 1791.

¹⁷⁸ *Abrégé des pièces justificatives de plusieurs épreuves faites en France, en Angleterre, à Liège, en Pologne &c. &c. des poudres de M. Godernaux*, Paris, l'auteur, 1790, p. iv.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. xiii.

¹⁸⁰ Pour le certifier, l'auteur écrit : « J'atteste ici, sur l'honneur, que je n'ai jamais confié à personne le secret de sa composition. Je m'enferme quand je veux le composer; j'y travaille seul, et ma sœur même, qui demeure chez moi, n'a jamais mis les pieds dans mon laboratoire ». Godernaux, *Abrégé des pièces justificatives*, *op. cit.*, p. xiv.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. iv et xiv.

Dans une histoire similaire, Le Roberger tente à tout prix de faire reconnaître son travail pour résoudre la fameuse question de la quadrature du cercle¹⁸². Pour ce faire, il fait appel aux académiciens, à d'Alembert, mais en vain : ils lui ont donné « des épithètes de *fol*, d'*ignorant* »¹⁸³. En fait, l'auteur explique, malgré le fait qu'il ait enfin résolu le problème, l'Académie est obstinément contre lui, de là à lui nier la récompense prévue pour celui qui résoudrait le problème (d'une hauteur de 150 000 livres) et à le déclarer « proscrit, & en conséquence *rayé & biffé* de la liste des Correspondans de l'Académie »¹⁸⁴. Mais c'est afin de mettre le public « à l'abri de l'injustice & des cabales que dirige l'intérêt » que l'auteur décide d'obtenir un privilège pour son manuscrit et de le publier¹⁸⁵. En dépit de ses efforts, Le Roberger n'est toutefois pas au bout de ses peines et il lui faut combattre « le crédit & la puissance de l'Académie [...] pendant plus de sept ans, avant de pouvoir faire imprimer son Ouvrage, qui n'est pourtant que de la Géométrie, surchargé du poids injuste des préventions et des fomentations »¹⁸⁶. L'auteur explique en fait combien ce n'est qu'après « bien des peines & des démarches multipliées » qu'il obtient enfin son certificat du censeur puis, huit mois plus tard, le fameux privilège¹⁸⁷.

Pierre-Joseph Buc'hoz représente également un autre exemple d'auteur-éditeur dont les vues sont constamment discréditées par les académiciens que le botaniste compare aux

¹⁸² La quadrature du cercle, qui consiste à construire un carré de même aire qu'un cercle donné à l'aide d'une règle et d'un compas, est une question qui occupe les savants depuis l'Antiquité et qui ne sera réellement résolue qu'en 1882 lorsque Ferdinand von Lidermann prouvera son insolubilité. Alexandre Moatti, *Les indispensables mathématiques et physiques pour tous*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 63.

¹⁸³ Le Roberger, *Supplément à l'Ouvrage intitulé: Essai physico-géométrique*, Paris, l'auteur, 1779, p. 8.

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 11.

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ Le Roberger, *Supplément à l'Ouvrage, op. cit.*, p. 11.

aristocrates¹⁸⁸. L'auteur qui, comme nous l'avons vu plus haut, est très prolifique, publie plusieurs dissertations visant à faire valoir les nombreuses injustices dont il a été victime. En effet, que ce soit dans sa *Dissertation sur les travaux immenses de M. Buc'Hoz, Médecin, sur le peu de récompenses qu'il en a reçu. & sur les avantages qui en ont résulté à ses ennemis*¹⁸⁹ ou dans sa *Dissertation sur les différentes anecdotes de M. Buc'Hoz qui en ont fait un vrai homme de douleurs*¹⁹⁰, l'auteur tient à partager toute la hargne qu'il entretient face aux gens qui ont toujours veillé à le discréditer et à lui renier les justes récompenses qu'il mérite. Au nombre des multiples offenses, il se plaint d'avoir été traité de « pseudo naturaliste » dont les « vrais savans proscrivent les écrits »¹⁹¹, le fait d'avoir été déclaré mort¹⁹² – on lit en effet au premier numéro de l'*Avantcoureur* de 1765 comme quoi « Buchot » est mort du fait que « son travail excessif lui a occasionné une pleurésie »¹⁹³ – et aussi qu'on ait nommé une plante parasite en son honneur, la « Buchausia ». La succession d'épisodes malheureux où Buc'hoz essaie tant bien que mal de faire valoir ses travaux le persuade ainsi que :

[...] dans les sciences, tout est aristocratie, les académies, les collèges, les sociétés, & même les clubs d'aujourd'hui sont aussi aristocrates; parmi les médecins, les botanistes, les naturalistes, on ne trouve que jalousie, envie, pouvoir usurpé, c'est à qui tachera d'écraser son semblable, & d'étouffer les germes naissans des sciences & des arts. Nous avons fait voir dans cette dissertation, combien nous y avons été exposés, & si nous existons encore, ce n'est pas la faute de nos ennemis; mais il n'est pas douteux qu'avec le tems, car il n'est pas éloigné, ils viendront à bout de leurs perfides desseins, on est étonné comment un homme seul pourroit résister à tant de cabales; c'est un prodige d'avoir pu tenir aussi long-tems contre tant de gens conjurés contre nous. (p.8)

¹⁸⁸ Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation sur l'aristocratie botanique, et sur celle des différentes incorporations, principalement des savans, des médecins et des gens de lettres, &c. Pour servir de suite à celle sur les travaux immenses de l'auteur & sur ses anecdotes*, Paris, Buc'hoz, s.d.

¹⁸⁹ Paris, Buc'hoz, s.d.

¹⁹⁰ Paris, Buc'hoz, s.d.

¹⁹¹ Buc'hoz, *Dissertation sur l'aristocratie botanique, op. cit.*, p. 7.

¹⁹² *Ibid.*

¹⁹³ *L'Avantcoureur*, no 1, Paris, Panckoucke, 1765, lettre de La Chapelle du 15 décembre 1764, p. 9.

Pour illustrer son propos, Buc'hoz fait également graver un frontispice intitulé « Les médecins botaniste et minéralogiste écrasés par le médecin à la mode » (figure 3.6)¹⁹⁴. Dédiée à Joseph Pitton de Tournefort, célèbre botaniste mort après avoir été écrasé sous une charrette en 1708, sa gravure représente un « prétendu médecin » dans le carrosse qui « s'amuse à manger des bombons & à lire la gazette d'Utrecht » tandis qu'on trouve « sous la voiture, un minéralogiste écrasé, autour duquel il se trouve quelques fossiles qui ont échappé de ses mains, & une roue de derrière passée sur le botaniste, qui tient plusieurs plantes à la main ».

¹⁹⁴ Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation en forme de prospectus sur la liaison qui se trouve entre les trois Règnes de la nature, & sur l'utilité de l'Histoire naturelle*, Paris, Buc'hoz, p. 14.



Figure 3.6 : Frontispice que Buc'hoz fait graver représentant un botaniste et un minéralogiste écrasés par un médecin « à la mode ».

L'itinéraire des hommes tels que De Lorthe et Buc'hoz illustre certainement la détermination derrière certaines publications à compte d'auteur et jusqu'où certains auteurs sont prêts à aller afin de faire connaître et valider leurs théories. Dans plusieurs exemples, nous retrouvons les récits détaillant les multiples sacrifices ayant mené à la publication. De Lorthe parle notamment de ses vingt-cinq années de travaux acharnés, de la nécessité qu'il a eu de quitter la province pour venir à Paris afin de déjouer le complot contre lui, au grand dam de sa famille :

Mes parents & mes amis voyoient que je négligeois généralement tout, pour suivre un principe de théorie sur la musique, & pour suivre mon travail sur la Géométrie; que cela m'absorboit entièrement, & que je faisois de fortes dépenses; ils firent tout ce qu'ils purent pour m'en dégoûter, parce qu'ils savoient que les réponses que je recevois de

différentes Académies n'étoient ni à mon avantage, ni à l'avantage de mes productions¹⁹⁵.

Ces différents exemples démontrent également les difficultés auxquelles se heurtent plusieurs auteurs-éditeurs d'ouvrages à caractère scientifique. Diverses raisons peuvent expliquer leur rejet de la part des autorités savantes. Tout d'abord, jeter le discrédit sur les idées concurrentes est depuis longtemps une méthode usuelle de mise en valorisation de ses propres ouvrages¹⁹⁶. Il est ainsi normal qu'au sein l'arène littéraire, certains auteurs se trouvent désavantagés¹⁹⁷. Il se peut également que le rejet de ces auteurs témoigne de la dynamique qui oppose le paradigme accepté de la « science normale » aux idées nouvelles¹⁹⁸. Comme le propose Thomas Kuhn, le contexte de recherche scientifique usuel est celui d'une science dite « normale » où règne un paradigme défini par les « accomplissements scientifiques passés » et dont la logique sert de point de départ aux recherches futures¹⁹⁹. Dans ce cadre, les travaux de recherches servent essentiellement à résoudre les énigmes en cohérence avec la vision du monde dominante, le paradigme qui prévaut²⁰⁰. Ce n'est que lorsque les « anomalies » de ce modèle de pensée scientifique, repérées grâce à la recherche expérimentale et théorique, sont assez nombreuses pour mettre en doute la « science normale » que peut s'installer une « science extraordinaire » à l'origine d'une révolution scientifique et l'application éventuelle d'un nouveau paradigme²⁰¹.

¹⁹⁵ De Lorthe, *Mélanges d'Opuscules mathématiques*, op. cit. (1785), p. 54.

¹⁹⁶ Marina Frasca-Spada et Nick Jardine, « introduction », in Marina Frasca-Spada et Nick Jardine (dir.), *Books and the Sciences in History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 5.

¹⁹⁷ Christian Licoppe a d'ailleurs démontré la transition au XVIII^e siècle vers un discours scientifique dans lequel les divergences peuvent être valorisées. *La formation de la pratique scientifique : le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, 1996.

¹⁹⁸ Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, nouvelle éd., trad.. Laure Meyer, Paris, Flammarion, 1983 (1970).

¹⁹⁹ Kuhn, *La structure des révolutions*, op. cit., p. 29.

²⁰⁰ Kuhn, « chapitre III, La science normale. Résolution des énigmes », *Ibid.*, p. 60-99.

²⁰¹ Kuhn, « chapitre V. Anomalies et apparition des découvertes scientifiques », *Ibid.*, p. 82-113.

Les idées préconisées par les quelques auteurs-éditeurs présentés ci-dessus sont-elles rejetées en raison de leur opposition au paradigme dominant? En raison du caractère absurde de la plupart des théories et remèdes proposés – en particulier la cure contre le cancer du sein, la réfutation de Pythagore et la démonstration de la quadrature du cercle, seulement reconnue comme impossible au XIX^e siècle –, leur rejet est probablement davantage tributaire de leur manque de logique et de preuves que de leur originalité épistémologique. Il demeure cependant que la notion de crédibilité, des liens de l’auteur avec les autorités scientifiques, est déterminante dans la seule considération des idées présentées. Une autre chose est certaine : reléguées aux oubliettes, ces différentes démonstrations à caractère scientifique n’auront en rien contribué à l’essor d’une nouvelle « science extraordinaire ». Malgré tout, à une époque où de multiples découvertes viennent chambouler les paradigmes – notamment celles de Newton, Benjamin Franklin et Lavoisier²⁰² –, la persistance de ces auteurs suggère, d’une certaine façon, leur conscience du fait que la science n’est pas nécessairement fixée et que des nouvelles recherches – les leurs possiblement – permettront de mieux connaître le monde, de faire avancer les connaissances.

Acquérir un certain statut parmi les cercles d’influence grâce à ses écrits est ainsi un thème récurrent chez plusieurs auteurs que nous ayons étudiés. Pour les auteurs qui ne bénéficient pas de l’approbation de l’élite et des critiques, la réception favorable du public – au sens large – devient une nouvelle source d’autorité. À cet effet, Desmonceaux écrit : « une réputation justement acquise n’a besoin ni d’écrits ni de trompette pour triompher; c’est d’après les œuvres, c’est d’après les succès, qu’on peut & qu’on doit juger les Hommes »²⁰³. Et c’est ainsi que certains écrivains dédaignés se tournent vers la publication afin d’atteindre un public bien au-delà de l’élite littéraire ou scientifique et d’y fonder une nouvelle légitimité. Comme le formule d’Acher :

²⁰² Kuhn, *La structure des révolutions*, op. cit., p. 29.

²⁰³ Desmonceaux, *Traité des maladies des yeux*, op. cit., p. iv.

Qu'un Physicien, qu'un Chymiste, qu'un Mécanicien annonce une découverte qui paroisse combattre les idées reçues, aussi-tôt le Public est inondé de Brochures. On se dispute, on s'échauffe, on se traite mutuellement de visionnaires & d'ignorans; mais ces querelles se bornent aux Savants, rarement le Public y prend-il quelque part²⁰⁴.

Malgré la crainte de subir un tel sort, d'Acher explique comment ses amis le convainquirent de publier à propos de ses « cures surprenantes » puisque, dit-il : « [...] j'enfouissois un trésor, qui par la publicité, deviendrait d'une utilité plus générale »²⁰⁵. Face à une si petite communauté d'érudits et de détracteurs, quelques auteurs vont ainsi s'attacher à l'opinion du public qu'ils espèrent rallier grâce à leurs publications. Tel que l'écrit Carpentier : « Vous êtes dix qui voulés que je me trompe, mais dix mille veulent que je ne me trompe pas [...] Continués-vous de désapprouver mes idées & de les soutenir fausses? Eh bien! Ne me lisés pas »²⁰⁶.

Conclusion

Après avoir brossé un portrait des auteurs-éditeurs et de leurs œuvres, on réalise rapidement la grande hétérogénéité du groupe. Non seulement les auteurs proviennent-ils d'à peu près toutes les sphères sociales, mais leurs œuvres sont également très diverses. Comme Luneau de Boisjermain, la majorité des auteurs qui éditent à leur compte à Paris entre 1750 et 1791 proviennent de la province et sont nés dans les années 1730. Tous ne font toutefois pas l'expérience de l'édition autonome de façon aussi absolue que Luneau pour qui ce mode éditorial représente avant tout un principe et un idéal. L'édition à compte d'auteur est donc loin d'appartenir à un groupe d'auteurs ou à un type d'ouvrage en particulier. Si la voie de l'édition à compte d'auteur est d'abord grandement facilitée par les auteurs parfois qualifiés

²⁰⁴ D'Acher, *Essai sur l'influence de l'estomac sur toutes les opérations de l'économie animale; suivie d'une courte exposition des différentes maladies, qui dépendent du dérangement des fonctions de ce viscère, & d'un moyen certain pour les combattre*, Amsterdam et Paris, l'auteur, 1783, p. ii.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. iv-v.

²⁰⁶ Carpentier, *Suite au nouveau plan d'éducation, pour former des hommes instruits et des citoyens utiles. Seconde dissertation, sur la nécessité que les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfans*, Paris, l'auteur, 1775, p. 160.

de marginaux tels que Luneau de Boisjermain, Linguet ou Fenouillot de Falbaire, plusieurs auteurs pourront, dans les années 1770 et 1780, emprunter cette voie sans pour autant être associés à cette marginalité. Ainsi, le fait de publier à ses dépens ne détermine pas forcément la place d'un auteur sur l'échiquier littéraire. Dans les années 1770, et particulièrement dans la décennie qui suit, la publication « chez l'auteur » devient un mode de publication valable, qu'il est possible d'alterner avec la publication du libraire et dont il peut être intéressant de faire l'expérience. Si pour certain, l'édition à compte d'auteur est un essai de passage, pour d'autres elle suscite une réelle occasion de faire valoir leur contrôle sur le processus éditorial et sur la commercialisation de leurs écrits.

DEUXIÈME PARTIE : D'AUTEUR À « FAISEUR DE LIVRES »

CHAPITRE IV

D'AUTEUR À ÉDITEUR

Lorsqu'un auteur décide d'éditer ses propres ouvrages au XVIII^e siècle, de devenir en quelque sorte un « faiseur de livres », il s'engage sur une voie parsemée d'obstacles. S'il n'est pas rare pour les auteurs de payer eux-mêmes pour la réalisation de leurs œuvres au XVI^e siècle¹, deux cents ans plus tard – alors que le marché du livre est en pleine expansion et fermement contrôlé par les libraires-imprimeurs –, l'édition autonome comporte de nombreux défis. L'idée qu'un homme de lettres puisse occuper la double fonction d'auteur et d'éditeur et ce, sans déshonneur, fait d'ailleurs son chemin tout au long de l'Ancien Régime. Par exemple, devant les troubles auxquels son frère Laurent Angliviel de La Beaumelle fait face lors de la parution de ses ouvrages sur Madame de Maintenon – celui-ci risquant tant la banqueroute que la prison –, Jean Angliviel lui écrit en janvier 1753 : « je ne serai entièrement rassuré sur votre compte que lorsque vous ne serés plus un feseur de livres »². Plus d'un siècle auparavant, Descartes utilise la même expression pour se défendre de vouloir acquérir le privilège pour son *Discours de la méthode*, disant ne pas être « faiseur et vendeur de livres »³. Une fois ce privilège obtenu, Descartes exprime toutefois sa satisfaction et écrit à son collègue :

¹ Jean-Dominique Mellot, « Traité », in Pascal Fouché *et al.*, (dir), *Dictionnaire encyclopédique du livre*, t.3, Paris, Éditions du cercle de la librairie, à paraître, s.p.

² De La Beaumelle, *Correspondance générale de La Beaumelle*, vol. 5, Hubert Bost *et al.*, (éd.), Oxford, The Voltaire Foundation, 2009, lettre 1350, Jean Angliviel à La Beaumelle (Valleraugue, 16 janvier 1753), p. 245.

³ « Il semble que vous me veüilliez rendre par force faiseur et vendeur de livres, ce qui n'est ny mon humeur, ny ma profession ; & s'il y a quelque chose en cela qui me regarde, c'est seulement la

Que si ie me suis plaint de la forme de ce Privilège, ce n'a este qu'afin que ceux à qui vous pourriez en parler, ne crüssent point que ce fust moy qui l'eusse fait demander en cette sorte, à cause qu'on auroyt, ce me semble, eu tres-iuste raison de se mocquer de moy, si ie leusse osé prétendre si avantageux, & qu'il eust este refusé. Mais l'ayant obtenu, ie ne laisse pas de l'estime extrêmement, et de voue en avoir une grande obligation. Et ie scay bien qu'il y a force gens qui seroient bien glorieux d'en avoir un semblable⁴.

Le fait de procéder de manière autonome, que ce soit pour l'acquisition du privilège ou même pour l'ensemble du processus éditorial, peut ainsi constituer une source de fierté pour l'auteur qui exerce alors un réel contrôle sur la parution de ses propres ouvrages.

Durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, et particulièrement après l'entérinement du nouveau code de la librairie en 1777, de plus en plus d'auteurs désirent rester maîtres de leurs écrits et emprunter ouvertement le chemin de l'édition autonome. De simples écrivains, ils se font entrepreneurs, prenant en charge tout le processus éditorial. Pour réaliser une telle entreprise, les écrivains doivent souvent acquérir de toutes nouvelles habiletés et connaissances liées au monde très prosaïque de l'édition. L'auteur qui ne cède pas son manuscrit et les droits à un libraire-éditeur doit en effet se charger d'une foule d'opérations comprenant d'abord le choix d'imprimeur, la collecte de fonds (notamment par la souscription), le choix de format, de papier, l'édition du texte, l'organisation des livraisons ainsi que les divers paiements.

Afin d'avoir une idée globale du cheminement qui permet la transformation du manuscrit en livre imprimé et du rôle de l'auteur qui cherche à en garder le contrôle, nous allons suivre pas à pas les différentes étapes en commençant par la censure et l'obtention de privilège et permissions d'impression. Par la suite, nous porterons notre attention sur le choix de l'imprimeur avant d'aborder les aspects bien concrets du financement, particulièrement celui offert par la souscription, de la fabrication du livre et des relations entre les auteurs et

permission d'imprimer ; car pour le Privilège, il n'est que pour le libraire, qui craint que d'autres ne contrefassent ses exemplaires, en quoy l'auteur n'a point d'intérêt ». Lettre de Descartes à Mersenne du 25 mai 1637, citée dans Nicolas Schapira, « Quand le privilège de librairie publie l'auteur », in Christian Jouhaud et Alain Viala (dir.), *De la Publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002, p. 121-137 (p. 126).

⁴ *Ibid.*, p. 127.

les imprimeurs. Pour terminer, il sera intéressant d'examiner le conflit qui oppose Luneau de Boisjermain à son imprimeur, illustrant les tensions possibles entre un auteur et son typographe.

4.1 Les permissions et privilèges

Lorsqu'un auteur entreprend l'édition légale de son manuscrit à Paris, il s'engage sur un long chemin parsemé d'étapes et de réglementations, en commençant par la censure et l'obtention d'une permission d'impression ou d'un privilège. Au milieu du XVIII^e siècle, le système des privilèges et permissions a plus de deux siècles de rouages derrière lui et est donc bien rodé⁵. C'est en fait depuis la législation de 1701 que le système prend la forme qui sera d'usage jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Comme l'explique Perrin dans son *Manuel de l'Auteur et du Libraire* en 1777⁶, il existe quatre grandes catégories de permissions dont les deux principales sont le privilège général ainsi que la permission simple. Viennent ensuite la permission tacite, instaurée en 1709, qui « s'accorde pour les Ouvrages dont la nature ou l'objet ne permettent point d'obtenir un privilège » (généralement les œuvres de fiction telles que la poésie et les romans)⁷, ainsi que la permission de police qui concerne les imprimés de moins de deux feuilles d'impression (16 pages pour un in-octavo), soit « les affiches, les placards, les adresses, les pièces de théâtre représentées, les chansons, relations, &c. » examinées par le censeur de police⁸.

⁵ Existant depuis le XV^e siècle, le privilège devient obligatoire pour les livres nouveaux dès l'Édit de Moulins (1566), de paire avec la permission d'imprimer. Schapira, « Quand le privilège de librairie publie l'auteur », *op. cit.*, p. 122.

⁶ Perrin, *Manuel de l'Auteur et du Libraire*, Paris, Veuve Duchesne, 1777.

⁷ *Ibid.*, p. 21.

⁸ *Ibid.*

4.1.1 Un long parcours

L'auteur qui désire obtenir le droit de publier un ouvrage de sa composition doit se familiariser avec un système qui peut paraître complexe pour le néophyte. C'est justement afin d'épargner un délai inutilement long aux auteurs qui s'y connaissent moins que Perrin vise à éclaircir tous les rouages de la censure et des permissions :

L'ignorance des formalités indispensables occasionne souvent des démarches innombrables ; parce qu'on ne sait pas qu'il y a un Bureau chargé des détails, on étourdit le Ministre ou le Magistrat d'une foule de demandes qu'ils sont également obligés de renvoyer au Bureau ordinaire. De-là les retards, les délais, qui en multipliant les formalités déjà assez nombreuses, donnent lieu à des murmures qu'on ne se seroit pas permis, si on avoit été mieux instruit. De-là, ces vaines déclamations contre les prétendues entraves qu'on met à la culture des Lettres [...] Si cette suite de formalités, couverte d'un nuage mystérieux, les a fait gémir jusqu'à présent, dans une incertitude cruelle, nous entreprenons de les en délivrer⁹.

En abrégé, le processus débute lors du dépôt du manuscrit à la chancellerie pour l'obtention d'un privilège ou d'une permission. Le nom de l'auteur et le titre de son manuscrit sont alors inscrits au registre correspondant avec le nom du censeur désigné selon le type d'ouvrage. Si le censeur approuve le texte¹⁰, il doit en parapher toutes les pages et l'envoyer avec son jugement ainsi qu'une notice abrégée de l'ouvrage au directeur général. Par la suite, le jugement est transmis au Garde des sceaux qui accorde le privilège ou la permission. La communication de la décision se fait ensuite au bureau du Secrétaire général qui envoie les feuilles de permissions tacites à la chambre syndicale et les jugements concernant les privilèges et permissions simples au Secrétaire du roi à qui l'on paie les frais. Si l'on ne demande qu'une permission tacite, l'impression peut débiter dès le retrait de la permission à la chambre syndicale. Cependant, dans le cas des privilèges et permissions simples, il faut d'abord les retirer chez le Secrétaire du Roi et les porter à la Chambre syndicale pour les faire enregistrer. Perrin ajoute d'ailleurs comment « Cette formalité est de rigueur ; si elle n'est pas remplie dans les trois mois, à compter de la date du Privilège ou de

⁹ Perrin, *Manuel de l'Auteur*, *op. cit.*, p. 6.

¹⁰ Entre 10% et 30% des textes ne passent pas le cap de la censure au XVIII^e siècle. Jean-Dominique Mellot, « privilège », in *Dictionnaire encyclopédique du livre*, t. 3, *op. cit.*, s.p.

la Permission, ce Privilège ou cette Permission deviennent nuls, & ne peuvent plus avoir l'effet »¹¹.

Obtenir un privilège peut ainsi s'avérer un processus assez laborieux, surtout lorsque le censeur exige de multiples modifications. Plusieurs auteurs se plaignent d'ailleurs de la lenteur du système. À ceux-ci, Perrin rappelle qu'ils : « [...] doivent sçavoir que les Censeurs sont chargés de plus d'un manuscrit; qu'ils ont d'ailleurs des occupations personnelles qu'ils ne peuvent pas entièrement abandonner »¹². Philippe Hernandez fait partie de ces auteurs impatients face aux multiples dédales qu'il faut parcourir afin d'éditer ses œuvres. Dans une lettre adressée à Malesherbes en 1758, Hernandez qui, dit-il, « commence à être pressé », requiert une permission tacite qui prendra moins de temps que le privilège¹³. Dans une lettre subséquente, Hernandez explique cette fois-ci ses problèmes avec le censeur qu'on lui a assigné et qui retarde la mise en vente, demandant au directeur de la librairie de bien vouloir lui en assigner un autre¹⁴. Dans ce cas-ci, on constate les irrégularités parfois admises lors de l'édition d'une œuvre : alors que selon le règlement, tout texte doit avoir été approuvé par la censure avant de pouvoir être imprimé, Hernandez a pourtant l'édition toute prête et n'attend plus que l'autorisation du censeur. Il écrit à Malesherbes :

Dans le moment ou vos généreuses bontés et celles de Monsieur D'Invau¹⁵ me mettent a portée de mettre mon ouvrage en vente et l'ayant chés moi pret à assembler et à brocher, M. Bonami que vous m'avés donné pour censeur me joue le plus cruel tour. Il ne veut me donner d'approbation qu'après la quinzaine de Paques et comme il me paroît s'être

¹¹ Perrin, *Manuel de l'Auteur*, op. cit., p. 17-18.

¹² *Ibid.*, p. 7.

¹³ « Je commence à être pressé, l'almanach devant paroître au mois de janvier. Je me suis arrangé pour une traduction d'un voiage dans l'arabie déserte fait par un Anglois. Nous n'avons pas besoin de privilège. Il ne me faudra que votre permission tacite, prescrivés moi ce qu'il faut que je fasse pour l'obtenir. Le manuscrit est tout prêt. » BnF, Ms. Fr. 22141 (147), lettre de Hernandez à Malesherbes, 7 novembre 1758.

¹⁴ BnF, Ms. Fr. 22141 (149), lettre de Hernandez à Malesherbes, s.d.

¹⁵ Il pourrait s'agir d'Étienne Maynon d'Invau (ou d'Invault), intendant d'Amiens et contrôleur général des finances en 1768.

pris de grippe sur mon compte je courrois encore les risques qu'il me retardat encore davantage¹⁶.

En fait, l'auteur explique comment dès le début de l'impression, n'écrivant son manuscrit qu'au fur et à mesure, le censeur ne souhaite voir les feuilles qu'une fois imprimées¹⁷. Insatisfait avec le déroulement, ce dernier aurait ensuite demandé à Hernandez de ne voir l'ouvrage que lorsqu'il serait terminé¹⁸.

4.1.2 Le privilège d'auteur

Les démarches entreprises par Hernandez s'inscrivent dans une progression constante des demandes de permission et privilèges formulées par les auteurs. En effet, il n'est pas rare qu'un privilège soit accordé à l'auteur plutôt qu'au libraire qui en sera éditeur. Comme l'indique l'étude de Nicolas Schapira, les privilèges délivrés aux auteurs augmentent de façon significative au cours des XVII^e et XVIII^e siècle : alors qu'ils ne représentent que 25% des privilèges en 1636, ils forment 45% du total en 1680¹⁹. Selon Jean-Dominique Mellot, à partir de 1778, soit après l'application des arrêts d'août 1777 permettant aux auteurs de vendre leurs ouvrages, les privilèges d'auteurs représentent désormais la majorité²⁰. Afin de constater cette progression, nous avons relevé toutes les demandes de privilèges et de permissions simples – qu'elles aient été acceptées ou non²¹ – présentées au Garde des sceaux en 1775 puis

¹⁶ BnF, Ms. Fr. 22141 (149), lettre de Hernandez à Malesherbes, s.d.

¹⁷ BnF, Ms. Fr. 22141 (150), lettre de Hernandez à Malesherbes, s.d.

¹⁸ BnF, Ms. Fr. 22141 (150), Lettre de Hernandez à Malesherbes, s.d.

¹⁹ Schapira, « Quand le privilège de librairie publie l'auteur », *op. cit.*, p. 125.

²⁰ Mellot, « Privilège », *Dictionnaire encyclopédique du livre*, *op. cit.*, s.p.

²¹ Puisque les indications au registre ne mentionnent pas toujours clairement si le privilège ou la permission a bel et bien été décerné, nous avons préféré nous en tenir à la demande. On sait toutefois que de 1715 à 1788 (excluant les années 1716 à 1723 lesquelles il n'est pas possible d'obtenir de l'information continue), plus d'un tiers des demandes sont refusées. Robert Estivals, *La Statistique bibliographique de la France*, Paris, Mouton, 1965, p. 247-48.

en 1783²². Selon les registres de la chancellerie, on constate aisément l'importance grandissante des demandes présentées par les auteurs eux-mêmes. En effet, alors que les requêtes déposées par les auteurs représentent 42,67% de toutes les demandes en 1775, leur pourcentage monte à 73,8% en 1783²³.

Outre la croissance des requêtes déposées par les auteurs directement, ceux-ci optent également de plus en plus pour le privilège général au lieu de la permission simple. En effet, le dépouillement du registre de la chancellerie pour l'année 1775 révèle que 42,5% des demandes présentées par un auteur en 1775 sont pour une permission simple (77/181)²⁴ et 57,5% pour un privilège général (104/181). Ce dernier a donc déjà préséance, mais non de manière aussi prononcée qu'en 1783 où la majorité des demandes d'auteurs (158/216) sont pour des privilèges (73,2%) alors que les autres (58/216) font la demande d'une permission simple (26,8%). Les auteurs tiennent ainsi de plus en plus à obtenir un véritable privilège pour leurs œuvres, seule garantie d'exclusivité et de monopole commercial. En effet, au prix de 36 livres 12 sols (en 1777), le privilège confère à son propriétaire le droit de poursuivre les contrefacteurs, d'exiger une amende de 3000 livres ainsi que de confisquer les exemplaires fautifs pour une durée de six ans²⁵. La permission simple, à seulement 7 livres 2 sols, n'est généralement valide que pour une durée de trois ans et ne garantit que le droit d'impression, sans protection exclusive²⁶. De surcroît aux questions relatives au prix et à la munition contre la contrefaçon, le privilège constitue également un bien symbolique dont les auteurs sont fiers et dont la signification dépasse la seule permission de faire paraître un livre. Perrin indique

²² BnF, Ms. Fr. 22002, Registre des privilèges et permissions simples du 10-11-1774 au 18-06-1784.

²³ Nous avons choisi ces années précises pour deux raisons. Tout d'abord, nous désirions analyser l'intégral de deux années, l'une avant et l'autre après 1777, afin de saisir les possibles changements provoqués par l'entérinement des arrêts du 30 août. Le choix de ces deux années spécifiques tient simplement de notre accessibilité au registre « 22002 » dont 1775 est la première année complète et 1783 la dernière année complète.

²⁴ Ce total exclut 11 demandes pour lesquelles le type de permission n'est pas indiqué.

²⁵ Perrin, *Manuel de l'Auteur*, op. cit., p. 19.

²⁶ *Ibid.*, p. 18.

par ailleurs que la permission simple n'est généralement de mise que pour les auteurs et les libraires « désirant livrer à l'impression un Ouvrage peu considérable, ou qui ne leur paroît pas mériter qu'on fasse frais d'un Privilège »²⁷, ne s'accordant peut-être pas avec la haute opinion que plusieurs auteurs ont de leurs œuvres.

Selon N. Schapira et A. Viala, la progression du privilège d'auteur est le signe de l'amélioration de la condition de l'écrivain au XVII^e siècle, une affirmation de la propriété sur l'œuvre et une forme d'approbation servant à négocier de meilleurs contrats avec les libraires²⁸. Considérant que la majorité des auteurs cèdent ensuite leur privilège à un libraire qui seul pourra jouir des recettes futures de l'ouvrage, l'affirmation de l'auteur reste somme toute assez modeste. En fait, bien que les démarches pour l'obtention d'un privilège ou d'une permission soient significatives dans le développement du rôle et de la figure de l'auteur²⁹, seuls les écrivains qui exploitent eux-mêmes les droits qu'ils acquièrent sans les céder à un libraire démontrent une véritable autonomie par rapport au système établi.

Puisque la vente par l'auteur est interdite avant 1777, l'auteur qui obtient le privilège en son nom se retrouve alors devant trois choix : céder son privilège à un libraire qui procédera à l'édition et la vente, céder à un libraire son privilège ainsi que les livres qu'il aura fait imprimer à son compte, ou conserver son privilège et seulement « faire vendre » les livres par un libraire. Compte tenu du contrôle serré qu'exerce la chambre syndicale sur l'édition parisienne, la majorité opte pour le premier choix. La seule façon d'en connaître la proportion exacte obligerait cependant le repérage de tous les privilèges d'auteurs dans les registres pour ensuite vérifier un à un les privilèges imprimés dans les livres afin d'y vérifier

²⁷ Perrin, *Manuel de l'Auteur*, *op. cit.*, p. 20.

²⁸ Schapira, « Quand le privilège de librairie publie l'auteur », *op. cit.*, p. 125; Alain Viala, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Les éditions de minuit, 1985, p. 99.

²⁹ « C'est à travers le privilège, à la faveur de la reconnaissance formelle qu'il apporte au couple auteur / œuvre, que le métier d'auteur va peu à peu gagner en définition et sortir de la logique de dépendance mécénique ». Mellot, « Traité », *Dictionnaire encyclopédique du livre*, t. 3, *op. cit.*, s.p.

la présence de cession³⁰. Toutefois, non seulement une telle entreprise ferait à elle seule l'objet d'une longue recherche, mais les résultats n'en seraient pas pour autant certains. En effet, comme le note V. Sarrazin, les mentions de cessions, malgré leur caractère obligatoire³¹, ne sont pas toujours enregistrées fidèlement³².

Dans les cas où il n'y a pas de cession apparente, que la page de titre renvoie à un libraire et le privilège à l'auteur seul, il y a tout de même lieu de croire que ce dernier ait conservé les droits de l'ouvrage et n'ait confié au libraire que la vente³³. Comme le montrent des indications au registre, il arrive en outre que l'auteur s'occupe lui-même de la vente avant de finalement céder son privilège à un libraire, une activité pourtant longtemps interdite. Repérer de tels cas afin d'en connaître la fréquence s'avère toutefois très difficile et laissé au hasard des consultations des multiples registres. Dans un cas que nous connaissons, celui de Sabbathier³⁴, c'est par la cession que fait celui-ci à son libraire et ce, après avoir édité et vendu les huit premiers volumes de son œuvre (sur un total de trente-cinq), que l'on déduit l'exploitation du privilège par son auteur. En effet, si l'on se fie seulement aux livres imprimés, les volumes du *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques* portent tous

³⁰ Malheureusement, les inscriptions de cessions notées aux registres se retrouvent pêle-mêle avec les privilèges. Pour retrouver une cession précise, il faut ainsi parcourir les registres en entier, ne sachant jamais la date d'une possible cession qui peut avoir eu lieu plusieurs années après l'impression.

³¹ Comme il est inscrit à l'article « Cession » de l'*Encyclopédie* : « il est de loi ou d'usage que les cessions soient imprimées dans les livres à la suite du privilège ». Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert (éd.), *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 2, Paris, Briasson et Le Breton, 1751-1772, p. 869, <http://encyclopedie.uchicago.edu/>.

³² Véronique Sarrazin, « L'auteur éditeur de ses œuvres à la fin du XVIII^e siècle : aspects légaux et économiques », in François Bessire (dir.), *L'Écrivain éditeur*, tome 1 « Du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle », Travaux de littérature, Genève, Droz, 2001, p. 335-360, (p. 344).

³³ C'est notamment le cas des *Essais sur différens points de physiologie, de pathologie et de thérapeutique* (Paris, Didot le jeune, 1770) dont le privilège est inscrit à l'auteur Fabre dans le registre (BnF, Ms. Fr. 21965, n° 700, 20 septembre 1769, p. 12) sans le signe de cession dans le livre. C'est également le cas du *Nouveau précis de l'histoire d'Angleterre (...)* (Paris, Belin, 1783) dont le privilège a été obtenu par l'auteur, Félicité Dupont Brissot de Warville (BnF, Ms. Fr. 21969, n° 2819, f° 86) sans mention de cession dans le livre.

³⁴ La référence à Sabbathier a été trouvée dans Sarrazin, « L'auteur éditeur... », *op. cit.*, p. 344.

l'adresse du libraire Delalain à Paris et celle de l'imprimeur Seneuze à Châlons-sur-Marne³⁵. Dans une cession inscrite au registre des privilèges le 17 novembre 1770, on apprend toutefois comment Sabbathier, lors de la vente de tous ses droits et privilèges à Delalain, a également débité son propre ouvrage lorsqu'il déclare : « je promets de donner aud[it] Sr Delalain la note de tous les Libraires et particuliers, auxquels j'ai fourni jusqu'à ce jour les 8 premiers vol. de mon *Dictionnaire*, pour les fournir lui même en son nom et pour son compte [...] »³⁶.

Dans le cas de Sabbathier qui publie avant 1777, il n'est pas surprenant que l'auteur qui procède lui-même à la vente de ses œuvres ne mentionne pas son adresse en page de titre. Ce qui l'est davantage est le rôle du libraire Delalain qui accepte de s'occuper de la souscription³⁷ et de la vente de l'ouvrage pendant plusieurs années tout en n'étant pas propriétaire de l'œuvre. Un tel exemple illustre les zones grises qui peuvent exister autour de l'exploitation des privilèges ; les ententes « hors normes » entre auteurs et libraires sont envisageables. Ce cas montre aussi les revenus possibles et fort enviables d'un auteur qui cède ses livres tout faits et munis des droits à un libraire. Sabbathier, qui donne un délai de six ans à Delalain à compter de 1772 pour lui payer les ouvrages, demande 2 liv. le volume pour un total de 32 540 livres, en plus des honoraires qu'il devra lui verser pour la composition des volumes à venir³⁸.

Il faut également garder à l'esprit que les privilèges s'acquièrent, se cèdent, se scindent et se rachètent. Dans les deux cas suivants, par exemple, ce n'est pas le libraire qui achète le privilège de l'auteur, mais le contraire. Tout d'abord, un privilège peut avoir divers propriétaires et passer d'une main à l'autre. Dans ce cas-ci, Sementery – à qui le privilège est

³⁵ Sabbathier, *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable et les antiquités*, Tome premier, Châlons-sur-Marne, Seneuze et Delalain, 1766. L'adresse a été vérifiée pour les huit premiers volumes.

³⁶ BnF, Ms. Fr. 21965, n° 306, p. 259.

³⁷ Sabbathier, *Dictionnaire*, Tome premier, « Avertissement du libraire », *op. cit.*, p. ix-xiii.

³⁸ Ms. Fr. 21965, n° 306, p. 260.

d'abord décerné – cède trois quarts de son privilège de l'*Almanach des marchands* à Grangé et un quart à Rey l'aîné qui, par la suite, cèdent chacun leur part à Levent, l'auteur dudit almanach³⁹. Il s'agit toutefois d'un ouvrage qui aura plusieurs auteurs et différents propriétaires : en 1785, c'est Bouillat qui en sera le rédacteur et détenteur du privilège tout en l'annonçant clairement « chez l'auteur »⁴⁰. Par ailleurs, le rachat d'un privilège par l'auteur pour des éditions futures est également envisageable. Dans la transcription d'un acte du 2 octobre 1769, on lit à cet effet comment l'auteur Edme de La Poix de Fréminville rachète du libraire Valleyre les droits de son ouvrage *Des vrais principes des fiefs* faisant en sorte que « le privilège et l'égard de ce livre appartient aud[it] sieur de la Poix de Fréminville quoique obtenu au nom dud[it] Sr Valleyre qui a cédé par led[it] acte au Sr de Fréminville père pour les éditions suivantes [...] »⁴¹.

Pour un autre ouvrage de Fréminville, le *Dictionnaire ou traité de la police*, il est également possible de suivre la trace des multiples changements quant à la propriété du privilège, seulement repérables à partir des registres. Tout d'abord, c'est l'auteur qui obtient le privilège en son nom le 17 septembre 1756 pour le céder deux mois plus tard au libraire Gissey⁴². Pour une nouvelle édition du *Dictionnaire* en 1772, ce sont les « ayant droit » de Gissey, les libraires Despilly, Knapen et Cellot qui achètent, en juin 1773, le nouveau privilège de l'auteur obtenu en avril 1772⁴³. Malgré la transaction qui stipule la liberté des nouveaux acquéreurs de « disposer dud[it] ouvrage en plein et absolue propriété, comme d'un bien à eux appartenant pour toujours », il est alors intéressant de constater la mention en page de titre où l'on peut lire : « À Paris, chez les associés au privilège des ouvrages de l'auteur ». Par ailleurs, pour cette nouvelle édition, on ne réimprime que le privilège et la cession de

³⁹ L.V***[Levent], *Almanach général des marchands, négocians, armateurs, et fabricans de la France et de l'Europe et autres parties du monde*, Nouvelle édition, Cellot, 1779, verso du privilège.

⁴⁰ Notamment dans une annonce du *Catalogue hebdomadaire*, 11-02-1786, art. 1.

⁴¹ Bnf, Ms. Fr. 21965, p. 56.

⁴² BnF, Ms. Fr. 21966, n° 129, p. 88.

⁴³ *Ibid.*

Frémenville à Gissey datant de 1756, et non les nouveaux documents de 1772 et 1773, pouvant ainsi compliquer l'identification des réels propriétaires.

L'absence du privilège imprimé dans le livre, malgré la mention « avec privilège du roi » en page de titre, peut également embrouiller l'analyse de la propriété des ouvrages. En fait, il n'est pas rare que le privilège ne se trouve qu'à un seul des volumes d'une même œuvre ou carrément dans une autre œuvre du même auteur⁴⁴. C'est ce que fait Carpentier qui, au verso de la page de titre de son *Nouveau plan d'éducation*, inscrit : « Le Privilège & l'Approbation se trouvent à la *Grammaire Française*, par le même Auteur »⁴⁵. Il arrive ainsi qu'un auteur se serve plus d'une fois d'un privilège pourtant obtenu pour un seul ouvrage. Dans un cas similaire, l'abbé Joubert indique de façon plutôt ambiguë dans ses *Éloges historiques et moraux* que : « L'approbation et le privilège sont au premier volume d'un Ouvrage semblable et du même Auteur [...] »⁴⁶.

Il est également possible qu'un auteur exige le retour de son privilège après l'avoir cédé à un imprimeur ou un libraire dans le cas où les conventions d'édition ne sont pas respectées. C'est notamment ce qui arrive dans le cas qui oppose Luneau de Boisjermain à son imprimeur Grangé – qui nous verrons plus loin – et celui des auteurs du *Manuel du naturaliste* qui, après avoir poursuivi le libraire Costard qui « n'a pas tenu ses engagements », l'ont également « fait condamner à leur restituer leur Privilège & les 1725 exemplaires »

⁴⁴ Il n'est pas inhabituel qu'un libraire fasse de même et englobe plusieurs livres pour un seul privilège. François Furet, « La « librairie » du royaume de France au 18^e siècle », in G. Bollème *et al*, *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, Paris et La Haye, Mouton & Co, 1965, p. 3-32 (p. 8).

⁴⁵ Carpentier, *Nouveau Plan d'éducation, pour former des hommes instruits et des citoyens utiles; Auquel on a joint une Dissertation sur l'Étude des Langues qu'on doit y admettre*, Paris, l'auteur, 1775.

⁴⁶ Abbé Joubert, *Éloges historiques et moraux de Saint Denis, de Sainte Geneviève, et de Saint Louis, Patrons de la France*, Paris, chez l'Auteur et Onfroy, 1786. Il semble en effet que des privilèges puissent être obtenus pour un groupe d'œuvres semblables. Par exemple, l'abbé La Sausse obtient un privilège général pour quatre œuvres différentes le 11 mai 1783 : *Le chrétien sanctifié par la méditation de la loi de Dieu*, *Le vertueux séminariste ou le prêtre zélé*, *Le tableau d'une vraie religieuse*, et *Le vrai pénitent entrant dans les sentimens de pénitence*. BnF, Ms. Fr. 2202, Registre de permissions et privilèges du sceau, n° 2893.

qu'ils lui avaient remis⁴⁷. Pierre-Joseph Buc'hoz détaille également les mésaventures auxquelles il doit faire face en raison de l'inaction des éditeurs à qui il a cédé son privilège. Dans sa *Dissertation sur l'Histoire du Règne végétal et sur les catastrophes malheureuses de cet ouvrage*, Buc'hoz raconte les multiples peines que lui ont causées les libraires et qui le convaincront d'éditer à son compte pour ses œuvres futures. Il explique d'abord qu'en dépit du fait qu'il n'ait pas voulu « céder ni le privilège, ni le fonds des planches » à Costard, il ajoute : « je fus assez facile pour lui abandonner l'édition toute fabriquée »⁴⁸. En fait, le véritable problème provient de la faillite de Costard qui doit se départir du privilège en 1772. Passé à Brunet qui fait faillite à son tour en 1778, le privilège est ensuite cédé en 1782 à Gogée et Née de la Rochelle qui le cèdent ensuite à Royez. À son tour, ce dernier vend le privilège de l'ouvrage de Buc'hoz à un certain Poncelet et de cette longue succession de propriétaires résulte l'abandon de l'ouvrage dont l'impression est maintes fois interrompue. C'est ainsi que Buc'hoz se lamente sur le sort de son œuvre, « les mains malheureuses dans lesquelles il s'est trouvé, [...] et] le refus d'imprimer la continuation de la part de celui qui s'est fait adjudgé le privilège [...] »⁴⁹. On constate aisément dans ce cas les risques que peut courir un auteur qui cède sa propriété littéraire et qui perd, par le fait même, tout contrôle sur son édition. Désespéré de la situation, Buc'hoz écrit :

Ce n'est pas de moi qu'il dépend pour que cet ouvrage s'imprime, le manuscrit est fini, il ne s'agit que de le revoir : & si j'avois pu être le maître de me faire adjudger l'édition avant que le libraire acquéreur l'eût vilipendé, j'aurois sacrifié le reste de ma fortune pour le terminer; mais actuellement que cet ouvrage, de prix exorbitant où il étoit, a été réduit à un prix si modique, qu'il ne pourroit suffire aux frais de l'impression; le même acquéreur m'a mis dans l'impossibilité de le continuer. Je me réserve néanmoins tous mes droits à exercer contre lui, aux fins de l'obliger à satisfaire aux engagements de son prédécesseur, & d'en obtenir des dommages & intérêts pour les torts & griefs qui m'en pourroient résulter⁵⁰.

⁴⁷ *Mémoire pour le sieur Desprez, imprimeur du Roy et du Clergé de France, contre le sieur J.-P. Costard, libraire à Paris*, Paris, Desprez, 1776, p. 3, BnF, Ms. Fr. 22070 (49).

⁴⁸ Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation sur l'Histoire du Règne végétal et sur les catastrophes malheureuses de cet ouvrage*, Paris, Prevost et Barrois, s.d., p. 1.

⁴⁹ Buc'hoz, *Dissertation sur l'Histoire du Règne végétal*, *op. cit.*, p. 1.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 2.

4.2 Le choix de l'imprimeur

Pour les auteurs qui n'ont pas le malheur, comme Buc'hoz, d'avoir cédé leur privilège à un libraire-éditeur, le précieux document leur donne ensuite la possibilité de veiller au contrôle de l'édition matérielle de concert avec un imprimeur. En effet, après avoir obtenu la permission d'impression des autorités royales, l'auteur qui édite à son compte doit ensuite se rendre dans le quartier de l'Université – où se trouvent tous les imprimeurs de la capitale⁵¹ – pour y approcher celui qui voudra bien transformer son manuscrit en livre. De toutes les étapes essentielles pour réussir une édition à compte d'auteur – de l'écriture, la censure, l'obtention d'un privilège, la fabrication jusqu'à la vente au lecteur – celle qui dépend de l'imprimeur est sans doute la plus déterminante et celle qui sera en bonne partie garante du succès ou de l'échec de l'entreprise. À Paris, l'écrivain pourra choisir parmi un peu plus d'une trentaine d'imprimeurs. Contingenté depuis la loi de 1686, le nombre d'ateliers d'impression fait l'objet d'une réglementation serrée ; alors qu'ils sont au nombre de cinquante-et-un en 1701, on n'en compte plus que trente-huit avant la Révolution⁵². Les auteurs semblent-ils se tourner majoritairement vers des imprimeurs en particulier? Afin d'en avoir une meilleure idée, les *Procès-verbaux des visites et états des imprimeurs de Paris*, dressés par le syndic et ses adjoints deviennent un outil précieux⁵³. Malheureusement, ce type de recensement ne couvre que quelques années, ne permettant pas une étude systématique sur une longue période. Pour les années 1769 à 1771, il a déjà été répertorié qu'environ 8% des ouvrages sont imprimés pour le compte de « l'auteur », pourcentage qui grimpe à 20% pour l'année 1788⁵⁴. Pour notre étude, nous avons choisi de compiler les données de trois

⁵¹ Arrêt du Conseil d'État du Roi, 28 février 1723, article XII. Claude Saugrain, *Code de la Librairie et Imprimerie de Paris ou Conférence du Règlement arrêté au Conseil d'État du Roy, le 28 Février 1723, Et rendu commun pour tout le Royaume, par Arrêt du Conseil d'Etat du 24 Mars 1744*, Paris, Aux dépens de la Communauté, 1764, p. 97.

⁵² Philippe Minard, *Typographes des lumières*, Paris, Champ Vallon, 1989, p. 26.

⁵³ BnF, Ms. Fr. 22081, procès-verbaux des visites d'ateliers en mai 1769, 1770, 1771 et AN, 12 2192 (2), procès-verbaux de 1786, 87, 88.

⁵⁴ Sabine Juratic, « Le monde du livre à Paris entre absolutisme et Lumières. Recherches sur l'économie de l'imprimé et sur ses acteurs », Thèse de doctorat, Paris, l'EPHE, 2003, p. 259.

enquêtes, celles d'avril et de novembre 1786 ainsi que celle de novembre 1787, afin de mieux observer la transition entre les deux séries d'enquêtes déjà dépouillées. Notre sélection s'explique aussi par la fécondité particulière de ces deux années en œuvres éditées à compte d'auteur⁵⁵, ce qui nous permet d'accumuler le plus de données possible.

Sous forme de grilles, les procès-verbaux détaillent, pour chaque imprimeur, la liste des ouvrages en cours, les personnes pour qui ils sont exécutés, le type de permission ou de privilège accordé ainsi que les effectifs de l'atelier en terme de presses et d'ouvriers. Le plus souvent, les ouvrages sont imprimés pour le compte de l'imprimeur même ou d'un libraire. Plusieurs œuvres sont toutefois mises sous presse pour « l'auteur » ou pour le compte de sociétés ou congrégations. Malgré les quelques difficultés posées par la source dans laquelle il n'est pas toujours évident de retracer les auteurs⁵⁶, le dénombrement des publications réalisées pour leur compte s'avère très utile. L'examen des trois enquêtes effectuées en 1786 et 1787 permet de dénombrer un total de 807 ouvrages d'impression, excluant les travaux de ville⁵⁷. Il est à noter qu'une même œuvre peut représenter plus d'un travail d'impression, soit lorsque plusieurs mois sont nécessaires à sa réalisation – produisant ainsi une récurrence dans les registres – ou lorsqu'elle est produite par plus d'un atelier. Ainsi, sur le total de 807 travaux d'impressions, on en dénombre 253 à compte d'auteur, représentant une moyenne de 31,3%. Comme nous pouvons le constater dans le tableau suivant, la proportion de ce type d'ouvrage décline considérablement à chaque enquête si bien qu'une différence de 10% sépare la première de la dernière série de données. De plus, en considérant la proportion de

⁵⁵ Se référer à la figure 1.1 du chapitre 1.

⁵⁶ La lecture du registre doit se faire très attentivement, puisque la mention de « l'auteur » n'est pas systématique. En effet, il arrive que ce soit véritablement le nom de l'auteur qui soit inscrit. Une bonne connaissance du nom des libraires alors en fonction et des écrivains les plus actifs constitue un atout essentiel afin de repérer les impressions à compte d'auteur, sans empêcher toutefois les quelques failles lorsqu'un nom ne peut être reconnu.

⁵⁷ Les travaux de villes sont les « placards et règlements pour les autorités, étiquettes, prospectus, lettres de change ou de voiture pour les commerçants; billets de loterie et cartes d'invitation; papillons publicitaires pour les charlatans de passage ». Jacques Rycher, « Travail de l'atelier » in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), p. 46-65 (p. 55).

20% trouvée par S. Juratic pour l'année 1788, on constate le déclin relatif des ouvrages imprimés pour l'auteur dans les dernières années précédant la Révolution⁵⁸.

Tableau 4.1 : Travaux d'impression exécutés pour le compte de l'auteur dans les trois enquêtes de 1786 et 1787

Date de l'enquête	Nombre de travaux d'impression (A)	Nombre de travaux pour le compte de l'auteur (B)	Pourcentage (B/A)
Avril 1786	228	83	36,4%
Novembre 1786	266	87	32,7%
Novembre 1787	313	83	26,5%
	Total : 807	Total : 253	Moyenne : 31,35%

Source : Archives nationales

Malgré leur proportion déclinante à chaque enquête, les travaux effectués pour les auteurs représentent tout de même plus du tiers des impressions en 1786. La majorité de ces ouvrages se retrouvent-ils dans quelques ateliers bien particuliers ou sont-ils distribués chez l'ensemble des imprimeurs ? Afin d'avoir un meilleur coup d'œil de la représentativité des impressions à compte d'auteur dans chaque atelier, nous avons classé les imprimeurs dans un ordre proportionnel au nombre de ces travaux (voir tableau 4.2).

⁵⁸ Une comparaison à cet effet avec les impressions à Londres peut également être établie. Tel que l'a découvert Keith Maslen dans le dépouillement des états de comptes des imprimeurs Bowyer à Londres, les travaux effectués pour le compte d'auteur n'y sont pas rares. De 1720 à 1773, il compte 315 travaux imprimés pour 160 auteurs. La plupart de ces travaux d'impression comptent toutefois moins d'une feuille, correspondant probablement aux « travaux de ville » des registres français. En établissant la proportion sur le papier utilisé pour l'année 1731, les travaux d'auteurs représentent alors le 14^e de ce qui est fait pour les libraires. Keith Maslen, « Printing for the Author: From the Bowyer Printing Ledgers, 1710-1775 », *The Library*, 5, XXVII (1972), p. 302-309.

Tableau 4.2 : Classement proportionnel des imprimeurs selon le nombre d'ouvrages imprimés pour les auteurs dans les trois enquêtes confondues

Proportion des travaux d'impression pour l'auteur	Imprimeurs	Nombre de travaux d'impression pour l'auteur / total
Totalité	Veuve Thiboust*	2/2
	Nom inconnu*	1/1
Trois quarts ou plus	Grangé*	6/7
	Veuve Valade	33/44
Moitié ou plus	Quillau	16/23
	Couturier	11/19
	Delormel	4/7
	Knapen	12/22
	Cailleau	11/21
Un tiers ou plus	Jorry	5/11
	Didot aîné	17/38
	Ballard	9/21
	Prault	11/26
	Didot jeune	19/45
	Demonville	7/20
	Pierres	7/20
	Delaguet	9/26
	Valleyre aîné	3/9
Un quart ou plus	Gauthier*	4/13
	Lottin	9/30
	Chardon	8/29
	Hoffmann*	4/16
	Dessaint	5/20
	Séguier*	1/4
un cinquième ou plus	Veuve Hérissant (1) ⁵⁹	6/29
un dixième ou plus	Cellot	5/27
	Lambert	4/22
	Gueffier	4/23
	Clousier	5/32
	D'Houry	2/13
	Laporte	3/20
	Nyon jeune*	1/8
	Stoupe	3/30
Moins de un dixième	Simon et Nyon*	1/12
	Clousier*	1/11
	Simon	1/17
Aucune	Lamesle	0/0 ⁶⁰
	Veuve Hérissant (2)	0/9
	Valleyre jeune	0/10
	Desprez	0/10
	Barbou	0/29
	Moutard	0/36

* Imprimeur présent dans seulement l'une ou deux des trois enquêtes.

⁵⁹ La veuve Hérissant (1) a son atelier sur la rue Notre-Dame et la veuve Hérissant (2) sur la rue de la Parcheminerie.

⁶⁰ Dans les enquêtes observées, Lamesle ne s'occupe que des « ouvrages des Fermes ».

De ces données, on retient que la majorité des imprimeurs font affaire directement avec un écrivain à un moment ou un autre en 1786 et 1787. En fait, sur les quarante imprimeurs identifiés dans les trois enquêtes, on n'en compte que six chez qui aucun ouvrage n'est réalisé pour le compte d'un auteur. À l'inverse, quelques imprimeurs se démarquent par le grand nombre d'œuvres mises sous presse aux frais des écrivains. En ne considérant pas seulement la proportion de ces ouvrages, mais surtout leur volume, les imprimeurs les plus populaires auprès des auteurs (ou ceux les plus enclins à accepter d'effectuer une impression pour eux) sont sans contredit Grangé, la veuve Valade, Quillau, Couturier, Knapen et Cailleau chez qui plus de la moitié des impressions sont aux dépens de l'auteur.

Afin de confirmer ces données, le catalogue de la BnF n'est malheureusement pas d'une grande utilité, puisqu'il n'indique généralement pas l'imprimeur mais plutôt « l'éditeur » (ou celui chargé de la vente). En revanche, bien que fragmentaires, les informations recueillies par notre enquête matérielle des livres peuvent être utiles. En effet, alors qu'il est obligatoire selon la loi d'indiquer le nom de l'imprimeur pour chaque ouvrage⁶¹ (avec la mention « de l'imprimerie de ... » se trouvant le plus souvent à la fin de l'ouvrage), nous n'avons trouvé cette information que dans la moitié des cas⁶². Ainsi, sur les 275 livres que nous avons pu analyser, 106 mentionnent l'un ou l'autre des imprimeurs en fonction en 1786 et 1787. Parmi ceux-ci, les plus représentés sont Lottin (11), Quillau (9), Cailleau (9), la veuve Hérissant (8), Demonville (7), Valleyre aîné (6) et Gueffier (6). En outre, les données recueillies grâce à notre enquête matérielle suggèrent que certains imprimeurs tels que Barbou et Moutard semblent avoir imprimé peu souvent – voire jamais – pour le compte d'auteurs. Ces données confirment donc la prévalence de quelques imprimeurs chez les auteurs en charge de l'édition de leurs textes.

⁶¹ Arrêt du Conseil d'État du Roi, 28 février 1723, article IX. Saugrain, *Code de la librairie*, op. cit., p. 88.

⁶² Ceci est peut-être dû au fait que des imprimeurs-libraires responsables à la fois de l'impression et de la vente en association avec l'auteur n'aient pas jugé bon de mentionner leur nom une deuxième fois, spécifiquement comme « imprimeur », alors qu'il est déjà inscrit en page titre parmi les points de vente.

4.3 La souscription

Une fois la permission d'imprimer obtenue et un imprimeur trouvé, il se peut fort bien que l'auteur ait maintenant à trouver les moyens de faire éditer son ouvrage. Par exemple, La Beaumelle espère obtenir le soutien de M. de Kehler « autre ministre, écrit-il à son frère, qui a beaucoup de crédit dans le conseil, & qui peut-être me servira. Si ce projet réussit, c'est une fortune pour moi : il s'agit d'avoir quinze mille livres d'avances, avec lesquelles j'imprimerai les classiques en 24 volumes »⁶³. Il ne s'agit toutefois que des vains espoirs d'un auteur qui cherche désespérément à faire imprimer ses ouvrages. À la fin de la même lettre à son frère, La Beaumelle exprime bien la situation où il se trouve : « me voilà bien avec ma subsistance assignée sur des paroles manuscrites, sans fonds pour les faire imprimer ou pour continuer ce qui est déjà commencé. Ô fortune ! fortune ⁶⁴ ! » D'ailleurs, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, ce n'est pas une majorité d'auteurs-éditeurs qui bénéficient de l'appui financier d'un mécène. Alors qu'une bonne portion des auteurs tirent de l'exercice d'une autre profession des revenus leur permettant probablement de couvrir une partie des frais encourus, il n'est certainement pas aisé pour tous les auteurs ou aspirants auteurs de réaliser leur publication, faute de moyens.

C'est afin de permettre à un plus grand nombre de projets éditoriaux de voir le jour, particulièrement ceux d'envergure qui nécessitent une avance de fonds considérable, qu'un nouveau procédé de financement fait son apparition dans le paysage éditorial français au cours du XVIII^e siècle : la souscription. D'abord pratiquée en Angleterre au XVII^e siècle puis aux Pays-Bas, c'est en 1716 que s'organise la première souscription française pour *L'Antiquité expliquée et représentée en figures* de Montfaucon. Des circonstances particulières liées à la Régence – durant laquelle la spéculation financière et les manques de capitaux liquides sont courants –, sont également à l'origine de la recherche d'un nouveau mode de financement éditorial permettant la réalisation d'ouvrages de grand format

⁶³ De La Beaumelle, *Correspondance*, vol. 5, *op. cit.*, lettre de La Beaumelle à Jean Angliviel, juin-juillet 1752, p. 89.

⁶⁴ *Ibid.*

richement illustrés⁶⁵. Le succès de l'ouvrage de Maufeucon fait en sorte que la formule de la souscription devient courante en France dès les années 1720⁶⁶. Ce n'est toutefois qu'après 1750 que la souscription devient réellement populaire⁶⁷.

En bref, la souscription consiste en : « l'obligation de prendre un certain nombre d'exemplaires d'un livre qu'on doit imprimer, & une obligation réciproque de la part du libraire, ou de l'éditeur, de délivrer ces exemplaires dans un certain tems »⁶⁸. Phénomène bien européen⁶⁹, non seulement la souscription permet-elle à l'auteur d'évaluer le marché potentiel et de prévoir le tirage approprié, elle permet surtout de collecter des fonds à l'avance. Plusieurs mois, voire quelques années, peuvent séparer l'obtention du privilège et la vente du produit fini aux lecteurs qui permet de rembourser les sommes avancées pour l'impression. Car si la production d'œuvres d'envergure ou émanant d'auteurs obscurs « effraye les Libraires », comme l'explique Perrin⁷⁰, il en est de même pour les imprimeurs à qui l'auteur doit promettre le paiement de l'impression. Cette avance de fonds devient donc indispensable pour plusieurs auteurs, même pour ceux bénéficiant d'une fonction ou d'une charge

⁶⁵ Patricia Gray et Wallace Kirsop, « L'art du prospectus : l'écrivain éditeur et son public » in Bessire (dir.), *L'Écrivain éditeur*, t.1, *op. cit.*, p. 361-374 (p. 361 et 365).

⁶⁶ Wallace Kirsop, « Pour une histoire bibliographique de la souscription en France au XVIII^e siècle », in Giovanni Crapulli (dir.), *Trasmissione dei testi a Stampa nel periodo moderno*, vol. 2, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1987, p. 255-282, (p. 265).

⁶⁷ *Ibid.*, p. 269.

⁶⁸ « Souscription » dans Diderot et d'Alembert (dir.), *L'Encyclopédie*, t. 15, *op. cit.*, p. 416.

⁶⁹ La souscription est également un mode de publication en vogue en Allemagne, aux Pays-Bas dès 1685 et en Italie dès les années 1730. Kirsop, « Pour une histoire bibliographique... », *op. cit.*, p. 265-266; Reinhard Wittmann, « Subskribenten- und Pränumerantenverzeichnisse als Quellen zur Lesergeschichte » in *Buchmarkt und Lektüre im 18. und 19. Jahrhundert, Beiträge zum literarischen Leben 1750-1850*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1982, p. 46-68. En Angleterre, l'impression pour l'auteur (par souscription) devient également plus fréquente dans la première moitié du 18^e siècle chez l'imprimeur londonien Bowyer : alors que la pratique prend de la vigueur dans les années 1720, elle atteint un sommet la décennie suivante pour diminuer en force à partir des années 1750. Voici les chiffres par décennie : 1700-1709 : 0 / 1710-1719 : 14 / 1720-1729 : 61 / 1730-1739 : 96 / 1740-1749 : 69 / 1750-1759 : 47 / 1760-1769 : 14 / 1770-1773 : 14. Maslen, « Printing for the Author », *loc. cit.*, p. 302-309.

⁷⁰ Perrin, *Manuel de l'auteur*, *op. cit.*, p. 27.

distinguée. Par exemple, Edme Mentelle, historiographe du comte d'Artois, explique son besoin de recourir à la souscription :

Le succès de la *Géographie comparée* [...] dont il a déjà paru cinq livraisons, est un puissant motif pour encourager l'Auteur à en donner la suite. Mais, [...] sa fortune ne lui permet pas de faire réimprimer les premières parties de son Ouvrage, dont l'édition est presque épuisée, & de faire en même tems des avances considérables pour en publier la suite [...] ⁷¹.

En plus de fournir les avances nécessaires, la souscription dirigée par l'auteur peut également représenter une façon pour lui de faire sa marque sur le marché littéraire en tant que figure autonome et émancipée⁷². Tenant fermement les rênes du processus éditorial, la souscription permet en effet à l'auteur qui la dirige de veiller à chaque détail de la publication. Afin de nous représenter l'utilisation de la souscription par les auteurs-éditeurs, nous avons d'abord décelé les mentions de cette forme de financement dans les livres observés, les prospectus ainsi que les annonces passées dans le *Catalogue hebdomadaire* (CH) et autres périodiques. Sur les 275 livres de notre analyse matérielle, nous avons trouvé 22 mentions de souscription, soit par l'ajout du prospectus à la reliure, soit par une indication en préface. Pour ce qui est des 845 annonces du CH considérées pour l'étude, 122 font mention d'une souscription⁷³. Il n'est toutefois pas avisé d'établir de proportion sur l'utilisation de la souscription à l'aide de ces chiffres puisque les livres produits grâce à ce procédé n'en font pas systématiquement mention, parce que les prospectus ont souvent été perdus et puisque les annonces du CH comportent plusieurs répétitions (notamment pour les multiples livraisons de volumes).

⁷¹ *Annonces, Affiches et Avis divers* [AAA], 26-07-1780, avis.

⁷² C'est notamment ce que suggère Reinhard Wittmann qui a étudié la souscription en Allemagne : « Auffälligerweise ist gerade zwischen 1770 und 1800 die Subskription sehr häufig mit dem Selbstverlag gekoppelt: beide bedeuten für den literarischen Autor, der sich zum freien Schriftsteller emanzipierte, ein Werk aus der anonymen Distribution des literarischen Marktes herauszuheben, es unmittelbar vom Produzenten ohne krämerische Zwischenstation dem kongenialen Rezipienten zukommen zu lassen ». Wittmann, « Subskribenten- und Pränumerantenverzeichnisse », *op. cit.*, p. 53.

⁷³ Pour de plus amples renseignements sur le *Catalogue hebdomadaire* et les annonces « chez l'auteur », se référer au chapitre 6.

Sans véritablement parvenir à évaluer la proportion des livres à compte d'auteur résultant de la souscription, on peut toutefois constater la montée en popularité de ce type de financement dans les années 1770 avant d'atteindre un sommet la décennie suivante. En effet, alors que nous n'avons trouvé qu'un exemple de souscription pour les années 1760 à 1769, nous en avons repéré 19 entre 1770 et 1779 et plus du double, soit 44, pour la décennie 1780-1789⁷⁴. Malgré l'incertitude quant à leur représentativité, l'analyse du contenu d'un total de soixante-sept propositions de souscription – en ne retenant que ceux pour lesquels les lecteurs doivent s'adresser directement à l'auteur et ceux comportant un minimum d'information – afin d'en déceler les traits communs s'est révélée informative.

4.3.1 La marche à suivre

Afin d'offrir un ouvrage en souscription, l'auteur doit d'abord faire imprimer le prospectus qui résume l'œuvre à venir et qui, lorsqu'accepté par la censure, permet l'obtention du privilège pour l'œuvre à venir. Ce n'est qu'une fois l'approbation et le privilège obtenus que l'auteur peut en faire l'annonce dans les journaux⁷⁵. Quand le nombre suffisant de souscripteurs est atteint, l'impression peut débuter en s'assurant que chaque feuille du manuscrit passe ensuite par la censure. Dans les cas où l'œuvre envisagée ne voit jamais le jour, l'auteur aura tout de même dû investir dans la production d'un imprimé parfois assez long. C'est le cas de Boucheseiche qui publie un prospectus de 71 pages pour son *Géographe national* – dont la souscription prévoyait la parution d'un cahier tous les mois pour totaliser 90 feuilles d'impression in-octavo (représentant près de 1440 pages) – et qui ne sera jamais réalisé⁷⁶.

⁷⁴ Nous en avons également trois pour les années 1790 et 1791.

⁷⁵ Perrin, *Manuel de l'auteur...*, *op. cit.*, p. 27.

⁷⁶ Jean-Baptiste Boucheseiche, *Le Géographe national, ou La France divisée en Départemens & en Districts...* (prospectus), Paris, l'auteur, 1790.

Dans d'autres cas, la souscription aura été nécessaire à la réalisation d'ouvrages plutôt modestes, comme les *Recherches sur les Rentes* de Du Villard ne faisant que 125 pages⁷⁷. De ce fait, si la souscription est de façon générale particulièrement utile pour l'impression d'ouvrages longs, lorsqu'il s'agit d'édition à compte d'auteur, elle s'avère à l'occasion nécessaire pour un simple in-octavo. Sur les souscriptions observées dont nous connaissons le nombre final de volumes, plus du tiers (25/64) concernent des œuvres à un seul volume, une proportion identique est quant à elle associée à des livres de deux à six volumes et le reste (14/64) à des écrits d'au moins sept volumes. Il faut toutefois noter que pour plusieurs productions à un seul volume, le grand format, le papier de haute qualité et l'ajout de gravures ou d'enluminure justifient souvent le besoin d'une souscription.

Vu leurs moyens souvent limités, les auteurs-éditeurs ont-ils plus souvent recours à la souscription que les libraires? Sans chiffres absolus, il est difficile de le déterminer, mais on pourrait le penser. Les libraires ont bien entendu les reins plus solides en ce qui concerne le financement de publications, bénéficiant plus facilement d'ententes avantageuses avec les membres de leur corporation qui seront à même de leur accorder des rabais et du crédit⁷⁸. Il est toutefois important de considérer comment les dernières décennies de l'Ancien Régime apportent leur lot de problèmes financiers à la librairie française – comme le démontrent les multiples faillites de libraires parisiens –, rendant ces derniers moins enclins aux spéculations éditoriales⁷⁹. La souscription devient alors, tant pour les auteurs que les libraires, un bon moyen de financement tout en constituant une forme de « baromètre de l'état de l'édition »⁸⁰.

⁷⁷ Du Villard, *Recherches sur les Rentes*, Paris, l'auteur, 1787.

⁷⁸ Sarrazin, « L'auteur éditeur... », *op. cit.*, p. 339.

⁷⁹ Kirsop, « Pour une histoire bibliographique... », *op. cit.*, p. 269.

⁸⁰ *Ibid.*

4.3.2 Moyen de financement pour une entreprise pénible et chère

Plusieurs thèmes sont particulièrement présents dans le discours de l'auteur qui tient à exprimer les multiples sacrifices relatifs au temps, au travail et aux coûts nécessaires à sa noble entreprise. L'expression des efforts fournis par l'auteur constitue également une forme rhétorique qui encourage la sympathie chez le lecteur et son appui au projet. Par crainte d'une forme de contrefaçon de son *Monde Primitif*, Court de Gébelin manifeste bien l'enjeu de la souscription. En effet, si des gens malhonnêtes tentaient de «courir sur [ses] brisées», cela pourrait résulter en la destruction des «moyens de continuer une entreprise aussi dispendieuse que pénible, & qui exige le concours le plus soutenu de la Souscription»⁸¹. Pour certains auteurs, la difficulté et les sacrifices nécessaires à l'entreprise expliquent également pourquoi ils tiennent à demeurer propriétaire de leur œuvre et à avoir recours à la souscription. C'est le cas de Jacques Le Brigant qui résume bien, en quelques lignes, les circonstances qui l'amènent à éditer à ses frais :

L'Auteur se sent une répugnance invincible à se séparer par un traité pécuniaire d'un Ouvrage dont chaque ligne, chaque mot, exigent sa vigilance & son attention; d'un autre côté, des facultés bornées, que la seule modération fait regarder comme suffisantes; une famille nombreuse; l'augmentation de frais qu'entraînera la correction sévère de l'impression, pour que l'unité & la diversité de tant de Langues se manifestent par leur accord perpétuel, ne lui permettent point de former cette entreprise sans le secours d'une Souscription⁸².

Malheureusement, toutes les tentatives de souscription ne sont pas fructueuses. C'est le cas du livre que projette Le Brigant dans le passage ci-dessus. Bien que cet auteur ait édité au moins deux œuvres à son propre compte, celle lancée ici en souscription ne fonctionnera pas. Malgré des échecs comme celui-ci, Kirsop insiste sur le fait que «ce qui est significatif, c'est la volonté de rester maître de son œuvre»⁸³. En fait, sans un décompte absolu des prospectus

⁸¹ Court de Gébelin, « discours préliminaire », *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne...*, Paris, l'auteur, 1773, p. 20.

⁸² Jacques Le Brigant, *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes; ou prospectus de l'ouvrage intitulé : La Langue primitive conservée*, Paris, Barrois l'aîné, 1787, p. 21, cité dans Gray et Kirsop, « L'art du prospectus », *op. cit.*, p. 368.

⁸³ *Ibid.*

imprimés chaque année, il est impossible d'évaluer avec certitude le nombre de projets de souscription lancés qui n'aboutiront pas. Dans le cas des appels « chez l'auteur » que nous ayons repérés, les abandons sont néanmoins rares : sur les 67 propositions de souscription analysées, seulement quatre ne semblent pas avoir permis l'impression du livre envisagé⁸⁴.

Par ailleurs, publier est onéreux et, quoiqu'ils en disent, les auteurs ne veulent pas de plein gré s'y ruiner. Comme nous le verrons, afin de limiter les risques, plusieurs auteurs mentionnent un nombre minimal de souscripteurs leur permettant de donner cours à leur projet. C'est notamment le cas de Maupin qui exprime bien les difficultés que l'édition à son compte lui ont causé. Bien qu'il soit disposé à s'y lancer de nouveau, il exige de recevoir à l'avance l'appui des lecteurs pour qui il n'est pas prêt à faire banqueroute : « Il m'en coûte cher pour avoir voulu faire le bien de mon pays, & pour avoir trouvé & prouvé les moyens de le faire. Il ne m'est plus possible de me mettre à découvert »⁸⁵. C'est ainsi que l'auteur mentionne qu'il ne fournira l'édition de son nouveau système pour la culture économique : « qu'autant qu'il y aura beaucoup de demandes [...] sinon il seroit inutile de la donner, & je ne la donnerai pas »⁸⁶.

4.3.3 Types d'ouvrages

Tous les types d'ouvrages ne se prêtent pas particulièrement à la souscription. Les bons candidats sont généralement des écrits assez techniques et savants pour lesquels les risques de

⁸⁴ Il s'agit de *Découverte des principes de l'astronomie ... Avec démonstration de l'absurdité de tous les systèmes astronomiques, publiés & enseignés jusqu'à présent* (1784) de René Trottier, *Le Géographe national, ou La Franche divisée en Départemens & en Districts, suivant les Décrets de l'Assemblée Nationale* (1790) de Boucheseiche, *L'Histoire de la Révolution des sept provinces unies* (1783) d'Hilliard d'Auberteuil et *Les Transactions philosophiques de la Société Royale de Londres* (1784) de Jouin de Sauseuil. Il est tout de même très intéressant de souligner que les trois derniers auteurs ont tous réussi à publier d'autres œuvres à leur compte.

⁸⁵ Maupin, *Projet patriotique ou Manuel général de tous les pays vignicoles*, Paris, l'auteur, 1787, p. 15.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 16.

problèmes avec la censure sont faibles⁸⁷. La souscription concerne également ce qu'on pourrait appeler « l'abonnement » dans le cas des périodiques, aussi présents dans les éditions à compte d'auteur. Sans surprise, parmi les œuvres proposées par leur auteur, ce sont celles appartenant à la catégorie « histoire et géographie » qui sont majoritaires (22/66). En effet, ces ouvrages, souvent de grand format et comprenant plusieurs gravures et cartes, nécessitent une mise de fonds considérable. Par ailleurs, ce type d'œuvres ne bénéficiant ordinairement pas d'un débit particulièrement prompt⁸⁸, la souscription permet d'assurer un minimum d'acheteurs vital à la réussite de l'entreprise. Par la suite, ce sont les livres liés à la langue et la littérature qui sont le mieux représentés (17/66). On y retrouve des ouvrages dits « de référence », tels que des cours de langues ou grammaires⁸⁹, ainsi que des recueils de littérature classique⁹⁰. Dans cette catégorie, nous retrouvons également des périodiques littéraires comme *Les Nouvelles Lunes du Cousin Jacques* de Beffroy de Reigny⁹¹ et des œuvres surprenantes par leur caractère romanesque telles que *Le Babillard, Ouvrage littéraire, politique, moral, sérieux & plaisant du Chevalier Rutlidge*⁹² et les *Délassemens de l'homme sensible* d'Arnaud⁹³.

⁸⁷ Dans le cas contraire, les ouvrages à caractère potentiellement subversif pourront être proposés depuis les Pays-Bas ou l'Angleterre, par exemple. Pour ces ouvrages, Gray et Kirsop relèvent la participation généralement active des auteurs dans la souscription de leurs œuvres. « L'art du prospectus », *op. cit.*, p. 365.

⁸⁸ Marie-Anne Merland, « Tirage et vente de livres à la fin du XVIII^e siècle : des documents chiffrés », *Revue française d'histoire du livre*, (1973), p. 87-112.

⁸⁹ Par exemple le *Cours de langue italienne* de Luneau de Boisjermain (Paris, l'auteur, 1783) et *L'Anatomie de la langue française* du Chevalier Jouin de Sauseuil (Paris, l'auteur, 1784).

⁹⁰ Par exemple la *Collection des meilleurs ouvrages François composés par des femmes* de Keralio (Paris, l'auteur et Grangé, 1786) et le *Trésor de littérature étrangère* de Prévost d'Exmès (Paris, l'auteur, 1784).

⁹¹ Beffroy de Reigny, *Les Nouvelles Lunes du Cousin Jacques*, Paris, l'auteur, 1791.

⁹² CH, 12-09-1778, art. 1.

⁹³ CH, 29-03-1783, art. 7.

La troisième catégorie en importance est celle de l'histoire naturelle dans laquelle se trouvent treize ouvrages. Comprenant généralement plus d'un volume et de multiples illustrations d'animaux, de plantes et de minéraux, il est d'usage d'avoir recours à la souscription afin d'en faciliter la réalisation. Les catégories restantes, bien qu'elles rassemblent des ouvrages pouvant également comporter des illustrations et des tableaux, ne sont pas les plus propices à la souscription. Nous retrouvons tout de même parmi les appels à souscription des écrits de science physique (5), d'autres en lien avec l'administration, les finances ou la justice (4), l'agronomie (1), les beaux-arts (1) ainsi que la religion (1).

4.3.4 Les termes de la souscription

Les appels à souscription comportent généralement plusieurs termes et conditions visant à maximiser les chances de succès pour l'auteur et à faciliter l'achat pour les lecteurs. On retrouve parfois, comme dans le cas de Maupin cité plus haut, la mention d'un nombre minimal de souscripteurs⁹⁴, assurant à l'écrivain d'écouler au moins une bonne partie des copies une fois imprimées et de réduire de façon significative les risques de l'entreprise. Par exemple, pour que débute l'impression de ses *Expériences & observations sur différentes espèces d'air*, Gibelin établit comme condition l'engagement d'un minimum de deux cents souscripteurs⁹⁵. Certains auteurs tiennent également à divulguer la portion des frais d'impression qui devra être couverte par la souscription. Alors que Hilliard tient à couvrir la moitié des frais en trouvant au moins 500 souscripteurs pour un tirage fixé à 1000⁹⁶, Le Tourneur indique à ses futurs souscripteurs qu'il « ne commencera l'entreprise, que lorsqu'un nombre suffisant de Souscripteurs assurera les deux tiers des frais⁹⁷ ». Utilisant une

⁹⁴ Critère trouvé dans six souscriptions.

⁹⁵ CH, 03-08-1776, art. 3.

⁹⁶ CH, 15-03-1783, art. 4.

⁹⁷ CH, 23-03-1776, art. 5.

formulation semblable, Villars tient pour sa part à tout simplement « couvrir les frais » grâce à un nombre suffisant d'acheteurs avant de débiter l'impression⁹⁸.

La souscription permet aussi de prévoir le tirage ; pour certains auteurs, établir un tirage plus élevé que le compte de souscripteurs est trop risqué et ils s'en tiennent au nombre prévu d'avance. Alors que Villars ne prévoit tirer « qu'un petit nombre au-dessus de celui des Souscripteurs »⁹⁹, Bergeret est quant à lui résolu à n'imprimer que deux cents exemplaires pour lesquels il n'acceptera que le même nombre de souscripteurs¹⁰⁰. C'est par ailleurs dans ce même esprit que Le Grand d'Aussy : « [...] voulant connaître à-peu-près le nombre d'exemplaires qu'il doit hasarder dans une entreprise qui lui deviendra très-dispendieuse, par les gravures qu'elle exigera, [...] prie ceux qui voudront l'Ouvrage, de se faire inscrire chez lui [...] »¹⁰¹. Dans un cas semblable, René Trottier attend d'abord la réaction des lecteurs à l'« extrait » de 51 pages de ses *Découvertes des principes de l'astronomie* avant d'aller de l'avant avec un projet d'édition plus ambitieux¹⁰². Le nombre de souscripteurs permettra ensuite à l'auteur de savoir « s'il doit se déterminer à faire les frais de cette impression, de l'Ouvrage entier, & des Cartes & Gravures qui y seront jointes; & lui servir de guide sur la quantité d'exemplaires qu'il aura à en faire tirer il prie les personnes qui voudront souscrire [...] de se faire inscrire à cet effet chez lui, à l'adresse indiquée »¹⁰³.

⁹⁸ Du Villard, *Recherches sur les rentes, les emprunts et les remboursements*, Paris, l'auteur, 1787, « prospectus », s.p.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 74,

¹⁰⁰ CH, 04-01-1783, art. 13.

¹⁰¹ « Prospectus pour l'Histoire de la vie privée », p. 8, dans *Fabliaux ou conte du XIIe et du XIIIe siècle...*, t. 4, Paris, Onfroy (l'auteur), 1779-1781.

¹⁰² René Trottier, *Découverte des principes de l'astronomie ... Avec démonstration de l'absurdité de tous les systèmes astronomiques, publiés & enseignés jusqu'à présent*, Paris, l'auteur, 1784, p. 7. Malheureusement pour l'auteur, comme nous l'avons vu (voir note 77), son extrait n'aura probablement pas reçu l'accueil escompté et l'ouvrage plus substantiel que Trottier avait en tête ne voit jamais le jour.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 8.

Afin de faciliter la gestion de la souscription, l'auteur peut aussi fixer une date butoir afin d'inciter les lecteurs à s'engager le plus tôt possible, ce qui lui permet de ne pas trop différer le début de l'impression. Ainsi, dans son annonce parue le 3 novembre 1785, Antoine de Vannières indique qu'« on sera libre de souscrire jusqu'à la livraison du premier volume, qui paroitra aussi-tôt que le nombre de souscripteurs sera suffisant; mais on ne passera pas le premier Janvier 1786 »¹⁰⁴. Certains auteurs peuvent également se montrer quelque peu insistants sur la date limite tel que Tourmon qui annonce, pour ses *Promenades de Clarisse*, que « cette souscription sera fermée irrévocablement le 20 sept. prochain »¹⁰⁵. En ce qui concerne les ouvrages périodiques, la souscription, qui prend davantage la forme d'un abonnement, est souvent possible l'année durant. Par exemple, pour le *Journal des trois règnes de la nature* qui paraît depuis 1768 jusqu'en 1783, « On souscrit en tout temps, & à tel mois que l'on veut, chez M. Buc'hoz, Médecin, Auteur de cet ouvrage [...] »¹⁰⁶. D'autres auteurs qui ne veulent pas prendre le risque de voir le nombre de lecteurs fluctuer de mois en mois préfèrent plutôt avoir un nombre de souscripteurs fixé en début d'année. C'est le cas de Des Essarts qui ne vendra individuellement aucun volume de ses *Causes célèbres* pour lesquelles les souscripteurs doivent s'engager à acquérir les 24 numéros formant les 12 volumes pour l'année¹⁰⁷.

Pour la majorité des souscriptions que nous avons analysées, l'auteur se voit également obligé d'exiger un montant à la souscription en plus d'un autre à chaque livraison. C'est d'ailleurs ce qui est généralement de mise, tel qu'indiqué à l'article « souscription » de l'*Encyclopédie* qui stipule que : « Les conditions ordinaires des souscriptions sont [...] de la part des souscripteurs, de payer moitié du prix d'avance, & le reste en recevant les

¹⁰⁴ CH, 03-09-1785, art. 1.

¹⁰⁵ CH, 03-03-1787, art. 21.

¹⁰⁶ CH, 31-10-1778, avis II, n° 6. En 1778, la collection fait déjà 44 volumes, dont les douze premiers sont en in-8° et les trente-deux autres en in-12.

¹⁰⁷ *Procès Fameux extraits de l'Essai sur l'histoire générale des Tribunaux des peuples tant anciens que modernes, Contenant les Anecdotes piquantes, & les Jugemens fameux des Tribunaux de tous les temps & de toutes les Nations*, Paris, l'auteur, 1786, p. 2.

exemplaires »¹⁰⁸. Afin de minimiser les risques, des auteurs peuvent aussi exiger le paiement de chaque volume d'avance, comme le fait Madame Keralio pour sa *Collection des meilleurs ouvrages françois, composés par des femmes* :

Le prix sera de 4 liv. 10 sols le volume pour les Souscripteurs, (en tout 159 l.) et de 5 liv. 10 sols, pour ceux qui n'auront pas souscrit. Il paroîtra chaque mois deux volumes de cette collection; on paiera 6 liv. en souscrivant, et 7 liv. 10 sols en retirant les deux premiers volumes; de sorte qu'il y en aura toujours un payé d'avance¹⁰⁹.

Lorsqu'un auteur peut déjà compter sur d'autres revenus provenant d'une charge, de la vente d'ouvrages précédents ou de produits et qu'il ne lui est pas essentiel d'exiger un montant à la souscription, il pourra s'en targuer afin d'attirer plus de souscripteurs. C'est notamment ce que fait Le Tourneur qui se flatte de la confiance qu'il accorde à ses lecteurs :

On continue d'offrir au public le même genre de souscription, la plus honnête qui puisse lui être proposée, puisqu'elle se borne à une promesse signée de prendre & de payer chaque volume à mesure qu'ils paroissent, espèce d'engagement qui dépend moins des Loix que de la bonne foix & du respect, que tout homme doit à sa parole écrite¹¹⁰.

Pour ses nombreux ouvrages annoncés par souscription en 1783¹¹¹, Waroquier de Combles n'exige lui aussi qu'une soumission de la part des souscripteurs, ne demandant donc pas de montant à l'avance. Par exemple, pour son *Tableau généalogique* qu'il annonce le 12 juillet, il indique : « On souscrit maintenant par soumission de prendre l'ouvrage qu'on mettra sous presse à la fin du mois d'aout »¹¹². Cette méthode a certainement le mérite de permettre l'estimation du nombre de copies à imprimer tout en n'étant pas trop contraignante pour les

¹⁰⁸ « Souscription » dans : Diderot et d'Alembert (dir.), *L'Encyclopédie*, t. 15, *op. cit.*, p. 416-417.

¹⁰⁹ Keralio, *Collection des meilleurs ouvrages françois, composés par des femmes, dédiée aux femmes françoises*, t. 1., Paris, l'auteur et Lagrange, 1786, p. vi.

¹¹⁰ Le Tourneur, « Souscription du *Théâtre de Shakespeare*, traduit de l'Anglais », Paris, impr. de Pierres, 1781, 3^e p.

¹¹¹ Waroquier de Combles annonce la souscription de trois ouvrages dans le même numéro du *Catalogue hebdomadaire* du 12 juillet 1783 : son *Dictionnaire militaire* (art. 3), son *État de la France* (art. 4) et son *Tableau généalogique* (art. 10).

¹¹² *CH*, 12-07-1783, art. 10.

lecteurs qui seront peut-être plus enclins à souscrire. D'un autre côté, sans la réception d'argent à l'avance permettant de payer l'imprimeur et d'assurer le véritable engagement des souscripteurs, l'auteur peut faire face à plusieurs défauts de paiements ainsi qu'à un surplus de volumes. C'est d'ailleurs ce qui arrive possiblement à Waroquier : alors qu'il n'exige qu'une soumission pour son *État de la France* en 1783¹¹³, il fait volteface de façon radicale deux ans plus tard lorsqu'il annonce que, pour ce même ouvrage : « La souscription pour chaque volume se paie d'avance, ainsi que les gravures, et la souscription du suivant en recevant le premier, ainsi des autres [...] Il n'y aura des exemplaires que pour les souscripteurs [...] L'on n'enverra pas d'exemplaires qu'ils ne soient payés »¹¹⁴. La soumission sans paiement d'avance peut ainsi s'avérer un couteau à deux tranchants : si elle attire un plus grand nombre d'acheteurs potentiels, elle constitue également un risque pour l'auteur qui devra par la suite possiblement composer avec plusieurs difficultés liées aux paiements promis.

L'auteur qui ne souhaite pas effrayer les lecteurs à l'idée de devoir avancer de grandes sommes d'argent, mais qui néanmoins se voit obligé d'amasser des fonds avant l'impression, pourra alors user d'imagination afin d'organiser la véritable entreprise qu'est la souscription. Par exemple, Mentelle décide de « changer la forme de sa souscription » et ce, « [puis]qu'en général MM. les souscripteurs paroissent fatigués de payer ainsi à chaque livraison, plusieurs ayant offert ou même donné de l'argent d'avance, d'autres ayant proposé de ne payer qu'à la fin de l'Ouvrage [...] »¹¹⁵. Les détails de la souscription pour la suite de sa *Géographie comparée*, dont voici les conditions, démontrent bien l'engagement très commercial de Mentelle qui fixe tous les prix et prévoit les moindres détails :

10. Les personnes qui ont déjà reçu les cinq premières livraisons & qui ne les ont pas payées, auront la bonté d'en envoyer le prix à l'Auteur.

¹¹³ CH, 12-07-1783, art. 4. « On souscrit maintenant par soumission de prendre la suite de cet ouvrage qui sera in-12 à raison de 4 liv. 12 s. le volume ».

¹¹⁴ CH, 23-07-1785, avis 3.

¹¹⁵ AAA, 26-07-1780, avis.

20. On donnera, en souscrivant pour la suite de l'Ouvrage, 24 ou 12 liv. à volonté, & l'on recevra ensuite gratuitement plusieurs livraisons, jusqu'à la concurrence de la somme donnée : puis, à chaque livraison suivante, on ne paiera que la moitié de son prix, jusqu'à ce que le *prix* de l'ouvrage délivré égale la *quotité* de la somme reçue. Après quoi, si l'ouvrage n'est pas fini, on fera passer une pareille somme à l'Auteur, qui suivra la même marche, en continuant d'en délivrer la suite.

30. Le prix des Cartes & des Tableaux d'une feuille sera toujours de 8 s. & celui des Cahiers, estimés de huit à neuf feuilles d'impression, de 24 s. Mais un volume, renfermant un plus grand nombre de Cahiers, augmentera de prix à proportion. Les personnes à qui il seroit indifférent de payer les Cartes & Tableaux 10 s. & les Cahiers 30 s. pourront ne payer qu'à mesure qu'elles recevront chaque livraison. A ce prix, on donnera même chaque Partie séparément¹¹⁶.

Si les conditions servent à protéger le succès de l'édition à venir – et surtout à éviter la banqueroute –, elles peuvent aussi, si elles ne sont pas remplies à temps, freiner un auteur qui en a fixé plusieurs. Jouin de Sauseuil ne semble pas, par exemple, avoir mené à bien l'impression des *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*¹¹⁷ pour lesquelles il fixe les trois conditions de temps, du nombre d'inscrits et de paiement : « On ne commencera à imprimer que le 1 Janvier 1785, temps auquel il faudra qu'il y ait au moins cinq cents souscripteurs qui aient payé d'avance »¹¹⁸. D'une manière semblable, les nombreux termes émis par Hilliard d'Auberteuil pour la souscription de son *Histoire de la Révolution des sept Provinces-unies des Pays-bas* n'ont probablement pas été remplis¹¹⁹. Tout comme Jouin de Sauseuil, qui n'en était pas à sa première œuvre réalisée par souscription¹²⁰, Hilliard avait pourtant fait ses preuves l'année précédente avec ses *Essais historiques et politiques sur la révolution de l'Amérique septentrionale*, ouvrage financé avec succès par cette méthode. En fait, des quatre souscriptions de notre liste qui ne semblent pas avoir donné lieu à une

¹¹⁶ AAA, 26-07-1780, avis.

¹¹⁷ Après recherche dans les différents catalogues collectifs.

¹¹⁸ CH, 16-10-1784, art. 5. Passé le 16 octobre 1785, l'annonce de la souscription mentionne la date finale fixée au 1^{er} janvier 1785. CH, 16-10-1784, art. 5.

¹¹⁹ CH, 15-03-1783, art. 4.

¹²⁰ Grâce à la souscription, il publie à son compte *L'Anatomie de la langue française* (Paris, l'auteur, 1783) et *Le Censeur universel anglois* (Paris, l'auteur, 1785-1786).

édition, toutes exigent un paiement à la souscription ou fixent un seuil d'inscrits. Naturellement, des circonstances toutes autres ont pu être à la source des abandons, mais les exigences particulières de ces auteurs constituent possiblement des facteurs ayant rendu la réalisation, ou plutôt l'enclenchement du projet plus ardu.

4.4 Les arrangements avec l'imprimeur

Puisque l'auteur ne dispose pas toujours des fonds nécessaires à l'impression complète lorsqu'il frappe à la porte d'un imprimeur, il doit convenir d'une entente monétaire avec lui et le convaincre de la rentabilité de son projet éditorial. En effet, comme l'illustrent les vers suivants, l'auteur qui reçoit une avance de son imprimeur doit aussi pouvoir le persuader, un peu comme il l'aurait fait avec un libraire, de la réussite future de son œuvre :

Liqueur féconde d'Hippocrène!
Invincible attrait de Cypris !
Vous pouvez moins sur les esprits
Qu'un seul regard de notre REINE!
Si je trouve autant de lecteurs,
Que sa beauté, sa bienfaisance
Trouvent par-tout d'admirateurs!...
Hardi, Messieurs les Imprimeurs!
Comptez sur ma reconnaissance
Morbleu ! j'aurai des acheteurs
Dans tous les recoins de la France¹²¹.

La propriété d'une presse à imprimer n'étant permise qu'aux imprimeurs en règle et membres de la corporation¹²², l'édition à compte d'auteur légale comporte toujours une forme d'association avec un professionnel typographe. Les premiers arrangements entre ce dernier et l'auteur sont naturellement d'ordre financier. Parmi ceux-ci, on compte la réception d'argent venu des souscripteurs, lorsque souscription il y a, ainsi que les ententes sur le

¹²¹ Beffroy de Reigny, *Malborough, Poème comique, en prose rimée, par le Cousin Jacques, avec les notes de M. de Kerkorkurkayladeck, gentilhomme bas-Breton*, Londres et Paris, chez les Libraires qui vendent des Nouveautés (et l'auteur), 1783, p. 10.

¹²² Arrêt du Conseil d'État du Roi, 28 février 1723, article IV. Saugrain, *Code de la Librairie*, *op. cit.*, p. 27.

financement et le remboursement de l'impression, clauses qui auront généralement été intégrées au traité d'édition.

4.4.1 Souscription et réception d'argent

Avant même le début de l'impression, les auteurs qui procèdent à une souscription auront souvent prévu une collaboration avec leur imprimeur pour la collecte des souscriptions. En effet, dans la majorité des souscriptions se déroulant chez les auteurs que nous avons analysées (51/67), ceux-ci choisissent d'égaleme nt d'ouvrir la souscription chez l'imprimeur où ils font affaire et aussi, parfois, chez d'autres libraires qui seront plus à même d'attirer des lecteurs potentiels. Afin d'augmenter le nombre de souscripteurs, des auteurs l'ouvrent également aux provinces en demandant aux différents libraires, à qui ils promettent généralement « la remise d'usage »¹²³, de prendre en note les souscriptions. C'est notamment ce que fait Waroquier de Combles qui ouvre la souscription un peu partout, « chez tous les libraires assortis », ceux-ci ne devant enregistrer que les « soumissions de prendre l'ouvrage »¹²⁴. Dans ce genre de cas, les libraires n'ont pas à collecter les avances monétaires. Si c'était le cas, cela pourrait s'avérer risqué pour l'auteur qui n'aurait plus le contrôle sur l'entrée d'argent. À toutes fins pratiques, l'association avec des libraires de province, voire de l'étranger, dans le lancement d'une souscription ne vise qu'à maximiser la visibilité ainsi que le nombre d'intéressés.

En théorie, s'il est admis que les acheteurs peuvent se « faire inscrire à des conditions approuvées, chez le Libraire, ou chez l'Auteur »¹²⁵, seuls les imprimeurs et les libraires sont pourtant autorisés à recevoir l'argent des souscripteurs : « parce que leur état & leur fortune

¹²³ C'est le cas de Waroquiers de Combles pour son *Tableau généalogique* (CH, 12-07-1783, art. 10) et de Pallet pour son *Histoire du Berry* (CH, 13-12-1783, avis 3).

¹²⁴ CH, 12-07-1783, art. 3.

¹²⁵ Prévost, *Manuel lexique, ou Dictionnaire portatif des mots françois dont la signification n'est pas familière à tout le monde, n^{le} édition*, Paris, Didot, 1763, t. II, p. 434, cité dans Wallace Kirsop, « Pour une histoire bibliographique... », *op. cit.*, p. 262.

répondent de l'argent que le Public veut bien avancer »¹²⁶. Selon le code de la librairie, on stipule en effet :

Veut sa Majesté qu'il ne puisse être proposé au Public aucun Ouvrage par Souscription que par un Libraire ou Imprimeur, qui sera garant des Souscriptions envers le Public en son propre & privé nom; & les deniers qui seront reçus pour les Souscriptions ne pourront être remis en d'autres mains, qu'en celles des Libraires ou Imprimeurs au nom desquels se feront les Souscriptions, & ils en demeureront responsables envers les Souscrivans¹²⁷.

Malgré l'interdiction pour les auteurs de recevoir l'argent des souscripteurs, les auteurs-éditeurs ne se gênent pas pour diriger les lecteurs directement chez eux, parfois même sans association aucune avec un imprimeur-libraire (16 cas sur 67). Il est vrai que les libraires tiennent à leurs prérogatives en matière d'édition, et lorsqu'ils partagent le contrôle de la souscription avec les auteurs, c'est surtout afin de partager du même coup les risques¹²⁸.

Naturellement, l'organisation de la souscription et de la vente ne suit pas toujours le même tracé. Par exemple, alors que Le Grand d'Aussy fait imprimer à son compte et vend lui-même ses *Contes et fabliaux*¹²⁹, il semble qu'il ne fasse qu'organiser la souscription pour son *Histoire de la vie privée des Français* (1782) qui sera seulement vendue chez Onfroy. D'autres auteurs, au contraire, ne se chargent pas eux-mêmes de la souscription, mais vendront néanmoins le livre une fois imprimé¹³⁰. Par ailleurs, certains auteurs se chargent de la souscription tout en faisant affaire avec des libraires pour la vente. Pour les ouvrages

¹²⁶ Perrin, *Manuel de l'Auteur...*, *op. cit.*, p. 27.

¹²⁷ Saugrain, *Code de la Librairie*, *op. cit.*, p. 126.

¹²⁸ Comme le remarquent Gray et Kirsop : « [...] il n'est pas difficile de découvrir des hommes de lettres qui assument le fardeau d'une longue campagne de souscription avec, et parfois à la place, de leurs libraires. Bien avant les arrêts du 30 août 1777 et du 30 juillet 1778 qui permettent aux auteurs de vendre leurs propres ouvrages sans céder les privilèges à un membre de la Communauté, on rencontre des exceptions aux vieilles règles », « L'art du prospectus », *op. cit.*, p. 366-67.

¹²⁹ Il passe en effet une annonce dans le *CH* pour ses *Contes* le 20 janvier 1781, art. 6.

¹³⁰ C'est le cas de Berthelot qui annonce sa *Mécanique appliquée aux arts, aux manufactures, à l'agriculture et à la guerre* « A Paris, chez l'Auteur, rue Saintonge au Maris, près le Boulevard du Temple, et pour la souscription, chez Demonville, L-Impr. rue Christine F. S. G.¹³⁰ ». *CH*, 01-09-1781, art. 8.

publiés avant les arrêts de 1778, il est possiblement plus prudent de ne mentionner ouvertement la vente que par un libraire. Ainsi, dans une des annonces du *CH*, souscrit-on chez l'auteur, M. Gibelin, pour les *Expériences & observations sur différentes especes d'air* (1776) : « [...] & chez Nyon l'aîné [...] chez qui se trouve le premier volume de cet ouvrage »¹³¹. C'est aussi le cas de Grasset de Saint-Sauveur chez qui les lecteurs sont invités à souscrire pour ensuite acheter l'ouvrage chez lui ou chez des libraires¹³².

Pour l'auteur qui fait imprimer à ses frais et ce, par le concours de la souscription, le contrôle des entrées d'argent est primordial. L'établissement de liens de confiance entre les auteurs et les libraires et imprimeurs, qui sont souvent également responsables de la collecte des divers montants, revêt par le fait même une importance toute aussi grande. La signature des « billets de souscription » devient alors un moyen pour assurer l'authenticité et le bon compte de l'argent et du nombre de souscripteurs. C'est à cet effet que Brion de la Tour indique que « Les billets de souscription seront signés par le Libraire nommé ci-après & par l'Auteur »¹³³. Les arrangements de la souscription, surtout en ce qui concerne les questions monétaires, révèlent en fait les interactions parfois difficiles entre auteurs et libraires¹³⁴. Par exemple, dans le conflit qui l'oppose à l'imprimeur Grangé pour l'édition du *Cours d'histoire universelle* de 1759 à 1761, comme nous le verrons plus en détails, Luneau de Boisjermain compte parmi les torts subis le fait que l'imprimeur ait remis des quittances de souscription sans qu'il ne les ait également signées. Vigilant et méfiant, Luneau exige en effet de signer conjointement les quittances de souscription afin de s'assurer du nombre total d'acheteurs. L'auteur se plaint en ce sens que le registre des souscripteurs : « est un chef-d'œuvre d'irrégularités [dans lequel] il n'y a que 20 pages de paraphées : quelques dates au hasard,

¹³¹ L'annonce du 03-08-1776 (art. 3) stipule : « On souscrit à Paris, chez M Gibelin, Docteur en Médecine, rue des Cordeliers, la porte cochère à côté de l'Académie Royale de Chirurgie; & chez Nyon l'aîné, L. rue S. Jean de Beauvais, chez qui se trouve le premier volume de cet Ouvrage ».

¹³² *CH*, 1785-02-15, art. 2.

¹³³ « Prospectus », p. 8, inséré dans Louis Brion de la Tour, *Atlas itinéraire...*, *op. cit.*

¹³⁴ Gray et Kirsop, « L'art du prospectus », *op. cit.*, p. 361.

nul ordre, des surcharges, des ratures, des noms en interlignes & visiblement mis après coup »¹³⁵.

4.4.2 Les ententes monétaires

Les ententes monétaires entre auteurs et imprimeurs ne sont pas commodes à trouver, n'étant généralement divulguées que dans des pièces d'archives privées. Ces trouvailles sont d'autant plus le fruit du hasard lorsqu'il s'agit de la publication d'œuvres qui ne sont pas annoncées « chez l'auteur ». C'est notamment le cas de Hernandez qui fait imprimer à son compte quelques ouvrages alors que la pratique est encore marginale. Dans une lettre qu'il adresse à Malesherbes le 7 novembre 1758, on apprend comment il a d'abord pensé passer par un libraire, mais celui-ci n'étant pas disposé à acheter son manuscrit, Hernandez s'est résolu à procéder de façon indépendante :

Je vous prierois, comme je le fais encore, de vouloir bien me mettre à portée de me passer des libraires pour l'impression de mon *Almanach de la Généralité de Paris*. M. Lambert ne peut pas me l'acheter faute de fonds et d'ailleurs j'en retirerai certainement plus en le faisant imprimer et débiter pour mon compte. Je serois au désespoir de vous demander pour cela aucune avance¹³⁶.

C'est en fait pour le papier, qu'il fournit lui-même, qu'Hernandez demande à Malesherbes une avance de fonds qu'il entrevoit pouvoir rembourser une fois la vente du livre entamée :

J'ai un papetier qui me fournira tout le papier nécessaire sur votre caution. La fourniture sera d'environ 400 lt à mesure que le livre se débitera on le payera. Il y auroit bien de la fatalité s'il ne s'en vendoit pas après pour rembourser les frais. Je tacherai de mon côté de rassembler l'argent nécessaire pour payer l'imprimeur¹³⁷.

Obtenir le financement nécessaire à l'impression constitue sans doute le plus grand des obstacles à surmonter pour un auteur autonome. La souscription, comme nous venons de le

¹³⁵ *Mémoire pour le Sieur Abbé Luneau de Boisjermmain Contre le sieur Grangé, Imprimeur-Libraire*, Paris, imp. Jorry, 1761, p. 6. BnF, Ms. Fr. 22069 (1).

¹³⁶ BnF, Ms. Fr. 22141 (147), Lettre de Hernandez à Malesherbes, 7 novembre 1758.

¹³⁷ *Ibid.*

voir, est certainement un moyen efficace pour amasser suffisamment de fonds. Elle permet également de vendre les parties de l'œuvre séparément, l'écoulement des premières permettant de payer pour l'impression des suivantes. C'est ainsi que Hesseln prévoit la parution de ses cartes aux trois mois, en espérant que : « Les publications deviendront plus fréquentes, à mesure que le cours de l'Ouvrage le permettra [...] »¹³⁸. Dans certains cas, l'imprimeur accorde un crédit à l'auteur qui pourra le rembourser une fois qu'une portion des livres sera vendue. L'établissement du lien de confiance entre l'auteur et l'imprimeur est ici primordial. Un tel lien existe entre Hernandez et Grangé qui lui offre un crédit représentant le deux tiers des frais d'impression, une condition favorable qui n'est pas étrangère au fait que l'auteur ait obtenu le soutien de Malesherbes¹³⁹. Hernandez se doit toutefois de rembourser relativement rapidement l'imprimeur. Dans une lettre qu'il adresse à Malesherbes en lui demandant un nouveau censeur afin d'accélérer la mise en vente, Hernandez écrit : « Vous savez que j'ai des engagements pour 3 ou 4 mois après la fin de l'impression. Je ne puis espérer de les remplir qu'autant que je ne perdrai pas un instant pour le débit »¹⁴⁰.

Plusieurs arrangements monétaires sont ainsi possibles. En ce qui concerne le *Manuel du Naturaliste* imprimé par Desprez en 1776 : « Les conventions faites avec les Auteurs, furent que les frais de l'impression seroient payés, moitié comptant & moitié sur la première vente »¹⁴¹. Il arrive aussi que le paiement se fasse au fur et à mesure du tirage. C'est par exemple l'arrangement qu'obtient Pigeau pour son *Praticien* qui effectue onze versements

¹³⁸ Hesseln, « prospectus de la *Nouvelle topographie ou Description détaillée de la France* », Paris, l'auteur, 1780, p. 5.

¹³⁹ BnF, Ms. Fr. 22141 (148), lettre de Hernandez à Malesherbes, 21 novembre 1758.

¹⁴⁰ BnF, Ms. Fr. 22141 (149), lettre de Hernandez à Malesherbes, s.d. D'après l'étude des registres des imprimeurs londoniens Bowyer, les auteurs peuvent également obtenir un crédit, mais doivent généralement effectuer des paiements périodiques dans le cas d'ouvrages longs. Maslen, « Printing for the Author », *loc. cit.*, p. 305.

¹⁴¹ *Mémoire pour le sieur Desprez, op. cit.*, p. 2.

totalisant 840 livres entre janvier et juillet 1773 tant pour le papier que pour l'impression¹⁴². Comme le rapporte V. Sarrazin, l'auteur a déjà payé l'intégralité des coûts de fabrication lorsqu'il effectue le dépôt légal le 28 août de la même année¹⁴³. Alors que plusieurs auteurs s'appuient sur la vente future de leurs ouvrages afin de rembourser les frais d'édition, d'autres vont plutôt se fier sur la mise en marché d'un produit connexe. Par exemple, afin d'écouler son remède, Goderneau établit une association avec Andrieu, un autre auteur qui vend ses propres ouvrages. Comme il propose sa brochure gratuitement, c'est plutôt les profits engendrés par la vente de son traitement qui rembourseront les frais d'imprimerie :

Aussi arrêté que tous les frais d'impression, papier, reliure, frais de la petite et grande poste, ou abonnement pour la publicité dans les provinces, tous ces frais faits ou à faire relativement au remède anti-vénérien énoncé, seront et demeureront faits pour notre compte commun, et ne pourront se faire que de concert entre nous; les frais déjà faits seront prélevés sur la vente du remède et premier produit¹⁴⁴.

Le fait de ne pas pouvoir rembourser l'imprimeur à temps peut bien sûr engendrer de sérieuses conséquences pour l'auteur qui pourrait facilement perdre son livre. C'est notamment ce qui arrive à De Gency, auteur du *Calendrier des Héros*. Celui-ci est apparemment incapable de payer l'imprimeur Claude Simon qui obtient une sentence le 9 juillet 1771 lui autorisant à faire vendre les quatre mille exemplaires du *Calendrier* : « & ce pour être payé de la rame de quinze cents livres due aud[it] sieur Simon par led[it] sieur de Gency pour l'impression du susd[it] ouvrage »¹⁴⁵. Au terme de la vente, c'est la veuve Duchesne qui achète les copies munies du privilège qui appartient à l'auteur, le tout adjugé pour un montant de 661 livres¹⁴⁶.

¹⁴² AP, D5B6, 1152. Référence trouvée dans Sarrazin, « L'auteur éditeur... », *op. cit.*, p. 339-340. Il n'a malheureusement pas été possible de consulter cette pièce d'archive en 2010 en raison de son recollement.

¹⁴³ Sarrazin, « L'auteur éditeur », *op. cit.*, p. 340.

¹⁴⁴ Godernaux, *Abrégé des pièces justificatives de plusieurs épreuves faites en France, en Angleterre, à Liège, en Pologne &c. &c. des poudres de M. Godernaux*, Paris, l'auteur, 1790, p. x.

¹⁴⁵ BnF, Ms. Fr. 21824, f° 117, vente du 26-07-1771.

¹⁴⁶ *Ibid.*

Grâce à l'état de compte détaillé d'Antoine Maugard, il est également possible de voir à quel point certains auteurs ont pu être très engagés dans l'édition de leurs œuvres, en réglant de façon minutieuse les ententes conclues avec différents libraires, papetiers et imprimeurs¹⁴⁷. En tant que généalogiste, Maugard fait déjà affaire avec des imprimeurs pour le compte de ses clients qui font imprimer leur généalogie, ce type d'imprimé entrant probablement dans la catégorie des « travaux de ville ». C'est en fait en raison du paiement lié à l'une de ces généalogies que Maugard entre en conflit avec l'imprimeur Pault. Refusant de payer un supplément inattendu imposé par l'imprimeur pour l'impression de la généalogie, Maugard explique comment Pault refuse à son tour de lui délivrer un autre ouvrage que l'auteur fait également imprimer chez lui. Cette dispute illustre comment il peut facilement y avoir entente et mésentente entre auteurs et imprimeurs. Dans son livre de compte, Maugard inscrit bien la nouvelle dépense : « Pour supplément de prix de la généalogie de M. le M^{rs} d'Herbouville à raison de 3 lt par feuille au delà de l'Estimation, exigée par M. Pault, sans quoi il ne m'auroit pas livré les *Remarques sur la noblesse* »¹⁴⁸. Ce conflit est d'ailleurs suffisant pour convaincre l'auteur de couper tout lien d'affaire avec Pault à qui il devrait encore de l'agent : « [...] je puis sans scrupule me dispenser de le payer à raison de la friponnerie qu'il m'a faite à l'occasion de la généalogie de M. d'Herbouville et qui est prouvée par la quittance : pour raison de laquelle j'ai cessé de faire imprimer chez lui »¹⁴⁹.

Afin d'éviter les conflits à venir et même la perte de son ouvrage, il est primordial pour l'auteur de bien s'entendre avec son imprimeur. Différents témoignages du XVII^e siècle relatent par exemple la méfiance des auteurs qui publient à leurs dépens envers les imprimeurs, par crainte que ceux-ci n'impriment un surplus de copies afin de les vendre pour

¹⁴⁷ AP, D5B6, 3737, *Registre pour servir à inscrire tout ce qui peut avoir relation à mes travaux littéraires, [signé] Maugard*.

¹⁴⁸ *Ibid.*, f° 2, Antoine Maugard, *Remarques sur la noblesse, dédiées aux Assemblées provinciales, par Maugard, 2e éd. avec supplément, dissertations et notes historiques*, Paris, Lamy, 1788.

¹⁴⁹ AP, D5B6, 3737, f° 2.

leur propre profit¹⁵⁰. La relation de confiance est ainsi très importante. Comme on l'a vu, un différend par rapport au prix d'impression a coûté à Maugard sa relation d'affaire avec Pault. Les arrangements entre cet auteur et ses imprimeurs semblent d'ailleurs ne pas toujours avoir été des plus limpides et plutôt laissés au gré des développements à venir. Par exemple, Maugard passe avec Leclerc, marchand de papier, une « convention verbale pour la fourniture du papier pour continuer l'impression du *Code de la Noblesse*¹⁵¹ à 14 lt la rame dont il sera compté sur les récépisés de M. Cailleau »¹⁵². Bien que Maugard prenne soin de noter cette entente diligemment dans son livre de compte, le fait qu'elle soit verbale peut toutefois mener à de futures querelles. Dans un autre accord encore plus nébuleux, l'auteur et l'imprimeur s'entendent pour ne fixer les prix qu'une fois l'ouvrage mis à la portée du public. De fait, pour son prospectus des *Annales de France*¹⁵³, Maugard fait affaire avec Jacob Sion à Orléans et ce « sans convention de prix, à raison d'arrangements particuliers qui doivent être faits dans la suite si cet ouvrage a du succès »¹⁵⁴.

Il est par ailleurs intéressant de constater qu'il semble habituel pour certains auteurs d'acheter eux-mêmes le papier chez un marchand, comme nous l'avons vu brièvement par les quelques cas de Hernandez, Goderneau et Pigeau. C'est également ce que fait Maugard qui demande à son papetier Deslauriers d'envoyer directement le papier chez ses imprimeurs

¹⁵⁰ Roger Chartier a en effet retracé plusieurs dénonciations des auteurs du Siècle d'Or par rapport au tirage réel des ouvrages réalisés pour leur compte. Par exemple, Cervantes dénonce : « Les simagrées que font les libraires lorsqu'ils achètent le privilège d'un livre, et le tour qu'ils jouent à son auteur, si d'aventure celui-ci l'imprime à son compte, car au lieu de quinze cents exemplaires, ils en impriment trois mille, et quand l'auteur croit qu'on vend ses livres, ce sont ceux du libraire qui se vendent ». « Nouvelle du licencié de verre », in Cervantès, *Nouvelles exemplaires* suivies de Persilès, *Œuvres romanesques*, t. II, Jean Canavaggio et al., (éd.), Paris, Gallimard, 2001, p. 222, cité dans Roger Chartier, *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (X^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Gallimard / Seuil, 2005, p. 66.

¹⁵¹ Antoine Maugard, *Code de la noblesse ou recueil de loix et de monumens pour servir de preuves au traité politique et historique de la noblesse française*, Paris, l'auteur, 1789.

¹⁵² AP, D5B6 3737, f° 17.

¹⁵³ Antoine Maugard, *Annales de France*, Paris, l'auteur, 1789-1790.

¹⁵⁴ AP, D5B6 3737, f° 12.

Prault et Cailleau pour l'impression de la *Lettre sur les dangers des abrégés de loix*¹⁵⁵ et pour son *Code de la Noblesse*¹⁵⁶. Le fait d'acheter directement le papier permet assurément à l'auteur de mieux contrôler les coûts ainsi que la qualité des matériaux. Bien sûr, les exemples que nous avons trouvés ne sont peut-être représentatifs que d'eux-mêmes, puisque nous n'avons pas trouvé les archives nécessaires à une analyse en série. Il est toutefois plausible qu'un bon nombre d'écrivains aient conclu des arrangements similaires avec leurs imprimeurs, chaque cas étant probablement traité de façon individuelle selon la réputation de l'auteur et le type d'œuvre à imprimer.

4.5 L'auteur en contrôle de l'édition

Les données recueillies dans les souscriptions ainsi que dans les annonces du *Catalogue hebdomadaire* par rapport au temps prévu pour l'impression et au nombre de volumes dans un format donné permettent d'illustrer la planification de l'auteur et l'organisation nécessaire à son entreprise. Elles démontrent également le degré d'engagement de l'auteur qui, au fait du moindre détail de l'impression de ses œuvres, peut également peiner à gérer la livraison des volumes. La distribution des ouvrages en plusieurs livraisons sur plusieurs mois, voire plusieurs années, démontre l'ampleur de l'entreprise menée par certains. Par exemple, engagé dans la traduction de Shakespeare depuis 1776, Le Tourneur déclare dans un prospectus publié en 1781 que : « Cette longue & difficile entreprise avance enfin vers son terme »¹⁵⁷. Malgré les contraintes d'une longue entreprise, l'auteur tient à rassurer ses fidèles lecteurs que le tout sera bel et bien complété : « L'Auteur intéressé à finir la tâche laborieuse qu'il s'est imposée, ne s'arrêtera pas si près du terme de son travail : il peut répondre que dans deux ans cette traduction sera complète. On n'a point à craindre ici,

¹⁵⁵ Il s'agit possiblement de sa *Lettre à M. Cherin,.... sur son Abrégé chronologique d'Edits, etc concernant le fait de Noblesse*, Paris, l'auteur, 1788.

¹⁵⁶ AP, D5B6 3737, f° 4.

¹⁵⁷ Le Tourneur, « Souscription du *Théâtre de Shakespeare*, traduit de l'Anglais», Paris, impr. de Pierres, 1781, 1^{re} p.

que le succès devienne une tentation d'allonger l'Ouvrage »¹⁵⁸. Le Tourneur tiendra d'ailleurs parole puisque le vingtième et dernier volume paraît exactement deux années plus tard, en 1783¹⁵⁹.

Certains auteurs doivent également composer avec des changements éditoriaux effectués en cours de route. C'est notamment le cas du Chevalier Ducoudrai qui doit à plusieurs reprises réévaluer la durée des impressions, les prix, ainsi que les dates de livraison. En effet, dans une annonce de janvier 1782, l'auteur : « [...] prévient le public que le troisième volume des *Nouveaux essais sur Paris* est sous presse, & paroîtra le mois prochain; il contiendra douze feuilles d'impression; malgré cette augmentation, le prix sera toujours de 2 liv. »¹⁶⁰. Il doit toutefois se raviser tant sur la longueur que le prix et publier une autre annonce le mois suivant indiquant les raisons du retard : « Le 3e volume des *Nouveaux essais historiques sur Paris*, annoncés pour Février prochain, ne paroîtra qu'en Mars: l'abondance des matières étant considérable il contiendra quinze feuilles d'impression, au lieu de dix; & sera divisé en deux Parties, brochées, 3 livres »¹⁶¹. Il s'agit certainement d'un auteur qui éprouve de la difficulté à prévoir la réalisation de ses différents tomes. Il annonce en effet plusieurs retards, notamment pour le quatrième volume : « qui ne paroîtra pas cette année, ainsi qu'on l'avoit annoncé »¹⁶² et le sixième volume « ci-devant annoncé, [qui] ne paroîtra que le mois prochain »¹⁶³. Pour l'auteur qui ne parvient pas à planifier efficacement les différentes étapes éditoriales, les choses peuvent se compliquer. C'est ce qui arrive à La Beaumelle qui écrit à son frère :

¹⁵⁸ Le Tourneur, « Souscription du Théâtre de Shakespeare, traduit de l'Anglais, par M. Le Tourneur », impr. de Pierres, 1781, 3^e p.

¹⁵⁹ Le Tourneur, *Shakespeare traduit de l'anglais*. Paris, l'auteur, 1776-1783.

¹⁶⁰ CH, 26-01-1782, avis I.

¹⁶¹ CH, 23-02-1782, avis I.

¹⁶² CH, 16-11-1782, supplément, avis I.

¹⁶³ CH, 26-11-1785, avis VIII.

J'ai mes trois volumes de *Maintenon*, qui me produiront surement une grosse somme & que je ne puis finir faute d'argent. J'ai mal mesuré. J'en ai fait tiré 1 550 exemplaires de chaque volume, de sorte que je suis si court, & l'ouvrage reste suspendu faute de papier. J'ai aussi hasardé une édition de *Mes Pensées*. Elle s'imprime actuellement, mais je ne sais comment je payerai l'imprimeur & le papetier; il est vrai que j'en fais tirer que 600, & que cette dépense n'ira pas à au delà de 150 L. Mais je n'en suis pas moins dans la peine. Que je suis à plaindre¹⁶⁴!

Le mode de publication par livraisons comporte certainement plusieurs avantages puisqu'il facilite l'achat pour un grand nombre de lecteurs qui peuvent payer en plusieurs versements, qu'il permet à l'auteur de ne finaliser l'écriture de chaque partie qu'au fur et à mesure et finalement, argue Luneau de Boisjermain, puisqu'il donne la possibilité aux lecteurs de mieux assimiler le matériel de chaque partie¹⁶⁵. Pour l'auteur qui n'est pas encore certain de vouloir procéder à l'impression et même à l'écriture complète, la souscription offre ainsi la possibilité de découper le projet et de n'écrire chaque partie que lorsque l'impression à venir sera garantie par un nombre suffisant de souscripteurs. Ce mode de fonctionnement peut toutefois occasionner plusieurs incertitudes quant aux échéances et à la longueur finale des œuvres. Par exemple, l'abbé Grenet prévoit la parution de plusieurs volumes, quoiqu'avec incertitude, de sa *Géographie ancienne et moderne* (1788) :

Il n'est pas possible de dire au juste combien cet Ouvrage aura de volumes; cependant l'Auteur croit pouvoir assurer qu'il n'excédera pas six volumes in-12, peut-être même n'en aura-t-il que cinq. Il en paroît déjà deux volumes, sur la France, les Pays-Bas, la

¹⁶⁴ De La Beaumelle, Bost, *Correspondance*, vol. 5, *op. cit.*, lettre 1230, La Beaumelle à Jean Angliviel (Francfort, le 24 août 1752), p. 119,

¹⁶⁵ Au-delà de la question financière, Luneau de Boisjermain attribue également des bénéfices pédagogiques à la distribution par cahier, soit le mode de distribution habituelle de la publication par souscription : « On s'est attaché par préférence à donner à l'Histoire une forme détachée, parce qu'elle nous paroît mieux assortie à la manière dont les hommes s'instruisent, & à la nature des moyens qui peuvent mieux les avancer [...]. On a observé sur le degré de sensation que font les objets de nos lectures, que tout livre fait disparaître l'envie de le lire dès qu'on en connoît la trop grande étendue. Il étoit pour nous de la plus grande importance de ne pas laisser éteindre, au premier coup d'œil, ce que nous espérons trouver d'ardeur dans chacun, pour l'étude de l'Histoire; & nous avons été persuadés, qu'en ne présentant la chaîne des événemens que par morceaux, ils auroient l'agrément des scènes dramatiques, qui, par leur succession, se soutiennent mutuellement & se prêtent un intérêt commun. Cette succession de Feuilles, dérobées pour un tems à la connoissance de ceux qui doivent en faire usage, doit d'autant plus aider à les instruire, que chaque jour la curiosité se trouvera réveillée par l'envie de voir ce qui suivra. » *Cours d'histoire universelle, petits élémens*, Paris, Panckoucke, 1765, « Avertissement », p. xiii-xiv.

Suisse & l'Angleterre : les autres suivront de près, autant cependant que le permettront les autres occupations de l'Auteur¹⁶⁶.

Malheureusement pour Grenet, les volumes suivants ne paraîtront jamais, peut-être en raison de « ses autres occupations ». Lorsque l'auteur se lance dans un projet à long terme, il est normal qu'il ait de la difficulté à évaluer le résultat final, car il dépendra non seulement de son inspiration, mais souvent également du soutien constant de la souscription. C'est d'ailleurs ce qu'exprime Buc'hoz lorsqu'il écrit en 1778 qu'« on ne peut déterminer le nombre de volumes que renfermera cette histoire naturelle & économique [...] »¹⁶⁷. Elle n'en comptera finalement qu'un seul.

Il est sans doute peu étonnant que les auteurs qui éditent à leur compte, n'étant pas des professionnels de l'impression, aient de la difficulté à évaluer le cours de l'édition, surtout lorsque le manuscrit n'est pas définitif. D'ailleurs, des libraires-éditeurs ayant déjà acheté les manuscrits tout faits peuvent faire valoir l'avantage de ne pas avoir à attendre après un auteur. Cuchet, pour sa souscription des *Œuvres choisies de Lesage & Prévost*, indique en effet que « Les livraisons se feront exactement, & seront d'autant moins susceptibles de retard, qu'on est maître de la matière, & qu'on n'est pas obligé d'attendre après le travail des Auteurs »¹⁶⁸. Par contre, certains auteurs jettent plutôt le blâme sur l'imprimeur lorsqu'il y a défaut de livraison. C'est le cas de Tournon qui se résout à changer d'atelier, apparemment insatisfait des délais de parution de ses *Promenades de Clarisse*. Dans une annonce du *CH*, il s'empresse d'indiquer comment : « M. Couturier, fils, s'étant chargé de l'impression de cet ouvrage, les cahiers paraîtront dorénavant avec exactitude au commencement de chaque mois »¹⁶⁹.

¹⁶⁶ Abbé Grenet, *Géographie ancienne et moderne, historique, physique, civile et politique, des quatre parties du monde*, Paris, l'auteur, 1788, p. vi.

¹⁶⁷ *CH*, 31-10-1778, avis 2, n° 1.

¹⁶⁸ *CH*, 05-10-1782, art. 6.

¹⁶⁹ *CH*, 29-07-1786, art. 10.

4.6 L'enjeu des corrections

Plusieurs décisions éditoriales se prennent dans l'atelier typographique, depuis les arrangements monétaires jusqu'aux décisions d'ordre matériel – dont nous traiterons au chapitre suivant, – en passant par l'édition du manuscrit. Pour l'auteur qui édite à ses frais, la participation à chacune de ces étapes est généralement souhaitée et possible, mais celle qui relève du texte en soi lui est sans doute la plus chère¹⁷⁰. Au cours des multiples étapes de révision de l'impression, c'est avant tout le prote qui est responsable de veiller à l'application des corrections : « Il doit lire sur la copie toutes les premières épreuves, les faire corriger par les compositeurs, et envoyer les secondes à l'auteur ou au correcteur; ensuite il doit avoir soin de faire demander ces secondes épreuves, les revoir [...] »¹⁷¹. Il est normal que des erreurs se glissent dans la transposition du texte par le compositeur ou que des corrections mineures appliquées au texte de départ soient nécessaires. C'est pourquoi l'imprimeur tire généralement trois épreuves afin d'arriver au meilleur résultat. Le papier étant une matière dispendieuse, l'imprimeur sera toutefois réticent à jeter les premières feuilles; pour les fautes mineures, il préférera ajouter des dispositifs de correction tel qu'un errata. Dans le cas où des parties plus longues demandent une correction majeure, l'ajout d'un carton s'avère alors nécessaire. Généralement placé parmi les pièces liminaires (titre, préface, épître dédicatoire) ou en fin de volume, le carton se compose d'une fraction de feuille (ne formant pas un feuillet complet) ajoutée à l'ouvrage afin de remplacer une section erronée et enlevée¹⁷².

¹⁷⁰ V. Sarrazin donne quelques exemples de modifications apportées par des libraires-imprimeurs, tel que Briasson qui mène l'édition des *Conseils pour former une bibliothèque* « retouchée et mise à nos mœurs » (*Correspondance passive de Formey*, éd. par M. Fontius, dans *Correspondance littéraires, érudites, philosophiques, privées ou secrètes*, Paris / Genève, Champion / Slatkine, 1996, VI, 1, p. 67) et Jean-Jacques Rousseau qui se plaint à son éditeur Rey dans une lettre du 20 juillet 1758 : « En vérité, je ne sais plus si je suis un auteur qu'on imprime ou un écolier qu'on corrige ». (J.-J. Rousseau, *Correspondance complète*, t. v, éd. par R. A. Leigh, Oxford, Voltaire Foundation, 1965-1998), Sarrazin, « L'auteur éditeur », *op. cit.*, p. 336, note 4.

¹⁷¹ Le Breton, article « imprimerie » de l'*Encyclopédie*, cité par Minard, *Typographes des Lumières*, *op. cit.*, p. 194.

¹⁷² Rychner, « Le travail de l'atelier », *op. cit.*, p. 66.

Le rôle de correcteur attribué à l'auteur peut devenir pour lui un outil de contrôle déterminant. Comme on le lit dans le traité d'édition signé entre d'Anville et ses libraires-éditeurs en 1759 – ne s'agissant donc pas ici d'une édition à compte d'auteur –, l'auteur non seulement accepte de faire les travaux de correction, mais « exige » de les faire. D'Anville, qui éditera de façon autonome quelques années plus tard, ajoute d'ailleurs à ce propos qu'il se : « [...] réserve la faculté de faire des corrections et augmentations dans une édition suivante [...] »¹⁷³. La révision du texte est en fait le seul véritable moyen pour un auteur de garder un œil sur l'impression, et la correction des épreuves devient sans doute davantage une requête qu'une obligation. Certains commentaires trouvés dans les livres édités à compte d'auteur indiquent également le souci des auteurs face aux imperfections de leur ouvrage, défauts qui, selon eux, ne peuvent être attribués qu'à l'imprimeur. Pour se défendre contre de telles erreurs, l'auteur Garnier opte pour un errata placé en début d'ouvrage avec l'inscription :

On a placé en tête de cet ouvrage l'Errata, qui ordinairement se trouve à la fin, aussi ne lit on pas les Errata, et les fautes restent; il s'en est glissé quelques unes dans ce livre, que nous prions les lecteurs de corriger avant tout, afin que l'on n'attribue point à l'auteur des inexactitudes qui ne proviennent que de l'imprimeur¹⁷⁴.

Dans un même ordre d'idées, d'autres auteurs expriment le besoin de voir leurs lecteurs consulter l'errata, comme le Baron de Bouis qui écrit en tête d'ouvrage : « On ne lit gueres un errata, celui-ci n'est pas long, mais il est important; je conseille non-seulement de le lire, mais de corriger ce peu »¹⁷⁵. Plusieurs écrivains invitent également les lecteurs à leur faire part des erreurs afin qu'elles soient corrigées dans des éditions subséquentes. Une seconde édition peut toutefois s'avérer trop coûteuse en temps pour bon nombre d'auteurs pour qui l'écriture n'est pas la principale activité. Par exemple, Lamourette écrit à propos de ses *Pensées sur la philosophie de l'incrédulité* qu'il a :

¹⁷³ BnF, Ms. Fr. 22147 (6), f° 9. Traité d'édition entre d'Anville et les libraires Saillant, Desaint et Durant pour l'ouvrage intitulé *Notice de la Gaule*, 1759.

¹⁷⁴ Garnier, *De la destruction du Régime Féodal*, Paris, l'auteur, 1791, 2^e page.

¹⁷⁵ Baron de Bouis, *Post Impressum, ou Supplément Pour épargner tout travail à ceux qui souhaitent la belle Éducation des Enfans*, Paris, l'auteur, 1773.

publié [cet ouvrage] avec tous les défauts de corrections, de précision & de méthode [...] Ce n'est pas que j'eusse été flatté d'offrir au Public quelque chose de plus conforme à mon respect pour lui [...] Mais il auroit fallu une refonte qui m'auroit coûté plus de temps, que je n'en avois en ma disposition, & qui auroit peu ajouté à la valeur & à la solidité du fond¹⁷⁶.

Le coût du tirage d'une seconde édition qui permettrait de corriger les erreurs peut également freiner bon nombre d'auteurs. Par exemple, Des Essarts, avide de donner au public ses *Procès fameux* explique : « Il m'a été impossible de me conformer aux vœux du Public, avant que ma première édition *in-8°* fût épuisée »¹⁷⁷. Il est cependant possible de produire une « deuxième édition » en reprenant les exemplaires non vendus et en les rehaussant d'une nouvelle page de titre et d'un errata à jour¹⁷⁸. C'est notamment le choix de Henri Decremps qui, dans la seconde édition de son *Testament de Jérôme Sharp, Professeur de Physique amusante*, prend soin de mentionner les corrections apportées¹⁷⁹. Puisque son ouvrage est également traduit en anglais, Decremps, qui prête inévitablement attention à l'exactitude de cette nouvelle version, écrit spécifiquement à l'éditeur anglais afin de lui faire remarquer les différentes erreurs de traduction. En effet, l'ouvrage étant principalement un recueil de tours de magie et de « petites ruses qui réunissent l'adresse des mains à celle de l'esprit » pour amuser parents et amis, toute erreur de sens peut en provoquer l'échec. Pour Decremps, il est également important de souligner sa non-responsabilité dans la présence de plusieurs fautes :

[...] c'est d'après un petit nombre de phrases qu'on accuse un Auteur d'être obscur et embrouillé, sans faire aucune distinction entre les fautes qui lui sont personnelles, & celles du Secrétaire, du Copiste, de l'Éditeur, de l'Imprimeur, ou du Traducteur¹⁸⁰.

¹⁷⁶ Lamourette, *Pensées sur la philosophie de l'incrédulité*, Paris, l'auteur, 1786, p. vii.

¹⁷⁷ Des Essarts, « Avertissements », *Causes célèbres, op. cit.*, p. iii.

¹⁷⁸ C'est notamment le cas de Louis-François Calonne dans les éditions de 1778 et de 1779 de ses *Essais d'Agriculture, en forme d'entretiens* (Paris, l'auteur).

¹⁷⁹ Henri Decremps, *Testament de Jérôme Sharp, Professeur de Physique amusante*, Paris, l'auteur, 1786, p. xx.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. xviii.

On constate en outre comment les auteurs deviennent parfois exigeants quand il est question de la qualité et de l'exactitude de leur ouvrage. Sorte de « mal nécessaire » afin d'éviter d'imprimer inutilement plusieurs feuilles erronées, on peut comprendre comment la correction par l'auteur est susceptible de devenir rapidement un poids pour l'imprimeur. À cet effet, lorsque Nicolas Contat raconte l'apprentissage de Jérôme dans ses *Anecdotes typographiques* (1762), il mentionne un épisode où l'imprimeur doit se plier aux caprices de l'auteur :

Sa composition bien lue, jointe à une bonne distribution, fait que l'ouvrage de notre [maître imprimeur] Lillois est presque sans faute. Mais malheureusement, il a affaire à un auteur fantasque qui fait des changements. [...] C'est [l'apprenti] Jérôme qui apporte l'épreuve chez l'auteur. Il va voir corriger et remanier, il offre même de composer les changements dans une galée, ce qui lui donne le temps de voir travailler son maître dans cette sorte d'ouvrage. On commence par la fin et l'on finit par le commencement tant pour la composition que pour la matière que l'on tire de la forme et qui est mise dans une galée pour faire place à la nouvelle composition et aux changements¹⁸¹.

Dans le même ordre d'idées, l'imprimeur Couret de Villeneuve se plaint des exigences des auteurs qui ne seraient supposés vérifier les épreuves qu'afin d'y repérer les erreurs de composition :

[...] mais presque tous les auteurs ne voient les épreuves que pour se corriger eux-mêmes, et font des changements qui occasionnent une troisième et quelque fois même une quatrième [épreuve]; ce qui, pour l'ordinaire dérange toute l'économie d'un ouvrage, et prolonge les opérations à l'infini¹⁸².

Les imprimeurs se prémunissent en effet contre les multiples réimpressions parfois exigées par les auteurs. Au *Code de la librairie* de 1723, il est d'ailleurs prévu que ceux qui occupent la fonction de « correcteur » soient financièrement responsables de sorte que : « si par leur faute il y avoit nécessité de réimprimer les Feuilles qui leur auront été données pour corriger, elles seront réimprimées aux dépens desdits Correcteurs »¹⁸³. Il est compréhensible que face aux caprices des auteurs, les imprimeurs veuillent adopter le même genre de règle et

¹⁸¹ Cité dans Minard, *Typographes des Lumières*, op. cit., p. 229.

¹⁸² BnF, Ms. N.A.F. 4664, f° 63v°, Couret de Villeneuve, *Barème typographique*.

¹⁸³ Arrêt du Conseil d'État du Roi, 28 février 1723, article LVI, Saugrain, *Code de la librairie*, op. cit., p. 215.

se déchargent des réimpressions. Du même coup, à l'inverse des propos de Decremps, les imprimeurs se défendent bien d'être les responsables des erreurs qui ne peuvent venir que des auteurs. Par exemple, Couret de Villeneuve exprime la frustration d'un imprimeur lorsque « c'est sur lui que tombe le reproche des fautes qui peuvent se glisser dans une édition »¹⁸⁴. En effet, l'imprimeur insiste sur le fait qu'il ne peut être responsable des erreurs qui proviennent du manuscrit et qu'il :

[...] y a de l'injustice à lui imputer les irrégularités, quelquefois même certaines fautes d'orthographe; chaque auteur s'en faisant à son goût, il est obligé d'exécuter ce qui lui est prescrit à cet égard. En un mot, on exige d'un prote qu'il joigne les connoissances d'un grammairien à l'intelligence nécessaire pour toutes les parties du manuel de son talent¹⁸⁵.

Les tensions qui peuvent naître entre l'imprimeur et l'auteur en regard de l'exactitude du texte sont sans doute assez communes¹⁸⁶. Elles sont possiblement exacerbées dans le cas des auteurs qui investissent dans l'édition de leurs ouvrages non seulement beaucoup de temps, mais également de grandes sommes d'argent. Cette collaboration peut parfois s'avérer difficile : autant l'imprimeur n'acceptera peut-être pas facilement qu'un auteur s'immisce dans les opérations de l'atelier, autant l'auteur particulièrement zélé fera tout pour garder un certain contrôle sur l'édition¹⁸⁷. Même si le conflit ne tourne pas autour d'une œuvre éditée à son compte, le procès que Luneau de Boisjermain mène contre Grangé, sur lequel nous allons maintenant diriger notre attention, illustre bien la dynamique conflictuelle pouvant s'installer entre un écrivain et son imprimeur.

¹⁸⁴ BnF, Ms. N.A.F. 4664, f° 67v°.

¹⁸⁵ *Ibid.*, f° 67v°-68.

¹⁸⁶ Les imprimeurs londoniens Bowyer doivent également composer avec plusieurs plaintes d'auteurs qui, selon eux, ont des attentes trop élevées ou ne savent pas reconnaître les talents du typographe. Maslen, « Printing for the Author », *loc. cit.*, p. 304.

¹⁸⁷ C'est notamment ce que révèlent les registres des imprimeurs Bowyer à propos d'Alexander Pope qui tien à garder un contrôle serré sur l'édition de ses livres. Maslen, « Printing for the Author », *loc. cit.*, p. 306.

4.7 Luneau de Boisjermmain contre Grangé

Comme nous venons de le voir, certaines tensions peuvent se développer entre les auteurs et les imprimeurs. Dans le cas de l'impression d'ouvrages publiés périodiquement, les deux parties entretiennent une interdépendance évidente; alors que l'auteur attend de l'imprimeur – comme pour tout projet éditorial – un travail irréprochable quant à la qualité et l'exactitude, ce dernier se fie également au travail régulier de l'auteur qui doit fournir les textes et les réviser promptement. Connaissant déjà le caractère fougueux de Luneau de Boisjermmain, il n'est probablement pas surprenant de le retrouver au milieu d'un conflit avec un imprimeur si tôt dans sa carrière d'écrivain, n'ayant encore à son actif qu'un seul ouvrage imprimé la même année. En fait, la bataille qu'il mène contre Jean-Augustin Grangé entre 1759 et 1761 en rapport à son *Cours d'histoire universelle*, précède celle qu'il mènera une dizaine d'années plus tard contre le syndic des libraires de Paris; il s'agit du premier conflit connu qui cantonne Luneau à jamais dans le camp qu'il dresse contre les imprimeurs-libraires. Non seulement l'exposition de cette affaire nous permet-elle un regard détaillé sur les relations conflictuelles entre un auteur et son imprimeur – ou un imprimeur et son auteur –, elle nous aide également à cerner un peu mieux les motifs de cet auteur qui semble sciemment chercher les embrouilles.

4.7.1 La version de Luneau

La version des faits de Luneau dont nous disposons provient de son *Mémoire contre le sieur Grangé*, imprimé chez Jorry en 1761¹⁸⁸. Au moment de publier ce mémoire, la situation se résume ainsi : Luneau, face au refus de Grangé de réimprimer des feuilles dans lesquelles se trouvent des « fautes grossières », cesse de fournir les nouveaux textes à l'imprimeur. De son côté, Grangé désire abandonner l'ouvrage, puisqu'il ne reçoit pas le manuscrit comme il en avait été convenu avec Luneau. L'objet du mémoire est ainsi de démontrer les

¹⁸⁸ *Mémoire pour le Sieur Abbé Luneau de Boisjermmain Contre le sieur Grangé, Imprimeur-Libraire*, Paris, imp. Jorry, 1761, BnF, Ms. Fr. 22069 (1). Le mémoire est signé de Luneau de Boisjermmain, de l'avocat M^e Dandase et du procureur Duchesne l'aîné.

manquements de Grangé, seules et véritables causes de la suspension de l'ouvrage normalement distribué aux souscripteurs deux fois par semaine depuis le mois d'octobre 1760.

Par ce mémoire, on apprend donc comment Luneau a projeté la publication de son *Cours d'histoire*, ouvrage pour lequel il s'associe à l'écrivain Claude Villaret afin de lui donner « une plus grande perfection ». Une fois son projet bien décidé « & n'ayant plus besoin que d'être secondé par l'exactitude d'un Imprimeur », il s'adresse « au sieur Grangé, qu'il crut capable de remplir ses vues »¹⁸⁹. Rapidement, toutefois, plusieurs objets de discorde, principalement celui lié à l'exactitude du texte, viennent semer le trouble entre l'imprimeur et Luneau qui, pour défendre sa cause, se dit « souvent exposé aux vivacités les plus indécentes ». Voici comment il explique l'origine du litige :

Dans les premiers jours d'Octobre, le sieur Grangé imprima une Feuille de l'Ouvrage. Les épreuves n'en furent point communiquées au sieur Abbé Luneau comme les précédentes l'avoient été, & devoient l'être. Il se trouva dans cette Feuille des fautes grossières. Le sieur Abbé Luneau s'en aperçut; & après en avoir marqué son mécontentement au sieur Grangé, il exigea de lui qu'il la réimprimât à ses frais avec les corrections qu'il y fit en marge. Le sieur Grangé ne se contenta pas de refuser ce qu'on exigeoit, il osa faire imprimer le restant des Feuilles qui étoient chez lui, sans en envoyer les épreuves au sieur Abbé Luneau, & il les distribua au Public avec la même audace que la précédente¹⁹⁰.

Face à un « pareil abus », Luneau décide de ne plus fournir les textes du *Cours d'histoire* avant que Grangé ne corrige les « fautes qui défiguroient son Ouvrage, & qui le compromettoient lui-même en sa qualité d'Imprimeur ». Puisqu'il devient ensuite clair qu'aucun accord n'est possible avec Grangé, irrémédiablement « livré à l'impétuosité de son humeur », Luneau fait appel au lieutenant-général de Police – Antoine de Sartine – afin d'obliger l'imprimeur à réimprimer les feuilles avec les nouvelles corrections. Bien que Luneau obtienne gain de cause auprès du magistrat, Grangé refuse d'obtempérer et les deux parties en viennent à souhaiter la résiliation des traités en échange d'une compensation en dommages et intérêts. Bien entendu, Luneau plaide que c'est à lui et son associé Villaret que

¹⁸⁹ *Mémoire pour Luneau, op. cit.*, p. 2.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 3.

revient de droit la compensation, en raison de « l'infidélité » et de « l'abus de confiance » démontrés par Grangé¹⁹¹.

En guise de conclusion à son plaidoyer, Luneau exprime déjà le sentiment qui l'habitera toute sa vie en ce qui a trait aux droits des auteurs sur leur travail. Il explique en effet comment les agissements de Grangé ont « pour objet de priver les Auteurs d'une partie du fruit de leur travail » et dresse ensuite une liste de demandes en guise de dédommagement¹⁹². Entre autres choses, l'auteur insiste pour que la propriété de l'ouvrage lui soit rendue afin qu'il puisse « user de son privilège ainsi qu'il le jugera à propos, comme s'il n'y avait eu aucun engagement entre lui et Grangé ». Luneau qui, on le constate, prend déjà très à cœur la notion de propriété littéraire, prétend que la cession de son privilège ne reste valide que dans le cas où l'imprimeur remplit tous ses engagements : « Or, bien loin de remplir ces conventions, le sieur Grangé les a violées toutes; il ne peut donc plus prétendre à la propriété de l'Ouvrage [...] »¹⁹³. Finalement, afin de déterminer la somme à recevoir en dommages et intérêts pour les multiples torts essayés, Luneau calcule le salaire qu'il aurait touché si l'œuvre n'avait jamais été interrompue et estime ainsi la « dette » de Grangé à la somme considérable de 3132 livres¹⁹⁴.

4.7.2 La version de Grangé

Dans le mémoire que produit Grangé contre Villaret et Luneau¹⁹⁵, il n'est pas surprenant de trouver une toute autre interprétation. Dès la première phrase de son plaidoyer, on sent bien le ton que prendra le récit : « Le sieur Grangé, Imprimeur à Paris, eut le malheur de faire

¹⁹¹ *Mémoire pour Luneau, op. cit.*, p. 5.

¹⁹² *Ibid.*, p. 8.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹⁹⁵ *Mémoire pour le Sieur Jean-Augustin Grangé, Imprimeur-Libraire À Paris, Contre le sieur Joseph-François Luneau de Boisjermain, clerc tonsuré du Diocèse de Bourges et contre le sieur Claude Villaret, Bourgeois de Paris*, Paris, imp. de Grangé, s.d., BnF, Ms. Fr., 22073 (47).

connaissance avec le sieur Abbé Luneau de Boisjermain [...] ». Afin de restituer les faits, Grangé commence par décrire comment Luneau est d'abord venu le voir à propos d'un *Discours sur la Géographie*¹⁹⁶ dont l'insuccès n'a résulté que des lacunes de l'auteur et non de ses talents d'imprimeur : « [c]et ouvrage fut bien exécuté quant à la partie typographique; mais le public ayant trouvé le style in-intelligible, toute l'édition demeura entre les mains de son Auteur »¹⁹⁷. Malgré l'échec de son premier ouvrage, et « se souvenant avec douleur du peu d'attention qu'avoit eu le Public à lui rembourser les frais d'impression de son Discours », écrit Grangé sur un ton ironique, Luneau lui propose un nouveau projet, celui du *Cours d'histoire et de géographie*. Avant d'acquiescer au projet de cet auteur résolu à « poursuivre les lauriers qui lui étoient échappés », Grangé exige qu'un écrivain à la plume plus habile collabore à l'ouvrage. Bien sûr, cette proposition n'a rien pour flatter Luneau qui toutefois finit par accepter et laisse Claude Villaret, alors connu pour sa collaboration à *l'Histoire de France* de l'Abbé Veli, se charger du style.

Après avoir réitéré les clauses générales de l'entente entre les deux écrivains et Grangé, celui-ci explique comment il regrette rapidement l'entente conclue en raison de la négligence de Luneau. En effet, une fois le paiement reçu pour le premier semestre, l'auteur « s'abandonna à ses amis, se livra aux plaisirs, & négligea d'envoyer des matériaux au sieur de Villaret »¹⁹⁸. Grangé ne dresse certainement pas un tableau bien louangeur de Luneau qui, selon lui, n'accepte de « reprendre la plume » abandonnée depuis longtemps qu'en raison du manque d'argent nécessaire à ses extravagances. Il continue :

Après quelques jours de travail le sieur Luneau sentit un vuide dans son cœur, & plus encore dans son esprit. Un espèce de dégoût pour la solitude triomphoit malgré lui des efforts qu'il faisoit pour se livrer à la géographie, il se rappella les plaisirs qu'il avoit goûté (sic), & cette idée agréable lui fit sentir tout le besoin qu'il avoit de retourner vers eux : malheureusement le plaisir ne s'achete le plus souvent qu'au poids de l'or [...] ¹⁹⁹.

¹⁹⁶ Luneau de Boisjermain, *Discours sur une nouvelle manière d'enseigner et d'apprendre la géographie d'après une suite d'opérations typographiques*, Paris, Duchesne et Lambert, 1759.

¹⁹⁷ *Mémoire pour Grangé, op. cit.*, p. 2-3.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 3.

¹⁹⁹ *Ibid.*

C'est ainsi que Luneau se tourne alors vers Grangé, « sa dernière ressource », et ose lui demander une avance de 936 livres sur le second semestre qui n'est pas encore commencé. Face au refus prévisible de Grangé de lui payer une somme pareille, Luneau, devenu furieux, menace l'imprimeur de ne pas continuer l'ouvrage : « Il tint en effet parole ».

Selon l'imprimeur, c'est grâce à son initiative – et non à celle de Luneau – que les deux parties se retrouvent devant le Lieutenant de Police. Grangé veut ainsi forcer Luneau à retourner au travail, faute de quoi le contrat d'édition sera annulé et l'auteur forcé de lui payer les dommages et intérêts. C'est au moment de cette confrontation que Grangé prend connaissance des accusations de Luneau qui est alors accompagné de son procureur. Alors que le mémoire de l'écrivain ne parle que d'« erreurs grossières », sans donner plus de détails, on apprend ici la nature des reproches de Luneau : « il plaida que le Sr Grangé avoit compromis son honneur & sa religion, en distribuant sans son aveu des faits tirés de la Bible dont l'exposé étoit faux ». On peut imaginer la stupéfaction de Grangé qui déclare que « personne avant l'Abbé Luneau n'avoit imaginé de rendre un Imprimeur responsable des fautes historiques, puisqu'il ne pouvoit travailler que sur le manuscrit de l'auteur »²⁰⁰.

Après bien des pourparlers, Grangé accepte finalement de réimprimer les feuilles supposément fautives, sans toutefois vouloir en assumer les frais d'impression, ce à quoi Luneau répond par un refus de lui remettre toute forme de correction. Face à une nouvelle impasse, Grangé, toujours convaincu que les erreurs qu'on lui reproche ne peuvent être attribuables qu'aux auteurs, reste ouvert à tout arrangement qui le sortira de cette affaire. C'est ainsi qu'il accepte l'invitation de Luneau qui le reçoit chez lui afin de trouver un terrain d'entente. L'imprimeur, « qui n'avoit rien tant à cœur que de fournir le Public » s'empresse donc de se rendre chez Luneau

qui le reçut avec toutes les démonstrations d'un parfait repentir. Il embrassa le sieur Grangé, lui témoigna combien il étoit fâché de tout ce qui s'étoit passé, l'assura qu'à l'avenir il fourniroit exactement ses feuilles, & lui promit de réparer tous les chagrins qu'il lui avoit occasionnés²⁰¹.

²⁰⁰ *Mémoire pour Grangé, op. cit.*, p. 4.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 5.

Grangé, « le cœur touché » et « assez foible pour se laisser attendrir au feint repentir de l'Abbé Luneau » accepte ainsi d'assumer les coûts de production des cartons qui corrigeront le texte fautif, pourvu qu'ils n'excèdent pas une feuille d'impression. Toutefois, Luneau, qui « sçut si bien profiter du moment », exige d'avoir cette promesse par écrit, ce à quoi consent l'imprimeur, surtout « satisfait d'avoir acheté la paix ».

Bien entendu, le pauvre Grangé n'est pas au bout de ses peines et apprend comment « Luneau lui préparoit d'autres chicannes ». À peine huit jours après l'arrangement conclu avec l'auteur, M. Gaillard, censeur de l'ouvrage, l'informe d'un nouveau mémoire distribué par Luneau réitérant toutes les accusations de l'auteur contre lui. « Surpris au dernier point », l'imprimeur confronte à nouveau Luneau et lui reproche ses manœuvres et sa mauvaise foi. De surcroît, tout en continuant à accuser publiquement Grangé de ses mauvais agissements, Luneau entre en conflit avec Villaret qui a osé proposer à Grangé de continuer l'ouvrage seul et qui, de plus, refuse toute communication avec lui. Luneau aurait en effet envoyé une lettre (transcrite par Grangé comme preuve pour sa cause) à son collègue afin de le rappeler à l'ordre :

Quoique vous ayez dit, Monsieur, il a quelques jours à l'un de mes amis, qui voulut bien, en passant par votre rue, vous remettre une lettre de ma part, que nous ne vouliez plus vous mêler ni de moi, ni de mes affaires, je ne puis cependant m'empêcher de vous prier de m'expliquer comment & en quoi vous prétendez vous désister de la part que vous y devez prendre [...]²⁰².

Afin de rendre l'impasse complète pour le misérable imprimeur, Luneau exige alors qu'on lui remette les épreuves qui se trouvent chez Villaret et qui seront utiles pour la composition des parties subséquentes. Villaret, de son côté, refuse de rendre les épreuves à Luneau qui pourrait l'accuser d'avoir changé le texte à tort. Face à « l'esprit tracassier de l'Abbé Luneau » et très certainement exaspéré par les demandes contradictoires de chaque auteur, l'imprimeur se défend d'abandonner l'idée d'une entente en justifiant que « si M.

²⁰² *Mémoire pour Grangé, op. cit.*, p. 11.

Gaillard, nommé par M. le Chancelier pour mettre d'accord les deux Auteurs, n'a pu en venir à bout, doit-on s'étonner que le sieur Grangé n'ait pu faire ce miracle²⁰³ ? »

N'entrevoyant aucune issue, Grangé se résigne à faire appel au Lieutenant-Général de Police afin de faire casser le traité signé entre lui et les deux auteurs. En retour, Grangé s'engage à imprimer le fameux carton correctif – ayant malheureusement consigné par écrit l'entente conclue avec le très repentant Luneau – à rendre l'argent des souscripteurs pour les feuilles jamais parues, mais exige également d'être payé 3000 livres en dommages et intérêts par les deux auteurs²⁰⁴. Face à la menace d'avoir à payer cette somme, Luneau et Villaret tentent un dernier arrangement, mais Grangé n'a plus la patience de croire les auteurs et ne daigne pas « répondre à ces prétendues offres réelles »²⁰⁵. Forcé en retour de comparaître à l'Hôtel du Magistrat en raison de son silence, Grangé présente à nouveau ses exigences et les preuves que les auteurs ont cessé de travailler sur l'ouvrage pendant au moins quatre mois, que les fautes qu'on lui reproche dans le texte imprimé ne peuvent être de son fait et qu'il est en droit de recevoir des dommages et intérêts pour la cessation de l'ouvrage due à la seule « mésintelligence des Auteurs » qui « lui cause un préjudice considérable ». Il termine en illustrant combien cette entreprise lui aura coûté, ayant accepté d'imprimer cet ouvrage « qui lui appartiendrait en toute propriété » et ce, « à ses frais, dépens & risques » alors qu'il est certain qu'il « ne pourra jamais être de débit, & lui restera en pure perte »²⁰⁶.

N'ayant pas retrouvé le jugement du lieutenant de Police dans cette affaire, il est difficile de savoir quel est le verdict final et si des dommages et intérêts sont finalement consentis, soit à Luneau ou à Grangé. Une seule chose est certaine : l'ouvrage n'a pas été poursuivi au-delà des deux premiers volumes par Grangé, qui n'imprime pas le nom de Luneau en page titre. L'échec de l'entreprise n'a toutefois rien pour refroidir l'ardeur de

²⁰³ *Mémoire pour Grangé, op. cit.*, p. 13-14.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 8.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 9.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 15.

l'auteur qui tente à nouveau l'édition du texte par souscription, cette fois avec Panckoucke. Entre 1765 et 1768, Luneau, qui de toute évidence a réussi à racheter son privilège d'impression, reprend donc l'ouvrage pour lequel il faut s'abonner chez Panckoucke, sauf pour les gens de province qui « s'adresseront directement à M. Luneau de Boisjermain, même rue de la Comédie Française »²⁰⁷. L'ouvrage ne sera toutefois véritablement complété qu'une décennie plus tard, en 1779, lorsque Luneau offre une édition en trois volumes.

Le conflit qui oppose Luneau et Grangé démontre bien les complications qu'occasionnent parfois les transactions entre imprimeurs et auteurs, surtout lorsque ces derniers ont le tempérament d'un Luneau de Boisjermain. Des données trouvées dans les registres des visites d'imprimeries en 1786 et 1787, on retient toutefois que Grangé continue à imprimer pour le compte des auteurs (dans une proportion de six livres sur sept) et ne semble donc pas avoir laissé ce malheureux épisode le décourager de transiger directement avec eux²⁰⁸.

Conclusion

L'étape cruciale qui transforme le manuscrit de l'auteur en un livre imprimé est certes tributaire d'une foule de facteurs dans lesquels s'insère la dynamique établie entre l'auteur et l'imprimeur. Alors que le premier cherche avant tout la qualité et l'exactitude pour son œuvre dont il finance la production, le deuxième veille évidemment à l'économie de temps, d'argent et de ressources. Lorsque les intérêts de chaque partie s'opposent, des relations conflictuelles peuvent naturellement émerger et chacun attribue à l'autre la responsabilité des erreurs. Les auteurs sont bien rapides quand vient le temps de pointer la personne mise en faute pour les imperfections de leurs livres, pensent les imprimeurs qui souvent ont également à cœur la réalisation de beaux ouvrages. Dans son *Manuel typographique* (1764), Fournier écrit d'ailleurs comment : « il seroit à souhaiter que tout homme de lettres fût en état de juger

²⁰⁷ Luneau de Boisjermain, *Cours d'histoire universelle, petits éléments*, tome 2, Paris, Panckoucke, 1768, p. viii.

²⁰⁸ Il est d'ailleurs à noter que Luneau fera imprimer un de ses mémoires contre le syndic des libraires en 1768 chez Grangé.

sainement de la mécanique de ses productions; par-là les artistes qui s'en occupent, se trouveroient obligés de le respecter assez pour ne point avilir par des fruits trop communs de leur ignorance & de leur mauvais goût »²⁰⁹.

Tel que nous l'avons également observé, l'étude de la souscription chez les auteurs-éditeurs est essentielle à la compréhension de leurs motivations, de la place qu'ils occupent au sein du marché littéraire ainsi que de leurs efforts d'autonomie dans la réalisation de leur projet. Le plan détaillé proposé par plusieurs auteurs pour le paiement et le déroulement de la publication illustre bien leur plein engagement dans l'édition matérielle de leurs œuvres : ils sont pleinement conscients des coûts d'impression, ont planifié les différents formats, papiers, le nombre de livraisons, les méthodes de paiement, etc. Les souscriptions donnent ainsi le portrait de l'auteur-éditeur qui désire être en plein contrôle de son édition en veillant – tant bien que mal – aux moindres détails. Par ailleurs, si on en juge par l'excellente étude de Wallace Kirsop²¹⁰, la souscription à compte d'auteur ne diffère pas véritablement de celle que mènent les libraires et imprimeurs en ce qui concerne les termes et les conditions. Le fait que plusieurs auteurs s'approprient ce mode de financement est toutefois révélateur de leur engagement, de leur capacité à pleinement exercer la fonction éditoriale et ainsi devenir de véritables « faiseurs de livres ».

²⁰⁹ Fournier le jeune, *Manuel Typographique, utile aux gens de lettres & à ceux qui exercent les différentes parties de l'Art de l'Imprimerie*, 2 tomes, A Paris, l'auteur et Barbou, 1764, vol. I, p. ix.

²¹⁰ Kirsop, « Pour une histoire bibliographique de la souscription », *op. cit.*

CHAPITRE V

DE LA MATÉRIALITÉ

Après les choses qui sont de première nécessité pour la vie, rien n'est plus précieux que les livres. L'Art Typographique qui les produit, rend des services importants & procure des secours infinis à la société. Il sert à instruire le citoyen, à étendre le progrès des sciences & des arts, à nourrir & cultiver l'esprit, & à élever l'âme : en un mot, c'est le peintre de l'esprit. On pourroit donc l'appeler par excellence l'art des arts & la science des sciences¹.

Tantôt objet d'art, tantôt objet de propagande, objet recherché, prisé ou banni, outil de savoir et de référence ou véhicule de poésie, le livre demeure l'heureux produit d'un art technique, largement défini dans sa matérialité. Après avoir mieux cerné les rouages de l'édition à compte d'auteur, on s'intéresse maintenant au produit qui en résulte. Le fait qu'un livre soit le résultat du financement et de la participation de l'auteur a-t-il une influence notable sur sa matérialité? Participant directement à la réalisation de leurs ouvrages, les auteurs semblent-ils particulièrement attachés à la matérialité de leurs œuvres ? Pour l'auteur qui acquiert personnellement la permission d'impression et qui s'adresse directement à l'imprimeur qui transformera le manuscrit en livre, la matérialité devient intimement liée à son degré d'investissement de temps et d'argent. Comment le livre, en tant qu'objet matériel, nous renseigne-t-il sur le processus d'édition autonome?

¹ Fournier le jeune, *Manuel typographique*, Paris, Barbou, 1764, p. v-vi.

L'étude matérielle du livre ne constitue pas un intérêt bien récent. D'abord davantage au service des études littéraires, l'association entre la bibliographie matérielle et la critique textuelle dans les années 1960 permet surtout la comparaison des divers états d'un même texte². Cette analyse bibliographique anglo-saxonne occulte toutefois la réception de l'œuvre qui est pourtant conditionnée par chaque état du texte. Par cette méthode, le texte perd de vue à la fois son auteur et ses lecteurs³. Plus récemment, la « sociologie des textes » mise de l'avant par D. F. McKenzie⁴ a réellement permis des développements fructueux en matière d'étude matérielle. C'est en effet par ses travaux qu'un nouvel accent est mis sur les aspects matériels des livres en regard de leur contexte de création et de leur réception par les sens. Pour McKenzie, toute analyse morphologique d'un livre, prenant en compte les lecteurs et le marché, doit résulter d'une réflexion sur la relation complexe unissant le mode de transmission d'un message et le sens donné à ce message⁵.

Parallèlement, en France, on s'est penché sur l'évolution matérielle du livre et de sa mise en page – manifestation physique bien réelle de l'évolution des structures de la pensée – depuis ses lignes serrées et ses pages glosées de la Renaissance jusqu'à « la conquête des blancs »⁶, le triomphe des Lumières sur les ténèbres et l'aboutissement d'une « rhétorique de

² Dans *Bibliographie matérielle, vers une collaboration* (Paris, Lettres modernes, 1970), Wallace Kirsop fait notamment référence aux études des textes shakespeariens par Charlton Hinman, *The Printing and Proof-Reading of the First Folio of Shakespeare*, Oxford, Clarendon Press, 1963, 2 vol.

³ Roger Chartier, *L'Ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre le XVI^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 2002, p. 35-36.

⁴ D. F. McKenzie, *Bibliography and the Sociology of Texts*, London, British Library, 1986.

⁵ L'auteur explique notamment que « [...] toute histoire du livre qui ne s'attacherait pas à l'étude des motivations sociales, économiques et politiques de la publication, qui laisserait de côté les raisons pour lesquelles des textes furent écrits et lus comme ils le furent, ou bien pourquoi ils furent réécrits et présentés sous de nouvelles formes ou, au contraire, pourquoi ils disparurent, ne saurait s'élever au-dessus du statut de simple énumération d'ouvrages et n'accéderait jamais à celui d'histoire digne de ce nom ». D. F. McKenzie, *La bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Éditions du Cercle de Libraire, 1991 (1986), p. 31.

⁶ Henri-Jean Martin, *La Naissance du livre moderne (XIV^e-XVII^e siècles). Mise en page et mise en texte du livre français*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2000, p. 471.

la clarté »⁷. En prenant en compte ces divers types d'analyse, il devient possible d'étudier le livre sous de multiples dimensions, depuis l'organisation du texte par l'auteur jusqu'aux choix éditoriaux de la mise en page et de la qualité matérielle.

Les travaux en matière d'analyse matérielle effectués au cours des dernières décennies apportent certes une contribution substantielle à l'étude du rôle de la matérialité par rapport à la conception et la réception des œuvres, s'inscrivant plus particulièrement dans l'histoire de l'écriture et de la lecture⁸. Cependant, au lieu d'analyser comment la matérialité peut nous renseigner sur la réception d'une œuvre, nous proposons plutôt ici de voir comment la matérialité d'une œuvre témoigne des circonstances bien concrètes de sa fabrication. Afin de considérer le livre comme un objet physique, ou *opus mechanicum* selon l'expression de Kant⁹, il est important de considérer la variabilité ainsi que les facteurs circonstanciels qui

⁷ Roger Laufer, « Les espaces du livre », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), p. 156-172 (p. 157).

⁸ Pour plusieurs bibliographes tels que Walter Greg et Fredson Bowers, l'objectif a d'abord été de définir des éditions « définitives » et d'éliminer toutes les variantes afin de revenir à une forme « pure » du texte original. Il s'agit bien sûr d'une vision opposée à celle des historiens du livre qui s'intéressent davantage au sens rattaché aux caractéristiques matérielles relevées dans les différents exemplaires d'une œuvre. Voir par exemple Biran J. McMullin, « Bowers's Principles of Bibliographical Description », *Bibliographical Society of Australia and New Zealand Bulletin*, 15 (1991), p. 59-59. D'ailleurs, dans *Inscrire et effacer*, Roger Chartier explique la permanence dans la conception d'une œuvre séparément de son support. En fait, longtemps divisées en deux champs d'étude complètement séparés, l'étude de la matérialité et l'étude littéraire doivent être rapprochées. Alors que la première se concentre sur les conditions techniques et sociales de la publication, de la circulation et de la réception d'une œuvre, la deuxième s'intéresse à la compréhension et l'interprétation d'une œuvre dégagée de « la corruption de la matière ». La définition du copyright, qui considère la propriété littéraire d'un auteur sur une œuvre comme immuable peu importe sa forme de publication, est un bon exemple de cette « pureté idéale de l'idée » détachée des considérations matérielles. Par une série d'études de cas datant du Moyen Âge jusqu'à la fin de la période moderne, l'ouvrage de Chartier démontre pourtant comment certaines œuvres « se sont emparées des objets ou des pratiques qui appartenaient à la culture écrite de leur temps ». Roger Chartier, *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Gallimard, Seuil, 2005, p. 8-9.

⁹ Emmanuel Kant, *Métaphysique des mœurs*, 1796, tel que cité par Roger Chartier dans sa leçon inaugurale au Collège de France (*Écouter les morts avec les yeux*, Paris, Collège de France/Fayard, 2008, p. 35).

entrent en ligne de compte lors de sa fabrication¹⁰. Plusieurs étapes, auxquelles participe toute une équipe de professionnels du livre, sont requises afin de transformer le manuscrit d'un auteur en livre imprimé. Nous pensons d'abord au censeur qui peut exiger des changements au contenu. Sur une note plus concrète encore, le texte et sa présentation physique sont le fruit du travail de l'équipe typographique œuvrant dans l'atelier d'impression. On y trouve d'abord le compositeur, ce « singe » habile qui transpose le manuscrit sur le marbre, puis le correcteur et les pressiers qui ont à leur tête le prote, le véritable chef qui orchestre tous les paramètres de la fabrication. À chaque étape, le texte prend forme, la forme qu'on aura choisi de lui donner depuis le choix de format, de papier, d'encre, de type de caractère, jusqu'à la mise en page.

En cherchant avant tout à obtenir des séries de données à partir de caractères « descriptifs » et non purement objectifs et scientifiques tels que ceux préconisés par Thomas Tanselle¹¹, notre recherche s'inscrit davantage dans la lignée des travaux de Roger Laufer et de Wallace Kirsop. En effet, en recherchant les différents critères matériels – parfois mesurables, comme le format ou le nombre de pages, et parfois subjectifs, comme la qualité du papier ou de la mise en page – l'objectif est avant tout de donner une idée générale du livre édité par son auteur. En s'attardant aux multiples caractéristiques du livre, faisant entre autres partie de ce que Laufer appelle la « scripturation », soit tous les signes de l'imprimerie,

¹⁰ Dans son ouvrage *The Printing Press as an Agent of Change: Communications and Cultural Transformations in Early Modern Europe* (2 vol., Cambridge & New York, Cambridge University Press, 1979), Elizabeth L. Eisenstein explique qu'avec l'arrivée de l'imprimerie s'est établie une « culture de l'imprimé » grâce à la standardisation, la dissémination et la fixité des textes. Sa thèse principale veut que l'impact le plus important de l'imprimerie ne réside pas tant dans sa manière de transmettre de l'information mais dans la façon qu'elle a permis de « fixer » la tradition. Le fait de pouvoir comparer les écrits et d'en constater l'uniformité ainsi que l'assurance d'avoir le même texte qu'un autre lecteur à l'autre bout de l'Europe ont eu pour effet la progression du savoir, la permanence des textes canoniques de la Renaissance, la stabilisation des lois et des langues ainsi que le développement des sciences. Il s'agit toutefois d'une thèse à laquelle s'oppose Adrian Johns qui, au contraire d'Eisenstein, démontre les différentes possibilités de corruption du texte par l'imprimerie, notamment en raison des éditions piratées (*The Nature of the Book. Print and Knowledge in the Making*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 1998). Au sujet de la variabilité des copies d'une même édition, voir également David McKitteric, *Print, Manuscript and the Search for Order, 1450-1830*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

¹¹ Par exemple, voir Thomas Tanselle, « Analytical Bibliography and Renaissance Printing History », *Printing History*, 3, 1 (1981), p. 24-33.

la typographie, la mise en page, les ornements¹², et aussi la reliure, les paraphes, les sceaux, cartons et papillons, le but est de replacer les ouvrages dans leur contexte de production afin d'en savoir davantage sur l'édition à compte d'auteur¹³.

Dans le mode de publication traditionnel – soit lorsqu'il y a cession du manuscrit ainsi que de tous les droits rattachés à un libraire-éditeur – l'auteur perd généralement le contrôle sur le produit final qui se retrouvera dans les mains des lecteurs¹⁴. Qu'en est-il des auteurs qui publient à leur compte ? Afin de mieux comprendre la nature des livres publiés de façon autonome en ce qui a trait à leur forme ainsi que la place que tient cette matérialité chez leurs auteurs, nous avons procédé à une analyse systématique des traits matériels sur un nombre substantiel de leurs ouvrages. L'objectif d'une telle recherche n'est pas tant de comparer ces caractéristiques avec celles du reste de la production littéraire, les données permettant une telle confrontation n'étant pas exhaustives, mais plutôt de considérer les livres comme les témoins physiques de l'investissement en temps et en argent consenti par leurs auteurs. Afin de préciser le portrait des livres édités par leur auteur, nous avons également repéré les témoignages de leurs créateurs en regard des différents aspects matériels, présents tant dans leurs préfaces, les appels à souscription que les annonces du *Catalogue hebdomadaire*.

¹² Roger Laufer, « L'énonciation typographique au 18^e siècle », in Giovanni Crapulli (éd.), *Trasmissione dei testi a Stampa nel periodo moderno*, I, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1987, p. 113-123 (p. 114).

¹³ Il s'agit d'une méthode notamment préconisée par Wallace Kirsop dans « Bibliographie matérielle et histoire du livre : quelques réflexions de méthode », in V. Placella et S. Martelli (éd.), *I Moderni ausili all'ecdotica*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1994, p. 313-323 (p. 322).

¹⁴ Chartier écrit d'ailleurs que « les auteurs n'écrivent pas les livres, pas même les leurs », *Écouter les morts avec les yeux*, op. cit., p. 49. David Pottinger note également comment, même si la plupart des auteurs ont une certaine idée du format voulu pour leur ouvrage, seul l'imprimeur-éditeur pourra déterminer les choix matériels en fonction de leurs coûts et de la rentabilité escomptée. David Pottinger, *The French Book Trade in the Ancien Régime, 1500-1791*, Cambridge, Harvard University Press, 1958, p. 39.

5.1 La matérialité à venir

Tout d'abord, comme l'indiquent les détails des souscriptions que nous avons analysées, plusieurs auteurs sont pleinement investis dans la matérialité de leurs œuvres à venir. Ils choisissent le format, le papier, les caractères, et leurs décisions en ces matières deviennent souvent des arguments promotionnels adressés aux futurs souscripteurs. En effet, par le prospectus, les auteurs vendent « l'idée du livre » qui va souvent bien au-delà du contenu : les lecteurs doivent également pouvoir le *voir*, l'*imaginer*. À cette fin, Mme de Keralio présente sa *Collection des meilleurs ouvrages françois, composés par des femmes* en indiquant qu'« Elle formera environ trente-six volumes in-8° de quatre à cinq cens pages, ornés chacun d'une gravure représentant le sujet le plus intéressant que le volume pourra fournir, dessinées par M. le Barbier l'aîné, gravées par le sieur Thomas »¹⁵. Dans un même ordre d'idée, Le Tourneur vante les mérites matériels de son *Théâtre de Shakespeare* qui en vaut certainement la dépense, puisque : « L'exécution typographique a toute la perfection que peut comporter le prix des volumes. L'*in-4°* offre sans contredit une belle édition, & l'*in-8°* peut aussi mériter ce nom dans la classe des *in-8°* de même valeur »¹⁶.

Pour l'auteur qui publie à ses frais, le travail d'écriture est souvent accompagné de plusieurs soucis liés à l'argent et aux ententes avec l'imprimeur. Ces dernières peuvent d'ailleurs porter spécifiquement sur la qualité matérielle, chère à l'auteur. Cette réalité bien tangible est notamment exprimée par Hennique de Chevilly lorsqu'il écrit :

L'ouvrage que nous annonçons étant considérable par sa matière, & son mérite principal consistant dans l'exactitude avec laquelle il sera traité, il a exigé & exige encore de profondes recherches, & des soins infinis qui ont occasionné beaucoup de dépenses; & les frais de l'Edition, qui sera aussi parfaite qu'il soit possible, tant pour

¹⁵ Keralio, *Collection des meilleurs ouvrages françois, composés par des femmes, dédiée aux femmes françoises*, t. 1., Paris, l'auteur et Lagrange, 1786, p. vi.

¹⁶ Le Tourneur, « Souscription Du Théâtre de Shakespeare, traduit de l'Anglais, par M. Le Tourneur », Paris, impr. de Pierres, 1781, 3^e p.

le Papier que pour la partie Typographique, formant aussi un objet considérable, nous nous sommes déterminés à proposer une souscription¹⁷.

Dans un même esprit, Court de Gébelin promet à ses souscripteurs une édition des plus rapides et des plus parfaites d'un point de vue matériel :

Nous ne négligerons rien pour répondre toujours plus aux espérances de nos Souscripteurs, soit à l'égard des choses mêmes, soit par rapport à leur exécution typographique, & pour l'accélération des Volumes que nous aurons à donner successivement. Ceux dont nous allons nous occuper, seront encore mieux exécutés à tous égards que celui-ci; ils le seront avec des Caractères neufs, & avec du Papier supérieur. [...] On aura vu aussi par les Gravures que renferme notre premier Volume, ce qu'on peut attendre de nous à l'égard d'un objet qui fait une branche si nécessaire & si considérable de notre Ouvrage¹⁸.

Par ailleurs, les quelques contrats d'édition entre auteurs et imprimeurs qu'il nous a été possible d'étudier laissent entrevoir le contrôle des premiers sur la matérialité de l'ouvrage en devenir. C'est du moins le cas de Dom Morice, dont le contrat d'édition avec l'imprimeur fait état du papier, des caractères et des illustrations à utiliser¹⁹. Les auteurs qui cèdent à un libraire le soin de publier leur ouvrage et, possiblement, de déterminer les choix typographiques courent probablement davantage le risque d'être déçus du résultat final. C'est notamment le cas de De Brosses qui écrit, après la réception de son *Du culte des dieux fétiches* en 1760 : « le papier est assez mauvais, ainsi que les marques [...], le format tout-à-fait ignoble, semblable à celui d'un almanach ou d'un catalogue »²⁰.

Bien que ce ne soit pas la majorité des souscriptions qui offrent des mentions détaillées de l'aspect physique des livres à venir, leur présence démontre néanmoins un souci matériel

¹⁷ Hennique de Chevilly, *Dictionnaire historique, critique, politique et Moral des Bénéfices*, Paris, l'auteur, 1778, p. 11 du prospectus.

¹⁸ Court de Gébelin, *Monde primitif*, Paris, l'auteur, 1773, p. v.

¹⁹ AN T1153 (2), pièce #8. Archives de Charles Osmont, contrat d'édition signé le 3 septembre 1741 pour une nouvelle édition de l'*Histoire de Bretagne* écrite par Pierre-Hyacinthe Morice.

²⁰ Cité dans Véronique Sarrazin, « L'auteur éditeur de ses œuvres à la fin du XVIII^e siècle : aspects légaux et économiques », in François Bessire (dir.), *L'Écrivain éditeur*, tome 1 « Du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle », Travaux de littérature, Genève, Droz, 2001, p. 335-360 (p. 336).

chez une portion significative d’auteurs. Tout d’abord, sur les 68 souscriptions étudiées, c’est la mention du format qui est la plus commune (45/68). Certains auteurs (9) offrent même plus d’un format afin de répondre aux attentes d’un plus grand nombre de lecteurs. Viennent ensuite les figures et les cartes, présentes dans 31 cas – soit une proportion de plus de 45% – démontrant tout de même la cherté relative des ouvrages offerts en souscription. Nous retrouvons également des détails sur le type de caractère utilisé dans sept souscriptions et des détails quant au papier ou au type de reliure dans dix-huit autres cas. Une autre caractéristique présente dans un peu moins du tiers des souscriptions (19) observées est le nombre de pages prévu, démontrant certainement une idée précise de la part de l’auteur du résultat matériel final.

5.2 À la recherche des données bibliographiques

Les informations recueillies dans les souscriptions fournissent certainement un indice quant aux préoccupations matérielles de plusieurs auteurs dans leurs ouvrages à venir, souci qui teinte également les relations entre auteurs et les imprimeurs que nous avons observées. Toutefois, certains écrivains, moins fortunés et qui prennent la plume contre toute attente, sont peut-être simplement heureux d’avoir trouvé le moyen de publier leurs écrits, sans se soucier véritablement de la qualité du papier ou de la typographie. Ainsi, comment se traduisent concrètement les préoccupations matérielles des auteurs dans l’aspect final de leurs œuvres? Peut-on trouver des particularités propres aux ouvrages édités par leurs auteurs, sur le plan de la forme ? Ceux-ci font-ils spécifiquement la promotion de ces caractéristiques dans leurs annonces publicitaires ? Afin de le découvrir, nous avons procédé à une enquête matérielle sur un échantillon des livres édités à compte d’auteur que nous avons été en mesure de consulter dans l’une ou l’autre des bibliothèques de Paris. Nous avons également relevé les données matérielles mentionnées dans les fiches du catalogue de la BnF, ainsi que dans toutes les annonces « chez l’auteur » présentes dans le *Catalogue hebdomadaire*, feuille bibliographique publiée de 1763 à 1789²¹.

²¹ Une présentation plus approfondie du *Catalogue hebdomadaire* se trouve au chapitre 6.

À partir de notre liste de 490 titres provenant du catalogue général de la BnF, il nous a été possible de relever les caractéristiques matérielles de 276 exemplaires. Afin d'avoir la chance d'analyser les livres du plus grand nombre d'auteurs possible, il a été préférable de se limiter à deux ou trois titres par auteur. Lorsque c'était possible, nous avons toutefois veillé à consulter les différents exemplaires d'une même édition ou des éditions subséquentes afin d'en distinguer les variations. Malgré quelques obstacles, surtout liés à l'accessibilité des documents originaux²², nous avons pris soin de noter plusieurs caractéristiques telles que le format, la qualité du papier et la typographie afin d'avoir une vue d'ensemble de la nature matérielle du livre édité à compte d'auteur. Bien sûr, l'étude du livre en soit pour en déduire les particularités de fabrication, surtout lorsqu'une seule copie a pu être observée, comporte bien des failles. Cependant, comme l'exprime bien Wallace Kirsop,

La « voie bibliographique » continue à requérir du courage et de la patience. [...] Si l'on se trouve dans la situation habituelle du chercheur, c'est-à-dire sans documents d'archives relatifs à la production et à la diffusion de l'ouvrage, on est bien obligé de se rabattre sur le livre lui-même, avec des résultats qui sont parfois heureux et même spectaculaires²³.

Par notre enquête matérielle, nous ne tenons d'ailleurs pas à trouver « l'exemplaire idéal », mais plutôt, comme le conseille Kirsop, à rechercher les particularités, les singularités et les imperfections en plus des traits communs. Comme l'a démontré David McKitterick, l'atelier typographique est une véritable « maison des erreurs », et pour une édition à petite échelle, des variantes multiples peuvent distinguer les différentes copies²⁴.

²² Ce type d'enquête présente de multiples difficultés dues au fait que plusieurs exemplaires ne sont pas communicables aux lecteurs en raison de leur état détérioré. Il faut aussi noter les limites posées par la numérisation en masse : alors que l'accès aux livres anciens est plus facile que jamais grâce à la numérisation disponible sur internet, les bibliothèques restreignent souvent l'accès à l'original une fois le texte reproduit sur un autre support tels que microfilms, microfiches ou images numériques.

²³ Wallace Kirsop, « Pour une histoire bibliographique de la souscription en France au XVIII^e siècle », in Giovanni Crapulli (éd.), *Trasmissione dei testi a Stampa nel periodo moderno*, II, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1987, p. 255-282 (p. 276).

²⁴ McKitterick, *Print, Manuscript and the Search for Order*, « Chapitre 4 : A house of errors », *op. cit.*, p. 97-138.

En complément à notre étude matérielle, il est pertinent de relever les mentions bibliographiques lorsqu'elles sont présentes dans les annonces du *Catalogue hebdomadaire*. En tant que publication à vocation d'abord bibliographique, on s'attend à ce que le *CH* fournisse dans ses annonces plusieurs détails matériels. Fournier manifeste à ce titre, dans son *Manuel typographique* (1762), le souhait de voir accorder plus d'attention à la matérialité des ouvrages dans les périodiques :

Comme il n'est pas moins important à ceux qui veulent avoir une juste idée de l'exécution typographique d'un livre, de connoître la grosseur du caractère avec lequel il est imprimé, que d'en connoître la grandeur du format, il seroit à souhaiter que les Auteurs des ouvrages périodiques voulussent se donner la peine d'annoncer le caractère en même temps qu'ils indiquent le format ; ce qui se feroit en disant, tel livre est in-12 ou in-4°, imprimé en Cicéro, Saint-Augustin, Gros-romain, &c. on auroit par-là une idée exacte de l'un & de l'autre. Comme il y a de grands & de petits formats, ainsi que des caractères gros & très petit œil, on pourroit pousser l'exactitude jusqu'à faire cette distinction : par ce moyen, les Savans & la plûpart des Lecteurs se familiariseroient sans peine avec les caractères, ils apprendroient en peu de temps à distinguer leurs noms & leurs grosseurs ; connoissance utile qui est de leur ressort, & qui doit leur être aussi familière que l'est à un artiste la connoissance des instruments dont il fait usage²⁵.

Malheureusement pour Fournier et malgré les objectifs bibliographiques des éditeurs, les caractéristiques matérielles énoncées dans les annonces du *CH*, comme dans celles d'autres périodiques similaires²⁶, ne sont pas toujours spécifiques et se limitent généralement au format, à la reliure et à la présence de figures. On retrouve néanmoins des descriptions plus complètes dans plusieurs cas, généralement lorsqu'il s'agit d'ouvrages raffinés et dispendieux. Pour ceux-ci, le détail des caractéristiques matérielles peut servir d'argument de vente dans la mesure où il donne une meilleure image du produit et en vante l'apparence. Par exemple, pour *Le produit et le droit des communes et autres biens, ou l'encyclopédie rurale, économique et civile*, Bachmann (qui effectue personnellement la vente par correspondance), décrit son ouvrage « contenant plus de 600 pages en petits caractères, & de format, rempli presque autant *in-quarto* qu'*in-octavo* » qui est offert broché, donc moins cher « afin d'en

²⁵ Fournier, *Manuel Typographique*, *op cit.*, p. v-vi.

²⁶ Il en est de même pour les annonces des *Affiches Annonces et Avis divers*, périodique examiné par Michel Marion dans « Dix ans des *Affiches, annonces et avis divers* (1752-1762) », in Jacques Godechot (dir.), *Regards sur l'histoire de la presse et de l'information, Mélanges offerts à Jean Prinet*, Saint-Julien-du-Sault, Presses Saltusiennes-F.P. Lobies, 1980, p. 23-40 (p. 33).

faciliter l'acquisition au Public »²⁷. D'autres annonces offrent également des descriptions matérielles particulièrement avantageuses comme celle de l'auteur De Sonnerat qui décrit son *Voyage aux Indes orientales et à la Chine* comme étant une œuvre composée de deux volumes de format in-quarto, orné de 140 planches et dont le prix diffère selon qu'ils sont en feuilles (48 liv.), brochés en carton (51 liv.), reliés en veau (56 liv.), faits de grand papier d'Hollande (76 liv.), avec les planches enluminées sur papier d'Hollande et sur papier de France (124 liv.) ou sur grand raisin de Hollande (160 liv.)²⁸.

Afin d'avoir une représentation assez détaillée de l'utilisation des caractères bibliographiques par les auteurs (et de comparer sommairement cette utilisation avec celle des libraires), nous les avons relevées dans l'ensemble des annonces « chez l'auteur » du *CH* de 1763 à 1789 ainsi que dans plus de 800 annonces de libraires publiées en 1782 et en 1787²⁹. Grâce à la combinaison de ces données à celles que nous avons recueillies lors de notre enquête matérielle, nous procédons ici à l'examen de chaque critère.

5.2.1 Le nombre de pages

Dans le but d'avoir une meilleure idée de l'aspect matériel des ouvrages publiés et vendus par leurs auteurs, un premier facteur intéressant à observer est leur taille en nombre de pages. Annoncé dans un peu moins de 15% des annonces « chez l'auteur » du *CH* de 1763

²⁷ *CH*, 1782-12-28, art. 19.

²⁸ *CH*, 1783-02-08, art. 20.

²⁹ Les annonces des libraires ne comprennent que celles incluses dans les « articles », excluant celles des « avis ». Puisque l'année 1782 ne comprend pas un grand nombre d'articles, nous l'avons traitée intégralement et avons relevé un total de 417 annonces de libraires. Faute de temps, il ne nous a été possible de traiter que les premiers six mois de 1787. Les articles de libraires de janvier à juin 1787 totalisent néanmoins un nombre comparable à l'intégralité de 1782, soit un total de 389 articles. Le nombre total des annonces de libraires en 1782 et 1787 – celui-ci étant de 806 – nous permet certainement une comparaison utile. Nous avons sélectionné l'année 1782 en raison de la hausse marquée des annonces d'auteur par rapport aux années précédentes ainsi que l'année 1787 du fait qu'elle contient le plus grand nombre d'articles.

à 1789³⁰, le nombre de pages est une information de plus en plus communiquée dans les premières années de la décennie 1780, permettant de donner une meilleure image du livre à vendre. La soudaine poussée de la divulgation de ce détail matériel est toutefois suivie d'un déclin tout aussi rapide, si bien que d'une proportion oscillant entre 21% et 37% de 1780 à 1785, les annonces mentionnant les pages sont étrangement totalement absentes en 1786 et 1788 et seulement au nombre de deux en 1787 et en 1789. Tel qu'on peut le constater dans le tableau suivant, les libraires ne mentionnent pas davantage ce critère, que ce soit en 1782 ou en 1787.

Tableau 5.1 : Mention du nombre de pages dans les annonces du CH

Critère	Annonces des libraires en 1782 (total de 417)	Annonces des auteurs 1782 (total de 70)	Annonces des libraires en 1787 (total partiel de 389)	Annonces des auteurs en 1787 (total de 104)	Annonces des auteurs 1763-89 (total de 792)
nombre de pages	132/416 : 31,73 %	20/70 : 28,57 %	3/389 0,77 %	2/104 1,92 %	113/792 : 14,27 %

Si le CH ne s'avère pas une source privilégiée pour le nombre de pages, le catalogue de la BnF a pu suppléer à ce manque et nous donner un meilleur portrait du livre à compte d'auteur qui, comme nous allons le voir, ne se borne pas au court pamphlet³¹. En répartissant les ouvrages par tranches de 100 pages, le graphique suivant (figure 5.1) montre bien leur grande diversité en terme de longueur et, du même coup, leur diversité présumée en terme de coût d'impression.

³⁰ Pour fin de comparaison sommaire, le nombre de pages est donné en combinaison avec le format dans une proportion de 14,24% dans les *Affiches, Annonces et Avis divers* entre 1752 et 1761. Marion, « Dix ans des *Affiches, annonces et avis divers* (1752-1762) », *op. cit.*, p. 34.

³¹ Bien que nous ayons pris soin de noter le nombre de pages dans notre enquête matérielle, nous avons décidé d'utiliser principalement les données rassemblées grâce au catalogue de la BnF, puisque le nombre de pages ou de volumes y est indiqué de façon courante. Sur les 490 livres considérés, cette information est présente pour 394 titres permettant un échantillon considérablement plus grand.

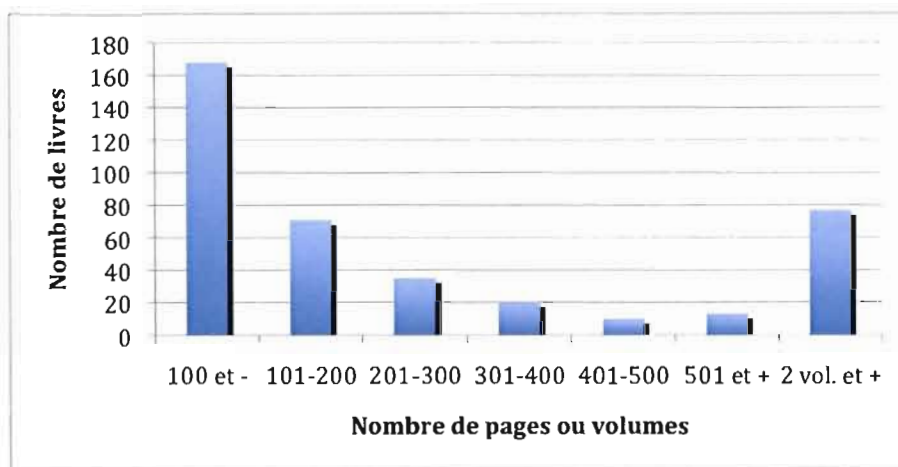


Figure 5.1 : Nombre de livres (de la liste BnF) selon le nombre de pages.

Malgré la prédominance des ouvrages de moins de cent pages, en observant les données de façon plus détaillée (voir le tableau 5.2), on réalise néanmoins la place appréciable occupée par les ouvrages plus longs. En effet, malgré l'importance des publications de moins de 48 pages (89/394 ou 22,6%) et une diminution constante du nombre d'ouvrages à mesure qu'augmente le nombre de pages, on constate pourtant qu'une majorité de publications contiennent plus de 100 pages. Le nombre d'ouvrages à plusieurs volumes (77/394) démontre aussi l'envergure particulière de plusieurs œuvres. Parmi celles comprenant sept volumes ou plus, on compte notamment l'encyclopédie poétique de Gaigne, qui en contient dix-huit,³² et la traduction de Shakespeare en vingt volumes de Le Tourneur³³. Ainsi, bien qu'une grande proportion des publications semblent plutôt courtes (42,6% contiennent cent pages ou moins) le nombre d'ouvrages que l'on peut considérer « longs » n'est pas négligeable puisque 30,5% des ouvrages comptent 300 pages ou plus.

³² Alexandre-Toussaint de Gaigne, *Encyclopédie poétique, ou Recueil complet des chefs-d'œuvres de poésie depuis Marot, Malherbe, etc. jusqu'à nos jours, présentés dans l'ordre alphabétique*, 18 vol., Paris, l'auteur, 1778-1781.

³³ Pierre-Prime-Félicien Le Tourneur, *Shakespeare traduit de l'anglois*, 20 vol., Paris, l'auteur, 1776-1782.

Tableau 5.2 : Ouvrages de la liste BnF selon leur nombre de pages

Nombre de pages ou de volumes	Nombre d'ouvrages
Moins de 48 p.	89
48-100 p.	79
101-150 p.	42
151-200 p.	29
201-250 p.	21
251-300 p.	14
301-400 p.	20
401-500 p.	10
501 p. et plus	13
2 vol.	38
3-4 vol.	16
5-6 vol.	13
7 vol. et plus	10
total	394

5.2.2 Le format et les caractères

Le choix de format est également un critère matériel révélateur, car en plus d'influencer le coût d'impression, il est également associé à des genres et des utilisations spécifiques. Au XVIII^e siècle, ce sont les formats in-12 et in-octavo qui dominent. Selon l'étude de D. Pottinger qui a répertorié les ouvrages de six cents auteurs français entre les XVI^e et XVIII^e siècles, la représentation du in-12 passe de 28,6% au XVII^e à 46,5% le siècle suivant³⁴. Quant à l'octavo, son utilisation semble rester stable, avec une proportion avoisinant les 28% tant au XVII^e qu'au XVIII^e siècle³⁵. La prédominance de l'in-12 est par ailleurs révélée par l'étude de Marion des *Affiches, Annonces et Avis divers* entre 1752 et 1761. Parmi les 1200 livres répertoriés, 60% sont de format in-12 alors que seulement 17,6% sont de format in-octavo, une proportion à peine supérieure à celle de l'in-quarto à 14,5%, finalement suivi de l'in-folio à 5,9%³⁶.

³⁴ Pottinger, *The French Book Trade*, op. cit., p. 40.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Marion, « Dix ans des *Affiches, annonces et avis divers* (1752-1762) », op. cit., p. 39.

La domination de l'in-12 n'est pas présente dans tous les types d'ouvrages, toutefois. Alors qu'au XVIII^e siècle le format le plus commun pour la littérature classique est le petit in-12, c'est le in-8^o, format un peu plus grand et mieux apprécié, qui domine au siècle suivant pour ce genre littéraire³⁷. Contrairement à la tendance générale, peu importe le type d'ouvrage, les auteurs-éditeurs optent majoritairement pour l'in-octavo. En effet, parmi les livres trouvés grâce au catalogue de la BnF, nous avons l'information sur le format pour 483 ouvrages et, sur ce total, 267 sont de format in-8^o (55,3%), 115 de format in-12 (23,8%), 65 en in-4^o (13,5%) et 27 en in-folio (5,6%). Nous retrouvons aussi quelques ouvrages de formats moins usuels, soit six in-16 et un in-18. Afin de déterminer si l'usage massif de l'in-octavo désigne véritablement une particularité du livre édité à compte d'auteur – pouvant autrement s'agir d'une tendance propre aux dernières décennies de l'Ancien Régime –, le dépouillement intégral des annonces de libraires dans le *CH* pour les années 1782 et 1787 s'est avéré utile³⁸. Comme on peut le constater dans le tableau suivant, la prédominance de l'in-octavo se voit également chez les annonces des libraires.

³⁷ Roger Laufer, « Les espaces du Livre », *op. cit.*, p. 157.

³⁸ De toutes les propriétés matérielles généralement mentionnées dans le *CH*, le format est le détail le plus souvent fourni, soit dans une proportion de près de 65 % pour l'ensemble des annonces « chez l'auteur ». Pour cette caractéristique, les auteurs suivent les libraires de près, sans toutefois les égaier. En 1782 et 1787, les libraires affichent le format dans une proportion d'environ 70% et 78% alors que les auteurs le mentionnent dans 54% de leurs annonces en 1782 et 75% en 1787.

Tableau 5.3 : Le format des livres annoncés dans le *Catalogue hebdomadaire*

Format	Annonces des libraires 1782 (total de 417)	Annonces des auteurs 1782 (total de 70)	Annonces des libraires 1787 (total partiel de 389)	Annonces des auteurs 1787 (total de 104)	Annonces des auteurs 1763-89 (total de 792)	Annonces des auteurs 1763-89 sans les 57 folios de Buc'hoz
in-8°	127/297 ³⁹ : 42,76%	17/42 ⁴⁰ 40,47%	133/304 ⁴¹ 43,75%	40/79 ⁴² 50,63%	225/529 ⁴³ : 42,53%	225/472 : 47,67%
in-12	111/297 : 37,37%	13/ 42 : 30,95 %	99/304 32,57%	14/79 17,72%	142/529 : 26,84%	142/472 : 30,08%
in-4°	39/297 : 13,13%	12/ 42 : 28,57%	44/304 14,47%	6/79 7,59%	68/529 : 12,87%	68/472 : 14,40%
in-folio	6/297 : 2,02%	1/42 : 2,38%	8/304 2,63%	18/79 22,78%	76/529 : 14,37%	19/472 : 4,03%
autre :	14/297 : 4,71%	0	20/304 6,58%	1/79 1,27%	18/529 : 3,4%	18/472 : 3,81%

Grâce aux différentes comparaisons, on constate que la domination de l'in-octavo – dont la proportion se situe généralement autour de 43% – est bel et bien un phénomène visible tant chez les livres édités à compte d'auteur que ceux édités par les libraires et imprimeurs. Quant aux autres formats, on constate également l'importance décroissante accordée à l'in-12, l'in-4 puis l'in-folio. En ce qui concerne les pourcentages des œuvres « chez l'auteur », il est également important d'établir les proportions après la soustraction des in-folios de Buc'hoz, ceux-ci étant assez nombreux pour influencer quelques données de manière significative. En effet, si l'on ne tient pas compte des œuvres de Buc'hoz, nous retrouvons une proportion de 47,67% d'in-octavo (au lieu de 42,53%) et de 4,03% d'in-folios (contrairement à un étonnant 14,37%). Ainsi, lorsque l'on compare les chiffres des libraires

³⁹ 297 est le total des annonces contenant le format (292) en plus des annonces offrant plusieurs formats (5).

⁴⁰ 42 est le total des annonces contenant le format (39) en plus des annonces offrant plusieurs formats (4).

⁴¹ 304 représente le nombre d'annonces qui mentionnent le format.

⁴² 79 est le total des annonces contenant le format (78) en plus d'une annonce offrant plusieurs formats.

⁴³ 529 est le total des annonces contenant le format (513) en plus des annonces offrant plusieurs formats (16).

(que ce soit en 1782 ou en 1787) avec ceux des auteurs hormis Buc'hoz (voir la dernière colonne), on constate aisément la similarité proportionnelle. En effet, outre une légère préférence pour l'in-octavo par rapport à l'in-12 ainsi qu'un plus grand nombre d'in-folios, les auteurs optent pour des formats généralement similaires à ceux des libraires-éditeurs.

En plus du format, la typographie est certes une caractéristique importante puisqu'elle influence tant l'expérience de lecture que le coût de production. Le choix du caractère ne détermine pas seulement la taille ou l'épaisseur du livre, mais aussi les frais de main d'œuvre : un livre plus petit avec des caractères plus menus coûtera moins cher en papier, mais il faudra payer le compositeur à un tarif supérieur en raison du travail et de la minutie requis⁴⁴. En effet, dans les *Anecdotes typographiques* (1762) de Nicolas Contat, on apprend le grand écart entre le tarif par feuille payé au compositeur selon la grosseur du caractère. Alors que celui-ci recevra, au minimum, 3 livres 10 sols pour le gros romain, 5 livres pour le St-Augustin, 6 livres pour le cicéro et 10 livres pour le petit romain, il recevra au moins 20 livres pour une feuille en petit texte⁴⁵.

En ce qui concerne le type de caractère, les livres édités à compte d'auteur ne diffèrent pas non plus de la tendance générale avec une prédominance du cicéro⁴⁶. C'est naturellement grâce à notre enquête matérielle que nous avons pu obtenir ces données qui ne sont pas détaillées dans une simple fiche bibliographique. Afin d'identifier le type de caractère pour chacun des 276 ouvrages, c'est le *Manuel Typographique* de Fournier le jeune qui nous a servi de guide (voir les extraits dans la figure 5.2). Nous avons ainsi décelé une préférence claire accordée aux caractères de type cicéro (dans une proportion de 53%), suivi du St-Augustin (15,8%), du petit romain (7,2%) et du petit texte (6,8%). En outre, étant de

⁴⁴ Dans ses « tarifs d'imprimerie » de 1771, Luneau de Boisjermain le confirme : « Plus le caractère est gros, moins il entre de lettres et d'espaces dans une ligne, moins il faut de temps pour la composer, moins on paie aussi l'ouvrier ». BnF. Ms. Fr. 22069, f° 292 sq.

⁴⁵ Nicolas Contat, *Anecdotes typographiques* (1762), in Philippe Minard, *Typographes des Lumières*, Paris, Champ Vallon, 1989, p. 251.

⁴⁶ Fournier, *Manuel typographique*, op. cit., p. ii.

nature plutôt précise et détaillée, la mention des caractères dans les annonces du *CH* est plutôt rare. Nous avons tout de même repéré cinq annonces (souscriptions exclues) où le type de caractère est mentionné, faisant ainsi figures d'exception. Deux de celles-ci font état de « petits caractères »⁴⁷, une des « caractères de Didot le jeune »⁴⁸ et les deux autres de types plus spécifiques, soit le cicéro pour le *Dictionnaire universel des Sciences, morale, économique, politique & diplomatique* de Robinet⁴⁹ et le petit romain pour le *Tableau historique de la noblesse* de Waroquier de Combles⁵⁰.

⁴⁷ *Le Produit & le droit des communes* de Lefèvre de la Maillardière (*CH*, 23-02-1782, art. 4) et *Le Produit et le droit des communes et autres biens, ou l'encyclopédie rurale, économique et civile* de Bachmann (*CH*, 28-12-1782, art. 19).

⁴⁸ *Morale di Motè* de Curioni (*CH*, 19-02-1785, art. 11).

⁴⁹ *CH*, 30-01-1779, art. 2.

⁵⁰ *CH*, 15-05-1784, art. 11.



Figure 5.2: Comparaison de trois différents types de caractères dans le *Manuel typographique* de Fournier.

Parmi les livres que nous avons examinés, le format in-8° en caractères cicéro est donc le choix le plus populaire. Quelles raisons peuvent expliquer cette popularité? La préférence accordée à l'octavo, un format ni trop grand ni trop petit, est déjà manifestée par Voltaire qui exige que son *Oedipe* de 1719 soit « imprimé en octave avec dignité et avec soin⁵¹ ». En examinant les chiffres fournis par l'imprimeur Couret de Villeneuve en 1797⁵², on constate par ailleurs que l'in-octavo en caractère cicéro représente un choix avant tout

⁵¹ Cité dans Roger Laufer, « Les espaces du livre », *op. cit.*, p. 158.

⁵² La date du manuscrit n'est pas certaine. Alors que Minard indique pour le *Barême* l'année 1797 (*Typographe des lumières*, *op. cit.*, p. 37) tout en ajoutant la possibilité que ce soit plutôt 1799 (note 7 p. 190), Wallace Kirsop le situe en 1793 (« Les mécanismes éditoriaux », in Chartier et Martin, *Histoire de l'édition française*, *op. cit.*, t. 2, p. 15-34 (p. 25)).

esthétique. Grâce aux données fournies par Couret, il est en effet possible d'estimer le coût de production pour chaque format selon le type de caractères utilisé. À chacune des options possibles et courantes, l'in-8° en cicéro, par exemple, le *Barême typographique* indique le nombre de lignes par page puis le nombre de lettres par ligne, par page et par feuille. Nous retrouvons ensuite le tarif de composition à la feuille, le coût d'impression pour mille feuilles « recto et verso » ainsi que divers autres frais comme le papier, les « étoffes »⁵³ ainsi que les frais de magasin⁵⁴. À l'aide de ces précieuses données, particulièrement le coût pour l'impression de 1000 feuilles, il devient possible de comparer l'édition d'un même texte dans divers formats.

Afin d'établir cette comparaison, nous prenons arbitrairement pour objet de référence un livre de 200 pages de format in-octavo et de caractère cicéro. Selon le *Barême*, cet ouvrage sera composé de 1564 caractères par page, pour un total de 312 800 caractères⁵⁵, et son coût d'impression pour 1000 feuilles (ou 16 000 pages) sera de 45 livres 6 deniers. En supposant un tirage de mille copies⁵⁶, soit 200 000 pages, le coût total d'impression revient, selon nos calculs⁵⁷, à 562 livres, 16 sols et 3 deniers. Comme nous pouvons le constater dans le tableau suivant (5.4), une différence de coût significative sépare quelques-uns des formats. Puisqu'une portion considérable des coûts d'impression est réservée au papier, il n'est pas surprenant que la même longueur de texte en format in-folio (même si ce livre, avec les

⁵³ « En imprimerie, on entend par le mot d'étoffes, les objets qui servent continuellement à l'entretien du mouvement de l'imprimerie et qui par l'usage journalier s'atténuent et se réduisent à zéro, après quelque temps de service ». BnF. Ms. N.A.F. 4664 f° 52v°, Couret de Villeneuve, *Barême typographique*.

⁵⁴ Les frais de magasin désignent : « ce qu'il en coûte, pour tendre, détendre, mettre en rame, ou assemblage des feuilles de l'ouvrage que l'on veut mettre en paquets, ou garder en magasin ». Couret de Villeneuve, *Barême typographique*, *op. cit.*, f° 12v°.

⁵⁵ Couret de Villeneuve, *Barême typographique*, *op. cit.*, f° 29v°.

⁵⁶ Il s'agit du tirage minimum généralement en vigueur « en raison des soins qu'on exige ou des difficultés qui se rencontrent dans l'exécution », *Ibid.*, f° 11v°.

⁵⁷ Une livre équivaut à 20 sols ou 240 deniers.

caractères en gros romain, ne serait composé que de 91 pages) coûte plus de 200 livres supplémentaires à produire comparativement à l'in-8° en cicéro, par exemple.

Tableau 5.4 : Les coûts liés à l'impression de mille exemplaires d'un même texte dans différents formats et caractères selon le *Barème typographique* de Couret de Villeneuve

Format	Caractères	Lignes/page	Nombre de caractères/page	Nombre de pages/livre*	Coût total pour 1000 copies*
In-folio	Gros romain	48	3456	91	766 l. 13 s. 6 d. ⁵⁸
In-8°	Cicéro	34	1564	200	562 l. 16 s. 3 d.
In-12°	Petit Romain	39	1638	191	469 l. 10 s. 10 d. ⁵⁹
In-12°	Cicéro	31	961	326	601 l. 14 s. 10 d. ⁶⁰

*Nombres résultant de nos propres calculs

Puisqu'un auteur n'hésitera généralement pas entre le très grand in-folio et l'octavo, il est certainement plus intéressant de comparer notre ouvrage de référence avec les autres options alors populaires. Ce faisant, nous constatons que les deux autres formats alors privilégiés, soit l'in-12 en petit romain ou l'in-12 en cicéro, présentent surtout des désavantages d'ordre esthétique et matériel. En effet, à première vue, l'in-12 en petit romain semble une alternative particulièrement intéressante, étant considérablement moins coûteuse (avec une économie de 93 livres pour mille copies) et contenant un nombre de pages légèrement inférieur (191 pages par volume au lieu de 200). La grande différence réside donc dans la taille réduite des caractères, qui rend la lecture moins agréable. Il est aussi pertinent de noter qu'avec une épaisseur similaire, l'in-8° sera plus maniable que l'in-12, rendant la manipulation plus plaisante pour le lecteur. En ce qui concerne l'in-12 en cicéro, l'avantage réside encore plus clairement dans le résultat matériel : alors que le coût de production est sensiblement plus élevé (une différence de trente-neuf livres), c'est le nombre de pages qui constitue certainement la plus grande différence. En effet, comparativement à l'in-8°, l'in-12

⁵⁸ Dans Couret de Villeneuve, 1 000 feuilles (4 000 pages) coûtent 33 livres 14 sols (*Barème typographique, op. cit.*, f° 24).

⁵⁹ 1000 feuilles (24 000 pages) coûtent 59 livres (*Ibid.*, f° 31v°).

⁶⁰ 1000 feuilles (24 000 pages) coûtent 44 livres 6 sols. Couret de Villeneuve, *Barème typographique, op. cit.*, f° 31.

en cicéro entraîne un nombre beaucoup plus élevé de pages (325 au lieu de 200) et donne lieu à un livre lourd, épais et plus difficile à tenir en lisant.

On constate donc que le choix le plus économique pour l'impression d'un même texte est sans doute l'in-12 en petit romain. En conséquence, la préférence que les auteurs accordent à l'in-8° en cicéro semble davantage résulter d'une conscience matérielle et esthétique et des standards auxquels les lecteurs du XVIII^e siècle peuvent également s'attendre. Depuis 1660, la période la plus médiocre en terme de qualité selon Roger Laufer, la présentation matérielle des livres ne cesse de s'améliorer, principalement grâce à un nouveau marché de lecteurs et l'initiative privée à la recherche de beaux livres⁶¹. Il est intéressant de constater que les auteurs qui financent eux-mêmes la publication de leurs œuvres adhèrent également à ce courant esthétique en dépit d'options économiquement plus avantageuses.

5.2.3 Le papier et la reliure

Après le format, le papier utilisé est certainement un facteur important dans le coût d'impression. La proportion des dépenses totales qui est consacrée au paiement du papier, toujours considérable, varie toutefois selon la qualité de celui-ci, et surtout selon le tirage. De fait, une fois les frais de composition payés, seuls les coûts liés au travail des pressiers et au papier augmenteront. Il n'est donc pas surprenant que le prix du papier soit si important dans l'impression d'une œuvre comme l'*Encyclopédie*, un exemple souvent cité⁶². Pour la première édition de Panckoucke en 1777, Robert Darnton a en effet calculé de lourds frais liés au papier : pour un tirage de 4000 exemplaires à 126 livres la feuille, 72 livres sont réservés au papier, représentant 57% des coûts⁶³. Dans le cas d'un tirage plus modeste,

⁶¹ Laufer, « Les espaces du livre », *op. cit.*, p. 157-58.

⁶² Notamment par W. Kirsop, « Les mécanismes éditoriaux », *op. cit.*, p. 27.

⁶³ Robert Darnton, *The Business of Enlightenment. A Publishing History of the Encyclopédie 1775-1800*, Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts) et Londres, 1979, p. 185.

cependant, cette proportion est nécessairement appelée à baisser. Selon les chiffres de Couret de Villeneuve, pour mille feuilles d'un in-octavo en cicéro, il faut déboursier 45 livres 6 sols, duquel montant 17 livres sont réservées au papier, ce qui représente 37% des coûts⁶⁴. La qualité jouant également sur les frais totaux, il faut préciser que Panckoucke imprime, autant que possible, « sur beau papier d'Auvergne » à plus de 9 livres la rame⁶⁵. Quelque vingt ans plus tard, le papier qu'utilise Couret, qui est probablement assez commun, ne coûte que 8 livres la rame⁶⁶. Même si nous avons raison de penser que la plupart des livres publiés à compte d'auteur ne bénéficient pas d'un tirage particulièrement grand, principalement en raison de leur nature⁶⁷, la qualité du papier demeure un enjeu important. Le choix du papier constitue en effet, tout comme le choix du format et des caractères, une décision éditoriale centrale au processus de publication entrepris par les auteurs et un bon indicateur de la qualité matérielle de leurs ouvrages.

Par ailleurs, si on pense que l'auteur qui édite à ses frais a généralement un mot à dire sur le papier utilisé, il arrive aussi que ce soit tout simplement lui qui le fournisse à l'imprimeur, contrôlant du fait même la qualité ainsi que les coûts. En effet, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, il ne semble pas rare qu'un auteur achète directement son papier chez un papetier qui livrera sa marchandise à l'imprimeur. C'est notamment le cas de Philippe Hernandez qui écrit à Malesherbes comment il s'est trouvé un papetier qui lui

⁶⁴ Couret de Villeneuve, *Barême typographique*, *op. cit.*, f° 29v°. Pour mille exemplaires, il faut deux rames de papier (dans ce cas-ci à 8 livres la rame) ce à quoi Couret ajoute une livre pour « frais de magasin pour deux rames », faisant un total de 17 livres.

⁶⁵ Darnton, *The Business of Enlightenment*, *op. cit.*, p. 565 et 569.

⁶⁶ Couret de Villeneuve, *Barême typographique*, *op. cit.*, f° 29v°. Dans ses *Anecdotes typographiques* de 1762, Contat énumère trois prix différents selon la sorte de papier, soit du papier à 6 livres 10 sols, 7 livres 10 sols ou 9 livres par rame. Minard, *Typographe des lumières*, *op. cit.*, p. 254.

⁶⁷ Comme nous l'avons vu, une grande partie des œuvres éditées à compte d'auteur est en fait composée de traités techniques pour lesquels le marché de lecteurs n'est pas particulièrement grand. Par exemple, dans l'édition du 26 avril 1783 du *Catalogue hebdomadaire*, Bergeret annonce un tirage limité à seulement 200 exemplaires de sa *Phytonomatotechnie universelle, c.a.d. l'art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères*.

« fournira tout le papier nécessaire [...] »⁶⁸. Lors de la vente du *Calendrier des Héros* publié par son auteur De Gency et racheté par son imprimeur pour faute de paiement en 1771, on apprend comment plusieurs types de papier sont envisagés pour l'ouvrage « [...] tiré à quatre mille exemplaires contenant vingt-neuf feuilles, plus cent quarante rames de papier couronne moyenne, & quatorze rames de couronne fine [...] »⁶⁹. Dans un même esprit, en faisant affaire avec le marchand de papier Deslauriers, Antoine Maugard s'assure d'une bonne variété de papiers. Pour l'impression des *Remarques sur la Noblesse*, il commande notamment du papier fin d'Essonne à 13 livres la rame et du papier ordinaire de Limoge à 12 livres, mais également du papier d'Angoulême à 16 livres et même du papier Vélín à 40 livres la rame. La majorité est toutefois imprimée sur le papier d'Essonne puisqu'il en paie 60 rames pour un coût total de 1409 livres⁷⁰. Un auteur particulièrement attaché à la présentation matérielle veillera ainsi au choix de multiples détails reliés au papier et aux caractères. Afin de mieux contrôler ses éditions, La Beaumelle écrit d'ailleurs à Marc Fraissinet à Amsterdam :

Je vous serois bien obligé de m'en envoyer des échantillons [de papier], avec la note respective de leur prix & grandeur. Je voudrois surtout de ceux qui sont entre 4 et 6 L la rame. Je souhaiterois aussi savoir combien couteroit une feuille d'impression en petit caractere romain avec des interlignes in 12 \ tirée au nombre de trois mille exemplaires, & si l'on ne pourroit pas se flatter d'un rabais de la part de l'imprimeur supposé qu'on lui emploiat toutes ses presses pendant 3 ou quatre mois de suite. Je vous prie de tirer des éclaircissemens détaillés du papetier & de l'imprimeur. Je voudrois avoir un échantillon ~~de la~~ des 3\ plus belles impressions en petits caractères mais pourtant de différente hauteur⁷¹.

⁶⁸ BnF, Ms. Fr. 22141 (147), Lettre de Hernandez à Malesherbes, 7 novembre 1758.

⁶⁹ BnF, Ms. Fr. 21824, f° 117.

⁷⁰ AP, D5B6, 3737, f° 2, Registre pour servir à inscrire tout ce qui peut avoir relation à mes travaux littéraires, [signé] Maugard.

⁷¹ De La Beaumelle, *Correspondance*, vol. 5, *op. cit.*, lettre de La Beaumelle à Marc Fressinet, Paris, 23 mars 1753, p. 327. Dans sa réponse, Fressinet indique à l'auteur qu'il n'y a malheureusement pas de papier « sy bon prix que vous marqués », que « [l']On donne simplement un pour cent de rabais pour le comptant [...] ». Lettre de Marc Fressinet, Amsterdam, 5 avril 1753, *ibid.*, p. 355. Nous avons reproduit fidèlement la transcription, y compris les ratures.

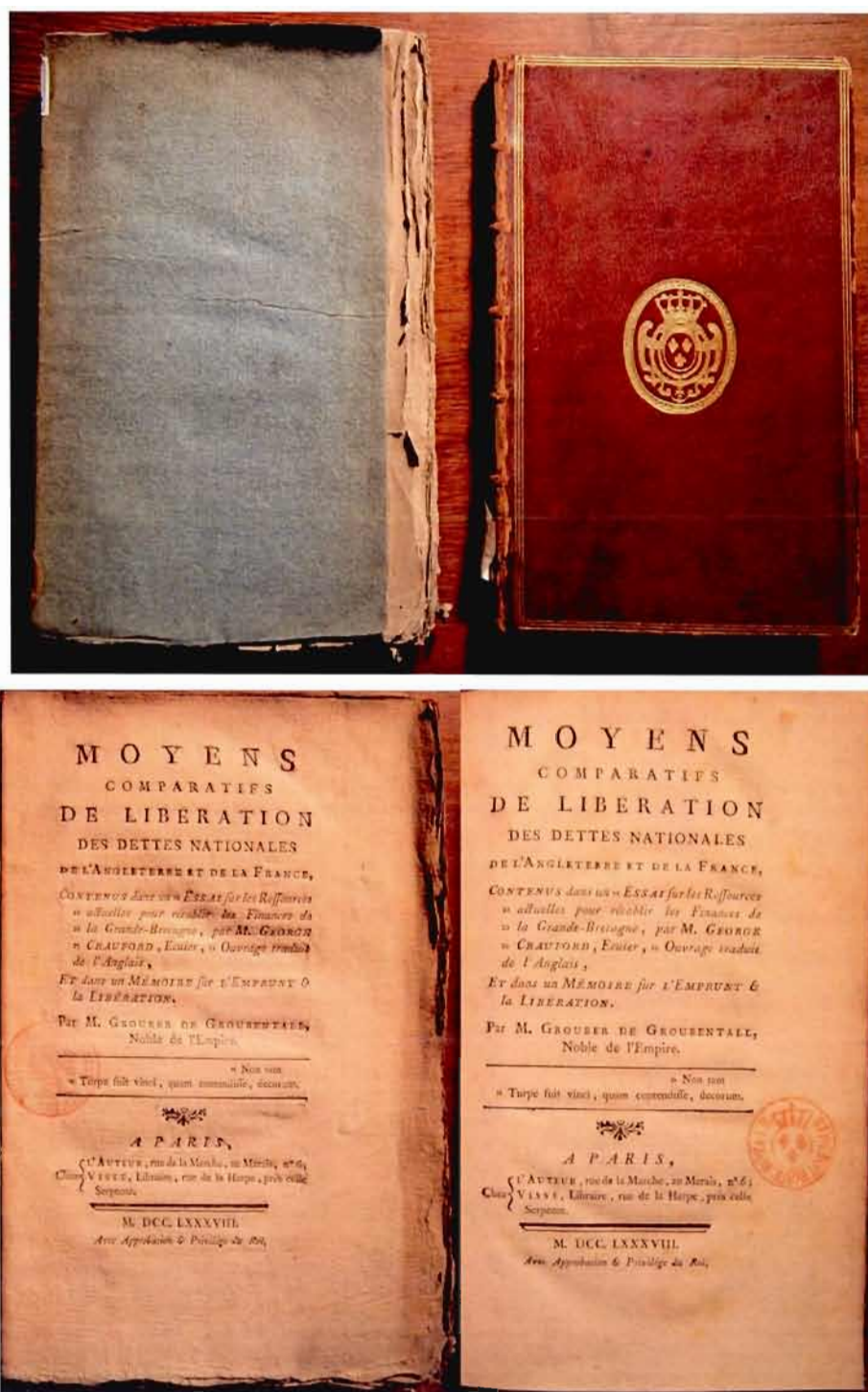
Les auteurs qui auront payé davantage afin d'obtenir une qualité supérieure de papier voudront possiblement le mentionner dans une annonce de périodique. En fait, nous ne retrouvons pas beaucoup de spécifications quant au papier dans le *CH*, soit dans 3,16% des annonces pour l'ensemble de la période 1763 à 1789. Les libraires ne semblent pas davantage enclins à faire la promotion du papier. Quoique cette caractéristique soit davantage présente chez les libraires en 1787 (dans une proportion de 2,06% contre seulement 0,26% chez les auteurs), elle est néanmoins présente à un niveau similaire pour l'année 1782 (à 4,8% pour les libraires contre 4,28% pour les auteurs). En fait, les auteurs mentionnent habituellement la nature du papier surtout pour en vanter les mérites, tel que De Sonnerat qui, comme nous avons vu dans un exemple plus haut, utilise trois sortes de papier supérieur : le « grand papier d'Hollande », le « papier de France » et le « grand raisin de Hollande »⁷².

Le fait d'utiliser plusieurs types de papier peut s'expliquer par les différentes fonctions des exemplaires produits. Tout d'abord, il est pertinent de rappeler les obligations du dépôt légal, instauré par François 1^{er} en 1537, qui oblige le don d'un certain nombre de copies de tous les livres produits en France à la bibliothèque royale (maintenant partie de la BnF). Dès 1704, le dépôt obligatoire inclut en effet le don de huit copies d'un nouveau livre, soit deux pour la bibliothèque du roi, une pour le Cabinet du Louvre, une pour le chancelier, une pour le censeur et trois pour la corporation des libraires⁷³. Cette clause, incluse dans le privilège d'impression, est accompagnée de l'obligation de fournir des exemplaires faits avec « beau papier & beaux caractères ». Afin de remplir cette exigence, il n'est pas rare d'imprimer quelques exemplaires, dédiés au dépôt légal ou à des mécènes, sur du papier de qualité supérieure au reste du tirage. Par ailleurs, un libraire ou un auteur peut choisir d'imprimer un certain nombre d'exemplaires sur « papier supérieur » ou « papier de Hollande » pour les vendre ensuite à prix fort aux amateurs de beaux ouvrages.

⁷² *CH*, 1783-02-08, art. 20.

⁷³ Robert Estivals, *Le dépôt légal sous l'Ancien Régime de 1537 à 1791*. Paris, Librairie Marcel Rivière et cie, 1961, p. 37.

La variabilité en qualité du papier pour un même ouvrage signifie que les exemplaires retrouvés dans les collections de la BnF ne représentent pas nécessairement tous les autres issus de la même édition. Afin de pallier cette difficulté, il nous a été possible, dans quelques cas, de consulter plus d'un exemplaire d'une même édition afin de noter les variations matérielles. Par exemple, nous avons pu examiner deux copies d'un ouvrage de Grouber de Groubental, la première assortie de la reliure royale et faite de beau papier et la deuxième simplement brochée et en papier clairement inférieur (voir les figures 3.3 à 3.5). Au sein de l'échantillon, une proportion significative des livres observés (30%) sont munis d'une reliure royale ou nobiliaire et donc possiblement imprimés sur du papier supérieur spécialement pour le dépôt légal ou pour donner à titre de faveur.



Figures 5.3 à 5.5 : Deux copies des *Moyens comparatifs de libération des dettes nationales de l'Angleterre et de la France* (1788) de Grouber de Groubentall.

La proportion des livres reliés que nous avons examinés, surtout ceux munis de la reliure royale, viennent donc possiblement améliorer la qualité générale de l'échantillon obtenu. En fait, si l'on prend en compte les données recueillies du *CH* – bien qu'elles ne soient présentes que pour le cinquième des annonces –, les livres « chez l'auteur » sont vendus plus souvent brochés que reliés à près de 85% contre 15%. Quelques annonceurs (9,5%) donnent également le choix entre l'ouvrage relié ou broché à différents prix lorsque celui-ci n'est pas tout simplement offert « en feuilles »⁷⁴. Cependant, parmi notre échantillon, seulement 27,3% des ouvrages observés sont brochés puisqu'une bonne partie des livres achetés brochés sont ensuite reliés chez le relieur. En gardant à l'esprit tous ces paramètres, il est néanmoins intéressant de relever les différents niveaux de qualité quant au papier dans les exemplaires observés.

En se fondant sur l'aspect général du papier et quelques caractéristiques telles que la couleur, la souplesse, la texture, l'épaisseur et l'uniformité, nous avons pu classer les ouvrages dans différentes catégories. Bien que ce classement ne puisse être autre que suggestif, il aide tout de même à donner une idée d'ensemble sur la qualité matérielle. Ainsi, nous avons jugé la qualité du papier « bonne ou excellente » pour la majorité des ouvrages (66,7%), « moyenne ou ordinaire » pour 20,9% et « inférieure » pour 12,4% des exemplaires. En ce qui concerne cette dernière catégorie, des caractéristiques claires nous ont servi d'indicatif telles que le papier bleuté, rigide et dans lequel les caractères forment un relief marqué, caractéristique touchant 23% des livres faits de papier dit mauvais. Nous constatons ainsi une bonne qualité du papier dans la plupart des livres observés.

5.2.4 Les illustrations

L'ajout d'illustrations à une œuvre est bien certainement un critère esthétique d'importance. Alors qu'au XVII^e siècle les libraires-imprimeurs soucieux des coûts d'impression optent le plus souvent pour un simple frontispice ornementé ou l'ajout d'un

⁷⁴ « En feuille » signifie ni broché, ni relié. C'est le cas dans dix annonces.

portrait, au siècle suivant, alors que se développe un lectorat plus exigeant, les illustrations et les ornements deviennent plus utilisés⁷⁵. En fait, comme l'exprime A. Bassy :

Voulue par l'éditeur, souhaitée le plus souvent par l'auteur, l'illustration remplit, dans le livre, une fonction économique. Elle prend tous les caractères d'une plus-value. Sa valeur initiale, plus qu'une valeur esthétique ou idéologique, est une valeur d'échange. Résultat d'un choix éditorial inscrit dans une logique économique, elle atteste des efforts entrepris, à chaque époque, pour ajuster le produit à la consommation potentielle⁷⁶.

L'ajout de figures peut toutefois s'avérer onéreux : il faut penser à la rémunération du dessinateur, du graveur (qui n'est pas nécessairement la même personne), puis l'impression des images sur une presse séparée. Par exemple, A. Bassy a trouvé les tarifs de 24 à 36 livres par dessin (ce qui n'inclut pas la gravure) pour *l'Histoire naturelle* de Buffon qui contient près de deux milles planches⁷⁷.

Valeur ajoutée indéniable, l'illustration est très importante pour beaucoup d'auteurs en charge de leur édition. Par exemple, dans le *Mémoire sur la Chine* que d'Anville publie à son compte en 1776, l'auteur écrit à propos de la qualité de ses cartes : « Je fais assurément grand cas de ce qui sortira du burin d'un artiste habile, & il y paroît assez par l'attention que j'ai eue de ne confier la gravure de mes Cartes qu'au plus habile qui me fût connu »⁷⁸. Les planches sont toutefois chères à produire, particulièrement pour un auteur aux ressources limitées. Le fameux neveu de Rameau écrit d'ailleurs sur un ton ironique dans un encadré de sa *Raméïde* (voir figure 5.6) l'impossibilité pour lui d'ajouter une estampe, car les « graveurs sont trop chers & trop lents [...] »⁷⁹. Buc'hoz se ruine par ailleurs à la publication de plus de

⁷⁵ Alain-Marie Bassy, « Le texte et l'image », in Chartier et Martin, *Histoire de l'édition française*, op. cit., p. 173-200 (p. 181).

⁷⁶ *Ibid.*, p. 190.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 177.

⁷⁸ D'Anville, *Mémoire de M. d'Anville sur la Chine*, Pékin et se trouve à Paris, l'auteur, 1776, p. 46.

⁷⁹ Rameau, *La Nouvelle Raméïde : poëme revu, corrigé et presque refondu par M. Rameau, fils et neveu deux grands hommes qu'il ne fera pas revivre*, Amsterdam, s.n., 1766, s.p.

deux milles planches pour son *Histoire des trois règnes de la nature*⁸⁰. Pour la production des deux cents planches nécessaires à son *Histoire naturelle de la Lorraine*, l'auteur reçoit toutefois de l'aide de mécènes généreux, mettant l'accent sur les coûts exorbitants qui y sont reliés⁸¹. Plusieurs auteurs ne se laissent toutefois pas arrêter par les motifs économiques comme Jaillot qui se dit prêt à « sacrifier toute considération personnelle à l'utilité publique » afin d'offrir un grand nombre de planches dans son ouvrage⁸². Et ces planches sont également souvent choisies avec grand soin, comme l'exprime Cholet de Jetphort qui, « Pour rendre le Frontispice plus piquant encore & plus analogue au Recueil, [...] choisira dorénavant pour sujet de la Gravure, la Pièce qui paraîtra prêter davantage au crayon de l'Artiste célèbre, chargé du dessin »⁸³.

⁸⁰ Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation sur l'Histoire générale du règne végétal et sur les catastrophes malheureuses de cet ouvrage*, Paris, Buc'hoz, s.d.

⁸¹ Buc'hoz, *Dissertation sur les travaux immenses de M. Buc'Hoz, Médecin, sur le peu de récompenses qu'il en a reçu. & sur les avantages qui en ont résulté à ses ennemis*, Paris, l'auteur, s.d.

⁸² Jaillot, *Recherches critiques historiques et typographiques sur la Ville de Paris, depuis ses commencemens connus jusqu'à présent; avec le Plan de chaque quartier*, Paris, l'auteur, 1775, p. xxiii.

⁸³ Cholet de Jetphort, *Étrennes lyriques, anacréontiques pour l'année 1781*, Paris, l'auteur, 1781, « avis », s.p.

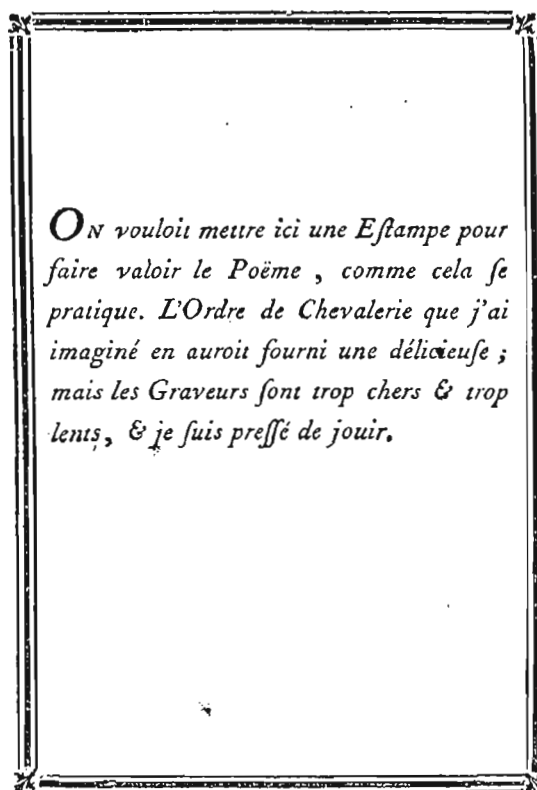


Figure 5.6 : Page tirée de *La Nouvelle Raméide* de Rameau.

L'ajout d'images est également naturellement lié au type d'œuvre. Alors qu'elles sont plutôt accessoires pour les œuvres littéraires, elles deviennent souvent nécessaires pour les ouvrages à caractère technique ou scientifique⁸⁴. Parmi les livres de notre analyse matérielle, soixante-six comportent des images (24,5% du total) et de ceux-ci, 66% font

⁸⁴ L'importance de conjuguer l'analyse matérielle à celle du contenu a d'ailleurs été récemment mise de l'avant afin de réellement considérer le livre sous toutes ses dimensions. À cet effet, Dominique Kalifa écrit : « S'il est évidemment nécessaire de multiplier les mises en gardes, de rappeler notamment qu'aucune représentation ne peut être dissociée des conditions ou des contraintes matérielles qui pèsent sur sa production ou son usage social, de réaffirmer que les logiques qui commandent les textes concordent rarement avec celles qui gouvernent les pratiques, il me semble essentiel que les historiens ne se coupent pas des analyses en termes de contenus ». Dominique Kalifa, « L'imprimé, le texte et l'historien : vieilles questions, nouvelles réponses ? », *Romantisme*, 143 (2009), p. 93-99 (p. 98).

partie de la catégorie des arts et sciences alors que le reste (33%) est associé à l'histoire et surtout à la géographie. De ces soixante-six ouvrages, quarante renferment également des gravures de grand format (pliables) et quatorze comportent de la couleur. Si on se fie plutôt aux données compilées dans la liste de la BnF, nous retrouvons la mention de planches pour 105 ouvrages (21,4% du total) parmi lesquels il ne s'agirait que d'un portrait pour 17 ouvrages. La couleur n'a quant à elle été répertoriée que pour seize ouvrages (15,2%) donnant une proportion moindre que dans notre propre analyse matérielle. À part les mentions de planches, on compte également parmi les livres répertoriés grâce au catalogue de la BnF 17 ouvrages avec des tableaux et sept comprenant des partitions gravées. Ainsi, même si elle concerne au plus un quart de la production à compte d'auteur, l'illustration demeure un indicatif intéressant du soin particulier que plusieurs auteurs donnent à leur ouvrage.

Les données collectées dans le *Catalogue hebdomadaire* démontrent également une présence significative des figures dans les annonces « chez l'auteur » par rapport aux annonces de libraires-éditeurs⁸⁵. Il s'agit d'une caractéristique qui doit cependant être traitée avec prudence en raison de ce que nous appelons « l'effet Buc'hoz ». En effet, si l'on prend toutes les données en compte, les figures sont mentionnées dans une proportion de près de 23% des annonces, parmi lesquelles 43% sont dites enluminées. En considération du grand nombre d'annonces publiées par Buc'hoz, il n'est pas rare que celles-ci viennent influencer les données, et particulièrement pour la présence de figures coloriées. Si l'on soustrait Buc'hoz de la base de données, le pourcentage d'illustration descend à 15,7% et la présence de couleur parmi ces figures descend quant à elle de manière très significative à 11%. Malgré la soustraction de Buc'hoz, il s'agit tout de même de proportions nettement supérieures à celles des libraires en 1787 dont les annonces font mention de figures à seulement 9,77% et dont aucune n'est dite enluminée. De surcroît, si l'on compare les données obtenues pour l'année 1782 – année durant laquelle Buc'hoz ne publie qu'une seule œuvre illustrée – on constate à nouveau une plus grande mention des figures chez les auteurs que les libraires

⁸⁵ Il est bien entendu difficile de savoir, grâce à nos seules données, si la mention de figure est systématique lorsque l'œuvre annoncée en contient ou si elle est davantage tributaire de l'effort publicitaire de l'annonceur.

(20,31% contre 14,86%) dont environ le tiers sont enluminées pour les premiers contre 1 seule sur 62 pour les deuxièmes.

5.2.5 La mise en page

Afin d'avoir une idée la plus précise de la qualité d'ensemble des livres de notre étude matérielle, nous avons également pris soin de noter plusieurs caractéristiques pouvant influencer l'expérience de lecture telles que la mise en page, la qualité de l'encre, l'insertion de notes et la présence de défauts. Comme on l'a vu plus haut, le XVIII^e siècle connaît une amélioration significative dans la qualité générale des livres. Grâce à une nouvelle «rhétorique typographique», selon l'expression de Laufer⁸⁶, la mise en page devient plus claire, le texte plus ordonné. Évidemment, tous les détails typographiques qui agrémentent un livre ont leur prix, car plus un texte est espacé, par exemple, plus le livre coûtera cher en papier. Malgré l'impossibilité de comparer ces données avec des études similaires, il est tout de même intéressant d'observer les particularités de ces traits matériels parmi les livres édités à compte d'auteur.

Dans les *Anecdotes typographiques* de Nicolas Contat, il est possible de savoir le coût associé à l'ajout de notes, en marge, en bas de page ou en fin d'ouvrage. Par exemple, le tarif payé au compositeur pour une feuille de format in-12, in-8° ou in-4° de caractère cicéro est de 6 livres 10 sols sans notes, de 7 livres 10 sols avec notes et de 8 livres 10 sols si ces notes sont arrangées sur deux colonnes⁸⁷. Cette différence de coût peut donc devenir significative pour les ouvrages volumineux, et nous avons trouvé des notes (le plus souvent en bas de page) dans 56% des livres observés. Dans un effort de clarté et d'ordre, deux qualités recherchées à l'ère des dictionnaires et encyclopédies, l'ajout d'une table des matières est également un aspect digne de mention et retrouvé dans 127 ouvrages

⁸⁶ Laufer, « Les espaces du livre », *op. cit.*, p. 156.

⁸⁷ Contat, *Anecdotes typographiques*, *op. cit.*, p. 251.

(représentant plus de 46%). Quant à l'errata qui s'assure de l'exactitude du texte, il est présent dans 92 exemplaires (soit près de 34%).

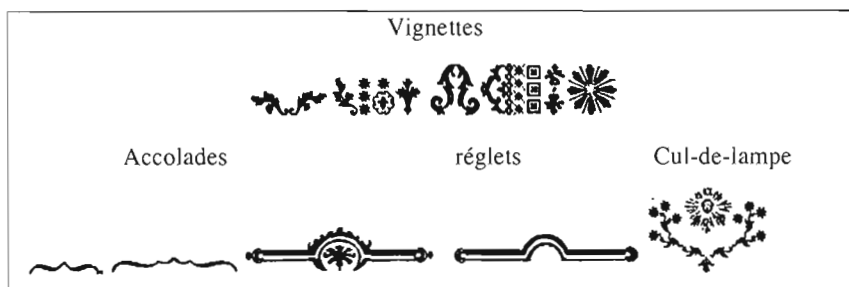
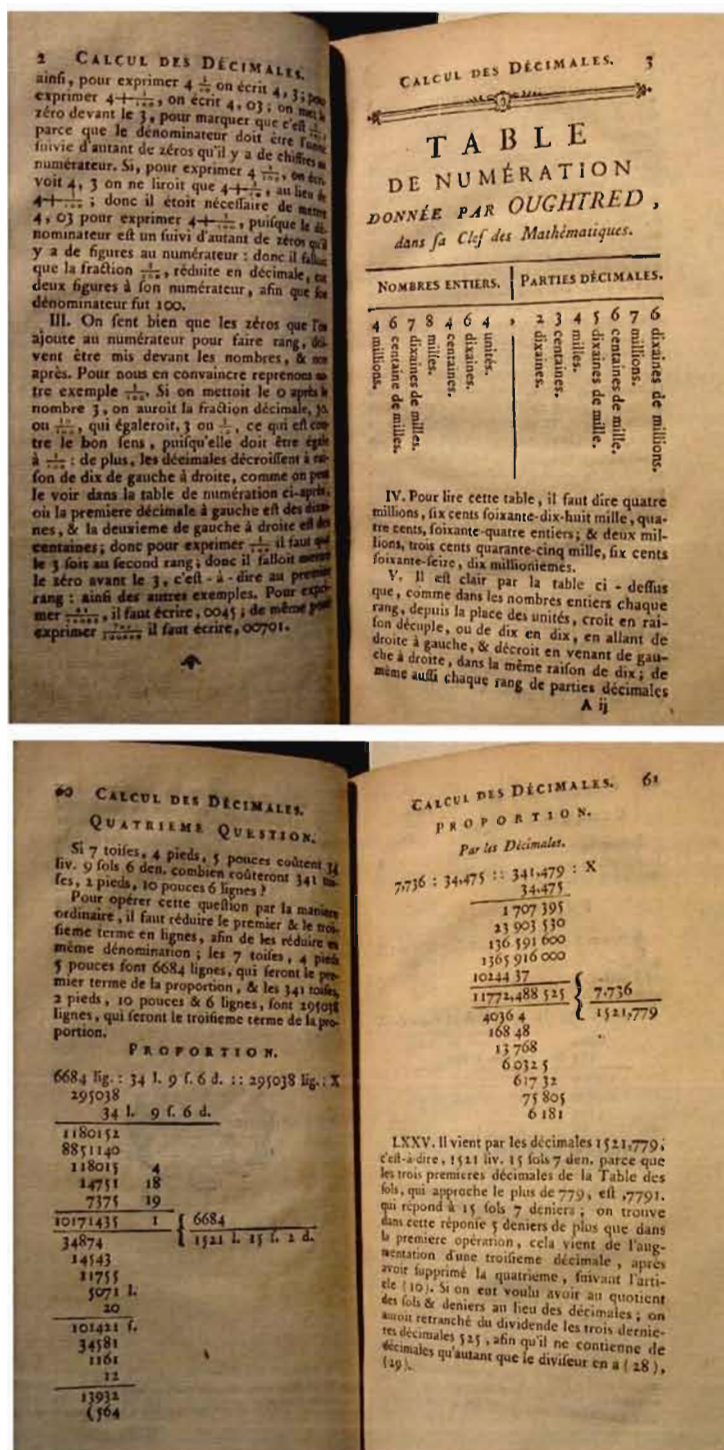


Figure 5.7 : Exemples de vignettes, d'accolades, de réglets et de cul-de-lampe⁸⁸.

En ce qui concerne la mise en page, les livres ont été classés dans trois catégories différentes. Nous avons ainsi trouvé une mise en page « particulièrement soignée » dans 13,6% des cas, « soignée » dans une proportion de 35% et « ordinaire » dans la majorité des cas, soit 51,4%. Pour les livres soignés ou particulièrement soignés, on compte notamment les livres comprenant plusieurs accolades ou réglets (surtout les livres de mathématique et de langues), ceux comportant des tableaux, des notes en marges bien proportionnées, des marges et un texte particulièrement aérés. Nous avons également noté la présence de vignettes et culs-de-lampe (voir la figure 5.7) dans 67,5% des livres (parfois seulement en page titre), montrant bien l'étendue de leur utilisation, même pour les livres dont la mise en page est la plus simple. En considérant des ouvrages dont le texte est disposé de façon particulièrement ordonnée et minutieuse, par exemple dans le livre d'Ouvrier De Lile⁸⁹ (voir les figures 5.8 et 5.9), on peut facilement imaginer les coûts supplémentaires exigés pour la composition.

⁸⁸ Trouvés dans le *Manuel Typographique* de Fournier (*op. cit.*).

⁸⁹ Jean-Claude Ouvrier De Lile, *Calcul des décimales, appliqué aux différentes opérations de commerce, de banque et de finance*, Paris, Libraires associés (et l'auteur), 1775.



Figures : 5.8 et 5.9 Pages du livre d'Ouvrier de Lile.

Ayant à cœur que le texte soit disposé de manière plaisante, certains auteurs sont particulièrement soucieux de la mise en page et en feront la promotion. Dans une annonce du *CH* pour son *Tableau historique de la noblesse*, Waroquier de Combles tient part exemple à spécifier comment le texte est placé sur deux colonnes⁹⁰. Dans le discours préliminaire de son *Essai sur l'histoire générale des Tribunaux des peuples tant anciens que modernes*, Des Essarts explique également comment il a choisi la forme de dictionnaire « pour mettre plus de variété dans notre Ouvrage », dit-il, et parce que « cette forme, beaucoup plus commode que toute autre pour un Ouvrage qui renferme une multitude de traits séparés, réunit encore plusieurs autres avantages qui nous ont déterminé à lui donner la préférence »⁹¹. Dans un cas contraire, une mauvaise planification de la mise en page a également pu amener à des résultats inusités, telle que la *Chronographie* de Barbeu Dubourg qui, malgré la cherté du papier utilisé, est imprimée sur in-folio alors que la composition utilisée est celle d'un in-12 (voir figure 5.10). Il s'agit assurément d'un cas à part, mais néanmoins surprenant, car le prix d'une recomposition ne valait-elle pas le papier ainsi gaspillé ?

⁹⁰ *CH*, 15-05-1784, art. 11.

⁹¹ Des Essarts, *Essai sur l'histoire générale des Tribunaux des peuples tant anciens que modernes, ou Dictionnaire historique et judiciaire Contenant les Anecdotes piquantes & les Jugemens fameux des Tribunaux de tous les tems & de toutes les Nations*, Paris, l'auteur, 1778, p. viii.

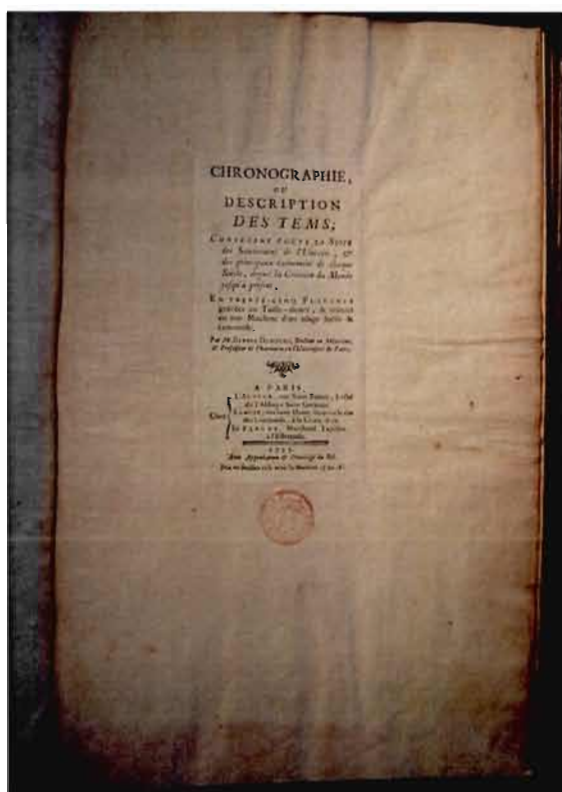


Figure 5.10 : Page de titre de la *Chronographie* de Barbeu Dubourg.

5.2.6 Défauts et corrections

En contraste avec les plus beaux ouvrages, on en retrouve également qui présentent quelques défauts ou irrégularités. Lors de l'impression, plusieurs manipulations peuvent en effet affecter la qualité du livre. Par exemple, l'application d'une couche d'encre trop épaisse – pratique qui vise à faire économiser de l'énergie au pressier qui n'a pas à tirer le barreau aussi fort pour chaque impression – peut facilement causer des taches lorsque l'excès d'encre macule les doigts des ouvriers⁹². Couret de Villeneuve énumère également plusieurs imperfections courantes comme les impressions « doublées », « boueuses » (une encre paraissant « épaisse et sale »), « grises » (une encre trop pâle), « pochées » (des caractères écrasés, sans définition) et « neigeuses » (présence de « petits points blancs qui papillottent

⁹² Minard, *Typographes des lumières*, op. cit., p. 48.

aux yeux »)⁹³. Bien que ces imperfections soient relativement fréquentes, elles ne sont pas très nombreuses parmi les livres que nous avons analysés. En effet, sur les 276 ouvrages, nous avons jugé l'encre « normale » (en concédant de légères variations dans les tons de noir) pour 214 livres, et particulièrement « riche et foncée » pour 24 livres. Nous n'avons donc trouvé que 30 livres qui présentent des imperfections plus marquées, soit 26 ayant une encre inégale et 6 autres dans lesquels il y a présence de taches. Parmi les ouvrages de moindre qualité de notre échantillon, nous trouvons par exemple une copie de la « troisième édition revue et corrigée » de *L'Art de guérir les hernis ou descentes*⁹⁴ (1784), maculée de taches et imprimée sur un papier de mauvaise qualité (voir la figure 5.11).

⁹³ Couret de Villeneuve, *Barême typographique*, op. cit., f° 75.

⁹⁴ Balin, *L'Art de guérir les hernies ou descentes; Ouvrage utile aux personnes attaquées de ces maladies, & dans lequel on trouvera la meilleure méthode de construire les Bandages convenables à leur curation. Troisième édition Corrigée & augmentée d'un Vocabulaire français*, Paris, l'auteur, 1784.

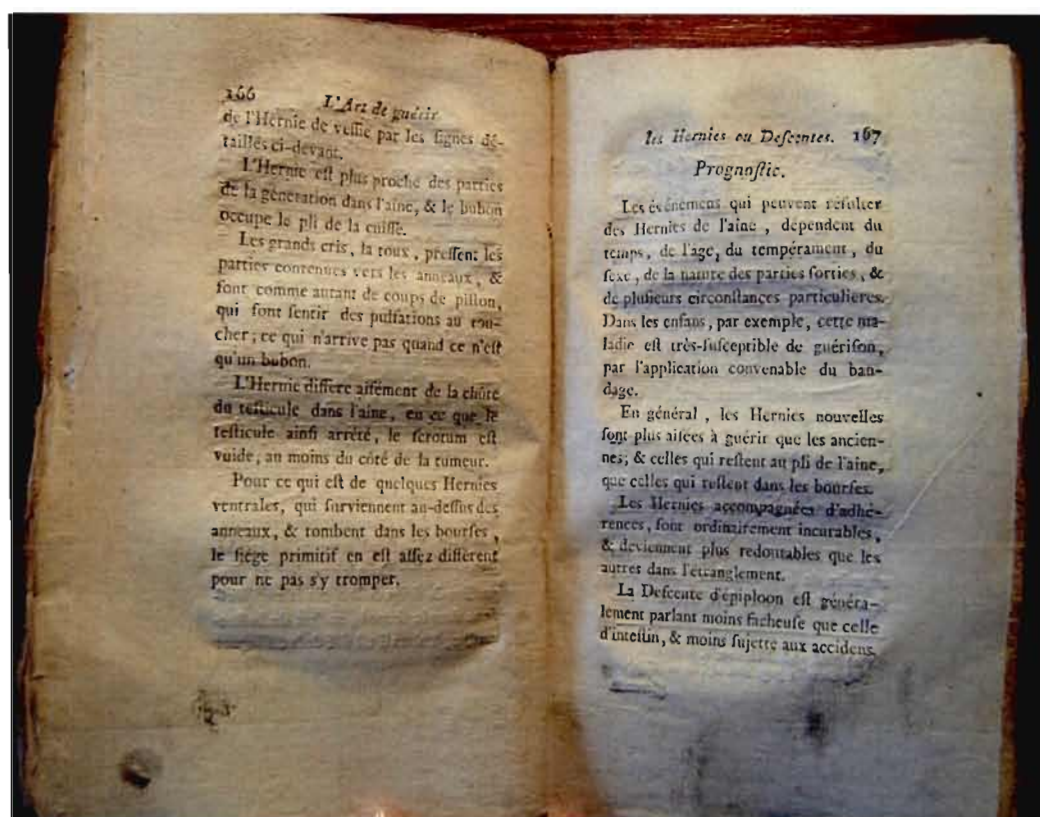
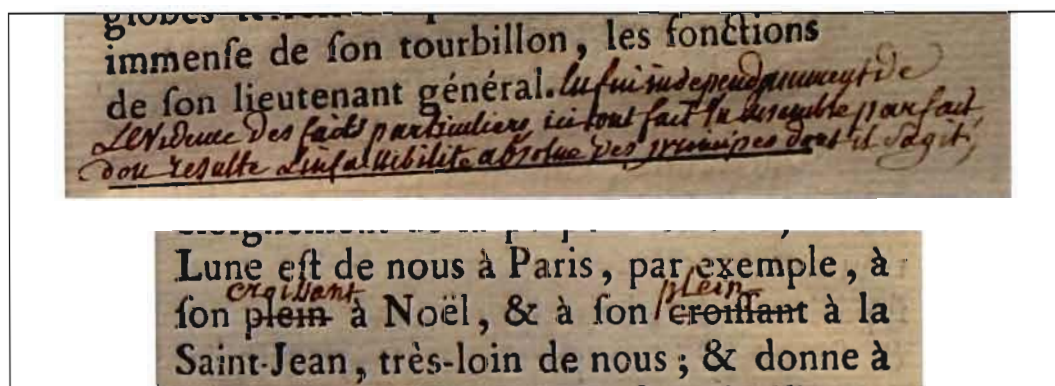


Figure 5.11 : Exemple taché de l'Art de guérir les hernis ou descentes de Balin.

Une autre imperfection facilement identifiable est la correction manuscrite du texte fautif. Trouvées dans près de 10% des livres de notre échantillon, les corrections et les ajouts démontrent possiblement un manque d'attention lors de la composition ou le refus de l'imprimeur d'utiliser davantage de papier pour effectuer toutes les épreuves nécessaires. Cependant, elles sont peut-être également le signe d'une publication effectuée à moindre coût. Nous retrouvons par exemple des corrections et des ajouts dans l'exemplaire de *Découverte des principes de l'astronomie [...] Avec démonstration de l'absurdité de tous les systèmes astronomiques, publiés & enseignés jusqu'à présent* (1784). En effet, comme on le voit dans les figures 5.12 et 5.13, des explications supplémentaires – très probablement celles de l'auteur qui a également appliqué son paraphe à l'exemplaire – ont été rajoutées au texte du premier extrait alors qu'une claire correction est appliquée dans le deuxième extrait.



Figures 5.12 et 5.13 : Extraits montrant les modifications appliquées dans la copie du livre de René Trottier⁹⁵.

5.2.7 D'un extrême à l'autre

Les données collectées grâce à notre enquête matérielle tendent à suggérer une qualité similaire parmi les livres édités à compte d'auteur par rapport à la production en général. Peut-on cependant trouver des aspects matériels qui leur sont propre? En fait, les particularités des livres à compte d'auteur se trouvent possiblement dans les cas extrêmes : d'un côté les ouvrages de qualité largement inférieure aux standards « habituels » (que l'on peut imaginer) d'un libraire parisien bien établi et d'un autre côté, ceux présentant une qualité supérieure pour laquelle peu de libraires seraient prêts à investir. Pour les imprimés de qualité inférieure, on note surtout ceux qui présentent un mauvais papier et plusieurs corrections manuscrites telles que celles que nous venons de voir.

L'exemple le plus frappant d'ouvrage à la qualité inférieure trouvé au fil de notre enquête matérielle est sans contredit celui de Bajolet dans lequel les portions manuscrites sont presque aussi nombreuses que celles imprimées (voir les figures 5.14 et 5.15), une particularité que l'on imagine difficilement retrouver parmi les livres d'un libraire parisien. Ce bref cours de lecture intitulé *Nouvelle méthode d'enseigner à lire, très-simple et très-facile*, est publié en 1772 par le maître d'école Bajolet. Dès la page titre, la typographie

⁹⁵ René Trottier, *Découverte des principes de l'astronomie ... Avec démonstration de l'absurdité de tous les systèmes astronomiques, publiés & enseignés jusqu'à présent*, Paris, l'auteur, 1784, p. 41 et 50.

correcte, la présence d'un grand tableau pliable et la dédicace à un conseiller au Parlement ne présagent pas un ouvrage de qualité particulièrement mauvaise. Les multiples corrections manuscrites trouvées au fil des pages suivantes témoignent cependant d'une réalité toute autre.

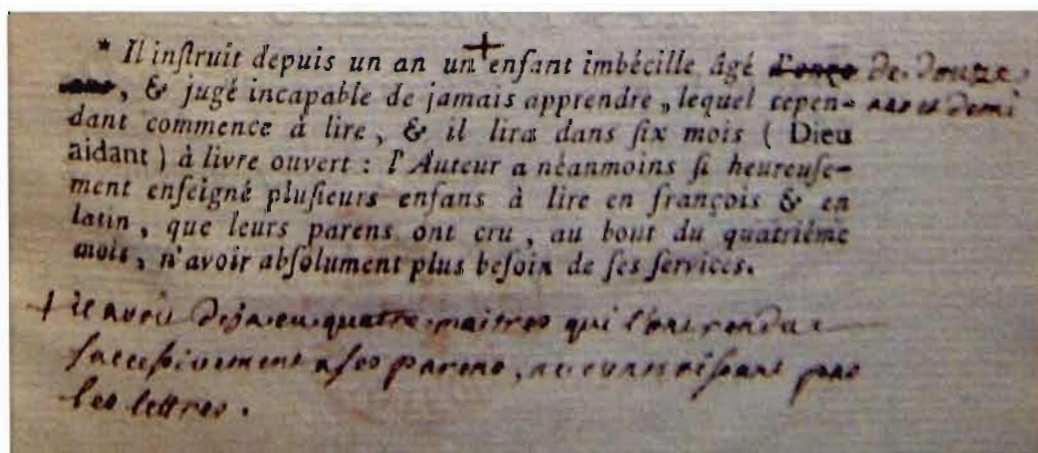


Figure 5.14 : Corrections manuscrites dans le livre de Bajolet.

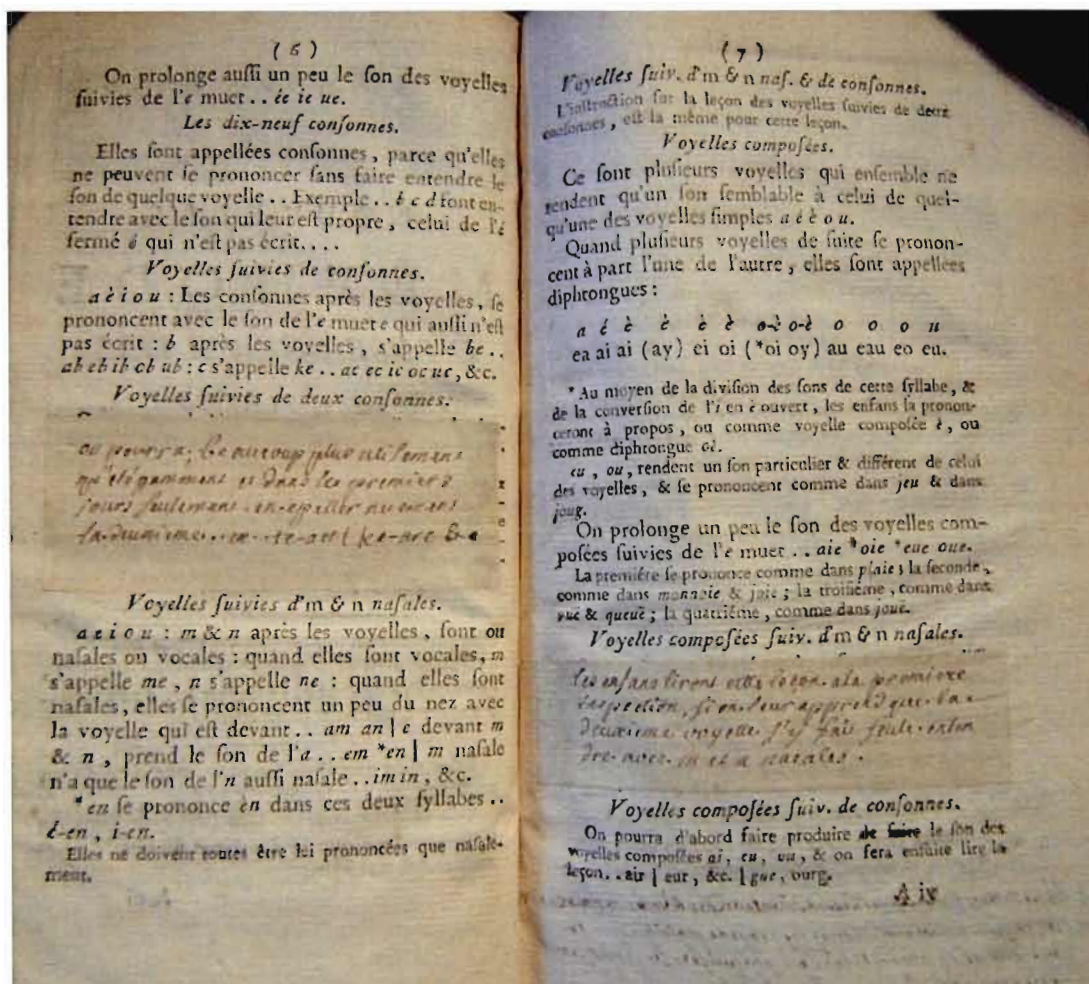


Figure 5.15 : Papillons et corrections manuscrites dans le livre de Bajolet⁹⁶.

La plupart des corrections de ce court ouvrage sont présentées en marge du texte ou sur des papillons collés directement sur les passages fautifs. Par la nature des corrections – par exemple le changement de l'âge d'un enfant à qui il a enseigné – il est clair qu'elles proviennent de l'auteur lui-même. Avec ces multiples corrections (trouvées sur la moitié des pages de ce petit imprimé), Bajolet a probablement amélioré l'exactitude de ses propos, mais

⁹⁶ Comme on peut le lire à la figure, l'auteur ajoute la correction : « de douze ans et demi » et l'explication suivante : « il avoit déjà eu quatre maitres qui l'ont rendu successivement à ses parens, ne connoissant pas les lettres ».

à un fort prix quant à la qualité matérielle de son ouvrage⁹⁷. Presque un hybride entre le manuscrit et l'imprimé, il est facilement concevable comment cette méthode ne puisse se trouver que chez son auteur.

N'ayant trouvé aucune autre copie de cet ouvrage⁹⁸, il est difficile de savoir si ces corrections sont également présentes dans les autres exemplaires produits et vendus tels quels. Normalement, on peut penser que ce genre de copie ne sert qu'à apporter les correctifs nécessaires à une impression subséquente. Dans ce cas-ci, la présence d'un carton serait sans doute inutile, l'ouvrage n'étant déjà composé que d'une seule feuille d'impression. L'entrée associée à cet imprimé dans le *Journal Encyclopédique* de 1772 nous indique tout de même que les rectificatifs sont présents dans d'autres copies puisque l'éditeur du journal explique comment l'auteur « [...] cite en sa faveur, un enfant imbécile, âgé de 12 ans & demi, qui avoit eu quatre maitres, sans pouvoir rien apprendre, & qui lira dans 6 mois à livre ouvert »⁹⁹, des informations seulement comprises dans les ajouts et corrections manuscrites de l'auteur¹⁰⁰. Même s'il est possible qu'il y ait eu une réimpression corrigée la même année, la reliure royale de l'exemplaire que nous avons observé laisse tout de même croire que le livre est présenté tel quel pour le dépôt légal et donc dans sa forme finale. Ce cas extrême, bien que très singulier, démontre probablement ce que les moyens limités d'un auteur ont pu signifier d'un point de vue matériel.

À l'inverse de la *Méthode* de Bajolet, on trouve également parmi les livres édités à compte d'auteur des ouvrages d'une qualité et d'une esthétique très recherchées.

⁹⁷ Au sujet de la correction manuscrite, Wallace Kirsop pose la question : « annotation ou mutilation ? Mise en valeur ou destruction ? » (« Bibliographie matérielle et histoire du livre : quelques réflexions de méthode », *op cit.*, p. 318). Il rappelle à cet effet le double rôle que peuvent avoir certains imprimés sur lesquels il est prévu qu'on écrive. Il s'agit également d'un enjeu étudié par Roger Chartier dans *Inscrire et effacer*, *op. cit.*

⁹⁸ Nous avons cherché dans le Catalogue collectif de France, le catalogue de la British Library et celui des bibliothèques de Harvard, sans succès.

⁹⁹ *Journal Encyclopédique*, Année 1772, tome VIII, partie II, Bouillon, Impr. du Journal, p. 297.

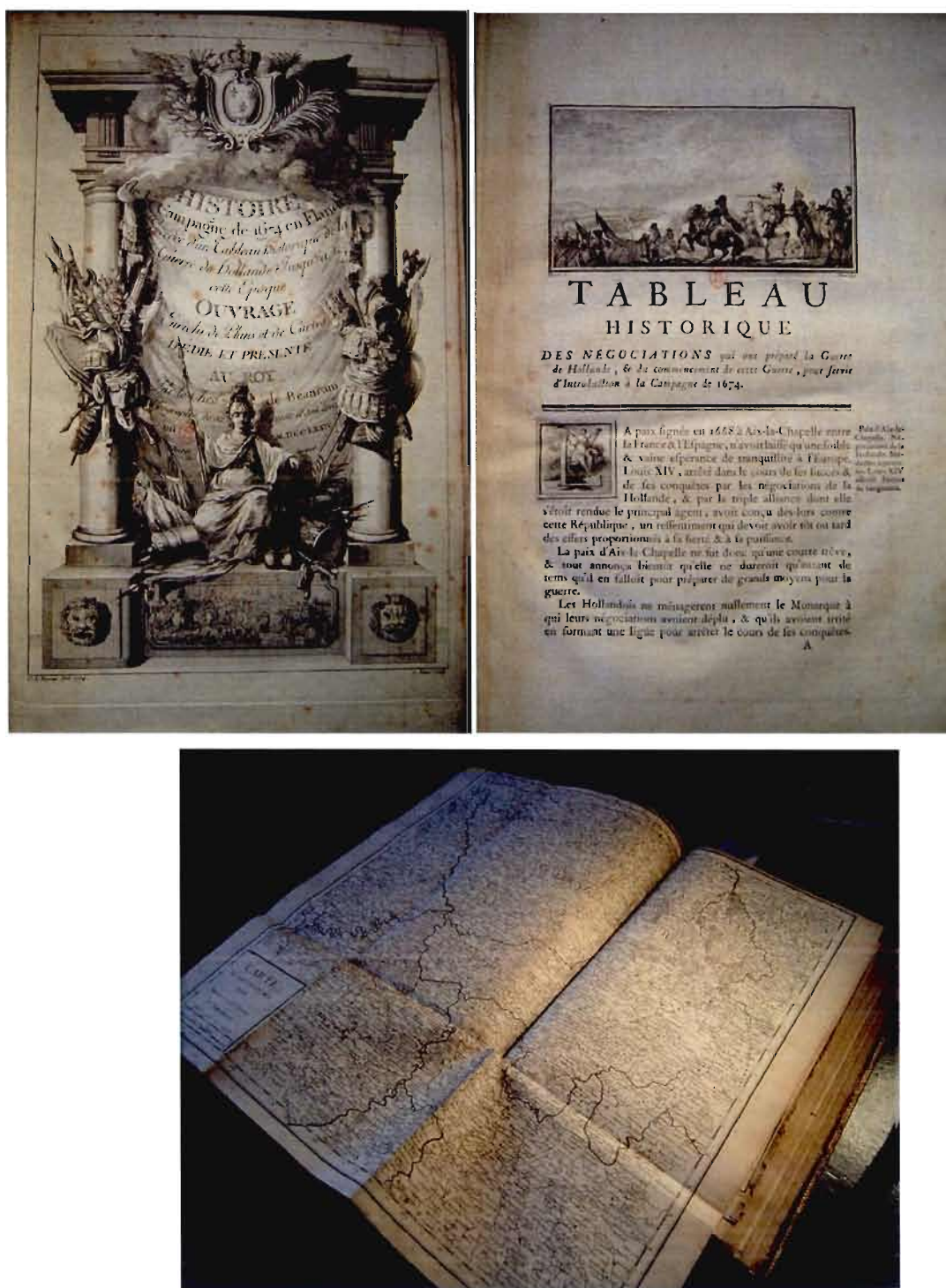
¹⁰⁰ Voir la note 96.

L'investissement nécessaire à la publication d'une œuvre in-folio comprenant plusieurs volumes est alors certes très important. Il est donc compréhensible que, pour voir leurs œuvres imprimées, plusieurs auteurs soient obligés de les financer eux-mêmes, le risque de l'investissement paraissant peut-être trop grand pour un libraire. Il est également possible que certains auteurs fortunés décident de publier à leur compte dès le départ afin d'assurer un certain contrôle de la qualité. *L'Histoire de la Campagne de M. Le Prince de Condé* du Chevalier de Beaurain est certainement un bel exemple d'ouvrage richement exécuté grâce aux soins de son auteur. Celui-ci exprime d'ailleurs fièrement les efforts fournis afin d'agrémenter son œuvre de multiples illustrations comprenant quarante-cinq cartes, souvent enluminées et pliables, et plusieurs autres gravures. En préface, l'auteur écrit :

J'ai redoublé d'efforts, & je m'y suis livré avec plaisir & avec zèle, persuadé que l'Ouvrage en sera plus digne des suffrages Publics. Je n'ai rien négligé ni épargné pour la perfection de mes Cartes, tant en ce qui concerne l'exactitude, que pour la beauté & la netteté de l'exécution, & j'espère que le Public en sera content¹⁰¹.

L'ouvrage de format in-folio présente en effet une qualité matérielle excellente grâce à une exécution minutieuse des planches, une mise en page particulièrement soignée ainsi qu'une intégration harmonieuse du texte, des notes et des images (et pour laquelle il faut compter deux impressions distinctes).

¹⁰¹ Chevalier de Beaurain, *Histoire de la Campagne de M. Le Prince de Condé*, Paris, l'auteur, 1774, p. iii.



Figures 5.16 à 5.18 : Planches dans l'ouvrage du Chevalier de Beaurain.

5.3 La valeur des livres

S'il est difficile d'évaluer la matérialité et la qualité des livres à compte d'auteur observés de façon autre que qualitative, et donc subjective, il est tout de même possible d'en comparer la valeur marchande avec les ouvrages vendus par des libraires. Certainement un bon indicateur sur la valeur des livres, les prix auxquels ils sont annoncés dans le *Catalogue Hebdomadaire* (CH) et dans les *Affiches, Annonces et Avis divers* de 1752 à 1761¹⁰², nous permettent ainsi d'établir certaines comparaisons avec le reste des livres alors sur le marché. Afin d'obtenir un outil comparatif intéressant, nous avons décidé de retracer le prix du format le plus populaire chez nos auteurs, soit l'in-octavo broché (voir le tableau ci-dessous). Malgré le fait qu'il s'agisse du format le plus usité, les résultats totaux sont néanmoins relativement peu élevés; pour l'année 1782 (pour laquelle nous avons aussi relevé les prix des libraires), par exemple, nous n'avons repéré que neuf livres d'auteur in-8° broché dont le prix est indiqué dans le CH. Afin d'obtenir un résultat plus représentatif, il a été nécessaire d'effectuer la même recherche à l'aide des données des livres d'auteurs du CH de 1763 à 1789, sans toutefois avoir le comparatif exact du côté des libraires.

Tableau 5.5 : Comparaison des prix moyens et médians dans les différentes enquêtes

Critères	dans AAA, 1752-1761	libraires, CH 1782	auteurs, CH 1782	auteurs, CH 1763-89
prix moyen pour un in-8 broché d'au moins 48 pages (quand mentionné)	4 liv. 6 d. (sur 152 résultats)	4 liv. 6 sols (sur 48 résultats) 3 liv. 18 sols (sur 46 résultats excluant les deux prix extrêmes (0,3 liv. et 27 livres))	4 liv. 18 sols (sur 9 résultats : mêmes résultats en enlevant les 2 extrêmes)	3 liv. 12 s. (sur 58 résultats)
prix médian pour un in-8 broché d'au moins 48 pages (quand mentionné)	<i>non donné</i>	3 livres (sur 48 résultats)	5 livres (sur 9 résultats)	3 liv. 2 sols. (sur 58 résultats)

¹⁰² Selon l'étude de Michel Marion, « Dix ans des *Affiches*, *op. cit.*

Malgré ces limites, il reste intéressant de comparer les résultats qui donnent un portrait similaire entre le livre d'auteur et le livre de libraire. En effet, une relative uniformité des moyennes s'observe lors que l'on oppose le prix moyen des in-octavos de libraires (4 liv. 6 sols) au prix moyen des livres d'auteurs (4 liv. 18 sols) dans le *CH* en 1782, n'y relevant une différence que de 13 sols. De plus, si l'on retire les deux prix extrêmes de l'équation pour les livres de libraires en 1782 (0,3 livre et 27 livres pour des in-8° brochés), on arrive à une moyenne semblable à celle des livres d'auteur pour la période 1763-1789, soit 3 liv. 18 s. contre 3 liv. 12 s. De la même manière, le prix médian – une indication peut-être plus utile puisqu'elle n'est pas influencée par les prix extrêmes – révèle une valeur presque identique entre les livres de libraires pour 1782 (3 livres) et l'ensemble des livres d'auteurs (3 liv. 2 sols). En comparaison, la moyenne obtenue par Marion pour les octavo brochés des AAA entre 1752 et 1761 de 4 liv. 6 d. semble assez élevée. Cependant, puisque cette donnée inclut très certainement les valeurs extrêmes, nous pouvons tout de même conclure à la relative uniformité des prix, et donc de la valeur, que les livres aient été édités par des auteurs ou des libraires.

5.4 Les paraphes : outils pour déjouer la contrefaçon

Le fait de financer soi-même la fabrication de son livre et d'en détenir les droits redonne à l'auteur le contrôle sur les possibles profits, mais le rend également vulnérable à la contrefaçon dont les effets l'affecteront plus directement. Si une minorité d'auteurs se contentent d'une permission n'accordant pas d'exclusivité, comme nous l'avons vu au chapitre 4, la plupart tiennent plutôt à maintenir le contrôle de la propriété de l'œuvre et acquièrent un privilège en bonne et due forme. Particulièrement préoccupés par les risques de contrefaçons, certains auteurs insistent même pour ajouter des touches personnelles à leurs copies afin d'en garantir l'authenticité, une forme de maîtrise bien « matérielle ».

Même s'ils ne se retrouvent pas en majorité, les quinze cas que nous avons rencontrés mentionnant un quelconque moyen de prémunition contre la contrefaçon, généralement une signature, représentent néanmoins des signes tangibles du soin particulier que certains auteurs apportent à leurs ouvrages afin d'en assurer le contrôle. Pour ce faire, plusieurs auteurs utilisent une formulation simple comme celle de Mallier qui écrit : « Avis au public, tout

Exemplaire qui ne sera point signé de la main de l'Auteur, au bas de cet Avis, sera contrefait » ou celle Mallet que l'on peut lire dans la figure ci-dessous¹⁰³. D'autres auteurs tiennent même à expliquer la nécessité de leur démarche comme Flécheux qui écrit :

L'expérience ayant appris depuis longtemps que bien des gens ne se font point scrupule de contrefaire les Ouvrages qui ne leur appartiennent pas, & qu'ils les remplissent de fautes les plus absurdes; afin que le public ne soit pas exposé à la contrefaction, nous le prévenons que tous les exemplaires de ce petit Livre seront signés de notre main¹⁰⁴.

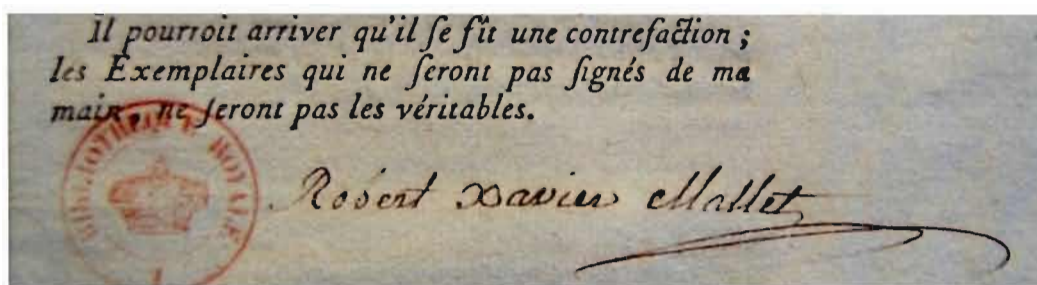


Figure 5.19 : Signature de l'auteur de la *Dissertation sur la manière de cultiver des plantes choisies dans les chassiss physiques du sieur Mallet* (1778).

Les fautes contenues dans les contrefaçons, tel qu'y fait référence Flécheux, constituent certainement un souci chez plusieurs écrivains qui ne veulent pas se faire attribuer ces erreurs. Comme le fait valoir Adrian Johns, les impressions clandestines et le plagiat engendrent un manque de fixité et de fiabilité des écrits, une défaillance non étrangère aux lecteurs de l'époque. En effet, l'historien explique que jusqu'au XVIII^e siècle, les lecteurs sont bien conscients des nombreuses contrefaçons sur le marché du livre et demeurent donc méfiants face au contenu des livres en général. Sans la possibilité d'avoir une pleine confiance envers les œuvres imprimées, explique Johns, la construction du savoir à partir de celles-ci est compromise¹⁰⁵. C'est dans cet esprit qu'Ouvrier Delile, auteur d'un livre à caractère scientifique, justifie le besoin d'authentifier les copies :

¹⁰³ Mallet, *Dissertation sur la manière de cultiver des plantes choisies dans les chassiss physiques du sieur Mallet*, Paris, l'auteur, 1778, p. 39.

¹⁰⁴ Flécheux, *Planétaire, ou Planisphère nouveau*, Paris, l'auteur, 1778, p. 39.

¹⁰⁵ Johns, *The Nature of the Book*, op. cit., p. 31.

Il n'est personne qui ne sente combien il est essentiel, à l'égard d'un Livre de calcul, dont un des principaux mérites consiste dans l'exactitude des opérations & dans l'ordre et l'arrangement des chiffres, de ne pas être trompé par des Contrefacteurs, dont les Editions sont toujours fautives, n'ayant point été revues par les Auteurs. Pour éviter les surprises, il ne sera point délivré d'exemplaire qui ne soit signé de l'Auteur¹⁰⁶.

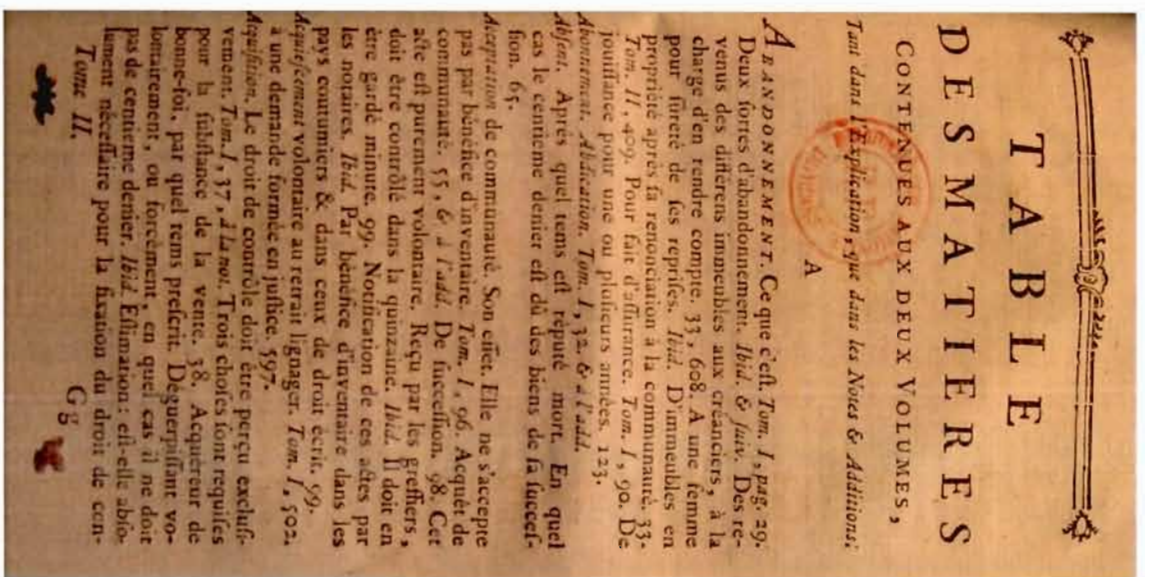
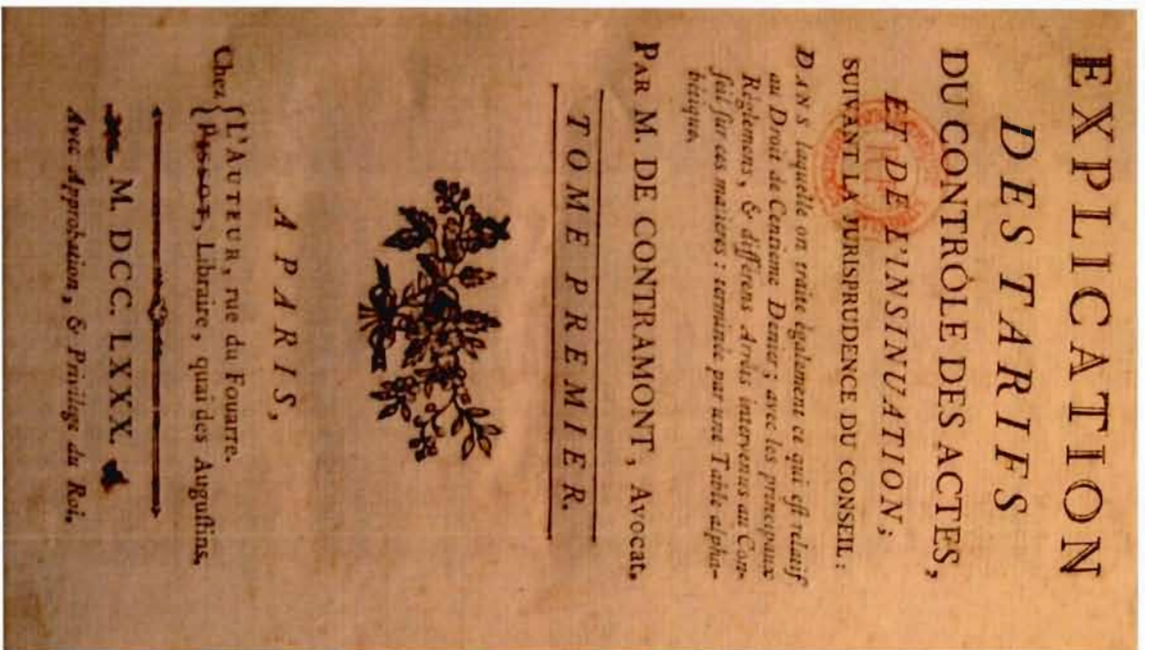
Certains auteurs peuvent également user d'imagination pour garantir l'authenticité de leurs ouvrages. Il y a notamment Antraigues qui, en raison des nombreuses « éditions furtives », des « fautes énormes de typographie dont elles fourmillent » et de leurs « passages tellement défigurés, qu'ils en sont absolument inintelligibles », prévient le public « que la seule [édition] avouée par l'Auteur, est celle où se trouve le Chiffre de notre Imprimeur, à qui l'Original a été remis de ma part, par un de mes Amis »¹⁰⁷. La signature reste certes un outil privilégié, et afin d'en assurer la véracité, Maugard indique également les endroits permettant la comparaison des paraphes : « [...] je désavouerai les exemplaires qui ne porteront pas ma signature, telle qu'elle est ci-dessous & sur le manuscrit original, qui est déposé au Bureau de la Librairie »¹⁰⁸. Nous avons en outre trouvé un exemple singulier démontrant un effort considérable de l'auteur qui insiste pour inscrire plusieurs signes distinctifs à chaque copie afin d'en assurer l'authenticité. C'est le cas de l'avocat De Contramont qui, dans une annonce des AAA du 29 novembre 1780 : « avertie (sic) qu'il avoue seulement les Exemplaires qui porteront deux timbres particuliers, indépendans de l'impression, sur le frontispice du 1^{er} col & sur chaque feuille de la Table »¹⁰⁹. Après vérification, nous avons constaté la nature des « timbres » en question, présents dans son *Explication des Tarifs du contrôle des actes et de l'insinuation* (1780). Comme on peut le voir dans les figures ci-dessous (5.20 et 5.21), il s'agit de deux marques distinctes faites à la plume et appliquées au bas de pages précises.

¹⁰⁶ Ouvrier Delile, *L'Arithmétique méthodique et démontrée, Appliquée au Commerce, à la Banque et à la Finance, avec un traité complet des changes étrangers (...)* Quatrième édition, corrigée et considérablement augmentée par l'Auteur, Paris, l'auteur, 1787, verso de la p. de titre.

¹⁰⁷ Antraigues, *Dénonciation aux Français catholiques des Moyens employés par l'Assemblée nationale, pour détruire en France, la Religion Catholique*. Quatrième édition, Paris, les principaux libraires, s.d., s.p.

¹⁰⁸ Maugard, *Remarques sur la Noblesse*, 2^e éd., Paris, l'auteur, 1788, p. ii.

¹⁰⁹ AAA, 29-11-1780, art. 3.



Figures 5.20 et 5.21 : Deux pages du livre de De Contramont où figurent ses « timbres ».

Pour certains auteurs, protéger son investissement et son travail par l'utilisation de moyens d'authentification devient un enjeu majeur. La propriété de l'auteur sur son texte étant dans les années 1780 un concept déjà en voie de mûrissement, le fait d'être plagié peut certes comporter un irritant majeur pour l'auteur qui désire exploiter lui-même ses ouvrages. On sent d'ailleurs ce ton agacé chez Aliette qui « pour éviter les copies qui d'ordinaire, par l'empressement de ceux qui les font, sont remplies d'erreurs, ce qui porteroit un dérangement total dans son amusement, avertit les Curieux en ce genre, qu'il ne s'en vendra point un exemplaire, qu'il ne soit en tout semblable à celui-ci »¹¹⁰. Du reste, il peut évidemment y avoir des conséquences monétaires tangibles à la contrefaçon, comme l'explique Decremps qui se voit obligé d'accorder un rabais pour ses *Éclaircissemens sur le Tour extraordinaire & sur les moyens d'écrire en latin sans savoir cette langue* parce que « [...] des Contrefacteurs l'ayant déjà donné à un rabais considérable, il est juste que l'Inventeur, pour [qu'il ne soit] pas entièrement dépouillé de sa propriété, offre au Public le même avantage »¹¹¹. Face à ce type de menace bien réelle, il est donc compréhensible que des auteurs utilisent divers moyens tels que la signature, des signes particuliers, paraphes et même un sceau (tel que dans la figure ci-dessous) pour garantir l'authenticité de leurs ouvrages et, par le fait même, le succès commercial de leur entreprise.

¹¹⁰ Aliette, Eittella, ou *Manière de se récréer avec un jeu de Cartes*, Amsterdam et Paris, l'Esclapart, 1770, p. 2.

¹¹¹ Decremps, *Testament de Jérôme Sharp, professeur de physique amusante*, 2^e éd., Paris, l'auteur, 1786, verso p. de titre.

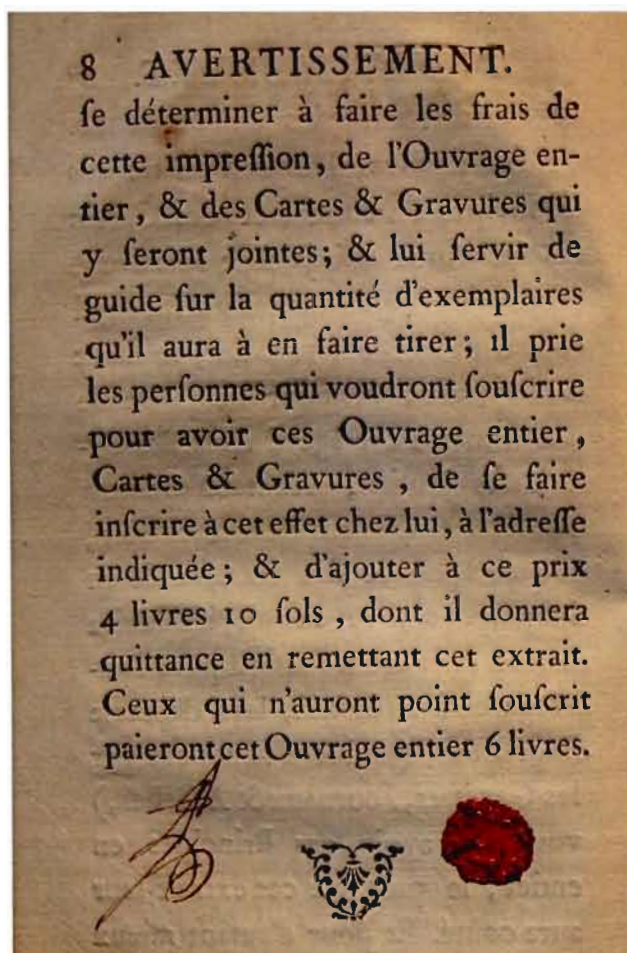


Figure 5.22 : Paraphe et sceau dans *Découverte des principes de l'astronomie* (1784) de Trottier¹¹².

Conclusion

Comme nous l'avons vu, l'auteur qui finance lui-même la publication de ses œuvres sera sans doute attaché à sa réalisation matérielle. Comme le montrent plusieurs appels à souscription, l'auteur a déjà une représentation claire de la matérialité de son ouvrage à

¹¹² René Trottier, *Découverte des principes de l'astronomie ... Avec démonstration de l'absurdité de tous les systèmes astronomiques, publiés & enseignés jusqu'à présent*, Paris, l'auteur, 1784, p. 8.

venir : l'idée n'est pas simplement de faire *imprimer* son texte, mais également de lui *donner forme*. Si les livres édités par leurs auteurs semblent, en somme, se comparer aux livres faits par les libraires, l'enjeu est certainement plus grand pour les premiers qui jouent le tout pour le tout. Les préoccupations matérielles de plusieurs auteurs sont d'ailleurs traduites dans leurs livres qui présentent une bonne qualité générale. En effet, on constate notamment comment le livre édité par son auteur n'est pas nécessairement court et se vend en moyenne à un prix similaire aux livres des libraires. On remarque en outre des particularités intéressantes telles qu'un ajout plus fréquent d'illustrations ainsi que l'option d'un format et d'une typographie s'inscrivant dans une volonté esthétique. En effectuant des choix bien pensés quant à la qualité du papier, la mise en page ainsi que d'autres caractéristiques matérielles, plusieurs auteurs-éditeurs réalisent ainsi un investissement réfléchi, ajoutant à leurs ouvrages une valeur tant économique qu'esthétique.

L'auteur qui finance lui-même l'impression de ses ouvrages et qui s'apprête à affronter le marché littéraire fera le nécessaire pour assurer le succès de son entreprise. Car il s'agit bien ici d'une entreprise, d'un investissement pour lequel l'auteur espère des retombées. S'il n'entretient pas nécessairement l'espoir de s'enrichir, il veillera du moins à ne pas s'endetter. Une façon de protéger son investissement consiste notamment à contrôler les coûts reliés à chaque étape de sa fabrication, de déterminer le format, le papier, les caractères,... Certains auteurs y seront bien sûr plus habiles que d'autres et sauront tirer profit du contrôle qu'ils « s'achètent » en éditant eux-mêmes leurs œuvres. Une autre façon pour l'auteur de s'assurer de l'intégrité matérielle de ses œuvres sur le marché est également de lutter contre la contrefaçon, un fléau qui diminue les chances pour un auteur, qui ne reçoit généralement aucune rémunération pour son travail, de goûter aux fruits de son dur labeur. Il s'agit donc d'une distinction majeure de la publication par l'auteur. Alors que celui qui cède son manuscrit à un libraire reçoit généralement en compensation un unique paiement que des contrefaçons à venir ne pourraient altérer, l'auteur qui édite à son compte s'attache à la matérialité de ses ouvrages afin non seulement d'en protéger l'intégrité du texte, mais également l'intégrité des profits à venir.

TROISIÈME PARTIE : L'AUTEUR ET LE MARCHÉ LITTÉRAIRE

CHAPITRE VI

REJOINDRE LE LECTORAT

Durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, alors que s'observe le processus de modernisation auctoriale, plus d'un phénomène se manifeste; non seulement plusieurs auteurs revendiquent une autonomie grandissante dans l'impression de leurs ouvrages pour lesquels ils tiennent à conserver et exploiter les droits, mais ils considèrent également l'écriture comme une activité professionnelle qui mérite sa juste rémunération. Le monde des lettres est effectivement en pleine mutation et, comme l'écrit Daniel Roche, « La figure des auteurs devient alors plus complexe. Leur pouvoir naît de ce qu'ils peuvent être de plus en plus maîtres de leur destinée économique; le marché du livre et des journaux, les entreprises diverses de la librairie et du théâtre, le *noble commerce des choses de l'esprit* y pourvoient en même temps que le renforcement de l'espace public »¹. De simple écrivains, plusieurs hommes de lettres deviennent également entrepreneurs et marchands. De façon à réellement faire leur place en tant que professionnels sur le marché littéraire et ainsi tenter de récolter les fruits de leur travail, les auteurs qui éditent à leur compte doivent pleinement assumer le rôle commercial associé à leur activité. Loin de rejeter l'aspect pécuniaire de l'écriture, une majorité d'auteurs-éditeurs tiennent en fait à organiser de façon efficace la publicité et la vente de leurs livres.

¹ Daniel Roche, *Les Républicains des Lettres, Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 221. L'usage de l'italique est celui de Roche.

Une fois les livres sortis de l'atelier typographique et soigneusement empilés dans la maison de leur auteur, il leur reste encore à trouver leur réelle destination : les lecteurs. Après avoir porté un instant le chapeau d'éditeur, veillant à superviser l'impression matérielle, les auteurs qui exploitent eux-mêmes leurs ouvrages doivent maintenant en revêtir un nouveau : celui de commerçant. Endosser ce nouveau rôle comporte certainement plusieurs défis pour les auteurs qui n'ont pas nécessairement une bonne connaissance du monde de la vente, de la promotion et du « marketing ». Sans le bénéfice d'affiches commerciales pouvant attirer les acheteurs potentiels déambulant les rues du quartier latin où se trouvent les libraires de la capitale, les auteurs qui vendent à partir de leur demeure doivent utiliser certaines stratégies afin de rejoindre les lecteurs. Comment s'assurer que leurs ouvrages ne dorment pas des années, emmagasinés dans un recoin de la maison ? Afin d'assumer pleinement leur rôle de marchand pour leurs livres et de leur assurer une bonne publicité, les auteurs doivent faire un usage approprié des outils de promotion à leur disposition.

Malgré la certaine inexpérience de plusieurs auteurs, ceux qui exploitent leurs ouvrages ne sont pas nécessairement ignorants face aux choses du commerce et, tout comme les libraires, plusieurs d'entre eux n'hésitent pas à utiliser des moyens publicitaires afin de faire leur place sur le marché littéraire². En étudiant les divers moyens de publicité et les outils de promotion utilisés par les auteurs, il sera question, au cours de ce chapitre, de mieux saisir le rôle commercial qu'assume l'auteur dans l'édition de ses œuvres. Pour ce faire, nous allons brièvement remettre l'utilisation de la publicité en contexte pour ensuite analyser plus en détail les annonces d'auteurs dans le *Catalogue hebdomadaire* de 1763 à 1789. Par la suite, nous regarderons de plus près certaines stratégies commerciales et publicitaires employées par les auteurs, tant dans leurs prospectus, leurs annonces que leurs préfaces.

² C'est d'ailleurs la remarque que font Wallace Kirsop et Patricia Gray à propos des souscriptions dirigées par des auteurs. « L'art du prospectus : l'écrivain éditeur et son public » in François Bessire (dir.), *L'Écrivain éditeur*, tome 1 « Du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle », Travaux de littérature, Genève, Droz, 2001, p. 361-375 (p. 370).

6.1 La publicité aux XVII^e et XVIII^e siècle

Suite à l'apparition du livre imprimé, l'utilisation de la publicité permettant d'assurer le débit des milliers d'ouvrages nouvellement arrivés sur le marché littéraire s'est rapidement développée. En fait, comme l'expliquent R. Myers, M. Harris et G. Mandelbrote, dès les débuts de l'imprimerie, « la facilité avec laquelle on imprime de multiples copies justifie un investissement supérieur en temps, en argent et en imagination dans le but de stimuler la demande, de manipuler le choix du consommateur et d'élargir le marché »³. Les activités *promotionnelles* et *publicitaires* prendraient donc racine dans un passé remontant à l'invention de la presse. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, une question s'impose : comment les concepts liés au monde de la publicité sont-ils utilisés à l'époque moderne ? Considère-t-on alors l'annonce comme un outil informatif, commercial ou les deux ? L'aspect commercial de la presse est-il pleinement avoué ? Afin d'y voir plus clair, il est pertinent de faire un bref tour d'horizon conceptuel tant du côté de la France que de l'Angleterre.

Dans son œuvre charnière, *Strukturwandel der Öffentlichkeit* (1962), Jürgen Habermas aborde la question de la publicité et de sa fonction dans l'élaboration de l'opinion publique, de l'usage critique et public de la raison. Bien qu'Habermas mentionne entre autres le rôle de la presse pour le développement commercial, il s'intéresse davantage à son rôle politique⁴. Notre objectif de définition est ici beaucoup plus circonscrit : il s'agit avant tout de définir l'usage d'articles publicitaires imprimés comme outil commercial. Qu'entend-on au juste par « publicité » au XVIII^e siècle⁵ ? En fait, selon les dictionnaires de l'époque, le sens

³ « The ease of production of multiple copies justified a much greater investment of time, money and imagination in the attempt to stimulate demand, manipulate customer choice and expand the market ». Robin Myers *et al.*, (éd.), *Books for sale. The Advertising and Promotion of Print since the Fifteenth Century*, New Castle (DE) et Londres, Oak Knoll Press et The British Library, 2009, p. vii.

⁴ Voir particulièrement l'introduction : Jürgen Habermas, *The Structural Transformation of the Public Sphere. An Inquiry into a Category of Bourgeois Society*, trad. Thomas Burger, Cambridge (MA), MIT Press, 1991 (1962), p. 1-26.

⁵ Parmi tous les ouvrages et articles que nous avons consultés étudiant la question de la publicité commerciale et de la promotion au XVIII^e siècle, il a été surprenant de ne jamais rencontrer

que l'on donne à ce terme diffère grandement de celui qu'on lui prête aujourd'hui. Alors que l'*Encyclopédie* n'a tout simplement pas d'article intitulé « publicité », le dictionnaire de l'Académie de 1762 lui associe un simple synonyme : la notoriété⁶. Le terme réfère alors à tout ce qui est public et notoire, définition qui restera longtemps inchangée. C'est par exemple ce qu'entend d'Acher lorsqu'il explique que son remède : « par la publicité, deviendrait d'une utilité plus générale »⁷. En vérité, il faut généralement attendre les XIX^e et XX^e siècles avant de retrouver les définitions avec lesquelles nous sommes familiers. Pour ce qui est de la « publicité », parmi les éditions du dictionnaire de l'Académie que nous avons consultées⁸, seule la version de 1932 associe au terme une deuxième définition – la première étant « qualité de ce qui est rendu public » – soit une « Annonce de caractère commercial par les journaux, les affiches, les prospectus et tous autres moyens de réclame »⁹. Pour fin de comparaison, l'édition de 2000 du *Petit Robert* donne à « publicité » plusieurs définitions dont la deuxième se résume au « fait de faire connaître (un produit, un type de produits) et d'inciter à l'acquérir », un sens que le dictionnaire retrace à 1829¹⁰.

Les différences de signification concernent également le terme « promotion » qui, dans les dictionnaires du XVIII^e siècle, signifie toujours – même jusqu'en 1932 – l'élévation sociale. En fait, seuls les dictionnaires édités à partir du XX^e siècle fournissent la définition de « promotion » à laquelle nous référons dans ce chapitre, soit : « opération temporaire effectuée en vue de faire connaître un produit ou d'en accélérer la vente [...] » ou bien

de véritable mise en contexte par rapport au vocabulaire utilisé. Nous avons donc cru utile de le faire ici.

⁶ *Dictionnaire de l'Académie française*, 4^e édition, Paris, Vve Brunet, 1762, p. 495. (<http://portail.atilf.fr>).

⁷ D'Acher, *Essai sur l'influence de l'estomac sur toutes les opérations de l'économie animale*, Amsterdam et Paris, l'auteur, 1783, p. v.

⁸ Nous n'avons pu consulter que les dictionnaires disponibles sur les différents portails internet, soit ceux de 1762, 1798, 1835 et 1932.

⁹ *Dictionnaire de l'Académie française*, 8^e édition, Paris, 1932-35. (<http://portail.atilf.fr>).

¹⁰ *Le Nouveau Petit Robert*, Josette Rey-Debove et Alain Rey (dir.), Paris, Dictionnaires Le Robert, 2000, p. 2040.

« ensemble de mesures destinées à développer les ventes par des actions appropriées du réseau de distribution (publicité, expositions, démonstrations, rabais, etc.) »¹¹. En fait, les termes les plus couramment employés au XVIII^e siècle pour faire référence à la publication d'articles courts concernant des produits et services sont ceux d'« affiche » et d'« annonce ». En effet, on peut notamment lire à l'article « affiche » dans l'*Encyclopédie* : « en *Librairie*, est un placard ou feuille de papier que l'on applique ordinairement au coin des rues pour annoncer quelque chose avec publicité, comme jugemens rendus, effets à vendre, meubles perdus, livres imprimés nouvellement ou réimprimés, &c »¹². En ce qui concerne le terme « annonce », il faut attendre la cinquième édition du dictionnaire de l'Académie française (1798) pour y voir une référence à une activité commerciale : « Avis par lequel on annonce quelque chose au public, verbalement ou par écrit. *Faire une annonce au Prône. Annonce de livres à vendre (...)* »¹³. Ainsi, le titre du périodique nommé *Affiches, Annonces et Avis divers*, dans lequel on trouve effectivement des annonces de livres à vendre, prend-il alors tout son sens.

Il est également intéressant de souligner qu'au pays de Defoe, là où, comme nous le verrons, l'usage de la publicité est plus répandu, les termes « advertisement », « publicity » et « promotion » ne sont pas davantage associés à des activités commerciales que leurs équivalents français. Par exemple, dans son dictionnaire de 1785, Samuel Johnson donne à « advertisement » (dit « du français advertisement »), une définition équivalente à l'« avis » français, soit : « intelligence, information, notice of any thing published in a paper of intelligence »¹⁴. Par ailleurs, dans l'édition de 1799 (tout comme celle de 1828), nous retrouvons à « promotion » une définition très semblable au terme français dont il est issu :

¹¹ *Le Petit Larousse illustré*, Isabelle Jeuge-Maynard (dir.), Paris, Éditions Larousse, 2006, p. 870.

¹² Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert (éd.), *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. I, Paris, Briasson et Le Breton, 1751-1772, p. 159, <http://encyclopedia.uchicago.edu/>.

¹³ *Dictionnaire de l'Académie française, revu et augmenté par l'Académie elle-même*, 5^e édition, Paris, J.J. Smits, 1798, <http://portail.atilf.fr>.

¹⁴ Samuel Johnson, *A dictionary of the English Language*, 6^e ed., London, 1785, s.p.

« advancement; encouragement; exaltation to some new honours, or rank, preferment »¹⁵. En fait, tout comme en français, les termes anglais semblent n'être proprement associés aux activités commerciales qu'aux XIX^e et XX^e siècles. Il est donc important de garder à l'esprit que lorsque nous utilisons le terme de *publicité* en tant qu'outil *promotionnel* visant à favoriser la vente de livres dans la France de l'Ancien Régime, nous employons des concepts contemporains afin de décrire une réalité tout de même présente, quoique limitée, au XVIII^e siècle.

6.1.1 La presse comme outil publicitaire

Tel que l'on peut facilement concevoir, la « mise en marché » et le « marketing » ne sont pas des activités commerciales très développées dans la France d'Ancien Régime. En effet, comme le fait remarquer Christopher Todd, dans l'école de commerce fondée à Paris en 1776, le cursus scolaire comprend alors la comptabilité, la correspondance commerciale, la géographie, le droit légal en matière de banqueroute ainsi que les droits et privilèges des Six Corps de marchands et des communautés mixtes, sans toutefois faire mention d'outils promotionnels, d'appels au public ou de moyens afin d'assurer sa compétitivité¹⁶. En réalité, il est même interdit de faire concurrence aux membres des corps, tel que confirmé dans le jugement de décembre 1776 (qui réitère ceux promulgués en 1743 et en 1761) et qui :

[...] fait itératives & très expresses défenses à tous Marchands de cette Ville de courir les uns sur les autres pour le débit de leurs marchandises, leur défend notamment de répandre ni distribuer aucuns billets, avis ou affiches pour en annoncer la vente, à peine de 400 liv. d'amende pour la première contravention, & de fermeture de leurs boutiques en cas de récidive¹⁷.

Avec la mise en place d'un système où la concurrence est décriée, on a surtout recours à la publicité orale effectuée par des jurés-crieurs¹⁸. Les affiches sont également employées, mais

¹⁵ Samuel Johnson, *A dictionary of the English Language*, 8^e éd., 2^e vol., London, 1799, s.p.

¹⁶ Christopher Todd, « French Advertising in the Eighteenth Century », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 266 (1989), p. 513-547 (p. 518).

¹⁷ *Gazette de France*, 16 décembre 1776, p. 458, cité dans Todd, « French Advertising », *loc. cit.*, p. 518-519.

¹⁸ *Ibid.*, p. 519.

celles-ci étant contrôlées par l'État, elles nécessitent une permission exclusive et leur usage reste limité¹⁹. Dans un contexte où même les enseignes de magasins sont sévèrement contrôlées, le périodique d'annonces devient alors le seul véritable outil publicitaire²⁰.

C'est au XVII^e siècle que la publication d'annonces commerciales voit le jour avec le Bureau d'Adresses fondé en 1630 par Théophraste Renaudot, déclaré à la fois le « père du journalisme »²¹ et le « père de la publicité »²² en France. Il s'agit alors d'un endroit où, pour la modeste somme de trois sols, on peut faire afficher des annonces de ventes de biens, de charges, de meubles, de vêtements et divers types de locations²³. Afin d'assurer une plus large diffusion des annonces, Renaudot fait ensuite publier la *Feuille du Bureau d'adresse* qui paraît tous les dix jours à partir de 1733²⁴, devenant ainsi le premier imprimé français à caractère publicitaire. Renaudot est également à l'origine de la presse en France avec la *Gazette*, mais les deux formes de publication demeurent séparées, car « trop noble, la nouvelle ne pouvait rencontrer l'annonce »²⁵. En fait, ce n'est qu'à partir de 1745 que la

¹⁹ « Les règlements corporatifs interdisant toute publicité, la librairie fut le seul métier à employer le placard et le billet dès le début du XVII^e siècle ». Gilles Feyel, « Presse et publicité en France (XVIII^e et XIX^e siècles) », *Revue historique*, 4, 628 (2003), p. 837-868 (p. 839). Par ailleurs, à Paris, la pose d'affiches préalablement revêtues d'une permission ne peut être pratiquée que par l'un des quarante afficheurs royaux. Marc Martin, *Trois siècles de publicité en France*, Paris, Odile Jacob, 1992, p. 32.

²⁰ Comme l'explique Todd, avant que la numérotation systématique des portes ne soit instaurée au début du XIX^e siècle, les enseignes de magasins continuent de jouer un rôle publicitaire important. Cependant, les règlements de 1761 et 1784 qui en limitent la grandeur viennent amoindrir leur impact de façon significative, surtout lorsqu'on les compare aux enseignes londoniennes. C'est dans ce contexte que la presse joue un rôle important comme outil publicitaire complémentaire. Voir Todd, « French Advertising », *loc. cit.* p. 522-23.

²¹ Martin, *Trois siècles de publicité*, *op. cit.*, p. 21-22.

²² Todd, « French Advertising », *loc. cit.*, p. 528.

²³ Martin, *Trois siècles de publicité*, *op. cit.*, p. 22.

²⁴ *Ibid.*, p. 23 et Feyel « Presse et publicité en France », *loc. cit.*, p. 839.

²⁵ Feyel, « Presse et publicité en France », *loc. cit.*, p. 838-839.

publicité est incorporée à la presse française grâce aux *Affiches de Paris* d'Antoine Boudet²⁶. Ce dernier est toutefois écarté en 1751 lorsque le Chevalier de Meslé fait l'acquisition du privilège de la *Gazette* et du Bureau d'adresse – jusque là détenu par la famille Renaudot – et fonde les *Annonces, affiches et avis divers* de Paris, puis celles de province l'année suivante²⁷.

Les *Affiches* sont en fait plutôt hétérogènes en terme de contenu : non seulement y annonce-t-on des biens à vendre, mais on y trouve également les ordonnances royales, les arrêts ou même les prêches du carême²⁸. La diversification des annonces serait en fait un gage d'assurance pour son entrepreneur, pouvant justifier de sa pertinence tant pour les particuliers, la communauté ainsi que pour les autorités en place²⁹. Le milieu du XVIII^e siècle coïncide donc avec l'arrivée de divers journaux spécialisés dans les petites annonces dont l'activité s'avère stable et durable³⁰.

6.1.2 Le retard face à l'Angleterre

Malgré les quelques avancées en matière de publicité en France, le pays accuse un fort retard par rapport à ses voisins, surtout l'Angleterre³¹. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce décalage. Il y a tout d'abord la question du privilège : puisque le bureau d'adresse et la publication qui en découle ne peuvent être opérés que par l'unique détenteur du privilège, le développement de l'annonce dans le reste de la presse parisienne n'est tout

²⁶ Martin, *Trois siècles de publicité*, op. cit., p. 25.

²⁷ *Ibid.*, p. 26. Les *Affiches de province*, ou *Affiches, Annonces et Avis divers* seront désormais désignés par AAA ou simplement *Affiches*. Les *Affiches de Paris* seront quant à elles toujours désignées comme telles.

²⁸ Martin, *Trois siècles de publicité*, op. cit., p. 25.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ Il est d'ailleurs à noter que les *Affiches* ont notamment pour modèle les *Intelligenzblätter* allemands. Feyel, « Presse et publicité en France », loc. cit., p. 840-41.

simplement pas possible³². Par ailleurs, puisque les publications à caractère publicitaire ne jouissent pas d'un tirage particulièrement grand – les *Affiches* provinciales atteignent un tirage modeste de 13 000 en 1789 –, l'espace de vente demeure restreint aux marchés urbain et local³³. Une autre évidence expliquant le regard français est, selon Todd, le cadre économique propre à chaque pays ; alors que l'Angleterre, nation au carrefour du commerce international, connaît les débuts d'une révolution industrielle suscitant un besoin publicitaire fortement accru, la France vit encore dans une économie essentiellement agricole et artisanale dans laquelle la petite annonce ne sert qu'aux transactions de petite échelle, d'individu à individu³⁴.

De surcroît, un autre facteur ne devant pas être sous-évalué dans la comparaison entre les deux pays est le carcan du corporatisme français dans lequel la concurrence n'est pas admise. Comme nous l'avons évoqué plus haut, seules les annonces concernant les activités qui ne relèvent pas des corporations, et généralement considérées comme marginales, sont admises³⁵. En Angleterre, au contraire, l'aristocratie de nature entrepreneuriale a plutôt visé à briser les monopoles après la Glorieuse Révolution de 1788, faisant en sorte que les guildes anglaises ne jouissent pas d'un contrôle du marché et de la concurrence équivalents à celui des corporations françaises³⁶. Contrairement à leurs homologues français, les commerçants anglais bénéficient ainsi de considérations beaucoup plus favorables leur permettant de faire la promotion de leurs produits. Ces derniers jouissent par ailleurs d'une presse qui n'est plus soumise à une censure aussi rigoureuse qu'en France où, comme nous venons de le voir, le monopole et le privilège d'annonce sont encore observés. En outre, alors que le statut commercial de l'annonce n'est pas encore tout à fait établi en France, la publicité se paie à

³² Martin, *Trois siècles de publicité*, *op. cit.*, p. 34.

³³ *Ibid.*, p. 37.

³⁴ Todd, « French Advertising », *loc. cit.*, p. 545.

³⁵ Martin, *Trois siècles de publicité*, *op. cit.*, p. 35.

³⁶ Todd, « French Advertising », *loc. cit.*, p. 513.

taux fixes en Angleterre et est complètement assumée comme source de revenus tant pour le gouvernement que pour les imprimeurs³⁷.

6.1.3 L'annonce de livres nouveaux

Comme on peut le constater, l'affichage publicitaire est assujéti à plusieurs contraintes dans la capitale française. L'annonce de livres nouveaux se trouve néanmoins privilégiée par sa nature : en annonçant leurs propres ouvrages dans les périodiques qu'ils publient, les imprimeurs-libraires exercent une forme de contrôle inégalée dans les autres secteurs économiques³⁸. En effet, en produisant des annonces imprimées de leurs livres nouveaux, les imprimeurs-libraires sont en quelque sorte leur propre client. Le développement un peu partout en Europe de périodiques spécifiquement dédiés aux sorties littéraires – auxquels les foires de Francfort et de Leipzig ont beaucoup contribué – prend son essor dès le XVI^e siècle avant d'aboutir à la multiplication des journaux, revues littéraires et savantes des XVII^e et XVIII^e siècles³⁹.

Confiées au littérateur Querlon qui s'en occupe jusqu'à sa mort en 1780⁴⁰, les *Affiches de Province* se spécialisent relativement tôt dans l'analyse d'œuvres littéraires⁴¹. Lorsque Querlon affirme en 1759 : « comment cette Feuille est devenue peu à peu presque entièrement Littéraire »⁴², il signifie bien le rôle de son périodique qui offre une critique parfois assez détaillée des nouveautés, laissant plutôt les annonces à caractère publicitaire

³⁷ Todd, « French advertising », *loc. cit.*, p. 546.

³⁸ Robin Myers *et al.* (éd.) *Books for sale*, *op. cit.*, p. viii.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Martin, *Trois siècles de publicité*, *op. cit.*, p. 23.

⁴¹ Bien qu'elles soient totalement parisiennes, les *Affiches de provinces* doivent être distinguées des *Affiches de Paris* qui sont quant à elles dirigées par Aubert.

⁴² *Affiches, Annonces et Avis divers* [AAA], 3 janvier 1759, p. 1, cité dans Michel Marion, « Dix ans des Affiches, Annonces et Avis divers (1752-1761) », in Jacques Godechot (dir.), *Regards sur l'histoire de la presse offerte à Jean Prinet*, Saint-Julien-de-Sault, Presses Saltusiennes-F.-P. Lobies, 1980, p. 23-40 (p. 25).

dans la section des « Avis » en fin de numéro. Malgré son penchant littéraire, l'éditeur accorde également de l'espace aux diverses annonces à propos de remèdes, de biens ou de charges à vendre, ainsi que les annonces de spectacles. *Le Journal des Sçavans*, qui existe depuis 1665, joue également un rôle important dans l'annonce des nouveautés littéraires, mais cette publication mensuelle s'avère plus importante pour ses commentaires et ses annonces à caractère scientifique⁴³.

Il y a en fait plus d'une publication à Paris dans laquelle les lecteurs peuvent prendre connaissance des nouveautés littéraires. Outre les *Affiches de province* et le *Journal des Sçavans*, il faut bien sûr compter le *Mercure de France* (1724) et le *Journal de Paris* (1777) qui accordent tous un espace plus ou moins important aux sorties littéraires. Le fait que les éditeurs annoncent des sorties littéraires dans ces périodiques ne signifie toutefois pas la possibilité pour les autres libraires et auteurs d'y afficher leurs propres annonces. Les annonces de librairie sont en fait trouvées en petit nombre dans les différents journaux : Marc Martin n'en trouve qu'une quinzaine parmi une cinquantaine de numéros de la *Gazette de France* et aucune dans le *Mercure de France*⁴⁴. Il spécifie par ailleurs comment les annonces du *Journal des Sçavans* ne peuvent pas véritablement être associées à une activité commerciale en raison de leur présentation « rédactionnelle »⁴⁵. En fait, aucune autre publication périodique que le *Catalogue hebdomadaire* ne se spécialise exclusivement dans l'annonce des livres nouveaux à la même période.

6.2 Le *Catalogue hebdomadaire*

Fondé par le libraire Despillly en 1762, le « catalogue des livres nouveaux » a d'abord pour objectif de former une bibliographie générale nationale et internationale. Ce n'est cependant qu'en janvier 1763 que le *Catalogue hebdomadaire* prend sa forme définitive : désormais imprimé en octavo, il est livré une fois par semaine, tous les samedis, au prix

⁴³ Martin, *Trois siècles de publicité*, op. cit., p. 33.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.*

annuel de 6 livres 12 sols. Généralement formé de quatre à six pages, le *CH* affiche les imprimés dans diverses catégories : les livres nationaux, les œuvres musicales, les estampes, les cartes, les arrêts, les avis et les ouvrages étrangers. C'est Louis-Joseph Bellepierre de Neuve-Église qui tient les rênes du *Catalogue hebdomadaire* jusqu'en septembre 1774, moment où Philippe D. Pierres prend en charge sa publication⁴⁶. Le changement d'éditeur n'a toutefois pas de conséquence immédiate sur le prix ou sur le format du catalogue qui restent identiques. On remarque néanmoins un impact quant au nombre d'articles publiés chaque année. Alors qu'il est en constant déclin entre 1765 et 1773, passant de 892 à 406, il remonte tranquillement dans les années qui suivent passant de 565 en 1775 à 688 en 1777.

6.2.1 Le choix d'une source

Plusieurs raisons expliquent le choix du *Catalogue hebdomadaire* (ou *CH*) comme principale source pour l'étude des habitudes publicitaires des auteurs qui éditent à leur compte. Tout d'abord, après l'examen d'autres périodiques, la supériorité du *CH* en terme de volume d'annonces est claire. Par exemple, alors qu'elles se retrouvent en grande majorité dans le *CH*, les annonces de librairie ne représentent que 6% de toutes les annonces parues dans les *Affiches de Paris*, tant en 1751 qu'en 1781⁴⁷. En fait, bien que d'autres périodiques soient spécialisés dans l'affiche de livres nouveaux à la même époque, ceux-ci ont le plus souvent une durée de vie assez courte comme les *Annales typographiques* de Martin d'Hérouville seulement publiées de 1759 à 1763⁴⁸. Par ailleurs, même si les *Affiches de province* se spécialisent assez tôt dans la littérature, l'espace est principalement réservé aux descriptions et aux critiques réduisant ainsi considérablement la place accordée aux annonces (et ce, malgré son format plus ample du quarto)⁴⁹. La publication d'avis et d'annonces n'est

⁴⁶ Jean Sgard (dir.), *Dictionnaire des journaux*, t. I, Paris, Universitas et Oxford, Voltaire Foundation, 1991, p. 219.

⁴⁷ Martin, *Trois siècles de publicité*, *op. cit.*, p. 27.

⁴⁸ Todd, « French Advertising », *loc. cit.*, p. 532.

⁴⁹ Par exemple, pour l'année 1780, nous n'avons relevé que 17 annonces de livres « chez l'auteur » parmi les avis, comparativement à 38 pour la même année dans le *CH* (y compris les avis).

d'ailleurs pas l'objectif de Querlon qui désire avant tout faire connaître « les bons livres »⁵⁰, et seulement ceux qu'on lui aura préalablement envoyés⁵¹. En comparaison avec les autres périodiques, le *CH* contient ainsi un volume relativement constant et substantiel d'annonces particulièrement propices à une étude quantitative.

De surcroît, le choix du *Catalogue hebdomadaire* à la fois comme source première de données et comme source secondaire aux fiches du catalogue de la BnF fut certainement judicieux, ce périodique ayant été largement utilisé par les auteurs-éditeurs. En effet, des 256 auteurs trouvés grâce à la liste BnF⁵² ayant publié entre 1763 et 1789⁵³ – les années d'opération du journal –, 146 ont publié au moins un article dans le *CH*, représentant ainsi 57% du groupe. Ce pourcentage monte d'ailleurs à 61% lorsque l'on ne considère que les auteurs ayant publié à partir de 1778, soit lorsque la vente d'ouvrages à domicile et son affichage deviennent permis. Les auteurs déjà identifiés par le catalogue de la BnF sont également ceux qui annoncent le plus dans le *CH*, les articles leur étant associés représentant 67% de toutes les annonces « chez l'auteur ». On peut donc déduire de ces quelques chiffres que la majorité des auteurs identifiés publiant à leur compte dans la capitale font un usage de la publicité et que le *CH* constitue pour eux un médium privilégié.

Quelques raisons peuvent expliquer la popularité du *CH* chez les auteurs. Parmi celles-ci se trouvent d'abord la spécialisation du périodique dans les nouveautés littéraires ainsi que son caractère exclusif : à partir de 1782 le *CH* (qui adopte alors le second nom de *Journal de la librairie*) a la priorité sur l'annonce de livres nouveaux. Il est en effet stipulé au

En outre, même si des 252 critiques littéraires de l'année, 30 concernent des livres « chez l'auteur », ces choix ne relèvent que des éditeurs.

⁵⁰ AAA, 01-08-1753, p. 121, cité dans Marion, « Dix ans des Affiches, Annonces et Avis divers (1752-1761) », *op. cit.*, p. 31.

⁵¹ *Ibid.*, p. 33.

⁵² La « liste BnF » réfère aux fiches du catalogue correspondants aux critères éditoriaux suivants : à Paris, chez l'auteur, entre 1750 et 1791.

⁵³ En 1789, Pierres cède le *Journal de la librairie* à Maradan qui le fait fonctionner deux ans en 1791 et 1792 et qui a pour titre le *Feuille de Correspondance du libraire*.

verso de la page de titre du volume de 1782 comment « Les Articles contenus dans ce Journal ne paroissent que HUIT JOURS après sur les couvertures du *Mercure* & du *Journal de Genève*, suivant l'accord fait entre MM. Panckoucke & Pierres ». Cet arrangement est d'ailleurs officialisé par l'arrêt du 23 décembre 1785 qui stipule « [qu']aucuns ouvrages ne peuvent être annoncés dans les autres Journaux et Feuilles périodiques, qu'ils ne l'aient été préalablement dans la *Gazette de France*, & le *Journal de la Librairie*⁵⁴, sous les peines y portées »⁵⁵. Plusieurs journaux se disputent ainsi la primeur des nouveautés littéraires dans les dernières décennies précédant la Révolution. D'un côté se trouvent le *Journal de Paris* et le *Journal des Sçavans* et, de l'autre, les *Affiches de province* et la *Gazette de France*⁵⁶. Grâce à son alliance avec la *Gazette de France* de Panckoucke, le *CH* prend toutefois clairement le dessus dès 1782.

Le *CH* bénéficie également d'un abonnement peu dispendieux, en comparaison avec d'autres feuilles périodiques comme les *Petites Affiches de Paris* et le *Journal de Paris* qui coûtent tous deux 24 livres par an pour les résidents de la capitale. À 6 livres 12 sols « compris la Table, par la poste, & franc de port » par année, le *CH* se démarque en effet comme un hebdomadaire plutôt abordable. Il se compare certainement aux *Affiches* et à la *Gazette de France*, tous deux un peu plus chers à 7 livres 10 sous par année (prix de 1752), mais également plus vastes en contenu étant de format in-quarto⁵⁷. Ainsi, avec un prix fort modeste – il n'augmente à 7 livres 4 sous qu'en 1781 afin de couvrir les frais d'un nouveau

⁵⁴ Bien que le *CH* soit généralement identifié par le nom de *Journal de la Librairie* après 1782 (son nom complet étant changé de *Catalogue hebdomadaire ou liste alphabétique des livres (...)* à *Journal de la librairie ou Catalogue hebdomadaire*) nous conservons, par souci d'uniformité, le seul nom de *Catalogue hebdomadaire* pour toute la période de sa publication de 1763 à 1789.

⁵⁵ *CH*, « avis » au verso de la page titre, 1785. Lorsque le *Journal de Paris* imite le *Mercure* dans un supplément dédié à l'annonce des livres nouveaux, Panckoucke n'hésite pas à exiger une indemnité en tant que propriétaire de ce privilège. Todd, « French advertising », *loc. cit.*, p. 545.

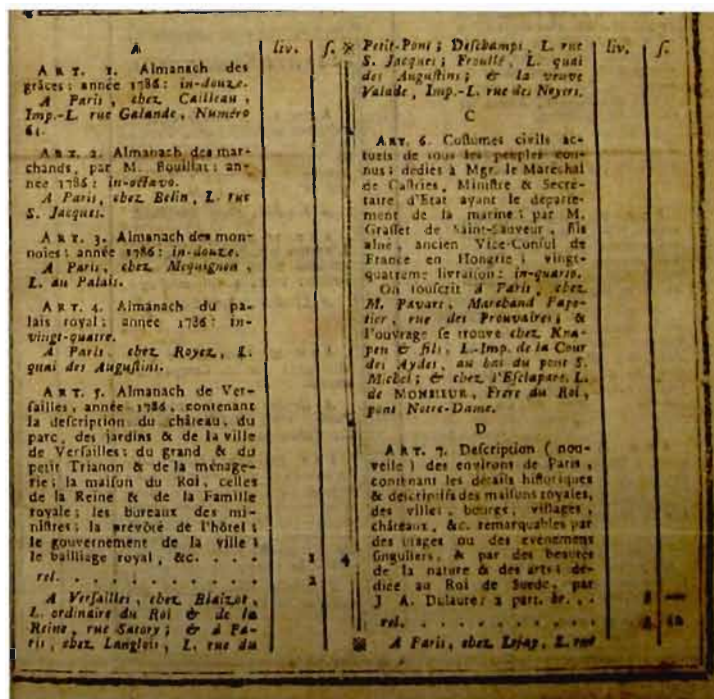
⁵⁶ Feyel, « Presse et publicité en France », *loc. cit.*, p. 844.

⁵⁷ Marion, « Dix ans des Affiches », *op. cit.*, p. 24.

supplément – revenant à moins de 3 sous par semaine, le *CH* est à la portée de presque toute personne sachant lire⁵⁸.

Par ailleurs, le format et la mise en page du *CH*, qui en font une publication claire et uniforme sur près de trente ans, n'est pas à négliger. Alors que la plupart des autres journaux contiennent toutes sortes d'avis divers, de longs textes, des nouvelles, des faits divers, des annonces de biens et des charges à vendre, les cotes de bourses, etc., le *CH* ne présente que les livres et imprimés nouveaux. Il en résulte notamment une disposition des titres et une mise en page plus claires et faciles d'approche pour le lecteur. En effet, l'énumération des titres est faite de manière précise et espacée dans le *CH* grâce à une séparation par article et par catégorie d'ouvrage ainsi qu'à l'utilisation de l'italique pour les adresses. Les titres nouveaux annoncés dans la *Gazette de France* sont quant à eux placés l'un à la suite de l'autre sans espacement, sans division de catégories et compressés en toute fin de numéro, en dessous des cours de changes qui bénéficient d'une présentation beaucoup plus agréable (voir figures 6.1 et 6.2).

⁵⁸ Marion, « Dix ans des Affiches », *op. cit.*, p. 25.



COURS DES EFFETS PUBLICS. 1785.				CHANGES
DÉCEMBRE.	JEUDI 29.	VENDREDI 30.	SAMEDI 31.	du 31.
Actions... 2500	2195	2190	2192, 95, 2200	Amsterdam. 54 1/2
D. 24. 1600		1405		Londres... 29 1/2
D. 8. 312 1/2				Hambourg. 18 1/2
D. 25. 100				Madrid. 14 1/2
B'd'Emp. Orl. 100	434, 33		432	Cadix. 14 1/2
Loterie Royale, 1785.	755			Livourne... 97 1/2
Loterie d'Avril 1785.	714	716, 18	718	Gènes... 93 1/2
Loterie d'Octob. idem.	489	489	489, 90, 91	Lyon... 3 B.
Emprunt, 1784.	345, 4. 4 1/2	4 1/2, 3, 3 1/2, 1/2	3 1/2, 3 1/2, 4	
Actions, 1785.	1118, 20, 18, 19	1117, 18, 15	1116, 18	

Cours complet d'Agriculture théorique, pratique, iconique & de Médecine rurale & vétérinaire, ou Dictionnaire universel d'Agriculture, rédigé par M. l'Abbé Rozier, in-8. tome VI. = Le Cabinet des Fêtes, orné de figures, 9. livraisons, tomes XVII & XVIII. contenant les Fables de Bidpai, de Fénelon & Boen, cette collection formera 31 vol. in-8. 3 liv. 12 f. chacun avec 3 fig. On en prépare une édition, 31 vol. in-12, qui se vendront 2 liv. 8 f. le vol. avec les mêmes fig. de l'in-8. chez Cuchet, rue & hôtel Serpente, à Paris; & à Genève, chez Barde & Manget. = Etat civil & commerçant du Bengale, traduit de l'Anglois par le Traducteur du 3. Voyage de Cook, 2 vol. in-8. br. avec 3 fig. 4 liv. 16 f. = Cursus Danubii, cum observat. Comitis de Marfigli, 6 vol. in-fol. format d'atlas, rel. en veau, filets, 150 liv. chez Volland, quai des Augustins. = Les bas-reliefs du 18. siècle, avec des notes, 30 f. br. = L'Amie dangereuse, ou Célimaire & Amélie, Histoire véritable, 2 part. 3 liv. 12 f. br. chez Buillon, hôtel de Meligny, rue des Poitevins.

n. 13. = La France Ecclésiastique, pour l'année 1786, contenant la Cour de Rome, les Archevêques & Evêques du royaume, leurs Vicaires-généraux, leurs Officiaux, &c. 3 liv. 10 f. br. chez l'Auteur, rue de l'Éperon, quartier Saint-André-des-Arts. = Etrennes du Parnasse, choix de Poësies recueillies par M. le Mayor de Saint-Paul, 30 f. br. chez Bellin, rue Saint-Jacques; Brunet, rue de Marivaux. = Almanach réunissant les Extraits de l'Almanach royal, de l'Etat militaire, le Calendrier de la Cour, les Etrennes mignonnes, avec perre & gain, rel. fermé d'un stylet, 8 liv. chez Desnos, rue Saint-Jacques. = 3 Sonates pour le clavecin, le 1. sans accompagnement, les autres avec violon obligé, par M. Amédée Rasetti, Œuvre IV, prix 4 liv. chez l'Auteur, rue Saint-Lazare, n. 6 bis. = Journal de Harpe, n. 51 & 52, le prix de l'année, composée de 52 n. est de 15 liv. franc de port. = Journal hebdomadaire, composé d'airs d'Opéra, Opéra-comiques, rondeaux, vaudevilles, &c. n. 11, même prix pour 50 n. par an, chez le sieur Leduc, rue du Roule, n. 6.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE ROYALE 1786.

Figures 6.1 et 6.2 : Présentation des livres nouveaux en première page du CH (7 janvier 1786) puis en dernière page de la Gazette de France (3 janvier 1786).

En plus de ces quelques incitatifs, l'argument le plus important en faveur du *CH* demeure indéniablement la gratuité des annonces. À partir de 1786, il est vrai que le *Mercur* et le *Journal de Paris* offrent des *Suppléments* afin d'y annoncer de façon plus détaillée les différents avis et prospectus de la librairie. Les prix pour l'annonceur sont toutefois substantiels : pour une feuille complète de quatre page du *Journal de Paris*, le prix s'élève à 216 livres et le minimum autorisé est d'une colonne, remplie ou non, à 27 livres⁵⁹. En outre, l'annonceur se doit de remettre au bureau du journal un exemplaire de tous les livres nouveaux qu'il souhaite annoncer. En ce qui concerne les journaux de Panckoucke, on charge selon l'espace et le type de caractère utilisés. Par exemple, une page du *Mercur* en petit romain coûtera 30 livres 15 sols et une colonne de la *Gazette de France* en petit romain coûtera 32 livres 15 sols, en plus des exemplaires à fournir gratuitement. Ce n'est en fait qu'avec son *Moniteur universel* que Panckoucke instaure le paiement à la ligne, de 3 livres pour dix lignes ou moins à 24 livres pour 41 à 51 lignes⁶⁰. En outre, dans le cas de certains périodiques, tel que le *Journal des Sçavants*, le fait d'offrir des copies de son livre aux éditeurs n'en garantit malheureusement pas la publicité. C'est notamment ce qui arrive à Le Roberger qui, après avoir eu des difficultés à obtenir son privilège, se heurte désormais aux « Journalistes [qui] étoient pour la plupart des Créatures de l'Académie, ou gens à elle dévoués, par les mains desquels il falloit passer pour annoncer son Ouvrage [...] »⁶¹. L'auteur explique en effet comment « quoique lesdits Journalistes ayent reçu les Exemplaires d'usage, cependant ils ne l'ont point généralement annoncé. Une partie a gardé le silence, une autre l'a annoncé sous des impressions défavorables, & la plus petite partie avec le désintéressement que requiert la justice »⁶².

Alors que les autres périodiques – mis à part les *Petites Affiches de Paris* – exigent l'envoi d'exemplaires et chargent parfois des frais considérables pour la publication d'une

⁵⁹ Todd, « French Advertising », *loc. cit.*, p. 845.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 846.

⁶¹ Le Roberger, *Supplément à l'Ouvrage intitulé Essai physico-géométrique*, Paris, l'auteur, 1779, p. 11-12.

⁶² *Ibid.*, p. 12.

annonce ou d'un « avis », il n'en coûte rien pour annoncer dans le *CH*. En effet, dans « l'avis au public » publié dans le numéro du 3 septembre 1774, Pierres, alors tout nouvel éditeur du *CH*, demande simplement aux « auteurs, éditeurs, & libraires [...] d'envoyer exactement à l'adresse ci-dessus indiquée, les titres corrects de ce qu'ils voudront faire annoncer [...] » et s'empresse d'ajouter : « Il est bon d'observer qu'on fait les Annonces gratis ». Pour l'auteur obscur aux moyens limités, cette gratuité peut alors jouer un grand rôle dans l'accès à la publicité et, par le fait même, au public de lecteurs. En offrant la publication des annonces gratuitement, le *CH* se démarque clairement des autres publications de l'époque. Selon Marc Martin, l'annonce n'est pas considérée « comme un service rendu à l'annonceur et qu'il doit payer, mais au contraire comme un service que le journal doit à l'abonné »⁶³, point de vue que partage C. Todd⁶⁴. De son côté, Gilles Feyel qui cite le prix d'une annonce dans plusieurs journaux, considère plutôt la gratuité comme l'exception parmi les feuilles périodiques⁶⁵. L'annonceur, défend-il, est alors tout à fait conscient du prix associé à la publicité qui pourra générer des profits, comme lorsqu'il paie pour faire imprimer un placard et le faire afficher⁶⁶. En fait, comme le montrent Martin et Todd, le changement vers la publicité payante se fait graduellement dans les années 1780 à Paris, surtout par l'initiative de Panckoucke. La mutation vers la véritable presse d'annonces payantes ne se fera toutefois qu'après la Révolution, notamment avec la *Gazette nationale ou le moniteur universel* de Panckoucke⁶⁷.

⁶³ Martin, *Trois siècles de publicité en France*, op. cit., p. 40.

⁶⁴ Todd, « French Advertising », loc. cit., p. 532.

⁶⁵ Feyel, « Presse et publicité en France », loc. cit., p. 843.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 841.

⁶⁷ Todd, « French Advertising », loc. cit., p. 546.

6.2.2 Le statut « publicitaire » et commercial du *CH*

L'affichage d'annonces se retrouve en quelque sorte à mi-chemin entre l'objectif informatif avoué et l'objectif commercial implicite. Tel que vu plus haut, les corporations tiennent à ne rencontrer aucune concurrence sous forme publicitaire. Ainsi, les marchands de Paris mènent-ils à tout moment une pression contre les éditeurs des bureaux d'adresses qui ne peuvent donner à leurs annonces un caractère mercantile⁶⁸. En fait, c'est seulement avec la liberté de presse et la fin des corporations que le marché des annonces devient totalement libre⁶⁹. Du côté des annonces de librairie, la donne n'est pas tout à fait la même puisque les annonces de livres nouveaux ont toujours pour objectif avoué de simplement faire connaître aux lecteurs les nouveautés et ce, pour *leur* bénéfice. Ainsi le *Catalogue hebdomadaire* dit-il avoir pour mission, dans son premier numéro de janvier 1763, de dresser la :

Liste Des Livres, Estampes, Cartes, Ordonnances, Edits, Déclarations, Arrêts, qui sont mis en vente chaque semaine, tant en France qu'en Pays étranger; l'indication des volumes, du nombre & de la grandeur dont ils sont formés; les noms des Auteurs, la nature du Papier & du Caractère, &c. que l'on a employés, & les adresses des Libraires ou autres qui les vendent⁷⁰.

Le but est donc, du moins en principe, bel et bien bibliographique et informatif. Pourtant, il est bien entendu que les libraires se servent avant tout du *CH* comme outil publicitaire, car quel autre but y aurait-il à faire connaître ses nouveautés – qui ne comprennent aucune critique et auxquelles on attribue une adresse de vente ainsi qu'un prix – sinon d'aider à mieux les vendre? Dans la lettre circulaire que fait passer Despillly aux autres libraires en 1762 afin de les intéresser à son projet, le libraire ne cache d'ailleurs pas l'objectif du catalogue qui aidera à élargir le réseau de vente des libraires : « Comme de mon côté, & celui de mes Confrères, leur écrit-il, nous aurions besoin d'avoir parcelllement connoissance des Livres que vous mettrez au jour pour pouvoir en procurer le débit [...] »⁷¹.

⁶⁸ Martin, *Trois siècles de publicité en France*, op. cit., p. 40.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *CH*, 1763, n° 1.

⁷¹ BnF, Ms. Fr. 22068 (45), 26 juillet 1762.

Plusieurs indicateurs confirment la fonction commerciale et publicitaire des annonces du *CH* dont la répétition des annonces, les descriptions avantageuses, l'énumération des points de vente, l'annonce de promotions diverses et, jusqu'à un certain degré, l'annonce du prix. Tout d'abord, la mention des détaillants associés aux différents imprimés est en effet une information directement liée au débit. Toutefois, puisque le but du catalogue est d'abord informatif, les libraires et auteurs qui y passent des annonces se doivent de mentionner tous les points de vente associés à leurs ouvrages. L'avertissement de l'éditeur en 1767 montre d'ailleurs comment certains annonceurs ne s'y conforment pas toujours, préférant sans doute d'abord diriger les lecteurs vers leur propre adresse :

Nous espérons de l'équité de MM. les Libraires que lorsqu'ils donneront la notice d'un ouvrage auquel il se trouvera plusieurs débiteurs ils voudront bien avoir l'attention de les dénommer tous afin que nous ne soyons pas obligés (pour satisfaire aux plaintes fondées des débiteurs non mentionnés) de répéter les notices qu'il suffit de donner une fois⁷².

Un autre aspect conférant au *CH* un rôle clairement commercial est la répétition d'un même titre dans plusieurs annonces. Lorsqu'il s'agit d'une vente par souscription, il n'est pas rare de retrouver d'abord une annonce pour la distribution et la description du prospectus, et par la suite, d'autres annonces pour signaler la disponibilité des différentes parties. Par exemple, le Comte de la Platière publie trois articles liés à sa *Galerie universelle de tous les hommes qui se sont illustrés dans la République des Lettres*, soit l'appel à souscription dans l'édition du 16 octobre 1784, une annonce pour informer de la onzième livraison le 13 octobre 1787 et une autre relative à la douzième livraison le 27 du même mois.

En fait, les répétitions deviennent si fréquentes que l'éditeur, qui a toujours son objectif bibliographique à l'esprit, se voit obligé de publier cet avertissement en 1767 : « Nous espérons encore de Messieurs les Libraires qu'ils voudront bien 1° Ne donner la notice d'un ouvrage que lorsqu'on le débitera 2° Ne la donner qu'une fois, bien entendu, dans la nouveauté »⁷³. Conséquemment, sans faire paraître leurs annonces dans les nouveautés, des

⁷² *CH*, 1767, no 12, cité dans Robert Estivals, *La statistique bibliographique de la France sous la monarchie au XVIII^e siècle*, Paris, Mouton, 1965, p. 173.

⁷³ *CH*, 1767, no 12, *Ibid.*

libraires et des auteurs pourront alors les placer dans les « avis » réunis à la suite des nouveautés. Selon le bibliographe Louis-Eugène Hatin, les nombreuses répétitions des livres nouveaux constituent d'ailleurs la plus importante négligence du *CH*⁷⁴. Robert Estivals s'en plaint également puisque les « répétitions publicitaires », selon son expression, rendent l'étude bibliographique statistique difficile et moins précise⁷⁵. Malgré l'inconvénient que représentent les répétitions pour le genre d'enquête qu'effectue R. Estivals, le caractère commercial que celui-ci leur attribue constitue justement l'intérêt de notre recherche.

Une autre information souvent incluse dans l'annonce qui confirme encore davantage son objectif commercial est le prix. Comme c'est le cas pour tout consommateur, l'intérêt qu'un lecteur peut manifester envers un livre est tributaire de plusieurs facteurs, le prix d'achat étant très certainement l'un d'entre eux. Malheureusement pour les lecteurs du *CH*, les annonceurs ne mentionnent pas systématiquement le prix, possiblement par oubli ou par désir de simplement piquer la curiosité du lecteur qui viendra voir la marchandise en personne afin d'obtenir plus de détails. En 1767, l'éditeur demande d'ailleurs aux annonceurs d'être plus exacts dans l'indication des différents prix « particulier et marchand », détail pourtant jamais observé⁷⁶. Ce manque d'information générale concernant le prix n'est toutefois pas sans irriter les lecteurs. Ainsi l'éditeur prend-il la peine d'inscrire cet « avis » en première page du numéro 28 (15 juillet) 1786 :

Plusieurs personnes étant venues se plaindre au bureau du Journal de la Librairie, de ne point voir dans ces feuilles le prix des ouvrages qui y sont annoncés, MM. Les Libraires et autres qui font insérer des articles dans ledit Journal, sont priés, pour leurs propres intérêts, de vouloir bien, en envoyant leurs annonces, y ajouter le prix de chaque objet.

Malgré cet avis et tous les suivants – l'éditeur qui ne constate pas les effets désirés pour le numéro 29 réimprime l'avis pour les numéros 30 à 36 et 48 à 50 de 1786 – l'indication du prix n'est pas plus uniforme.

⁷⁴ Hatin déplore également le peu de constance dans l'affichage des arrêts, un autre défaut qui ne nous concerne heureusement pas. Estivals, *La statistique bibliographique, op. cit.*, p. 367.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 173.

⁷⁶ *Ibid.*

Pour l'auteur qui vend depuis son domicile, l'indication du prix est probablement une information d'autant plus importante à mentionner afin de convaincre les lecteurs de faire le trajet jusqu'à eux sans craindre une mauvaise surprise à leur arrivée. La majorité des annonces publiées par les auteurs font ainsi mention du prix, la moyenne se situant à 57,61%. On ne peut toutefois pas établir de corrélation évidente entre l'indication du prix et une « conscience commerciale » en croissance en raison du déclin constant dans le pourcentage d'indication du prix au cours des ans. De fait, pour les annonces « chez l'auteur » publiées entre 1763 et 1777, 81,4% indiquent le prix, proportion qui décline à 77,24% entre 1778 et 1781, à 63,3% entre 1782 et 1785 et à 42,2% de 1786 à 1789. Puisque les éditeurs du *CH* émettent plusieurs avis relatifs aux prix manquants en 1786, on peut toutefois penser que la tendance est généralisée, tant chez les auteurs que les libraires⁷⁷. On constate en fin de compte comment les fonctions bibliographique et commerciale du *CH* se côtoient encore de façon parfois mal définie. Le *Catalogue*, par les listes de détaillants, les répétitions de titres et les mentions de prix, occupe une fonction commerciale certaine, quoique les libraires (et les auteurs) ne s'en servent pas encore de façon tout à fait efficace.

6.2.3 Les annonces « chez l'auteur » : nombre, nature et fréquence

Dès les débuts de l'imprimerie, la publicité constitue une partie intégrante du marché littéraire en « créant et consolidant les voies de communication entre le grossiste et le détaillant, le libraire et le client, le producteur et le consommateur »⁷⁸. Mais qu'arrive-t-il lorsque ces voies de communication sont court-circuitées, lorsque l'on passe directement de l'auteur au lecteur ? Les auteurs arrivent-ils à profiter, au même titre que les libraires, des

⁷⁷ Une autre information publicitaire intéressante mais que nous n'avons pas notée de façon systématique est la mention du prix en page de titre. Comme l'indique Roger Laufer, le prix fait une apparition de plus en plus fréquente sur la page de titre « sans honte, au centre de la composition », montrant bien l'aspect commercial assumé. « Les espaces du livre », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Promodis, 1984. p. 164.

⁷⁸ « From the beginning of the hand-press period, advertising was an integral part of the book trade, creating and consolidating the lines of communication between wholesaler and retailer, bookseller and customer, producer and consumer ». Myers *et al.*, (éd.), *Books for sale, op. cit.*, p. vii.

outils publicitaires dont ils peuvent faire usage ? Bien sûr, si des limites publicitaires s'imposent pour toutes les corporations, même celle des libraires, comme on vient de le voir, ces contraintes sont encore plus grandes pour les auteurs. En effet, une première difficulté d'ordre juridique s'impose puisqu'officiellement, il n'est pas permis aux auteurs d'afficher leurs livres et ce, jusqu'aux arrêts de d'août 1777⁷⁹. En outre, il est pertinent de souligner comment les auteurs qui souhaitent faire valoir leurs ouvrages par la publicité le font dans un contexte où la mise en évidence des mérites de ses propres créations est une pratique encore décriée. Lorsque nous gardons ces circonstances à l'esprit, nous pouvons certainement apprécier la présence, le nombre et le détail de plusieurs annonces de livres « chez l'auteur ».

De janvier 1763 à décembre 1789, le *Catalogue hebdomadaire* publie un total de 20 046 articles liés aux différentes publications françaises, excluant tous les « avis » et les livres étrangers qui sont présentés en section à part. Sur ce nombre, nous avons compté un total de 2 053 annonces où une œuvre est annoncée à Paris, chez l'auteur. La majorité de ces annonces concernent toutefois les pièces musicales, les cartes géographiques et les gravures (voir la figure 6.3) pour lesquelles les membres de la corporation des libraires de Paris ne détiennent pas le monopole absolu⁸⁰. En ajoutant à l'ensemble des « textes imprimés » les annonces trouvées dans les « avis » ainsi que les œuvres qui combinent texte imprimé et musique ou figures gravées, nous retenons un total de 845 articles pour notre analyse.

⁷⁹ Claude Saugrain, *Code de la librairie et imprimerie de Paris [...] 28 février 1723*, article IV, Paris, Aux dépens de la communauté, 1744, p. 26.

⁸⁰ Sabine Juratic, « Le monde du livre à Paris entre absolutisme et Lumières. Recherches sur l'économie de l'imprimé et sur ses acteurs », Thèse de doctorat, Paris, EPHE, 2003, p. 101.

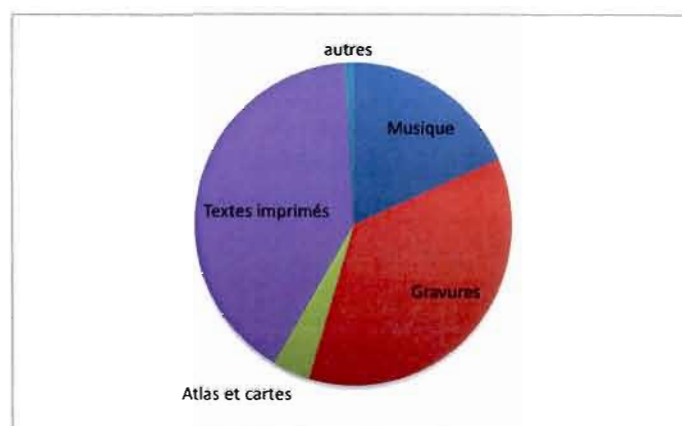


Figure 6.3 : Les différents types d'annonces « chez l'auteur » de 1763 à 1789.

Grâce à une répartition des annonces de textes imprimés par année (voir la figure 6.4), on remarque aisément la césure que provoque la loi de 1777 : alors qu'il y a peu ou pas de livres annoncés chez l'auteur avant 1778, leur nombre croît à un rythme quasi constant dans la décennie suivante. On constate également le sommet atteint en 1786 et le rapide déclin du nombre d'annonces au cours des années précédant la Révolution.

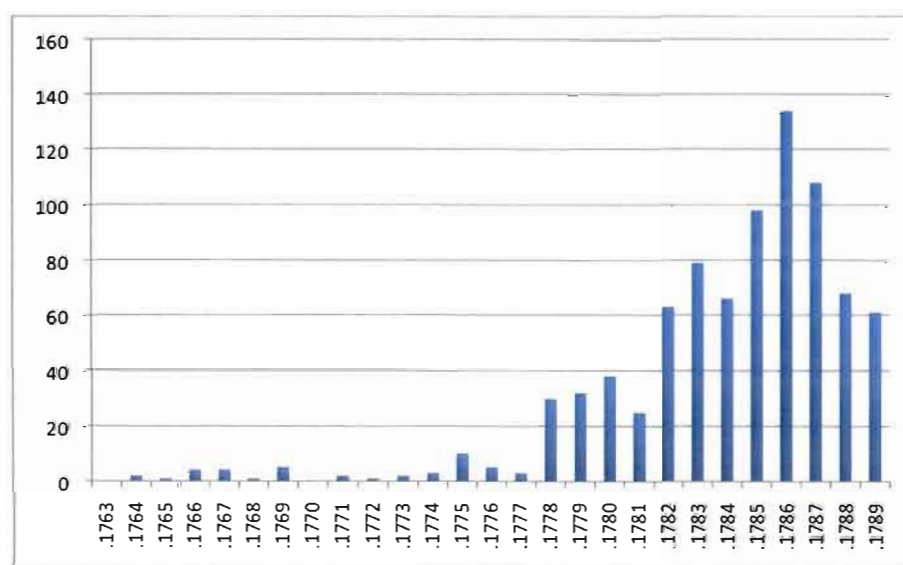


Figure 6.4 : Répartition des annonces de textes « chez l'auteur » dans le *Catalogue hebdomadaire*.

Afin d'avoir une meilleure idée de la représentativité des annonces « chez l'auteur » par rapport à celles produites par les libraires, il est nécessaire de prendre en compte le total d'articles publiés chaque année dans le périodique. Puisque nous n'avons relevé que les totaux généraux pour chaque année – toutes catégories confondues, incluant les estampes, les partitions et les arrêts – nous devons comparer le nombre d'annonces retenues chaque année avec les totaux seulement relatifs aux livres nationaux, tels que relevés par Robert Estivals⁸¹. Comme on peut le remarquer dans le graphique suivant (figure 6.4), les pourcentages d'annonces de livres nationaux « chez l'auteur » augmentent de façon significative dès 1778 pour atteindre un sommet en 1785. Entre les années 1779 et 1789, le pourcentage d'annonces « chez l'auteur » varie ainsi entre 8 % et près de 14% pour une moyenne annuelle de 10,48%, un chiffre certainement substantiel et révélateur⁸².

⁸¹ Estivals, *La statistique bibliographique*, op. cit., p. 366.

⁸² Se référer à l'appendice B pour les chiffres exacts par année.

Après avoir effectué le dépouillement complet du *CH* de 1782 afin de déceler les indications matérielles dans l'intégralité des annonces (voir le chapitre 5), nous avons constaté la différence entre le total d'articles des livres nationaux que nous avons obtenu et celui donné par Estivals (*Ibid.*) En effet, alors que nous avons compté 481 annonces en 1782 sur lesquelles se trouvent 64 annonces « chez l'auteur » représentant 13,30%, ce pourcentage descend légèrement à 12,93% sur le total de 495 cité par Estivals pour la même année. Afin de réviser nos chiffres et confronter ceux d'Estivals, nous avons vérifié à nouveau en intégral l'année 1786: alors qu'il cite un total de 953 livres de privilège, nous en avons compté très exactement 974 (ou 981 en incluant ceux mentionnés dans les « suppléments »). La différence n'est peut-être pas substantielle, mais elle avertit de l'exactitude relative des pourcentages qui en sont dérivés. Il faut donc garder à l'esprit que les chiffres obtenus grâce à la combinaison de nos résultats et des chiffres d'Estivals servent avant tout d'indicatifs.

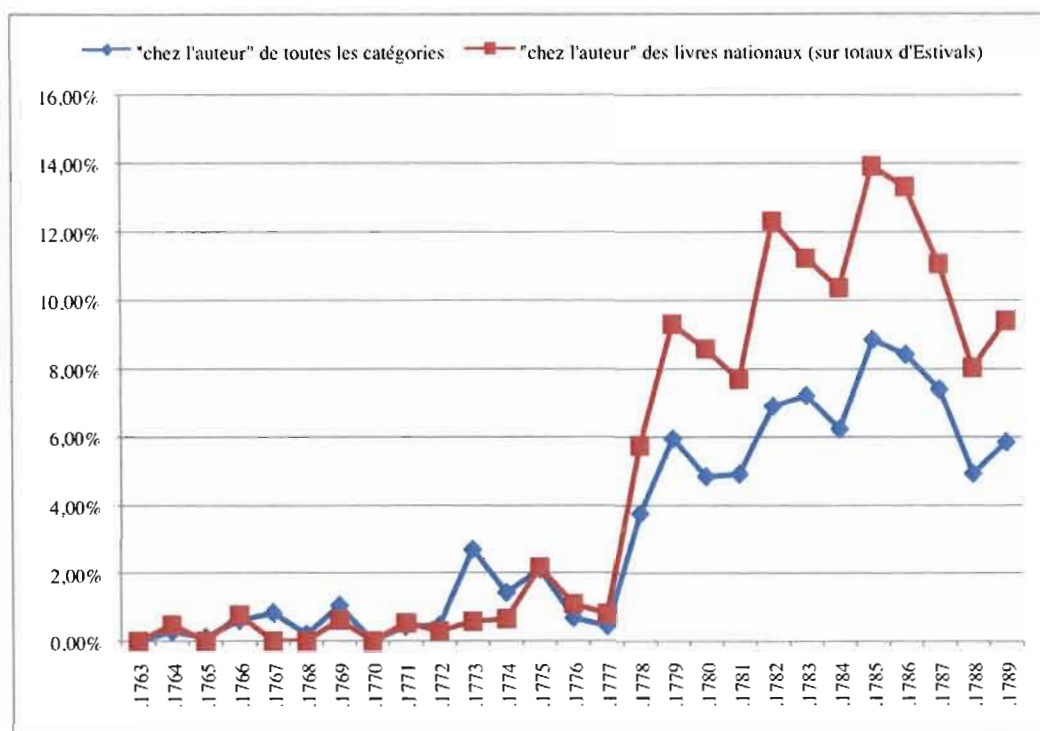


Figure 6.5 : Pourcentages des articles dans lesquels la vente se fait « à Paris chez l'auteur » dans le *Catalogue hebdomadaire*.

Grâce au *CH*, nous avons ainsi repéré plusieurs œuvres éditées à compte d'auteur. Comment ces données se comparent-elle avec celles recueillies grâce au catalogue de la BnF? Puisqu'un même livre peut être annoncé à plusieurs reprises dans le *CH* (principalement lorsqu'il est vendu par cahiers), nous avons établi la comparaison du nombre d'œuvres de la liste BnF avec le nombre de titres annoncés pour une première fois chaque année (voir figure 6.5). De façon générale, les mêmes tendances s'observent, soit une hausse marquée à partir de 1778 et une apogée au milieu de la décennie 1780. Des différences importantes sont toutefois notables, en particulier pour les années 1782, 1786 et 1787 au cours desquelles le *CH* affiche un nombre considérablement plus élevé de publications chez l'auteur que l'on n'en trouve à la BnF.

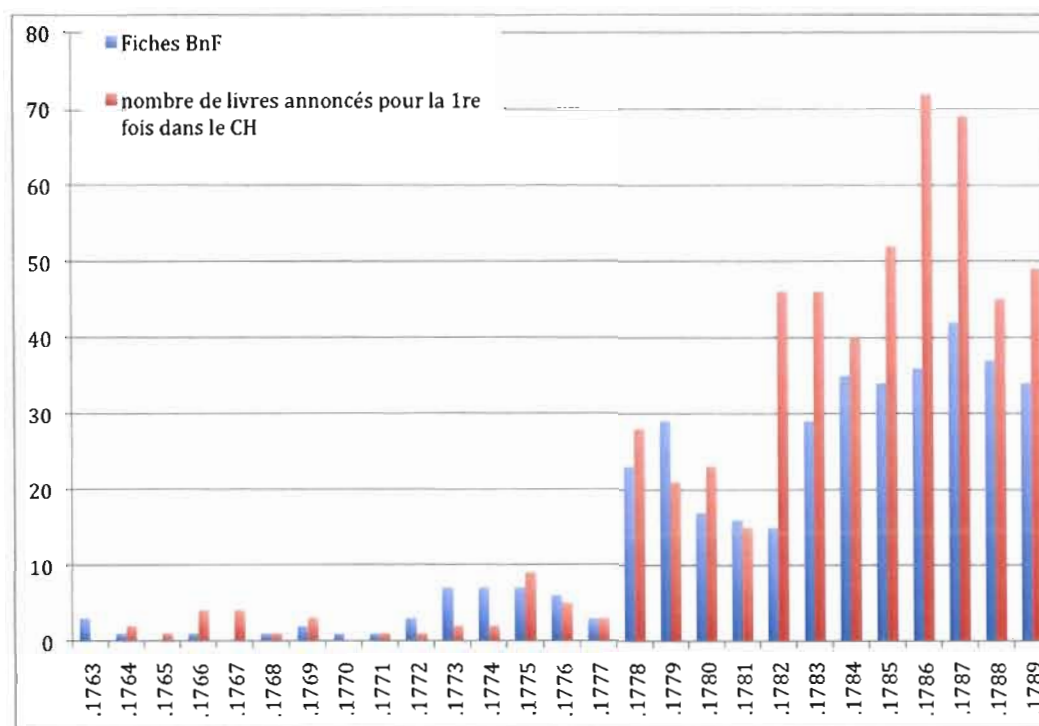


Figure 6.6 : Nombre de titres différents trouvés chaque année dans le catalogue BnF et dans le *CH*.

Malgré une similarité d'ensemble, il existe tout de même quelques différences marquées entre les chiffres obtenus grâce au catalogue de la BnF et ceux du *CH*, principalement au cours des années 1780. Dans le périodique, on compte en fait 419 œuvres différentes entre 1782 et 1789 dont une portion considérable – soit 244 titres (58,2%) – ne figure pas dans la liste de la BnF. Trois raisons principales peuvent expliquer cet écart : la manière dont les livres ont été catalogués par la BnF (les fiches n'indiquent pas toujours l'« auteur » au champ éditorial alors qu'il se trouve à l'adresse en page de titre)⁸³, l'annonce des titres n'ayant pas été conservés à la BnF et la vente par l'auteur sans mention distincte (« chez l'auteur ») en page de titre. De surcroît, l'écart entre le nombre de titres différents trouvés dans le *CH* et le nombre total d'annonces indique clairement l'utilisation répétée du

⁸³ Nous avons en effet repéré plusieurs titres dont le champ éditorial de la BnF ne mentionne qu'un libraire ou l'imprimeur alors qu'en page de titre, la mention « chez l'auteur » est pourtant présente. Pour un échantillon de 100 titres retrouvés « chez l'auteur » dans le *CH*, le catalogue de la BnF mentionne au champ éditorial un libraire dans 39 cas, l'imprimeur (20), un bureau (8), l'auteur et le libraire (7), une adresse (3) et le nom en toutes lettres de l'auteur (ce qui exclut toute recherche générale) dans le cas de 7 titres. Sur ces 100 titres, 16 n'ont pu être repérés dans le catalogue.

périodique par plusieurs auteurs. Parmi les annonces publiées entre 1782 et 1789, un peu plus de 33% font la promotion de livres déjà annoncés. En fait, si l'on compare les titres annoncés pour une première fois et le total d'annonces par année (voir figure 6.6) on constate que plusieurs auteurs décident d'annoncer leur livre à plus d'une reprise. Les ouvrages de nature périodique font d'ailleurs généralement l'objet de plusieurs annonces dont la *Gazette des Tribunaux* de Mars est un bon exemple. On retrouve en effet vingt-et-une annonces pour ce périodique entre le 22 août 1778 et le 31 octobre 1789.

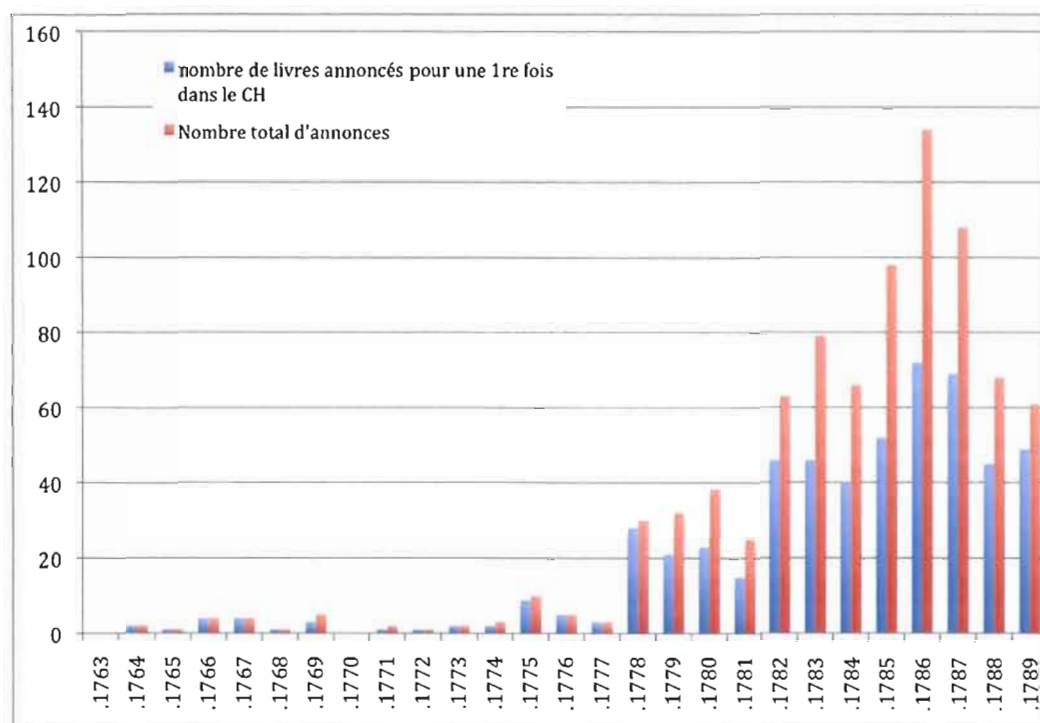


Figure 6.7 : Nombre de titres différents trouvés dans le *CH* par rapport au nombre d'annonces.

Outre la multiplication des annonces pour une même œuvre, il est également intéressant d'en observer le nombre publié par un même auteur. Si certains auteurs se contentent d'une annonce au passage – c'est le cas pour 172 d'entre eux – d'autres font une utilisation répétée du *CH* et ce, pour différents ouvrages. En fait, sur le total de 845 annonces,

on compte seulement 278 auteurs différents dont la majorité – soit près de 84% – publient entre une et trois annonces (voir le tableau 6.1).

Tableau 6.1 : Nombre d’auteurs selon le nombre d’annonces publiées dans le *CH*

Nombre d’annonces	Nombre d’auteurs
1	172
2-3	61
4-5	22
6-7	11
8-9	3
10 et plus	9
Total	278

Malgré une majorité d’auteurs qui ne publient qu’une seule annonce dans le périodique, on en compte néanmoins plus d’une quarantaine faisant un usage répété du périodique par l’affichage d’au moins quatre articles. Parmi les auteurs prolifiques, on retient notamment Luneau de Boisjermain qui publie quatorze annonces, Madame Dufresnoy qui en publie treize et Waroquier de Combles qui en publie trente-et-une. L’auteur faisant le plus grand usage du *CH* reste sans contredit Pierre-Joseph Buc’hoz qui publie un total de 136 annonces entre le 31 octobre 1778 et le 19 décembre 1789. Il est également à noter comment, grâce à la productivité hors pair de l’auteur, la majorité de ces annonces (102/136) font la publicité d’œuvres mentionnées pour la première fois. En outre, voulant mettre à profit tout l’espace qu’on voudra bien lui accorder, Buc’hoz fait parfois la promotion de plusieurs œuvres dans un même article. En 1789, par exemple, l’auteur annonce plusieurs « dissertations » à fois, même jusqu’à dix dans l’édition du 19 décembre. Il n’est pas rare non plus de voir apparaître le nom de Buc’hoz à maintes reprises à l’intérieur d’une seule édition hebdomadaire. Pour les quatre numéros parus entre le 24 janvier et le 14 février 1789, par exemple, sur les dix annonces « chez l’auteur » que nous ayons trouvées, neuf articles concernent des œuvres de Buc’hoz !

6.3 Les stratégies promotionnelles

Selon Myers, Harris et Mandelbrote, « le marché du livre, tout comme n’importe quelle autre sphère d’activité humaine, est le produit d’interventions erratiques d’individus

guidés par leur propre combinaison de motifs personnels et commerciaux »⁸⁴. Si l'on accepte cet énoncé, peut-on également attribuer les motivations personnelles et commerciales aux auteurs qui annoncent leurs propres livres? En répondant par l'affirmative, ces démarches publicitaires constituent certainement une démonstration de la place que l'auteur tient à occuper sur le marché du livre, un autre exemple de la « modernité » de l'auteur éditeur de ses ouvrages. En fait, en considérant comment la répétition d'annonces et la mention des prix constituent des éléments essentiels de la publicité efficace, certaines tactiques promotionnelles mises en pratique – telles que rabais, gratuités et garanties – sont les preuves d'autant plus tangibles du rôle proactif qu'assument plusieurs auteurs dans la commercialisation de leurs œuvres. En outre, les descriptions avantageuses trouvées dans les prospectus, les annonces et les préfaces – notamment par l'utilisation de plusieurs qualificatifs tels que « vertueux », « excellent » et « parfait » –représentent également des exemples de procédés utilisés afin d'attirer les lecteurs et acheteurs⁸⁵.

6.3.1 Le prospectus et la souscription comme outils promotionnels

L'offre littéraire n'ayant jamais été aussi grande durant ces dernières décennies du XVIII^e siècle, les écrivains qui organisent seuls la vente de leurs ouvrages et qui désirent prendre leur place auprès du lectorat doivent certainement faire usage de plusieurs tactiques. Comme nous l'avons vu au chapitre 4, la souscription constitue une méthode de financement particulièrement utile pour les auteurs qui ne bénéficient pas toujours des fonds nécessaires à la publication de leurs œuvres. Le prospectus représente, dans ce cas-ci, un parfait exemple de procédé publicitaire, sa seule raison d'être étant l'attrait du plus grand nombre de souscripteurs possible. Le succès du prospectus, qui se veut à la fois informatif et convaincant, est ainsi primordial et décidera de la réalisation ou non de l'œuvre.

⁸⁴ « Much of what happens in the book trade, as in most other spheres of human activity, is a product of the erratic interventions of individuals driven by their own combination of commercial and personal motives ». Myers *et al.*, (éd.), *Books for sale, op. cit.*, p. vii.

⁸⁵ Todd, « French Advertising », *loc. cit.*, p. 540.

Plusieurs arguments de vente font partie des appels à souscription de manière presque systématique. Tout d'abord, les auteurs qui organisent leur propre souscription promettent souvent des rabais substantiels aux souscripteurs, avantage qu'ils sont généralement tenus de garantir de toute façon. En effet, tel qu'il est indiqué à l'article « souscription » dans l'*Encyclopédie* : « Les conditions des souscriptions sont, du côté du libraire, de fournir leur ouvrage à meilleur compte aux souscripteurs, qu'aux autres, à un tiers, ou un quart du prix de moins [...] »⁸⁶. Par exemple, Imbert de la Platière accentue l'avantage de prix qu'il offre à ses souscripteurs en leur proposant les 24 volumes de sa *Galerie universelle des hommes* au prix de 96 livres (soit 4 livres le volume) en soulevant toutefois comment « Ceux qui n'auront pas souscrit payeront 6 livres chaque Volume, sans aucun espoir de remise, parce qu'on ne tirera qu'un petit nombre au-dessus de celui des Souscripteurs »⁸⁷. Il s'agit dans ce cas d'un rabais assez substantiel de plus de 33%. Dans d'autres cas, les auteurs offrent des rabais se situant autour du quart, comme Mentelle qui laisse son *Atlas nouveau* au prix de 146 livres au lieu de 198 (représentant un rabais d'environ 26%)⁸⁸. Possiblement dans le but de ne pas nuire à la vente de l'ouvrage une fois la souscription fermée, d'autres auteurs n'offrent pas des rabais aussi substantiels, comme Keralio qui vend ses volumes à 4 liv. 10 sols au lieu de 5 liv. 10 sols, un rabais représentant environ 20% sur le prix de détail⁸⁹. De surcroît, d'autres auteurs peuvent également promettre un rabais particulier, comme Chevalier de Mouhy qui offre une remise sur son *Abrégé de l'Histoire Chronologique du théâtre françois*, mais seulement pour les « auteurs dramatiques » qui, en se faisant connaître de l'auteur, l'aideront à compléter son ouvrage⁹⁰.

⁸⁶ Diderot et d'Alembert, *Encyclopédie*, t. 15, *op. cit.*, p. 416-417.

⁸⁷ Imbert de la Platière, *Galerie universelle des hommes qui se sont illustrés dans les sciences et dans les lettres, depuis Léon X jusqu'à nos jours, ornée de leurs portraits*. Tome Premier, 1785, p. 74.

⁸⁸ CH, 09-02-1782, art. 3.

⁸⁹ Keralio, *Collection des meilleurs ouvrages françois, composés par des femmes; Dédiée aux femmes françoises*, t. 1, Paris, l'auteur, 1786, p. vi.

⁹⁰ « MM. Les Auteurs dramatiques ne le paieront que 10 l. pouvru qu'ils veuillent bien se faire connoître par écrit ... en affranchissant les lettres ». (AAA, 29-03-1780, avis iv).

Par ailleurs, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, la matérialité des œuvres à venir et vendues dans le *CH* peut également servir d'argument publicitaire. On vante alors les qualités du papier, de la typographie ou des gravures afin d'attirer l'attention des lecteurs collectionneurs de beaux ouvrages. L'exemple le plus probant à cet effet demeure sans doute De Sonnerat qui propose son *Voyage aux Indes orientales et à la Chine* sur quatre sortes de papiers différents, agrémenté de 140 planches enluminées au choix et le tout broché, relié ou en feuilles⁹¹. Le fait d'offrir différents choix aux lecteurs peut certainement en attirer plusieurs, satisfaits d'obtenir un ouvrage fait presque sur mesure. Par exemple, Hesselin promet que ses discours « seront publiés in-8° dès que le Public paroîtra le désirer »⁹² et Le Grand d'Aussy promet qu'il y aura « une édition in-4° pour ceux qui la demanderont » de son *Histoire de la vie privée*, œuvre pour laquelle les lecteurs peuvent également opter pour le papier de leur choix⁹³. L'auteur de la *Galerie universelle* fait aussi valoir que ses souscripteurs, en recevant l'ouvrage en cahiers et les gravures par livraison, « [...] auront l'avantage de pouvoir classer à leur gré les Vies & les Portraits détachés »⁹⁴ et ainsi être en mesure de contrôler l'apparence de l'ouvrage final.

Le fait de souscrire est assurément considéré comme une geste de bonne foi de la part des lecteurs, et les auteurs doivent se montrer particulièrement persuasifs afin de les convaincre de payer pour un produit qui n'existe pas encore. Afin d'augmenter la confiance des futurs souscripteurs, certains auteurs, tel que Luneau de Boisjermain pour ses cours de langues, insèrent des extraits de l'œuvre à venir dans le prospectus, en mentionnant souvent

⁹¹ *CH*, 1783-02-08, art. 20.

⁹² Robert de Hesselin, *Nouvelle topographie ou Description détaillée de la France*, Paris, l'auteur, 1780, p. 5.

⁹³ Prospectus de *l'Histoire de la vie privée des Français*, attaché dans le tome 4 des *Contes dévôts, Fables et Romans anciens; pour servir de suite aux Fabliaux* (Paris, l'auteur, 1781), p. 8.

⁹⁴ Imbert de la Platière, *Galerie universelle des hommes qui se sont illustrés dans les sciences et dans les lettres, depuis Léon X jusqu'à nos jours, ornée de leurs portraits*. Tome Premier, 1785, p. 75.

que la même typographie et le même format seront utilisés⁹⁵. D'autres écrivains vont d'ailleurs encore plus loin en offrant aux acheteurs potentiels la possibilité d'observer les épreuves et d'en vérifier la qualité avant de souscrire. C'est par exemple le genre de promesse que fait Court de Gébelin pour son *Monde primitif* afin d'attirer de nouveaux acheteurs :

Nous en avons redoublé nos efforts & notre attention pour les rendre plus dignes [les recherches] d'eux [les lecteurs], & nous nous sommes fait un devoir de mettre sous leurs yeux, à mesure qu'on les imprimoit, les diverses portions de notre premier Volume, qu'il étoit très-inutile de garder en Magasin, & qui pouvoient augmenter le nombre des Souscripteurs [...]⁹⁶.

Brion de la Tour offre également aux souscripteurs intéressés de venir constater son travail de leurs propres yeux : « [...] en s'assurant par-là des premières épreuves [...] »⁹⁷. Ne profitant généralement pas d'une réputation établie comme les libraires-imprimeurs, les auteurs qui encouragent les lecteurs à venir constater eux-mêmes la qualité de leurs ouvrages se donnent certainement les moyens de parfaire leur réputation, d'attirer des lecteurs et de prendre leur place au sein du marché. Ce partage des premières impressions laisse également entrevoir la possibilité pour les lecteurs d'émettre leurs commentaires, tel que pour l'œuvre d'Hilliard d'Auberteuil qui promet aux « souscripteurs [qu'ils] auront les premières épreuves des portraits, cartes et gravures »⁹⁸. Dans un cas inusité, l'auteur offre même aux souscripteurs de se retirer s'ils ne sont pas satisfaits, représentant certainement un argument publicitaire de taille. En effet, dans le prospectus de son *Histoire de la vie privée des Français*, Legrand d'Aussy indique comment les souscripteurs « ne s'engagent que pour cette première partie, concernant la Nourriture : s'ils ne sont pas satisfaits, ils seront libres de renoncer aux trois

⁹⁵ BnF, RES-P-Q-179 (43), *Journal d'éducation* de Luneau de Boisjerman. C'est également le cas, par exemple, de Des Essarts pour ses *Procès fameux* et de Mouret pour les *Annales de l'éducation du sexe, ou Journal des demoiselles* (1790) qui promet un ouvrage « du format et du même caractère du présent N° » (Paris, l'auteur, 1790, verso p. titre).

⁹⁶ Court de Gébelin, *Monde primitif*, Paris, l'auteur, 1773, p. v.

⁹⁷ « prospectus », p. 8, inséré dans Louis Brion de la Tour, *Atlas itinéraire, portatif, de l'Europe, adapté, quant à la France, aux Messageries Royales, nouvelles Diligences*, Paris, l'auteur, 1776.

⁹⁸ CH, 08-06-1782, art. 2.

autres »⁹⁹. N'ayant vraisemblablement pas reçu du public les appuis nécessaires, Legrand d'Aussy ne publie que la première partie composée de trois volumes¹⁰⁰. En utilisant cette stratégie somme toute risquée, Legrand d'Aussy emploie une méthode déjà vue chez des libraires comme Cuchet qui, pour le *Cours complet d'agriculture*, promet que les acheteurs : « [...] qui justifieroient de plusieurs plaintes, soit sur l'impression de l'ouvrage ou sur le travail des Auteurs, seront libres de retirer leurs déboursés & de rendre l'ouvrage »¹⁰¹. En considérant le danger financier que représenterait le retrait de plusieurs souscripteurs, une telle stratégie démontre à la fois la confiance que l'auteur manifeste envers son ouvrage et aussi les risques qu'il est prêt à prendre afin de le commercialiser de la façon la plus efficace possible.

Plusieurs auteurs offrent ainsi des avantages à leurs souscripteurs, espérant intéresser le plus d'acheteurs possible. Outre un meilleur prix et un certain contrôle sur la matérialité des œuvres à venir, d'autres auteurs offrent davantage. Par exemple, en proposant la souscription pour sa *Mécanique appliquée aux arts*, Berthelot propose d'accorder à ses acheteurs non seulement l'ouvrage en tant que tel, mais également les droits de mettre en pratique les principes qu'il contient :

L'Auteur prévient, qu'ayant obtenu de Sa Majesté des Lettres-patentes portant privilège exclusif pour la construction des machines de son invention, sous peine de 6000 livres d'amende et de confiscation de tous ustensiles, des matériaux et des machines mêmes, moins d'une permission expresse et par écrit de l'Auteur, il a cru ne devoir mettre d'autre prix à la permission qui lui est réservée d'accorder ou de refuser, que celui de la souscription de son Ouvrage; cette modique somme, prix de son Ouvrage pour les souscripteurs, procurera l'avantage d'autoriser ceux qui auront souscrit, d'établir telle des machines qu'ils jugeront à propos pour leurs usages, sans autre permission de sa part¹⁰².

⁹⁹ Prospectus de *l'Histoire de la vie privée des Français*, p. 8. inséré dans Legrand d'Aussy, *Contes dévôts, Fables et Romans anciens; pour servir de suite aux Fabliaux*, t. 4, Paris, l'auteur, 1781.

¹⁰⁰ Legrand d'Aussy, *Histoire de la vie privée des Français depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours*, Paris, impr. Pierres (l'auteur), 1782, 3 vol.

¹⁰¹ CH, 25-12-1779, art 2.

¹⁰² CH, 01-09-1781, art. 8. *Mécanique (la) appliquée aux arts, aux manufactures, à l'agriculture et à la guerre, Ouvrage orné de 120 planches, par M. Berthelot, Ingénieur-Mécanicien.*

Par ailleurs, à une époque où se multiplient les livres, plusieurs auteurs prennent certainement conscience de la « compétition » existant sur le marché littéraire. Afin de se démarquer, certains tiennent alors à mettre en valeur leur ouvrage et à souligner leur propre contribution, notamment par l'usage de qualificatifs promotionnels tels que la nouveauté, l'amélioration, l'utilité et le plaisir. Nous retrouvons par exemple Des Essarts qui annonce une nouvelle forme à son journal « qui le rendra plus varié & par conséquent plus intéressant [...] »¹⁰³. L'auteur ajoute également comment « Sous ce nouveau point de vue, ce Journal offrira une variété très-piquante pour toutes sortes de lecteurs, & un recueil précieux des monumens de la Jurisprudence moderne de tous les Parlemens du Royaume, qui sera utile aux Jurisconsultes »¹⁰⁴. Dans le cas des collections d'ouvrages que les lecteurs pourraient sans doute trouver ailleurs, les compilateurs peuvent également mettre l'accent sur le côté pratique d'avoir réunis les textes d'un même auteur, d'un même genre ou d'une même langue. Par exemple, dans la souscription pour sa *Collection des meilleurs ouvrages françois, composés par des femmes*, Madame Keralio fait valoir les mérites de son ouvrage tout en soulignant le travail épargné au lecteur qui aurait voulu par lui-même trouver tous les textes fournis : « Cette collection contiendra donc les meilleures pièces de poésie, théâtre, romans, lettres des femmes les plus célèbres de la Nation, dont on ne pourroit recueillir les œuvres détachées qu'avec beaucoup de peine, des frais considérables, et des recherches souvent inutiles »¹⁰⁵.

Ces efforts de descriptions avantageuses et incitatives sont d'autant plus significatifs pour les auteurs dans un contexte où l'autopromotion n'est pas considérée d'un œil favorable. Panckoucke émet d'ailleurs un avertissement à l'intention des libraires et des auteurs qui souhaitent annoncer la publication d'une œuvre à venir dans le supplément au *Mercure*, indiquant : « On les prie seulement de se borner à en exposer le plan & l'objet ; les éloges sont très déplacés dans un Prospectus, & préviennent rarement le Public en leur faveur. Il y a

¹⁰³ AAA, 13-12-1780, avis. Sur la souscription du *Journal des causes célèbres, curieuses et intéressantes*.

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ Keralio, *Collection des meilleurs ouvrages françois, composés par des femmes, dédiée aux femmes françoises*, t. 1., Paris, l'auteur et Lagrange, 1786, p. vi.

de l'indécence à louer soi-même l'Ouvrage dont on est l'auteur ou l'Imprimeur. On doit se borner à le faire connoître »¹⁰⁶. La profusion des projets de souscriptions par lesquels les auteurs et les éditeurs tentent par tous les moyens de s'attirer une partie du lectorat en irrite d'ailleurs plus d'un. Par exemple, dans l'*Encyclopédie*, on lit qu'en « Angleterre, les souscriptions sont très-fréquentes, & cette habitude les a rendues sujettes à quelques abus qui commencent à les discréditer »¹⁰⁷. Dans un avis des *Affiches*, on peut également lire comment la multiplication des souscriptions par des auteurs médiocres en quête de gloire et surtout de richesses exaspère certains Parisiens :

La voie de la Souscription, pour l'impression des livres, a sans doute son utilité. Les Anglois l'ont imaginée; & bientôt elle a été introduite en France. On n'avoit d'abord d'autre intention que de se procurer des fonds pour fournir aux frais considérables qu'exigent des ouvrages importants & volumineux. Jusques-là ce moyen est honnête, & il demande à être favorisé ; mais que des Auteurs plus épris du rameau d'or de Plutus que du laurier d'Apollon, s'en servent pour vendre d'une manière quelquefois très-avantageuse, leurs inutiles & maussades compilations; qu'ils aient le secret de faire agir les femmes pour cela ; qu'elles distribuent elles-mêmes des billets de souscription ; qu'elles obligent de gré ou de force tous ceux qu'elles rencontrent dans les sociétés, à souscrire; sans trop savoir de quoi il s'agit, elles s'engouent de l'ouvrage qu'on a mis sous leur protection ; qu'elles le prônent comme le plus beau chef-d'œuvre qui puisse sortir de tête humaine ; & que très-souvent un pédant, un cuistre, un caffard, un philosophe, un non philosophe profite de ces manœuvres & de ces intrigues pour s'enrichir : voilà un abus, un ridicule sentis depuis long-tems par les personnes que la gloire des Lettres touche encore ; & ils méritent bien d'être dénoncés au public, pour qu'il ne soit plus la dupe de sa crédulité ou de sa complaisance¹⁰⁸.

Tout d'abord, on constate comment les avertissements de Panckoucke et des *Affiches de province* signalent le malaise qui subsiste toujours dans un contexte où l'idée d'enrichissement par ses œuvres – qu'elles soient considérées bonnes ou mauvaises – n'est pas encore pleinement assumé dans l'idéal du monde des lettres. Cependant, ces remarques rendent également compte d'une réalité changeante où la promotion et la commercialisation prennent une place grandissante au sein du marché littéraire.

¹⁰⁶ *Mercure de France*, 24 juin 1786, supplément, p. 2-3, cité dans Todd, « French advertising », *loc. cit.*, p. 532.

¹⁰⁷ Diderot et d'Alembert, (éd.), *Encyclopédie*, t. 15, *op. cit.*, p. 416-417.

¹⁰⁸ AAA, 14-06-1780, n° 26, p. 95-96.

6.3.2 Quelques stratégies promotionnelles

Afin de convaincre les potentiels acheteurs de venir à leur domicile pour faire l'acquisition de leurs livres, plusieurs auteurs mettent également en place quelques stratégies promotionnelles. Le seul fait de publier une annonce dans le *CH* peut déjà être considéré comme un effort publicitaire afin de favoriser la vente. Quelques annonces se démarquent toutefois par des propositions de rabais spéciaux constituant de véritables stratégies de promotion, voire de « marketing ». Une première stratégie de vente spécialement intéressante dans le cas des auteurs qui vendent leurs ouvrages depuis leur domicile, mais également en association avec des libraires, est le rabais pour un achat sans intermédiaire. Puisque l'auteur qui fait affaire avec un ou plusieurs libraires pour la vente de son livre doit prévoir une remise (généralement de l'ordre de 20%¹⁰⁹) à ces professionnels, il est évidemment très avantageux pour l'auteur lorsque les lecteurs s'adressent directement à lui. C'est pour cette raison, par exemple, que Massac annonce son *Traité des immatricules* à 1 livre 10 sols en prenant soin d'ajouter que : « Ceux qui voudront se procurer le *Manuel des rentes* & le *Supplément* ne le paieront que 3 liv. au lieu de 4 liv. 10 sols; mais il faut d'adresser directement à l'Auteur »¹¹⁰. Dans un cas similaire, Maupin annonce en verso de page de titre : « Le prix de tous mes ouvrages, en quatre volumes, pris chez moi, est toujours de 8 liv. pour Paris, non compris cet écrit qui est de 9 s., & il est de 9 liv. 9 s. , chez les Libraires indiqués dans le titre, en y comptant [sic] cet ouvrage, tant pour les Libraires que pour le Public »¹¹¹. Outre un rabais par volume, l'auteur peut également offrir la gratuité de l'envoi postal pour les lecteurs qui achètent de lui sans intermédiaire comme dans cette annonce où l'on indique qu'en « s'adressant directement à M. Mentelle, on recevra port franc chacune des livraisons à Paris, & par-tout où va la poste de France »¹¹².

¹⁰⁹ Le sujet des remises accordées aux libraires sera abordé plus en détail au chapitre suivant.

¹¹⁰ *CH*, 08-05-1779, art. 6. Nous avons retrouvé la même annonce dans l'édition du 24 mai 1780 des *Affiches*, art. 3.

¹¹¹ Maupin, *Suite et conséquences et mon Apologie*, Paris, l'auteur, 1785, p. 2.

¹¹² AAA, 26-07-1780.

Les auteurs de plusieurs ouvrages – souvent liés aux mêmes sujets –, peuvent également insister sur leur interdépendance afin d'inciter les lecteurs à faire l'acquisition de l'ensemble. Par exemple, Carpentier écrit : « on observera que ma *Grammaire française* est indispensable à ceux qui veulent faire usage de ma *Méthode pour le Latin* »¹¹³. Mentelle fait également usage d'une stratégie de vente semblable en accordant un rabais sur un nouvel ouvrage et ce, exclusivement à ceux ayant déjà souscrit à son livre précédent. En effet, toujours à l'écriture de la *Géographie comparée* et « ayant éprouvé un retard dans l'envoi de quelques livres qu'il a fait venir d'Espagne pour mettre le plus d'exactitude possible dans la description qu'il fait de ce Royaume & de celui de Portugal », l'auteur offre un autre ouvrage, la *Cosmographie élémentaire*, œuvre agrémentée de planches et de cartes. Pour ce nouvel ouvrage, Mentelle « offre la remise d'un cinquième du prix de ce volume à MM. les Souscripteurs de la *Géographie comparée*, à condition qu'on le prenne chez lui »¹¹⁴. Avec ce type de promotion, non seulement l'auteur exploite efficacement le marché de lecteurs déjà acquis, mais il trouve également à économiser sur les frais d'envois. Il ne s'agit effectivement pas ici d'une économie par rapport à la remise que l'auteur aurait eue à accorder à un libraire, mais d'une économie sur la poste, n'ayant pas à envoyer le volume franc de port tel qu'annoncé. Mentelle écrit d'ailleurs comment : « les frais de la Poste le privent du plaisir de procurer ce foible avantage à MM. les Souscripteurs auxquels il faudroit l'adresser en province »¹¹⁵.

Une autre stratégie promotionnelle trouvée chez un auteur-éditeur et qui est d'usage courant de nos jours est le rabais accordé durant une période spécifique de temps. Maupin organise en effet ce que nous pourrions appeler un « solde du printemps » durant lequel il offre un rabais significatif sur ses ouvrages. Trouvée en préface de *Suite et Grand Succès de mon expérience à Belleville, Banlieue de Paris* (1785), la promotion explique comment :

¹¹³ Carpentier, *Suite au nouveau plan d'éducation*, Paris, l'auteur, 1775, p. 160.

¹¹⁴ AAA, 18-10-1780, avis.

¹¹⁵ Edme Mentelle, *Cosmographie élémentaire, divisée en parties astronomique et géographique*, Paris, l'auteur, 1781, verso p. titre.

Chaque Volume pourra être acheté séparément, & à commencer du 21 mars jusqu'au 21 juin prochain, inclusivement, ne sera vendu, tant aux Libraires qu'au Public, que sur le pied de 40 sols, ensorte (sic) que les quatre volumes qui, avec le présent écrit, sont de 13 livres 6 sols ne couteront au public que 8 livres jusqu'au 21 Juin, après lequel temps, s'il en reste, ils seront vendus, tant pour Paris que pour la Province, le même prix qu'auparavant¹¹⁶.

Au rang des efforts publicitaires des auteurs, nous retrouvons également des brochures, de même format que les prospectus, ne fournissant qu'une longue description de l'ouvrage avec l'adresse de vente et le prix. C'est un procédé notamment utilisé par Lefevre qui fait imprimer un « Extrait du Traité des principes de l'Art de la Coëffure des Femmes »¹¹⁷ de quatre pages, format in-12, qu'il vend chez lui « rue Montmartre, vis-à-vis du cul-de-sac S. Pierre, dans la Porte cochère du Parfumeur, au rez-de-chaussée ». Certains imprimés – longs ou courts – sont également distribués gratuitement par leurs auteurs. De toute évidence, un avantage est anticipé à la distribution gratuite d'un produit qui aura tout de même coûté cher à produire. Dans le cas de Godernaux, la brochure qu'il « donnera [...] avec plaisir, aux personnes qui la désireront »¹¹⁸ sert à faire la promotion du remède qu'il vend chez lui. Dans d'autres cas, l'imprimé est un outil de propagande politique comme le *Discours prononcé le jour de la bénédiction des drapeaux du district Saint-Martin* du citoyen Parisau (1789) qui « se distribue gratis, chez l'Auteur, rue de Bondi, no 74 », ou de promotion personnelle comme Laugier qui fait l'éloge de ses mérites dans *Le Vrai patriotisme, ou Services rendus à la patrie, avec les pièces authentiques qui le prouvent*¹¹⁹. La collaboration professionnelle peut également servir de motif pour une distribution gratuite, comme dans le cas de Lemoine d'Essoies qui propose d'envoyer sans frais son

¹¹⁶ Maupin, *Suite et Grand Succès de mon expérience à Belleville, Banlieue de Paris*, Paris, l'auteur, 1785, p. 11.

¹¹⁷ Paris, impr. de Jorry, 1778.

¹¹⁸ Godernaux, *Abrégé des pièces justificatives de plusieurs épreuves faites en France (...)*, Paris, l'auteur, 1790, p. titre.

¹¹⁹ Paris, chez l'auteur, 1791. On peut aussi compter au nombre des brochures gratuites pour promotion individuelle la « Lettre VI sur les catastrophes malheureuses du règne végétal » de Buc'hoz annoncée « A Paris, chez M. Buc'hoz. Médecin, rue de la Harpe, où elle se distribue gratis. » *CH*, 07-06-1782, art 7.

Traité élémentaire de mathématiques (qui fait plus de 600 pages), mais seulement aux « Instituteurs, Professeurs & Maîtres de Conférence, de Paris & de Province, qui jugeront à propos de le faire suivre à leurs élèves ou à leurs disciples »¹²⁰, s'assurant par ce moyen d'augmenter son débit.

Tout comme les libraires qui insèrent parfois le catalogue de leurs autres ouvrages dans ceux qu'ils font imprimer, il arrive également que des auteurs dressent la liste de leurs autres œuvres. Cette méthode étant encore aujourd'hui largement employée, il s'agit certainement d'un bon moyen publicitaire, encourageant l'achat d'autres ouvrages généralement du même type. Parmi les livres que nous avons examinés, un minimum de trente-six contiennent la mention d'autres œuvres que l'auteur vend aussi chez lui. Si l'on soustrait du total de 276 copies examinées les 30 ouvrages publiés par des auteurs qui n'ont qu'une seule œuvre connue à leur actif, on arrive à une proportion de 14,6%¹²¹ des livres dans lesquels une liste des autres ouvrages de l'auteur est dressée en bonne et due forme. Généralement placée parmi les pièces liminaires de l'ouvrage, la liste des ouvrages se présente souvent de la même façon que dans l'*Uranographie* de Robert de Vaugondy (voir la figure 6.8).

¹²⁰ Paris, chez l'auteur, 1789, p. viii.

¹²¹ 36/246.

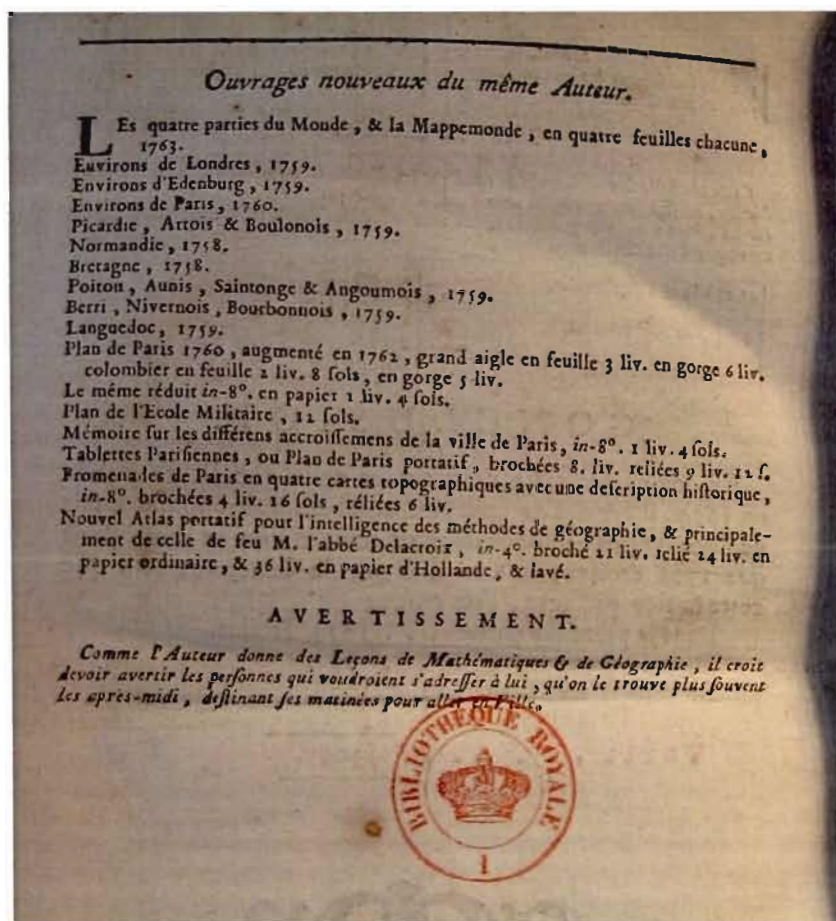


Figure 6.8 : Liste des ouvrages de Robert de Vaugondy présentés dans son *Uranographie* (1764)¹²².

Parmi les moyens employés afin d'encourager la vente, on peut également compter les marqueurs de valorisation sociales telle que l'énumération des titres et emplois de l'auteur. Non exclusive aux auteurs-éditeurs, cette méthode sert néanmoins à assurer l'autorité de l'écrivain et la valeur de ses écrits. On retrouvera alors les titres et des académies dont l'auteur est membre, une énumération parfois digne d'un curriculum vitae comme celle de Mauduit qui se présente comme : « Lecteur Royal en Mathématiques, Professeur de la Chaire de Ramus, au Collège Royal de France, Architecte du Roi et Professeur de son Académie

¹²² Robert de Vaugondy, *Uranographie ou Description du Ciel en deux hémisphères, calculés & construits pour l'année 1763*, Paris, l'auteur, 1764, s.p.

Royale d'Architecture, Censeur Royal et membre de plusieurs Académies »¹²³. De façon similaire, plusieurs auteurs utilisent également la dédicace, parfois même mentionnée dans le titre annoncé dans le *CH*, de façon à associer leur nom à une figure d'autorité et de prestige¹²⁴. Par exemple, dans cette annonce, l'auteur tient à souligner les différents appuis dont il bénéficie : « Almanach tachygraphique ou l'Art d'écrire aussi vite qu'on parle, selon la méthode approuvée par l'académie des sciences; dédié et présenté au Roi par Coulon de Thévenot »¹²⁵.

Au rang des outils de valorisation se trouve également la liste de souscripteurs parfois reliée au prospectus ou même dans le livre. Bien que ces listes soient rares en France¹²⁶, quelques exemples trouvés chez les auteurs-éditeurs sont néanmoins révélateurs. Plusieurs raisons, comme nous l'avons vu au chapitre 4, poussent les auteurs à opter pour la souscription telles que l'avancement monétaire et l'évaluation de la demande. Reliée de près au mécénat, la souscription peut également être sollicitée par l'auteur qui cherche à faire valoir ses œuvres sous un jour favorable en publiant la liste des acheteurs¹²⁷. Ces listes servent en effet à montrer l'appartenance sociale de l'auteur qui peut chercher ses appuis chez parents, amis, institutions, loges et autres cercles d'influence¹²⁸. C'est par exemple ce que fait Blin de Sainmore pour l'édition des œuvres de Racine – qui sera en fait dirigée par Luneau de Boisjermain – qui demande la permission à Voltaire avant de l'inscrire à la liste des

¹²³ Mauduit, *Leçons de Géométrie, théorique et pratique, A l'usage de Messieurs les Eleves de l'Académie Royale d'Architecture, et de l'Ecole Royale des Ponts et Chaussées. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée*, Paris, l'auteur, 1790, p. titre.

¹²⁴ Sur le sujet de la dédicace, se référer au chapitre 3.

¹²⁵ *CH*, 01-03-1789, art. 2.

¹²⁶ Wallace Kirsop, « Pour une histoire bibliographique de la souscription en France au XVIII^e siècle », in Giovanni Crapulli (dir.), *Trasmissione dei testi a Stampa nel periodo moderno*, vol. 2, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1987, p. 255-282, (p. 267).

¹²⁷ Paul J. Korshin, « Book Subscription Lists », *The Times Literary Supplement*, 23 juin 1972, p. 719 ; K.I.D. Maslen, « Book Subscription Lists », *The Times Literary Supplement*, 29 septembre 1972, p. 1157.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 274.

souscripteurs¹²⁹. Une fois plusieurs souscripteurs de renom trouvés, l'auteur ne manquera pas d'en publiciser les noms, comme le fait Imbert de la Platière qui associe ces appuis à la valeur de son œuvre : « L'utilité de cette entreprise & les engagements solennels (sic) que nous avons pris de la suivre avec le zèle, l'activité & la bonne-foi dont nous sommes capables, nous ont procuré l'avantage de voir à la tête de nos Souscripteurs Sa Majesté & toute la famille Royale, suivie des noms les plus illustres »¹³⁰. Dom Blondin, qui va jusqu'à mentionner la souscription royale dans le titre de son ouvrage, fait également partie des auteurs qui souhaitent mettre la liste de ses souscripteurs en valeur, au nombre desquels on compte notamment le roi pour 400 exemplaires et Monsieur pour une centaine¹³¹. Avec ses sept listes de souscripteurs pour le *Monde primitif*, Court de Gébelin illustre également son désir d'entretenir des liens privilégiés avec ses souscripteurs dont on comprend aisément les allégeances protestantes et maçonniques¹³². En outre, afin de pouvoir ajouter plusieurs noms prestigieux à leur liste, certains auteurs n'hésitent pas à envoyer des exemplaires gratuits démontrant pour eux l'importance de cette forme de publicité¹³³.

Au-delà des informations souvent trouvées en page de titre, il est également important pour les auteurs d'intéresser le lecteur – et potentiel acheteur – dès les premières lignes de son ouvrage. Les préfaces, avertissements et autres avis deviennent alors de précieux outils afin de capter l'attention du lecteur et le convaincre de faire l'achat. Plusieurs arguments

¹²⁹ David Williams, « Luneau de Boisjermain's Racine : a Voltarian emulation? », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, XC, (1972), p. 1773-1789 (p. 1777).

¹³⁰ Imbert de la Platière, *Galerie universelle des hommes qui se sont illustrés dans les sciences et dans les lettres, depuis Léon X jusqu'à nos jours, ornée de leurs portraits*, Tome Premier, 1785, p. 74.

¹³¹ Dom Blondin, *Précis de la langue française. Honoré de la souscription de leurs Majestés et de la Famille Royale*, Paris, l'auteur, 1790, verso p. de titre.

¹³² *Ibid.*, p. 274-275.

¹³³ *Ibid.*, p. 275. Puisque le fait de souscrire à un livre peut tout simplement représenter une forme d'appui social à l'auteur, il est important de ne pas les interpréter comme des preuves tangibles de lectures. C'est notamment ce que démontre Reihard Wittmann dans « Subskribenten- und Pränumerantenverzeichnisse als Quellen zur Lesergeschichte » in *Buchmarkt und Lektüre im 18. und 19. Jahrhundert, Beiträge zum literarischen Leben 1750-1850*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1982, p. 46-68.

seront alors mis de l'avant afin de vanter les mérites de l'ouvrage comme dans la description que fait Court de Gébelin de son *Monde primitif* :

Ce volume contient donc nombre de Dissertations détachées; **remplies** de Recherches historiques, Géographiques, Blasonique, Numismatiques, de Langues, &c. **curieuses** par leur ensemble & par leur **variété**, **riches** en détails, **piquantes** par leur **utilité**, encore plus que par leur **nouveauté** & par les perspectives **inattendues** & **agréables** qu'elles ne cessent d'offrir. [...] On verra que rien n'est étranger à nos Recherches; & que nos Principes sont un flambeau qui répand le plus grand jour sur les objets qu'on croyoit les plus obscurs, les moins explicables¹³⁴.

Plusieurs arguments de valorisation seront ainsi utilisés tel que dans la préface d'Hébert qui propose de donner « de nouvelles matières intéressantes » pour tout « homme de goût »¹³⁵.

Abondant dans le même sens, Alliette promet, dans son ouvrage intitulé *Manière de se récréer avec un jeu de Cartes*, un divertissement hors du commun :

L'amusement que je vous offre est, sans contredit, le tombeau de l'ennui, l'ame de la réflexion, le pere des conseils, le plaisir de la société; & si vous réfléchissez, vous trouverez, je crois, peu de jeux où l'esprit ait plus à se développer, & à se récréer, que dans celui-ci. En effet, êtes-vous dans l'attente d'une visite, dans l'espérance de vous marier, d'avoir un Amant, une Maîtresse ? Vous consultez vos Cartes. Le tems de l'ennui se passe sans mauvaise humeur, ni sans courir le risque de perdre votre argent à des Jeux de hasard¹³⁶.

Au contraire d'Alliette ou de Court de Gébelin, plusieurs auteurs misent davantage sur l'argument de l'utilité. Ainsi voit-on Briquet de Lavaux indiquer comment son *Éloge de Pithou* : « [...] n'est point une ces pièces frivoles faites pour l'amusement, mais c'est au contraire un Ouvrage solide & exact, où le Lecteur doit trouver à s'instruire »¹³⁷. Dans un élan semblable, Drobecq déclare : « Je préfère à la poésie que j'aime, la grammaire que je

¹³⁴ *Monde primitif*, Paris, l'auteur, p. 2-3. Nous avons surligné.

¹³⁵ *Almanach pittoresque, historique et alphabétique, des riches monumens Que renferme la Ville de Paris. Pour l'année 1779*, Paris, l'auteur, 1779, p. xii-xiii.

¹³⁶ Alliette, *Eitella, ou Manière de se récréer avec un jeu de Cartes*, Amsterdam et Paris, l'Esclapart, 1770, p. 3. C'est en fait la seconde édition de 1783 (qui ne pouvait pas être communiquée à la BnF) qui est annoncée chez l'auteur. L'auteur ajoute également : « Mon dessein en écrivant ce livre, n'a été que d'empêcher bien des personnes d'être la dupe d'eux-mêmes, & de ces Fripons que nous appellons *Devins*. Amusez-vous donc de ma science, ami Lecteur; mais quand vous la posséderez comme moi, ayez le bon esprit de ne vous pas croire plus Sorcier que moi-même qui, en vérité, suis bien loin de me flatter d'en être un ». *Ibid.*

¹³⁷ *Éloge de Pierre Pithou, Célèbre jurisconsulte du seizieme siecle (...) Lu le 20 decembre 1777, dans une Assemblée d'Avocats*, Amsterdam et Paris, l'auteur, 1778, p. 3.

n'aimerai jamais. Je suis homme & quelle que soit l'indifférence des hommes pour ce qui n'est que vrai & utile, j'aime mieux les servir que de les amuser »¹³⁸. Le fait d'avoir été utile à ses concitoyens en publiant son ouvrage est mis de l'avant par plusieurs auteurs. Comme l'écrit Flécheux, l'utilité glorifie : « si je me suis trompé, j'aurai eu du moins l'intention de me rendre utile, & c'est toute la gloire que j'ambitionne »¹³⁹. Voulant indiquer clairement son public cible, Mademoiselle Julien dit également avoir pour objectif : « de présenter au Public, & surtout aux femmes, un Ouvrage utile & agréable [...] »¹⁴⁰.

Alors que l'utilité peut sembler évidente par le sujet même de certains ouvrages tels que les grammaires ou les récits historiques, l'auteur peut user d'imagination afin de faire valoir l'intérêt de son livre au lecteur. Un exemple singulier que nous avons trouvé est celui de Lefevre qui fait valoir les mérites de son *Traité des Principes de l'art de la coëffure des femmes, où il est démontré qu'avec un peu de réflexion on peut apprendre avec facilité à coëffer, & soi-même, & tout autre personne* (1778)¹⁴¹. Dans son discours préliminaire, Lefevre explique en effet les vertus insoupçonnées d'une belle coiffure :

Combien de maris, qui conservent la même tendresse pour leurs femmes pendant nombre d'années, ne se doutent pas que c'est à cette Coëffure soignée qu'ils doivent cette confiance, dont l'un & l'autre jouissent, qui auroit pu cesser si la femme l'avoit négligé (sic), comme il y a en a qui font par différents motifs! Combien aussi de filles avantageusement mariées, à qui le mari n'auroit pas pensé, s'il n'avoit été séduit à la première vue d'un minois qui lui parut joli, qu'elle devoit à sa Coëffure!¹⁴²

¹³⁸ *Les élémens de la Langue latine, ramenés par l'analyse à leur simplicité primitive Et disposés d'une manière naturelle et neuve*, Paris, l'auteur, 1790, p. 3.

¹³⁹ *Loxocosme ou Démonstrateur Du mouvement annuel, tropique & diurne de la terre autour du soleil [...]*, Paris, l'auteur, 1784, p. vi.

¹⁴⁰ Julien, *Histoire des Dieux ou Histoire poétique*, Paris, l'auteur, 1785, p. vii-viii.

¹⁴¹ Lorsque Lefevre publie son ouvrage, son art vient d'ailleurs de recevoir une nouvelle reconnaissance. Tel qu'on peut le lire dans les mémoires de Bachaumont à l'article du 5 septembre 1777 : « La coëffure du sexe est devenue une chose si importante, qu'il faut absolument multiplier les artistes qui concourent à bâtir ces galants édifices. En conséquence, par une déclaration donnée à Versailles le 18 août, & enregistrée en parlement le 2 septembre, six cents coëffeurs de femmes sont agrégés à la communauté des maîtres barbiers perruquiers, mais toujours moyennant [...] 600 livres chacun ». Bachaumont, *Mémoires secrets*, nouv. éd. M. J. Ravenel, vol. 11, Paris, Brissot-Thivars, 1830 (1762-1787), p. 213.

¹⁴² Lefevre, *Traité des Principes de l'art de la coëffure des femmes*, op. cit., p. 4-5.

Alors qu'autrefois peu de gens se faisaient coiffer, l'auteur explique « [...] aujourd'hui c'est devenu une chose très-nécessaire, car tout le monde veut être coëffé »¹⁴³. L'utilité de son ouvrage n'est d'ailleurs pas seulement rattachée à l'importance de l'apparence en général, mais également à la nécessité d'en savoir les rudiments afin de pratiquer la coiffure soi-même et ainsi « épargner [...] de la fatigue, des périls & des frais d'une part; & de l'autre, de la dépendance »¹⁴⁴. C'est pour toutes ces raisons que l'auteur « a cru devoir, en bon Citoyen, ne pas hésiter de mettre au jour une chose aussi essentielle pour le bien général »¹⁴⁵.

Afin de vanter les mérites de leurs ouvrages, plusieurs auteurs expriment également tout le travail acharné derrière leurs publications. Ainsi trouve-t-on Grouber de Groubentall qui présente son ouvrage « important par sa nature, [et le] fruit de trente années de travaux & de réflexions [...] »¹⁴⁶. D'Auvergne indique quant à lui comment il a « passé trente années à examiner ce qu'en un jour on peut facilement comprendre moyennant (sic) ce petit Ouvrage » qui apprend à peindre et dorer les bâtiments¹⁴⁷. Conjuguées aux longues années de travail, on retrouve également les notions d'utilité et de véracité qui, comme dans cet extrait de Des Essarts, servent à mettre l'ouvrage en valeur :

Nous n'ajouterons point d'autres raisons pour montrer l'utilité de notre travail; nous prévenons seulement le public que nous avons puisé dans toutes les sources de l'Histoire de toutes les Nations : c'est ainsi qu'après plusieurs années de recherches, nous sommes parvenus à former une collection de faits & d'anecdotes judiciaires, tous authentiques, tous fondés sur la vérité, tous fameux, singuliers ou piquans que nous donnerons dans ces Essais Historiques¹⁴⁸.

¹⁴³ Lefevre, *Traité des Principes de l'art de la coëffure des femmes*, op. cit., p. 164.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 7.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 164.

¹⁴⁶ *Moyens comparatifs de libération de dettes nationales de l'Angleterre et de la France*, Paris, l'auteur, 1788, p. 2.

¹⁴⁷ D'Auvergne, *La franco-Chimie, ouvrage utile à ceux qui veulent peindre & dorer en Bâtiments & en Équipages, avec plusieurs recettes de Vernis propres à cet Ouvrage*, Paris, l'auteur, 1784, « Avis aux lecteurs », s.p.

¹⁴⁸ *Essai sur l'histoire générale des Tribunaux des peuples tant anciens que modernes*, Paris, l'auteur, 1778, p. vi.

En apparence moins sûr de lui, Grenet tient plutôt à assurer le lecteur de sa sincérité et de ses efforts lorsqu'il écrit : « Telle sera la manière de l'Auteur, qui prendra par-tout ce qui aura l'air de la vérité ; il se trompera peut-être quelquefois, mais il aura fait tout ce qui étoit humainement possible, en attendant qu'on ait des connoissances plus sûres »¹⁴⁹. En outre, paraissant répondre à des possibles détracteurs, Lamourette affirme avec assurance à ses lecteurs comment : « [...] pourvu que vous ne soyez pas trop grand Philosophe, c'est-à-dire, trop au-dessus de la bonne-foi & de la vérité, vous ne pourrez contester à ce Livre le double mérite de présenter des peintures vraies, & de les mettre à la portée de tous ceux qui ont des yeux »¹⁵⁰.

Dans un même ordre d'idées, certains auteurs expriment sans modestie la nette supériorité de leurs écrits par rapport aux autres œuvres du même genre. Au nombre de ceux-ci, nous trouvons René Trottier qui, seulement dans son titre, fait valoir les mérites de son œuvre intitulée : *Découverte des principes de l'astronomie [...] Avec démonstration de l'absurdité de tous les systèmes astronomiques, publiés & enseignés jusqu'à présent*¹⁵¹. Andrieu inscrit également les qualités principales de sa publication directement dans le titre qui se veut le plus vendeur possible : *Compte rendu au public sur des nouveaux moyens de guérir les Maladies vénériennes dans tous les cas, d'une manière certaine, agréable & peu onéreuse*¹⁵². Certains auteurs semblent ainsi déterminés à vanter les mérites de leurs œuvres afin d'en garantir le succès. Afin de démarquer ses travaux sur la typographie de Paris, Jaillot déclare ainsi : « J'ai toujours pensé que la meilleure manière de critiquer un Ouvrage, étoit d'en faire un meilleur »¹⁵³. D'autres écrivains sont d'ailleurs très catégoriques : on ne pourrait faire

¹⁴⁹ *Géographie ancienne et moderne, historique, physique, civile et politique, des quatre parties du monde (...)*, Paris, l'auteur, 1788, p.v.

¹⁵⁰ Lamourette, *Pensées sur la philosophie de l'incrédulité, ou Réflexions sur l'esprit et le dessein des philosophes irréligieux de ce siècle*, Paris, l'auteur, 1786, p. viii-ix.

¹⁵¹ Paris, l'auteur, 1784.

¹⁵² Paris, l'auteur et Belin, 1782.

¹⁵³ Jaillot, *Recherches critiques historiques et typographiques sur la Ville de Paris*, discours, Paris, l'auteur, 1775, p. xix.

mieux qu'eux. Par exemple, Fleury écrit à propos de son *Tarif Nouveau des bois quarrés* : « Ce nouveau Tarif, chef d'œuvre, dans sa composition, ne peut être plus parfait, ni plus facile »¹⁵⁴.

6.4 L'auteur et son public

Au fondement d'un marché littéraire en pleine mutation, le Public est le véritable juge de ce qui est bon et de ce qui ne l'est pas. Le « Public » au sens large apparaît en effet au XVIII^e siècle comme source de légitimité et d'autorité¹⁵⁵. Il ne s'agit toutefois pas ici du public unifié, éclairé et souverain à la base de l'Opinion publique que dirige l'élite des Lumières. Non pas collectif, anonyme, abstrait ou homogène, le public auquel font appel les auteurs est généralement – comme il l'était au XVII^e siècle – hétérogène et formé des lecteurs ou spectateurs individuels¹⁵⁶. Moins noble que l'opinion publique, cette « opinion populaire » tient néanmoins un rôle indéniable dans l'espace public¹⁵⁷. Grâce aux différents procédés publicitaires utilisés par les auteurs, ceux-ci s'adressent directement au public, et la faveur que celui-ci accorde ou non à une œuvre devient directement liée à sa valeur. Comme l'écrit Fournier de Tony : « Les éditions multipliées sont les lauriers dont le Public couronne les Auteurs »¹⁵⁸. Ce même auteur écrit également comment :

Le Public doit, en lisant un ouvrage, ne considérer ni l'état, ni la jeunesse d'un Écrivain ;
& si l'ouvrage ne mérite pas son suffrage, il doit le désapprouver : l'Auteur ne peut se

¹⁵⁴ Paris, l'auteur, 1785, p. iii.

¹⁵⁵ Habermas, *The Structural Transformation*, op. cit. ; Keith Michael Baker, « Chapitre 3 : Public Opinion as Political Invention », in *Inventing the French Revolution, Essays on French Political Culture in the Eighteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 172.

¹⁵⁶ Roger Chartier, *Les origines culturelles de la révolution française*, Paris, Seuil, 1990, p. 53-55. Comme le fait également remarquer Robert Darnton, la majorité des auteurs, exclus de l'élite littéraire, ne prennent pas réellement part à l'Opinion publique. Voir *The Literary Underground of the Old Regime*, Cambridge, Harvard University Press, 1982, p. 19-20.

¹⁵⁷ Arlette Farge, *Dire et mal dire, l'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992, p. 16.

¹⁵⁸ Fournier de Tony, *Les Nymphes de Dictyme, ou Révolutions de l'Empire virginal*, Paris, l'auteur, 1790, p. xxviii.

plaindre de cette rigueur. Si au contraire son travail est goûté, il est récompensé de ses peines & des inquiétudes qu'il a dû avoir en se présentant sur la scène littéraire. Je ne désire qu'une chose, c'est que si mon ouvrage est mauvais, que l'on ne m'en sache pas mauvais gré ; j'ai voulu en m'amusant, ne point déplaire; ce motif ne peut m'attirer aucuns reproches. Si au contraire mes Nymphes de Dyctime ne sont point dépourvues de grâces & d'agréments, je demande qu'on les accueille favorablement. & qu'on leur donne une place dans sa bibliothèque¹⁵⁹.

On voit ainsi se développer un rapport entre l'auteur et son public au sein duquel le succès de l'ouvrage prend toute son importance. En associant les mérites de son ouvrage à sa réception par les lecteurs, l'auteur accorde non seulement de la valeur à leur opinion, mais il s'en sert également comme argument de vente. Car peu importe les critiques savantes, comme l'exprime Beffroy de Reigny, le public a toujours raison :

La voilà, cette pièce, qui, selon les uns ne'st [*sic*] qu'une farce pitoyable, selon les autres, un mélange de sentiment et de gaîté, et, selon tout le monde, un production très-originale, soit en mal, soit en bien. Au reste, qu'elle soit tout ce qu'on voudra, le succès dont elle jouit encore à la soixante-douzième représentation, où la foule et l'enthousiasme ne diminuent pas, me dispense d'en faire l'apologie¹⁶⁰.

Par ailleurs, puisqu'ils vendent directement aux lecteurs, et ce, depuis l'intimité de leur domicile, les auteurs-éditeurs entretiennent certainement une relation privilégiée avec leur lectorat. De cette façon, les lecteurs ne forment pas un ensemble indéfini, géographiquement ou temporellement. Les ouvrages sont généralement destinés aux lecteurs qui en feront l'acquisition peu après sa sortie et avec qui l'auteur compte souvent interagir afin de recueillir commentaires et suggestions. Ainsi plusieurs auteurs invitent leurs lecteurs à leurs conférences¹⁶¹, à utiliser leurs services¹⁶² ou à leur faire parvenir leurs lettres, comme

¹⁵⁹ Fournier de Tony, *Les Nymphes de Dictyme*, *op. cit.*, p. xxviii-xxix.

¹⁶⁰ Beffroy de Reigny, *Nicodème dans la Lune, ou La Révolution Pacifique, folie en prose et en trois actes, Mêlée d'Ariettes et de Vaudevilles*, Paris, l'auteur, 1791, « Quelques réflexions de l'auteur », p. 97. La faveur que le public accorde généralement peut également guider la publication de certaines œuvres. Au contraire, l'auteur Honoré décide de publier et ce, malgré son appréhension de la réception possiblement réservée à sa pièce : « L'indifférence que le Public a coutume de montrer sur le compte des Pièces de Théâtre, imprimées sans qu'elles aient été jouées, ne m'empêche point de lui en présenter une aujourd'hui de cette espèce ». *Le Bon Père, comédie en un acte, en prose, mêlée de chants*, « Avertissement », Paris, l'auteur, 1785, p. v.

¹⁶¹ C'est ce que fait notamment Bruneteau d'Embreine pour son *Essai sur le bureau typographique ou véritable méthode de M. Dumas, pour apprendre à lire aux enfants*, (Paris, l'auteur, 1786) dans lequel on lit : « Pour étendre, s'il se peut & assurer à jamais l'usage de cette méthode, je me propose de tenir à ce sujet des Conférences publiques, auxquelles seront invitées les personnes de l'un & l'autre sexe [...] », p. 7.

dans le cas de Mars, disponible chez lui « tous les jours jusqu'à midi & demi » et à qui l'on peut « adresser les mémoires, consultations, questions, réponses, arrêts, livres, extraits, dissertations, qu'on voudra faire annoncer [...] »¹⁶³. En fait, il n'est pas rare de voir les auteurs solliciter la collaboration du public lors de l'élaboration d'œuvres substantielles, comme les ouvrages sur la noblesse de Waroquier de Combles¹⁶⁴. Démonstration d'une véritable « collaboration d'égaux »¹⁶⁵, les œuvres éditées par les auteurs qui cherchent la participation du public illustrent bien une activité auctoriale moderne qui propulse l'auteur au premier plan. Tel que l'écrivent W. Kirsop et P. Gray, « Les liens noués entre certains écrivains remplissant la fonction d'éditeur et leurs clients lecteurs transcendent le négoce et préfigurent des relations qu'on attribue plus facilement au XIX^e siècle »¹⁶⁶.

Une réelle proximité se crée ainsi entre l'auteur-éditeur et son lectorat. Une relation d'échanges réciproques peut en effet s'installer entre l'auteur qui propose des suppléments d'informations et le lecteur qui offre commentaires et suggestions. Par exemple, dans la préface de son *Avis très-important aux personnes attaquées de hernies ou descentes*, Le Rouge demande à ses lecteurs de lui fournir les résultats qu'ils obtiennent suite à l'utilisation de ses méthodes :

Je prie les personnes de l'art qui emploieront ce remède suivant les règles que j'ai suivies & dans les cas que j'ai désignés, d'avoir la bonté de me faire part de ce qu'ils en obtiendront. Un jour viendra que publiant un travail étendu sur ces maladies, je

¹⁶² Par exemple ceux de Carpentier qui offre ses services d'éducateur. *Nouveau Plan d'éducation, pour former des hommes instruits et des citoyens utiles*, Paris, l'auteur, p. 155.

¹⁶³ Annonce pour la *Gazette des Tribunaux*, *CH*, 28-09-1782, art. 2.

¹⁶⁴ Par exemple, pour son *État général de la France*, Waroquier de Combles sollicite les personnes occupant un quelconque rang à lui faire parvenir leurs informations afin de les inclure dans son ouvrage (*CH*, 19-11-1785, art. 13). Pour son *Tableau héraldique, ou Armorial général et universel*, l'auteur invite également ceux voulant y inclure leurs armes à lui en faire parvenir une copie moyennant 15 livres (ou 18 pour une ornement supplémentaire). *CH*, 30-09-1786, art. 27.

¹⁶⁵ Gray et Kirsop, « L'art du prospectus », *op. cit.*, p. 363.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 370.

donnerai leurs observations en leur rendant toute la justice qui leur sera due, & le témoignage de ma reconnaissance¹⁶⁷.

L'avis des lecteurs est certainement valorisé chez les auteurs qui cherchent avant tout à fournir au public ce qu'il désire. C'est par exemple ce qu'exprime Guyot qui, « toujours en vuë de satisfaire le Public », décide d'inclure un horaire dans une édition ultérieure de son *Dictionnaire des postes*, suite à la suggestion de ses lecteurs¹⁶⁸. Outre la possibilité qu'ils offrent aux lecteurs de les consulter directement à leur domicile, certains auteurs proposent également un véritable « service après-vente ». En effet, dans son « Avis » en début d'ouvrage, l'auteur de la *Dissertation sur la manière de cultiver des plantes choisies dans les châssis physiques* indique :

Persuadé que les personnes qui feront construire mes châssis, voudront être sûres de leurs progrès, outre la Dissertation que je donne au Public; en cas que les Jardiniers ne réussissent pas à la première fois dans toutes les opérations, je m'engage à conserver une correspondance par lettres, moyennant qu'on me les rendra franches de port, & que j'enregistrerai les noms et les demeures des personnes. Outre que je rendrai raison des accidens arrivés, je procurerai les moyens pour qu'il n'arrive plus de récidives. Je m'offre en même-temps de satisfaire ces mêmes personnes sur tous les objets de l'Agriculture chaque fois qu'on me consultera¹⁶⁹.

De façon similaire, Massac propose à ses lecteurs que « s'il se présentait quelque difficulté qui n'eût pas été prévue, on pourra s'adresser à l'Auteur, qui se fera un vrai plaisir de donner, gratuitement, tous les éclaircissemens qui dépendront de lui [...] »¹⁷⁰. Si plusieurs auteurs offrent leurs services, certains tiennent d'ailleurs à spécifier qu'ils ne sont offerts qu'aux

¹⁶⁷ Le Rouge, *Avis très-important aux personnes attaquées de hernies ou descentes*, Paris, l'auteur, 1784, p. 7.

¹⁶⁸ « La Plupart des Personnes qui ont acheté le Dictionnaire des Postes que j'ai fait imprimer il y a quelques années, et principalement les Banquiers et Négociants, m'ayant fait remarquer qu'il eut été très utile et même nécessaire d'y insérer les Jours et Heures du Départ des Lettres les principales Villes de Commerce les unes pour les autres, celui de leur Arrivée a leur destination et tems qu'elles sont en route, et que si cet objet eut été rempli mon ouvrage auroit été alors très avantageux pour ceux qui sont en commerce de Lettres et surtout aux Négociants. Je me suis déterminé d'autant plus volontiers à composer ces Tables que j'ai toujours eu en vuë de satisfaire le Public ». Guyot, *Guide des lettres, contenant l'Ordre général du Départ et de l'Arrivée des Couriers des Postes, dans toutes les principales Villes de France (...)*, Paris, l'auteur, 1770, p. 3.

¹⁶⁹ Mallet, *Dissertation sur la manière de cultiver des plantes choisies dans les châssis physiques*, Paris, l'auteur, 1778, p. 39.

¹⁷⁰ Massac, *Manuel des Rentes, ou Tableau général de la distribution actuelle des Rentes de l'Hôtel-de-Ville de Paris, & autres*, Paris, l'auteur, 1783, p. xi.

acquéreurs de leurs ouvrages. C'est ainsi que, pour obtenir plus d'informations, les lecteurs doivent se présenter à Mariée « avec son Livre »¹⁷¹ et à Maupin munis du reçu attaché au livre prouvant leur achat¹⁷².

Conclusion

Malgré le retard que connaît la France en terme d'annonces et de promotion par rapport à l'Angleterre, les gens du livre de Paris savent mettre à profit les différents outils de la presse afin d'assurer la publicité de leurs œuvres. Seul au cœur d'un vaste marché littéraire, l'auteur autonome doit certainement user de plusieurs tactiques afin d'amener les lecteurs vers lui. Ne bénéficiant pas des ressources commerciales des libraires qui ont pignon sur rue, la facilité de faire imprimer affiches, brochures et catalogues d'ouvrages ainsi que la possibilité d'annoncer dans leurs propres périodiques, les auteurs-éditeurs trouvent néanmoins le moyen de rejoindre le public de lecteurs et surtout, de les intéresser par leurs publications.

Que ce soit par la publication répétée d'annonces, l'impression d'un prospectus ou d'une affiche – requérant à elle seule un investissement parfois substantiel¹⁷³ –, l'élaboration de rabais et de promotions ou par une description avantageuse de leurs ouvrages, les auteurs cherchent le moyen de mettre leurs publications en valeur afin d'attirer vers eux les nombreux lecteurs de la capitale. En prenant place au sein du marché littéraire et en profitant de plusieurs procédés mis à leur disposition afin d'accorder une vitrine favorable à leurs livres et en favoriser un débit prompt et, surtout, rentable, les auteurs-éditeurs démontrent une

¹⁷¹ Mariée, *Traité des archives*, Paris, l'auteur, 1779, p. 106.

¹⁷² Maupin indique en effet qu'il lui fera grand plaisir de répondre aux questions de ses lecteurs, « en me représentant toutefois, écrit-il, le reçu que je joins en partie, à cette intention, à chacun de mes écrits; autrement, je ne leur répondrais point ». Maupin, *Projet Patriotique sur la vigne, les vins rouges, les vins blancs et les cidres, pour décharger tous les pays vignobles*, Paris, l'auteur, 1787, p. 15.

¹⁷³ Par exemple, Antoine Maugard paie 30 livres à son imprimeur Cailleau pour l'impression de 600 affiches pour ses Remarques de la Noblesse. En 1790, il achète également 14 rames de papier pour l'impression d'un prospectus, représentant un investissement substantiel. AP, D5B6 3737, f^{os} 8 et 17.

pratique auctoriale véritablement moderne. En effet, parfaitement conscients que leurs ouvrages constituent des biens sujets à l'offre et à la demande, les auteurs qui assument la matérialité et la commercialité de leurs ouvrages démontrent un aboutissement tangible du processus de modernisation et de professionnalisation de l'auteur autonome et actif sur le marché du livre. Afin de mieux illustrer l'engagement commercial de l'auteur-marchand, nous allons, au cours du prochain chapitre, nous concentrer sur les rouages concrets de la vente d'ouvrages à domicile.

CHAPITRE VII

D'AUTEUR À MARCHAND DE LIVRES

Sur cent auteurs qui voudront débiter eux-mêmes leurs ouvrages, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui s'en trouveront mal et s'en dégoûteront. Le libraire peu scrupuleux croit que l'auteur court sur ses brisées [...] Les correspondants des provinces nous pillent impunément; le commerçant de la capitale n'est pas assez intéressé au débit de notre ouvrage pour le pousser. Si la remise qu'on lui accorde est forte, le profit de l'auteur s'évanouit¹.

À une époque où les libraires, enorgueillis de leurs privilèges et de leurs prérogatives exclusives, règnent en rois et maîtres sur le domaine de l'édition à Paris, il n'est certes pas facile pour l'auteur qui désire vendre ses propres ouvrages de tirer son épingle du jeu. Selon la *Lettre sur le commerce de librairie* de Diderot, écrite en 1764, les auteurs qui éditent à leur compte ne sortent pas gagnants d'une collaboration avec les libraires qui exigeront une forte remise et qui ne favoriseront pas le débit. Il est vrai que la vente par l'auteur est ardue, celui-ci ne bénéficiant pas nécessairement de l'espace, du temps et des réseaux nécessaires à un débit prompt et rentable. Toutefois, à mesure que cette forme d'édition autonome devient plus fréquente, surtout après la promulgation des arrêts de 1777, la vente par l'auteur rencontre-t-elle moins d'obstacles? Après avoir observé la façon dont les auteurs-éditeurs tiennent à promouvoir leurs écrits grâce à différentes méthodes publicitaires, il est maintenant

¹ Denis Diderot, *Lettre sur le commerce de la librairie* (1764), Paris, Éditions Mille et une Nuit, 2003, p. 51.

question de saisir les modalités d'échange entre l'auteur et ses lecteurs. L'étape de la vente est nécessairement déterminante pour le succès d'une édition à compte d'auteur. Après la publication de ses œuvres sur Madame de Maintenon, De la Beaumelle se demande : « comment vendrai-je tout cela? & comment subsisterai-je, si je ne vends pas²? » Les défis sont effectivement grands. De quelle façon s'organise réellement le débit depuis le domicile ? Les auteurs réussissent-ils à affirmer pleinement leur rôle commercial dans l'édition de leurs œuvres ? Comment l'association avec les libraires s'insère-t-elle dans le courant promouvant l'autonomie des auteurs ? Finalement, certains auront-ils réussi à se faire, « de pauvre auteur riche libraire »³?

Grâce aux informations trouvées dans différents types de documents, principalement les annonces du *Catalogue hebdomadaire*, les pages de titres et les préfaces, des témoignages d'auteurs ainsi que des registres de faillite ou de comptes⁴, nous veillerons à cerner les défis que pose la vente depuis le domicile, de la localisation à l'organisation de l'espace et du temps. Dans un deuxième temps, il sera question d'étudier l'association des auteurs avec des marchands, membres de la famille ou libraires chez qui ils vendent leurs ouvrages. Nous nous pencherons également plus spécifiquement sur les modalités de la vente à compte d'auteur chez le libraire pour finalement aborder la question de la rentabilité de ce processus éditorial.

² De La Beaumelle, *Correspondance générale de La Beaumelle*, vol. 5, Hubert Bost *et al.*, (éd.), Oxford, The Voltaire Foundation, 2009, lettre de La Beaumelle à Jean Angliviel, le 6 juin 1752, p. 56.

³ Expression de Denis Diderot dans une lettre du 15 décembre 1769. *Œuvres complètes*, t. XVIII, Jean Varloot *et al.*, (éd.), Paris, Hermann, 1975, p. 83-88.

⁴ Ce chapitre se base notamment sur des sources que Mme Véronique Sarrazin nous a personnellement recommandées et qu'elle a elle-même étudiées dans son excellent article « L'auteur éditeur de ses œuvres à la fin du XVIII^e siècle : aspects légaux et économiques », in François Bessire, dir., *L'Écrivain éditeur*, tome 1 « Du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle », Travaux de littérature, Genève, Droz, 2001, p. 335-360. Nous lui sommes très reconnaissante pour ses bons conseils et ses références judicieuses.

7.1 La vente par l'auteur

Avant d'analyser le processus de vente par les auteurs, il est pertinent de mieux cerner l'étendue de cette pratique parmi les auteurs qui font imprimer à leur compte, puisque tous les ouvrages édités à leurs frais ne seront pas également vendus par eux. En effet, après avoir fait imprimer leur œuvre, plusieurs auteurs trouvent ensuite un libraire à qui ils peuvent tout simplement confier la vente ou même céder les ouvrages ainsi que les droits associés. C'est cette dernière option, généralement la plus commune, qui est par exemple ici dépeinte :

Le sieur Desprez a imprimé en 1770 un Ouvrage, intitulé, *Manuel du Naturaliste* [...]. Les deux hommes de Lettres qui avoient rédigé ce Manuel, ont voulu ensuite recouvrer leurs avances, & jouir du fruit de leur travail; rien n'étoit plus légitime. Dans cette vue, ils ont cherché un Libraire qui vendît les nouveautés, [...] : ils ont traité avec le sieur Costard, & lui ont remis leur Privilège, & 1725 exemplaires en feuilles, qui restoient dans les Magasins du sieur Desprez : l'Ouvrage est bien fait, & il sembloit qu'ils dussent compter sur un prompt débit⁵.

N'ayant pas eu à prendre en charge l'acquisition de la permission et du privilège ou les coûts d'impression, ce type de transaction peut alors s'avérer un investissement avantageux, ou du moins peu risqué, pour le libraire. Du même coup, ce procédé permet à l'auteur peu connu de présenter aux libraires un produit fini et sans doute plus convaincant qu'un simple manuscrit dont les chances de succès sont encore à prouver.

Afin d'avoir une quelconque idée de la proportion des livres imprimés aux frais des écrivains qui sont ensuite bel et bien vendus par les mêmes – la vente étant l'ultime étape nécessaire à notre définition de l'édition à compte d'auteur – nous avons procédé à des recherches sur les titres trouvés dans l'enquête des imprimeries effectuées par le syndic de la librairie⁶. En raison du temps nécessaire à ce genre d'analyse, nous avons dû circonscrire notre recherche aux deux enquêtes de 1786. Bien que les données qui en ressortent ne puissent être absolues, tous les titres n'ayant pu être identifiés en raison de leur caractère trop vague, général, abrégé ou illisible, elles constituent malgré tout un indice révélateur. En dépit

⁵ *Mémoire pour le sieur Desprez, Imprimeur du Roi & du Clergé de France. Contre le Sieur J. P. Costard, Libraire à Paris*, Paris, imp. de Desprez, 1776, p. 2-3. BnF, Ms. Fr. 22070 (49).

⁶ BnF, Ms. Fr. 22081, Procès-verbaux des visites d'ateliers en mai 1769, 1770, 1771 et AN 12 2192 (2) procès-verbaux de 1786, 87, 88. Pour plus de détails, se référer au chapitre 4.

de ces quelques difficultés d'ordre pratique, il a été possible d'identifier de façon claire – lorsque le titre est assez précis pour éviter toute confusion avec d'autres ouvrages similaires produits la même année – un total de 122 ouvrages sur les 170 imprimés pour le compte d'auteurs dans l'enquête de 1786⁷. Sur ce nombre, il a ensuite été possible de confirmer la vente par l'auteur pour 53 ouvrages (ou 43,4% des livres identifiés) grâce à la mention éditoriale trouvée dans le catalogue de la BnF ou par une annonce trouvée dans le *Catalogue Hebdomadaire* (CH)⁸. Malgré l'impossibilité de généraliser les résultats d'une enquête circonscrite à une seule année, les résultats pour 1786 – soit la deuxième année la plus prolifique en ouvrages « chez l'auteur » – nous portent tout de même à croire qu'en général, moins de la moitié des auteurs qui impriment à leur compte se chargent ensuite ouvertement de la vente.

7.2 Le domicile de l'auteur comme espace de vente

Lorsqu'ils décident d'effectuer la vente de leurs ouvrages à domicile, les auteurs doivent inévitablement faire face à plusieurs défis. Ne profitant pas des enseignes et des locaux bien définis dont jouissent les libraires, les auteurs doivent effectivement composer avec certaines difficultés telles que l'accès, veiller à une organisation efficace de l'espace, trouver le temps et les moyens nécessaires afin de faciliter la vente ainsi que réussir à concilier cette activité commerciale avec leurs autres fonctions.

⁷ Il est également à noter que le total d'ouvrages d'imprimerie répertoriés en 1786 est de 494 et que l'identification des titres a été effectuée à l'aide du catalogue des imprimés de la Bibliothèque nationale.

⁸ Bien entendu, ce pourcentage ne comprend que les ouvrages pour lesquels il nous a été possible de confirmer la vente par l'auteur. Il est nécessaire de garder à l'esprit que les informations du catalogue de la BnF ne sont pas toujours complètes ; plusieurs des livres pourtant bel et bien vendus par leurs auteurs (tel qu'indiqué en page de titre, par une annonce dans le CH ou par tout autre document) n'ont pas la mention de « l'auteur » au champ éditorial de la fiche BnF. La proportion trouvée de 43,4% des livres imprimés aux frais de l'auteur en 1786 et ensuite vendus par eux constitue donc une proportion minimale.

7.2.1 Les adresses

À la lecture des adresses détaillées dans les annonces que les auteurs font paraître dans le *CH*, on constate certainement la première difficulté que peut poser la vente à domicile : l'accès. Ne profitant pas d'enseignes, le véritable outil publicitaire des libraires⁹, et les portes n'affichant pas de numéros de façon systématique avant la Révolution¹⁰, les auteurs doivent en effet fournir une adresse souvent très descriptive. Afin de permettre aux lecteurs de localiser leur demeure sans trop de mal, les auteurs mentionnent le plus souvent des points de repères à proximité tel qu'un jardin, une place, un couvent ou même un égout¹¹. Les auteurs peuvent également mentionner les commerces attenants ou les professionnels chez qui ils habitent afin d'aider à la localisation¹². À moins qu'ils ne soient eux-mêmes des professionnels œuvrant à domicile et connus du voisinage, il sera évidemment plus aisé de trouver les auteurs qui demeurent chez des individus profitant d'une enseigne ou d'une certaine notoriété, que ce soit chez un perruquier¹³, un chandelier¹⁴, un négociant¹⁵, un

⁹ Christopher Todd, « French Advertising in the Eighteenth Century », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 266 (1989), p. 513-547 (p. 522).

¹⁰ Jusqu'à la Révolution, le numérotage n'est que très partiel et apposé sur les portes plutôt que sur les maisons. En 1790 un nouveau numérotage est institué pour des fins fiscales, mais en raison de son incohérence, il est abandonné pour le système actuel, en place depuis le décret du 4 février 1805. Voir Jeanne Pronteau, *Le numérotage des maisons de Paris du XVe siècle à nos jours*, Paris, Sous-commission de recherches d'histoire municipale contemporaine, 1966.

¹¹ Les *Fastes militaires, ou Annales des Chevaliers des Ordres royaux & militaires de France* de La Fortelle sont par exemple vendues « A Paris, chez Lambert, Impr.-L, rue de la Harpe; Onfroy, L. quai des Augustins; Valade, Impr.-L, rue St Jacques; & chez l'Auteur, rue du Four-S.-Germain, près de l'Egout, maison de M. de Prevost ». *CH*, 01-30-1779, art. 3. C'est également le cas de Luneau de Boisjermain qui annonce son *Cours de langue italienne* « A paris, chez L'auteur, rue S. André des Arcs, au bureau d'abonnement littéraire, la troisième porte cochère après l'égoût ». *CH*, 15-11-1783, art.1 et 1783-11-22, art. 2.

¹² Au total, nous avons trouvé 66 annonces dans lesquelles l'auteur dit habiter la « même maison » qu'une personne davantage connue.

¹³ Par exemple Davaut, *CH*, 15-01-1774, art 7.

¹⁴ Par exemple Courant, *CH*, 08-04-1775, art. 6.

¹⁵ Par exemple Pollet, *CH*, 15-01-1775, art. 13.

chirurgien-dentiste¹⁶ ou un orfèvre¹⁷. Il est par ailleurs intéressant de repérer quelques auteurs qui vivent à la même adresse que des imprimeurs ou des libraires chez qui ils trouvent plus facilement l'occasion de faire vendre leurs ouvrages¹⁸.

Afin de faciliter la localisation de la maison où les lecteurs sont invités à venir acheter les ouvrages, les adresses comprennent ainsi généralement plusieurs détails, des lieux avoisinants jusqu'à la mention de l'étage et de la porte. Alors qu'un libraire ne se contente normalement que d'annoncer le nom de sa rue¹⁹, l'adresse d'un auteur se présente plutôt comme suit : « à Paris, chez les Auteurs, rue Tiqueronne, la seconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Montmartre, maison de M. Cosme d'Angerville, Maître en Chirurgie »²⁰. Il arrive même que les directives relèvent davantage d'une chasse au trésor, tant l'endroit semble perdu. Par exemple, le lecteur qui désirera faire l'acquisition des *Archives Mytho-hermétiques* de Duplessis devra se rendre « rue Mazarine, près le carrefour de Bussy, au-dessus du café de Montpellier, au second étage, par le second escalier à droite, au fond de l'allée »²¹.

¹⁶ Par exemple Laforest, *CH*, 31-03-1781, art. 2.

¹⁷ Par exemple le Chevalier Rutledge, *CH*, 12-09-1778, art. 1.

¹⁸ Par exemple : Pietro Chiari et Carlo Goldoni, *Choix des meilleures pièces du théâtre italien moderne, traduites en français*, « A Paris, chez l'auteur, rue S. Jacques près celle de la Parcheminerie; et chez Morin, impr.-libr. à la Vérité, même maison ». *CH*, 20-03-1783, art. 4.

¹⁹ Même si d'ordinaire les adresses de libraires sont assez claires et brèves, il arrive qu'elles comportent également des détails d'ordre géographique comme celle de Delalain l'aîné qui habite : « rue S. Jacques, la porte-cochère en face de la rue du Plâtres, au fond de la cour ». *CH*, 03-01-1784.

²⁰ *Histoire universelle des Théâtres de toutes les Nations, depuis Thespis jusqu'à nos jours ; par une Société de Gens de Lettres*. *CH*, 22-08-1778, art. 3.

²¹ *Affiches Annonces et Avis divers* (AAA), 17-05-1780. Il est toutefois à noter que, vers la fin des années 1780, on voit parfois l'inverse, soit de plus en plus d'adresses particulièrement brèves, voire la seule mention « chez l'auteur » sans plus de précision. C'est notamment le cas de quatre annonces parues dans le *CH* en 1789. On peut penser que, dans certains cas, surtout en ce qui concerne des publications plus subversives, l'auteur préfère ne pas indiquer son adresse ouvertement. On trouve par exemple le *Discours d'un philosophe à la Nation française* de Joseph Lavallée simplement « À Paris, chez l'auteur ». *CH*, 02-05-1789, art 13.

7.2.2 Organisation de l'espace

Entreposer des centaines, voire des milliers de copies d'un ouvrage chez soi requiert également une certaine organisation de l'espace. Grâce aux arrestations effectuées chez La Beaumelle en 1756 et chez Luneau de Boisjermmain en 1768, il est possible d'imaginer la place substantielle souvent requise pour l'entreposage des livres, surtout dans le cas d'auteurs prolifiques comme Luneau. Par exemple, lorsque l'on débarque chez La Beaumelle pour le mener à Bastille suite à la parution de ses *Mémoires sur Madame de Maintenon*²², son ami N.-J. Trublet écrit à J.-H.S. Formey comment la désobéissance de l'auteur, qui vend ses ouvrages :

était d'autant plus imprudente qu'il débitait très ouvertement, et, comme on dit, à bureau ouvert, dans la maison où il logeait. Les exemplaires de sa *Maintenon* étaient répandus et exposés à la vue de tous les allants et venants dans les différentes pièces de son appartement. On n'en a même enlevé qu'une partie, et, pour ainsi dire, pour la forme, quand on est venu l'arrêter²³.

Quant à Luneau, la saisie que les membres de la communauté des libraires effectuent chez lui nous renseigne également sur la masse de papiers, livres, paquets et de caisses remplies de feuilles qui se trouvent un peu partout dans son appartement, surtout dans son cabinet²⁴. Dans le mémoire que Luneau présente contre le syndic, il écrit comment les libraires :

[...] ont eu soin dans leur Procès-verbal de faire une longue liste de tout ce qu'ils ont trouvé d'ouvrages, de feuilles imprimées, de papiers de toutes espèces dans les appartemens du sieur de Boisjermmain. Ils ont affecté même d'adapter à cet appartement le nom de magasin, quoiqu'il ne puisse être approprié qu'au dépôt ou réceptacle des denrées d'un Marchand en titre²⁵.

²² La Beaumelle, *Mémoires pour servir à l'histoire de Madame de Maintenon et à celle du siècle passé*, Amsterdam, aux dépens de l'auteur, 1755.

²³ Lettres de Nicolas Joseph Trublet à Jean-Henri-Samuel Formey, 12 août 1756 in *Correspondance passive de Formey (1739-1770)*, Martin Fontius *et al.* (éd.), Paris et Genève, Champion et Slatkine, 1996, p. 187.

²⁴ *Mémoire signifié pour le sieur Luneau de Boisjermmain, défendeur, contre les Syndics & Adjoints des Libraires & Imprimeurs de Paris, Demandeurs*, Paris, Grangé, 1768, p. 3. BnF, Ms. Fr. 22069 (3).

²⁵ *Ibid.*, p. 7.

Luneau se défend ainsi de « tenir magasin » et, en fait, de n'avoir chez lui que ses propres œuvres, entreposage tout légitime selon lui. L'espace requis pour l'auteur qui vend ses ouvrages depuis son domicile n'est donc certainement pas à négliger, surtout dans une ville aux appartements exigus. Pour ce qui est de l'écrivain qui exerce également ses activités professionnelles chez lui, l'organisation de l'espace sera d'autant plus importante, surtout dans l'optique qu'un débit généralement lent – comme nous le verrons plus loin – signifie le plus souvent un entreposage à long terme.

Afin de faciliter l'accès à un espace de vente mieux défini et, sans doute, d'aider à l'organisation de leur demeure, il arrive également que des auteurs établissent un « bureau » à l'intérieur ou à l'extérieur du domicile. Par exemple, le comte de la Platière, auteur de la *Galerie des hommes qui se sont illustrés dans les sciences et dans les lettres*, annonce «[qu'on] souscrit à Paris, au Bureau de la Galerie universelle, au Palais royal, Numéro 160, chez M. le Comte de la Platière, [...]»²⁶. La mention de bureau est également particulièrement présente dans les annonces de Luneau de Boisjermain qui crée chez lui un « bureau d'abonnement littéraire »²⁷. Le bureau ou le cabinet peut également constituer un espace distinct de la demeure, comme dans le cas de Charles Rabiqueau qui annonce ses ouvrages « A Paris, chez l'auteur, rue du Colombier, la porte-cochère à côté du Buraliste et à son Cabinet, vis a vis de l'ancienne Comedie francaise, au-dessus du Buraliste »²⁸. De surcroît, le fait de définir un espace particulier peut certainement aider à l'organisation de la vente, comme l'explique l'auteur de *l'Ami des enfans* : « Le nombre de souscripteurs de ce Journal exigeant de nouveaux soins pour l'exactitude de sa distribution, on a profité de la circonstance d'une troisième édition pour établir à cet effet un Bureau particulier »²⁹.

²⁶ CH, 1784-10-16, art. 3.

²⁷ Voir le chapitre 2.

²⁸ CH, 05-07-1783, art 28.

²⁹ CH, 09-11-1782, art. 1.

7.2.3 Organisation du temps

Puisqu'une grande partie des auteurs qui éditent à leur compte n'ont pas l'écriture comme activité principale, l'organisation de la vente depuis le domicile requiert également une planification du temps particulière. Afin de faciliter le déroulement du débit, certains auteurs vont ainsi spécifier des heures de disponibilité afin que les potentiels acheteurs ne se heurtent pas à des portes closes et, probablement, afin d'éviter les aller et venues imprévisibles. Alors que Beffroy de Reigny indique pour ses *Nouvelles lunes* qu'« On s'abonne au Bureau général, chez l'Auteur [...] où l'on trouve du monde tous les jours & à toute heure »³⁰, plusieurs auteurs sont plus spécifiques en indiquant, par exemple, qu'ils sont disponibles « tous les jours jusqu'à midi & demi »³¹, ou bien « jusqu'à midi; & le soir, depuis six heures »³². Dans les cas où les auteurs reçoivent déjà une clientèle à leur domicile à titre professionnel, les heures de disponibilité accordées au débit de leurs écrits peuvent aussi être combinées aux heures d'ouverture habituelles. Par exemple, l'auteur des *Moyens sûrs pour conserver les dents et calmer les douleurs qu'elles occasionnent* annonce que « Les personnes qui voudront consulter le sieur Boto sur ce qui concerne la Bouche, sont assurées de le trouver chez lui en tout temps »³³. Quelques écrivains dont l'emploi du temps est plus chargé tiennent quant à eux à limiter les heures de disponibilité pour la vente de leurs ouvrages. C'est notamment le cas du chirurgien Dorez qui indique qu'on le trouvera « tous les jours chez lui, depuis une heure après-midi jusqu'à trois, excepté les Fêtes & Dimanches »³⁴. Luneau de Boisjermain n'ouvre d'ailleurs son Bureau d'abonnement littéraire qu'une heure par jour, le matin entre huit et neuf heures³⁵. D'autres exemples montrent

³⁰ Beffroy de Reigny, *Nouvelles lunes du Cousin Jacques*, Paris, l'auteur, 1791, p. 2.

³¹ CH, 28-02-1782, art. 2. Il s'agit de Mars pour sa *Gazette des Tribunaux*.

³² D'Acher, *Essai sur l'influence de l'estomac sur toutes les opérations de l'économie animale; suivie d'une courte exposition des différentes maladies, qui dépendent du dérangement des fonctions de ce viscère, & d'un moyen certain pour les combattre*, Amsterdam : Paris, l'auteur, 1785, p. 157.

³³ Paris, l'auteur, 1783, verso de la page titre.

³⁴ Dorez, *Avis au sexe sur les cancers du sein*, Paris, l'auteur, 1790, p. 84.

³⁵ Luneau de Boisjermain, *Journal d'éducation*, 1^{er} septembre 1783, Paris, l'auteur, 1783, p. 3.

également comment la vente à domicile doit pouvoir s'insérer dans un quotidien particulier et individuel. Vaugondy tient ainsi à mentionner, dans l'*Avertissement* de son *Uranographie*: « Comme l'Auteur donne des Leçons de Mathématiques & de Géographie, il croit devoir avertir les personnes qui voudroient s'adresser à lui, qu'on le trouve plus souvent les après-midi, destinant ses matinées pour aller en Ville »³⁶.

En ce qui concerne les auteurs qui n'ont vraisemblablement pas le temps de s'occuper eux-mêmes de la vente à domicile, un commis ou un domestique pourra s'en charger à leur place. Chez Colomme, par exemple, « on s'adressera au portier »³⁷ et chez l'auteur de la *Correspondance d'un militaire* « on s'adressera à M. Dériaux »³⁸. Par ailleurs, même s'il n'affiche pas la vente de ses ouvrages « chez l'auteur », Jean-Pierre de Florian ne s'empêche pas de les vendre lui-même, notamment grâce à son commis Girod³⁹. Michel-Jean Sedaine mentionne également comment il utilise les services de son domestique, à qui il donne deux sous pour chaque brochure qu'il vend chez lui⁴⁰. Afin d'organiser la vente de son livre, Goderneaux demande du reste aux lecteurs de « s'adresser à M. Matthieu, tous les jours le matin, depuis 9 heures jusqu'à 1; et dans l'après-midi, depuis 6 heures jusqu'à 9 »⁴¹.

³⁶ Robert de Vaugondy, *Uranographie ou description du ciel en deux hémisphères, calculés & construits pour l'année 1763*, Paris, l'auteur, 1764, avertissement de fin d'ouvrage, s.p.

³⁷ *Manuel des Religieuses*, Paris, l'auteur, 1779, page titre.

³⁸ Musset et Bourgoing (selon la Bnf), *Correspondance d'un jeune militaire ou Mémoires du Marquis de Luzigni et d'Hortense de Saint Just*, deux parties, Yverdon et Paris, chez l'auteur, 1778.

³⁹ Florian, *Lettres au marquis de Florian, 1779-1793*, Paris, Gallimard, 1957, p. 169, lettre du 26/08/1787.

⁴⁰ C.-S. Favart, *Mémoires et correspondances littéraires*, t. III, Paris, L. Collins, 1808, p. 101; lettre de Sedaine à Favart, 27 mars 1781.

⁴¹ *Abrégé des pièces justificatives de plusieurs épreuves faites en France, en Angleterre, à Liège, en Pologne &c. &c. des poudres de M. Goderneaux*, Paris, l'auteur, 1790, p. 73.

7.2.4 Association avec la vente de produits et de services

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, quelques professionnels qui font imprimer à leur compte des écrits plus ou moins longs s'en servent parfois comme outil promotionnel associé à la vente de produits. C'est notamment le cas de Nadaux chez qui on peut trouver les « crayons de compositions » dont il fait la description dans sa brochure⁴² et d'Alliette qui propose sa *Manière de se récréer avec un jeu de Cartes* pour 3 livres et assorti du jeu pour un supplément de 1 livre 10 sols puisque celui-ci « donne la facilité d'apprendre promptement »⁴³. D'autre part, Laugier avertit également ses lecteurs dans un avis se trouvant à la fin de sa *Nouvelle Découverte pour l'humanité, ou Essai sur la maladie de Cythere* que « Ceux qui seront bien aises de se procurer le Remède, la Brochure qui en traite, & de consulter l'Auteur, pourront lui écrire directement à l'adresse suivante [...] »⁴⁴. De façon similaire, l'auteur de *l'Histoire abrégée de l'Antimoine, et particulièrement de sa Préparation, & des Cures surprenantes qu'il opère* donne plusieurs détails sur la marchandise dont il assure la vente en annonçant que « Le remède du Sieur Jacquet se trouve chez lui, rue des Postes, [...] La boîte pour un traitement entier, est d'un louis; celle pour le demi-traitement est de 12 l. On trouve des boîtes de 4 liv. pour ceux qui ne veulent le prendre que pour se purger seulement »⁴⁵. Dans un même ordre d'idée, le Baron de Bouis, chez qui se trouve son *Post Impressum, ou Supplément Pour épargner tout travail à ceux qui souhaitent la belle Éducation des Enfants* (1773), s'occupe également de la vente des « marchandises du Bureau Récréatif », soit du matériel pédagogique comprenant son syllabaire, vendues à plusieurs endroits dont le « Bureau du Parterre Géographique », une « Marchande de Tabas », une « Maîtresse Couturière » et un « maître de pension »⁴⁶. Figurant également au nombre des

⁴² *Fabrique Royale. Description et analyse des crayons de compositions de couleurs et de teinte*, Paris, chez l'auteur, 1780, 35 p.

⁴³ *Ettella, ou Manière de se récréer avec un jeu de Cartes. Par M. ****, Amsterdam et Paris, L'esclapart, 1770, p. 2.

⁴⁴ Paris, chez l'auteur, 1783, s.p.

⁴⁵ Verso de la dernière page de l'édition à Paris, chez Didot 1767. Dans l'édition qu'il édite lui-même en 1784, Jacquet annonce le même remède, mais au double du prix.

⁴⁶ Paris, l'auteur, 1773, p. 78.

articles disponibles chez certains auteurs, on retrouve aussi des inventions mécaniques, tel que chez Rabiqueau qui « fait voir en sa maison à Paris, rue S. Jacques [...] une nouvelle machine qu'il a décoré [*sic*] du nom de Voiture encyclopédique »⁴⁷.

Puisque le lieu de résidence et le lieu de travail sont souvent le même, la venue de lecteurs intéressés par un ouvrage au domicile de l'auteur peut également faciliter l'attrait d'une nouvelle clientèle destinée aux autres produits et services offerts. À titre d'exemple, Massac, chez qui on trouve son *Manuel des rentes*⁴⁸, profite de la vente de celui-ci pour annoncer des rabais sur ses services professionnels :

M. de Massac, Auteur de ce petit ouvrage, auquel il a donné tous ses soins, donne avis à MM. les Rentiers, tant de la Capitale que des Provinces du Royaume, & même des pays Etrangers, qu'à compter de la distribution d'icelui, tous ceux qui s'adresseront à son Bureau, rue des Noyers, Maison de l'Épicier, à Paris, pour faire le recouvrement de leurs rentes, y jouiront de l'exemption des frais de dépôt des Procurations qui lui seront remises, & qu'il prendra même, pour le plus grand avantage du Public, des arrangements, d'après lesquels il se chargera, pour une rétribution modique⁴⁹.

L'association entre profession et promotion des écrits est par ailleurs assez présente chez les multiples auteurs de livres pédagogiques qui, souvent, offrent des cours depuis leur domicile. C'est notamment le cas d'Ouvrier Delile qui inscrit en revers de la page de titre : « L'Auteur, outre ses Leçons de ville, tient chez lui, matin & soir, une Classe d'Écriture, de Calcul & de Tenue de Livres à parties doubles, en sa demeure, rue du Foin-S.-Jacques [...] »⁵⁰.

⁴⁷ AAA, 19-07-1758. L'article du périodique décrit l'engin : « Le train, les roues, la cage, l'impériale, les soupentes, et le siège sont de fer. La Voiture Encyclopédique forme une espèce de spectacle qu'on voit ici pour de l'argent et que l'on trouve un peu cher ». Cité dans Michel Marion, « Dix ans des Affiches, Annonces et Avis divers (1752-1761) », in Jacques Godechot (dir.), *Regards sur l'histoire de la presse offerte à Jean Prinet*, Saint-Julien-de-Sault, Presses Saltusiennes-F.-P. Lobies, 1980, p. 23-40 (p. 30).

⁴⁸ Massac, *Manuel des rentes, ou Tableau général de la distribution actuelle des rentes de l'Hôtel de Ville de Paris, & autres, ouvrage très-utile au public, et sur tout aux gens d'affaires*, Paris, chez l'auteur, 1777.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 5-6.

⁵⁰ Ouvrier Delile, *L'Arithmétique méthodique et démontrée*, 7^e édition, Paris, Chez l'auteur, 1798, revers p. titre.

Afin d'élargir leur réseau de distribution potentiel, des auteurs peuvent également avoir recours à des procédés quelque peu élaborés. C'est le cas de Carpentier qui propose d'envoyer « gratis à tous les honnêtes gens » les brochures de son *Plan d'éducation* et ce, « franchises de port & de rapport, dans toutes les maisons à porte-cochère, avec ordre d'en laisser un exemplaire à chaque maître »⁵¹. Afin d'organiser le tout, il ajoute par ailleurs comment il aura chez lui « une personne chargée de communiquer au Public tout ce qu'il y aura d'imprimé, sur cette importante matière ». Bien sûr, malgré les risques et les coûts reliés à ce genre de promotion, il s'agit néanmoins d'un procédé efficace afin de rejoindre directement le marché ciblé. Dans le but de diminuer les risques associés à sa méthode, l'auteur ajoute d'ailleurs :

Mais je prie ceux qui voudront garder ces Brochures, d'être exacts à en payer le prix, qui sera marqué sur le frontispice; & ceux qui ne voudront pas les garder, de les faire remettre à leur porte le troisième ou quatrième jour, après qu'il les auront reçues; pour que je ne sois pas obligé à multiplier des démarches dispendieuses. Les gens de qualité qui seraient à la campagne, & à qui on ferait également parvenir ces Brochures, sont priés de les faire remettre dans le mois à leur portes [ou postes ?], ou le prix porté sur le frontispice⁵².

Quelque peu en lien avec la stratégie promotionnelle contemporaine où « vous ne payez que si vous le gardez », la méthode de Carpentier – qui en profite également pour faire la promotion de la pension qu'il dirige – démontre certainement l'originalité des moyens employés par certains auteurs afin d'élargir leur réseau de vente et de trouver de nouveaux lecteurs.

7.2.5 La vente par correspondance

Pour plusieurs auteurs, la vente par correspondance constitue une méthode privilégiée puisqu'elle ne demande pas une présence permanente à domicile et qu'elle permet de rejoindre un marché élargi. En effet, si la vente par la poste est un procédé qui permet de gagner du temps, elle permet surtout de vendre aux lecteurs de la province (et parfois de l'étranger). L'exemple de Luneau de Boisjermain et de son Bureau de l'abonnement

⁵¹ Carpentier, *Suite au nouveau plan d'éducation, pour former des hommes instruits et des citoyens utiles. Seconde dissertation, sur la nécessité que les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfans*, A Paris, chez l'Auteur, 1775, p. 157.

⁵² *Ibid.*, p. 158.

littéraire, présenté au chapitre 2, nous a déjà montré l'importance des envois de livres par la poste. À une échelle beaucoup plus circonscrite, plusieurs auteurs utilisent également cette méthode afin de vendre leurs ouvrages. Dans les multiples annonces du *CH* qui font mention de ce type de transaction, on demande alors aux lecteurs d'envoyer l'argent par la poste – tout en prenant soin d'affranchir leur lettre – afin qu'on puisse ensuite leur envoyer l'ouvrage demandé, soit « port franc », soit moyennant un léger supplément.

Il arrive également que des auteurs ne s'occupent que de la vente par correspondance pour laisser la vente en magasin aux libraires. C'est notamment ce que laisse penser Luneau de Boisjermain qui, pour son édition de 1765 du *Cours d'histoire universelle*, dirige les lecteurs chez Panckoucke, rue de la Comédie française, tout en mentionnant comment : « Les personnes de Province qui souhaiteront souscrire à cet Ouvrage, s'adresseront directement à M. LUNEAU DE BOISJERMAIN, même rue de la Comédie Française »⁵³. Si certains auteurs n'affichent pas véritablement la vente à leur domicile avant 1777, possiblement par crainte de représailles de la part du syndic des libraires, d'autres auteurs choisissent probablement la vente par correspondance afin de simplifier leur rôle de détaillant. Dans ce cas, seulement des libraires choisis s'occuperont de la vente à leur magasin et l'auteur ne se chargera que des envois postaux, lui permettant de vaquer plus facilement à ses occupations habituelles. C'est ainsi que Bachmann place ses ouvrages chez plusieurs libraires en France tout en indiquant que l'on : « [...] recevra ces livres par la poste et port franc, dans tout le Royaume, en adressant, franc de port, à M. Bachmann, cul-de-sac S. dominique (chez l'Auteur) la lettre de demande [...] »⁵⁴. De cette façon, les auteurs qui préfèrent confier la majorité de la vente à des professionnels du livre permettent néanmoins aux lecteurs de s'adresser directement à eux, tel que De Tournon qui annonce ses *Promenades de Clarisse et du Marquis de Valzé* d'abord chez Cailleau, Jombert Jeune, Mérigot, Bailly, Lejay et les marchands de nouveauté, en ajoutant cependant comment : « Les personnes qui désireroient que chaque cahier leur parvint exactement, peuvent s'adresser à l'Auteur, fauxbourg S.

⁵³ *Cours d'histoire universelle, petits élémens*, Paris, Panckoucke, 1765, p. viii.

⁵⁴ *CH*, 28-12-1782, art. 19.

Martin, au dessus des Récollets [...] »⁵⁵. Puisqu'il demeure plus avantageux pour l'auteur de vendre directement aux lecteurs, certains écrivains ne manquent pas d'encourager cette voie, comme Beffroy de Reigny – dit le Cousin Jacques – qui écrit pour ses *Lunes* : « On s'abonne aussi chez Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, & chez les principaux Libraires du Royaume & des pays étrangers ; mais la voie la plus sûre & la plus prompte, est de s'adresser directement au *Cousin-Jacques*, à *Paris*; cette seule indication suffit »⁵⁶.

Pour les auteurs-éditeurs qui confient le débit de leurs ouvrages à des libraires, la vente par correspondance comporte certainement tous les avantages de la vente à domicile, comprenant un plus grand bénéfice sur chaque ouvrage vendu – n'ayant pas à payer de remise à un intermédiaire – en plus de faciliter l'organisation du temps demandé par cette activité. Et puisque le prix de la poste revient généralement aux acheteurs qui « affranchiront la lettre & l'argent »⁵⁷ avant de recevoir les ouvrages, les risques sont minimaux. Par ailleurs, considérant les avantages qu'elle comporte, certains auteurs encouragent particulièrement la vente par correspondance tel que Tournon tient à indiquer aux lecteurs de province combien simple est la procédure : « il suffit de déposer l'argent à la poste, avec une lettre d'avis, et l'on reçoit, par la même voie, les cahiers francs de port dans tout le royaume »⁵⁸.

7.3 Les associés dans la vente

Comme nous venons de le voir, la vente par l'auteur depuis son domicile requiert plusieurs efforts quant à l'organisation du temps et de l'espace. Il n'est donc pas rare que des auteurs fassent appel à des associés, que ce soit des membres de leur famille, des collègues, des marchands ou des libraires, afin de faciliter l'orchestration de la vente et s'assurer d'une plus grande diffusion.

⁵⁵ CH, 02-10-1784, art. 9.

⁵⁶ Prospectus pour *Les Nouvelles lunes du Cousin Jacques*, Paris, l'auteur, 1791, p. 3.

⁵⁷ Maugard, *Remarques sur la Noblesse*, Paris, Gattey et Lamy, 1788, verso p. titre.

⁵⁸ *Les Promenades de Clarisse, ou Principes de langue française*, CH 29-07-1786 art.10. L'auteur offre l'ouvrage en six cahiers à 9 livres pour Paris et 12 livres pour la province.

7.3.1 Les membres de la famille

Grâce à la liste d'auteurs obtenue par le catalogue de la BnF ainsi que le CH, il a été possible de trouver quelques mentions de livres vendus chez un membre de la famille de l'auteur. Même si dans plusieurs cas l'auteur est alors décédé et son œuvre éditée par un parent, nous avons considéré ces ouvrages au même titre que ceux véritablement « chez l'auteur » puisqu'une telle édition implique le même procédé. Nous avons ainsi repéré des ouvrages vendus soit par un frère⁵⁹, un beau-frère⁶⁰, un fils⁶¹ ou une veuve⁶². Pouvant s'inscrire dans un réseau à la fois professionnel et familial, la vente par un parent peut également aider à promouvoir les activités et les écrits de l'auteur. Une telle association est d'ailleurs illustrée par Dupain-Triel, qui vend son *Plan topographique de la ville de Toulouse & de la Banlieue* chez lui « et chez son père, Géographe breveté de Monsieur »⁶³ ainsi que par Dubuisson, « ancien maître distillateur », qui vend son ouvrage sur la distillerie chez lui, chez son fils qui travaille « au caveau du Palais Royal » et également à son commerce, le « Café Dubuisson » où il faut s'adresser à M. Cusin⁶⁴.

7.3.2 Les associés divers

Malgré le fait qu'il soit longtemps interdit aux marchands autres que les libraires de vendre des ouvrages, exclusivité à laquelle la communauté des libraires tient

⁵⁹ Par exemple Massac, *Recueil d'instructions économiques; seconde édition, corrigée et augmentée*, « A Paris, chez M. de Massac, frère de l'auteur, rue des Noyers, au coin de celle de S. Jean de Beauvais », 1779. CH, 06-11-1779, art 4.

⁶⁰ Par exemple les *Œuvres posthumes de M. Pouteau, Docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon*, « A Paris, de l'imprimerie de Ph.-D. Pierres (...) se trouve chez Méquignon l'aîné (...), chez le frère de l'Auteur, à l'hôtel d'Aligre, rue de l'Université, et à Lyon, chez M. Lombard, Nécociant, beau-frère de l'Auteur », CH, 25-01-1783, art. 9.

⁶¹ Par exemple le *Manuel des gouteux et des rhumatismes, ou l'art de se traiter soi-même...* par M. Gachet, *Maître en chirurgie*, « A Paris, chez M. Gachet fils ». CH, 03-11-1787, art 10.

⁶² Par exemple les *Œuvres d'agriculture de M. de Planazu*, « A Paris, chez la veuve de l'auteur ». CH, 03/11/1787, art. 9.

⁶³ CH, 01-07-1780, art. 7.

⁶⁴ Dubuisson, *L'Art du Distillateur et Marchand de Liqueurs*, Paris, l'auteur, 1779, p. titre.

particulièrement, quelques auteurs ne se gênent pas pour établir avec ces mêmes marchands des associations pour la vente de leurs écrits⁶⁵. Bien que ces associations ne soient pas fréquemment annoncées dans les annonces du *CH* ou en page de titre, nous avons retrouvé près d'une vingtaine d'occurrences clairement affichées. Dans la majorité de ces cas, les marchands ou les professionnels chez qui l'auteur fait également vendre ont un lien, soit avec le monde de l'imprimé (papetiers ou relieurs), soit avec le métier de l'auteur. Par exemple, alors qu'en 1778 Flécheux ne vend son *Planétaire, ou Planisphère nouveau* que chez lui (selon la page de titre), l'édition de 1780 se trouve également chez un imprimeur, deux libraires, un peintre, un relieur, deux géographes et un horloger⁶⁶.

L'auteur qui demeure en province mais qui édite et fait vendre son livre à Paris aura également besoin d'un associé chez qui les lecteurs pourront se procurer son ouvrage. La capitale étant le véritable carrefour littéraire de la France, les auteurs qui choisissent cette formule, demandant certes une organisation plus élaborée, s'assurent néanmoins de rejoindre un large public de lecteurs. C'est par exemple l'option choisie par l'avocat Pallet qui « [...] donne avis que, pour les livraisons de la nouvelle *Histoire du Berry*, dont il est l'auteur, il a établi son bureau à Paris, chez M. Thuaut, Caissier de M. Watelet, receveur général des finances, cour du vieux Louvre »⁶⁷. De la même façon, Beffroy de Reigny annonce dans son *Marlborough* que « Les Personnes qui seront curieuses de se procurer les *Airs nouveaux du Cousin Jacques, Paroles & Musique du même auteur*, pourront s'adresser à Mlle Castagnery,

⁶⁵ La communauté fait d'ailleurs porter plusieurs sentences contre des relieurs, des graveurs et des marchands merciers pour avoir vendu des ouvrages. Sabine Juratic, « Le monde du livre à Paris entre absolutisme et Lumières. Recherches sur l'économie de l'imprimé et sur ses acteurs », Thèse de doctorat, Paris, EPHE, 2003, p. 101-103.

⁶⁶ « À Paris, chez l'auteur, rue du Sentier, à l'Hôtel de Madame la Présidente de Meslay et chez la Veuve Thiboust, Imprimeur du Roi, place Cambrai, Nyon jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, Belin, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, Rozier, Peintre, rue des bons-enfants, même maison du Bureau des Eaux et Forêts, Perrier et Verrier, géographes, à l'Hôtel Soubise, Cheruelle, Horloger, rue de la Lingerie, près celle de S. Honoré, Tiger, Relieur des Ordres du Roi, place Cambrai ».

⁶⁷ *CH*, 13-12-1783, avis 3.

Marchande de Musique, rue des Prouvaires, à Paris; celles qui se trouveront à portée de l'Auteur, pourront s'adresser à lui-même, à Chévrégnny, en Laonnois »⁶⁸.

7.3.3 L'association avec les libraires : quelques chiffres

Pour plusieurs auteurs, la vente autonome requérant beaucoup de temps et d'organisation, l'association avec des libraires qui serviront de détaillants devient une option envisagée, voire nécessaire. Grâce à une telle collaboration, les auteurs auront surtout accès à un réseau de vente élargi et, parfois, auront également l'occasion d'écouler rapidement une partie de leur stock lorsque les libraires seront acquéreurs et non seulement dépositaires. Malgré des avantages évidents, l'association avec des libraires signifie également le partage de profits et parfois la frustration qui découle d'arrangements qui ne favorisent pas particulièrement les auteurs. Afin d'y voir plus clair, il est d'abord essentiel de mesurer le taux d'association entre auteurs et libraires.

Dans le but de découvrir la proportion des auteurs qui s'associent à des libraires, nous avons principalement utilisé les résultats obtenus grâce au *CH*. Considérant que les associations peuvent changer pour une même œuvre, nous avons pris toutes les annonces « chez l'auteur » en considérations. Suite au dépouillement, il est d'abord intéressant de constater que la moitié des annonces, soit 50,32%, n'indiquent aucune autre adresse que celle de l'auteur, pourcentage qui monte légèrement (à 53,13%) si l'on ajoute les annonces qui ne mentionnent que l'auteur et « les marchands de nouveautés », n'impliquant pas d'association formelle ou précise. Plusieurs auteurs qui désirent faire vendre leur ouvrage par divers détaillants, sans avoir toutefois établi de collaboration distincte, vont en effet diriger les lecteurs vers les libraires qui vendent « les nouveautés » telle la veuve Duchesne, par exemple. On retrouve ainsi plusieurs formulations, de surcroît à celle des « marchands de

⁶⁸ *Marlborough, Poème comique, en prose rimée, par le Cousin Jacques, avec des notes de M. de Kerkorkurkyladeck, gentilhomme bas-Breton*, Londres (Paris), 1783, « avis de l'éditeur », s.p.

nouveautés », telle que « chez les libraires associés », « aux adresses ordinaires » ou, de façon très vague « chez les libraires qui vendent l'Ouvrage »⁶⁹.

Il est également intéressant de constater comment le taux d'association des auteurs avec les libraires diminue au fil des ans, venant appuyer la thèse de l'affirmation progressive des auteurs sur le marché littéraire. La diminution se fait toutefois de façon très graduelle : alors que le pourcentage d'association est de 59,5% entre 1763 et 1777, il est de 47,4% de 1778 à 1783 et de 43,8% de 1784 à 1789. On remarque ainsi la forte proportion – et ce, même avant les arrêts du 30 août – des auteurs qui procèdent de façon autonome sur le marché. Les annonces que nous avons relevées suggèrent également que, pour les auteurs ayant choisi la collaboration, la majorité ne font affaire qu'avec un libraire unique. En effet, 61,3% de ces annonces ne font mention que d'un seul libraire, pourcentage qui baisse de façon proportionnelle au nombre de libraires spécifiés : 19,5% pour deux libraires, 8,9% pour trois, 5,3% pour quatre, 2,8% pour cinq, 1,4% pour six et 0,8% pour sept libraires et plus⁷⁰.

7.3.4 La place de l'auteur en page de titre

L'enregistrement de la loi de 1777 et l'affirmation du rôle de l'auteur dans la vente de son ouvrage peut également être repéré dans la façon dont l'auteur s'affiche par rapport aux libraires, soit dans une annonce, soit sur la page de titre de son ouvrage. Cette évolution est notamment perceptible dans les différents ouvrages d'Ouvrier Delile. Tout d'abord, dans le cas présenté en figure 7.1, la page de titre n'affiche le livre qu'« À Paris, chez les libraires associés », le détail des adresses de ces libraires ne se trouvant seulement sur la page précédente. De prime abord, il semble ainsi que Delile ne soit pas un détaillant pour cet ouvrage édité en 1775, jusqu'à ce que l'on repère toutefois la mention subtile de l'auteur

⁶⁹ *Shakespeare, traduit de l'Anglois*, « On souscrit à Paris, chez M. le Tourneur, rue Notre-Dame des Victoires, à côté de l'ancienne Caisse de Poissy; & chez les Libraires qui vendent l'Ouvrage ». CH, 23-03-1776, art 5.

⁷⁰ Nous obtenons des résultats similaires depuis notre enquête matérielle des livres qui révèle qu'en page de titre, la majorité n'affiche une association qu'avec un libraire (61,73%) ou deux (21%).

concernant les tables qu'il a fait graver « et que l'on trouvera chez lui (ainsi que ses autres Ouvrages) rue Saint-Jacques vis-à-vis celle du Plâtre [...] ».

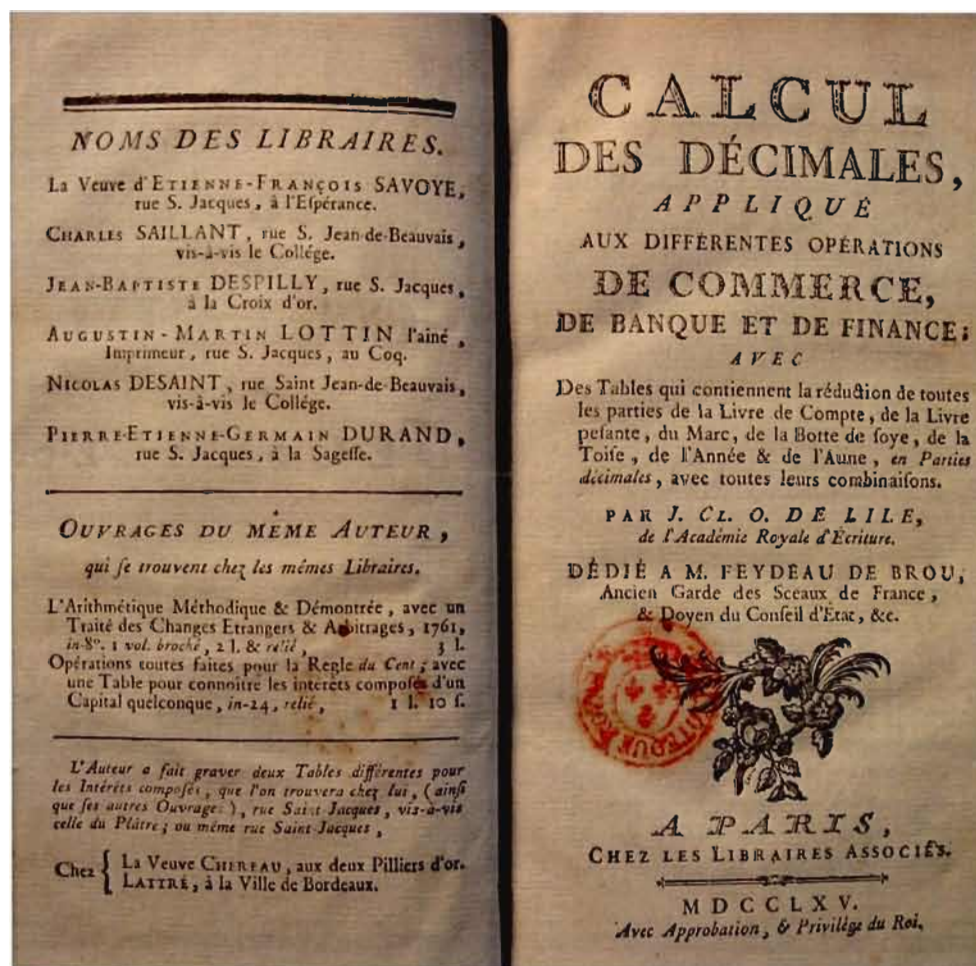


Figure 7.1 : Page titre du *Calcul des décimales* (1775) d'Ouvrier Delile.

Pour la troisième édition de *l'Arithmétique méthodique et démontrée* (1779) qui utilise une mise en page similaire à celle que l'on vient de voir, il est intéressant de constater comment Delile ajoute cette fois clairement la mention « chez l'auteur » à la liste des libraires énumérés, sans toutefois prendre la première place ou être visible en page titre (voir figure 7.2). En fait, tel qu'on observe à la figure suivante, c'est seulement à l'édition de 1787 que l'auteur prend la première place en page de titre, ne réservant la page opposée que pour ses « associés » (figure 7.3). À travers ses différentes pages de titres, on voit ainsi comment la

mise en page de Delile démontre une réelle évolution dans la présentation de son rôle comme distributeur de ses œuvres.

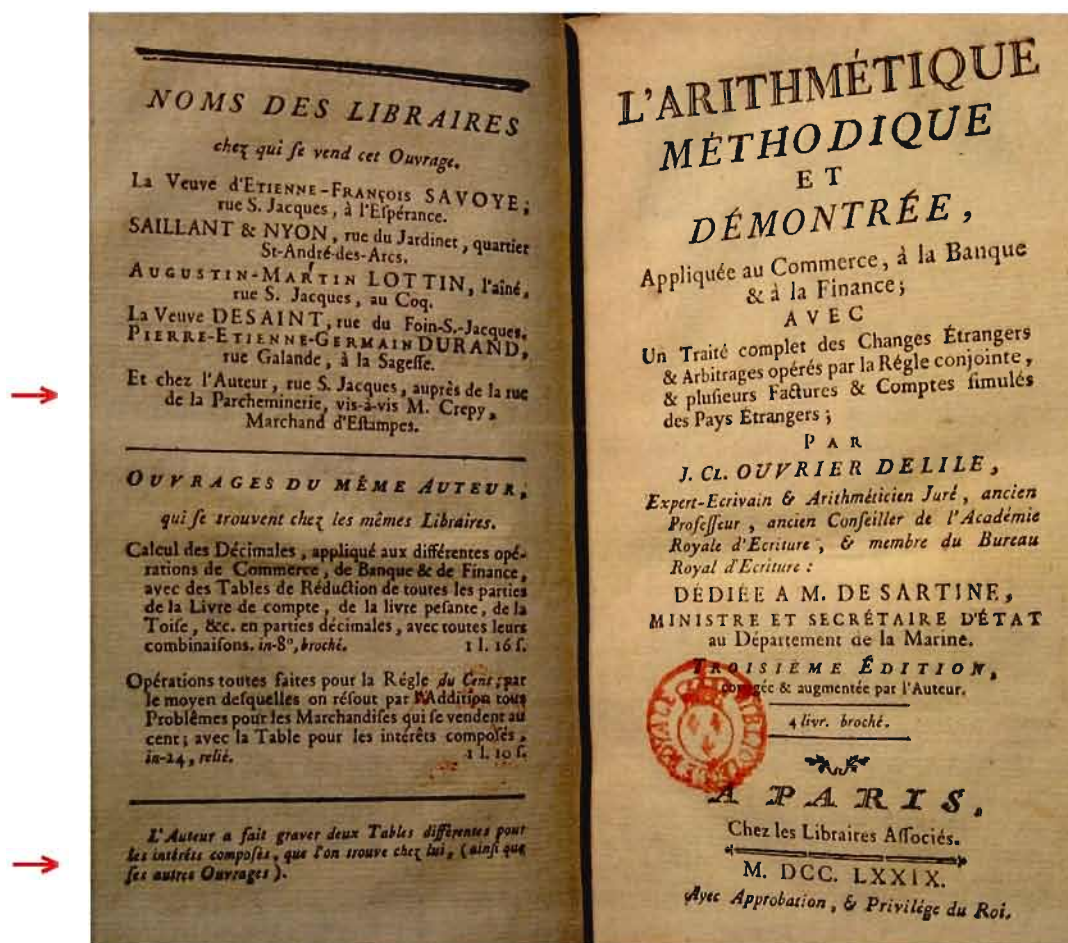


Figure 7.2 : Page de titre de *l'Arithmétique méthodique et démontrée*, 1779.

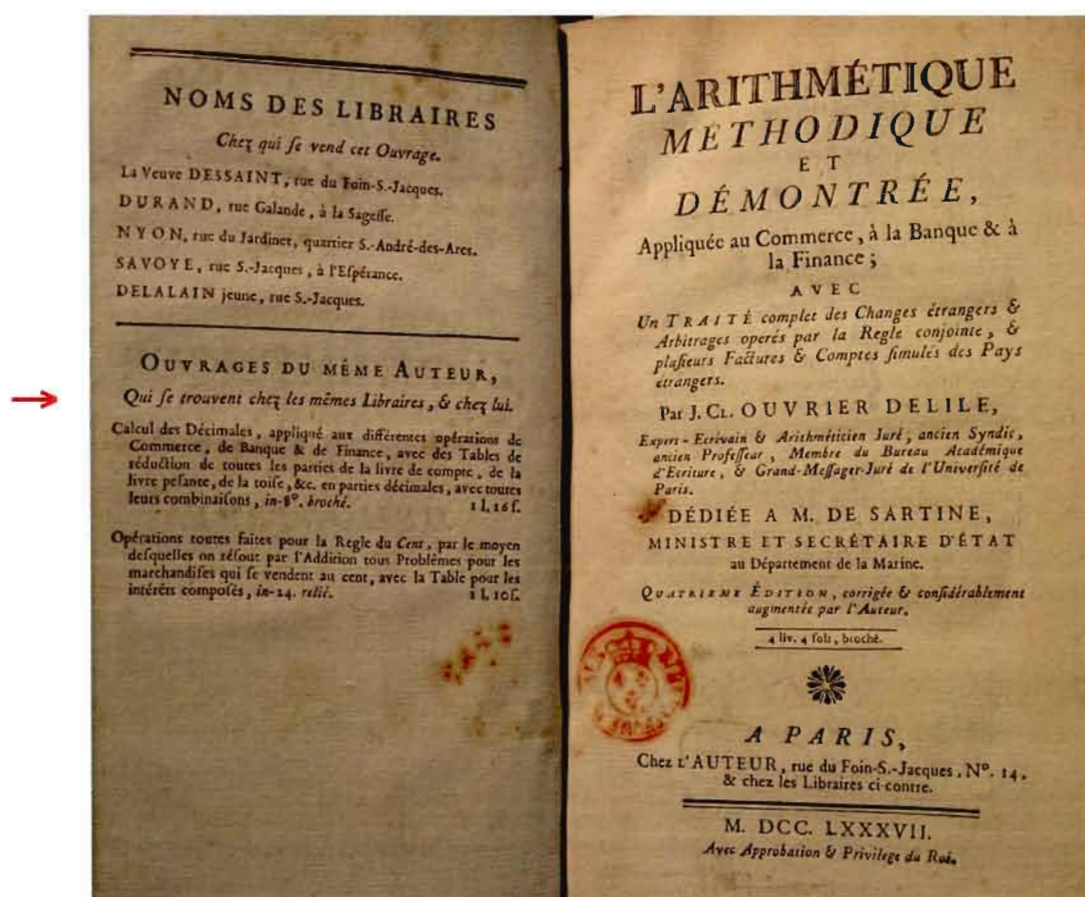


Figure 7.3 : Page de titre de *l'Arithmétique méthodique et démontrée*, 1787.

L'ordre des points de ventes cités dans les annonces peut également démontrer la place plus ou moins grande qu'accorde l'auteur aux différents libraires. Sans surprise, la très grande majorité des auteurs citent leur domicile comme premier point de vente. Il est toutefois pertinent de noter quelques cas où l'auteur n'est pas listé en première place, comme dans l'annonce de Daran qui vend son ouvrage « À Paris, chez Didot le jeune [...] et chez l'Auteur, rue Montmartre »⁷¹. C'est en fait le cas de 40 annonces, comprenant sept appels à souscription. En outre, contrairement à ce que l'on pourrait croire, la majorité de ces

⁷¹ CH, 10-05-1783, art. 3.

annonces ne sont pas passées avant 1778⁷², époque où il peut alors être préférable de laisser délibérément une première place au libraire. Par ailleurs, l'auteur qui, pour une raison ou une autre, n'indique pas clairement son domicile dans l'espace normalement prévu à cet effet en page de titre pourra toujours trouver le moyen de l'inclure, comme on l'a vu, au verso ou en revers de la page de titre, dans le titre même ou alors après son nom⁷³. Dans une annonce datant de 1763 des *Lettres de M. de la Condamine à M. le Docteur Mary sur l'état présent de l'inoculation en France*⁷⁴, la mention de l'auteur se fait d'ailleurs très subtilement dans l'adresse qui ne cite en bonne et due forme que Prault, Durand neveu et Panckoucke, suivi néanmoins de : « Nota : Ces lettres se distribuent chez l'Auteur », sans plus de détails. Dans ce cas-ci, l'auteur se glisse donc dans l'annonce sans toutefois afficher pleinement et entièrement son rôle de détaillant. En outre, lorsque le domicile de l'auteur figure ailleurs qu'à l'endroit normalement réservé à l'adresse en page de titre, il devient alors impossible de repérer l'œuvre par une simple recherche bibliographique dans le catalogue de la BnF. Par exemple, dans la page de titre d'un ouvrage de Balin édité en 1768, l'adresse formelle n'indique que l'imprimeur, faisant en sorte que la mention éditoriale de la BnF se résume à « Paris : Hérisant ». L'auteur, qui vend clairement chez lui, n'indique en effet son adresse qu'à la suite de son nom, comme on peut le voir à la figure 7.4⁷⁵.

⁷² Elles sont au nombre de huit.

⁷³ Le rôle spécifique de l'auteur dans le choix de l'organisation typographique de la page de titre pourrait également être mis en question. En effet, l'ordre et la disposition ne suivent peut-être pas toujours les vœux de l'auteur qui ne peut exiger une refonte en cas de mécontentement.

⁷⁴ CH, 03-11-1764, art. 4.

⁷⁵ C'est en fait grâce à l'édition de 1784 pour laquelle l'œuvre est clairement affichée « à Paris, chez l'auteur, place de Grève, au coin de la rue de la Tannerie » en page titre que nous avons pu retracer cette édition de 1768, pourtant également vendue à la même adresse.

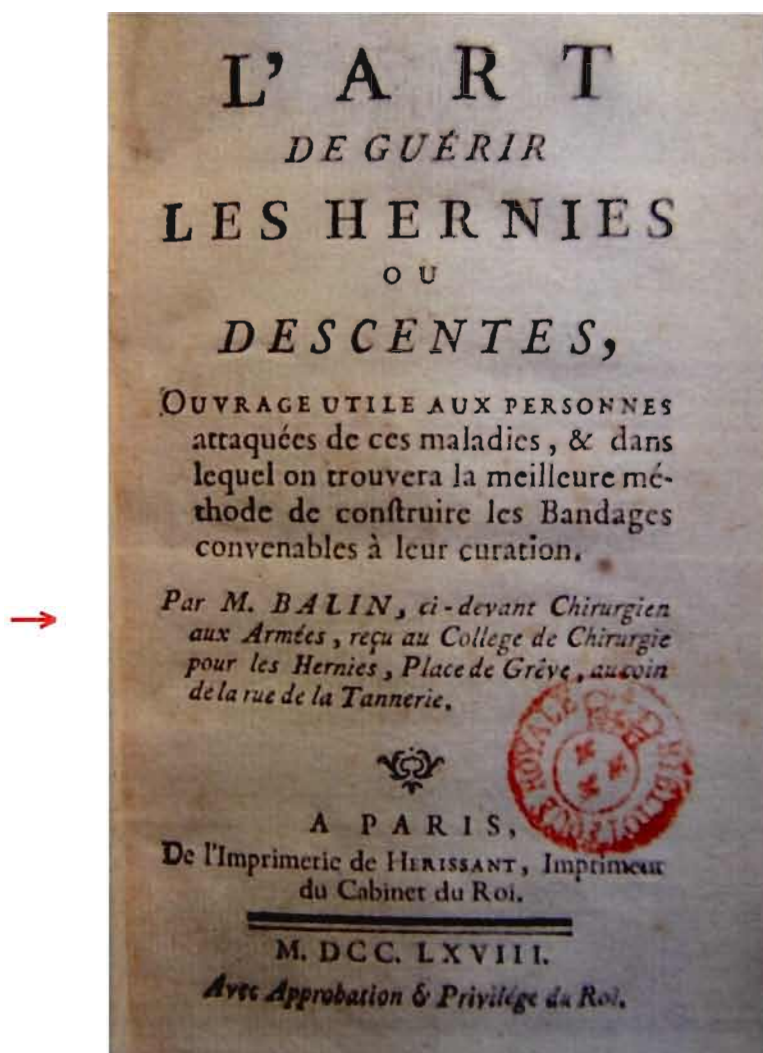


Figure 7.4 : Page de titre de l'ouvrage de Balin.

7.3.5 Les libraires associés aux auteurs

Malgré un taux d'association entre auteurs et libraires qui diminue progressivement au fil des ans, le rôle de ces derniers demeure indéniable dans la vente d'ouvrages à compte d'auteur. Il est ainsi très important de savoir avec qui les écrivains établissent une

collaboration. Grâce aux annonces du *CH*, on constate d'abord comment la liste des libraires est très diversifiée : sur les vingt-sept ans d'activités de l'hebdomadaire, on compte un total de 104 libraires différents dont la majorité figurent dans moins de dix annonces et 44 dans seulement une ou deux annonces. À partir de la liste des 41 libraires figurant dans un minimum de cinq annonces (voir le tableau 7.1) on réalise par ailleurs comment certains d'entre eux se démarquent en figurant dans au moins 20 annonces, soit L'Esclapart (20), Barrois le jeune (21), Didot le jeune (21), Mérigot le jeune (24), Nyon l'aîné (36), Belin (46) et finalement le libraire qui semble le plus sollicité, la veuve Duchesne (56). Il faut toutefois se rappeler qu'ayant fiché 791 annonces pour 543 œuvres différentes, les répétitions peuvent influencer considérablement les données⁷⁶. En effet, lorsque l'on ne considère que la première annonce dans laquelle apparaît chaque œuvre (donnant des résultats qui ne tiennent toutefois pas compte des libraires ajoutés ou enlevés pour des annonces subséquentes), ce n'est pas la veuve Duchesne qui est la plus représentée, n'étant, dans ce cas, associée à la vente que de 20 titres, mais Belin avec 28 ouvrages.

⁷⁶ Nous trouvons en effet de nombreuses répétitions concernant certains ouvrages, particulièrement ceux de Waroquier de Combles. En effet, cet auteur fait paraître 31 annonces pour six œuvres différentes, annoncées chez plusieurs libraires dont la veuve Duchesne et Clousier. Ce dernier est d'ailleurs nommé dans 18 annonces dont la moitié sont pour *l'Histoire universelle des théâtres* (A Paris, chez les auteurs, 1778-1781, par une société de gens de lettres) parue en plusieurs volumes et l'autre moitié pour les volumes de Waroquier de Combles.

Tableau 7.1 : Libraires associés à la vente d'ouvrages à compte d'auteur dans au moins cinq annonces du *CH*

No	Libraire	Nbre d'annonces	1res fiches d'œuvres différentes
1	Veuve Duchesne	56	20
2	Belin	47	28
3	Nyon aîné	36	11
4	Mérigot jeune	24	14
5	Didot jeune	21	12
6	Barrois le jeune	21	8
7	L'Esclapart	20	15
8	Clousier	18	2
9	Lamy	17	13
10	Durand	14	6
11	Cailleau	13	13
12	Méquignon aîné	13	11
13	Onfroy	13	11
14	Blaizot ⁷⁷	13	10
15	Esprit	13	10
16	Couturier et fils	13	6
17	Bailly	12	10
18	Royez	12	8
19	Mérigot aîné	12	7
20	Morin	11	10
21	Debure l'aîné	11	9
22	Leboucher	10	4
23	Delalain	8	5
24	Lagrange	8	5
25	Prault	7	7
26	Nyon jeune	7	7
27	Jombert	7	6
28	Lejay	7	6
29	Guillot	7	6
30	Knapen et fils	7	4
31	Veuve Savoye	7	2
32	Veuve Hérissant	6	5
33	Cellot	6	3
34	Colas	5	5
35	Hardouin	5	5
36	Boudet	5	5
37	Langlois	5	5
38	Desenne	5	3
39	Saugrain	5	2
40	Laporte	5	2
41	Veuve Ballard	5	1

⁷⁷ Blaizot, établi à Versailles, est le seul libraire hors Paris inclus en raison de sa récurrence.

Le choix d'un libraire peut certainement être motivé par plusieurs facteurs. Une étude géographique de la résidence des auteurs révélerait sans doute la proximité des libraires débiteurs comme facteur déterminant. Alors que certains auteurs semblent assez fidèles quand vient le temps de choisir un libraire débiteur, d'autres changent régulièrement d'association. C'est par exemple le cas de Buc'hoz qui fait affaire avec trente-trois libraires différents au cours de la longue carrière de publication. Comme nous l'apprend la correspondance de La Beaumelle, le choix d'un libraire peut également être en lien avec ses affiliations ou sa réputation. Quand vient le moment de débiter ses œuvres sur Madame de Maintenon en 1753, le frère de La Beaumelle lui conseille : « Ne vous frottés pas des petits libraires, ils sont tous sans probité et ne se font aucun scrupule de tromper les auteurs; n'ayés affaire qu'avec les plus renommés, mais surtout, qu'ils ne payent point en papier [...] »⁷⁸. La rivalité nourrie entre l'auteur et Voltaire est également déterminante quand il vient le temps de choisir un libraire. C'est pour cette raison que le frère de La Beaumelle lui demande : « dites moy comment vous etes vous adressé à Lambert, cet homme ne me paroissoit pas fort port pour vous lorsqu'il etoit chés Le Mercier, sans doute à cause qu'il étoit entièrement vendu à Voltaire. Est ce Mr d'Olivet ou l'Abbé Raynal qui vous l'ont indiqué⁷⁹? » À ces indications, Jean Angliviel ajoute : « Si vous pouviés trouver quelque libraire qui méritât votre confiance, il faudroit vous loger près de lui, cela vous epargneroit bien des tracasseries »⁸⁰. En outre, pour le débit d'ouvrages potentiellement subversif et ce, avant 1777, l'auteur doit également se méfier des alliances qu'il contracte avec les libraires et les colporteurs. À ce sujet, Jean Angliviel tient de nouveau à conseiller son frère :

vous pourrés employer tous ces gens là [les colporteurs et colporteuses], mais prenés garde à cecy et retenés le bien : c'est d'être fort circonspect vis à vis d'eux, ce sont tous des espions de la police. Tablés bien là dessus; j'en ai des preuves certaines, il feront tous leurs efforts pour vous tirer les vers du nés et rapporteront tout à M. Dhemery⁸¹.

⁷⁸ De La Beaumelle, *Correspondance générale, op. cit.*, lettre de Jean Angliviel à La Beaumelle (Valleraugue, 16 janvier 1753), p. 246.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ *Ibid.*, lettre de Jean Angliviel à La Beaumelle, Valleraugue, 14 novembre 1752, p. 157-158.

On voit ainsi comment certains auteurs ont pu chercher à s'associer à des libraires particuliers, possiblement en raison de leur proximité, de leur réputation ou même de leurs différentes affiliations.

7.3.6 Les changements d'association

L'étude des associations permet également de réaliser une certaine disparité entre les libraires affichés dans la publicité et ceux mentionnés en page de titre, tels qu'observés dans notre enquête matérielle. Par exemple, alors l'annonce de Jacquet pour son *Histoire abrégée de l'antimoine* dans le *CH* énumère plusieurs points de ventes : « De l'imprimerie de Prault; et se trouve à Paris, chez l'auteur, rue des SS. Pères, numéro 56; la veuve Duchesne [...], Delalain le jeune [...], les libraires du Palais royal et du quai de Grèves »⁸², la page de titre n'affiche qu'« À Paris, chez l'Auteur, rue des Saints Pères, no 56, Prault Imprimeur du Roi, Quai des Augustins, à l'Immortalité »⁸³. Il arrive également que l'on observe le contraire, soit des associations annoncées en page de titres qui n'apparaissent pas dans la publicité. C'est notamment le cas de Maugard qui, dans l'édition du *CH* de 10 janvier 1789 n'annonce sa *Lettre à M. Chérin* que chez lui et chez son imprimeur Cailleau alors qu'en page de titre, l'ouvrage paru en 1788 est annoncé chez l'auteur, Cailleau, Lamy et Desenne⁸⁴. On note un exemple similaire avec les *Essais d'agriculture en forme d'entretiens* de Calonne qui ne mentionne plus L'Esclapart, pourtant présent en page titre, dans son annonce du *CH*⁸⁵.

⁸² *CH*, 14-05-1785, art. 29.

⁸³ *Histoire abrégée de l'Antimoine, et particulièrement de sa préparation*, Paris, l'auteur, 1784.

⁸⁴ *CH*, 10-01-1789, art. 12.

⁸⁵ Calonne, *Essais d'Agriculture en forme d'entretiens, sur la nature & la progression des pépinières, des arbres étrangers, des arbres fruitiers; sur la vigne & les vendanges (...)*, Paris, l'auteur, 1779. En page de titre : « A Paris, Chez l'Auteur, rue de Bièvre vis-à-vis l'ancien Collège de Saint-Michel, Chez Lesclapart Fils, Libraire, Pont Notre-Dame, près Saint-Denis-de-la-Chartre à la Sainte-Famille » et dans l'annonce du *CH* du 03-04-1779 art. 2 : « A Paris, chez l'Auteur, rue de Bièvre, vis-à-vis l'ancien Collège de S. Michel ».

Il est ainsi important de garder en vue comment les associations énumérées en page de titre ou dans les annonces du *CH* ne sont pas définitives : des libraires ou d'autres marchands peuvent s'ajouter ou se retirer de la liste des détaillants. Par exemple, pour son *Manuel propre à MM. les Curés, Vicaires ou Ecclésiastiques chargés de la partie des mariages* (1785), Thuet n'affiche la vente que chez lui tant en page de titre et dans ses deux annonces du *CH*⁸⁶. Il décide toutefois de faire affaire avec deux libraires, Née de la Rochelle et Cressend, pour le supplément au même ouvrage publié en 1787⁸⁷. Dans un même ordre d'idée, Aubry de Saint-Vibert fait paraître cinq annonces entre le 29 octobre 1785 et le 5 mai 1787 pour ses *Terriers rendus perpétuels* dans lesquelles il est le seul détaillant sauf pour une seule annonce parue le 10 juin 1786, où figure également le libraire Belin qui ne réapparaîtra jamais⁸⁸. Par ailleurs, les changements apparents d'association peuvent tout simplement résulter du moment où l'annonce est passée. Par le détail des comptes d'Antoine Maugard, on sait par exemple que l'auteur fait vendre sa *Correspondance d'un homme d'état* par Gattey, Desenne et Madame Bailly chez qui il va porter des exemplaires le 13 mai 1789⁸⁹. Or, dans l'annonce qui paraît trois jours plus tard, l'adresse ne mentionne que « chez l'auteur » et « chez Cailleau », son imprimeur⁹⁰. Puisque dans ce cas l'auteur n'a établi les nouveaux points de vente que quelques jours auparavant, l'absence des libraires dans son annonce n'est peut-être tout simplement due qu'au court laps de temps entre l'établissement de l'entente et la parution de l'hebdomadaire.

Le fait d'ajouter des détaillants peut d'ailleurs être souhaité pour l'auteur qui cherche à trouver le plus d'acheteurs possibles et donc à élargir son réseau de distribution. L'auteur pourra d'ailleurs souhaiter souligner cette modification, même à la main, comme dans le cas des *Mélanges d'opuscules mathématiques* sur lesquels De Lorthe inscrit son nouveau

⁸⁶ *CH*, 26-02-1785, art. 10 et 14-10-1786, art. 6.

⁸⁷ *CH*, 22-12-1787, art. 23.

⁸⁸ Annonces pour *Les terriers rendus perpétuels*.

⁸⁹ AP, D5B6, 3737, f^{os} 26, 40 et 44, *Registre pour servir à inscrire tout ce qui peut avoir relation à mes travaux littéraires*, 1786-1789 [signé Maugard].

⁹⁰ *CH*, 16-05-1789, art. 6.

détaillant – plus précis que ses « marchands de nouveautés » – , soit « Bailly Lib[raire] Rue St Honoré » (voir figure 7.5).



Figure 7.5 : Adresse des *Mélanges d'opuscules mathématiques* (1785) de De Lorthé.

Dans une situation opposée, toutefois, certains auteurs tiendront davantage à souligner leur dissociation d'avec les libraires. C'est ce que pourrait laisser penser une page de titre du *Règne de Henri IV* sur laquelle le nom et l'adresse du libraire Morin sont barrés, advenant, bien entendu, que ces ratures soient de la plume de l'auteur⁹¹. De façon davantage non équivoque, sur la page de titre de la *Dissertation sur la manière de cultiver les plantes choisies* (1778), l'auteur a clairement marqué sa dissociation d'avec des libraires auparavant inscrits. En effet, comme on peut le voir dans la première figure qui suit, Mallet a collé un papillon afin de cacher les noms et adresses de ses anciens collaborateurs. Comme il est cette fois apparent dans la seconde figure où l'on voit le verso de la page de titre (que nous avons renversée pour en faciliter la lecture), l'auteur a également pris la peine de découper les noms pour ensuite coller un deuxième papillon au verso de la page afin d'en empêcher l'identification.

⁹¹ Crespin de la Roche, *Règne de Henri IV. Chronologie locale des événements du règne, depuis 1589 jusqu'en 1610, précédé du portrait, caractère et mœurs de Henri IV, de sa généalogie et de sa postérité*, Paris, l'auteur, 1783. Exemplaire BnF : 4-Lb35-28.



Figures 7.6 et 7.7 : Papillons appliqués sur la page de titre de l'ouvrage de Mallet.

Un autre cas particulièrement intéressant de dissociation entre un auteur et des libraires est celui de Mars, auteur de la *Gazette des tribunaux*, qui, après quelques affiliations, tient clairement à affirmer son indépendance. En effet, lors de ses deux premières annonces dans le *CH*, l'auteur affiche une collaboration avec deux libraires, soit Lejay en 1778 et Desnos en 1781⁹². En 1782, l'auteur tient toutefois à indiquer « [qu'on] ne souscrira plus désormais ailleurs que chez M. Mars, Avocat au Parlement, Auteur de cet ouvrage, en sa demeure, rue et hôtel Serpente »⁹³. Après avoir réitéré le fait qu'on « ne souscrit point ailleurs

⁹² *CH*, 22-08-1778, avis 3 et 29-12-1781, avis 1.

⁹³ *CH*, 28-09-1782, art. 2.

que chez l'auteur » dans une annonce parue trois mois après⁹⁴, Mars se voit ensuite obligé de publier cet avis quelques mois plus tard :

Cet ouvrage paroît depuis le mois de Décembre 1775, et n'a jamais souffert d'interruption; l'Avis que l'on en donne aujourd'hui, est destiné à répondre aux insinuations de quelques personnes, qui ont tâché de faire entendre, dans un Catalogue de livres, etc. qu'elles étoient propriétaires de la Gazette des tribunaux; ce fait est absolument contourné. M. Mars, avocat, en a seul le privilège; et l'on ne souscrit nulle part ailleurs que chez lui⁹⁵.

L'auteur qui craint toujours de se voir usurper les droits exclusifs sur son ouvrage spécifie d'ailleurs qu'il ne faut aller « nulle part ailleurs » que chez lui pendant encore deux ans⁹⁶. Ce n'est en fait qu'en 1785 que Mars ne se contentera d'afficher que « chez l'auteur »⁹⁷ et ce, jusqu'à sa dernière annonce parue le 31 octobre 1789.

7.3.7 Libraires en province et à l'étranger

Malgré l'effort de plusieurs auteurs d'élargir leur réseau de distribution depuis la capitale, notamment par la poste, les annonces du *CH* ne mentionnent pas souvent des points de vente ailleurs en France ou en Europe. En fait, sur les 791 annonces fichées, seulement 36 (pour 25 titres différents) mentionnent des libraires en province ou à l'étranger. Si l'on retire les annonces à Versailles et les annonces de souscription, on ne compte en fait plus que sept titres également vendus en province. Par exemple, en plus de se trouver à quelques endroits à Paris, les *Exercices de la bonne mort* se vendent aussi à Orléans chez les pères Capucins et à La Rochelle chez le libraire Chaboceau⁹⁸. On peut également trouver l'*Encyclopédie rurale* de Bachmann à Paris, Versailles, Rouen, Caen, Rennes, Bordeaux et Lyon⁹⁹. Pour plusieurs

⁹⁴ *CH*, 28-12-1782, art. 14.

⁹⁵ *CH*, 19-04-1783, avis 1.

⁹⁶ *CH*, 09-08-1783, art. 6 et 24-01-1784, art. 8.

⁹⁷ *CH*, 17-09-1785, art. 7.

⁹⁸ *CH*, 24-11-1781, avis 3 : Exercices de la bonne mort, par le R. P. ***, Capucin « À Avignon et se trouve à Paris, chez Guillot, Libraire, rue de la Harpe, se trouve aussi chez l'Auteur, au Couvent des PP. Capucins de la rue Saint-Honoré, en s'adressant au P. Edouard, leur Agent; et chez Lottin, aîné, Lib-Impr. rue Saint-jacques; à Orléans, chez les PP. Capucins; et à la Rochelle, chez Chaboceau, Libraire. »

⁹⁹ *CH*, 28-12-1782, art. 19.

annonces, les références ne sont toutefois pas précises et ne renvoient en fait que « dans les principales villes, chez les principaux libraires »¹⁰⁰ ou « chez les principaux libraires du Royaume »¹⁰¹. Le fait d'annoncer « les principaux libraires de l'Europe » comme le fait Poncelin de la Roche Tilhac pour son *État des cours de l'Europe*¹⁰² suggère tout de même plusieurs démarches sans doute assez élaborées et coûteuses. Pour son édition de 1784, Poncelin va même jusqu'à énumérer des libraires précis à Paris, Versailles, Londres, Lisbonne, Genève, Mannheim, Maëstricht, Turin, Gand, Hambourg et Leipzig¹⁰³, possiblement davantage par objectif de valorisation publicitaire que pour rejoindre le marché littéraire des villes respectives. Pour son *Almanach américain*, l'auteur ose d'ailleurs annoncer, simplement, après les adresses parisiennes : « et chez tous les libraires de l'Europe »¹⁰⁴.

Pour certains auteurs, la Province représente malgré tout un marché potentiel et une réelle occasion d'améliorer le débit. Par exemple, De Tournon fait appel aux « libraires de province [qui] trouveront chez l'auteur un traitement favorable »¹⁰⁵. Les libraires de Paris, étant vraisemblablement moins ouverts aux collaborations avec les auteurs – comme le cas de Luneau de Boisjermain nous l'a appris –, l'association avec des libraires provinciaux peut alors devenir une alternative avantageuse. Comme l'indique le bilan de faillite de Luneau, celui-ci fait effectivement affaire avec une multitude de libraires français et étrangers, que ce soit à Toulouse, Marseille, Poitiers, Lyon, Strasbourg ou Vienne, Amsterdam, Londres, Cologne, Florence et Lisbonne, pour ne nommer que ces quelques exemples¹⁰⁶. Vendre en

¹⁰⁰ CH, 16-05-1778, art 3, Le Roux, *Journal d'éducation*.

¹⁰¹ CH, 12-05-1778, art. 1, Chevalier Rutledge, *Le Babillard, Ouvrage littéraire, politique, moral, sérieux & plaisant; tome II*.

¹⁰² CH, 11-01-1782, art. 6.

¹⁰³ CH, 10-01-1784, art. 9.

¹⁰⁴ CH, 25-12-1784, art. 2.

¹⁰⁵ CH, 29-07-1786, art. 10. Annonce pour *Les Promenades de Clarisse, ou Principes de langue française*.

¹⁰⁶ AP, D4B6, carton 97, dossier 6523, Faillite de Pierre Joseph Luneau, 16-09-1785.

dehors de Paris est également le choix que fait Hernandez qui, après avoir essayé de se trouver des détaillants à Paris – sûrement encore réticents à vendre au compte de l'auteur dans les années 1750 –, fonde ses espoirs dans le reste de la France. Il écrit d'ailleurs à Malesherbes :

Je pars la semaine prochaine avec le Prince Dolgoruki pour l'armée de France. Il me propose de faire ensuite avec lui le voyage d'Italie et des Cours du Nord. La fortune ne me traite pas ici assés bien pour que je refuse ce parti, si comme je l'espère, nous nous accommodons l'un l'autre. [...] Mon débit ne va pas mais j'espère encore dans la Province, prenant le partie de diviser les Élections et de les faire vendre séparément sur les lieux. J'espère que pour le coup je serai dans le cas de payer la somme dont vous avez bien voulu répondre¹⁰⁷.

De Florian explique également dans une lettre adressée à son oncle les avantages qu'il aura à débiter ses ouvrages en dehors de la capitale :

[...] j'ai le projet d'établir différents dépôts à Paris, Lyon et j'en voudrais mettre un à Genève. Je vous prie donc, mon cher oncle, de vous informer d'un homme honnête et sûr, à qui j'enverrais cinquante ou cent exemplaires, plus ou moins, de chacun de mes ouvrages. Il commencerait par vous remettre les exemplaires que je vous destine, ensuite, il vendrait les autres et quand la caisse que je lui aurais envoyée serait épuisée, il m'en demanderait une autre. Je lui ferais une remise sur chaque exemplaire plus considérable que celle que lui ferait mon libraire de Paris, il y trouverait son gain et moi aussi¹⁰⁸.

Faire vendre des copies par des libraires en province ou à l'étranger est certainement un pari risqué. Lorsque Luneau de Boisjermain fait faillite, plusieurs libraires hors Paris lui doivent beaucoup d'argent, des sommes perdues à jamais. Il est donc essentiel pour l'auteur d'établir des contacts et, comme le souhaite Florian, de trouver des gens honnêtes pour organiser le débit. En 1752, La Beaumelle établit plusieurs contacts en France et à l'étranger afin de débiter ses ouvrages sur Madame de Maintenon. Il écrit à son frère : « j'ai trouvé à Leipsig un marchand qui m'offre de faire entrer tout ce que je voudrais; il ne s'agit plus que d'avoir un homme de confiance qui se charge du débit »¹⁰⁹. Malgré toutes les assurances

¹⁰⁷ BnF, Ms. Fr. 22141 (152), lettre de Hernandez à Malesherbes, s.d.

¹⁰⁸ J.-P. Florian, *Lettres au marquis de Florian, 1779-1793*, Paris, Gallimard, 1957, p. 169, lettre du 16-08-1787, citée dans Sarrazin, loc. cit., p. 351.

¹⁰⁹ De La Beaumelle, *Correspondance générale, op. cit.*, lettre de La Beaumelle à Jean Angliviel, 13 mai 1752, p. 11.

qu'un auteur peut avoir sur l'honnêteté d'un libraire, il reste qu'il est difficile pour lui de vérifier de l'état de la vente lorsqu'il réside loin de lui.

7.4 La vente à compte d'auteur chez le libraire

L'association d'un auteur avec un libraire afin que celui-ci l'assiste dans la vente de ses ouvrages peut comporter plusieurs avantages et désavantages, tant pour l'un que pour l'autre. Pour l'auteur, il est avant tout nécessaire que les libraires lui prennent ses ouvrages à bon prix; le fait d'ajouter des distributeurs ne peut qu'aider à la vente. L'auteur s'en remet toutefois à la bonne volonté du libraire qui ne sera pas particulièrement très empressé de pousser la vente pour des livres dont il n'est pas le propriétaire. En fait, pour le libraire, la vente d'ouvrages à compte d'auteur, outre le fait que ceux-ci puissent attirer une clientèle potentielle, n'est en général pas très avantageuse en raison du lent débit, des faibles remises et de l'absence de contrôle sur des éditions subséquentes.

Malheureusement, les ententes entre auteurs et libraires pour la vente d'ouvrages, ayant majoritairement été conclues sous seing privé, ne sont pas faciles à trouver et il est ainsi difficile de tirer des conclusions générales. Certains extraits de correspondances, d'écrits personnels ou d'archives financières permettent cependant d'illustrer quelques cas concrets d'échanges entre auteurs et libraires. Il y a en effet quelques cas où il est possible de trouver des informations plus précises – particulièrement dans celui d'Antoine Maugard dont il est possible d'examiner le registre de comptes personnels ainsi qu'un dossier de faillite – nous permettant à tout le moins d'illustrer des exemples d'ententes possibles. Puisque le généalogiste Maugard représente certainement l'un des auteurs relativement typiques de l'édition à compte d'auteur, étant un professionnel en dehors du monde de l'édition et de fortune modeste, son expérience avec les libraires est d'un intérêt indéniable. Afin d'avoir une idée plus concrète de la vente à compte d'auteur chez les libraires, nous allons nous concentrer ici sur quelques aspects dont la recherche de libraires détaillants, la remise et le débit.

7.4.1 Distribution des livres

Trouver des libraires disposés à vendre son ouvrage n'est vraisemblablement pas si facile pour l'auteur qui, probablement livres à la main, se présente à la porte de plusieurs marchands. Dans ses lettres à Malesherbes, Hernandez explique comment, malgré la période de Pâques, il a trouvé quelques détaillants pour son livre : « Quoique la quinzaine ne soit pas des plus favorables, quelques personnes et entre autres la marchande du Palais Royal m'a assuré qu'elle m'en débiteroit beaucoup d'ici au samedi saint, d'un autre coté mes envois pour la Province chemineront d'autant »¹¹⁰. Maugard réussit quant à lui à distribuer 329 copies de la deuxième édition des *Remarques de la Noblesse* à huit libraires parisiens et un libraire aixois en 1788¹¹¹. C'est aux deux libraires principaux, ceux qui apparaissent en page de titre, à qui il remet le plus d'exemplaires : 108 à Gattey et 78 à Lamy. Même si le profit généré pour chaque exemplaire vendu est moindre lorsque la vente est effectuée par un libraire, l'association avec le plus grand nombre de distributeurs possible est probablement le meilleur gage de réussite. Puisque Maugard fait tirer ses *Remarques sur la Noblesse* à 2000 copies¹¹², l'auteur assume (ou se voit obligé d'assumer) personnellement la vente d'une large proportion des copies, soit 84%.

L'auteur qui désire distribuer des exemplaires au plus grand nombre de libraires se rendra certainement, ouvrages à la main, là où plusieurs tiennent boutique, tel que sur la rue Saint-Jacques. D'ailleurs, les différents libraires associés à un auteur se trouvent souvent à proximité l'un de l'autre, l'auteur ne désirant certainement pas devoir transporter ses livres sur de grandes distances. C'est ainsi que Maugard, par exemple, qui habite la rue Favart (voir la carte suivante) se rend d'abord, le 11 juin 1788, non très loin de chez lui au Palais royal afin de remettre treize exemplaires à Cussac et le même nombre à Desenne avant de se rendre

¹¹⁰ BnF, Ms. Fr. 22141 (149), lettre de Hernandez à Malesherbes, s.d.

¹¹¹ AP, D5B6, 3737, f^{os} 26-56.

¹¹² voir le calcul plus loin.

sur la rue Hurepoix¹¹³, à côté du quai des Augustins, afin de remettre 78 exemplaires à Lamy. Deux jours plus tard, Maugard se rend à nouveau au quai des Augustins pour remettre 13 copies à Royer puis 52 copies à Onfroy. Ce n'est que quelques jours plus tard, le 17 juin, que l'auteur fera la livraison des 108 copies à Gattey qui tient boutique au palais royal. Un mois après, l'auteur convainc un nouveau libraire, Mérigot jeune, également établi au Quai des Augustins, à qui il remet 26 exemplaires le 12 juillet. Le 20 septembre de la même année, Maugard fait aussi parvenir 13 copies aux David, imprimeur et libraire à Aix et ce, « sur leur demande »¹¹⁴. Puisque seuls Gattey et Lamy figurent en page de titre des *Remarques*, on sait que l'association de l'auteur avec ces deux libraires – qui acceptent tous deux un bon nombre de copies – est déjà établie lors de l'impression et donc avant les différentes distributions du mois de juin. Pour les libraires qui ne prennent qu'une ou deux douzaines d'exemplaires, il s'agit probablement d'associations improvisées une fois le livre tout fait.

¹¹³ La rue Hurepoix, supprimée en 1806, comprenait la partie entre la place St-Michel et la rue Git-le-Cœur à côté du quai des Augustins. Jean De La Tynna, *Dictionnaire topographique, étymologique et historique des rues de Paris*, Paris, l'auteur, 1812, p. 23.

¹¹⁴ AP, D5B6, 3737, f^{os} 26-56.

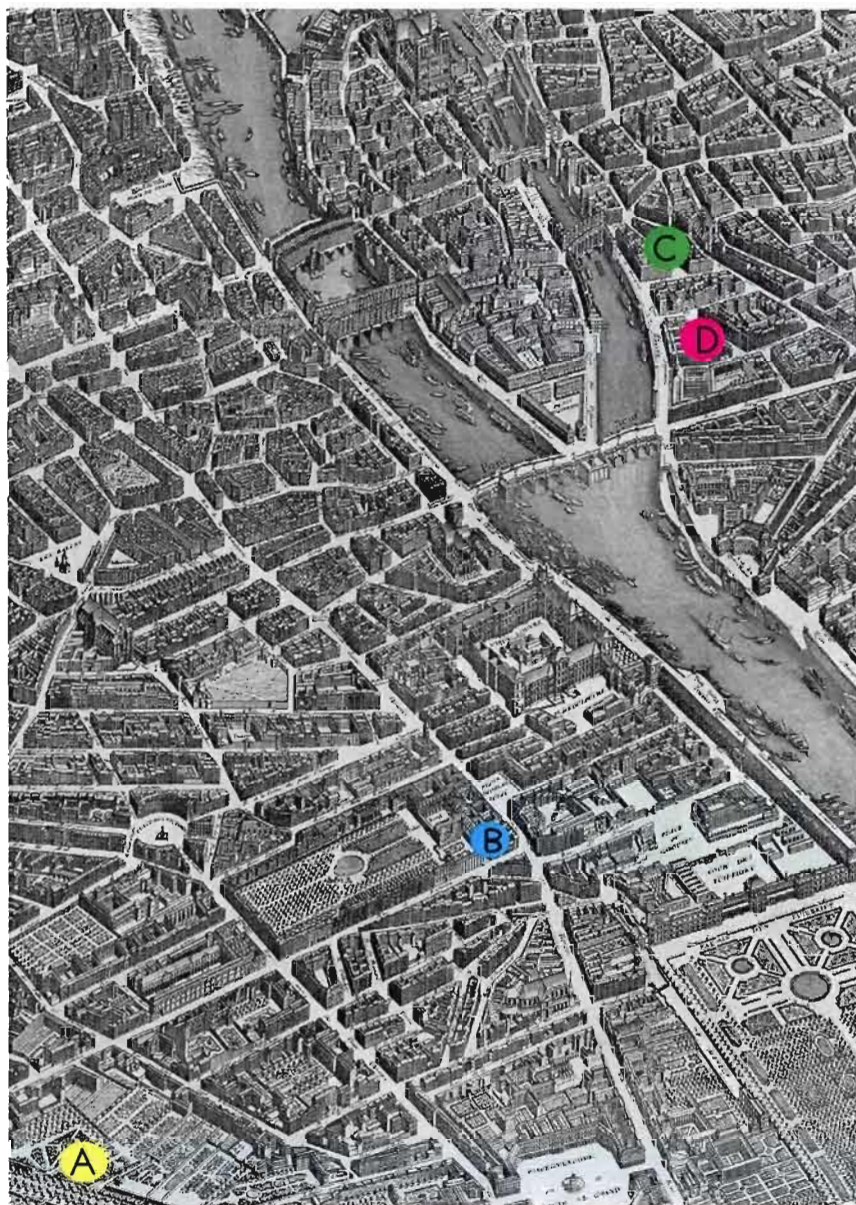


Figure 7.8 : Quartiers de Paris depuis Notre-Dame jusqu'aux Tuileries¹¹⁵.

¹¹⁵ Détail du plan de Turgot (1739).

A : environs de la rue de Favart qui sera exécutée en 1781 (Félix Lazare et Louis Lazare, *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments*, Paris, F. Lazare, 1844-49, p. 213.)

B : Palais royal

C : rue Hurepoix

D : quai des Augustins

7.4.2 La remise aux libraires

L'auteur qui fait vendre ses ouvrages par des libraires aura bien sûr à partager une portion des profits avec eux, sacrifice qui peut sembler trop grand pour certains. Afin d'apporter son soutien à la cause de Luneau de Boisjermain qui se défend contre le syndicat des libraires de 1768 à 1770, Fenouillot de Falbaire explique d'ailleurs les avantages démesurés dont bénéficient les libraires (ainsi que les désavantages pour les lecteurs) lorsqu'ils vendent des livres pour le compte de l'auteur, ouvrages pour lesquels ils n'auront pas eu à payer l'édition :

En effet, que le libraire à qui l'auteur fait toujours au-moins une diminution de 25 pour 100 pour vendre son livre, en fasse une autre de 20 pour 100 à ses confrères qui lui demandent des exemplaires de ce même livre; il n'en résulte pas moins pour le libraire au moment que l'ouvrage est vendu au particulier, un bénéfice de 25 pour 100, dont 5 à la première main & 20 à la seconde; il n'en est pas moins vrai que sans mise de fonds, sans risque à courir, ce bénéfice est immense, inouï dans les autres commerces, & que sur tous les livres qui se vendent imprimés aux frais de l'auteur, le particulier en les achetant, paye un impôt de 25 pour cent à la communauté des Libraires¹¹⁶.

Contrairement à ce qu'argumente Falbaire, il est toutefois peu probable que la majorité des libraires profitent véritablement des remises de la part des auteurs qui éditent à leur compte. En effet, même si l'auteur accorde des rabais de l'ordre de 20 à 30%, il demeure grandement plus avantageux pour le libraire de vendre ses propres ouvrages pour lesquels les profits potentiels sont de 100% à 200%. En effet, le prix « public » est généralement de deux à trois fois le prix de revient¹¹⁷. Par ailleurs, comme le fait remarquer V. Sarrazin, puisque le libraire se retrouve alors en compétition non seulement avec l'auteur, mais également avec d'autres libraires à qui l'auteur aura également pu laisser des livres, il n'a aucune exclusivité ou garantie de vente¹¹⁸. De surcroît, cette forme de collaboration ne peut véritablement être comparée avec celle qui existe entre les libraires – qui offrent pourtant des remises

¹¹⁶ Fenouillot de Falbaire, *Avis aux gens de lettres*, Liège, s.n., 1770, p. 9.

¹¹⁷ Marie-Anne Merland, « Tirage et vente de livres à la fin du XVIII^e siècle : des documents chiffrés », *Revue française d'histoire du livre*, 6 (1973), p. 87-112 (p. 100).

¹¹⁸ Sarrazin, « L'auteur éditeur », *op. cit.*, p. 341.

généralement plus faibles que les auteurs à leurs confrères sur leurs ouvrages – car les échanges s’inscrivent alors dans le cadre de services réciproques¹¹⁹.

Dans le cas de Maugard, on constate que les remises sont assez généreuses, soit de 20% à 30% sur le prix destiné au public. En effet, pour ses *Remarques*, Maugard laisse ses exemplaires à « 4 livres pour 5 » à tous les libraires sauf pour Méricot jeune à qui il les laisse pour 3 livres 10 sols, équivalant dans ce cas à une remise de l’ordre de 30%¹²⁰. Puisque Maugard offre également le *Supplément* à cette seconde édition, destiné aux détenteurs de la première édition, il en laisse treize à Gattey pour 2 livres 8 sols, une remise de l’ordre de 31,4% sur le prix public de 3 livres 10 sols¹²¹. Outre le profit que peuvent espérer faire les libraires sur chaque vente – représentant dans ce cas 1 livre par exemplaire pour la majorité – ils reçoivent également des exemplaires gratuits, soit un treizième à la douzaine. Pour Gattey qui lui prend le plus d’ouvrages, la prime est un peu plus grande avec 12 exemplaires gratuits pour 8 douzaines¹²². Tous les auteurs ne sont d’ailleurs pas si généreux en terme d’ouvrages donnés gratuitement. Par exemple, le Chevalier Ducoudray n’offre aux libraires de province que le vingt-cinquième exemplaire de ses *Essais historiques sur Paris*¹²³.

7.4.3 La vente par les libraires

Un des principaux arguments des auteurs en faveur du droit de vente autonome pour les ouvrages dont ils sont propriétaires est l’inefficacité des libraires qui ne voient aucun

¹¹⁹ Sarrazin, « L’auteur éditeur », *op. cit.*, p. 341. Il y a d’autres cas où l’auteur promet la remise ordinaire, dont celui de Pallet pour l’*Histoire du Berry* (CH, 1783-12-13 avis 3) et celui de Waroquier de Combles pour le *Tableau généalogique* (CH, 1783-07-12, art. 12).

¹²⁰ AP, D5B6, 3737, f° 53.

¹²¹ AP, D5B6, 3737, f° 26. Le prix du *Supplément* est indiqué en revers de page titre de la seconde édition des *Remarques*. Le *Supplément* compose en fait l’essentiel de la seconde édition, la première faisant 78 pages et la deuxième près de 360 pages.

¹²² AP, D5B6, 3737, f° 26.

¹²³ CH, 15-12-1781, avis 3.

avantage à les débiter. Comme l'a écrit Diderot dans sa *Lettre sur le commerce de la librairie* citée plus haut, les libraires ne sont pas particulièrement enclins à pousser la vente d'ouvrages à compte d'auteur. Dans son mémoire contre les libraires, Luneau de Boisjermain explique comment il a bien voulu faire affaire avec les libraires, mais :

[...] ils l'ont trompé. Ils n'annonçoient point ses Livres : ils ne les vendoient point. Ces Ouvrages sacrifiés aux intérêts du corps, restoient ensevelis dans une obscurité politique, quoiqu'ils fussent très connus du Public, quoiqu'ils en fussent recherchés ; une prévarication adroite les repoussoit dans les magasins, & s'empressoit d'en fermer les portes¹²⁴.

Afin de défendre Luneau, Fenouillot de Falbaire explique également les abus des libraires qui n'ont aucun scrupule à flouer les auteurs dans la vente des ouvrages pour lesquels ces écrivains ont conservé le privilège :

Il est vrai que des livres qui ne se vendoient point, tandis qu'ils appartoient aux Auteurs, pour qui les Libraires étoient chargés de les débiter, ont doublé le prix, & se sont très bien vendus, dès que les Libraires en ont eu fait l'Acquisition foncière. Voilà quelle est l'industrie des Libraires. Quant à celle que peut avoir un particulier pour échapper à la leur, & tirer parti des manuscrits, il lui est permis de l'Exercer dans tous les sens possibles, pourvu qu'il ne fasse vendre les ouvrages imprimés que par des Libraires, à qui ce droit est attribué exclusivement¹²⁵.

Dans ce cas-ci, Falbaire a sans doute raison de dénoncer le peu d'empressement des libraires lorsque vient le moment de vendre des ouvrages à compte d'auteur. En fait, comme les profits envisagés sont peu alléchants, il est certainement compréhensible que les libraires ne soient pas très intéressés à pousser la vente des ouvrages dont ils ne détiennent pas le privilège. Et puisque la majorité des libraires ne prennent les exemplaires qu'en dépôt¹²⁶, ne devant « rendre compte » à l'auteur « qu'après la vente » – c'est le cas de Gattey, Lamy, Cussac, Bailly, Onfroy et Mérigot jeune pour les *Remarques* de Maugard – les risques financiers sont nuls. Prudent face aux libraires et désirant garder un contrôle serré sur ses

¹²⁴ *Mémoire signifié pour le sieur Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 5.

¹²⁵ Falbaire, *Avis aux gens de lettres, op. cit.*, p. 18-19.

¹²⁶ Dans un des mémoires pour Luneau, on lit d'ailleurs comment : « [Les libraires] sçavent à merveille & probablement par leur propre expérience que quand les Libraires se chargent des livres appartenans aux Gens de lettres, ils ne les prennent qu'en compte & sous la condition de les rendre quand il ne les vendent pas [...] ». *Réponse signifiée pour le Sieur Luneau de Boisjermain Au Précis signifié par les Syndic & Adjoint des Libraires de Paris*, Paris, impr. de Cellot, 1769, p. 20. BnF, Ms. Fr. 22069 (5).

exemplaires, Luneau explique en 1768 comment il ne remet ses copies aux différents marchands : « que par portions, & à mesure qu'ils lui en rendoient compte. Personne ne peut le blâmer d'avoir eu cette prudence, & moins encore lui en faire un crime. C'étoit son propre bien dont il se réservoir la gestion. Il ne vouloit en laisser échapper les fruits, qu'en s'assurant de la rentrée des fonds qu'ils produisaient »¹²⁷.

En fait, la collaboration des libraires s'arrête souvent à l'offre d'espace sur leurs tablettes, sans plus. Puisqu'il leur offre des œuvres déjà populaires chez le public, La Beaumelle réussit à vendre des copies aux libraires¹²⁸. Dans le cas de Maugard, seul Royer accepte les exemplaires des *Remarques* « en échange d'autres livres » assurant ainsi une distribution de ses propres titres¹²⁹. Par ce procédé, le libraire se voit tout de même incité à vendre les ouvrages qu'il a acceptés en échange, seul moyen d'y trouver profit. Pour ce qui est de Lamy, le libraire prend également les livres en dépôt, mais il ne remettra l'argent des ventes qu'une fois ce montant déduit des livres achetés chez lui par Maugard¹³⁰. Une fois de plus, le libraire a ainsi avantage à vendre au minimum quelques exemplaires, assez pour couvrir le prix des livres que Maugard lui a pris.

Puisque Maugard fait faillite seulement deux ans après la publication de ses *Remarques* et se trouve dans l'obligation de payer ses comptes, nous n'avons les résultats de vente par les libraires que pour une ou deux années seulement. Durant cette période de temps, le registre du généalogiste fait état de deux paiements de 72 livres de la part de Gattey, un en septembre et l'autre en novembre de 1788, soit seulement quelques mois après avoir reçu les exemplaires. Devant 4 livres pour chaque copie vendue à Maugard, Gattey en aurait ainsi vendu trente-six au total durant cette période. Malheureusement, le registre de Maugard ne

¹²⁷ *Mémoire signifié pour le sieur Luneau de Boisjermain, op. cit.*, p. 9.

¹²⁸ Par exemple, Neaulme lui achète 50 exemplaires de ses ouvrages sur Madame de Maintenon à 2 l. 10 s. l'exemplaire, « payables comptant ». De La Beaumelle, *Correspondance générale, op. cit.*, p. 230, note 1.

¹²⁹ AP, D5B6, 3737, f° 47.

¹³⁰ *Ibid.*, f° 30.

fait pas état de plusieurs paiements. Alors que nous trouvons la mention « reçu à compte 48 livres » à côté du nom de Onfroy (représentant la vente de 12 exemplaires), il est simplement inscrit « compté et payé » à Desenne et Mme Bailly, sans mention de montant précis. En outre, aucun paiement n'est indiqué dans le cas de Lamy ou de Cussac. Les espoirs de profits à court terme par la vente d'ouvrages par les libraires ne sont probablement pas immenses, comme dans le cas de Maugard. Bien sûr, il faut tenir compte de la lenteur générale du débit et possiblement du fait qu'il s'agisse dans ce cas d'une seconde édition très rapprochée de la première. Les paiements en argent ne sont donc pas faramineux et l'auteur peut s'attendre à être payé en ouvrages ou même, dans le cas inusité des libraires à Aix, en nature avec un baril d'huile¹³¹.

Lorsqu'un auteur fait imprimer à son compte et qu'il charge ensuite un libraire de la vente, ou même qu'il lui vend les ouvrages tout faits, il se peut que les choses tournent mal pour lui. L'auteur qui a d'abord acquis le privilège en son nom ne voudra vraisemblablement pas s'en départir que si on lui offre des conditions acceptables, pour soit la fabrication ou la vente. Comme nous l'avons déjà vu, Luneau plaide pour la restitution de son privilège dans l'affaire qui l'oppose à l'imprimeur Grangé parce que ce dernier refuse de continuer l'impression de son ouvrage¹³². D'autres auteurs auront également de la chance dans ce genre de poursuite. Par exemple, les auteurs du *Manuel du Naturaliste*¹³³, Henri Gabriel Duchesne et Pierre Joseph Macquer, réussissent à faire en sorte que « Le sieur Costard, qui s'étoit chargé de vendre & débiter le *Manuel du Naturaliste* [soit] condamné à le restituer aux Auteurs parce qu'il ne remploisoit pas les engagements qu'il avoit contractés avec eux »¹³⁴. En fait, après avoir acquis leur privilège et avoir fait imprimer à leur compte chez Desprez, les auteurs cèdent leurs ouvrages ainsi que les droits à Costard¹³⁵. Toutefois, en raison « des plaintes & bientôt après une rupture éclatante entre les Auteurs & le Libraire », ces premiers

¹³¹ AP, D5B6, 3737, f° 56.

¹³² Voir chapitre 5.

¹³³ Paris, G. Desprez, 1770.

¹³⁴ *Mémoire pour le sieur Desprez, op. cit.*, p. 1.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 2-3.

présentent leur affaire aux consuls et au Châtelet et réussissent à obtenir le jugement forçant Costard à rendre les ouvrages à raison de 4 livres l'exemplaire ainsi que le privilège¹³⁶. Comme on l'apprend dans le reste du mémoire, les auteurs se tournent alors chez leur imprimeur, Desprez, pour assurer la vente qui ne peut toutefois avoir lieu du fait que Costard, qui est alors obligé de transporter tous les exemplaires chez lui, en a substitué une grande partie pour des « ouvrages médiocres, & qui ne pouvoient en aucune manière entrer en comparaison avec le *Manuel du Naturaliste* »¹³⁷.

7.4.4 La publicité des libraires

Même si la majorité des libraires qui débitent pour l'auteur ne démontrent probablement pas un zèle particulier quand vient le moment de vendre ces ouvrages, nous avons quand même trouvé quelques incidences où des œuvres à compte d'auteurs sont annoncées seulement par des libraires, signifiant une démarche entreprise par eux seuls. On retrouve par exemple *l'Herbier de la France* par Bulliard annoncé dans la liste des « ouvrages qui se trouvent chez Barrois »¹³⁸. Dans ce cas-ci, le libraire mentionne même à la suite du titre comment : « Cet ouvrage se trouve aussi à Paris, chez l'auteur, rue des Postes, chez Didot le jeune et chez Belin. » Nous avons également repéré l'annonce de *L'Odyssée, traduction nouvelle, par M. Gin avec des notes géographiques, historiques et littéraires*, un ouvrage en trois volumes in-12 dont l'adresse est indiquée comme suit : « A Paris, chez Nyon l'aîné [...] et Servière, [...] (Ce livre se vend pour le compte de l'Auteur) »¹³⁹ (voir figure 7.6). Il n'est pas clair dans ce cas si l'auteur débite également lui-même son ouvrage, mais il ne fait pas paraître d'annonce dans le *CH* et n'indique pas son adresse en page de titre.

¹³⁶ *Mémoire pour le sieur Desprez, op. cit.*, p. 3.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 4.

¹³⁸ *CH*, 04-12-1784, avis 3.

¹³⁹ *CH*, 14-12-1782, art. 5.

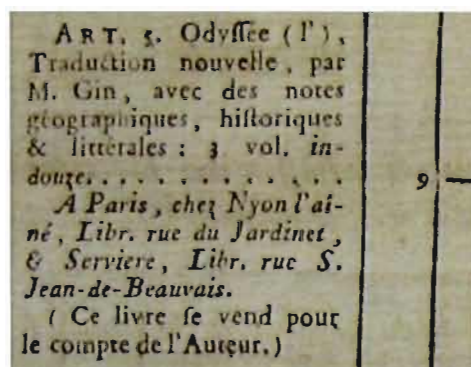


Figure 7.9 : Annonce de l'*Odyssée* de Gin.

Ceux-ci ne représentent que quelques exemples que nous avons retracés au passage, les titres nous étant familiers¹⁴⁰. Même si de prime abord le libraire aura plus d'avantages à faire la promotion de ses propres ouvrages, il n'est donc pas impossible qu'il affiche des œuvres à compte d'auteurs, surtout, on imagine, s'il croit que cela lui amènera de nouveaux clients à sa boutique. Dans tous les cas, on peut penser que l'auteur tient à conserver un certain contrôle sur la vente de ses ouvrages, même lorsqu'ils se trouvent chez des libraires. Il a en effet été intéressant de lire, dans une annonce que passent les libraires Musier et Gobreau d'une œuvre de Maupin, comment l'ouvrage sera remis « avec le reçu signé de l'Auteur », indiquant ainsi un quelconque rôle de ce dernier dans la transaction¹⁴¹.

Le libraire peut ainsi devenir un réel collaborateur dans la vente. En d'autres cas, toutefois, le libraire paraît pressé de se défaire des ouvrages qu'il aura possiblement achetés de l'auteur, les offrant « au rabais ». Par exemple, en 1781 on peut se procurer chez Lacloye deux œuvres de Luneau de Boisjermain : les *Vrais principes de la lecture* à « 2 livres 5 sols au lieu de 2 livres 14 sols » et le *Cours d'histoire universel* « à 10 livres 10 sols au lieu de 13

¹⁴⁰ On retrouve également, à titre d'exemples, l'*Almanach musical* de Luneau annoncé chez Royez le 9 décembre 1786 (CH, avis 11), le *Trésor des laboureurs dans les oiseaux de basse-cour* de Buc'hoz annoncé par Durant (CH, 13-04-1782, art. 13) et les *Lunes du Cousin Jacques* de Beffroy de Reigny annoncé chez L'Esclapart (12-08-1786, art. 6).

¹⁴¹ CH, 29-06-1782, art. 6.

livres 10 sols »¹⁴². C'est également le cas de Lejay « ci-devant chargé de la Gazette des Tribunaux » qui se voit obligé de vendre à rabais les copies qui lui restent, soit les six volumes pour 12 livres au lieu de 45, tout en invitant les lecteurs intéressés pour la suite à s'adresser à Desnos sans mentionner l'auteur qui, comme on a vu, ne tardera pas à vendre de façon complètement autonome¹⁴³.

7.4.5 Le risque d'éditions subséquentes

Une bonne raison qui explique le désintérêt des libraires à vendre, mais surtout à acquérir des ouvrages édités à compte d'auteur est l'absence de privilège rattaché et les risques que cela comporte. Lorsqu'un libraire fait l'acquisition d'un privilège acquis par l'auteur de l'œuvre, il est normal que le premier s'assure qu'aucune autre édition ne vienne perturber la vente de l'édition pour laquelle il a été acquéreur. Le privilège attaché à une édition pouvant n'être que de trois ans par exemple, rien n'empêche l'auteur qui a cédé ses droits d'obtenir un nouveau privilège pour une nouvelle édition une fois le premier privilège expiré. C'est pour cette raison que dans la cession du privilège et des exemplaires des *Vrais principes des Fiefs en forme de dictionnaire* que fait son auteur De la Poix de Fréminville aux libraires Despilly, Knapen et Cellot en 1773, l'auteur s'engage « même après l'expiration du privilège existant [...] à ne pas passer à une seconde édition, tant qu'il restera plus de vingt cinq exemplaires à vendre » de la première édition¹⁴⁴.

Lorsque le libraire n'est que détaillant d'une œuvre, il n'a donc pas de contrôle sur les éditions subséquentes; s'il a fait l'acquisition de plusieurs copies et qu'il lui en reste une bonne quantité au moment où l'auteur publie une nouvelle édition, il lui sera encore plus difficile d'écouler le stock acheté. C'est ce qui arrive par exemple aux libraires Knapen et fils lorsque le frère de Raymond de Massac, Pierre-Louis-Raymond, décide d'offrir une « seconde édition, corrigée et augmentée » du *Recueil d'instructions économiques* écrit par

¹⁴² CH, 24-11-1781, avis 1.

¹⁴³ AAA, 12-07-1780, « avis divers ».

¹⁴⁴ BnF, Ms. Fr. 21966, p. 89.

son frère mort neuf ans plus tôt. Mécontents de voir annoncée la nouvelle édition d'une œuvre qu'ils ont toujours en vente, les Knapen :

donnent avis qu'ils ont dans leur magasin, environ 800 exemplaires du même ouvrage, sous le titre de *Mémoire sur la qualité & sur l'emploi des engrais*, auquel M. de Massac, frère de l'auteur, n'a fait qu'ajouter un Avertissement, une Epître & un Mémoire sur les Abeilles. Ils offrent chaque exemplaire, à raison de 12 sols en feuilles, au lieu de 3 livres 10 sous que se vend la seconde édition¹⁴⁵.

Dans ce cas-ci, on comprend bien la défense que font les Knapen de l'édition qu'ils ont toujours en magasin. Mais après avoir comparé les deux éditions, force est de constater que les additions fournies par le frère de l'auteur sont en fait assez substantielles et nullement des ajouts superficiels.

7.5 La rentabilité de l'édition à compte d'auteur

Les raisons qui expliquent le peu d'empressement des libraires pour vendre des ouvrages au compte de leurs auteurs ne sont pas difficiles à cerner, la vente de livres étant longtemps leur prérogative la plus importante et les profits envisagés étant peu alléchants pour ce type de transaction. En s'éditant de façon indépendante, les auteurs contournent le système établi dans lequel les libraires règnent en rois et maîtres. La base du processus éditorial trouvant alors son fondement dans l'obtention de privilèges, eux seuls permettent de profiter d'une publication dans un marché littéraire qui n'opère pas à pleine vitesse. En effet, grâce à l'étude du fonds de Debure par M.-A. Merland (1973)¹⁴⁶, on sait qu'il peut être très long avant d'avoir écoulé tout le tirage d'une même édition. Qui plus est, le débit peut s'avérer particulièrement lent lorsqu'il s'agit d'ouvrages techniques et scientifiques, soit le type d'œuvre le plus souvent éditée à compte d'auteur. Il faut en effet compter souvent plus de dix ans pour le débit d'un tirage d'à peine 1500 exemplaires. Par exemple, en 1777, Debure n'a écoulé que 51% des 1500 copies de l'*Histoire abrégée des Empereurs grecs et romains par médailles* pourtant imprimés dix ans plus tôt¹⁴⁷. Il aura également fallu au

¹⁴⁵ AAA, 29-11-1780, n° 50, « avis ».

¹⁴⁶ Merland, « Tirage et vente de livres », *loc. cit.*

¹⁴⁷ Par Guillaume Beauvais (1767), dans *Ibid.*, p. 97 et 104.

libraire-imprimeur vingt-huit ans pour écouler 95% des *Mémoires d'histoire et de littérature*¹⁴⁸, vingt-deux ans pour écouler 85% des *Institutions de géométrie*¹⁴⁹ et vingt-trois ans pour n'écouler que 41% du *Penumato Pathologia*¹⁵⁰ en version française¹⁵¹. Dans ces conditions, où même l'acquisition d'un privilège pour une longue durée ne garantit en rien le succès de l'édition, il est normal que des libraires à qui l'on n'accorde que le rôle de détaillants, ne soient pas les alliés les plus zélés.

Compte tenu d'un débit généralement lent, des remises que plusieurs auteurs doivent accorder aux libraires, des frais d'impressions et du papier, est-il rentable d'éditer à son compte ? Bien sûr, chaque cas est différent et de multiples facteurs entrent dans l'équation : le type d'ouvrage, le mode de financement (la souscription aura au moins permis d'écouler une bonne partie du tirage), le prix d'impression (le format, la qualité du papier, l'ajout d'images...), l'utilisation efficace de la publicité, l'établissement d'un réseau de distribution efficace notamment grâce à la correspondance, etc. N'ayant pas en mains assez de données pour étudier la question de manière sérieuse, il est tout de même possible d'étudier le cas particulier de Maugard dont nous avons pu consulter le livre de comptes. Le registre que tient Antoine Maugard entre septembre 1786 et octobre 1790 nous permet de suivre à la trace la publication de quelques œuvres de l'auteur, d'évaluer les coûts d'impression et d'en estimer la rentabilité. Toutes les données n'étant pas systématiques ou uniformes pour chaque œuvre, il faut parfois user d'estimations afin d'avoir un portrait général du processus de publication.

En ce qui concerne le *Code de la noblesse*, Maugard en confie l'impression à l'imprimeur Cailleau « au prix de 80# [livres] la feuille tirée à 2000, format in 8. caractère

¹⁴⁸ Par Gachet d'Artigby (1749).

¹⁴⁹ Par l'abbé de La Chapelle (1765).

¹⁵⁰ Par Combalusier (1754).

¹⁵¹ Merland, « Tirage et vente de livres », *loc. cit.*, p. 95, 97 et 107.

petit texte (non compris le papier) »¹⁵². Un an plus tard, en juin 1789, l'auteur indique la « fin du premier vol. du Code de la noblesse, contenant 49 feuilles et 1 carton »¹⁵³, formant, au final, un ouvrage de 744 pages. Jusqu'ici, nous savons le coût de la composition et de l'impression, mais non du papier. Pour la continuation du même *Code*, Maugard indique toutefois l'achat de papier à 14 livres la rame du papetier Leclerc. En supposant que le premier tirage est également imprimé sur du papier de cette valeur, on arrive à un coût de 2 744 livres pour le papier (en comptant 2000 exemplaires de 49 feuilles, soit 196 rames)¹⁵⁴. En additionnant les frais payés au papetier et à l'imprimeur, on arrive ainsi à une somme de 6 713 livres et un coût de revient à 3 livres 7 sols par exemplaire. En supposant que Maugard vende chaque ouvrage au moins 10 livres (chaque exemplaire est évalué à 9 livres lorsqu'il fait faillite)¹⁵⁵, il peut espérer un profit de 6 livres 13 sols par copie vendue. Malheureusement pour Maugard, l'édition de ses œuvres sur la noblesse ne pourrait tomber à un moment plus malencontreux : alors qu'éclate la Révolution, l'auteur ne peut plus espérer trouver preneur pour ses ouvrages fraîchement sortis de l'atelier typographique. Lorsqu'il fait finalement faillite deux ans plus tard, Maugard se retrouve donc avec l'intégralité du tirage¹⁵⁶.

Heureusement pour Maugard, tous ses ouvrages n'auront pas subi le sort funeste de son *Code*. Pour comparer l'issue d'une autre édition, nous avons tenté de relever les quelques informations relatives à la fabrication des *Remarques sur la noblesse* publiées juste avant que n'arrive l'été 1789. Tout d'abord, l'auteur liste clairement les coûts reliés aux 86 rames de papier qu'il achète chez Des Lauriers en mars 1787 pour un total de 1 136 livres¹⁵⁷. Comme il

¹⁵² AP, Paris, D5B6, 3737, f° 8v°.

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ Une rame contient 500 feuilles.

¹⁵⁵ AP, Paris, D4B6, 110, 7829, f° 3v°, Faillite d'Antoine Maugard, 23-08-1791.

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ 60 rames de carré d'Essonne (780 livres), 4 rames de couronne fin double d'Essonne (48 livres), 17 rames de care fin de Limoge (204 livres), 4 rames de carré fin d'Angoulême (64 livres), 1 rame de papier Vélin (40 livres). *Ibid.*, f° 3.

s'agit d'un in-octavo de 344 pages, le tirage est bien ici de 2 000 copies¹⁵⁸. Nous ne disposons pas pour cet ouvrage des coûts totaux clairs d'impression, mais pour simple fin de comparaison sommaire, nous reprenons le tarif de 80 livres la feuille d'impression telle que chargé par Cailleau pour le *Code* ce qui, pour un ouvrage de 344 pages (ou 21,5 feuilles), revient à 1 720 livres. Le coût total de fabrication reviendrait ainsi à 2 856 livres ou environ 1 liv. 8 sols 7 d. l'exemplaire. Chaque copie que l'auteur vend à 5 livres¹⁵⁹ lui rapporte donc environ 3 livres 3 sols 13 deniers¹⁶⁰, un rapport équivalent presque au triple du prix de revient, tel qu'il est de coutume¹⁶¹. Avec une telle proportion, l'auteur doit assurer la vente d'au minimum 865 ouvrages avant de réaliser le moindre profit et, s'il vend tous ses exemplaires, Maugard peut alors espérer un profit totalisant plus de 3 752 livres pour ses *Remarques*. Même si l'on soustrait les bénéfices en moins lorsque les ouvrages sont vendus par des libraires à qui l'auteur doit une remise ainsi que les autres frais liés à la publicité, par exemple, il s'agit néanmoins d'une somme fort appréciable, bien au-delà de ce que la plupart des libraires auraient pu lui offrir en échange de son manuscrit. Au contraire d'une telle transaction, cependant, les revenus ne sont nullement assurés. Dans ce cas-ci, on sait que lors de sa faillite du 23 août 1791, Maugard a encore chez lui 400 copies des *Remarques de la noblesse*, supposant ainsi la vente des 1 600 autres et, en fin de compte, la rentabilité de son entreprise¹⁶².

Liée à la rentabilité, la question du profit est également centrale à l'édition à compte d'auteur. Comme nous l'avons vu aux différents chapitres, plusieurs auteurs démontrent un

¹⁵⁸ 86 rames = 43 000 feuilles = 688 000 pages in-8° = 2 000 ouvrages de 344 pages.

¹⁵⁹ Le prix est indiqué au verso de la page titre des *Remarques sur la Noblesse*, Paris, Gattey et Lamy, 1788.

¹⁶⁰ 1 livre équivaut à 20 sols et 240 deniers. Voici notre calcul : 1 livre 8 sols et 7 deniers équivalent à 407 deniers et 5 livres équivalent à 1 200 deniers. En soustrayant les 407 deniers (coût de revient) aux 1 200 deniers (prix de détail), on obtient un profit de 793 deniers ou son équivalent, 3 livres 3 sols et 13 deniers.

¹⁶¹ C'est également la proportion que trouve Merland, « Tirage et vente », *loc. cit.*, p. 100.

¹⁶² AP, D4B6, carton 110, dossier 7829, f° 3v°. On suppose qu'en cas de faillite, les exemplaires en dépôt chez les différents libraires lui seraient retournés.

réel désir de réaliser des profits grâce à l'écriture. Malgré les avancées faites grâce aux différents discours élaborés par des auteurs comme Diderot, Linguet et Fenouillot de Falbaire de façon à légitimer la notion de rétributions monétaires, on retrouve néanmoins une certaine ambivalence quand vient le temps d'avouer les espoirs de profits, particulièrement chez l'auteur qui tient avant tout à présenter son ouvrage comme une œuvre désintéressée, réalisée pour le bien de ses concitoyens. La rhétorique du désintéressement est évidemment toujours présente, illustrée par exemple dans les mots de Carpentier qui écrit en 1775 : « Tout mon désir est d'être lû, & non d'être vendu ; d'être examiné, & non d'être applaudi »¹⁶³. On note également la certaine hésitation de La Beaumelle qui, d'un côté, sent l'obligation de défendre l'idée qu'il puisse vivre grâce à ses ouvrages et qui, de l'autre côté, tient à souligner tous les profits qu'il réussit à faire grâce au débit de ses livres. Par exemple, il écrit à son frère : « Mon cher ami, quand je fis ce malheureux voyage de Berlin, je ne comptois pas que votre frère tireroit sa subsistance de ses livres. Ô fortune! fortune! Tout cela ira mieux »¹⁶⁴. Le frère de La Beaumelle semble effectivement inquiet de sa situation, l'écrivain étant davantage préoccupé par le débit de ses livres que par l'obtention d'un poste comme historiographe. Son frère lui écrit : « Vous avés dédaigné votre ancien poste, et vous ne dédaignés pas de devenir marchand de brochures. Vous ne voulés pas passer pour ramasseur d'anecdotes et vous venés à Paris brocanter vos livres. Qu'il y a chés vous de contradictions¹⁶⁵! » À son frère, l'auteur répond : « Mon édition de Maintenon m'a endetté jusqu'aux oreilles; je n'ai pas le sou [...] mais si Maintenon réussit, je ne serai point mal. [...] Vous me grondez d'avoir fait imprimer à mes dépens : jusqu'ici je m'en suis bien trouvé, & qui m'auroit payé mon manuscrit? on ne m'en auroit pas donné 400 L. »¹⁶⁶.

Au fil de la correspondance de La Beaumelle pour les années 1752 et 1753, on retrouve de nombreuses justifications relatives à son choix d'éditer à son compte, cette

¹⁶³ Carpentier, *Suite au nouveau plan d'éducation, pour former des hommes instruits et des citoyens utiles*, Paris, l'auteur, 1775, p. 158.

¹⁶⁴ De La Beaumelle, *Correspondance générale*, op. cit, lettre de La Beaumelle à Jean Angliviel, 28 juillet 1752, p. 101.

¹⁶⁵ *Ibid.*, lettre de Jean Angliviel à La Beaumelle, Vallerague, 14 novembre 1752, p. 158.

¹⁶⁶ *Ibid.*, lettre de La Beaumelle à Jean Angliviel, Paris, le 31 octobre 1752, p. 140.

activité lui ayant permis d'amasser des sommes substantielles. Preuve de sa réussite, l'auteur confie notamment une somme de 4 800 livres à Jean André Delacour en janvier 1753 afin de mettre son argent en sûreté¹⁶⁷. Plus tard la même année, il écrit ainsi à son frère : « Il n'est point désagréable de vendre pour son compte [...] », tenant ainsi à démontrer le succès de son entreprise¹⁶⁸. Bien sûr, nous connaissons la suite : ses œuvres sur Madame de Maintenon sont condamnées et l'auteur est enfermé à la Bastille avant d'être exilé en province et d'être généralement oublié. Les échecs les plus notables chez les auteurs que nous ayons étudiés semblent toutefois circonstanciels : Luneau de Boisjermain est surtout endetté en raison du long procès qu'il mène contre les éditeurs de l'*Encyclopédie*, Maugard a le malheur de publier un ouvrage sur la noblesse juste au moment où la Révolution éclate et les œuvres de La Beaumelle sont condamnées. Comme nous le montre l'inventaire après décès de Pierre-Joseph Buc'hoz, l'auteur-éditeur le plus prolifique de notre étude, celui-ci n'est certainement pas mort un homme riche, son principal bien étant alors constitué de ses propres œuvres, évaluées à près de 300 francs¹⁶⁹. À la recherche de nouveaux moyens afin de continuer la publication de ses ouvrages, Buc'hoz procède même à la vente de sa bibliothèque en 1779, celle-ci étant composée de 1760 livres¹⁷⁰ ! Son cas, de paire avec celui de Luneau de Boisjermain, fait toutefois figure d'exception. Tous les auteurs ne seront pas prêts à se ruiner pour éditer et, au contraire, il est très probable qu'une portion significative ait réellement profité de ce mode éditorial.

¹⁶⁷ De La Beaumelle, *Correspondance générale*, op. cit, lettre de Jean André Delacour à Jean Angliviel, 20 janvier 1753, p. 255.

¹⁶⁸ *Ibid.*, lettre de La Beaumelle à Jean Anglivier, Paris le 13 mars 1753, p. 313.

¹⁶⁹ AN, ET-LXXIII-1197, Inventaire après décès de Pierre-Joseph Buc'hoz, 04-02-1807.

¹⁷⁰ Buc'hoz, *Dissertation en forme de catalogue raisonné des livres composant la bibliothèque de M. Buc'hoz. Avec le prix de la vente qui en a été faite*, Paris, Debure, 1779, 36 p. Afin de mieux saisir le portrait de l'auteur, nous avons également procédé à l'analyse de sa bibliothèque : sur les 1675 premiers livres numérotés (ne comprenant pas le supplément de 85 ouvrages), une proportion de 76,5% se trouvent dans la catégorie des « sciences et arts », 10,7% dans la catégorie des « Belles-lettres », 9,7% dans la catégorie « histoire et géographie », et 2,2% dans la catégorie de la « théologie ». Ancien avocat, Buc'hoz ne tient manifestement pas à conserver des ouvrages en lien avec sa première profession : on ne trouve dans sa bibliothèque que 15 livres en lien avec la jurisprudence, soit dans une proportion de 0,9%. L'auteur tient ainsi à collectionner les ouvrages d'abord et avant tout liés à son domaine d'expertise, soit les sciences naturelles.

Conclusion

L'édition à compte d'auteur constitue, en somme, une forme d'investissement dont les chances de réussite seront tributaires d'une foule de facteurs. Les gages de succès sont certainement une bonne organisation de la vente, l'exploitation des outils publicitaires, l'élaboration d'un réseau de distribution efficace (grâce aux libraires ou à la correspondance), le fait d'écrire une œuvre au goût du jour et de limiter les coûts d'impression. L'auteur qui ne compte pas vivre exclusivement – ou disons principalement – de l'édition de ses œuvres et qui peut en supporter les frais sans nécessiter des profits à court terme n'y perdra donc pas nécessairement, surtout si l'aventure aura été le seul moyen de voir ses écrits imprimés.

De surcroît, malgré la subsistance d'un discours auctorial dans lequel l'auteur se voit désintéressé à la chose pécuniaire, tel que nous l'avons observé au chapitre I, l'expérience d'édition des auteurs qui vendent leurs propres œuvres démontre une pratique qui s'éloigne véritablement de cet idéal. L'auteur-éditeur est au contraire pleinement investi dans la commercialisation de ses œuvres lorsqu'il en fait la promotion et la vente : une fois le livre édité, l'auteur se fait *marchand*. Une fois l'ouvrage imprimé et multiplié, il faut le vendre. L'organisation minutieuse et réfléchie de la vente menée par les auteurs démontre d'autant plus leur motivation pour la réussite commerciale de leur entreprise éditoriale. Vendre depuis son domicile comporte au XVIII^e siècle plusieurs défis qui requièrent une planification de l'espace et du temps et l'établissement d'un réseau assurant le débit. On voit clairement d'ailleurs, et dans le nombre d'auteurs qui vendent indépendamment, et dans la place de plus en plus évidente de l'auteur dans l'annonce ou dans la page de titre, comment celui-ci assume de plus en plus son rôle d'éditeur et de détaillant. Finalement, les auteurs prêts à s'immiscer, voire s'imposer, sur le marché littéraire, d'y faire leur place afin de commercer avec les nombreux lecteurs de la capitale, illustrent clairement une pratique auctoriale moderne unissant les activités d'écriture et de commercialisation.

CONCLUSION

Lorsque Luneau de Boisjermain rompt définitivement avec les libraires parisiens afin de mener ses projets éditoriaux de façon autonome, il pave la voie pour plus de quatre cents auteurs qui, comme lui, éditeront à leur compte durant les dernières années de l'Ancien Régime. En dépit du fait que cette option éditoriale existe dans l'ombre au moins depuis le XVII^e siècle, ce n'est véritablement qu'avec l'adoption des arrêts du 30 août 1777 que cette pratique prend son essor. Il est ainsi important de souligner l'impact majeur de ces arrêts, notamment perceptible par une hausse marquée des éditions « chez l'auteur » dès 1778. En outre, malgré le caractère assez exceptionnel du parcours de Luneau, nous aurions cru retrouver des échos de cette marginalité chez les auteurs-éditeurs de la même période. Or, leur portrait correspond presque en tout point à celui des autres auteurs. Il en est d'ailleurs de même pour leurs œuvres qui, mis à part une légère prépondérance des sciences et des arts, se comparent aisément au reste de la production à la même époque. Il en ressort un constat majeur : l'édition à compte d'auteur n'est pas à cette époque un facteur de marginalisation. En effet, si publier à ses dépens représente une véritable affirmation d'autonomie et la seule méthode envisageable pour certains, pour la majorité, il s'agit fort probablement d'une pratique valable au même titre qu'une autre, et qu'il est possible d'alterner avec un mode de publication traditionnel.

Véritablement intégrée au paysage éditorial parisien comme mode de publication valable et accepté, l'édition à compte d'auteur illustre également une démonstration tangible du processus de modernisation auctoriale. Effectivement, en tant que principes intrinsèques à l'édition autonome, l'exploitation de la propriété littéraire et la valorisation des profits générés par la vente des œuvres permettent réellement aux auteurs-éditeurs d'assimiler l'écriture à une activité professionnelle. De fait, l'auteur qui accepte son statut de professionnel de l'écrit et qui désire vivre, souvent entre autres, du produit de la vente de ses

ouvrages, peut intégrer sans conflit les éléments très prosaïques de l'édition et du commerce à sa « profession ». L'écriture devient ainsi, en plus d'une activité de l'esprit, une activité commerciale, artisanale et professionnelle. Les auteurs-éditeurs doivent en effet assumer plusieurs fonctions liées à la publication telles que choisir le format, marchander le papier, veiller à la correction, passer une annonce dans un périodique et en organiser la vente depuis leur domicile. De cette façon, l'auteur s'investit directement sur le marché littéraire et se présente personnellement auprès de son public chez qui il trouve une nouvelle source d'autorité, de légitimité. Par leur défense d'une autonomie tant légale qu'économique, les auteurs qui tentent l'aventure aussi risquée que coûteuse de l'édition autonome sont certainement des acteurs privilégiés au centre du processus de modernisation auctoriale.

D'un point de vue global, il serait d'ailleurs possible de considérer la période étudiée comme un court « âge d'or » pour l'édition à compte d'auteur – tout particulièrement pendant les treize années qui séparent les arrêts de 1777 et la Révolution. Puisque durant « l'Ancien Régime typographique »¹, la production de livres est encore réalisée à petite échelle, un même individu peut en effet occuper les fonctions d'imprimeur, de libraire et d'éditeur. En dépit des réseaux d'échanges qui permettent un certain élargissement du marché au XVIII^e siècle, les techniques de l'imprimerie limitent encore le tirage et la diffusion. Dans un tel contexte, il est encore possible pour un auteur de rivaliser avec le libraire-éditeur, de faire imprimer son œuvre à un tirage similaire et dans un format matériel équivalent, ainsi que de débiter ses copies dans un rayon de diffusion semblable à celui du libraire établi sur la rue Saint-Jacques. Avec l'avènement du « temps des éditeurs » au XIX^e siècle², il ne sera plus possible pour la majorité des auteurs de rivaliser avec un système où l'éditeur est la figure centrale et dont dépendent le libraire, devenu simple détaillant, l'imprimeur ainsi que l'écrivain. Nous pourrions arguer que la culture de l'éditeur et de la maison d'édition est à ce point ancrée aux XIX^e et XX^e siècles qu'il n'y a presque plus de place pour l'édition à compte

¹ Roger Chartier, « L'Ancien Régime typographique : réflexions sur quelques travaux récents », *Annales ESC*, 36e année, 2 (mars-avril 1981), p. 191-209.

² Voir par exemple Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 3 « Le temps des éditeurs. Du romantisme à la Belle Époque », Paris, Fayard / Cercle de la librairie, 1990 (1984).

d'auteur, devenue marginale et souvent synonyme d'une publication à faibles moyens et dont les qualités artistiques, littéraires ou scientifiques sont dévalorisées. Au contraire, le livre vendu « chez l'auteur » à la fin de l'Ancien Régime n'a pas, de prime abord, une moindre valeur symbolique, matérielle ou littéraire que celui vendu « chez la veuve Duchesne », par exemple. La marginalité et la stigmatisation de l'édition à compte d'auteur semblent ainsi davantage caractéristiques d'un phénomène contemporain que d'une réalité de la fin du XVIII^e siècle.

À l'ère du numérique³, il est également intéressant d'assister en quelque sorte au retour de l'édition à compte d'auteur. En effet, de plus en plus de nouvelles compagnies d'édition alternatives offrent maintenant la possibilité, pour un prix forfaitaire, à n'importe qui de publier un livre. S'apparentant en quelque sorte à la Société typographique imaginée par Luneau de Boisjermain, ces programmes offrent une nouvelle possibilité aux auteurs de publier sans l'entremise traditionnelle de l'éditeur. Que ce soit – selon le choix de réponses offert aux futurs clients d'une telle entreprise d'édition – afin « d'avoir un plus grand contrôle sur le processus d'édition », en raison du « refus de son texte de la part d'un éditeur » ou afin d'avoir une « plus grande emprise sur les profits qui ne devront pas être partagés avec l'éditeur »⁴, on constate que les mêmes raisons motivent les auteurs à publier à leur compte, que ce soit au XVIII^e ou au XXI^e siècle.

Finalement, l'édition à compte d'auteur constitue une expérience positive pour plusieurs auteurs entre 1750 et 1791. Pour ceux qui investissent toute leur fortune dans des

³ Au sujet des différentes mutations de l'écrit dans l'ère numérique et des défis que posent la numérisation et l'utilisation de plateformes virtuelles, voir l'ouvrage récent de Robert Darnton : *The Case for Books. Past, Present, and Future*, New York, PublicAffairs, 2009.

⁴ La compagnie canadienne *iUniverse* demande en effets aux auteurs prêts à publier à leur compte de sélectionner la raison principale les ayant motivés à faire ce choix. Parmi celles-ci, on trouve « looking for a professional alternative to traditional publishing », « want control over the publishing process », « looking for an affordable way to self-publish my book », « want a bigger royalty than traditional publishers will offer me », « topic is considered too narrow for traditional publishers ». http://www.iuniverse.com/chaptersindigoand_coles.aspx

projets ambitieux et coûteux, le risque est nécessairement grand. Ce risque n'est toutefois pas bien différent de celui que prennent des dizaines de libraires qui, vers la fin du XVIII^e siècle, font face à la faillite. Pour ceux qui savent mettre à profit leur contrôle des coûts, des matériaux, du tirage, de la publicité et des différents réseaux de diffusion, il est possible de tirer de leur labeur les justes fruits. De ce fait, de simple « faiseurs de livres », ils deviennent de véritables « auteurs modernes ».

APPENDICES

APPENDICE A

Source : BnF, Ms. Fr. 21832 f^{os} 203-208¹

f^o 205

Paris ce 11. 9^{bre} 1775

Librairie

Luneau de Boigermain

fonds pour les gens de lettres

13 x^{bre} 1775

A répondu qu'il peut venir
avant lundy a onze heures

Monseigneur

Plusieurs gens de lettres m'ont assuré que
Vôtre grandeur voulait faire fleurir la littérature en
France et qu'elle cherchait les moiens de se procurer
des fonds qui pûssent servir à récompenser ceux qui se

f^o 205v^o

distingueraient par leurs écrits. Si votre grandeur veut m'accorder un moment d'audience, je lui indiquerait un moien certain de forcer les gens de lettres à remplir ses vuës. Cet expédient produira cent fois plus de fonds que toutes les contributions qu'on pourrait mettre sur les écrits périodiques, les almanachs, &c. En l'adoptant, votre grandeur ne portera aucune atteinte aux propriété des auteurs, ni des libraires, elle verra tous les gens de lettres applaudir à l'exécution d'un projet dont ils recueilleront seuls le fruit.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

¹ Dans un souci de clarté, nous avons replacé les folios dans leur ordre de lecture.

De Vôte Grandeur,

Le très hume et très
obéissant serviteur,

Luneau de Boisjermain [signature]

À l'hôtel de la Fautrière, rue des
fossés S^t Germain des prés.

f° 204

MÉMOIRE

Par M. Luneau de Boisjermain sur
une **Société Typographique** qu'on pourrait
établir à Paris, laquelle se chargerait de
faire imprimer pour le compte des Gens de
Lettres, tous les ouvrages qui mériteraient
cette distinction, et consacrerait à leur bien
être le produit tout entier qu'on retirerait du
débit de leurs écrits, qui serait fait par les
libraires

L'état d'homme de lettres est la seule profession qui n'ait point encore mérité
l'attention du Gouvernement.

Les différens ouvrages qui ont illustré notre nation, forment depuis longtems une
branche considérable de commerce que le seul génie des auteurs a versé dans l'État. Les
libraires qui auraient dû être fort étrangers au bénéfice qu'ont produit leurs écrits, ont jouit
seuls de l'aisance qu'ils auraient dû procurer à ceux qui les ont composés. Une misère
affreuse est encore aujourd'hui le prix ordinaire du travail des personnes qui cultivent la
littérature, les sciences et les arts. Cependant c'est par les excellentes productions que nos
écrivains ont toujours présenté [*sic*] à toutes les nations sçavantes que la langue française est
devenue la Langue générale de l'Europe.

f° 204v°

Les avantages que les connaissances humaines ont retiré des communications que
cette unité de langage a établies entre tous les Peuples lettrés, ont inspiré à quelques Ministres

le désir de récompenser les auteurs de cette Révolution, qui contribuent journellement à l'entretenir. Ce projet est demeuré jusqu'à ici sans exécution. Il ne s'est encore trouvé personne qui pût fournir les fonds propres à remplir d'aussi grandes vues. Ceux qui se sont efforcé de suppléer à cette impuissance, n'ont offert que des ressources momentanées qui seront taries promptement ou du moins forcés qui n'ont produit que du découragement.

On aurait dû faire attention que c'était dans les champs que le génie secondait tous les jours, qu'il fallait cueillir [*sic*] les fruits qui pourraient servir d'aliment à son ardeur. Les récompenses dues à ceux qui étendent par leurs écrits le goût des sciences et des arts doivent être puisées dans des sources pures et limpides. La nature n'a point soumis l'Abeille industrieuse à nourrir de son miel les guêpes qui bourdonnent sur la ruche qui renferme les trésors de son activité. Le génie d'un homme ardent ne doit rien aux frélons de la littérature.

Les ouvrages imprimés rapportent presque toujours le double du prix que l'on a employé à les faire imprimer, c'est-à-dire 100 pour % des avances on en verra la preuve dans le tableau cy joint.

Le produit des livres imprimés n'a point encore tourné au profit de ceux qui les ont composés. Les libraires sont parvenus partout à se l'approprier. Tous les Gouvernemens ont favorisé cette usurpation, parceque les personnes intéressées à s'en plaindre, ont souvent secondé ceux qui cherchaient à les dépouiller du fruit de leurs

fr 207

travaux. On compte un grand nombre de fortunes brillantes qui ont été formées par les écrits de quelques auteurs qui sont morts pauvres.

Le Gouvernement a tiré tant de secours d'instruction des ouvrages des gens de lettres qu'il ne doit plus voir cet abus avec indifférence. On protège actuellement le cultivateur qui renouvelle sans cesse la masse de nos richesses. L'homme de génie qui crée un nouveau genre de trésor par ses écrits doit avoir part à la même protection. On ne doit pas souffrir que l'auteur d'un excellent ouvrage soit privé des avantages qu'il devrait retirer de la vente qui en est faite. On ne doit plus permettre qu'il l'éloigne au milieu de sa gloire dans les horreurs de l'indigence.

Les moiens qu'on pourrait prendre de remédier à cet inconvénient dont notre nation s'est si peu occupée, consisteraient à protéger un établissement qui verserait sur la tête de l'homme de génie qui aurait fait un bon livre le produit tout entier du débit qu'en feraient les libraires (I)².

² (I) : Les Anglais ont fait imprimer le Spectacle de la Nature de M. Ruche, dans le tems qu'il parût en France; ils lui envoièrent l'argent qu'on avait retiré de la vente qui en avait été faite à Londres.

L'établissement qu'on propose serait une espèce de société littéraire qui fournirait les frais que pourrait occasionner l'impression d'un ouvrage. On lui accorderait un bénéfice de 2 et demi pour % en sus de l'intérêt de l'argent qu'elle aurait avancée.

Cette société dont Monseigneur le Garde des Sceaux serait le protecteur et le chef se chargerait de faire imprimer les ouvrages des gens de lettres d'après le jugement qu'en auraient porté les auteurs les plus distingués, qui seraient nommés par lui pour cet

f° 207v°

examen, et pensionnés par la Société pour guider ses opérations.

Les frais d'impression et de Régie une fois rentrés, la société remettrait un tiers du bénéfice fait sur chaque ouvrage à l'auteur, elle placerait les deux autres tiers en contrat.

L'homme de lettres qui aurait donné lieu à une constitution de rente, en jouirait seul pendant sa vie.

On préterait sur la totalité de chaque rente, un dixième destiné à faire des pensions à ceux qui se seraient distingués par leurs écrits, ou dont les talens prématurés mériteraient d'être secourus.

Monseigneur Le Garde des Sceaux disposerait de toutes les rentes vacantes par la mort de ceux qui en auraient joui, en faveur des personnes qui auraient bien mérité de la République des Lettres.

Ainsi l'auteur d'un ouvrage qui aurait rapporté 6000^l de bénéfice net, retirerait de la vente de chaque édition, 10, 2000^l d'argent comptant, 2°, il jouirait pendant sa vie d'une rente de 200^l. À chaque édition qu'on ferait de son livre il pourrait recueillir les mêmes avantages.

On ne peut pas douter que tous les gens de lettres ne s'empressassent d'avoir recours à un établissement qui n'aurait d'autre objet que leur intérêt. L'envie de participer au bien être qui résulterait de la publication de leurs écrits les détermineraient tous à ne les publier qu'au moment où ils auraient atteint la perfection dont ils seraient susceptibles.

La multitude des livres imparfaits qui inondent nos bibliothèques provient ou du peu de tems qu'on a employé à le faire, ou du peu de moyens et d'intérêt que les gens de lettres ont eû à les rendre meilleurs. Les auteurs ne s'attacheraient plus qu'à donner des ouvrages qui

no 208

pourraient leur faire honneur. Une émulation générale, un amour plus grand pour la gloire, seraient les premiers fruits qu'on retirerait de cette association, si les personnes qui s'attachent à l'étude des connaissances humaines, étaient assurées d'y trouver un bien être certain, l'honneur et le profit.

Les gens de lettres qui vivent et meurent presque toujours sans secours ne seraient plus obligés de lutter contre la misère qui flétrit les talents. Leur travail ne leur présenterait plus des profits incertains, réduits très souvent à rien par l'infidélité des libraires, ou par l'abus qu'ils font de leur désintéressement.

Cet établissement exigerait un très grand nombre d'employés qui ne pourraient être pris que parmi les gens de lettres. S'il peut avoir lieu, ils doivent désirer qu'il soit formé sous le Ministère de Monseigneur le Garde des Sceaux dont l'esprit des Lumières et les vertus, ont ouvert une si belle carrière à leurs éloges.

no 203

Observation préliminaires sur le tableau suivant

Un volume in 12 est ordinairement composé de 18 à 20 feuilles.

Le caractère qu'on emploie le plus souvent à l'impression d'un ouvrage est le cicero. C'est avec ce caractère que l'Histoire de France de l'abbé de Vely a été imprimée.

On tire ordinairement la 1^{re} édition d'un bon livre à 2000 exemplaires.

Un ouvrage qui n'a que deux volumes occasionne moins de dépenses que celui qui en a trois ou plus.

Le Bénéfice que rapporte un livre qui a plus ou moins de volumes est toujours dans la proportion établie dans le tableau suivant.

Les spéculations qu'on peut former d'après ce tableau sont invariables, parceque les différences sont si peu considérables, qu'elles ne peuvent pas former une exception à la Règle générale qu'on présente ici. S'il y a plus de frais il y aura plus de bénéfice.

En supposant qu'un ouvrage ne soit point accueilli avec fureur par le public, il faut 6 à neuf mois pour la rentrée des fonds.

On n'a porté dans le tableau l'intérêt des fonds empruntés que pour dix mois.

On donne pour chaque volume in 12. au libraire de paris ou de la province qui est chargé de le débiter, une remise de 10^s, c'est 20^s par chaque exemplaire d'un ouvrage de deux volumes.

On ne compte point dans le tableau suivant, les frais de manuscrit, chaque auteur est regardé comme membre de la société typographique, son manuscrit ne doit pas entrer dans l'état des dépenses.

f° 203v°

Tableau de la dépense et du produit que pourroit composé, par supposition, de deux volumes.

Dépense que peut occasionner un volume in 12

Composition arrangement des lettres, ou composition d'une feuille d'impression en cicero sans notes au bas des pages et sans additions à la marge

..... 6^{lt}

Tirage de 2000 exemplaires ou de 4 rames 4 mais

de papier 10^{lt}

Bénéfice de l'imprimeur les deux tiers 11^{lt}

total des frais à payer à l'imprimeur pour

une feuille d'impression 27^{lt}

4 rames 4 mains de papier payées comptant 37^{lt} 16

Correction de l'épreuve 1

Séchage, assemblage &c à 10^s par rame 2

Total du cout d'une feuille in 12 67^{lt} 16

Etat de dépense de deux volumes in 12.

40 feuilles d'impression in 12 à 67^{lt} 16^s 2712^{lt}

frais du privilège 36^{lt} 12 } 2820^{lt} 12^s

faux frais imprévus 72^{lt}

Dépenses de deux volumes 2820^{lt} 12^s

Intérêts à 2 ½ pour % à raison du retard qu'éprouvera la

rentrée des fonds 70^{lt} 10^s

Bénéfice de 2 ½ pr. % à accorder aux fournisseurs de fonds 70^{lt} 10^s

frais de régis; ils seront peu considérables pour chaque objet si la société a un grand courant d'affaires; on passe ici 2 pr%.....	56 ^{lt} 8 ^s
Remise accordée aux libraires de Paris ou de la province à raison de 20 sols par chaque exemplaire d'un ouvrage de 2 volumes.....	2000 ^{lt}
Brochure des exemplaires à raison de 2 ^s par exemplaire.....	100 ^{lt}
	<hr/> 5118 ^{lt} <hr/>

fr 210

rapporter à une société typographique, l'impression d'un ouvrage

La vente d'un édition en deux volumes in 12, à 5^{lt} les deux
volumes rapporteroit tous frais faits 10000^{lt}

Les frais d'impression, de papier, de correction,
d'intérêt, de bénéfices payés aux fournisseurs de fonds;
Les frais de régie, de remises faites aux libraires, les
frais de brochure, occasionneroient une dépense de 5118^{lt}

Il resteroit par conséquent en bénéfices nets	<hr/> 4882 ^{lt} <hr/>
---	--------------------------------

Emploi de 4882^{lt} de Bénéfice net conformément
aux vuës de la société typographique

Un tiers des 4882^{lt} seroit donné à l'auteur comptant pour prix de son manuscrit.

Les deux autres tiers de cette somme ou les 3254^{lt} 13^s 4 restant seroient placés en
rentes foncières

L'auteur seul de l'ouvrage imprimé qui auroit rapporté un bénéfice quelconque
percevrait les neuf dixièmes et laditte rente, toute contribution prélevée.

L'autre dixième seroit employé par Monseigneur le garde des sceaux en gratification
dont il pourroit disposer à son gré en faveur des gens de lettres qui se seroient le plus
distingués par leurs écrits.

APPENDICE B

Les articles « chez l'auteur » en rapport avec les totaux de livres nationaux par année dans le *Catalogue hebdomadaire*

ANNÉE	Nbre d'articles (toutes catégories)	Nbre d'art. livres nationaux (Estivals) ¹	Nbre de pages (exc. livres étrangers)	articles notés (toutes catégories)	% des art. notés (toutes catégories)	Nbre Articles des livres nationaux (sans les avis)	% articles considérés (sur totaux ttes catégories)	%articles considérés (sur totaux d'Estivals)
1763	627	415	95	14	2,23	0	0	0
1764	711	417	127	27	3,80	2	0,28	0,48
1765	892	475	138	28	3,14	1	0,11	0
1766	654	393	146	38	5,81	4	0,61	0,76
1767	480	333	114	26	5,42	4	0,83	0
1768	506	398	121	30	5,93	1	0,20	0
1769	480	321	124	41	8,54	5	1,04	0,62
1770	507	380	138	53	10,45	0	0	0
1771	464	378	127	29	6,25	2	0,43	0,53
1772	434	349	110	34	7,83	1	0,23	0,29
1773	406	347	115	22	5,42	2	0,49	0,58
1774	565	462	122	44	7,79	3	0,53	0,65
1775	620	463	145	71	11,45	10	1,61	2,16
1776	738	459	151	72	9,76	5	0,68	1,09
1777	688	377	155	68	9,88	3	0,44	0,80
1778	558	383	154	76	13,62	22	3,94	5,74
1779	521	333	156	73	14,01	31	5,95	9,31
1780	557	326	159	75	13,46	27	4,85	8,59
1781	488	299	147	50	10,24	23	4,71	7,69
1782	854	495	220	127	14,87	61	7,14	12,32
1783	1094	658	245	158	14,44	74	6,76	11,24
1784	978	588	222	135	13,80	61	6,24	10,37
1785	1027	668	196	158	15,38	93	9,05	13,92
1786	1494	953	204	175	11,71	126	8,43	13,33
1787	1390	930	195	184	13,24	103	7,41	11,07
1788	1355	833	254	133	9,82	67	4,94	8,04
1789	958	595	169	99	10,33	56	5,85	9,41
totaux	20 046	13 028	...	2041	788

¹ Robert Estivals, *La statistique bibliographique de la France sous la monarchie au XVIII^e siècle*, Paris, Mouton, 1965, p. 366.

APPENDICE C

LISTE DES AUTEURS ET DE LEURS ŒUVRES ÉDITÉES À PARIS, « CHEZ L'AUTEUR », ENTRE 1750 ET 1791¹

ACHER, D'	<p><i>Essai sur l'influence de l'estomac sur toutes les opérations de l'économie animale, suivi d'une courte exposition des différentes maladies qui dépendent du dérangement des fonctions de ce viscère, et d'un moyen certain pour les combattre</i>, Amsterdam et Paris, l'auteur, 1783, in-8°.</p> <p><i>Essai sur l'influence de l'estomac sur toutes les opérations de l'économie animale, suivi d'une courte exposition des différentes maladies qui dépendent du dérangement des fonctions de ce viscère, et d'un moyen certain pour les combattre</i>, Amsterdam et Paris, l'auteur, 1785, in-8°.</p>
*ADAMS, G.	<i>Globes (nouveaux) de dix-huit pouces de diamètre, & d'autres de douze pouces, avec un Traité de la construction & de l'usage des Globes</i> , Paris, l'auteur, au Louvre (CH, 1767-01-31).
ALEXANRE (éditeur de Claude- Louis Berthaud)	<i>Quadrille (le) des Enfants, ou Système nouveau de lecture, selon lequel un enfant de quatre à cinq ans, peut, par le moyen de 88 figures, apprendre à lire en trois ou quatre mois, & même beaucoup plutôt, selon les dispositions de l'enfant</i> , 4e éd., Paris, l'auteur, 1778.
ALLIETTE, Jean- François	<p><i>Eittella, ou Manière de se récréer avec un jeu de Cartes</i>, Amsterdam, Paris, Lesclapart, Libraire, Quai de Gêvres, 1770, in-8°.</p> <p><i>Manière de se récréer avec le jeu de cartes nommées tarots</i>, Amsterdam et Paris, l'auteur, 1783, in-12.</p> <p><i>Dictionnaire synonymique du livre de Thot, ou synonymes des significations primitives tracées sur les feuilles du livre de Thot</i>, Paris, Etteilla (l'auteur), 1791, in-8°, 104 p.</p>
ANDRÉ MURVILLE, Pierre-Nicolas	<i>Le Paysage du Poussin, ou Mes illusions, épître à M. Bounieu, peintre... et Dioclétien à Salone, ou Dialogue entre Dioclétien et Maximien. Pièces qui ont concouru pour le prix de poésie de l'Académie française en 1790</i> , Paris, l'auteur, 1790.
ANDRIEU	<p><i>Avis aux citoyens sur les causes, les divers caractères et les vrais remèdes de l'aveuglement, de la surdité et des principaux accidents vénériens, avec de nouvelles découvertes qui ont rapport à la population</i>, Paris, l'auteur, 1780, in-8°.</p> <p><i>Avis patriotique sur une manière aussi heureuse que simple d'inoculer la petite vérole à tout âge</i>, Amsterdam et Paris, l'auteur, 1781, in-8°.</p> <p><i>Compte rendu au public, sur des nouveaux moyens de guérir les maladies vénériennes, ensemble des inductions salutaires pour la guérison des fleurs blanches à tout âge</i>, Paris, l'auteur, 1782, in-8°.</p> <p><i>Note intéressante, ayant rapport à un ouvrage récemment publié (« Compte rendu au public sur des nouveaux moyens de guérir les maladies vénériennes »)</i>, Paris, l'auteur, 1782, in-8°.</p> <p><i>Avis conservateur du citoyen sur les causes de la maladie violente et de mort imprévue qui ravagent soudain les hommes de tous les rangs</i>, Paris, l'auteur, 1786, 2 parties en 1 vol., in-8°.</p>

¹ Les auteurs et les œuvres précédés d'un astérisque ont été trouvés grâce au *Catalogue hebdomadaire* alors que les autres ont d'abord été identifiés grâce au catalogue de la BnF. Pour les œuvres trouvées grâce au CH et qu'il n'a pas été possible d'identifier spécifiquement à l'aide du catalogue de la BnF, nous n'indiquons que la date de publication dans le CH.

	<p><i>Compte rendu au public sur des nouveaux moyens de guérir les maladies vénériennes, nouvelle édition, augmenté (« sic ») d'un agenda anti-syphilitique</i>, Paris, l'auteur, 1786, 2 parties en 1 vol., in-8°.</p> <p><i>Agenda anti-syphilitique</i>, Paris, l'auteur, 1787, in-8°.</p>
ANTRAIGUES, Emmanuel Louis Henri	<p><i>Dénonciation aux François catholiques des moyens employés par l'Assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique</i>, Londres, Edward (sic), Paris, l'auteur, 1791, in-8°.</p> <p><i>Dénonciation aux Français catholiques des moyens employés par l'Assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique, suivie de la Lettre de M. le comte d'Entraques à M. le cardinal de Loménie, et terminée par Point d'accommodement</i>, 2^e éd., Paris, chez les principaux libraires, s.d., in-8°.</p> <p><i>Dénonciation aux Français catholiques des moyens employés par l'Assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique, suivie de la Lettre de M. le comte d'Entraques à M. le cardinal de Loménie, et terminée par Point d'accommodement</i>, 2^e éd., 4^e éd., Paris, chez les principaux libraires, s.d., in-8°.</p>
*AQUIN, Pierre- Louis d'	<i>Almanach littéraire, ou Etrennes d'Apollon</i> , Paris, Veuve Duchesne (l'auteur), 1785.
*ARNAUD, François-Thomas- Marie d'	<i>Délassemens de l'homme sensible, ou Anecdotes diverses</i> , Paris, Veuve Ballard & Fils, Buisson (l'auteur), 1783-1787, 12 vol., in-12.
*ARKWRIGHT	<i>Lettres de Charlotte à Caroline, traduites de l'anglais, par Arxwight</i> , Paris, Hardouin et Gattey (l'auteur), 1786, 2 vol., in-12.
ASSELIN, Abbé	<i>Discours sur la vie religieuse, suivis des discours sur l'amour de Dieux et l'oraison dominicale</i> , Paris, l'auteur, 1781, 2 vol., in-12.
AUBLET, DE MAUBUY	<p><i>Traité des dépôts volontaires, nécessaires, judiciaires et autres</i>, Paris, Cellot, l'Esprit, l'auteur, 1782, in-12.</p> <p><i>Histoire des troubles et des démêlés littéraires depuis leur origine jusqu'à nos jours inclusivement</i>, Amsterdam (Paris), l'auteur, 1779, 2 tomes en 1 vol., in-8°.</p> <p><i>Point de vue sur la constitution de la monarchie française, sur les assemblées nationales, les parlemens, les plaids, placites, les cours de justice, les États-Généraux</i>, Paris, les libraires du Palais-Royal (l'auteur), 1789, in-8°.</p>
*AUBRY DE SAINT-VIBERT	<i>Les Terriers rendus perpétuels, ou Mécanisme de leur confection</i> , Paris, l'auteur, 1787, in-fol.
BABIÉ DE BERCENAY, François	<i>Projet d'éducation militaire nationale, dédié à M. le marquis de La Fayette, commandant général de la Garde nationale parisienne</i> , Paris, l'auteur, 1789, in-8°, 60 p.
*BADIER, Jacques	<i>Dictionnaire de la noblesse, contenant les généalogies, l'histoire & la chronologie des familles nobles de France, ... 2^e édition</i> , Paris, Veuve Duchesne et l'auteur, 15 t., 1770-1786 ² .

² Jacques Badier est le continuateur de François-Alexandre Aubert de La Chesnaye Des Bois (1699-1783).

BAJOLET, Jean-François	<i>Nouvelle méthode d'enseigner à lire très simple et très facile</i> , Paris, l'auteur, 1772, in-12, 16 p.
*BAJON	<i>Mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne & de la Guyanne françoise, dans lesquels on a fait connoître la nature du climat de cette contrée, les maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, & celles qui regnent sur les blancs & les noirs, etc.</i> , Paris, Grangé et l'auteur, 1777-1778, 2 vol., in-8°.
BALIN	<i>L'Art de guérir les hernies ou descentes</i> , 3 ^e éd., Paris : l'auteur, 1784, in-12, 312 p.
BALLAY	<i>Traité sommaire des maladies vénériennes</i> , Paris, l'auteur, in-12, 230 p.
BANAU, Jean-Batiste	<i>Mémoire sur les épidémies du Languedoc, adressé aux États de cette province, par les sieurs Banau,... et Turben,... Second mémoire sur les épidémies du Languedoc</i> , Paris, l'auteur, 1786, 2 parties en 1 vol, in-8°.
BAR, Jacques-Charles	<i>Recueil de tous les costumes des ordres religieux et militaires, avec un abrégé historique et chronologique, enrichi de notes et de planches coloriées</i> , Paris, l'auteur, 1778-1789, 6 vol., in-fol.
BARBAT DU CLOSEL D'ARNERY, Claude-Gaspard	<i>Abus et dangers de la contrainte par corps</i> , Paris, l'auteur, 1788, in-8, 86 p.
BARBEU-DUBOURG, Jacques	<i>Chronographie, ou Description des tems, contenant toute la suite des souverains de l'univers et des principaux événements de chaque siècle... en trente-cinq planches</i> , Paris, l'auteur, 1753, in-8. <i>Le Siècle politique de Louis XIV (trad de lord Henri Saint-John Bolingbroke) Siéclopolie</i> , 1753, in-8. <i>Œuvres de M. Franklin, traduites de l'anglois sur la quatrième édition</i> , Quillau l'aîné, Esprit et l'auteur, 1773, 2 tomes en 1 vol. in-4.
BARBIÉ DU BOCAGE, Jean-Denis	<i>Atlas général de d'Anville, avec les cartes des deux hémisphères revues et augmentées des découvertes de 1786</i> , Paris, l'auteur, 1736-1787, in-fol.
*BARETY, Toussaint	<i>Mémoire sur un dent-albifique et anti-scorbutique nouveau et infallible dans ses succès qui a la propriété de blanchir les dents, de prévenir leur carie, d'en arrêter les progrès, réunit celle d'anihiler la fétidité de l'haleine; remède qui, pris intérieurement, guérit les douleurs rhumatismales, même goutteuses, & plusieurs autres maux</i> , Paris, l'auteur, CH, 1782-05-18.
*BARONNE DU VANASSE	<i>Traduction du meilleur choix des oeuvres dramatiques de David Garrick, avec le portrait et la vie de l'auteur, extrait de son testament etc.</i> , Paris, l'auteur, 1785. <i>Oeuvres de David Garrick traduites par la Baronne de Vasse</i> , l'auteur, impr. de Couturier, 1784, 8 parties en 2 vol.
*BARONNE DUPLESSY	<i>Répertoire des lectures faites au musée des dames</i> , Paris, l'auteur et Cailleau, 1788, in-32, 124 p.
*BARRAL DE BESSODES), G.-Antoine-Ignace de	<i>Eloge de Louis XII, l'édit éloge suivi de stances sur la mort du Prince de Brunswick</i> , Paris, l'auteur, 1786.

BASAN, Pierre-François	<i>Dictionnaire des graveurs anciens et modernes depuis l'origine de la gravure</i> , 2 ^e éd., Paris, l'auteur, 1789, 2 vol., in-8.
*BASSI	<i>Recueil complet des plus beaux morceaux de poésie italienne lyriques, érotiques et fugitives, avec des remarques critiques sur le génie de la poésie italienne</i> , Paris, l'auteur, 1782.
*BAUDRAIS, Jean (et Nicolas-Thomas Leprince)	<i>Petite bibliothèque des théâtres, contenant un recueil des meilleures pièces du théâtre français tragique, comique, lyrique et bouffon, depuis l'origine des spectacles en France jusqu'à nos jours</i> , Paris, les auteurs, Belin et Brunet, 75 vol., 1783-1789.
BAUMIER	<i>De la Monarchie française</i> , Paris, l'auteur, 1791, in-8, 51 p.
BAYARD, François-Louis	<i>Annales de la Révolution, ou Recueil de pièces authentiques et d'extraits des procès-verbaux faits à l'hôtel de ville de Paris, depuis le 12 juillet 1789 jusqu'au 1^{er} janvier 1791</i> , Paris, l'auteur, 1791, 3 vol., in-8.
BEAUFORT	<i>Le Grand Portefeuille politique à l'usage des princes et des ministres, des ambassadeurs, en dix-neuf tableaux, contenant la constitution actuelle des empires, royaumes, républiques, principales souverainetés de l'Europe. Dédié aux hommes d'État. Imprimé avec l'agrément et l'approbation du Ministère des Affaires étrangères de France</i> , Paris, l'auteur, 1789, in-fol.
BEAUFORT, DE	<i>Recueil concernant la tribunal de nosseigneurs les maréchaux de France, avec les différents édits, déclarations et règlements</i> , Paris, l'auteur, 1784, 2 vol., in-8.
*BEAULATON	<i>Le Paradis perdu, Poème de Milton, traduit en vers français par M. Beaulaton</i> , Montargis, Paris, l'auteur, 1778, 2 vol., in-8.
BEAUMONT, Simon de	<i>Nouvelle distribution des rentes de l'Hôtel de ville de Paris, pour l'année 1787</i> , Paris, l'auteur, 1787, in-8, 121 p. <i>*Etat actuel de la distribution des rentes de l'Hotel de ville de Paris, et de la nouvelle distribution des rentes de la caisse des arrérages, pour servir de supplément à la jurisprudence des rentes</i> , Paris, l'auteur, 1784.
BEURAIN, Cher Jean de	<i>Histoire militaire de Flandre depuis l'année 1690 jusqu'en 1694 inclusivement</i> , Paris, l'auteur, 1755, 3 parties en 1 vol., in-fol.
BEURAIN, CHEVALIER DE	<i>Histoire de la campagne de M. le prince de Condé en Flandre en 1674, précédée d'un tableau historique de la guerre de Hollande jusqu'à cette époque</i> , Paris, l'auteur, 1774, in-fol, xiv-220p. <i>Histoire des quatre dernières campagnes du maréchal de Turenne en 1672, 1673, 1674 et 1674. La partie historique est rédigée par M. le comte de Grimoard</i> , Paris, l'auteur, 1782, viii-218 p., et 1 vol. de cartes et de plans.
*BEAUVAIS	<i>Atlas ecclésiastique, civil, militaire et commerçant de la France et de l'Europe, pour 1786</i> , Paris, l'auteur, 1785.
*BECCARY	<i>Milord d'Ambi, Histoire angloise, par M. de Beccary, Auteur des Lettres de Lucie d'Olbery</i> , Paris, Gauguery et l'auteur, 1778, in-12.
BEFFROY DE REIGNY, Louis-Abel (dit le cousin)	<i>Nicodème dans la lune, ou la Révolution pacifique, folie en prose et en 3 actes, mêlée d'ariettes et de vaudevilles, par le Cousin-Jacques (Paris, Théâtre Français, comique et lyrique, 7 novembre 1790)</i> , Paris, l'auteur, 1791, in-8, 72 p.

	<p><i>Les Nouvelles Lunes du Cousin Jacques, No 1er. Lune de janvier 1791 (no xxx. Lune de juillet 1791), Paris, l'auteur, 1791, in-12.</i></p> <p><i>*Courier des planètes, ou Correspondance du Cousin Jacques avec le firmament, Paris, l'auteur et Belin, 1788-1789.</i></p>
*BEGUILLET, Edme	<p><i>Considérations générales sur l'éducation, adressées à l'Auteur des Réflexions détachées sur les traités d'éducation, insérées dans le Mercure de Février de la présente année 1782, Bouillon et Paris, 1782.</i></p>
BELLAVOINE, L.	<p><i>Mémorial pittoresque de la France, ou Recueil de toutes les belles actions, traits de courage, depuis le règne de Henri IV jusqu'à nos jours, avec des planches gravées en couleur par M. de Machy, Paris, l'auteur, 1786, in-4.</i></p>
*BELLIN	<p><i>Carte réduite de la presqu'isle de l'Inde, depuis le Golphe de Cambaye, jusqu'aux entrées du Gange; dressée pour le service des Vaisseaux du Roi, par ordre de M. le Duc de Praslin, Ministre de la Marine, par le Sieur Bellin, Ingénieur de la Marine, & du Dépôt des Cartes & Plans. L'auteur publie avec la Carte un Mémoire in-4 pour rendre compte de son travail & faire connoître les sources ou' il a puisé, Paris, l'auteur, 1766.</i></p> <p><i>Description Géographique du Golfe de Venise & de la Morée, avec des Remarques pour la Navigation, & des Cartes & Plans des Côtes, Villes, Ports & Mouillages, au nombre de cinquante planches, par M. Bellin, Ingénieur de la Marine, Paris, l'auteur et Didot, 1771.</i></p>
BEMETZRIEDER, Antoine (Anton)	<p><i>Traité de musique. Exemples du Traité de musieur, Paris, l'auteur, 1776, 2 parties en 1 vol., in-8. Nouvel Essai sur l'harmonie, suite du " Traité de musique ", Paris, l'auteur, 1779, in-8, 286 p. Le Tolérantisme musical, Paris, l'auteur, 1779, in-8, 32 p.</i></p> <p><i>Exemples des principaux élémens de la composition musicale, addition au " Nouvel Essai sur l'harmonie ", Paris, l'auteur, 1780, in-4.</i></p> <p><i>Méthode et réflexions sur les leçons de musique. Nouvelle édition, Paris, l'auteur, 1781, in-8, 127 p. et pl.</i></p> <p><i>Réflexions sur les leçons de musique, Amsterdam et Paris, l'auteur, 1778, in-8, 66 p.</i></p>
BENCIRECHI	<p><i>Leçons hebdomadaires de la langue italienne, à l'usage des dames, suivies d'un recueil des synonymes français de l'abbé Girard, appliqués à cette langue, d'un discours sur les lettres familières et d'un précis des règles de la versification italienne (contient Girard, Gabriel (Abbé) " Raccolta de' sinonimi francesi, applicati alla lingua italiana ", Paris, l'auteur, 1778, in-12.</i></p>
BERGERET, Jean-Pierre	<p><i>Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères, nouveau système au moyen duquel on peut de soi-même, sans le secours d'aucun livre, nommer toutes les plantes qui croissent sur la surface de notre globe. Ouvrage proposé par souscription, Paris : l'auteur, 1783-1784, 3 vol.</i></p>
*BERQUIN, Arnaud	<p><i>L'Ami des enfans, Paris, chez l'éditeur, 1782.</i></p>
*BERRY, Th	<p><i>Description exacte de tout ce qui se trouve de remarquable tant dans l'Eglise que dans le Trésor de Notre-Dame, composée en Anglois, à l'usage des Curieux de cette Nation, par Th. Berry, Maître de la Langue Angloise, Paris, l'auteur, CH, 1766-01-04.</i></p>
BERTHELOT, Jean-François	<p><i>Apologie du droit romain, ou de la raison écrite, pour servir de Réponse à la satire de M. Garat contre le droit romain dans le " Mercure de France du 19 février 1785", Paris, l'auteur, 1785, in-12, 203 p.</i></p>

	<p><i>Réflexions sur la loi vingt-unième au Digeste " de Quaestionibus ", relativement à la question dans l'Empire Romain, à son origine en France à ses différents états jusqu'à nos jours, Paris , l'auteur, 1785, in-8, 32 p.</i></p> <p><i>Réponse à quelques propositions hasardées par M. Garat, contre le droit romain, dans le " Mercure de France " du 19 février 1785, Paris, l'auteur, 1785, in-12, 203 p.</i></p>
*BERTHELOT, Claude-François	<i>La mécanique appliquée aux arts, aux manufactures, à l'agriculture et à la guerre, Paris, l'auteur, 1782, 2 vol. in-4.</i>
BERTHOUD, Ferdinand	<i>L'Art de conduire et de régler les pendules et les montres, Paris, l'auteur, 1759 in-12, XIV-79 p. et pl.</i>
BERTIN, Théodore-Pierre	<p><i>Satyres d'Young, ou l'Amour de la renommée, passion universelle. Traduction libre de l'anglois,, par M. Théodore-Pierre] Bertin (Traduction abrégée en prose, dans laquelle les 7 satires originales sont ramenées à 2 "Contre les hommes " et "Contre les femmes "), Londres, Paris, l'auteur, 1787, in-12, 139 p.</i></p> <p><i>* Des différentes formes de gouvernement et de leurs avantages ou désavantages respectifs; de la constitution anglaise et de la liberté civile; par M. William Paley, maître es arts et archidiacre de Carlisle; ouvrage traduit de l'anglais sur la 4e édition; par M. Bertin, Paris, l'auteur, 1789.</i></p>
BERTRAND	<i>Grammaire françoise alphabétique, ou Traité de la lecture françoise, Paris, l'auteur, 1788, in-8, xiv-104 p.</i>
*BETARDIER DE BATAUT, Abbé	<i>Anti-Lucrèce (I') en vers français, Paris, chez l'auteur et Berton, 1786, 2 vol., in-12.</i>
*BLANCHI	<i>Observations sur le baromètre & le pronostic, contenant les variations générales de chacun de ces instrumens, Paris, l'auteur, CH, 1782-11-30.</i>
BILLARD DUMONCEAU, Edme	<i>Le Suborneur, comédie en cinq actes et en vers, 2^e éd., avouée de l'auteur, la premier est infidelle, Amsterdam, Paris, l'auteur, 1782, in-8, 143 p.</i>
BILLARDON DE SAUVIGNY, Louis-Edme	<p><i>Les Après soupés de la société, petit théâtre lyrique et moral , Sybaris et Paris , l'auteur, 1782, 5 vol., in-18.</i></p> <p><i>*Essais historiques sur les mœurs des Français ou Traduction abrégée des chroniques et autres ouvrages des auteurs contemporains, depuis Clovis jusqu'à S. Louis par M. de Sauvigny, Chevalier de S. Louis, censeur royal, Paris, Clousier et l'auteur, 1785, 2 vol., in-8.</i></p>
*BINET, René	<i>Oeuvres d'Horace, traduites en français par M. Binet, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur de rhétorique au collège du Plessis-Sorbonne, Paris, l'auteur et Colas, 1783, in-12.</i>
BINOS, Marie Dominique, Abbé de	<i>Voyage, par l'Italie, en Égypte, au Mont-Liban et en Palestine ou Terre Sainte, Paris l'auteur et Boudet, 1787, 2 vol., in-12.</i>
BLONDIN, Jean-Noël	<p><i>Précis de la langue française, 2^e éd., Paris, l'auteur, in-8, 48 p.</i></p> <p><i>Précis de la langue française, Paris, l'auteur, 1790, in-8, 70 p.</i></p>

BOILEAU, N.-F.-J.	<p><i>Catalogue d'une collection précieuse de tableaux et dessins (du prince de Conty), dont la vente se fera le lundi 15 mars 1779, Paris, l'auteur, 1779, in-8, 88 p.</i></p> <p><i>Catalogue des tableaux, pastels, gouaches, dessins, estampes qui composaient le cabinet de M. Thomas de Pange dont la vente se fera le 5 mars 1781, Paris, l'auteur, 1781, in-8, 52 p.</i></p>
*BOISSEL, François	<i>Discours contre les servitudes publiques, Paris, l'auteur, 1786, in-8, 66 p.</i>
BOLDONI, Cajetano di	<i>Grammaire italienne précédée d'un discours sur l'origine de cette langue, Paris, l'auteur, 1787, in-8, viii-226 p.</i>
*BONNOT	<p><i>Détail général des fers, fonte, serrurerie, serrure et clouterie à l'usage des bâtimens, avec les tarifs des prix; dédié à Mgr. le Duc de Chartres, par M. Bonnot, Vérificateur de serrurerie, Paris, l'auteur et Morin, 1782, xvi-519 p., in-8.</i></p> <p><i>Tarif des cuivres pour la couverture des bâtimens et monumens publics, Paris, l'auteur, 1782.</i></p> <p><i>Tarif des cuivres laminés et préparés pour la couverture des bâtimens et monuments publics, nouvelle édition, Paris, l'auteur, 1788.</i></p>
BONVALLET DES BROSSES	<i>Situation actuelle de la France, Paris, l'auteur, 1791, in-8, viii-487 p.</i>
BOTOT	<p><i>Moyens sûrs pour conserver les dents et calmer les douleurs qu'elles occasionnent, avec quelques remarques sur les puissans effets de l'eau balsamique et spiritueuse, Paris, l'auteur, 1783, in-12, 30 p.</i></p> <p><i>Avis au peuple sur les soins nécessaires pour la propreté de la bouche et la conservation des dents, Paris, l'auteur, 1789, in-12, viii-152 p.</i></p>
BOTTMAN, Antoine	<i>Cours d'anatomie à l'usage des artistes, Paris, l'auteur, 1788, in-12, vi-192-xiv p.</i>
BOUCHESEICHE, Jean-Batiste	<p><i>Description abrégée de la France, ou la France divisée selon les décrets de l'Assemblée nationale, ouvrage utile à toutes les personnes qui veulent connaître la nouvelle division du royaume, Paris, l'auteur, 1790, in-8.</i></p> <p><i>Le Géographe nationale, ou la France divisée en départemens et en districts, suivant les décrets de l'Assemblée nationale, Paris, l'auteur, 1790, in-8, vi-71 p.</i></p>
BOUILHET	<i>Tableau de l'histoire de Jeanne Gray, reine d'Angleterre, Paris, l'auteur, 1789, in-8, 71 p.</i>
*BOUILLAT, Louis-Edme-Joseph	<i>Almanach général des marchands, négocians et armateurs de la France, de l'Europe, et des autres parties du monde, année 1786; contenant un état des villes, bourgs et autres lieux qui intéressent le commerce; la nature des productions et des marchandises qui s'y trouvent, et le détail des manufactures et des fabriques qui y sont établies, avec les noms de leurs principaux négocians, armateurs, fabricans, artistes, banquiers et commissionnaires, Paris, l'auteur, 1785-1786.</i>
BOUIS, DE (ou DEBOUIS), Bon	<i>Méthode récréative, pour apprendre à lire aux enfans, sans qu'ils y pensent. On peut nommer cette méthode Syllabaire Joyeux, puisque l'Enfant est toujours gai, Paris, l'auteur, 1773, in-8, ii-53 p.</i>

BOULNOIS	<i>Principes raisonnés de la langue françoise, ouvrage en forme d'amusement et même de jeu scénique</i> , Paris, l'auteur, 1788, in-8, 141 p.
BOURGOING DE, Jean-François	<i>Correspondance d'un jeune militaire, ou Mémoires du Mis de Lusigny et d'Hortense de Saint-Just</i> , Yverdon et Paris, l'auteur, 1778, 2 tomes en 1 vol., in-12.
BOURGUIGNON D'ANVILLE, Jean-Batiste	<i>Mémoire de M. d'Anville, sur la Chine</i> , Pékin et Paris, l'auteur, 1776, in-8.
BOUTILLIER, ABBÉ	<i>Abrégé méthodique de la géographie ancienne et moderne</i> , Paris, l'auteur, 1779, in-12, xii-536 p.
BOUTROY, Zozime	<i>Clef pour servir à l'explication du planisphère ou boussole harmonique, calculé par Zozime Boutroy, d'après les ouvrages des plus savans théoriciens et des plus célèbres compositeurs</i> , Paris, l'auteur, 1785, in-8, xvi-177 p., et pl.
BRIJON, C.-R.	<i>Réflexion sur la musique et la vraie manière de l'exécuter sur le violon</i> , Paris, l'auteur, 1763, 2 parties en 1 vol., in-4.
BRION DE LA TOUR, Louis (père)	<i>Tableau de la population de France, avec des citations des auteurs, au nombre de 72, qui ont écrit sur cette partie de la statistique, relativement à la France seule, suivi d'un tableau de l'étendue carrée des généralités du royaume, avec une carte divisée par gouvernements généraux et par généralités</i> , Paris, l'auteur, 1789, in-4, viii-44 p. et cartes. <i>Atlas itinéraire portatif de l'Europe, adapté, quant à la France, aux Messageries royales, nouvelles diligences</i> , Paris, l'auteur, 1776, in-8. <i>La France, considérée sous tous les principaux points de vue qui forment le tableau géographique et politique de ce royaume</i> , Paris, l'auteur, 1767, in-fol. <i>Altas et tables élémentaires de géographie ancienne et moderne</i> , Paris : l'auteur, 1774, in-8.
BRIQUET DE LAVAUX, ABBÉ	<i>Éloge de Pierre Pithou, lu le 20 décembre 1770, dans une assemblée d'avocats, par M. l'abbé Briquet de Lavaux</i> , Amsterdam et Paris, l'auteur, 1778, in-8, 164 p.
BRISEUX, Charles-Étienne	<i>Traité du beau essentiel dans les arts appliqué particulièrement à l'architecture</i> , Paris, l'auteur et Chereau, 1752, 2 vol., in-fol.
BRU	<i>Méthode nouvelle pour traiter les maladies vénériennes par les gâteaux toniques mercuriels sans clôture et parmi les troupes sans séjour d'hôpital</i> , Paris, l'auteur, 1789, 2 tomes en 1 vol., in-8, pl.
BRUN DE LA COMBE, ABBÉ, Joseph-André	<i>Le Triomphe du nouveau monde; réponses académiques formant un nouveau système de confédération fondé sur les besoins actuels des nations chrétiennes commerçantes, et adapté à leurs diverses formes de gouvernement par l'ami du corps social</i> , Paris, l'auteur, 1785, 2 tomes en 1 vol., in-8.
BRUNETEAU D'EMBREINE	<i>Essai sur le nouveau typographique, ou Véritable Méthode de M. Dumas, pour apprendre à lire aux enfants, même de l'âge le plus tendre, revue et augmentée quand au fond et cependant simplifiée dans sa forme et mise à la portée des pères de famille, instituteurs, etc.</i> , Paris, l'auteur, 1786, in-12, 70 p. et plan.

BUACHE, Jean-Nicolas	<i>Mémoire sur les pays de l'Asie et de l'Amérique situés au nord de la mer du Sud, accompagné d'une carte de comparaison des plans de MM. Engel et de Vaugondy, avec le plan des cartes modernes</i> , Paris, l'auteur, 1775, in-4, 22 p., carte.
BUC'HOZ, Pierre-Joseph	<p><i>Histoire générale des animaux, des végétaux et des minéraux qui se trouvent dans le royaume, représentés en gravure avec l'explication aussi gravée au bas de chaque planche. Introduction représentant les principaux costumes de France</i>, (T. I seul, contenant l'introduction et l'histoire des quadrupèdes), Paris : l'auteur, 1776, in-fol.</p> <p><i>La Nature considérée sous ses différens aspects, ou Journal des trois règnes de la nature</i>, (1^{re} époque, T.II seul), Paris, l'auteur, 1779, 2 vol. in-12.</p> <p><i>Plantes nouvellement découvertes récemment dénommées et classées, représentées en gravures, avec leurs descriptions, pour servir d'intelligence à l'Histoire générale et économique des trois règnes</i>, Paris, l'auteur, 1779, in-fol, 152 p. et 50 pl.</p> <p><i>La Nature considérée sous ses différens aspects, ou Journal des trois règnes de la nature</i> (Réimpression expurgée de la 1^{re} époque, 1768-1770), Paris, l'auteur, 1780-1783, 5-vol., in-12.</p> <p><i>La Nature considérée sous ses différens aspects, ou Journal des trois règnes de la nature</i> (2^e époque. 15 janvier 1780-15 juillet 1781), Paris, l'auteur, 1780-1781, 5 vol., in-12.</p> <p><i>Présens de Flore à la nation françoise, pour les alimens, médicamens, l'ornement, l'art vétérinaire et les arts et métiers, ou Traité historique des plantes qui se trouvent naturellement dans les différentes provinces du royaume</i>, Paris, l'auteur, 1780-1788, 2 vol., in-4.</p> <p><i>Collection coloriée des plus belles variétés de jacinthes qu'on montre aux curieux dans les jardins fleuristes d'Harlem, et faisant suite aux "Étrennes de Flore"</i>, Paris, l'auteur, 1781, in-fol.</p> <p><i>Collection coloriée des plus belles variétés de tulipes ou Étrennes de Flore aux amateurs</i>, Paris, l'auteur, 1781, in-fol.</p> <p><i>Herbier, ou Collection des plantes médicinales de la Chine, d'après un manuscrit peint et unique qui se trouve dans la bibliothèque de l'empereur de Chine, pour servir de suite aux planches enluminées et non enluminées d'histoire naturelle et à la collection des fleurs qui se cultivent dans les jardins de la Chine et de l'Europe; dirigé par les soins de M. Buc'hoz</i>, Paris, l'auteur, in-fol.</p> <p><i>Amusemens des dames dans les oiseaux de volière, ou Traité des oiseaux qui peuvent servir d'amusement au beau sexe</i>, Paris, l'auteur, 1782, in-12, viii-326 p.</p> <p><i>Les Dons merveilleux et diversement coloriés de la nature dans le règne animal, ou Collection d'animaux précieusement coloriés</i> (comprend planches 1-100; planches 101-129), Paris, l'auteur, in-fol.</p> <p><i>Les Dons merveilleux et diversement coloriés de la nature dans le règne minéral, ou Collection de minéraux précieusement coloriés</i>, Paris, l'auteur, in-fol.</p> <p><i>Le Faune françois, ou Traité historique de tous les animaux qui habitent la France</i>, Paris, l'auteur, 1782-1786, 2 vol., in-4.</p> <p><i>Médecine pratique et moderne appuyée sur l'observation, recueillie d'après les ouvrages de feu M. Marquet et de plusieurs autres médecins célèbres, mise en ordre par M. Buc'hoz, son gendre et augmentée de plusieurs de ses observations</i>, Paris, l'auteur, 1782-1785, in-8.</p>

- Le Jardin d'Éden, le paradis terrestre renouvelé dans le jardin de la Reine, à Trianon, ou Collection des plantes les plus rares qui se trouvent dans les deux hémisphères*, Paris, l'auteur, 1783, 2 vol., in-fol.
- Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles*, 2^e éd., Paris, l'auteur, 1783, in-12, 380 p.
- Choix des meilleurs médicamens pour les maladies les plus désespérées*, Paris, l'auteur, 1784-1785, 2 vol., in-12.
- Étrennes du printemps aux habitants de la campagne et aux herboristes, ou Pharmacie champêtre végétale et indigène (extrait du 1^{er} volume de la réimpression de «La Nature considérée sous ses différents aspects»)*, Londres et Paris, l'auteur, 1785, 5e éd. in-16, x-156 p.
- Le Grand Jardin de l'univers, où se trouvent coloriées les plantes les plus belles, les plus curieuses et les plus rares des quatre parties de la terre*, Paris, l'auteur, 1785, 2 vol., in-fol.
- Traité de la culture des arbres et des arbustes qu'on peut élever dans le royaume, et qui peuvent y passer l'hiver en plein air*, Paris, l'auteur, 1786-1788, 2 vol., in-12.
- L'Art de préparer les alimens, suivant les différens peuples de la terre, auquel on a joint une notice succincte sur leur salubrité ou insalubrité*, 2e éd., Paris, l'auteur, 1787, 2 vol., in-8.
- Catalogue latin et françois des arbustes et plantes, qu'on conserve pendant l'hiver dans l'orangerie et la serre-chaude*, Londre et Paris, l'auteur, 1787, in-12, ii-139 p.
- Nouveau traité physique et économique, par forme de dissertations, de toutes les plantes qui croissent sur la surface du globe*, 2e éd., Paris : l'auteur, 1787-1794, 4 vol., in-fol.
- Traité historique de tous les animaux qui habitent la France*, 2e éd., Paris, l'auteur, 1787, in-4.
- L'Arche de Noë, ou Collection des animaux les plus rares qui se trouvent dans les deux continens*, Paris, l'auteur, 1788, in-fol.
- Dissertations sur le tabac, le café, le cacao et le thé*, 2e éd., Paris, l'auteur, 1788, in-8, 185 p.
- Histoire générale et économique des trois règnes de la nature*, 2 e éd., Paris, l'auteur, 1789, in-fol.
- Nouveau Traité physique et économique, par forme de dissertation, de toutes les généralités concernant les sciences physiques naturelles et économiques*, 2e éd., Paris, l'auteur, 1789-1797, 3 vol., in-fol.
- Nouveau Traité physique et économique, par forme de dissertations, de tous les animaux qui habitent la surface du globe*, 2e éd., Paris, l'auteur, 1790-1791, 2 vol., in-fol.
- Traité physique et médicinal de l'homme, par forme de dissertation*, 2e éd., Paris, l'auteur, 1810 (sic pour 1790)-1795, 2 tomes en 1 vol, in-fol.
- Dissertation en forme de catalogue des ouvrages de M. Buc'hoz pour l'année 1791*, Paris, l'auteur, in-fol.
- Nouveau Traité physique et économique, par forme de dissertations, de tous les métaux, demi-métaux, fossiles, fluors, qui se trouvent dans le sein de la terre*, Paris, l'auteur, 1791, in-fol.
- Nouveau Traité physique et économique, par forme de dissertation, de toutes les fontaines minérales qui coulent sur la surface du globe*, Paris, l'auteur, 1791-1796, 2 tomes en 1 vol., in-fol.

BUCQUET, César	<i>Mémoire sur les moyens de perfectionner les moulins et la mouture économique</i> , Paris, l'auteur, 1786, in-8, 125 p.
BULLIARD, Jean Batiste François Pierre	<i>Herbier de la France, ou Collection complète des plantes indigènes de ce royaume</i> , Paris, l'auteur, 1780-1795, 13 vol., in-fol. <i>Histoire des plantes vénéneuses et suspectes de la France, par M. Bulliard</i> , Paris, l'auteur, 1784, in-fol, x-177. <i>Histoire des champignons de la France, ou Traité élémentaire renfermant dans un ordre méthodique les descriptions et les figures des champignons qui croissent naturellement en France, Tome I, Histoire des champignons en France, par Bulliard et Ventenat, Tome II</i> , Paris : l'auteur (et Leblanc), 1791-1812 - 3 parties en 2 vol., in-fol, xvi-700 p. * <i>Elémens de Botanique suivis d'un abrégé des méthodes et des systèmes de tous les botanistes modernes le plus généralement suivis, pur faciliter l'intelligence des termes de cette science, et pour rendre les exemples cités plus frappans</i> , Paris, l'auteur, CH, 1782-05-04.
BURY, Richard, de	<i>Histoire de Philippe et d'Alexandre le Grand, rois de Macédoine</i> , Paris, l'auteur, 1760, in-4, xviii-587 p.
BUY DE MORNAS, Claude	<i>Atlas méthodique et élémentaire de géographie et d'histoire</i> , Paris : l'auteur, 1761, in-fol. <i>Atlas historique et géographique</i> , Paris, l'auteur, 1762, in-fol.
CAIROL	<i>Conférences de jurisprudence sur l'édit concernant ceux qui ne font pas profession de la religion catholique</i> , Paris, l'auteur, 1788, in-8, xii-107 p.
CALONNE, Claude-François de	<i>Essais d'agriculture, en forme d'entretiens par un cultivateur à Vitry-sur-Seine, de la Société royale de Londres</i> , Paris : l'auteur, 1778, in-12, xii-439 p. <i>Essais d'agriculture en forme d'entretiens par un cultivateur à Vitry-sur-Seine (prospectus)</i> , Paris, l'auteur, 1779, in-8, 13 p. <i>Essais d'agriculture, en forme d'entretiens par un cultivateur à Vitry-sur-Seine, de la Société royale de Londres</i> , Paris, l'auteur, 1779, in-12, xii-439 p.
CALONNE, Charles-Alexandre de	<i>Observations et jugemens sur les Coutume d'Amiens, d'Artois, de Boulogne et de Ponthieu, sur plusieurs matières du droit civil et coutumier</i> , Paris, l'auteur, 1784, in-4, xii-568 p.
CARPENTIER	<i>Nouveau Plan d'éducation pour former des hommes instruits et des citoyens utiles, auquel on a adjoint une dissertation sur l'étude des langues qu'on doit y admettre</i> , Paris, l'auteur, 1775, in-8. <i>Nouveau Plan d'éducation pour former des hommes instruits et des citoyens utiles, auquel on a adjoint une dissertation sur l'étude des langues qu'on doit y admettre - Suite au nouveau plan, deuxième dissertation sur la nécessité que les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfants</i> , Paris, l'auteur, 1775, 2 parties en 1 vol., in-8, 216 p. <i>Suite au nouveau plan d'éducation, pour former des hommes instruits et des citoyens utiles. Seconde dissertation, sur la nécessité que les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfans</i> , Paris, l'auteur, 1775.

*CARPENTIER, ABBÉ	<i>Méthode pour apprendre en peu de temps à jouer de l'instrument appelé Cytre ou Guitare Allemande, deuxième partie qui contient une dissertation intéressante pour les Amateurs du Cytre & les Luthiers Facteurs de cet instrument, & c. dédié à M. Enguéhardr, Paris, l'auteur, CH, 1773-07-24.</i>
*CARRA, Jean-Louis	<i>Principes (nouveaux) de physique, ornés de planches et dédiés au prince royal de Prusse, 4 vol, Paris, l'auteur, Esprit et Morin, 1781-1783, 4 vol.</i>
CAULLET DE VEAUMOREL, Louis	<i>Observations et recherches faites à Londres sur les objets les plus importants de médecine et de chirurgie, mises dans un ordre rapproché traduites de l'anglais, Paris : l'auteur, 1790-1791, 2 vol., in-8.</i> <i>*Cours de matière médicale de M. Cullen, traduit de l'anglais, [Texte imprimé], Paris, Didot jeune, 1787-1788, 2 vol., in-8.</i>
CHAUVET, Gilles-Paul	<i>Recueil d'ornemens à l'usage des jeunes artistes qui se destinent à la décoration de bâtimens, Paris, l'auteur, 1777.</i>
CERVEAU, René, Abbé	<i>Relation fidèle du miracle opéré au Saint-Sacrement, en la paroisse des Ulmes-Saint-Florent, près de Saumur, le 2 juin 1668, Paris, l'auteur, 1779, in-12.</i>
*CHABRIT, Pierre	<i>De la Monarchie francaise, ou de ses Loix, par Pierre Chabrit, conseiller au Conseil souverain de Bouillon, et Avocat au Parlement de Paris, Bouillon et Paris, l'auteur, 1783-1785.</i>
CHAILLON, Étienne	<i>Moyens de prévenir la disette des grains et d'assurer la subsistance du peuple à un prix uniforme et modéré dans toute l'étendue du royaume, Paris, l'auteur, 1790, in-8, 64 p.</i>
CHAMPION DE NILON, Charles-François	<i>Nouvelles histoires et paraboles, par l'auteur du Catéchisme pratique, Paris : l'auteur, 1786, in-12, iv-292 p.</i>
CHARMAT, Pierre-A.-M.	<i>Moyens de détruire la rareté actuelle du numéraire, de ramener la circulation générale, de libérer sur-le-champ l'État sans surcharge, et projet d'une banque vraiment patriotique, pour favoriser uniquement l'agriculture, le commerce et les arts utiles, Paris, l'auteur, 1790, in-8, 16 p.</i>
*CHENAYE-DESBOIS DE LA AUBERT, François-Alexandre	<i>Dictionnaire de la Noblesse, contenant les Généalogies, l'Histoire & la Chronologie des Familles nobles de France; l'explication de leurs armes, 2^e éd., Paris, l'auteur, 1775.</i>
CHÉNIER, Louis de	<i>Recherche historique sur les Maures et histoire de l'Empire de Maroc, Paris, l'auteur, 1787, 3 vol, in-8.</i> <i>Révolutions de l'Empire ottoman et observations sur ses progrès, sur ses revers et sur l'état présent de cet Empire, Paris, l'auteur, 1789, in-8, xl-388 p.</i>
CHÉRENSI, B., Frère	<i>Les Premices de ma jeunesse, ou Arlequin héros dans le royaume de Cathal en l'an du Seigneur 12012, Londres et Paris, l'auteur, 1787, in-8, 167 p.</i>
CHEVALIER, Claude	<i>Pacotille de santé pour les voyageurs - Préface du livre qui a pour titre Dissertation physico-médicale sur les causes de plusieurs maladies dangereuses et sur les propriétés d'un liqueur purgative et vulnérable qui est une pharmacopée presque universelle, Paris, l'auteur, 1758, 2 tomes en 1 vol., in-12.</i>

	<p><i>Discours philosophique sur les trois principes, animal, végétal et minéral, ou la suite de la Clef qui ouvre les portes du sanctuaire philosophique</i>, Paris, l'auteur, 1784, 2 tomes en 1 vol., in-12.</p> <p><i>Le Triomphe de la vieillesse, avec les moyens de faire paraître les vieillards tels qu'ils étaient dans leur jeunesse, en donnant à leur corps les forces du premier âge. Suite du "Discours philosophique sur les trois principes animal, végétal et minéral", Paris, l'auteur, 1787, in-12, viii-111 p.</i></p>
*CHEVALIER MOURADJA, Ignace d'Ohsson	<i>Tableau général de l'empire Ottoman</i> , Paris, l'auteur, CH, 1788-07-26.
CHEVRIÈRES, de	<i>Le Nouvel Archiviste, contenant une nouvelle méthode de ranger un chantier dont l'ordre chronologique est la base</i> , Paris, l'auteur, 1775, in-8, 220 p.
CHIROL	<i>Idées neuves sur la construction des hôpitaux, appliquées à celle des hôpitaux de Paris</i> , Paris, l'auteur, 1787, in-4.
CHOLET DE JETPHORT, F.-J.	<i>Étrennes lyriques anacréontiques</i> , Paris, l'auteur, 1781-1812, in-12.
CHOPART, François	<i>Traité des maladies des voies urinaires</i> , Paris, l'auteur, 1791, in-8, 2 parties.
*CLÉMENT DE BOISSY, Athanase-Alexandre (FONTENAY)	<p><i>Traité de la prière</i>, Paris, l'auteur et Méquignon junior, 1788.</p> <p><i>Manuel des saintes écritures, par M. De Fontenay</i>, Paris, l'auteur et Méquignon junior, 1788-1789, 3 vol., in-12.</p>
COINTERAUX, François	<p><i>École d'architecture rurale, ou Leçons par lesquelles on apprendra soi-même à bâtir solidement les maisons de plusieurs étages avec la terre seul, (1er cahier)- Constructions économiques pour les campagnes ou bâtimens incombustibles</i>, Paris, l'auteur, 1790, 2 parties en 1 vol., in-8.</p> <p><i>École d'architecture rurale. 4e cahier, dans lequel on traite du nouveau pisé inventé par l'auteur, de la construction de ses outils, etc.</i>, Paris, l'auteur, 1791, in-8, 68 p. et pl.</p> <p><i>École d'architecture rurale, second cahier, dans lequel on traite : 1- de l'art du pisé, 2- des qualités des terres propres au pisé, - 3 des détails de la main d'œuvre, 4- du prix de la toise, 5- des enduits, 6- de la peinture</i>, Paris, l'auteur, 1791, in-8, 76 p. et pl.</p>
COLOMME, Jean-Batiste-Sébastien	<i>Manuel des religieuses</i> , Paris, l'auteur, 1779, in-12, iv-329 p.
*CONDAMINE, Dela	<i>Lettres de M. de la Condamine, à M. le Docteur Maty, sur l'état présent de l'Inoculation en France</i> , Paris, l'auteur, Prault et Pissot, 1764.
*CONTE, Gabriel	<i>Traité relatif à la table gravée pour la conjugaison des verbes français et anglais</i> , Paris, l'auteur, 1786.
CONTRAMONT, De	<i>Explication des tarifs du contrôle des actes et de l'insinuation, suivant la jurisprudence du Conseil, dans laquelle on traite ce qui est relatif au droit de centième denier, avec les principaux réglemens et différens arrêts</i> , Paris, l'auteur, 1780, 2 vol., in-8.

*CORBELIN	<i>Méthode de guittare pour apprendre seul à jouer de cet instrument; nouvelle édition, corrigée et augmentée des gammes dans tous les tons, des Folies d'Espagne et ses variations et d'un grand nombre de pièces etc.</i> , Paris, l'auteur, CH, 1783-09-27.
CORMERÉ MAHY BON DE, Guillaume- François	<i>Mémoire sur les finances et sur le crédit, pour servir de suite aux " Recherches et considérations nouvelles sur les finances "</i> , Paris, l'auteur, 1789, in-8, 176 p. <i>Justification de M. de Favras, prouvée par les faits et par la procédure</i> , Paris, l'auteur, 1791, 2 parties en 1 vol., in-8, pl.
COULON DE THÉVENOT, Jean- Félicité	<i>L'Art d'écrire aussi vite qu'on parle toutes les langues</i> , Paris, l'auteur, 1786. <i>L'Art d'écrire aussi vite qu'on parle</i> , Paris, l'auteur, 1790, in-8. * <i>Table tachygraphique, ou Moyen d'apprendre de soi-même à écrire en toutes langues aussi vite que la parole, utile aux personnes qui ont beaucoup d'écriture à faire, qui suivent les cours, ou qui veulent prendre copie des Discours en même temps que les Orateurs les prononcent</i> , Paris, l'auteur, CH, 1779-10-23. * <i>Moyen facile d'écrire la musique, et de noter un air aussi vite qu'on le chante, ou de copier la musique dix fois plus vite que par la méthode usitée; par M. Coulon de Thévenot, Correspondant du Musée de Bordeaux</i> , Paris, l'auteur, CH, 1787-04-07.
*COUPÉ , Jean- Marie-Louis, Abbé (avec Testu Desfontaines et Le Fuel de Méricourt)	<i>Histoire universelle des Théâtres de toutes les Nations, depuis Thespis jusqu'à nos jours ; par une Société de Gens de Lettres, dédiée à Monsieur, frère du Roi</i> , Paris, les Auteurs et veuve Duchesne, 1779-1781.
COURCHANT, Alexandre-Auguste de	<i>Réflexions sur le nouveau mode d'impositions et sur l'extinction des dettes de l'État</i> , Paris, l'auteur, 1790, in-8, 24 p.
COURT DE GÉBELIN, Antoine	<i>Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne</i> , Paris, l'auteur, 1773-1782, 9 vol., in-4, fig. et pl. <i>Histoire naturelle de la parole, ou Précis de l'origine du langage et de la grammaire universelle, extrait du " Monde primitif "</i> , Paris, l'auteur, 1776, in-8., 400 p. <i>Dictionnaire étymologique et raisonné des racines latines, extrait du " Monde primitif "</i> , Paris, l'auteur, 1780, in-8, ix-252 p.
*COURTAN	<i>L'étude propre de l'homme</i> , Paris, l'auteur et Delalain, 1774.
CRESPIN DE LA ROCHE, François	<i>Règne de Henri IV. Chronologie locale des événemens du règne, depuis 1589 jusqu'en 1610, précédé du portrait, caractère et mœurs de Henri IV, de sa généalogie et de sa postérité</i> , Paris, l'auteur, 1783, in-4.
CURIONI, Antonio	<i>Grammaire italienne réduite en six leçons, suivie d'un discours italien pour se perfectionner dans cette langue</i> , Paris, l'auteur, 1781, 2 parties en 1 vol., in-12. * <i>Morale di Motè, ad use de " principianti nella lingua italiana, opera scritta in francese dal Signore Visconte di Touhstain, et tradotta in italiano dall' Abate Curioni, e dedicata alli Signori Conti di Juigné</i> , Paris, l'auteur et Molini, CH, 1785-02-19.

DAGAND	<i>Guide des lettres pour l'année 1788 (et 1791) présenté à MM. les intendants et administrateurs généraux des postes</i> , Paris, l'auteur, 1788-1791, 2 vol., in-12.
DAIGNAN, Guillaume	<i>Tableau des variétés de la vie humaine, avec les avantages et les désavantages de chaque constitution et des avis très-importants aux pères et aux mères sur la santé de leurs enfans de l'un et l'autre sexe, surtout à l'âge de puberté</i> , Paris, l'auteur, 1786, 2 vol., in-8.
*DARAN	<i>Composition du remède de M. Daran, Ecuyer, Conseiller-Chirurgien ordinaire du Roi, etc. etc. suivie d'un discours sur la théorie des maladies de l'uretre, etc.</i> , Paris, l'auteur et Didot le jeune, 1780.
DAUVERGNE, G.	<i>La Franco-chimie, ouvrage utile à ceux qui veulent peindre et dorer en bâtimens et en équipages, avec plusieurs recettes et vernis propres à cet ouvrage</i> , Paris, l'auteur, 1784, in-12, 24 p.
*DAVAULT	<p><i>Almanach pour l'Année 1775, contenant un Recueil des Coëffures des Dames dans les Goûts les plus modernes, avec des figures de têtes coëffées</i>, Paris, l'auteur, CH, 1774-10-29.</p> <p><i>Almanach contenant un recueil des Coëffures des Dames, dans les goûts les plus modernes</i>, Paris, l'auteur, CH, 1776-11-02.</p> <p><i>Almanach, contenant un Recueil des Coëffures des Dames, dans les goûts les plus modernes, dernières Partie, pour 1778</i>, Paris, l'auteur, CH, 1777-10-18.</p> <p><i>Almanach nouveau, ou Recueil des plus jolies coëffures à la mode, pour l'année 1780</i>, Paris, l'auteur et Delalain jeune, CH, 1779-12-18.</p>
*DE LA FONT, J.-P.	<i>Propriétés de la poudre unique, réduites au vrai etc. seconde partie, contenant la recette de cette poudre, et la manière de la manipuler. Chirurgien employé par Sa majesté pour l'administration de cette poudre, dans l'épreuve ambulatoire faite par ses ordres en l'année 1780, sur les 36 soldats de Lille</i> , Paris, l'auteur, CH, 1785-01-01).
*DE LA MONTAGNE	<i>L'Enthousiaste (I'), comédie en deux actes et en vers, suivie de poésies fugitives par M. de la Montagne, auteur de la Thédromanie; représentée sur le théâtre de l'Ambigu-comique le 19 avril 1784</i> , Paris, l'auteur et Nyon, 1785.
DECREMPS, Henri	<p><i>Testament de Jérôme Sharp, professeur de physique amusante, pour servir de complément à la " Magie blanche dévoilée "</i>, Paris, l'auteur, 1786, in-8, xix-329 p. fig.</p> <p><i>Testament de Jérôme Sharp, professeur de physique amusante, pour servir de complément à la " Magie blanche dévoilée "</i>, Paris, l'auteur, 1786, 2e éd. in-8, xx-329 p. fig.</p> <p><i>*Supplément à la magie blanche dévoilée, contenant l'explication de plusieurs tours nouveaux joués depuis peu à Londres, avec des éclaircissemens sur les artifices des joueurs de profession; les cadrans sympathiques, le mouvement perpétuel, les chevaux savans, les poupées parlantes, les automates dansans, les ventriloques, les sabots élastiques</i>, Paris, l'auteur, CH, 1785-04-16.</p> <p><i>Eclaircissemens relatifs à la magie blanche dévoilée ou l'on trouve un moyen simple et facile d'entretenir une correspondance secrète en écrivant des lettres en latin sans savoir cette langue</i>, Paris, l'auteur, CH, 1785-04-23.</p>
DE LA FOSSE, Jean-Charles	<i>Nouvelle iconologie historique, ou Attributs hiéroglyphiques qui ont pour objets les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre parties du monde et les différentes complexions de l'homme</i> , Paris, l'auteur, 1768, in-fol, 108 p.

DELAISTRE	<i>Cartes pour apprendre la géographie</i> , Paris, l'auteur, 1751, in-12, 36 p.
*DELAUNAY (DE L'AUNAY)	<i>Etrennes aux enfans qui savent bien lire, ou Contes moraux, traduits de l'anglais par M. Delaunay, avocat</i> , Paris, l'auteur, 1789.
DELISLE, Joseph- Nicolas de	<i>Mémoire sur la carte de la Palestine ou de la Terre sainte</i> , Paris, l'auteur, 1763, in-4, 21 p.
DELOYNES DE LA GABELLIÈRE	<i>L'Art de vivre heureux sur le théâtre du monde, poème sur la fortune</i> , Amsterdam et Paris, l'auteur, 1779, in-8, 32 p.
DENIS, Louis	<i>Guide royal, ou Dictionnaire topographique des grandes routes de Paris aux villes et abbayes du royaume, orné de traits historiques des endroits les plus remarquables, du commerce, foires franches, poids et mesures</i> , Paris, l'auteur, 1774, in-12. * <i>Guide étranger, ou Plan Topographique, Historique & Chronologique de Paris, dédié à M. Brallet, Conseiller du Roi, par M. Denis</i> , Paris, l'auteur, CH, 1764-02-18.
DENIS, Pietro	<i>Traité des agrémens de la musique, contenant l'origine de la petite note, sa valeur, toutes les différentes espèces de cadences, le traitement et le mordant, les modes ou agrémens naturels, les modes artificiels, la manière de former un point d'orgue, composée par Giuseppe Tartini et traduit par P. [Pietro] Denis</i> , Paris, l'auteur, 1771, in-8.
DENYS, Mademoiselle	<i>Armorial de la Chambre des comptes depuis l'année 15-6</i> , 2e éd, Paris, l'auteur, 1780, 2 vol., in-4.
DEPARCIEUX, Antoine (neveu)	<i>Dissertation sur les globes aérostatiques</i> , Paris, l'auteur, 1783, in-8. <i>Traité des annuités, accompagné de plusieurs tables très utiles, par M. Deparcieux [édité par son neveu, A. Deparcieux]</i> , Paris, l'auteur, 1781, in-4, viii-148 p.
*DEPLANAZU (DE PLANAZU)	<i>Traité sur la culture de la pomme de terre, dédié à Mgr. de Bertier, président de la généralité de Paris</i> , Paris, l'auteur, 1786. <i>Oeuvres d'agriculture de M. Deplanazu</i> , Paris, l'auteur, 1786.
DES ESSARTS, Nicolas-Toussaint	<i>Essai sur l'histoire générale des tribunaux des peuples tant anciens que modernes, ou Dictionnaire historique et judiciaire</i> , Paris, l'auteur, 1778-1780, 6 vol., in-8. <i>Supplément à l' "Essai sur l'histoire générale des tribunaux des peuples "</i> , Paris, l'auteur, 1784, in-8. <i>Procès fameux, extraits de l' "Essai sur l'histoire générale des tribunaux des peuples tant anciens que modernes "</i> , Paris, l'auteur, 1786-1788, 9 vol., in-12.
*DES FONTAINES DE LA VALLÉ, François-Georges	<i>Les quatre Saisons littéraires, recueil périodique</i> , Paris, l'auteur et Clousier, 1785, 2 vol. <i>Histoire universelle des Théâtres de toutes les Nations, depuis Thespis jusqu'à nos jours ; par une Société de Gens de Lettres, dédiée à Monsieur, frère du Roi</i> , Paris, les Auteurs et veuve Duchesne, 1779-1781, 13 vol.
DES POMMELLES, Cher	<i>Tableau de la population de toutes les provinces de France et de la proportion sous tous les rapports des naissances, des morts et des mariages depuis dix ans, d'après les registres de chaque généralité, accompagné de notes et observations. Mémoire sur les milices, leur création, leur vicissitude et leur état actuel. Examen de la question sur la présentation du service militaire en nature ou sur sa conversion en une imposition générale</i> , Paris, l'auteur, 1789, in-4.

*DESFORGES	<i>Tom-Jones à Londres, comédie en cinq actes, en vers, tirée du roman de Fielding; représentée pour la première fois par les Comédiens italiens ordinaires du Roi, le Mardi 22 oct 1782; par M. Desforges, Paris, l'auteur, 1782.</i>
DESMOLES, André	<i>Théorie de l'éducation, par M. Serane, avec un essai sur la géographie, les mathématiques, la physique, et sur les langues latine et françoise, pour une enfant de neuf ans, élève de l'auteur. Essai sur la physique, la géométrie, la géographie, Paris, l'auteur et Delalain aîné, 1787, 2 parties en 1 vol., in-12.</i>
DESMONCEAUX ABBÉ	<i>Traité des maladies des yeux et des oreilles, Paris, l'auteur, 1786, 2 vol., in-8.</i> <i>De la bienfaisance nationale, sa nécessité et son utilité dans l'administration des hôpitaux militaires et particuliers, Paris, l'auteur, 1789.</i>
*DESORMEAUX	<i>Répertoire du domaniste, Nantes et Paris, l'auteur, 1789, 652 p.</i>
DEVIIENNE D'AGNEAUX, Jean-Batiste, dit dom	<i>Le Cri de la raison, ou Adresse à ceux qui désirent le bonheur de la France, par M. l'abbé ci-devant Dom Devienne, Paris, l'auteur, 1790, in-8, 34 p.</i>
DEZÈDE, Nicolas- Alexandre	<i>Auguste et Théodore, ou les Deux pages, comédie en 2 actes, en prose et mêlée de chant, par MM. Dezède et B.D.M. [Bon de Montauffel] (Paris, Comédiens français ordinaires du Roi, 6 mars, 1789), Paris, l'auteur, 1789, in-8, 124 p.</i>
DOMERGUE, Urbain	<i>Journal de la langue françoise, par M. Domergue (1er janvier 1791- 24 mars 1792), Précis des opérations de l'Assemblée nationale, par M. Sabarot, Décisions révisées du "Journal de la langue françoise " depuis le 1er septembre 1784, précédées d'une théorie neuve de la grammaire générale, périodique, Paris, Knapen fils (l'auteur), 1791-1792, 5 vol., in-12.</i>
DOREZ	<i>Avis au sexe sur les cancers du sein, ou l'Art de les guérir par un caustique nouveau, adouci et inventé, Paris, l'auteur, 1790, in-8, 84 p.</i>
DOUBLET, Michel-Louis	<i>Projet de l'organisation d'une nouvelle administration, ou Régie générale des impôts nationaux, Paris, l'auteur, 1790, in-8, 83 p.</i>
DROBECQ, Jean- Louis	<i>La Clé de la langue latine, ou Moyen très-simple par lequel les personnes des deux sexes et de tous les âges (particulièrement les dames) peuvent apprendre le latin, Rome et Paris, l'auteur, 1779, in-8, 31 p.</i> <i>Précis de prononciation anglaise, pour les voyelles simples A. E. I. O. U. Y, en prose et en vers, à l'usage des dames, Paris, l'auteur, 1786, in-8, 16 p.</i> <i>Les Éléments de la langue latine, ramenés par l'analyse à leur simplicité primitive, Paris, l'auteur, 1790, in-8, 16 p.</i>
*DU COUDRAY, Alexandre-Jacques, Chevalier	<i>Nouveaux essais historiques sur Paris, pour servir de suite et de supplément à M. de Saint-Foix, Paris, l'auteur et Belin, 1781-1786, 6 tomes en 3 vol., in-12.</i> <i>Correspondance dramatique, ... par M. le Chevalier du Coudray, Paris, l'auteur, 1778.</i> <i>Le Comte et la Comtesse du Nord, Anecdote russe, mise au jour par M. le Chevalier du Coudray, Paris, l'auteur et Belin, 1782.</i>

	<i>Nouveaux essais historiques sur Paris, par M. le Chevalier du Coudray, Paris, l'auteur et Belin, 1782.</i>
DU VILLARD DE DURAND, Emmanuel-Étienne	<i>Recherches sur les rentes, les emprunts et les remboursements, d'où résultent : 1- des formes d'emprunts moins onéreuses à l'emprunteur et plus avantageuses aux créanciers, 2- des conversions de rempoursemens, Paris : l'auteur, 1787, in-4, vi-128 p.</i>
DUBOIS	<i>Les Douze mois de l'année, contredanses françoises présentées à la reine, par M. Dubois, gravées par J. Dezauche, Paris, l'auteur, 1774, in-8, 52 p.</i>
DUBUISSON	<i>L'Art du distillateur et marchand de liqueurs considérées comme aliments médicamenteux, Paris, l'auteur, 1779, 2 vol., in-8.</i> <i>*Mémoire sur les acides natifs du verjus, de l'orange et du citron, Paris, l'auteur, 1783.</i>
DUCHESNE, Henri-Gabriel	<i>La France ecclésiastique, Paris, l'auteur, comprend année 1779 (5e éd.), 1780 (6e éd.), 1781 (7e éd.), 1782 (8e éd.), 1784 (9e éd.), 1788 (13e éd.), in-12.</i>
DUCHOSAL, Marie-Émile-Guillaume	<i>Mon songe, satire imitée du grec de Lucien, suivie des Sensations d'un homme de lettres, Monomotapa et Paris, l'auteur, 1783, in-8, 46 p.</i>
DUDERÉ DE LA BORDE, Pierre	<i>Ode sur la mort de Mme la Mise de Monconseil, Paris, l'auteur, 1787, in-8, 24 p.</i>
*DUFRESNOY, Adélaïde-Gillette Billet	<i>Courier lyrique et amusant, seconde année, Paris, l'auteur, 1785-1789, 5 vol., in-8.</i>
DUHAMEL	<i>État de la magistrature en France, Paris, l'auteur, 1788-1789, 2 vol., in-8.</i>
DUPAIN DE MONTESSON, Louis-Charles	<i>Abrégé du toisé des ouvrages rustiques, Paris, l'auteur, 1787, in-8, viii-95 p.</i>
DUPAIN-TRIEL, Jean-Louis	<i>Lettre à M. le Marquis sur le plan des études mathématiques convenables à la jeune noblesse militaire, 3e éd., Paris, l'auteur, 1779, in-8, 48 p.</i> <i>Atlas de généralité de Berri, considéré sous les différents rapports de sa division en sept élections, Paris, l'auteur, 1781, in-fol.</i> <i>*Plan topographique de la Ville de Toulouse & de la Banlieue, levé géographiquement sur les lieux par le sieur Dupain-Triel fils, Ingénieur-Géographe du Roi, et dédié à M. le Comte de Périgord, Commandant de la Province, Paris, l'auteur, 1780.</i>
*DUPUIS, Charles	<i>Traité d'architecture, comprenant les cinq ordres des anciens établis dans une juste proportion entr'eux. On y a joint les pilastres d'attique de chaque ordre; des tables de proportion pour déterminer les hauteurs des soubassemens, statues, balustrades et pilastres d'attique, relativement à la progression des cinq ordres d'architecture depuis dix pieds, Paris, l'auteur, 1782.</i>
*DUSUEL	<i>La Pogonotomie ou l'art d'apprendre à se raser soi-même; par M. Dusuel, fabricant de cuirs de rasoirs, Paris, l'auteur, 1789.</i>

*DUVAL	<i>Méthode agréable & utile pour apprendre facilement à chanter juste, avec goût & précision; avec une Table Alphabétique de tous les mots usités dans la Musique; dédiée à S. A. S. Mde la Duchesse de Bourbon, Paris, l'auteur, 1775.</i>
DUVERNEUIL	<i>Tarif pour la contribution foncière, suivi du tableau de la répartition des 300 millions de contribution foncière et mobilière entre les 83 départements du royaume, Paris, l'auteur, 1791, in-12, 71 p.</i>
*ETIENNE	<i>Mémoire sur la découverte d'un ciment impénétrable à l'eau, Paris, l'auteur, 1782.</i>
FABRE	<i>Les Fastes de la noblesse de France, ou Collection des diplômes, chartes, rouleaux, contrats et autres titres et documents (Prospectus), Paris, l'auteur, 1782, in-4, 14 p.</i>
FARDEAU, Louis-Gabriel	<i>Collection de mémoires, en conformité desquels les affaires dont ils traitent ont été jugées, Amsterdam et Paris, l'auteur, 1778, in-12, 186 p.</i> <i>Le Mariage à la mode, comédie en 1 acte et en vers, 5e éd., Paris, l'auteur, 1778, in-8, 31 p.</i> <i>Le Service récompensé, comédie en 1 acte, mêlé d'ariettes, Paris, l'auteur, 1778, in-8, 32 p.</i>
*FAULEAU	<i>Éléments de la langue françoise, Paris, l'auteur et Nyon, 1781.</i>
FER DE LA NOUERRE, Nicolas	<i>De la Possibilité de faciliter l'établissement général de la navigation intérieure du royaume, de supprimer les corvées, et d'introduire dans les travaux publics l'économie que l'on désire, (Le faux titre porte : " La Science des canaux navigables ou théorie générale de leur construction "), Paris, l'auteur, 1786, 2 vol., in-8.</i> <i>Réflexions sur le projet de l'Yvette, pour servir de supplément aux détails de ce projet insérés dans un livre intitulé " De la Possibilité de supprimer les corvées ", Paris, l'auteur, 1786, in-8, vi-136 p.</i> <i>Mémoire sur la navigation du royaume, Paris, l'auteur, 1787, in-4, 11 p.</i>
*FIEUX DE MOUHY CHEVALIER DE, Charles	<i>Les Dangers des spectacles, ou les Mémoires de M. le Duc de Champigny, dédiées à Mgr le Prince de Monbarey, Ministre de l'État et de la Guerre, &c. &c. &c. par M. le Chavalier de Mouhy, ancien Officier de Cavalerie, Paris, l'auteur et Jorry, 1780, 4 vol., in-12.</i> <i>Abbrégé de l'Histoire du Théâtre françois, depuis son origine jusqu'au premier Juin 1780; précédé du Dictionnaire de toutes les Pièces de Théâtres journées et imprimées; du Dictionnaire des Auteurs Dramatiques, et du Dictionnaire des Acteurs et Actrices; dédié au Roi par M. le Chevalier de mouhy, ancien Officier de Cavalerie, Pensionnaire du Roi, de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Dijon, nouvelle édition, Paris, l'auteur et Jorry, 1780, 4 vol., in-8.</i>
FLÉCHEUX	<i>Planétaire, ou Planisphère nouveau, inventé par M. Flecheux, Paris, l'auteur, 1778, in-8, 44 p.</i> <i>Planétaire, ou Planisphère nouveau, inventé par M. Flecheux, Paris, l'auteur, 1780, 2e éd. in-4, 52 p.</i> <i>Loxocosme, ou Démonstrateur du mouvement annuel, tropique et diurne de la terre autour du soleil avec des réflexions sur le système de Copernic, Paris, l'auteur, 1784, in-4, 35 p.</i>
FLEURY	<i>Tarif nouveau des bois quarrés; tarif pour la vente des bois et autre tarif de la mesure des cercles, Paris, l'auteur, 1785, in-8, iv-78 p.</i>

	<i>*Tarifs nouveaux et universels ou l'on trouve à l'infini les comptes faits, pour le pariage des sociétés, tel nombre d'associés qu'ils soient, et telle somme que ce soit à partager, et pour toutes les autres parties de partage; à tant la chose combien une; ainsi qu'un autre pour le marc la livre, ou tous les comptes sont faits depuis 10 livres jusqu'à 100000 livres, et à l'infini par l'explication, Paris, l'auteur, CH, 1787-06-30.</i>
FONTAINE DE ST-FRÉVILLE, Louis	<i>L'Énéide de Virgile, traduite en vers français, avec des notes critiques, par M. Fontaine de St. Fréville, Paris, l'auteur et Nyon le jeune, 1784, in-12.</i> <i>Essai ou projet d'éducation nationale pour les hommes, Paris, l'auteur, 1791, in-8, 86 p.</i>
FORMALAGUÈS, Pierre	<i>Nouvelle méthode de calculer l'intérêt et l'escompte des lettres de change et tarif pour l'intérêt des assignats, Paris, l'auteur, 1790, in-8, xxviii-60 p.</i>
*FORTELLE, De La	<i>Fastes militaires, ou Annales des Chevaliers des Ordres royaux & militaires de France, au service ou retirés, & des gouverneurs, lieutenans de roi & majors des provinces & des places du royaume; par M. de la Fortelle, Lieutenant de Roi de S. Pierre-le-Moutier, Paris, l'auteur et Lambert, 1778-1779, 2 vol., in-12.</i>
FOUJOLS	<i>Avis au peuple sur les hernies ou descentes, Paris, l'auteur, 1781, in-12, 171 p.</i>
FOURNIER DE TONY	<i>Les Nymphes de Dycyme, ou Révolutions de l'empire virginal, Paris, l'auteur, 1790, in-8, xxii-226 p.</i>
FOURNIER-DESGRANGES	<i>Précis des essais d'expérience, présenté au gouvernement et à l'Académie des sciences sur la démonstration du cardage, de la filature, la fabrique, la construction des machines nécessaires pour chaque art, avec des observations sur la marche que doivent prendre les jeunes gens qui se destinent au commerce, Paris, l'auteur, 1783, in-8, ii-135 p.</i>
*FRESNEAU, Pierre	<i>Petit abrégé chronologique des Rois de France, orné de leurs médaillons, supplément à la première partie; nouvelle édition de l'A.B.C. ou du Jeu des lettres, de l'Académie des enfans, et du Recueil de leurs études, par Pierre Fresneau, leur Instituteur; pour leur servir de secondes lectures intéressantes, instructives et agréables, Paris, l'auteur et veuve Hérissant, 1784, in-8, 80 p.</i>
FRÉVILLE, Anne-François-Johachim	<i>Lycée des Émiles, ou Plan d'éducation nationale, propre à former les jeunes gens au talent de la parole, à l'étude de l'histoire, au goût des langues étrangères, et surtout à la pratique des mœurs, Paris, l'auteur, 1790, in-12, 47 p.</i>
*FRIEDEL, Adrien-Chrétien	<i>Théâtre (nouveau) allemand, ou Recueil des Pièces qui ont paru avec succès sur le Théâtres des Capitales de l'Allemagne; par M. Friedel, professeur en survivance des Pages de la grande Écurie du Roi, Paris, l'auteur, 1782-1785, 11 vol., in-8.</i>
*GACHET	<i>Manuel des gouteux et des rhumatismes, ou l'Art de se traiter soi-même de la goutte, du rhumatisme, et de leur complication, avec la manière de s'en préserver, de s'en guérir, et d'en éviter la récidive, auteur de l'Elixir anti-gouteux, Paris, l'auteur, 1785, in-8.</i> <i>Manuel des gouteux et des rhumatismes, ou l'art de se traiter soi-même, 2^e éd., Paris, l'auteur, 1786, in-12.</i> <i>Tableau historique des Événemens présens, relatifs à leur influence sur la santé, aux maux qui sen sont ou qui peuvent en être la suite, et aux moyens propres à les combattre; par M. Gachet, docteur en médecine, membre de l'académie des Arcades de Rome, du musée de Paris, et auteur du Manuel des Gouteux et des Rhumatistes et par M. Maison, docteur en médecine, Paris, l'auteur, 1790, in-16, viii-116 p.</i>

GAIGNE, Alexandre- Toussain de	<i>Encyclopédie poétique, ou Recueil complet de chef-d'œuvres de poésie depuis Marot, Malherbe, jusqu'à nos jours, présentés dans l'ordre alphabétique</i> , Paris, l'auteur, 1778-1781, 18 vol., in-8, pl.
GAIL, Abbé Jean-Batiste	<i>Extraits de Lucien et de Xénophon, avec des notes par M. l'abbé Gail</i> , Paris, l'auteur, Brocas, 1786, 4 parties en 1 vol., in-12. <i>Extraits de Lucien et de Xénophon, traduits par M. l'abbé Gail</i> , Paris, l'auteur, Brocas, 1786, in-12, xvi-308 p. <i>*Dialogues des morts de Lucien, traduits en françois avec des remarques élémentaires à l'usage des Collèges de l'Université, par M. Gail, Docteur agrégé de l'Université de Paris</i> , Paris, l'auteur et Baudouin, 1780, in-12, xii-106 p.
GARDANNE-DUPORT, Charles	<i>Méthode sûre de guérir les maladies vénériennes par le traitement mixte</i> , Paris, l'auteur, 1787, in-8, xii-184 p.
GARNIER, Charles-Georges-Thomas	<i>De la Destruction du régime féodal, ou Commentaires sur les nouvelles lois relatives aux droits ci-devant féodaux et censuels, à leur rachat et liquidation</i> , Paris, l'auteur, 1791, in-8, vi-183 p. <i>Traité du rachat des rentes foncières, d'après les nouvelles lois, ouvrage servant de suite et de supplément au livre du même auteur intitulé " De la Destruction du régime féodal "</i> , Paris, l'auteur, 1791, in-8.
GAULTIER ABBÉ, Louis-Édouard-Camille	<i>Leçons de grammaire destinés [" sic "] à apprendre les principes par le moyen d'un jeu, dédiées à Monseigneur le Dauphin</i> , Paris, l'auteur, 1787, in-8, xvi-176 p. <i>*Leçons d'histoire faisant partie du cours élémentaire</i> , Paris, l'auteur, CH, 1788-12-20.
*GAULTIER DE CLAUBRY, Charles-Daniel	<i>Nouvel avis aux mères qui veulent nourrir</i> , Paris, l'auteur et Lottin le jeune, 1783, in-8, 273 p.
GAUTIER D'AGOTY, Jacques-Fabien	<i>Anatomie générale des viscères et de la névrologie, angéologie et ostéologie du corps humain</i> , Paris, l'auteur, 1754, in-fol. <i>Collection des plantes usuelles, curieuses et étrangères, selon les systèmes de MM. Tournefort et Linnaeus, tirés du Jardin du roi et imprimées en Couleur</i> , Paris, l'auteur, 1767, in-fol. <i>Plantes purgatives d'usage, tirées du Jardin du roi et de celui de MM. les apothicaires de Paris auxquelles on joint, à la dissection de leur fleur et de leur fruit, le " Species plantarum Linnei " pour connoître les variétés de leur genre, les synonymes et le lieu de leur naissance</i> , Paris, l'auteur, 1776, in-4.
GAYOT, Louis	<i>Pratique des négocians, financiers, banquiers, agens-de-change et gens d'affaires</i> , Paris, l'auteur, 1779, in-8, 465 p.
GENDARME, P.-M.	<i>La Prochaine assemblée des États-généraux et la régénération future de la France, ouvrage en vers, par un membre du Tiers-État</i> , Paris, l'auteur, 1789, in-8, 8 p.
*GEOFFROY	<i>Mémoires sur les bandages propres à retenir les hernies, dans lesquels on examine les défauts qui les empêchent de remplir leur objet, avec explication & gravures</i> , Paris, l'auteur et Panckoucke, 1778, in-4.

*GIBELIN, Jacques	<i>Expériences & observations sur différentes espèces d'air, traduites de l'anglois du Docteur Priestley, membre de la Société Royale de Londres, par M. Gibelin, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres, Paris, l'auteur et Nyon l'aîné, 1777-1780, 5 vol., in-12.</i>
*GIN, Pierre-Louis-Claude	<i>L'Odyssée, traduction nouvelle, par M. Gin, avec des notes géographiques, historiques et littérales, Paris, l'auteur, Nyon l'aîné et Servièrre, 1783, 3 vol., in-12.</i>
GIRAUD, Pierre	<i>Commodités portatives, ou Moyens de supprimer les fosses d'aisance et leurs inconvénients, Paris, l'auteur, 1786, in-8, iv-69 p.</i>
GODERNAUX, De	<i>Abrégé des pièces justificatives de plusieurs épreuves faites en France, en Angleterre, à Liège, en Pologne, des poudres de M. de Godernaux, Paris, l'auteur, 1790, in-8, xvi-73 p.</i> <i>Sur l'efficacité des poudres dépuratives du sang, Paris, l'auteur, in-12, (s.d.), 26 p.</i>
CORNEAU CHEVALIER, Philippe-Joseph	<i>Tableau des usances et jours d'échéances admis dans les principales villes de commerce, Paris, l'auteur, 1784, in-4, 64 p.</i> <i>Tableau des usances et jours d'échéances admis dans les principales villes de commerce, Paris, l'auteur, 1785, in-4, 64 p.</i>
GORSA, Antoine-Joseph (pseud. Critès)	<i>Le Courrier de Paris dans les provinces et des provinces à Paris, pour servir de suite au « Courrier de Versailles à Paris », Paris, l'auteur, 1789-1790, 10 vol., in-8.</i> <i>* L'Ane promeneur ou Critès promené par son âne, chef-d'oeuvre pour servir d'apologie au goût, Paris, l'auteur et la veuve Duchesne, 1786.</i>
GOUBELLY, Claude-André	<i>Connoissances nécessaires sur la grossesse, sur les maladies laiteuses et sur la cessation, des règles, Paris, l'auteur, 1785, 2 vol., in-12.</i>
GOUBERT	<i>Description et usage des baromètres, thermomètres, et autres instruments météorologiques, Paris, l'auteur, 1781, in-8, 52 p.</i> <i>*Tablau de comparaison de tous les thermomètres qui ont paru jusqu'à présent, pour servir de suite à l'Ouvrage intitulé Description et usages des Baromètres, thermomètres et autres instrumens météorologiques, Paris, l'auteur, CH, 1781-11-03.</i>
GOUGES, dite OLYMPE DE, Marie	<i>Œuvres de Mme de Gouges, Paris, l'auteur et Cailleau, 1788, 3 vol., in-8.</i> <i>Zamore et Mirza, ou l'Heureux naufrage, drame indien en 3 actes et en prose, par Mme de Gouges, Paris, l'auteur, 1788, in-8.</i> <i>L'Homme généreux, drame en 5 actes et en prose, Paris, l'auteur, 1786, in-8, xii-140 p.</i>
GOULET, Nicolas	<i>Inconvénients des fosses d'aisances, possibilité de les supprimer, Yverdon, Paris, l'auteur, 1785, in-8, 61 p.</i>
*GOURNAY	<i>Almanach général des marchands, négocians et armateurs de la France, de l'Europe et des autres parties du monde, Paris, l'auteur, 1785.</i> <i>Almanach du commerce, Paris, l'auteur, 1788, in-8, xviii-769 p.</i> <i>Tableau général du commerce, des marchands, négocians, armateurs etc. de la France, de l'Europe et des autres parties du monde (connu ci devant sous le nom d'Almanach général du commerce, etc.) Dédié au Roi, années 1789, 1790, Paris, l'auteur, 1789, in-8, xxiv-917 p.</i>

GRAINCOURT, Alfred	<i>Les Hommes illustres de la marine françoise, leurs actions mémorables et leurs portraits</i> , Paris, l'auteur, 1780, in-4, 399 p.
GRASSET DE SAINT-SAUVEUR, Jacques	<i>Tableaux cosmographiques de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique</i> , Paris, l'auteur, 1787, in-4. * <i>Tableaux de la fable, ou nouvelle Histoire poétique des dieux, demi-dieux, et héros de la fable, représentée par figures, accompagnée d'explications; par MM. J. Grasset de Saint-Sauveur et Silvain M***, dédiés à Mad. la Comtesse de Genlis</i> , Paris, l'auteur et Pavard, 1785-1787, 9 vol., in-12.
GRENET, Abbé	<i>Abrégé de géographie ancienne et moderne pour servir à " l'Atlas portatif " du même auteur</i> , Paris, l'auteur, 1781, 2 parties en 1 vol., in-12. <i>Géographie ancienne et moderne, historique, physique, civile et politique des quatre parties du monde, précédée de deux petits traités sur la sphère pour servir à son " Atlas portatif "</i> , Paris, l'auteur, 1788, 2 vol., in-12. * <i>Atlas portatif à l'usage des Collèges, pour servir à l'intelligence des Auteurs classiques ; adopté par les Professeurs de la Faculté des Arts, et dédié à l'Université de Paris; par M. L'Abbé Grenet, Professeur au Collège de Lisieux, Partie première, contenant la Mappemonde, les Cartes générales de l'Europe et de l'Asie, et la carte de la France</i> , Paris, l'auteur, 1779. * <i>Atlas portatif à l'usage des collèges, pour servir à l'intelligence des Auteurs classiques, dédié à L'université de Paris, par M. l'Abbé Grenet, professeur au collège de Lisieux</i> , Paris, l'auteur, 1782.
GRIFFET DE LABAUME, Antoine-Gilbert	<i>Le Censeur universel anglois, par M. de Labaume et une société de gens de lettres</i> , Paris, l'auteur et Lagrange, 1786-1787.
GRIMOARD COMPTE DE, Philippe-Henri	<i>Histoire des quatre dernières campagnes du maréchal de Turenne , en 1672, 1673, 1674 et 1675, par le chevalier de Beaurain. La partie historique est rédigée par M. le comte de Griomard</i> , Paris, l'auteur, 1782, 2 vol., in-fol.
GRIMOD DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Baltazar-Laurent	<i>Lorgnette philosophique trouvée par un R. P. capucin sous les arcades du Palais-royal et présenté au public par un célibataire</i> , Londres, Paris, l'auteur, 1785, 2 vol., in-12. <i>Lorgnette philosophique trouvée par un R. P. capucin sous les arcades du Palais-royal et présenté au public par un célibataire</i> , Londres et Paris, l'auteur, 1785, 2 tomes en 1 vol., in-12. * <i>Réflexions philosophiques sur le plaisir; par un Célibataire</i> , Paris, l'auteur et veuve Duchesne, 1783.
*GROSIER, Abbé Jean-Batiste Gabriel Alexandre	<i>Journal de littérature, des sciences & des arts</i> , Paris, Bureau du Journal, 1779-1783.
GROUBER DE GROUBENTAL DE LINIÈRE, Marc-Ferdinand	<i>Moyens comparatifs de libération des dettes nationales de l'Angleterre et de la France contenus dans un " Essai sur les ressources actuelles pour rétablir les finances de la Grande-Bretagne, par M. George Crauford, " ouvrage traduit de l'anglais, et dans un Mémoire sur l'emprunt et la libération, par M. Grouber de Groubentall</i> , Paris, l'auteur, 1788, in-8, 190 p. <i>Théorie générale de l'administration politique en France</i> , Paris, l'auteur, 1788, 2 vol., in-8.

	<p><i>Discours sur l'autorité paternelle et le devoir filial considérés d'après nature, la civilisation et le pacte social</i>, Paris, l'auteur, 1791, in-8, 51 p.</p> <p><i>*Finance (la) Politique, réduite en Principe & en Pratique; par M. Grouber de Groubentall, Écuyer, Avocat au Parlement de Paris: nouvelle édition, considérablement augmentées</i>, Paris, l'auteur et Grangé, 1775.</p>
*GUÉRIN	<p><i>Dissertation sur les maladies de l'urètre, avec des réflexions sur la méthode qu'ont employé jusqu'à présent quelques Praticiens; par M. Guérin, ancien Chirurgien Major de Marine, Maître en chirurgie à Rouen, et membre du College de S. Côme de cette même ville</i>, Paris, l'auteur, Durand et Didot, 1780, in-12.</p> <p><i>Traité sur les gonorrhées, par M. Guérin, ancien Chirurgien-Major de Marine, Maître en chirurgie à Rouen, et membre du Collège de S. Côme de cette ville</i>, Paris, l'auteur, 1780.</p>
*GUILLAUME	<p><i>Almanach Dansant, ou Position & Attitude de l'Allemande; avec un discours préliminaire sur l'origine & l'utilité de la Danse, dédié au Beau-Sexe, par M. Guillaume, Maître de Danse: où se trouve un Recueil de Contredanses & Menuets, nouveaux, par M. la Hante, aussi Maître de Danse</i>, Paris, l'auteur, 1769.</p>
*GUILLEMIN	<p><i>Chorégraphie, ou l'Art de décrire la danse, dédiée à Mlle. de Crillon ; par M. Guillemain, maître de danse</i>, Paris, l'auteur, CH, 1784-03-27.</p>
GUILLOT ABBÉ, J.-J.	<p><i>Alcindor pénitent, ou le Triomphe de la grâce dans l'homme pécheur qui veut rentrer dans le chemin de la vertu, poème en six chants</i>, Paris, l'auteur, 1786, in-8, 52 p.</p>
GUINEMENT DE KERALIO DAME, Louise-Félicité	<p><i>Histoire d'Élisabeth, reine d'Angleterre</i>, Paris, l'auteur, et Lagrange, 1786-1788, 5 vol., in-8, portrait.</p> <p><i>Collection des meilleurs ouvrages françois, composés par des femmes; Dédiée aux femmes françoises</i>, Paris, l'auteur et Lagrange, 1786-1789.</p> <p><i>Histoire du grand duché sous le gouvernement des Médicis, traduite de l'italien de M. Riguccio Galluzzi (par Lefèvre de Villebrune et Mlle de Keralio)</i>, Paris, rue et hôtel Serpente, 1782-1784, 9 vol., in-12.</p>
GUYOT, Edme-Gilles	<p><i>Guide des lettres</i>, Paris, l'auteur, 1763-1770, 2 vol., in-4.</p> <p><i>Dictionnaire géographique et universel des postes et du commerce</i>, Paris, l'auteur, 1782, 2 vol., in-8.</p> <p><i>Guide des lettres pour l'année 1781 [1783,1784,1785,1786]</i>, Paris, l'auteur, 1786, in-16, viii-46 p.</p> <p><i>Essai sur la construction des ballons aérostatiques et sur la manière de les diriger</i>, Paris, l'auteur, 1784, in-8, 36 p.</p>
*HANIN	<p><i>Rapport du marc de France avec les différents poids en usage dans les villes du royaume</i>, Paris, l'auteur, 1789.</p>
HAUCHECORNE, Abbé	<p><i>Abrégé latin de philosophie, avec une introduction et des notes françoises (Portrait de René Descarte)</i>, Paris, l'auteur, 1784, 2 vol, in-12.</p> <p><i>Logique françoise pour préparer les jeunes gens à la rhétorique</i>, Paris, l'auteur, 1784, in-12, 158 p.</p>

HÉBERT	<i>Almanach pittoresque, historique et alphabétique des riches monuments que renferme la ville de Paris, pour l'année 1779 [-1780] par M. Hébert, et servant de suite à " l'Almanach des beaux-arts ", Paris, chez l'auteur, 1779-1780. 2 vol., in-12.</i>
HENNIQUE DE CHEVILLY	<i>Dictionnaire historique, critique, politique et moral des bénéfices, contenant tous les établissements ecclésiastiques, tant séculiers, qu'hospitaliers militaires en France, où l'on trouvera les titres de tous les bénéfices, les noms des patrons et des collateurs, avec une note historique sur chacun d'eux et sur les personnages célèbres ou intéressants qui y reposent, par M.H.D.C, Paris, l'auteur, 1778, in-8.</i>
HESSELN, Robert de	<i>Nouvelle topographie ou description détaillée de la France divisée par carrés uniformes avec le rapport des mesures locales à la toise du Châtelet de Paris, Paris, l'auteur, 1780, in-fol.</i>
HILLIARD D'AUBERTEUIL, Michel-René	<p><i>Essais historiques et politiques sur les Anglo-américains, par M. Hilliard d'Auberteuil, Bruxelles, Paris, l'auteur, 1781-1782, 2 vol., in-8°.</i></p> <p><i>Des Mœurs, de la puissance, du courage et des loix, considérés relativement à l'éducation d'un prince, Bruxelles et Paris, l'auteur, 1784, in-8, 284 p.</i></p> <p><i>Histoire de l'administration de Lord North, et de la guerre de l'Amérique septentrionale jusqu'à la paix, suivie du Tableau historique des finances d'Angleterre, depuis Guillaume III jusqu'en 1784, Londres et Paris, l'auteur, 1784, 3 parties en 1 vol., in-8.</i></p> <p><i>Nouveau compte rendu ou tableau historique des finances d'Angleterre, depuis le règne de Guillaume III, jusqu'en 1784, Londres et Paris, l'auteur, 1784, in-8, 80 p.</i></p> <p><i>*Histoire de la révolution des sept provinces-unies des pays-bas, Paris, l'auteur, CH, 1783-03-15.</i></p>
HONORÉ, André	<p><i>Le Bon père, comédie en 1 acte, en prose, mêlée de chants, Paris, l'auteur, 1785, in-8, viii-54 p.</i></p> <p><i>L'Anniversaire de la liberté française, hymne en dix-huit couplets, Paris, l'auteur, 1790, in-8, 11 p.</i></p>
HUGOU DE BASSVILLE, Nicolas-Jean	<p><i>Mémoires historiques, critiques et politiques de la Révolution de France, avec toutes les opérations de l'Assemblée Nationale, Paris, l'auteur, 1790, 4 vol., in-8.</i></p> <p><i>Mémoires historiques, critiques et politiques de la Révolution de France, avec toutes les opérations de l'Assemblée Nationale, Paris, l'auteur, 1790, 2 vol., in-4.</i></p> <p><i>Réflexions d'un instituteur sur un roman intitulé « Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation », Philadelphie et Paris, l'auteur, 1782, in-8, ii-24 p.</i></p>
*HURTAUT, Pierre-Thomas-Nicolas	<p><i>Manuale Rhetorices, ad usum artis dicendi candidatorum. exemplis tum latinis, tum gallicis... Paris, l'auteur, 1782.</i></p> <p><i>Dictionnaire des mots homonymes de la langue françoise, Paris, l'auteur et Langlois, 1775.</i></p>
IHARCE	<i>Erreurs populaires sur la médecine, ouvrage composé pour l'instruction de ceux qui ne professent pas cette science, Paris, l'auteur, 1783, in-8, xxiv-465 p.</i>
IMBERT DE LA PLATIÈRE, Sulpice	<i>Galerie universelle des hommes qui se sont illustrés dans les sciences et dans les lettres, depuis Léon X jusqu'à nos jours, par une société de gens de lettres, Paris, l'auteur, 1784-1785, in-8.</i>

	<p><i>Galerie universelle des hommes, des femmes et des enfants célèbres depuis la commencement du monde jusqu'à nos jours ornée de leurs portraits par le Comte Sulpice d' Imbert de la Platière, Paris, l'auteur, 1787-1789, 7 vol., in-4.</i></p> <p><i>Galerie universelle des hommes qui se sont illustrés dans l'empire des lettres, depuis le siècle de Léon X jusqu'à nos jours, des grands ministres et hommes d'État les plus distingués, Paris, l'auteur, 1787-1788, 74 tomes, in-4.</i></p>
*JACOB	<i>Méthode de Musique sur un nouveau Plan par M. Jacob, de l'Académie Royale de Musique, 1 vol. in-8 br., Paris, l'auteur, 1769, in-8.</i>
JACQUET, Bernard	<i>Histoire abrégée de l'antimoine et parfaitement de sa préparation et des cures surprenantes qu'il opère, Paris, l'auteur, 1784, in-12, 201 p.</i>
JAILLOT, Jean-Baptiste-Michel	<p><i>Recherches critiques, historiques, et topographiques sur la ville de Paris, depuis ses commencements connus jusqu'à présent, Paris, l'auteur, 1775, in-8.</i></p> <p><i>* Nouveau Plan de la Ville de Paris & de ses Fauxbourgs, par le sieur Jaillot, géographe ordinaire du Roi, de l'Académie des Sciences Belles Lettres d'Angers, Paris, l'auteur, 1778.</i></p>
JOLIVET	<i>Vinification par le raisin. Première partie - Vinification ou fabrication de boissons vineuses et économiques, avec divers végétaux, pour la classe indigente du peuple, seconde partie, Paris, l'auteur, 1790, 2 parties en 1 vol., in-8.</i>
JOUBERT, Abbé Pierre	<i>Éloges historiques et moraux de saint Denis, de sainte Geneviève et de saint Louis, patrons de la France. Ces éloges sont suivis d'une explication des Lamentations de Jérémie et du Cantique des cantiques, Paris, l'auteur, 1786, in-12, xii-552 p.</i>
JOUIN DE SAUSEUIL, Chevalier Jean-Nicolas	<p><i>Anatomie de la langue françoise, ou Examen philosophique et par M. le chevalier de Sauseuil, et aujourd'hui traduit en françois par lui-même, Paris, l'auteur, 1783.</i></p> <p><i>Le Censeur universel anglois, ou Revue générale, critique et impartiale de toutes les productions angloises sur les sciences, la littérature, les beaux-arts, les manufactures, ouvrage périodique, par M. le chevalier de Sauseuil et une société de gens de lettres, Paris, l'auteur, 1785, in-4, 228 p.</i></p> <p><i>*Transactions philosophiques de la société royale de Londres, depuis son établissement jusqu'à ce jour et traduites en francais par M. le Chevalier Jouin de Sauseuil et une société de savans et de gens de lettres, proposées par souscription, Paris, l'auteur, CH 1784-10-16 [œuvre jamais exécutée]</i></p>
*JOURNAULT	<i>Almanach des bâtimens, Paris, l'auteur, 1774-1792.</i>
JULIEN, Mademoiselle	<i>Histoire des dieux, ou Histoire poétique, Paris, l'auteur, 1785, 2 vol., in-12.</i>
*JUNKER, Georges-Adam	<i>Théâtre allemand, ou Recueil des meilleures pièces dramatiques tant anciennes que modernes, par MM. Junker et Liebault, nouvelle édition, Paris, l'auteur, Durand neveu et Couturier, 1785, 4 vol., in-12.</i>
LA CHAPELLE, Abbé Jean-Baptiste	<i>Traité de la construction théorique et pratique du scaphandre ou du tableau de l'homme, Paris, Debure père et l'auteur, 1775, in-8, xlviii-328 p.</i>
LA FONT DE FRESSINET, P.-P.	<i>Idées sur la cause et le traitement des maladies vénériennes, Madrid et Paris, l'auteur, in-12, 84 p.</i>

	<i>Réflexions sur les maladies de l'urèthre, ou Précis d'observations pratiques sur une méthode particulière de traiter ces maladie</i> , Bruxelles et Paris, l'auteur, 1785, in-8, 29 p.
LA HARPE DE, Jean-François	<i>Philoctète, tragédie en 3 actes et en vers, traduite du grec de Sophocle</i> , (Paris, les Comédiens français, 16 juin 1783), Nouvelle édition, Paris, l'auteur, 1790, in-8, 48 p.
LA ROCHE, De	<i>Architecture hydraulique. Canal des deux mers</i> , Paris, l'auteur, 1783, in-4, 8 p.
LACASSAGNE, Abbé Joseph	<i>Traité général des éléments du chant</i> , Paris, l'auteur, 1766, viii-192 p.
*LAFECTEUR	<i>Nouvelles observations sur les effets du Rob anti-syphilitique</i> , Paris, l'auteur, 1781.
LAFORST	<i>L'Art de soigner les pieds, contenant un traité sur les cor, verrues, durillons, oignons, engelures, les accidens des ongles et leur difformité</i> , Paris, l'auteur, 1781, in-12, 139 p. <i>L'Art de soigner les pieds, contenant un traité sur les cors, verrues, oignons, engelures, les accidens des ongles et leur difformité</i> , Paris, l'auteur, 1782. in-12, xvi-186 p.
LAFORGUE, Louis	<i>Effets des nerfs et du fluide nerveux</i> , Paris, l'auteur, 1788, in-8, 32 p.
LAISSE MME DE	<i>Nouveau genre de proverbes dramatiques, mêlés de chants, pour servir de suite au 1er volume, T. II</i> , Amsterdam et Paris, l'auteur, 1778, in-8, viii-276 p.
LAMOURETTE, Abbé Antoine- Adrien	<i>Pensées sur la philosophie de l'incrédulité, ou Réflexions sur l'esprit et le dessein des philosophes irréligieux de ce siècle</i> , Paris, l'auteur, 1786, in-8, xii-288 p.
LANDREAU DE MAINE-AU-PICQ	<i>Législation philosophique, politique et morale, digression sur le célibat des prêtres et des militaires, dans l'intérêt de la politique, des mœurs et de la religion. Suite de la Législation philosophique, politique et morale, Tome III</i> , Genève, Paris, l'auteur, 1787, 3 vols. in-8.
LANNON DE	<i>Recueil de notices sur l'eau minérale antiputride découverte par de Lannoy</i> , Paris, l'auteur, et A. Reboul, 1790-1810.
LANNON DE, P.T.	<i>Plan d'une nouvelle administration des biens en saisie réelle et en direction, présenté à l'Assemblée nationale</i> , Paris, l'auteur, 1790, in-8, 24 p.
LAUGIER, Esprit- Michel	<i>Nouvelle découverte pour l'humanité, ou Essai sur la maladie de Cythère, dans lequel on trouve un précis des différentes méthodes qui ont été connues jusqu'à présent pour le traitement de la maladie dont il s'agit, avec un choix raisonné de tous les moyens qui ont été mis en usage afin d'en détruire la cause et les effets</i> , Paris, l'auteur, 1783, in-8, 120 p. <i>Trophées de gloire, ou Lauriers remportés par les guerriers de Cypris dans la milice de Cythère (le faux titre porte : " Présens des courtisanes, ou Galanteries de Cythère ")</i> , Paris, l'auteur, 1785, in-8, 102 p. <i>Le Vrai patriotisme, ou Services rendus à la patrie, avec les pièces authentiques qui le prouvent</i> , Paris, l'auteur, 1791, in-8, 31 p. * <i>L'Art de faire cesser la peste ou les épidémies les plus terribles, dans tel temps et dans tel lieu que ce soit, ainsi qu'il a été prouvé par celle de 1769 à Marseille, etc. par M. Laugier, docteur en médecine de l'Université de Montpellier, membre et professeur du collège de Marseille; Ire partie</i> , Paris, l'auteur et Morin, 1784, in-8, 99 p.

	<i>*Tyrannie que les hommes ont exercée contre les femmes</i> , Paris, l'auteur, 1788, in-8, 92 p.
*LAVALLÉE, Joseph	<i>Discours d'un philosophe à la Nation française, la veille de l'ouverture des États-généraux ou Le ralliement des trois ordres</i> , Paris, l'auteur, 1789.
LE BEL, Jean- Louis	<i>L'Art d'apprendre sans maître et d'enseigner en même temps le latin d'après nature et le françois d'après le latin, première partie</i> , Paris, l'auteur, 1780, in-12, 112 p.
*LE BLOND DE SAINT-MARTIN, Nicolas-François	<i>Traduction nouvelle des Oeuvres de virgile, avec des notes et des discours préliminaires</i> , Paris, l'auteur et Lesclapart, 1782-1783, 3 vol., in-12.
LE BRIGANT, Jacques	<i>Détachemens de langue primitive : celle des Parisiens avant l'invasion des Germains, la venue de César et le ravage des Gaules, autres détachemens de la langue primitive : celle des François, la même que la langue des Gaulois, leurs ancêtres; découverte importante pour tous instituteurs</i> , Paris, l'auteur, 1787, 2 parties en 1 vol, in-8. <i>Détachemens de la langue primitive, réflexions offertes sur l'abréviation des études et des établissemens à cette fin</i> , Paris, l'auteur, 1788, in-8, 16 p.
LE CAMUS DE MÉSIIÈRES (MÉZIÈRES), Nicolas	<i>Le Génie de l'architecture, ou l'Analogie de cet art avec nos sensations</i> , Paris, l'auteur, 1780, in-8, vii-276 p. <i>Le Guide de ceux qui veulent bâtir</i> , Paris, l'auteur, 1781, 2 vol., in-8. <i>Traité de la force des bois</i> , Paris, l'auteur, 1782, in-8, 372 p. <i>Description des eaux de Chantilly et du Hameau</i> , Paris, l'auteur, 1783, in-8, 128 p. <i>Le Guide de ceux qui veulent bâtir</i> , Paris, l'auteur, 1786, 2 vol., in-8.
*LE FUEL DE MÉRICOURT	<i>Histoire universelle des Théâtres de toutes les Nations, depuis Thespis jusqu'à nos jours ; par une Société de Gens de Lettres, dédiée à Monsieur, frère du Roi</i> , Paris, les auteurs, 1779-1781, 13 vol., in-8.
LE GENTIL, André-Antoine- Pierre	<i>Dissertation sur le café et sur les moyens propres à prévenir les effets qui résultent de sa préparation communément vicieuse et en rendre la boisson plus agréable et plus salubre</i> , Paris, l'auteur, 1787, in-8, vi-183 p.
*LE PILEUR D'APLIGNY	<i>Traité sur la musique, et sur les moyens d'en perfectionner l'expression</i> , Paris, l'auteur, 1779.
*LE PRÉVOST D'EXMÈS, François	<i>Trésor de littérature étrangère</i> , Paris, l'auteur et Duchesne, 1784, 2 vol., in-12. <i>Etrennes du Parnasse, choix de poésie</i> , Paris, l'auteur, 1781-1785.
LE ROBERGER DE VAUSENVILLE, Guillaume	<i>Supplément à l'ouvrage intitulé : " Essai physico-géométrique "</i> , Paris, l'auteur et d'Houry, 1778-1779, in-8, 15 p.
LE ROUGE	<i>Avis très important aux personnes attaquées de hernies ou descentes</i> , Paris, l'auteur, 1784, in-12, 36 p.

LE ROUGE, Georges-Louis	<p><i>Atlas nouveau portatif à l'usage des militaires, collèges et du voyageur. T. 1er contenant 91 cartes. Introduction à la géographie, T. 2e, contenant le détail de l'Allemagne, réduit sur les cartes de Homan et Mayer, Paris, l'auteur, 1756-59, 2 vol., in-4.</i></p> <p><i>Le Parfait aide de camp, où l'on traite de ce que doit sçavoir tout jeune militaire avec des notes sur différents ouvrages de campagne et sur les plans des principaux camps de guerre de 1740 et 1756, ensemble la description d'un instrument nouveau pour lever promptement toutes sortes de plans, Paris, l'auteur, 1760, in-8.</i></p>
*LE ROUX, C.-J.	<p><i>Journal d'éducation où sera contenu le Mentor de la Jeune Noblesse, Ouvrage périodique divisé en deux parties, l'une pour les Instituteurs & les Élèves adolescents, fort avancés dans les études, et l'autre à l'usage des Enfants qui les commencent. Les deux Parties paroîtront ensemble tous les mois, & pourront aussi servir à l'éducation des Personnes du sexe: dédié à S. A. S. Mgr le Duc de Chartres, & agréé par ce Prince pour l'éducation de Messieurs les Ducs de Valois & Montpensier, ses fils, par une société de Gens de Lettres. Paris, l'auteur et Durand, 1768-1778, 9 vol., in-16.</i></p> <p><i>Voeux pour la Reine, & Hommage à une auguste princesse qu'on dit voyager en France sous un nom emprunté; par M. Le Roux, Auteur du journal d'éducation, Maître-ès-Arts & de pension de l'Université, au Collège Royal de Boncourt, Paris, l'auteur, CH, 1778-12-05.</i></p>
LE ROY, Pierre	<p><i>Étrennes chronométriques, ou Calendrier pour l'année 1758 contenant ce qu'on sait de plus intéressant sur le temps, ses divisions, ses mesures, leurs usages, Paris, l'auteur, 1758.</i></p> <p><i>Précis des recherches faites en France depuis 1730 pour la détermination des longitudes en mer pour la mesure officielle du tems, Paris, l'auteur, 1773, in-4, 52 p.</i></p> <p><i>Suite du Précis sur les montres marines de France, avec un supplément au Mémoire sur la meilleure manière de mesurer le tems en mer, Paris, l'auteur, 1774, in-4, 98p.</i></p>
LE TOURNEUR, Pierre-Prime- Félicien	<p><i>Shakespeare traduit de l'anglois, Paris, l'auteur, veuve Duchesne, 1776-1782, 20 vol. in-8.</i></p> <p><i>Vue de l'évidence de la religion chrétienne considérée en elle-même traduit de l'anglois par M. Le Tourneur, Paris, l'auteur, 1769 (sic pour 1779), in-8, viii-160 p.</i></p> <p><i>Éloge de M. le maréchal du Muy, qui a remporté le prix, au jugement de l'Académie de Marseille, le 25 août 1778, Bruxelles, Paris, l'auteur, 1778, in-8, 59 p.</i></p> <p><i>Histoire d'Angleterre, représentée par figures accompagnées d'un précis historique, gravées par F.-A. David, d'après les dessins des plus célèbres artistes (Texte, par Le Tourneur et l'abbé Guyot), Paris, l'auteur, 1784, 2 tomes en 1 vol, in-4.</i></p>
LÉCUYER, François-Joseph	<p><i>Principes de l'art du chant, suivant les règles de la langue et de prosodie françoise, Paris, l'auteur, 1769, in-8, 24 p.</i></p>
*LEFÈVRE DE LA MAILLARDIÈRE, Charles-François	<p><i>Le Produit & le droit des communes, & les intérêts de l'agriculture, arts, commerce, marine, finances & militaire, à concilier pour le salut des individus & propriétés, l'amélioration des domanes & autres parties..., Paris, l'auteur, 1782.</i></p>
LEFÈVRE (LEFEBVRE), J.B.	<p><i>Traité des principes de l'art de la coëffure des femmes, Paris, l'auteur, 1778, in-12, 172 p.</i></p> <p><i>Traité des principes de l'art de la coëffure des femmes, 2e éd., Paris, l'auteur, 1783, 2 parties en 1 vol., in-12.</i></p>

LEGALL	<i>Almanach ou calendrier véritable, sur le modèle de l'ancien calendrier des Romains</i> , Paris, l'auteur, 1779, 2 vol., in-8.
LEGIER	<i>La Liberté, ou les Avantages de la nouvelle constitution française</i> , Paris : l'auteur, 1789, in-8, 63 p.
LEGRAND D'AUSSY, Pierre- Jean-Baptiste	<i>Fabliaux ou conte du XIIe et du XIIIe siècle, traduits ou extraits avec notes historiques. Contes dévots, fables et romans anciens pour servir de suite aux Fabliaux</i> , Paris, E. Onfroy (l'auteur), 1779-1781, 4 vol., in-8. <i>Histoire de la vie privée des Français depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours</i> , Paris, impr. Pierres (l'auteur), 1782, 3 vol.
LEMOINE D'ESSOIES, Edme-Marie- Joseph	<i>Principes de géographie, suivis d'un traité du globe avec des traits d'histoire naturelle et politique. l'Histoire abrégée de la révolution de l'Amérique septentrionale</i> , Paris, l'auteur, 1784, in-12, xxiv-546 p. <i>Traité élémentaire de mathématiques</i> , Paris : l'auteur, 1789, in-8, x-604 p. et pl. * <i>Traité du Globe, rédigé d'une manière nouvelle, à la portée des enfans, et à l'usage des élèves de l'Institution de la jeune Noblesse; par M. Le Moine, Instituteur</i> , Paris, l'auteur et Belin, 1780.
LENOIR, V.-P.	<i>Éloge funèbre de M. Pilastre de Rozier, prononcé le 13 juillet, au Musée de Monsieur</i> , Londres et Paris, l'auteur, 1785, in-8, 40 p.
*LEPRINCE, Nicolas-Thomas	<i>Petite bibliothèque des théâtres, contenant un recueil des meilleures pièces du théâtre français tragique, comique, lyrique et bouffon, depuis l'origine des spectacles en France jusqu'à nos jours</i> , Paris, au Bureau, 1783-1789, 75 vol., in-24.
LESOING ABBÉ	<i>Instructions paroissiales sur les vérités de religion</i> , Paris, l'auteur, 1789, 2 parties en 1 vol, in-12.
LESUIRE, Robert- Martin	<i>Le Philosophe parvenu, ou Lettres et pièces originales, contenant les aventures d'Eugène Sans-Pair, par l'auteur de " L'Aventurier français "</i> , Londres, Paris, l'auteur, 1787-1788, 6 vol., in-12. * <i>Dernière suite de l'Aventurier français contenant les mémoires de Ninette Merviglia, fille de Grégoire Merveil, écrits par elle-même, et traduits de l'italien par son frère Cataudin</i> , Londres et Paris, l'auteur, Quillau l'ainé et la veuve Duchesne, 1788. * <i>Seconde Suite de l'Aventurier français</i> , nouvelle édition, Paris, l'auteur, 1788, 4 vol., in-12.
*LIEBAULT	<i>Théâtre allemand, ou Recueil des meilleures pièces dramatiques tant anciennes que modernes, par MM. Junker et Liebanlt</i> , nouvelle édition, Paris, l'auteur (Junker), Durand, Neveu et Couturier, 1785, 4 vol., in-12.
*LIGER, Abbé René	<i>Supplément aux droits des curés et des paroisses, par l'auteur du Triomphe de la religion</i> , in-8, Paris, l'auteur, 1786.
LINGUET, Simon- Nicolas-Henri	<i>Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle, ouvrage périodique</i> , Londres et Paris, l'auteur, 1777-1792, 19 vol., in-8.
LOCHE	<i>Précis sur le nouveau traitement des maladies des yeux</i> , Londres, Paris, l'auteur, 1783, in-8, 63 p. <i>Précis sur le nouveau traitement des maladies des yeux. Nouvelle édition, suivie des nouvelles observations de l'auteur sur les mêmes maladies et des certificats des cures opérées par son eau ophtalmique</i> , Londres, Paris, l'auteur, 1785, in-8, 118 p.

LORTHE, Gabriel-Antoine de	<p><i>Mélange d'Opuscles-mathématiques, ou Nouvelle vue sur la proportion du Costé d'un quarré parfait, avec sa diagonale</i>, Paris, l'auteur, 1782.</p> <p><i>Ai-je tort? ai-je raison? Raisons pour et contre</i>. Paris, l'auteur, 1783, 164 p.</p> <p><i>Mélange d'opuscles mathématiques</i>, Paris, l'auteur, 1785.</p> <p><i>Éloge de J.-J. Rousseau, mis au concours de 1790</i>, Paris, l'auteur, 1790, in-8, 94 p.</p> <p><i>Moyens de rectifier la gamme de la musique et de faire chanter juste</i>, Paris, l'auteur, 1791, in-8, 16 p.</p>
LOUIS	<p><i>Calculs présentans l'intérêt des fonds produisans depuis demi jusqu'à quinze pour cent, par an, par mois et par jour</i>, Paris, l'auteur, 1785, in-8, iv-92 p.</p>
LOUVET DE COUVRAY, Jean-Baptiste	<p><i>Une année de la vie du chevalier de Faublas</i>, Londres et Paris, l'auteur, 1787, 5 tomes en 2 vol., in-12.</p> <p><i>Une année de la vie du chevalier de Faublas</i>, Londres et Paris, l'auteur, 1790, 5 vol., in-12.</p>
*LUBERSAC DE LIVRON, Charles-François, Abbé de	<p><i>Discours sur les Monuments public de tous les Ages & de tous les Peuples connus, suivis d'une Description de Projet de Monument à la gloire du Roi régnant Louis XVI de la France, par M. l'Abbé de Lubersac</i>, Paris, l'auteur, 1775.</p>
LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François	<p><i>Les Œuvres de Jean Racine enrichies de commentaires, de notes., par Luneau de Boisjermain</i>, Paris, Cellot (l'auteur), 1768-1769, 7 vol., in-8.</p> <p><i>Cours d'histoire universelle, petits éléments</i>, Paris, Panckoucke (l'auteur), 1765-1768, 2 vol., in-8.</p> <p><i>Élite de poésies fugitives</i>, Londres (Paris), s.n. (l'auteur), 1769-1770, 5 vol., in-12.</p> <p><i>Les vrais principes de la lecture, de l'orthographe et de la prononciation françoises de feu M. Viard, revus et augmentés par M. Luneau de Boisjermain</i>, Paris, Delalain (l'auteur), 1773.</p> <p><i>Les vrais principes de la lecture, de l'orthographe et de la prononciation françoises de feu M. Viard, revus et augmentés par M. Luneau de Boisjermain</i>, Paris, l'auteur, 1778.</p> <p><i>Almanach musical pour les années 1781, 1782 et 1783</i>, Paris, au Bureau de l'abonnement littéraire (l'auteur), 1781-1783.</p> <p><i>Cours de langue italienne, à l'aide duquel on peut apprendre cette langue chez soi, sans maître et en deux ou trois mois de lecture</i>, Paris, l'auteur, 1783-1784, 3 vol., in-8.</p> <p><i>Cours de langue angloise, à l'aide duquel on peut apprendre cette langue chez soi, sans maître</i>, Paris, l'auteur, 1784, 3 vol., in-4.</p> <p><i>Les vrais Principes de la Lecture, de l'Orthographe, & de la Prononciation Française, de feu M. Viard, revus et augmentés par M. Luneau de Boisjermain</i>, Paris, l'auteur, 1784.</p> <p><i>Cours de langue latine, à l'aide duquel on peut apprendre cette langue chez soi, sans maître et en deux ou trois mois de lecture</i>, Paris, l'auteur, 1787-1789, 3 vol., in-8.</p> <p><i>Cours de bibliographie, ou Nouvelles productions des sciences, de la littérature et des arts</i>, Paris, l'auteur, 1788.</p>

*MACLOT, Jean-Charles	<i>Mappemonde géographique & historique, donnant des premières connoissances de géographie de l'Histoire des Voyages, &c. Ouvrage rédigé pour l'éducation ; par M. Maclot , Associé de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, Paris, l'auteur et Geffier et Ruault, 1778, 2 vol., in-12.</i>
MAILLIER	<i>L'Architecture, poème en trois chants, Paris, l'auteur, 1780, in-8, xxiv-160 p.</i>
*MALISSET	<i>La Parfaite intelligence du commerce, où se trouvent les connoissances et les renseignements les plus utiles à diverses classes de citoyens et particulièrement aux armateurs, négocians, navigateurs, commissionnaires, agens, courtiers de commerce, fabriquans, artisans, commis, gens d'affaires, etc. le tout distribué de manière à faciliter les recherches des Lecteur, Paris, l'auteur et Lamy, 1785, 2 vol., in-8.</i>
MALLET, Robert-Xavier	<i>Dissertation sur la manière de cultiver des plantes choisies, dans les chassis physiques du sieur Mallet, avec description de ces chassis, Paris, l'auteur, 1778, in-4, 35 p. et planche.</i> <i>Culture de l'asperge de Gravelines et des petits pois, Berlin, Paris, l'auteur, 1779, in-12, 35 p.</i> <i>Précis élémentaire d'agriculture, Paris : l'auteur, 1780, in-12, 244 p.</i>
MANOURY	<i>Le Jeu de dames à la polonoise, ou Traité historique de ce jeu, sa marche, ses règles, leur explication et plusieurs observations relatives, avec un grand nombre de positions curieuses, le tout suivi d'un fragment de poème didactique sur ce jeu. composé par un amateur, Paris, l'auteur, 1787, in-12, 272 p.</i>
MANTAUFFEL Ernest Bon de	<i>Auguste et Théodore, ou les Deux pages, comédie en 2 actes, en prose et mêlée de chant, par MM. Dezède et B.D.M. [Bon de Montauffel], (Paris, Comédiens français ordinaires du Roi, 6 mars, 1789), Paris, l'auteur, 1789, in-8, 124 p.</i>
MARCHAND, Jean-Henri	<i>Encyclopédie perruquière, seconde partie, dans laquelle on explique la manière de se prendre soi-même la mesure d'une perruque avec un compas inventé par Beaumont, Paris, l'auteur, 1761, in-12, 18 p. 7 pl.</i>
*MARÉCHAL, Sylvain	<i>Les Actions des grands hommes de toutes les nations, dessinées par les meilleurs maîtres et gravées par Moithey, accompagnées d'une notice biographique, Paris, l'auteur et Cailleau, 1786-1788, 2 vol., in-4.</i> <i>Almanach de Cabinet, intitulé: Almanach des honnêtes gens, pour l'année 1788, Paris, l'auteur, 1787,</i> <i>Histoire de la Grèce représentée par figures, avec un précis historique, Paris, l'auteur et Cailleau, 1789.</i>
MARIE, Charles-Louis-Jean	<i>Compendium anatomiae universae ad usum examinandorum, Paris, l'auteur, 1787.</i>
MARIÉE	<i>Traité des archives, dans lequel on enseigne le moyen de faire revivre les anciennes écritures, et la manière de procéder le plus simplement au pouillé général, pour y donner ensuite un ordre simple lequel s'applique aussi aux bibliothèques, Paris, l'auteur, 1779, in-8, 112 p.</i>
*MARS	<i>Gazette des Tribunaux, Paris, l'auteur (et le Jay), 1775-1778.</i>
MARTINET, François-Nicolas	<i>Prospectus d'un pont de fer d'une seule arche, proposé, depuis vingt toises jusqu'à cent d'ouverture, pour être jeté sur une grande rivière, présenté au Roi le 5 mai 1783, Paris, l'auteur, 1783.</i>

	<i>Histoire des oiseaux peints dans tous leurs aspects apparens et sensibles</i> , Paris, l'auteur, 1787.
*MARTINI	<i>Exposition au sallon (sic) du Louvre en 1787</i> , Paris, l'auteur, 1787.
MASSAC DE, Raymond	<p><i>Traité des immatriculés, ou Instructions générales sur les formalités qu'il faut observer pour recevoir les rentes et les pensions royales</i>, Paris, l'auteur, 1779, in-8, 88 p.</p> <p><i>Manuel des rentes, ou Tableau général de la distribution actuelle des rentes de l'hôtel de ville de Paris, et autres</i>, Paris, l'auteur, 1783, in-8, xii-288 p.</p> <p><i>Recueil d'instructions économiques</i>, 2e éd. / <i>Œuvres de Messire Pierre-Louis-Raymond de Massac, décédé en 1770, recueillies et publiées par M. de Massac, son frère</i>, Paris, frère de l'auteur, 1779, in-8, vi-220 p., pl.</p>
MAUDUIT, Antoine-René	<i>Leçons de géométrie théorique et pratique, nouvelle édition</i> , Paris, l'auteur, 1790, in-16, xv-542 p.
MAUGARD, Antoine	<p><i>Lettre à M. Chérin, généalogiques des ordres du Roi, etc. sur son Abrégé chronologique d'édits, etc. concernant la noblesse (un prospectus est joint à l'ouvrage)</i>, Paris, l'auteur, 1788, in-8, 261 p.</p> <p><i>Code de la noblesse, ou Recueil de loix et de monumens pour servir de preuves au Traité politique et historique de la noblesse françoise</i>, Paris, l'auteur, 1789, in-8, xvi-739 p.</p> <p><i>Correspondance d'un homme d'État avec un publiciste sur la question de savoir si le Roi peut affranchir les serfs des seigneurs à charge d'indemnité, présentée au Roi par M. Maugard</i>, Paris, l'auteur, 1789, in-8, 48 p.</p> <p><i>Observations d'une lettre de M. Cherin</i>, Paris, l'auteur, 1789.</p> <p><i>Avis très-important [relatif à l'invention faite par Antoine Maugard d'un papier de sûreté pour l'expédition des actes dont il importe d'empêcher la falsification et l'altération]</i>, Paris, imp. de l'auteur, 1791, in-4, 15 p.</p>
MAUPIN	<p><i>Suite et conséquence de " Mon apologie " ou de mon essai sur les obligations réciproques des talents, de la société et de ses membres, avec une lettres sur la plantation ou le rétablissement de la vigne en Angleterre (On a joint une " Lettre à MM. les propriétaires désignés aux pages 7 et 8 de cet écrit ")</i>, Paris, l'auteur, 1785, in-8, 15 p.</p> <p><i>Suite et grand succès de mon expérience à Belleville contenant mes adieux aux pays de vignoble, et en conséquence la réduction du prix de mes ouvrages sur la vigne, les vins et les terres</i>, Paris, l'auteur, 1785, in-8, 14 p.</p> <p><i>*Etrennes, ou nouvelles conquêtes de Bacchus</i>, Paris, l'auteur, 1788.</p> <p><i>*Préservatif ou ma vingt-unième découverte en faveur des récoltes</i>, Paris, l'auteur, 1789.</p> <p><i>Projet patriotique sur la vigne, les vins rouges, les vins blancs et les cidres</i>, Paris, l'auteur, 1787, in-8, 23 p.</p> <p><i>Manuel des vigneronns de toutes les pays</i>, Paris, l'auteur, 1789, in-8, viii-63 p.</p>
*MAYEUR DE SAINT-PAUL, François-Marie	<i>Etrennes du Parnasse, choix de poésie</i> , Paris, le rédacteur, 1786.

M.E.B.D.	<i>Choix des meilleures pièces du théâtre italien moderne, traduites en françois, avec des dissertations et des notes, par M.E.B.D.,... [Dissertation historique et critique sur le théâtre ancien et moderne, traduite de l'abbé Chiari. La Docte intrigante, ou la Femme accorte et de bons sens, comédie en 3 actes, imités de " la Donna digarbo ", de C. Goldoni], Paris, l'auteur, 1783, in-8, lxxx-132 p.</i>
MENOUX	<i>Vénus blessée par Diomède, poème en quatre chants, Paris, l'auteur, 1787, in-8, 88 p.</i>
MENTELLE, Edme	<i>Géographie comparée, ou Analyse de la géographie ancienne et moderne des peuples de tous les pays et de tous les âges; accompagnée de tableaux analytiques et d'un grand nombre de cartes, Paris, l'auteur, 1778-1784, 8 tomes en 7 vol., in-8, Atlas in-4.</i> <i>Atlas nouveau, par Mentelle, Paris, l'auteur, 1779, in-fol.</i> <i>Cosmographie élémentaire, divisée en parties astronomique et géographique. Ouvrage dans lequel on a tâché de mettre les vérités les plus intéressantes de la physique céleste à la portée de ceux même qui n'ont aucune notion de mathématiques, Paris, l'auteur, 1781, in-8, xxiv-432 p.</i> <i>Choix de lectures géographiques et historiques, présentées dans l'ordre qui a paru le plus propre à faciliter l'étude de la géographie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, précédé d'un abrégé de géographie, avec des cartes, Paris, l'auteur, 1783, 6 vol., in-8.</i> <i>Éléments de géographie, contenant : 1- les principales divisions des quatre parties du monde; 2- une description en abrégée de la France, à l'usage des commerçans, avec des cartes, Paris, l'auteur, 1783, in-8, iv-174 p.</i> <i>Cosmographie élémentaire, divisée en parties astronomique et géographique. Ouvrage dans lequel on a tâché de mettre les vérités les plus intéressantes de la physique céleste à la portée de ceux même qui n'ont aucune notion de mathématique, Paris, l'auteur, 1785, in-4, xx-399 p.</i>
MENURET DE CHAMBAUD, Jean-Jacques	<i>Essai sur les moyens de former de bons médecins, sur les obligations réciproques des médecins et de la société; partie d'un projet d'éducation nationale relative à cette profession, Paris, l'auteur, 1791, in-8, xvi-150 p.</i>
MÉRARD DE SAINT-JUSTE, Simon-Pierre	<i>Les Hautes-Pyrénées en miniature, ou Épître rimée en forme d'extrait du beau voyage à Barège et dans les Hautes-Pyrénées de J. Dusaulx, Paris, l'auteur, 1790, in-16, 35 p.</i>
MICHAULT DE LANNOY, François-Joseph	<i>The Elements of the French language, Paris, l'auteur, 1787, in-12, ii-156 p.</i> <i>Les Éléments de la langue française, 2e éd., Paris, l'auteur, 1788, in-12, vi-207 p.</i> <i>*Grammaire anglaise et anglaise, professeur de langue anglaise et italienne, Paris, l'auteur, CH, 1788-02-12.</i>
MICHEL	<i>Plan méthodique des premiers principes de lecture françoise, en deux tableaux élémentaires, Paris, l'auteur, 1779, in-12, 78 p.</i>
*MIGIEU, Marquis de	<i>Recueil des sceaux du moyen âge, dits sceaux gothiques, Paris, l'auteur et Boudet, 1779.</i>
*MITTIE	<i>Plan d'administration pour les charités publiques, Paris, l'auteur, 1789.</i>
MOITHEY, Maurille-Antoine	<i>Recherches historiques sur la ville d'Angers, avec le plan, assujetti à ses accroissements, embellissements et projets, Paris, l'auteur, 1776, in-4, 44 p.</i>

	<p><i>*Plan historique de la ville de Paris, assujetti à ses accroissemens, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Louis XV, Paris, l'auteur, CH, 1778-01-24.</i></p> <p><i>Dictionnaire hydrographique de la France, ou Nomenclature des fleuves, rivières, ruisseaux et canaux, suivie d'une division hydrographique de ce royaume et d'une description de ses ports, Paris, l'auteur, 1787, in-8, viii-224 p., cartes.</i></p> <p><i>Histoire nationale, ou Annales de l'Empire français, depuis Clovis jusqu'à nos jours (comprend : T1, incomplet), Paris, l'auteur, 1791, in-12.</i></p> <p><i>Histoire nationale, ou Annales de l'Empire français, depuis Clovis jusqu'à nos jours, Paris, l'auteur, 1791-1792, 5 vol., in-12, gr.</i></p>
MOITHEY, Pierre-Joseph	<i>Le Défenseur de la Liberté, ou l'Histoire de la révolution de mil sept cent quatre-vingt neuf, Paris, l'auteur, 1790, 2 vol., in-8, pl., portrait.</i>
MONROY, Jean-François	<i>Traité d'architecture pratique, Paris, l'auteur et Prault, 1785, in-8, viii-367 p.</i>
MOREAU, Jacob-Nicolas	<i>Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie, pour servir à l'intelligence de toutes les révolutions que ses différens États ont éprouvées, Paris, l'auteur, 1784, in-12, 23 p.</i>
*MOREAU DE SAINT MÉRY	<i>Loix et constitutions des colonies francaises de l'Amérique sous le vent, par M. Moteau de S. Méry, Paris, l'auteur, 1786.</i>
MOURET, Madame	<i>Annales de l'éducation du sexe, ou Journal des demoiselles, Paris, l'auteur, 1790, 3 parties en 1 vol., in-8.</i>
*MUGNOZZI, Abbé	<i>Elemens de la langue italienne, suivis de deux traités en italien, l'un sur le style épistolaire, l'autre sur la poésie, dédiés à Mad. la Marquise de Rongé, par M. l'Abbé Mugnozzi, Romain, Professeur public de langue italienne, Paris, l'auteur et Cailleau, 1783.</i>
NADAUX	<i>Fabrique royale. Description et analyse des crayons de composition, de couleurs et de teintes, inventés et composés pour les artistes des Académies royales de peinture, sculpture et architecture, et amateurs, Paris, l'auteur, 1780, in-12, 35 p.</i>
*NENOT	<i>Ce qui plaît, Almanach chantant, orné de coëffures et de musique, pour 1786, Paris, l'auteur, 1785.</i>
NEUFFORGE, Jean-François de	<p><i>Recueil élémentaire d'architecture, Paris, l'auteur, 1757-68, 8 tom. en 6 vol., in-fol, pl.</i></p> <p><i>Supplément au Recueil élémentaire d'architecture, approuvé le 5 septembre 1757 par Mrs de l'Académies royale d'architecture, Paris, l'auteur, 1772-1780, 2 vol., in-fol.</i></p>
*NICOLE	<i>Eclaircissements détaillés sur un Spécifique anti-vénérien, dans lequel il n'entre point de Mercure, par M. Nicole, Chirurgien ordinaire du Roi, Paris, l'auteur et Panckoucke, 1765.</i>
*NOEL	<i>La plus courte des Méthodes pour apprendre à lire, ou les Elemens des syllabes francaises, réduis à leur plus grande simplicité, par M. Noel, ci-devant Instituteur, Écrivain-Juré, et l'un des Professeurs du Lycée de Lyon, 4e éd., Paris, l'auteur, 1784.</i>

OUVRIER DELILE, Jean- Claude	<p><i>Calcul des décimales appliqué aux différentes opérations du commerce, de banque et de finance</i>, Paris, libraires associés (l'auteur), 1775.</p> <p><i>L'Arithmétique méthodique et démontrée, appliquée au commerce, à la banque et à la finance, avec un traité complet des changes étrangers</i>, 3^e éd., Paris, libraires associés (l'auteur), 1779.</p> <p><i>L'Arithmétique méthodique et démontrée, appliquée au commerce, à la banque et à la finance, avec un traité complet des changes étrangers</i>, 4^e éd., Paris, l'auteur, 1787, in-8, xvi-464 p.</p>
*PALLET, Félix	<i>Nouvelle histoire du Berry, contenant son origine, ses antiquités les plus reculées, sa division en ses différentes parties, ses descriptions géographiques, avec les histoires héraldiques, des maisons et familles nobles les plus connues dans le Berry</i> , Paris, Monory et l'auteur, 1783-1785, 5 vol., in-8.
PALMER, G.	<i>Lettre sur les moyens de produire la nuit une lumière pareille à celle du jour</i> , Paris, l'auteur, 1785, in-8, 10 p.
PALOMBA	<i>Observations de M. Palomba, sur l'extrait que les auteurs du " Journal de Paris " ont fait du discours lu dans la séance publique de l'Académie françoise [par M. de Marmontel] et principalement sur le sentiment de l'auteur touchant le langage de la Cour ainsi que de l'autorité de l'usage sur la langue</i> , Paris, l'auteur, in-8, iv-27 p.
PANSERON	<p><i>Mémoire sur les moyens de construire des planchers en bois avec plus de solidité et d'économie que l'on fait jusqu'à présent</i>, Paris, l'auteur, 1786, in-4, 8 p.</p> <p>* <i>Éléments d'architecture, ou Vignole, divisés en trois volumes</i>, Paris, l'auteur et Desnos, 1772.</p> <p>* <i>Supplément pour le premier cahier des profils d'architecture</i>, Paris, l'auteur, CH, 1787-10-20.</p>
*PARIGOT , Mademoiselle	<i>Le Comte de Waltham ou l'Amitié trahie, drame en trois actes et en prose</i> , Paris, l'auteur, 1784.
PARISAU, Pierre- Germain	<i>Discours prononcé le jour de la bénédiction des drapeaux du district Saint-Martin</i> , Paris, l'auteur, 1789, in-8, 12 p.
*PARMENTIER, Antoine Augustin	<i>Recherches sur les végétaux nourrissans qui dans tous les temps de disette peuvent remplacer les alimens ordinaires</i> , par M. Parmentier, Paris, l'auteur, 1781.
*PASQUIER, J.J.	<i>La Dévotion (la) au Sacré Coeur de Jésus, établie en France par le Clergé assemblé en 1765, Estampe dédiée & présentée à la Reine, le 6 juin 1767, par J. J. Pasquier; avec l'explication imprimée de tous les sujets qui composent ladit Estampe</i> , Paris, l'auteur, CH, 1767-06-13.
*PELLEGRINI, Alphonse	<i>Nouvelle Méthode abrégée pour apprendre facilement et en peu de temps la langue italienne; dédiée à M. le Prince de Broglie, Mestre-de-Camp Commandant du régiment de Bourbonnois par Alphonse Pellegrini, Professeur en langue italienne, et en cosmographie</i> , Paris, l'auteur, CH, 1784-07-24.
*PELLETIER	<i>Les premier & second Livres de la Traduction en vers de Télémaque, ouvrage dédié au Roi, viennent d'être mis au jour. Les autres Livres paroîtront de suite, & dans leur ordre</i> , Paris, Veuve Duchesne et l'auteur, CH, 1778-05-30.
*PELLETIER, H.F.	<i>Almanach de l'Arquebuse, pour l'année 1789</i> , Paris, l'auteur et Veuve Hérisant, 1788.

*PERNY DE VILLENEUVE, Jean	<i>Le Guide astronomique</i> , Paris, l'auteur, 1789.
*PERRIN	<i>Bibliothèque universelle des dames</i> , Paris, l'auteur, 1785-1793.
*PETIT-RADEL, Philippe	<i>Essai sur le lait considéré médicalement sous ses différens aspects</i> , par M. Petit Radel, docteur en médecine, Paris, l'auteur et Boudet, 1786.
*PIIS, Augustin de	<i>Chansons nouvelles de M. de Piis, Ecuyer, secrétaire-interprète de Mgr. Comte d'Artois, dédiées à Mgr. Comte d'Artois</i> , Paris, l'auteur, 1785. <i>L'Harmonie imitative de la langue française. Poème en quatre chants; par M. de Piis, Ecuyer, secrétaire-interprète de Mgr. Comte d'Artois, dédiées à Mgr. Comte d'Artois</i> , Paris, l'auteur, 1785.
PITEL- PRÉFONTAINE	<i>Éducation des enfans, contenant la grammaire française, la géographie, la chronologie, l'histoire, la grammaire, première partie</i> , Paris, l'auteur, 1785, in-16.
PITHOU DE LOINVILLE (POINVILLE), Jean-Joseph	<i>Vie de Jean Jacob, vieillard du Mont-Jura, âgé de 120 ans</i> , Paris, l'auteur, 1789, in-8, 8 p. <i>Justice. Dieu. Oui, justice, lumière et liberté ont fait miracles</i> , Paris, l'auteur, 1790, in-8, 15 p. <i>Les Vainqueurs</i> , Paris, l'auteur, 1790, in-8, 15 p. <i>Le Plaisir prolongé, le retour du Salon chez soi et celui de l'abeille dans sa ruche</i> , Paris, l'auteur, 1791, in-8, 48 p.
PITROU, Robert	<i>Recueil de différens projets d'architecture de charpente et autres concernant la construction des ponts par feu M. Pitrou, rédigés et mis en ordre par le Sr Tardif, gendre de l'auteur</i> , Paris, Veuve de l'auteur, 1756, in-fol.
POLLET	<i>Éléments d'orthographe, ou Méthode pour apprendre cette science parfaitement, en très-peu de tems</i> , Paris, l'auteur, 1787, in-8, xvi-239 p. * <i>Almanach grammatical</i> , Paris, l'auteur, 1788.
PONCELIN DE LA ROCHE- TILHAC, Jean- Charles	<i>Tableau du commerce et des possessions des Européens [" sic "] en Asie et en Afrique, par l'auteur de l'État des cours de l'Europe</i> , Paris, l'auteur, 1783, in-12. <i>Almanach américain, ou État physique, politique, ecclésiastique et militaire de l'Amérique</i> , Paris, l'auteur, 1784, in-12, 512 p. <i>Chef-d'œuvres de l'antiquité sur les beaux-arts, gravés en taille-douche par Bernard Picart, et publiées par M. Poncelin de la Roche-Tilhac</i> , Paris, l'auteur, 1784, 2 vol., in-fol. <i>Almanach américain, asiatique et africain, ou État physique, politique, ecclésiastique et militaire des colonies d'Europe en Asie, en Afrique et en Amérique</i> , Paris, l'auteur, 1787, in-12, 432 p. <i>Campagnes de Louis XV, ou Tableau des expéditions militaires des Français sous le dernier règne. Partie historique</i> , Paris, l'auteur, 1788, 2 vol., in-fol, pl.

	<p><i>*Conférence sur les Édits & Déclarations concernant les faillites, ou Code des Banqueroutiers, avec le Recueil des Ordonnances, Déclarations et Arrêts de Réglemens sur les Banqueroutes, précédé de l'histoire des Banqueroutiers, et de l'Ordonnance du Commerce, enrichie d'un Commentaire propre à instruire les Banquiers, Négocians, Gens d'affaires, et tout commerçant, par M. Poncelin, avocat au Parlement, Paris, l'auteur et Lamy, 1781.</i></p> <p><i>*Histoire de Paris, et Description de ses plus beaux Monumens, dessinés et gravés en taille-douce, par F. N. Martinet, Ingénieur et Graveur du Cabinet du Roi, Ouvrage dédié au Roi, par M. Poncelin, Avocat au Parlement, Paris, les auteurs, 1779-1781, 3 vol., in-4.</i></p> <p><i>*Etat des cours de l'Europe, ou tableau des gouvernemens, républiques et principales souverainetés de cette partie du monde, etc., par M. Poncelin de la Roche Tilhac, Conseiller du roi à la table de marbre, Paris, l'auteur et Lamy, 1782.</i></p> <p><i>*Etat des cours de l'Europe et des provinces de France, pour l'année 1785, publié pour la première fois en 1783, par M. Poncelin de la Roche Tilhac, Ecuyer, conseiller du Roi à la table de marbre, Paris, l'auteur et Lamy, 1785.</i></p>
POUGET, Jean-Henri-Prospér	<i>Traité des pierres précieuses et de la manière de les employer en parure, par Pouget fils, Paris, l'auteur, 1762, in-4, 90 p.</i>
*POUTEAU (Jean Colombier)	<i>Oeuvres pothumes de M. Pouteau, Docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, Paris, beau-frère de l'auteur, 1783, 3 vol., in-8.</i>
*PRÉVOST DE SAINT-LUCIEN, Roch-Henri	<i>Moyens d'extirper l'usure, ou Projet d'établissement d'une caisse de prêt public, par un Avocat au Parlement, Paris, l'auteur et Lesclapart, 1775.</i>
PROYART, Abbé Liévin-Bonnaventure	<p><i>Vie de M. d'Orléans de La Motte, évêque d'Amiens, Paris, l'auteur, 1788, in-8, vi-341 p.</i></p> <p><i>Le Modèle des jeunes gens dans la vie édifiante de Claude Le Peletier Sousi, étudiant en philosophie dans l'Université de Paris, Paris, l'auteur, 1789, in-12, iii-283 p.</i></p> <p><i>Le Modèle des jeunes gens dans la vie édifiante de Claude Le Peletier Sousi, étudiant en philosophie dans l'Université de Paris, nouvelle édition augmentée d'un Précis de la vie de Maurice Le Peletier, Paris, l'auteur, 1789, in-12, ii-328 p.</i></p>
RABIQUEAU, Charles	<p><i>Lettre contre l'électricité médicale, précédée de deux prospectus dont un littéraire, sous le titre de " Microscope moderne ", pour dévoiler la nature. L'autre est le détail des spectacles qu'on voit à l'Hôtel Carignan, Paris, l'auteur et Cailleau, 1772, in-8, 15 p.</i></p> <p><i>Nouveau manège mécanique proposé pour les paralytiques, rhumatismes, goutes, enfans qui se nouent, Paris, l'auteur, Cailleau et Desnos, 1778, in-8, 14 p. plan.</i></p> <p><i>Manifeste littéraire, servant de supplément aux journaux sur le livre du microscope moderne, pour instruire le public, les amateurs, les savans, et vaincre le préjugé qui retarde les progrès des nouvelles découvertes, Paris, l'auteur, 1781, in-8, 16 p.</i></p> <p><i>Le Microscope moderne, pour débrouiller la nature par le filtre d'un nouvel alambic chimique, où l'on voit un nouveau mécanisme physique universel, Paris, l'auteur et Demonville, 1781, in-8, viii-358 p. pl.</i></p> <p><i>Description de l'école de la vision, ou Cours sur le livre du microscope moderne avec lequel on se connaît en vrai, et la terre qu'on habite, Paris, l'auteur, 1783, in-8, 16 p., planche.</i></p>

*RAULIN	<i>Traité de la phthisie pulmonaire, avec la méthode préservative & curative de cette maladie, fondée sur des observations; par M. Raulin, docteur en médecine, etc; de la Société Royale de Londres, des Académies royales des Belles-Lettres, Belles-Lettres, Sciences et arts de Prusse, Paris, l'auteur, 1782.</i>
RAY, Abbé Playcard-Augustin- Fidèle	<i>Zoologie universelle et portative, ou Histoire naturelle de tous les quadrupèdes, cétacées, oiseaux et reptiles connus, de tous les poisons, insectes et vers, le tout dispose selon l'ordre alphabétique, Paris, l'auteur, 1788, in-4, xxiv-712 p.</i>
REBOUL- SENEBIER	<i>La Vérité toute nue, ou Avis important à l'Assemblée Nationale, sur le danger de l'offre insidieuse faite par M. l'Évêque d'Autun, de la vente des biens du Clergé, Paris, l'auteur, 1789, in-8, 16 p.</i>
RENARD	<i>Découverte de la valeur certaine du produit réel et absolu du sol de la France, pour servir à l'évaluation du produit du commerce et de l'industrie, et à l'établissement d'un mode d'imposition unique, payable par quatre millions seulement de contribuables, Paris, l'auteur, 1790, 2 parties en 1 vol., in-8.</i>
RENAUDOT, Claude	<i>Abrégé de l'histoire généalogique de France, où l'on voit, dans les trois races qui y ont régné, les différens partages et réunions de ce domaine, Paris, l'auteur, 1779, in-12, 106 p.</i>
RESTAUT, Pierre	<i>Abrégé des principes de la grammaire française, par M. Restaut, nouvelle édition des Principes généraux de l'orthographe française, Paris, l'auteur, 1762, in-12, 152 p.</i>
RICART	<i>Journal de la Compagnie des citoyens arquebusiers royaux de la ville de Paris, sur la révolution actuelle, Paris, l'auteur, 1789, in-4, ii-54 p.</i>
RICHER, Adrien	<i>Les Fastes de la marine française, ou les Actions les plus mémorables des officiers de ce corps, dont la vie ne se trouve point dans celles des plus célèbres marins, Paris, l'auteur, 1787, in-12.</i>
RIOUX DE MAILLOU	<i>Le Vœu de la France accompli, ou le Français affranchi d'impôts, de barrières et ses finances solidement à jamais établies (à la fin, dédicace autogr. de l'auteur à l'Abbé Grégoire), Paris, l'auteur, 1790, in-8, 93 p.</i>
RIVE, Abbé Jean- Joseph	<i>Éclaircissements historiques et critiques sur l'invention des cartes à jouer, Paris, l'auteur, 1780, in-12, 48 p.</i> <i>*Notices caligraphiques et typographiques, par M. l'Abbé Rive, pour servir d'essai à la collection des notices qu'il doit publier incessamment en douze ou quinze volumes, Paris, l'auteur, 1785.</i>
ROBERT, Pierre- François-Joseph	<i>Vœu d'un bon citoyen. Bienfaisance nationale (Par Robert, avocat au Parlement, d'après l'avertissement. Appel aux citoyens pour combler le déficit des finances par des dons à l'autel de la patrie), Paris, l'auteur, 1789, in-4, 11 p.</i> <i>Le Republicanisme adapté à la France, Paris, l'auteur, 1790, in-8, ii-110 p.</i>
ROBERT DE VAUGONDY, Didier	<i>Uranographie, ou Description du ciel en deux hémisphères calculés et construits pour l'année 1763, Paris, l'auteur, 1764, in-4, viii-50 p.</i> <i>Description et usage de la phère armillaire, suivant le système des Copernic, Paris, l'auteur, 1771, in-4, viii-30 p.</i>

	<i>Mémoire sur une question géographique pratique, si l'applatissage de la terre peut être sensible sur les cartes, et si les géographes peuvent la négliger, sans être taxés d'inexactitude ? Lu à l'Académie royale des sciences, en juillet 1775, par M. Robert de Vaugondy, Paris, l'auteur, 1775, in-4, viii-39 p.</i>
ROBIN, Charles-César	<i>Vies des grands hommes du christianisme et de ceux qui se sont fait connoître relativement à cette religion par M. l'abbé Robin, et par une société de gens de lettres, T. I, Paris, l'auteur, 1787.</i>
*ROBINET, Jean-Baptiste-René	<i>Dictionnaire universel des Sciences, morale, économique, politique & diplomatique, ou Bibliothèque de l'homme d'État & du citoyen; mis en ordre et publié par M. Robinet, Censeur Royal, Paris, l'éditeur, 1779-1783.</i> <i>Collection académique, composée de tous les mémoires de toutes les Académies de l'europe, tome XVIII et tome XIIIe de la partie étrangère, traduits par M. Paul, correspondant de la Société royale des Sciences de Montpellier, M. Vidal, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier et M. Robinet, Censeur royal, Editeur, Paris, l'éditeur, CH, 1779-02-06.</i>
ROLAND, Charles-Nicolas	<i>Recueil d'idées patriotiques, remises successivement à MM. du Comité des Finances et du Comité des Recherches, Paris, l'auteur, 1789, 10 parties en 1 vol., in-8, 152 p.</i>
ROMÉ DE L'ISLE, Jean-Baptiste-Louis	<i>Des Caractères extérieurs des minéraux, ou Réponse à cette question : « Existe-t'il dans les substances du règne minéral des caractères qu'on puisse regarder comme spécifiques; et au cas qu'il en existe, quels sont ces caractères ? » Avec un aperçu des différens systèmes lithologiques, suivi de deux tableaux synoptiques des substances pierreuses et métalliques, pour servir de suite à la " Cristallographie ", Paris, l'auteur, 1784, in-8, 83 p., tableaux.</i>
RONDONNEAU DE LA MOTTE	<i>Essai historique sur l'Hôtel-Dieu de Paris, ou Tableau chronologique de sa fondation et de ses accroissements successifs, Paris, l'auteur, Nyon aîné, 1787, in-8, xii-260 p.</i>
*RONSIN	<i>Théâtre de M. Ronsin, imprimé au profit de sa belle-mère, Paris, l'imprimerie de Cailleau et l'auteur, 1786, in-12, 232 p.</i>
*ROUCHER, Jean-Antoine	<i>Les Mois, Poèmes en douze, Paris, l'auteur, 1778.</i>
ROUSSEAU, Thomas	<i>Les Fastes du commerce, ou Le Commerce, poème historique en XII chants avec des notes, Londres et Paris, l'auteur, 1787, in-8, iv-297 p.</i>
ROUSSIER ABBÉ, Pierre-Joseph	<i>Méthode de musique sur un nouveau plan, par M. Jacob, Paris, l'auteur, 1769, in-8, 68 p. et tableau.</i>
ROY, Jean	<i>Nouvelle histoire des cardinaux françois, ornée de leurs portraits, Paris, l'auteur, 1785-1788, 6 vol, in-8.</i> <i>*Collection des moralistes modernes, l'Ami des vieillards, présenté au Roi par M. l'abbé Roy, censeur royal, membre de plusieurs académies, Paris, l'auteur, 1784.</i> <i>* Le Mentor universel (le); par M. l'Abbé Roy, Censeur royal, etc., Paris, l'auteur, 1784-1785.</i> <i>* Le Petit Voyageur, suite du Mentor universel, Paris, l'auteur, 1786.</i>
*RUBIGNY DE BERTEVAL, Jean-Antoine de	<i>Mémoire pour les tanneurs du Royaume, Paris, l'auteur, 1789.</i>

RUELLE, Alexandre	<i>Calendrier solaire, perpétuel et universel</i> , Paris, l'auteur, 1789, in-16, 20 p., tableaux.
*RUTLIDGE, James, Chevalier	<i>Le Babillard, Ouvrage littéraire, politique, moral, sérieux & plaisant, par M. le Chevalier Rutledge</i> , Paris, l'auteur, 1778-1779, 4 vol., in-8. <i>Supplément à la quinzaine anglaise ou Mémoires de Monsieur Provence</i> , Paris, l'auteur, 1787.
SAINT-ANGE, Ange-François, Fariau de	<i>Les Métamorphoses d'Ovide, en vers françois. Livre second. Traduction nouvelle, avec des notes, par M. de Saint-Ange</i> , Paris, l'auteur, 1781, in-8, paginé 212-245.
SAINT-GERMAIN, J.-J de	* <i>Manuel des végétaux, ou Catalogue latin et français de toutes les plantes, arbres et arbrisseaux connus sur le globe de la terre jusqu'à ce jour</i> , Paris, l'auteur et Delaguette, 1784. <i>Suite du Manuel des végétaux, ou les Présens de Pomone</i> , Paris, l'auteur, 1786, in-12, viii-191 p.
*SALLÉ	<i>Traité des Hernies et des différents bandages propres à les contenir par M. Sallé, chirurgien</i> , Paris, l'auteur, 1789.
SALLIOR, Marie-François	<i>Enchiridion chronologicum, seu Collatio annorum quatuor usitatissimas apud antiquos rationes a Maria Francisco Sallior. Manuel Chronologique, ou Rapport des années suivant les quatre manières de les compter les plus usitées pour l'histoire ancienne</i> , Paris, l'auteur, 1790, in-12, xii-95 p.
SARCEY DE SUTIERE	<i>Cours complet d'agriculture, ou Leçons périodiques sur cet art</i> , Paris, l'auteur, 1788-1789, 3 vol., in-8, pl.
SAURY, Abbé Jean de	<i>Histoire naturelle du globe, ou Géographie physique, formant la quatrième partie des opuscules de l'auteur</i> , Paris, l'auteur, 1778, 2 tomes en 1 vol., in-12. <i>Physique du corps humain, ou Physiologie moderne, avec des remarques sur la santé, la nature, la cause et le traitement des maladies, formant la troisième partie de ses opuscules</i> , Paris, l'auteur, 1778, 2 tomes en 1 vol., in-8. <i>Précis d'histoire naturelle, extrait des meilleurs auteurs françois et étrangers, servant de suite et de supplément au Cours de physique de l'auteur et à son Histoire naturelle du globe, et formant la cinquième partie des opuscules</i> , Paris, l'auteur, 1778, 5 tomes en 4 vol., in-12. <i>Des Moyens que la saine médecine peut employer pour multiplier un sexe plutôt que l'autre, par M. Saury, Sixième partie de ses opuscule</i> , Paris, l'auteur, 1779, in-12.
*SAVARY, Claude	<i>Lettres sur l'Égypte, ou l'on offre le parallèle des moeurs anciennes et modernes de ses habitans; ou l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement du pays, et la descente de S. Louis à Damiette, tirée de Joinville et des auteurs arabes, avec des cartes géographiques</i> , Paris, l'auteur et Onfroy, 1785.
SCARD, Abbé	<i>Éléments de la langue françoise pour l'éducation de la jeunesse</i> , Paris, l'auteur, 1787, in-12, iv-140 p.
SEDAINE, Michel-Jean	<i>La Gageure imprévue, comédie en prose et en 1 acte, [Paris, les Comédiens français, 27 mai 1768]</i> , Paris, l'auteur, 1779, in-8, ii-82 p. <i>La Gageure imprévue, comédie en prose et en 1 acte, [Paris, les Comédiens français, 27 mai 1768]</i> , Paris, l'auteur, 1779, in-8, ii-84 p.

	<i>La Gageure imprévue, comédie en prose et en 1 acte, [Paris, les Comédiens français, 27 mai 1768], Paris, l'auteur, 1788, in-8, ii-87 p.</i>
SERANE, ABBÉ, Philippe	<i>Atlas historique, ou Collection de tableaux formant la chaîne des grands événements qui ont caractérisé chaque siècle, avec des tablettes et politiques sur tous les peuples du monde, Paris, l'auteur, 1783.</i> <i>Théorie de l'éducation, par M. Serane, avec un essai sur la géographie, les mathématiques, la physique, et sur les langues latine et françoise, pour une enfant de neuf ans, élève de l'auteur, Paris, l'auteur, Delalain aîné, 1787, 2 parties en 1 vol, in-12.</i>
SERPAUD	<i>Lettre à M. l'abbé Raynal, à l'occasion de celle qu'il a écrite à l'Assemblée nationale le 20 décembre 1789, Paris, l'auteur, in-8, 35 p.</i>
SIBIRE, Abbé Sébastien-André	<i>Panegyrique de saint Roch, prononcé dans l'église paroissiale de Saint-Roch, le ... 16 août 1788, en présence de Mgr l'ancien évêque de Sene, Paris, l'auteur, 1788, in-12, 112 p.</i>
SONNERAT, Pierre	<i>Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait par ordre du Roi, depuis 1774 jusqu'en 1781, dans lequel on traite des mœurs, de la religion, des sciences et des arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins et des Madéagasses; suivi d'Observations sur le Cap de Bonne-Espérance, les isles de France et de Bourbon, les Maldives, Cylan, Malacca, les Philippines et les Moluques, et de recherches sur l'histoire naturelle de ces pays, Paris, l'auteur, 1782, in-4.</i>
STAPART	<i>L'Art de graver au pinceau, nouvelle méthode, mise au jour par M. Stapart, Paris, l'auteur, 1773, in-8, 96 p.</i>
TALBERT, François-Xavier	<i>Le Cardinal d'Amboise [Par l'abbé Talbert, publié par Imbert de La Platière], Paris, l'auteur, 1787, in-4, iv-96 p., portrait.</i>
*TELIER, Le	<i>Almanach nouveau, qui contient un Verre-Optique, au moyen duquel on distingue en grand tous les objets représentés sur plusieurs petites Estampes renfermées dans l'Almanach: inventé par le Sieur le Telier, Lunetier de la Reine, & Ingénieur en Optique, qui a eu l'honneur de le présenter aux Enfants de France, Paris, les auteurs, CH, 1766-02-01.</i>
TERNISIEN D'HAUDRI- COURT	<i>Femmes célèbres de toutes les nations avec leurs portraits, Paris, l'auteur, 1788.</i>
*TESTU	<i>Histoire universelle des Théâtres de toutes les Nations, depuis Thespis jusqu'à nos jours ; par une Société de Gens de Lettres, dédiée à Monsieur, frère du Roi, Paris, les auteurs, 1779-1781, 13 vol., in-8.</i>
TEXTIER LA BOËSSIÈRE, Père Nicolas-B.	<i>La Mort généreuse du prince Léopold de Brunsvick, poème élégiaque, Paris, l'auteur, 1786, in-4, 16 p.</i>
THOMAS	<i>Examen du plan d'imposition économique et d'administration des finances, de M. Richard des Glannières, proposé en 1763, par le parlement de Bordeaux, avec un moyen sûr et facile pour supprimer et rembourser les fermiers généraux et les receveurs des tailles, Paris, l'auteur, 1774, in-4, 28 p.</i>
THORILLON, Antoine-Joseph	<i>Idées sur les loix criminelles, où l'on propose 460 loix nouvelles en place de celles qui existent aujourd'hui, Paris, l'auteur, 1788, 2 vol., in-8.</i>

THUET, Abbé Esprit-Claude	<p><i>Oraison funèbre de monseigneur Christophe de Beaumont, archevêque de Paris</i>, La Haye et Paris, l'auteur, 1782, in-8, 38 p.</p> <p><i>Manuel propre à MM. les curés, vicaires ou ecclésiastiques chargés de la partie des mariages, pour se mettre à l'abri de la rigueur des loix</i>, Paris, l'auteur, 1785, in-8, viii-46 p.</p> <p><i>Manuel propre à MM. les curés, vicaires ou ecclésiastiques chargés de la partie des mariages, pour se mettre à l'abri de la rigueur des loix, 2e éd.</i>, Paris, l'auteur, 1785, petit in-8, viii-45 p.</p> <p><i>Manuel propre à MM. les curés, vicaires ou ecclésiastiques chargés de la partie des mariages, pour se conduire conformément aux ordonnances du royaume, seconde édition, revue, corrigée et principalement augmentée des empêchemens dirimans</i>, Paris, l'auteur, 1786, in-8, viii-120 p.</p> <p><i>Supplément au manuel des mariages, ou Traité sur les dispenses des mariages</i>, Paris, l'auteur, 1787, in-8, 43 p.</p>
*TORTY	<p><i>Projet de deux toilettes représentant toutes les pièces qui en dépendent, ornées de figures</i>, Paris, l'auteur, CH, 1787-08-04.</p>
*TOURNON, Antoine	<p><i>Les Promenades de Clarisse et du Marquis de Valzé, ou nouvelle Méthode pour apprendre les principes de la langue française, à l'usage des dames</i>, Paris, l'auteur et Cailleau, Jombert Jeune, Mérigot, Bailly, Lejay, 1784-1787.</p> <p><i>Nouvelle Méthode pour apprendre les principes de la langue française</i>, Paris, l'auteur, 1785.</p>
TROTTIER, René	<p><i>Découverte des principes de l'astronomie, avec démonstration de l'absurdité de tous les systèmes astronomiques publiés et enseignés jusqu'à présent</i>, Paris, l'auteur, Nyon le jeune, 1784, in-8, 51 p.</p>
TURBEN (TURBEND), François	<p><i>Mémoire sur les épidémies du Languedoc, adressé aux États de cette province par les sieurs Banau, et Turben</i>, Paris, l'auteur, 1786, 2 parties en 1 vol., in-8.</p>
TURPIN, François- Henri	<p><i>Histoire ou éloge historique de Philippe-Emmanuel, comte de Ligniville, pour servir de suite au " Plutarque français " par M. Turpin</i>, Paris, l'auteur, 1777, in-4.</p> <p>*<i>Histoire des révolutions d'Angleterre, pour servir de suite à celle du P. d'Orléans; par Turpin</i>; Paris, l'auteur, Leclerc, Knapen, Savoye, Cussac, Dessenne, 1786, 2 vol., in-12.</p> <p>* <i>La France illustre, ou le Plutarque français; par M. Turpin, Citoyen de Saint-Malo</i>: Paris, l'auteur, 1782.</p>
VALIGNY DE, P.	<p><i>La Maiso-manie, ou les Plaisirs de campagne variée, comédie en 2 actes et en prose. Nouvelle édition</i>, Paris, l'auteur, 1785, in-8, 64 p.</p> <p><i>Le Poète au foyer, ou l'Éloge des grands hommes du Théâtre François, scène lyrique nouvelle en prose. Le Fou théâtral, ou la suite du Poète au foyer, scène lyrique nouvelle en prose. Les Fausses affirmations, ou le Juge équitable, comédie nouvelle en 1 acte et en prose</i>, Paris, l'auteur, 1786, in-8, 55 p.</p> <p><i>Le Poète au foyer, ou l'Éloge des grands hommes du Théâtre de la nation, y compris celui de Mirabeau, scène lyrique nouvelle</i>, Paris, l'auteur, 1791, in-8, 15 p.</p>
*VALETTE, De La	<p><i>Essai sur la meilleure manière d'enseigner la Géographie, avec une Carte de France découpée propre à cet effet</i>, Paris, l'auteur, CH, 1768-01-02.</p>

VALMONT DE BOMARE, Jacques-Christophe	<i>Catalogue du cabinet d'histoire de M. Bomare de Valmont, comprenant les minéraux, végétaux, animaux et quelques productions tant de la nature que de l'Art</i> , Paris, l'auteur, 1758, in-12, 120 p.
*VANDELAIN-COURT	<i>Méthode raisonnée pour apprendre la Langue latine très-facilement et en très-peu de temps</i> , par M. Vandelaincourt, Préfet et Professeur au Collège royal de Verdun, nouvelle édition revue, augmentée, et corrigée par l'Auteur, Verdun et Paris, l'auteur et Lesclapart, 1777.
*VANIÈRE DE (VANIÈRE-CHATELET DE), Antoine	<i>L'Art de former l'homme, ouvrage commencé sous le titre de Cours de latinité</i> , par Thomas Ignace de Vanière, achevé et dédié au Roi, par Pierre Antoine de Vanière son fils, ancien Chanoine de la cathédrale de Vabres, et Prieur de S. Jean-Baptiste de Pomeirols, 4e édition, remise en ordre, corrigée et augmentée, avec la vie et le portrait de l'Auteur, Paris, l'auteur et éditeur, 1785. place du Carrousel, près de l'hôtel du Roi, 1785.
VAQUÉ, Pierre	<i>Les Citoyens français, ou le Triomphe de la Révolution, drame en 5 actes et en prose</i> , Paris, l'auteur, 1791, in-8, viii-123 p.
*VERDEY	<i>Essais d'arithmétique</i> , Paris, l'auteur et Fournier, 1786.
VERDIER, Jean	<i>Recueil de mémoires et d'observations sur la perfectibilité de l'homme par les agents physiques et moraux / Contient : " Précis historique sur l'origine et les progrès de l'art de l'éducation et de la morale chez les anciens peuples; Précis historique sur le renouvellement et les progrès de l'Art de l'éducation en France; Recherches sur les moyens de perfectionner l'art de l'éducation et de la morale "</i> , Paris, l'auteur, 1772, in-12, xxviii-140 p. <i>Cours d'éducation à l'usage des élèves destinés aux premières professions et aux grands emplois de l'État, contenant les plans d'éducation littéraire, physique, morale et chrétienne de l'enfance, de l'adolescence et de la première jeunesse; le plan encyclopédique des études, et des réglemens généraux d'éducation</i> , Paris, l'auteur, 1777, in-12, viii-400 p. <i>Calendrier d'éducation et d'économie, faisant partie du Cours d'éducation et d'économie de M. Verdier. Calendrier général</i> , Paris, l'auteur, 1788, in-12, xxiv-192 p. et prospectus de 24 p.
*VIEL, Charles-François	<i>Projet d'un Monument consacré à l'Histoire naturelle, dédié au Comte de Buffon, Intendant du Jardin du Roi, de l'Académie française, & par Charles-François Viel, Architecte</i> , Paris, l'auteur, 1779.
VILLENCOUR, Baret de	<i>Discours public sur les langues en général, et sur la langue françoise en particulier, suivi de notes instructives, prononcé par M. de Villencour</i> , Paris, l'auteur, 1780, in-8, ii-131 p.
VINCENT, N.	<i>Lettres d'un membre du Congrès américain, à divers membres du Parlement</i> , Philadelphie, Paris, l'auteur, 1779, in-8, 108 p.
VIOLET, Pierre	<i>Traité élémentaire sur l'art de peindre en miniature, [Supplément au Traité élémentaire sur l'art de peindre en miniature]</i> , Rome et à Paris, l'auteur, Guillot, 1788, 2 parties en 1 vol., in-12.
VOLLANT, L.	<i>Mémoire sur les moyens de détruire la mendicité en France et de venir au secours des indigens de toutes les classes</i> , par M. Vollant, négociant. Lu à la Société royale d'agriculture; suivi du Rapport de MM. les Commissaires nommés par cette compagnie pour l'examiner, et présenté, d'après ce Rapport, au Comité de mendicité de l'Assemblée nationale, Paris, l'auteur, Desenne, 1790, in-4, 18 p.

WAROQUIER DE MÉRICOURT DE COMBLES, Louis- Charles	<p><i>*Dictionnaire militaire de France par M. de Combles, officier d'infanterie</i>, Paris, l'auteur, 1783.</p> <p><i>État de la France, contenant le clergé, la noblesse et le tiers-état. Recueil des devises héraldiques (avec approbation et privilège et supplément et errata)</i>, Paris, l'auteur, L'Esclapart, 1783, in-12, 277 p.</p> <p><i>État de la France, ou les Vrais marquis, comtes, vicomtes et barons</i>, Paris, l'auteur, 1783, in-12, 168 p., armoiries.</p> <p><i>Tableau historique de la noblesse militaire, ouvrage enrichi d'un Recueil d'ordonnances militaires</i>, Paris, Maison de l'auteur, Clousier, 1784, in-8.</p> <p><i>Tableau historique de la noblesse</i>, Paris, l'auteur, Royer, 1784, in-8, xvi-470 p.</p> <p><i>Traité des devises héraldiques, de leur origine et de leur usage, avec un recueil des armes de toutes les maisons qui en portent, ensemble un recueil des faits qui leur sont particuliers et qui ne sont point encore connus; ouvrage enrichi de gravures, le tout pour servir d'introduction à l'État de la France</i>, Paris, l'auteur, Vve Duchesne, 1784, in-12, 233 p.</p> <p><i>État général de la France, enrichi de gravures, suivi d'une table générale de tout l'ouvrage</i>, Paris, l'auteur, Nyon l'aîné et fils, 1789, in-8, ii-556 p.</p>
WATIN, Jean- Félix	<p><i>L'Art du peintre, doreur, vernisseur, par le sieur Watin, 2e édition</i>, Paris, l'auteur, 1785, in-8, xxxii-383 p.</p>
WILLAUME, Ambroise Mathis Louis	<p><i>Dénonciation au public sur son plus grand intérêt (Mise en garde contre les remèdes empiriques dans le traitement des maladies vénériennes)</i>, Paris, l'auteur, 1790, in-8, 8 p.</p>
YVET	<p><i>Nouveau plan pour l'établissement de la sûreté individuelle, le juste emploi des soldats invalides et la création d'une correspondance nationale, pour être présenté à Nosseigneurs de l'Assemblée nationale</i>, Paris, l'auteur, 1789, in-8, 24 p.</p>

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites

Archives nationales de France

- | | |
|----------------------|--|
| 12 2192 (2) | Procès-verbaux des visites en ateliers d'imprimerie 1786, 1787, 1788. |
| ET-XVII-1077 | Procuration à Luneau de Boisjermain de Ange-Joseph de la Motte Ango, 16 avril 1794. |
| ET-XXVII-768 | Inventaire après décès de Marie Louise Sophie Nobillot, veuve de Pierre Joseph Buc'hoz rentière décédée à Paris le vingt sept-mars 1842, 01-04-1742. |
| ET-LXV-463 | (49) Attermoisement et union entre le Sr Luneau de Bois Germain et ses créanciers, 20 juin 1783. |
| ET-LXV-477 | Vente de M. Luneau de Boisjermain à Mlle D'Ivernois, 2 septembre 1787. |
| ET-LXV-486 | Déclaration par M. De Boisjermain, 16 juin 1787. |
| ET-LXXIII-1197 | Inventaire après décès de Pierre-Joseph Buc'hoz, 04-02-1807. |
| ET-XCI-1408 | Inventaire après décès de Luneau de Boisjermain, 01-10-1804. |
| F ¹⁷ 1031 | Demande de Luneau de Boisjermain au Ministre de l'Intérieur du 29 Fructidor an VI et réponse du 14 Vendémiaire an VII. |
| F ¹⁷ 1075 | (46) Demande de Luneau de Boisjermain au Ministère de l'Intérieur, an VII. |
| F ¹⁷ 1338 | Demande de Luneau de Boisjermain au Ministre de l'Intérieur, s.d. |
| O ¹ 487 | Registre du Secrétariat de lettres d'août 1775 à décembre 1776. |
| T 1153 | (2), pièce # Traité d'édition entre Charles Osmont et Pierre-Hyacinthe Morice, 3-07-1741. |

Archives de Paris

- | | | |
|------|----------------------------|---|
| D4B6 | carton 97,
dossier 6523 | Faillite de Pierre Joseph Luneau, 16-09-1785. |
|------|----------------------------|---|

carton 110 Faillite d'Antoine Maugard, 23-08-1791.
dossier 7829

D5B6 (3737) Registre pour servir à inscrire tout ce qui peut avoir relation à
mes travaux littéraires, [signé] Maugard.

Archives départementales du Cher

B 2571 Transaction entre Luneau de Boisjermain et son frère.

B 3506 Registre d'audience du Bailliage de Villequier, 1756-1765.

E 6675 Bail du Boisjermain, 20-05-1752.

E 8098 Acte entre frères et sœur sur la rente du Boisjermain, 05-05-1779.

Bibliothèque nationale de France

Manuscrits français

6680- Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou Journal d'événements tels qu'ils*
6687 *parviennent à ma connoissance.*

6680 : années 1764-1771, 320 p.

6681 : années 1772-1774, 498 p.

6682 : années 1775-1778, 500 p.

6683 : années 1778-1781, 496 p.

6684 : années 1781-1784, 504 p.

6685 : années 1784-1787, 522 p.

6686 : années 1787-1788, 484 p.

6687 : années 1788-1789, 514 p.

12305 Lettre de De Lorthe adressée à Pierre-Joseph Macquer de l'Académie royale des
sciences le 25 août 1782, f^{os} 259-260.

21824 Procès-verbal de vente du *Calendrier des héros*, 26-07-1771, f^o 217.

21832 Mémoire par M. Luneau de Boisjermain sur une *Société typographique*, septembre
1775, f^{os} 203-208.

21860 Registre de la communauté des libraires, du 24 août 1775 au 7 décembre 1787
(vol. VI).

21965 Registres des privilèges accordés aux auteurs et libraires, 1769-1773.

- 21966 Registres des privilèges accordés aux auteurs et libraires, 1773-1775.
- 21969 Registres des privilèges accordés aux auteurs et libraires, 1783-1786.
- 22002 Registre des privilèges et permissions simples du 10-11-1774 au 18-06-1784.
- 22017 Projet pour l'établissement d'une *Société typographique* de Laporte, f^{os} 5-10.
Lettre à Pierre-Charles Laurent de Villedeuil, 8 mars 1785, f^{os} 11-12.
- 22081 Procès-verbaux des visites d'ateliers en mai 1769, 1770 et 1771.
- 22123 (45) Estimation du coût d'une feuille d'impression en divers caractères; matériel et personnel d'une imprimerie de huit presses, 6 f^{os}.
(47) Note de Joseph d'Hémery sur le projet de Luneau de Boisjerman, 1^{er} février 1773, f^o 217.
- 22141 (147) Lettre de Philippe Hernandez à Malesherbes, 7-09-1758.
(148) Lettre de Philippe Hernandez à Malesherbes, 21-09-1758.
(149) Lettre de Philippe Hernandez à Malesherbes, s.d.
(150) Lettre de Philippe Hernandez à Malesherbes, s.d.
(151) Lettre de Philippe Hernandez à Malesherbes, s.d.
- 22147 (6) Traité d'édition entre d'Anville et les libraires Saillant, Desaint et Durant, 1759.
- 22165 Journal de Joseph d'Hémery, 1769.

Manuscrits français (Nouvelles acquisitions françaises)

- 4664 Couret de Villeneuve, *Barême typographique*.
- 22123 Lettre de Luneau de Boisjerman à l'abbé Rive, 17-09-1782, f^o 152.
Lettre de Luneau de Boisjerman à l'abbé Rive, 19-07-1784, f^o 154.
Lettre de Luneau de Boisjerman à l'abbé Rive, 19-07-1784, f^o 156.
Lettre de Luneau de Boisjerman à l'abbé Rive, 19-07-1784, f^o 158.

Fonds latin

10988 Catalogue de la Société de Jésus.

Archives de la Bastille

12006 Lettre de Luneau de Boisjermain au Comte de Saint-Florentin, f^{os} 251-252.

Lettre à M. de Chalon, 15 juin 1758, f^o 253.

Lettre de Bertin à Chalon, 1^{er} août 1758, f^o 255.

Paris Institut

Ms. 2466 Lettre de Luneau de Boisjermain à d'Alembert, 6 septembre 1771, f^o 143.

Sources imprimées**Bibliothèque nationale de France**

- 4^o Fm 34420 (4) *Précis pour le sieur Le Breton, premier imprimeur du roi, juge en la juridiction consulaire de Paris, et l'un des libraires associés à l'Encyclopédie, contre le sieur Luneau de Boisjermain* (1770).
- (5) *Mémoire pour Pierre-Joseph-François Luneau de Boisjermain, souscripteur de l'Encyclopédie... contre les libraires associés à l'Encyclopédie* (1771).
- (7) *Addition au précis du sieur Luneau de Boisjermain contre les libraires associés à l'Encyclopédie* (1771).
- (8) *Mémoire pour les libraires associés à l'Encyclopédie*, Paris, Le Breton, 1771.
- (9) *Réponse de M. Luneau de Boisjermain au mémoire des libraires associés à l'Encyclopédie, distribué au mois d'août 1771*, (1771).
- (10) *A Nosseigneurs de parlement. (Requête d'intervention des sieurs N. Leguay et consorts, prenant fait et cause pour le sieur Luneau de Boisjermain contre les libraires associés à l'Encyclopédie* (1772).

- (11) *Réponse de M. Luneau de Boisjermain au mémoire des libraires associés à l'Encyclopédie, distribué au mois d'août 1771, (1771).*
- (12) *Lettre de M. Luneau de M. Boisjermain à M. Diderot, et réponses à la lettre adressée aux sieurs Briasson et Le Breton par M. Diderot, (1771)*
- (13) *Précis pour les libraires associés à l'Encyclopédie contre le sieur Luneau de Boisjermain et contre sept intervenants, (1772).*
- (14) *Réponse signifiée de M. Luneau de Boisjermain au précis des libraires associés à l'impression de l'Encyclopédie, distribué le 15 juin 1772, (1772).*
- (15) *Précis sur délibéré prononcé le 22 juin 1772, entre Pierre-Joseph-François Luneau de Boisjermain, et les sieurs Le Breton et Briasson et les héritiers des feus sieurs David et Durand, libraires associés à l'impression de l'Encyclopédie, (1772).*
- (16) *Sommaire sur délibéré, pour les libraires associés à l'Encyclopédie contre le sieur Luneau et sept intervenants, (1772).*
- (17) *Précis pour la dame veuve Briasson, libraire, et le sieur Le Breton, premier imprimeur du roi, ci-devant associé au livre intitulé Encyclopédie, contre le sieur Luneau et contre les intervenants, (1776).*
- (18) *Réponse signifiée du sieur Luneau de Boisjermain au précis de la dame Briasson, libraire, et du sieur Le Breton, premier imprimeur du roi, distribué le 24 juillet 1776, (1776)*
- (19) *Mémoire pour le sieur Luneau de Boisjermain, souscripteur de l'Encyclopédie, contre le sieur Le Breton, imprimeur de cet ouvrage, et les héritiers des feus sieurs Briasson, David et Durand, libraires associés à cette entreprise, (1776).*
- (21) *Réponse pour les libraires associés à l'Encyclopédie au mémoire du marquis de la Saône et consorts, intervenants, et contre le sieur Luneau de Boisjermain, (1777).*
- (22) *Observations pour les souscripteurs de l'Encyclopédie contre les libraires associés, (1777).*
- (23) *Supplément au mémoire des souscripteurs intervenants contre le sieur Le Breton, imprimeur de l'Encyclopédie, et ses associés à la vente de cet ouvrage, (1777).*

- (24) *Récapitulation des faits physiquement démontrés par pièces produites au procès que le sieur Le Breton et ses associés à l'impression de l'Encyclopédie ont intenté au sieur Luneau de Boisjermain, au sujet de la connaissance qu'il a donnée, au mois de décembre 1769, des surprises faites au public dans la souscription ouverte pour cet ouvrage, (1777).*
- (25) *Précis pour le sieur Luneau de Boisjermain, souscripteur de l'Encyclopédie, contre le sieur Le Breton et les libraires associés à l'impression de l'Encyclopédie, (1777).*
- (26) *Observations sommaires pour les libraires associés à l'Encyclopédie contre le sieur Luneau de Boisjermain, sur partage d'opinions à la grand'chambre, (1777).*
- (27) *Analyse succincte des prétentions de chaque intervenant, d'après ce qui a été décidé sur partage d'opinions en faveur des libraires associés à l'Encyclopédie contre le sieur Luneau de Boisjermain, (1777).*
- (28) *Copie de deux pièces nouvellement fabriquées par le sieur Luneau de Boisjermain, étant en original dans la possession des libraires associés à l'Encyclopédie, 13 juin 1777, Inductions des libraires (1777).*
- (29) *Résumé pour les libraires associés à l'Encyclopédie contre le sieur Luneau de Boisjermain et les intervenants, (1777).*
- (30) *Réflexions ultérieures, servant de complément à la justification des libraires associés à l'Encyclopédie contre les intervenants, en présence du sieur Luneau de Boisjermain, (1777).*
- (31) *Dernier état des chefs à juger en l'instance, pour les libraires associés à l'Encyclopédie contre le sieur Luneau de Boisjermain et les intervenants, ses prête-noms, (1778).*
- (32) *Mémoire pour P.-J.-Fr. Luneau de Boisjermain, servant de réponse à un mémoire du sieur Le Breton et de ses associés, intitulé : Dernier état des choses à juger, (1778).*
- (33) *Contr'avis aux gens de lettres par un homme de lettres qui entend ses véritables intérêts, (1778).*

Res-P-Q-179 (43) Luneau de Boisjermain, *Avis du Bureau de l'Abonnement littéraire*, Paris, Delaguette (l'auteur), 1789.

Manuscrit français

- 22068 (23) *Mémoire en la cause pour la veuve Robinot, libraire,... contre le sieur Delaunay, bourgeois de Paris,...*, Paris, Didot, 1758, 16 p.
- (45) *Circulaire du libraire Despilly proposant d'adresser chaque semaine le catalogue des livres nouveaux et permis parus à Paris, en province et à l'étranger, moyennant six livres pour une année*, Paris, 1762, 2 p.
- 22069 (1) *Mémoire pour le sieur abbé Luneau de Boisjermain contre le sieur Grangé, imprimeur-libraire*, Paris, Sébastien Jorry, 23 p.
- (3) *Mémoire signifié pour le sieur Luneau de Boisjermain, Défendeur, contre les Syndics & Adjointes des Libraires & Imprimeurs de Paris, Demandeurs*, Paris, impr. de Grangé, 1768, 16 p.
- (4) *Précis signifié pour les Syndic & Adjointes des Libraires & Imprimeurs de Paris, Demandeurs, contre le Sieur Luneau de Boisjermain, Défendeur*, Paris, Knapen, 1769, 16 p.
- (5) *Réponse signifiée pour le sieur Luneau de Boisjermain au Précis signifié par les Syndic & Ajointes des Libraires de Paris*, Paris, Cellot, 1769, 54 p.
- (6) *Réplique et Consultation signifiées pour les Syndic & Adjointes des Libraires & Imprimeurs de Paris contre le Sieur Luneau de Boisjermain*, Paris, Knapen, 1769, 23 p.
- (7) *Dernière réponse signifiée et consultation pour le sieur Luneau de Boisjermain contre les Syndic & Adjointes des Libraires de Paris*, Paris, Gueffier, 1769, 37 p.
- (10) *Jugement rendu par M. de Sartine,... Lieutenant Général de Police..., entre le Sieur Luneau de Boisjermain et les Syndic & Adjointes de la Librairie & Imprimerie de Paris*, paris, 1770, 7 p.
- (14) *Mémoire à consulter pour les libraires associés à l'Encyclopédie*, Paris, Paris, Le Breton, 1770, 30 p.
- (21) *Mémoire pour le sieur Nicolas, Maître Tailleur, Contre le Sieur Luneau de Boisgermain, Bourgeois de Paris*, Paris, chez Knapen et Delaguet, 1771, 12 p.
- 22070 (49) *Mémoire pour le sieur Desprez, imprimeur du Roy et du Clergé de France, contre le sieur J.-P. Costard, libraire à Paris*, Paris, Desprez, 1776.

- 22072 (112) *Arrest du Conseil d'Estat du Roy en faveur du sieur de Crébillon, auteur de la tragédie de Catalina, qui juge que les productions de l'esprit ne sont point au rang des effets saisissables*, Paris, Prault, 1749, 4 p.
- 22073 (47) *Mémoire pour le sieur Jean-Augustin Grangé, imprimeur-libraire à Paris, contre le sieur Joseph-François Luneau de Boisjermain, clerc tonsuré du diocèse de Bourges, et contre le sieur Villaret, bourgeois de Paris*, Paris, Grangé, s.d., 16 p.
- 22086 (4) *Mémoire et Consultation pour M. Luneau de Boisjermain, Souscripteur de l'Encyclopédie, contre le Sieur Briasson, Libraire, Syndic des Libraires & Imprimeurs, ... et le Sieur Le Breton, ancien Syndic & Adjoint de la même Communauté...* Paris, Cellot, 1770, 14 p.
- (5) *Précis pour le Sieur Luneau de Boisjermain, servant de réponse au Mémoire distribué contre lui, sous le nom des libraires associés à l'Encyclopédie, et aux pièces y jointes*, Paris, Simon, 1771, 28 p.
- (6) *A messeigneurs de Parlement, en la Tournelle criminelle (« Supplie humblement Pierre-Joseph-François Luneau de Boisjermain »)*, Paris, Simon, 1771, 20 p.
- 22123 (48) Luneau de Boisjermain, *Prospectus de l'Abonnement littéraire*, 1773, f^{os} 218-221v^o.
- 22136 (31) *Mémoire pour les sieurs Dammeville, Nyon et autres libraires de Paris..., contre le sieur Crébillon...*, Paris, Moreau, 1753, 11 p.

Ouvrages imprimés¹

Affiches, Annonce et Avis divers, Paris, Bureau d'adresse, 1761-1784.

A.J.D.B., « Biographie de Luneau de Boisjermain », A. L. Millin (éd.), *Magasin Encyclopédique ou Journal des Sciedes Lettres et des Arts*, t. 2, Paris, Fuchs, an X (1802), p. 25-35.

AUBLET DE MAUBUY, *Histoire des troubles et des démêlés littéraires depuis lors origine jusqu'à nos jours inclusivement*, Seconde partie, Amsterdam (Paris), l'auteur et libraires de nouveautés, 1779.

L'Avantcoureur, Paris, Panckoucke, 1765.

¹ Pour tous les ouvrages édités à Paris, « chez l'auteur », se référer à l'appendice C.

- BACHAUMONT, *Mémoires secrets*, nouv. éd. M. J. Ravenel, Paris, Brissot-Thivars, 1830, 13 vol.
- BAOUR-LORMIAN, François-Marie, *Mon Second mot*, Paris, Maret & Lavan, an VI (1798).
- BLONDEL, Pierre-Jacques, *Mémoire sur les vexations qu'exercent les libraires & imprimeurs de Paris, publié d'après l'imprimé de 1725 et le manuscrit de la Bibliothèque de la Ville de Paris*, Lucien FAUCOU (éd.), Paris, Le Moniteur du bibliophile, 1879.
- BOILEAU-DESPRÉAUX, Nicolas, *L'art poétique*, Paris, Delalain, 1815 (1674).
- BOILEAU-DESPRÉAUX, Nicolas, *Œuvres de Boileau Despréaux*, Paris, Didot l'aîné, 1815, 3 vol.
- BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Dissertation en forme de catalogue raisonné des livres composant la bibliothèque de M. Buc'hoz. Avec le prix de la vente qui en a été faite*, Paris, Debure, 1779, 36 p.
- BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Dissertation sur les travaux immenses de M. Buc'Hoz, Médecin, sur le peu de récompenses qu'il en a reçu. & sur les avantages qui en ont résulté à ses ennemis*, Paris, l'auteur, s.d.
- BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Dissertation sur l'Histoire du Règne végétal et sur les catastrophes malheureuses de cet ouvrage*, Paris, Prevost et Barrois, s.d.
- BUFFON, Georges-Louis Leclerc de, « Traité de l'aimant et de ses usages », in Geoffrey SAINT-HILIARE (éd.), *Œuvres complètes de Buffon*, t. II, Paris, F.D. Pillot, 1838, p. 356-397.
- CAMPAN, Madame, *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, Reine de France et de Navarre*, Paris, Baudoin Frères, 1822-1823, 3 vol.
- Catalogue hebdomadaire ou Liste des livres, estampes, cartes, ordonnances, édits, déclarations, arrêts, qui sont mis en vente chaque semaine, tant en France qu'en pays étrangers [ou Journal de la Librairie]*, Paris, Pierres et Despilly, 1763-1789, 27 vol.
- Catalogus personarum & officiorum Provinciae Franciae Societatis Jesu, exeunte anno 1746*, s.n., s.d.
- Catalogus personarum & officiorum Provinciae Franciae Societatis Jesu, exeunte anno 1749*, s.n., s.d.
- Catalogus personarum & officiorum Provinciae Franciae Societatis Jesu, exeunte anno 1751*, s.n., s.d.

Catalogus personarum & officiorum Provinciae Franciae Societatis Jesu, exeunte anno 1752, s.n., s.d.

Catalogus personarum & officiorum Provinciae Franciae Societatis Jesu, exeunte anno 1753, s.n., s.d.

CERVANTÈS, *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, t. 2, trad. Louis Viardot, Paris, Flammarion, 1981 (1615).

CHEVILLIER, A., *L'Origine de l'imprimerie de Paris. Dissertation historique et critique divisée en quatre parties*, Paris, J. de Laulne, 1694.

CONTAT, Nicolas, *Anecdotes typographiques* (1762), in Philippe MINARD, *Typographes des Lumières*, Paris, Champ Vallon, 1989.

Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meiseter, etc., Maurice TOURNEUX (éd.), Paris, Garnier Frères, 1877-1882, 16 vol.

DIDEROT, Denis, *Correspondance*, George ROTH (éd.), Paris, Éditions de Minuit, 1955, 16 vol.

DIDEROT, Denis et Jean LE ROND D'ALEMBERT (dir.), *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson et Le Breton, 1751-1772, 17 vol., <http://encyclopedia.uchicago.edu/>

DIDEROT, Denis, *Lettre sur le commerce de la librairie* (1764), Paris, Éditions Mille et une Nuit, 2003.

DIDEROT, Denis, *Œuvres complètes*, Jean Varloot et al. (éd.), Paris, Hermann, 1975, 23 vol.

DUMARSAIS, *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine*, Paris, Ganeau, 1722.

FAVART, C.-S., *Mémoires et correspondances littéraires*, Paris, L. Collins, 1808, 3 vol.

FENOUILLOT DE FALABRAIRE, *Avis aux gens de lettres*, Liège, s.n., 1770.

FEUILLET DE CONCHES (éd.), *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth, lettres et documents inédits*, Paris, H. Plon, 1864-1873, 6 vol.

FLORIAN, Jean-Pierre Claris de, *Lettres au marquis de Florian, 1779-1793*, Alfred DUPONT (éd.), Paris, Gallimard, 1957.

FORMEY, Jean-Henri-Samuel de, *Correspondance passive de Formey (1739-1770)*, Martin FONTIUS et al., (éd.), Paris et Genève, Champion et Slatkine, 1996.

- FOURNIER LE JEUNE, *Manuel typographique*, Paris, Barbou, 1764.
- GARNIER, Jean-Jacques, *L'Homme de Lettres*, Paris, Panckoucke, 1764.
- GOUGES, Marie (dite Olympe de), *Le mariage inattendu de Chérubin, comédie en trois actes et en prose*, Paris, Cailleau et marchands de nouveautés, 1786.
- HARDY, Siméon-Prosper, *Mes Loisirs, ou Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connoissance*, Pascal BASTIEN, Sabine JURATIC et Daniel ROCHE (éd.), t. 2 (1771-1772), Québec, Presses de l'Université Laval, 2009.
- HÉBRAIL, Abbé d' et Joseph DE LA PORTE, *La France littéraire*, t. 4, Paris, Veuve Duchesne, 1784.
- HÉRICOURT, Louis d', *Mémoire en forme de requête à M. le Garde des Sceaux* (1725), in LABOULAYE et GUIFFREY, *Propriété littéraire au XVIII^e siècle, recueil de pièces et de documents*, Paris, Hachette, 1859, p. 21-40.
- Journal des sçavants pour décembre 1783*, Paris, Au bureau du Journal de Paris, 1783.
- Journal Encyclopédique, Année 1772*, Bouillon, Impr. du Journal, 1772.
- JOURDAN, ISAMBERT et DECRUSY, *Recueil général des anciennes lois françaises depuis l'an 420 jusqu'à la Révolution de 1789*, Paris, Belin-Leprieur, 1821-1833, 29 vol.
- LA BEAUMELLE, Laurent Angliviel de, *Correspondance générale de La Beaumelle*, Hubert BOST *et al.*, (éd.), Oxford, The Voltaire Foundation, 2009, vol. 5.
- LA BEAUMELLE, Laurent Angliviel de, *Mémoires pour servir à l'histoire de Madame de Maintenon et à celle du siècle passé*, Amsterdam, aux dépens de l'auteur, 1755.
- LEVENT, *Almanach général des marchands, négocians, armateurs, et fabricans de la France et de l'Europe et autres parties du monde*, Nouvelle édition, Cellot, 1779.
- LINGUET, *Mélanges de politique et de littérature, extraits des annales de M. Linguet, pour servir à l'histoire du XVIII^e siècle*, Bouillon, s.n., 1778.
- LOCKE, John, *Some thoughts concerning education*, London, A. & J. Churchill, 1693.
- LOCKE, John, *Traité de l'éducation des enfans*, Paris, J. Musier, 1695 (1693).
- LOCKE, John, *Two Treatises of Government (1688-1702)*, Peter Laslett (éd.), London, Cambridge University Press, 1967.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *Aimants artificiels de Mr. Le Noble, ou moyens de se guérir soi-même des maladies de nerfs, par l'application de ses aimants artificiels*, Paris, l'auteur, an VIII (1799).

LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *Cours d'histoire universelle. Petits élémens*, Paris, Grangé, 1760.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *Cours d'histoire universelle. Petits élémens*, Paris, Panckoucke, 1765-1768, 3 vol.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *De l'éducation des Lapins, ou l'art de les loger dans des Garennes domestiques, de les nourrir & multiplier, de soigner leurs petits, d'améliorer leurs races, & de les rendre aussi bons & aussi agréables à manger que les Lapins de Garenne*, Paris, l'auteur, 1798.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *Des Droits de la propriété des terres, ou du peuple propriétaire de terres, seul et unique souverain*, Paris, l'auteur, 1795.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *Discours sur une nouvelle manière d'enseigner et d'apprendre la géographie d'après une suite d'opérations typographiques*, Paris, Duchesne et Lambert, 1759.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *Le Nouveau tiers ou Le Journal des deux Conseils*, Paris, l'auteur, 1797.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *L'Ami du Bien public en France*, Paris, l'auteur, 1797.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *L'Esprit de M. Pitt, ou vues politiques de ce Ministre, depuis qu'il est entré dans le Conseil du Roi d'Angleterre*, Paris, l'auteur, 1795.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *Idées et vues sur l'usage que le gouvernement actuel de la France peut faire du Château de Versailles*, Paris, l'auteur, an VI (1797).

LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *Mémoire pour les Imprimeurs et Libraires de Paris, Sur un arrêté du Ministre des Finances RAMEL, du 17 prairial an VII, qui applique les dispositions de la loi sur le timbre des Avis (...)*, Paris, l'auteur, 1799.

LUNEAU DE BOISGERMAIN, Pierre-Joseph-François, *Observations sur les améliorations dans le service des postes*, Paris, Au bureau de l'Abonnement littéraire, 1791.

- LUNEAU DE BOISJERMAIN, Pierre-Joseph-François, *Supplément à l'Éducation des Lapins, ou Instructions nouvelles sur la manière de former des Garennes artificielles*, Paris, l'auteur, 1798.
- MALESHERBES, Chrétien-Guillaume de Lamoignon de, *Mémoires sur la librairie. Mémoire sur la liberté de la presse*, Roger CHARTIER (éd.), Paris, Imprimerie nationale, 1994.
- MARCHAND, Jean-Henri, *Le tremblement de terre de Lisbonne, tragédie en cinq actes*, Paris, Fages, 1805 (Lisbonne, 1755).
- MAUGARD, Antoine, *Remarques sur la noblesse*, Paris, Gattey et Lamy, 1788.
- MERCIER, Louis-Sébastien, *Le tableau de Paris*, Paris, La Découverte, 1998 (1781-1788).
- Mercure de France, dédié au roi*, Paris, Lacombe, 1770.
- NÉE DE LA ROCHELLE, *Vie d'Étienne Dolet, Imprimeur à Lyon dans le seizième siècle; Avec une notice des libraires et imprimeurs auteurs que l'on a pu découvrir jusqu'à ce jour*, Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle, Libraires, 1779.
- PERRIN, *Manuel de l'Auteur et du Libraire*, Paris, Veuve Duchesne, 1777.
- PLUQUET, *Lettre à un ami sur les arrêts du Conseil du 30 août 1777, concernant la librairie et l'imprimerie*, in LABOULAYE ET GUIFFREY, *Propriété littéraire au XVIII^e siècle, recueil de pièces et de documents*, Paris, Hachette, 1859, p. 281-306.
- RAMEAU, *La Nouvelle Raméïde : poème revu, corrigé et presque refondu par M. Rameau, fils et neveu deux grands hommes qu'il ne fera pas revivre*, Amsterdam, s.n., 1766, s.p.
- QUÉRARD, J.-M., *La France littéraire ou dictionnaire bibliographique*, Paris, Firmin Didot frères, 1827-1864, 12 vol.
- RADONVILLIERS, Lizarde de, *De la manière d'apprendre les langues*, Paris, Saillant, 1768.
- RAMEAU, *La Nouvelle Raméïde : poème revu, corrigé et presque refondu par M. Rameau, fils et neveu deux grands hommes qu'il ne fera pas revivre*, Amsterdam, s.n., 1766, s.p.
- RENOUARD, Augustin-Charles, *Traité des droits d'auteurs, dans la littérature, les sciences et les beaux-arts*, Paris, Jules Renouard et cie, 1838-39, 2 vol.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Correspondance complète*, R. A. LEIGH (éd.), Oxford, Voltaire Foundation, 1965-1998, 50 vol.

SABBATHIER, *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable et les antiquités*, Châlons-sur-Marne, Seneuze et Delalain, 1766.

SAUGRAIN, Claude, *Code de la Librairie et Imprimerie de Paris ou Conférence du Règlement arrêté au Conseil d'État du Roy, le 28 Février 1723, Et rendu commun pour tout le Royaume, par Arrêt du Conseil d'Etat du 24 Mars 1744*, Paris, Aux dépens de la Communauté, 1764.

TASSE LE, *La Jérusalem délivrée du Tasse*, traduction interlinéaire par Luneau de Boisjermain, revue et corrigée d'après le système Hamiltonien par J. de Prati, Londres, Librairie Romantique, 1830.

TYNNA, Jean De La, *Dictionnaire topographique, étymologique et historique des rues de Paris*, Paris, l'auteur, 1812.

VOLTAIRE, *Correspondance*, Theodore BESTERMAN (éd.), Paris, Gallimard, 1963-64, 13 vol.

VOLTAIRE, *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Firmin Didot Frères, 1852-1862, 13 vol.

VOLTAIRE, *The complete Works of Voltaire*, t. 119, Theodore Besterman (éd.), Genève, Institut et Musée Voltaire, 1968-1977, 138 vol.

Travaux

Ouvrages de référence et de méthodologie

BUISSON, Ferdinand Edouard (dir.), *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, Hachette, 1882-1887, 4 vol.

CHAUNU, Pierre, *Histoire quantitative, histoire sérielle*, Paris, Armand Colin, 1978.

COYECQUE, Ernest, *L'Inventaire de la Collection Anisson*, Paris, Ernest Leroux, 1900.

Dictionnaire de l'Académie française, 4^e édition, Paris, Vve Brunet, 1762.
(<http://portail.atilf.fr>)

Dictionnaire de l'Académie française, revu et augmenté par l'Académie elle-même, 5^e édition, Paris, J.J. Smits, 1798. (<http://portail.atilf.fr>).

Dictionnaire de l'Académie française, 8^e édition, Paris, 1932-35. (<http://portail.atilf.fr>).

Encyclopaedia Britannica, 11^e éd., New York, The Encyclopaedia Britannica Company, 1910-1911, 29 vol.

Encyclopédie des gens du monde : répertoire universel des sciences, Paris, Librairie de Treuttel et Würtz, 1833-1844, 22 vol.

FURET, François, « Histoire quantitative et construction du fait historique », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 26^e année, 1 (1971), p. 63-75.

FURETIÈRE, Antoine, *Dictionnaire universel*, La Haye et Rotterdam, Arnout & Reinier Leers, 1690, 3 t.

GROLIER, Eric de, *Le guide du bibliophile et du libraire*, Paris, Librairie Rombaldi, 1952.

HOEFER (dir.), *Nouvelle biographie générale*, Paris, Firmin Didot frères, 1852-1866, 46 vol.

JOHNSON, Samuel, *A dictionary of the English Language*, 6^e éd., London, 1785.

JOHNSON, Samuel, *A dictionary of the English Language*, 8^e éd., London, 1799., 2 vol.

LAZARE, Félix et Louis LAZARE, *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments*, Paris, F. Lazare, 1844-1849.

LEPETIT, Bernard, « L'histoire quantitative : deux ou trois choses que je sais d'elle », *Histoire & Mesure*, IV, 3-4 (1989), p. 191-199.

MICHAUD, Louis Gabriel (dir.), *Biographie universelle ancienne et moderne*, 2^e éd., Paris, C. Desplaces, 1854-1865, 45 vol.

MILON, Daniel S., « La rencontre insolite mais édifiante du culturel et du quantitatif », *Histoire & Mesure*, 2, 2 (1987), p. 7-37.

MOATTI, Alexandre, *Les indispensables mathématiques et physiques pour tous*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 63.

Nouveau Petit Robert, Josette REY-DEBOVE et Alain REY (dir.), Paris, Dictionnaires Le Robert, 2000.

OMONT, Henri, *L'Inventaire sommaire des archives de la Chambre syndicale parisienne*, Paris, s.n., 1886.

Petit Larousse illustré, Isabelle JEUGE-MAYNART (dir.), Paris, Éditions Larousse, 2006.

POLET, Jean-Claude (dir.), *Patrimoine littéraire européen : anthologie en langue française*, Bruxelles, De Boeck Université, 1992, 13 vol.

RICHELET, Pierre Richelet, *Dictionnaire de la langue Française ancienne et moderne*, Amsterdam, 1732 (1680), 2 vol.

Études

AZOUVI, François, « Mesmérisme », in Michel Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 2007 (1997), p. 806-808.

BAKER, Keith Michael, *Inventing the French Revolution, Essays on French Political Culture in the Eighteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

BARBIER, Frédéric et Sabine JURATIC, *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et gens du livre à Paris, 1701-1789*, t.1 A-C, Genève, Droz, 2007.

BARIBIER, Frédéric, *Lumières du Nord : imprimeurs, libraires et « gens du livre » dans le Nord au XVIII^e siècle (1701-1789) : dictionnaire prosopographique*, Genève, Droz, 2002.

BARBIER, Frédéric, *Histoire du livre*, Paris, Armand Colin, 2000.

BARROVECCHIO, Anne-Sophie (éd.), *Voltairemania : L'avocat Jean-Henri Marchand face à Voltaire*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 2004.

BARTHES, Roland, *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964.

BASSY, Alain-Marie, « Le texte et l'image », in Roger CHARTIER et Henri-Jean MARTIN (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), 173-200.

BERTAUT, Jules, *La vie littéraire en France au XVIII^e siècle*, Paris, Jules Tallandier, 1954.

BESSE, Henri, « Beauzée et Radonvilliers, ou la méthode de Du Marsais démembrée », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 17 (juin 1996), p. 61-85.

BESSE, Henri, « Traduction interlinéaire et enseignement des langues (chez Locke, Du Marsais, Radonvilliers, Robertson, et quelques autres) », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 18 (décembre 1996), p. 293-312.

- BESSIRE, François Bessire (dir.), *L'Écrivain éditeur*, tome 1 « Du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle », Travaux de littérature, Genève, Droz, 2001.
- BIED, Robert, « Le monde des auteurs », in Roger CHARTIER et Henri-Jean MARTIN (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), p. 775-800.
- BIRN, Raymond, « The Profits of Ideas : *Privilèges en Librairie* in Eighteenth-Century France », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 4, no. 2, (Winter, 1970-71), p. 131-168.
- BOLLÈME, Geneviève *et al.*, *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, Paris et La Haye, Mouton, 1965.
- BONNEL, Roland et Catherine RUBINGER (dir.), *Femmes savantes et Femmes d'esprit. Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*, New York, Peter Lang, 1994.
- BOURNEVILLE, *Recherches cliniques et thérapeutiques sur l'épilepsie, l'hystérie et l'idiotie*, vol. 3, Paris, Delahaye & Lecrosnier, 1883.
- BROWN, Gregory S., « The Self-Fashionings of Olympe de Gouges, 1784-1789 », *Eighteenth-Century Studies*, 34, 3, « French Revolutionary Culture » (Printemps 2001), p. 383-401.
- CAVE, Roderick, *The Private Press*, London, Faber and Faber, 1971.
- CHARTIER, Roger, *Écouter les morts avec les yeux*, Paris, Collège de France/Fayard, 2008.
- CHARTIER, Roger, « L'Imprimerie en France à la fin de l'ancien régime. L'État général des imprimeurs de 1777 », *Revue française d'histoire du livre*, 6 (1973), p. 253-279.
- CHARTIER, Roger, *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (X^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Gallimard /Seuil, 2005.
- CHARTIER, Roger, *L'Ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre le XV^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 2002.
- CHARTIER, Roger, *Les origines culturelles de la révolution française*, Paris, Seuil, 1990.
- CHARTIER, Roger, « Property & Privilege in the Republic of Letters », trad. Arthur Goldhammer, *Daedalus*, 131, 2 (Printemps 2002), p. 60-66.
- CHOUILLET, Anne-Marie, « Une lettre inédite de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 16 (1994), p. 9-12.
- DAINVILLE, François de, *L'éducation des jésuites (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Les éditions de Minuit, 1978.

- DARNTON, Robert, *Gens de lettres, Gens du livre*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992 (1990).
- DARNTON, Robert, *Mesmerism and the End of the Enlightenment in France*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1968.
- DARNTON, Robert, *The Business of Enlightenment: A Publishing History of the Encyclopédie 1775-1800*, Cambridge (Massachusetts) et Londres Belknap Press of Harvard University Press, 1979.
- DARNTON, Robert, *The Case for Books: Past, Present, and Future*, New York, PublicAffairs, 2009.
- DARNTON, Robert, *The Great Cat Massacre and other Episodes in French Cultural History*, New York, Basic Books, 1984.
- DARNTON, Robert, *The Literary Underground of the Old Regime*, Cambridge, Harvard University Press, 1982.
- DARNTON, Robert, « What is the history of the books? », *The Kiss of Lamourette. Reflections in Cultural History*, New York, Norton, 1990, p. 107-135.
- DARNTON, Robert Darnton et Michel SCHLUP (dir.), *La société typographique de Neuchâtel, 1769-1789*, Neuchâtel, Bibliothèque universitaire de Neuchâtel, 2005.
- DEAZLEY, Ronald, *On the Origin of the Right to Copy, Charting the Movement of Copyright Law in Eighteenth-Century Britain (1695-1775)*, Portland, Hart Publishing, 2004.
- DELON, Michel (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- DUFLO, Colas, « Diderot et Ménuret de Chambaud », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 34 (avril 2003), p. 25-44.
- EDELMAN, Bernard, *Le sacre de l'auteur*, Paris, Seuil, 2004.
- EISENSTEIN, Elizabeth L., *The Printing Press as an Agent of Change: Communications and Cultural Transformations in Early Modern Europe*, Cambridge & New York, Cambridge University Press, 1979, 2 vol.
- ESTIVALS, Robert, *Le dépôt légal sous l'Ancien Régime de 1537 à 1791*. Paris, Librairie Marcel Rivière et cie, 1961.
- ESTIVALS, Robert, *La statistique bibliographique de la France sous la monarchie au XVIII^e siècle*, Paris, Mouton, 1965.

- EZELL, Margaret J. M., *Social Authorship and the Advent of Print*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University, 1999.
- FARGE, Arlette, *Dire et mal dire, l'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992.
- FEYEL, Gilles, « Presse et publicité en France (XVIII^e et XIX^e siècles) », *Revue historique*, 4, 628 (2003), p. 837-868.
- FEATHER, John, « The Commerce of Letters : The Study of the Eighteenth-Century Book Trade », *Eighteenth-Century Studies*, 17, 4 « The Printed Word in the Eighteenth Century » (été 1984), p. 405-424.
- FRASCA-SPADA, Marina et Nick JARDINE (dir.), *Books and the Sciences in History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- FOUCAULT, Michel, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », Daniel DEFERT et François EWALD, (éd.), *Dits et écrits, 1954-1988 par Michel Foucault*, Paris, Gallimard, 1994 (1969), p. 189-821.
- FOUCHÉ, Pascal, Pascal PÉCHOIN, Jean-Dominique MELLOTT *et al.*, (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du livre*, Paris, Édition du cercle de la librairie, 2002-2005, 2 vol. (et vol. 3, à paraître).
- GOODMAN, Dena, *Becoming a Woman in the Age of Letters*, Ithaca, Cornell University Press, 2009.
- GRAY, Patricia et Wallace KIRSOP, « L'art du prospectus : l'écrivain éditeur et son public », in François Bessire, dir., *L'Écrivain éditeur*, tome 1 « Du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle », Travaux de littérature, Genève, Droz, 2001, p. 361-374.
- GROLIER, Eric de, *Le guide du bibliophile et du libraire*, Paris, Librairie Rombaldi, 1952.
- HABERMAS, Jürgen, *The Structural Transformation of the Public Sphere. An Inquiry into a Category of Bourgeois Society*, trad. Thomas Burger, Cambridge (MA), MIT Press, 1991 (1962).
- HAHN, Roger, *The Anatomy of a Scientific Institution : The Paris Academy of Sciences, 1666-1803*, Berkeley, University of California Press, 1971.
- HESSE, Carla, « Enlightenment Epistemology and the Laws of Authorship in Revolutionary France, 1777-1793 », *Representations*, 30, « Law and the Order of Culture », (Printemps 1990), p. 109-137.
- HESSE, Carla, « Le Sort des imprimeurs et libraires parisiens après la chute de la chambre syndicale en 1791 », *Livre et révolution. Mélanges de la Sorbonne* 9, Roger CHARTIER et Daniel ROCHE (éd.), Paris, Aux Amateurs de Livres, 1989, p. 21-32.

- HESSE, Carla, *The Other Enlightenment. How French Women Became Modern*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2001.
- JOHNS, Adrian, *The Nature of the Book. Print and Knowledge in the Making*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 1998.
- JOUHAUD, Christian, « La culture de l'imprimé », in Robert DESCIMON et Christian JOUHAUD, *La France du premier XVIII^e siècle, 1594-1661*, Paris, Belin, 1996, p. 125-149.
- JOUHAUD, Christian, « Histoire et histoire littéraire : naissance de l'écrivain », *Annales ESC*, 43^e année, 4 (1988), p. 849-866.
- JURATIC, Sabine, « Du livre à l'écriture : libraires-auteurs à l'âge des Lumières en France », *Revue française d'histoire du livre*, 2, 114-115 (2002), p. 181-204.
- JURATIC, Sabine, « Le monde du livre à Paris entre absolutisme et Lumières. Recherches sur l'économie de l'imprimé et sur ses acteurs », Thèse de doctorat, Paris, l'EPHE, 2003.
- JURATIC, Sabine, « Publier les sciences au 18^e siècle : la librairie parisienne et la diffusion des savoirs scientifiques », *Dix-huitième siècle*, 40 (2008), p. 301-313.
- KALIFA, Dominique, « L'imprimé, le texte et l'historien : vieilles questions, nouvelles réponses ? », *Romantisme*, 143 (2009), p. 93-99.
- KIRSOP, Wallace, « Bibliographie matérielle et histoire du livre : quelques réflexions de méthode », in V. PLACELLA et S. MARTELLI (éd.), *I Moderni ausili all'ecdotica*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1994, p. 313-323.
- KIRSOP, Wallace, *Bibliographie matérielle, vers une collaboration*, Paris, Lettres modernes, 1970.
- KIRSOP, Wallace, « Following the Money Trails: Selling Books before, during and after the Revolution », *Australian Journal of French Studies*, 29 (1992), p. 266-287.
- KIRSOP, Wallace, « Les mécanisme éditoriaux », in Roger CHARTIER et Henri-Jean MARTIN (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), p. 15-34.
- KIRSOP, Wallace, « Pour une histoire bibliographique de la souscription en France au XVIII^e siècle », in Giovanni CRAPULLI (éd.), *Trasmissione dei testi a Stampa nel periodo moderno*, II, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1987, p. 255-282.
- KORSHIN, Paul J., « Book Subscription Lists », *The Times Literary Supplement*, (23 juin 1972), p. 719.

- KUHN, Thomas, *La structure des révolutions scientifiques*, nouvelle éd., trad.. Laure Meyer, Paris, Flammarion, 1983 (1970).
- LAUFER, Roger, « L'énonciation typographique au 18^e siècle », in Giovanni CRAPULLI (éd.), *Trasmissione dei testi a Stampa nel periodo moderno*, I, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1987, p. 113-123.
- LAUFER, Roger, « Les espaces du livre », in Roger CHARTIER et Henri-Jean MARTIN (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), p. 156-172.
- LICOPPE, Christian, *La formation de la pratique scientifique : le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, 1996.
- LILTY, Antoine, « Sociabilité et mondanité : Les hommes de lettres dans les salons parisiens au XVIII^e siècle », *French Historical Studies*, 28, 3 (été 2005), p. 415-445.
- LOEWENSTEIN, Joseph, The Script in the Marketplace, *Representations*, 12 (automne 1985), p. 101-114.
- LOUGH, John, « Luneau de Boisjermmain v. the Publishers of the Encyclopédie », *The Encyclopédie in eighteenth century England, and other studies*, Newcastle upon Tyne, Oriel Press, 1970 (1963), p. 96-158.
- LOUGH, John, *Writer and Public in France. From the Middle Ages to the Present Day*, Oxford, Clarendon Press, 1978.
- LOVE, Harold, *Scribal Publication in Seventeenth-Century England*, Oxford, Clarendon Press, 1993.
- LYNN, Michael R., *Popular Science and Public Opinion in Eighteenth-Century France, Manchester and New York*, Manchester University Press, 2006.
- MARCIL, Yasmine, « Voyage écrit, voyage vécu? La crédibilité du voyageur, du *Journal encyclopédique* au *Magasin encyclopédique* », *Sociétés & Représentations*, 21 (avril 2006), p. 25-43.
- MARION, Michel, « Dix ans des *Affiches, Annonces et Avis divers* (1752-1761) », in Jacques GODECHOT (dir.), *Regards sur l'histoire de la presse et de l'information. Mélanges offerts Jean Prinet*, Saint-Julien-du-Sault, Presses Saltusiennes-F.P. Lobies, 1980, p. 23-40.
- MARTIN, Henri-Jean, *La Naissance du livre moderne (XIV^e-XVII^e siècles). Mise en page et mise en texte du livre français*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2000.

- MARTIN, Henri-Jean, « La prééminence de la librairie parisienne », in Roger CHARTIER et Henri-Jean MARTIN (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), 331-357.
- MARTIN, Henri-Jean, *Le Livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987.
- MARTIN, Marc, *Trois siècles de publicité en France*, Paris, Odile Jacob, 1992.
- MASLEN, Keith, « Printing for the Author: From the Bowyer Printing Ledgers, 1710-1775 », *The Library*, 5, XXVII (1972), p. 302-309.
- MASLEN, K.I.D., « Book Subscription Lists », *The Times Literary Supplement*, (29 septembre 1972), p. 1157.
- MAUGARD, Antoine, *Code de la noblesse ou recueil de loix et de monumens pour servir de preuves au traité politique et historique de la noblesse française*, Paris, Cailleau, 1789.
- MCDOWELL, Paula, *The Women of Grub Street: Press, Politics, and Gender in the London Marketplace 1678-1730*, Oxford, Clarendon, 1999.
- MCKENZIE, D.F., *Bibliography and the Sociology of Texts*, London, British Library, 1986.
- MCKITTERIC, David, *Print, Manuscript and the Search for Order, 1450-1830*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- MCMULLIN, Biran J., « Bowers's Principles of Bibliographical Description », *Bibliographical Society of Australia and New Zealand Bulletin*, 15 (1991), p. 59-59.
- MERIAN, Linda E. (dir.), *The Secret Malady. Venereal Disease in Eighteenth-Century Britain and France*, Lexington, University Press of Kentucky, 1996.
- MERLAND, Marie-Anne, « Tirage et vente de livres à la fin du XVIII^e siècle : des documents chiffrés », *Revue française d'histoire du livre*, (1973), p. 87-112.
- MINARD, Philippe, *Typographes des lumières*, Paris, Champ Vallon, 1989.
- MOUREAU, François, *La plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006.
- MOUREAUX, José-Michel, « Voltaire éditeur : de sa conception de l'édition à sa pratique éditoriale des recueils », *Revue Voltaire*, 4 (2004), p. 11-38.
- MYERS, Robin, et al., (éd.), *Books for sale. The Advertising and Promotion of Print since the Fifteenth Century*, New Castle (DE) et Lontres, Oak Knoll Press et The British Library, 2009.

- NISARD, Charles, *Les ennemis de Voltaire*, Paris, Amyot, 1853.
- POLET, Jean-Claude (dir.), *Patrimoine littéraire européen : anthologie en langue française*, Bruxelles, De Boeck Université, 13 vol.
- PELLISSON, Maurice, *Les Hommes de Lettres au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine reprints, 1970 (1910).
- PFISTER, Laurent, « L'auteur, propriétaire de son œuvre? La formation du droit d'auteur du XVI^e siècle à la loi de 1957 », Thèse de doctorat, Strasbourg, Université Strabourg III, 1999, 2 tomes.
- POTTINGER, David, *The French Book Trade in the Ancien Régime, 1500-1791*, Cambridge, Harvard University Press, 1958.
- PRONTEAU, Jeanne, *Le numérotage des maisons de Paris du XVe siècle à nos jours*. Paris, Sous-commission de recherches d'histoire municipale contemporaine, 1966.
- PROUST, Jacques, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1962.
- REYNARD, Pierre Claude, « The Language of Failure : Bankruptcy in Eighteenth-Century France », *The Journal of European Economic History*, 30, 2 (Automne 2001), p. 355-381.
- RIGOGNE, Thierry Rigogne, *Between State and Market: Printing and Bookselling in Eighteenth-Century France*, Oxford, Voltaire Foundation, 2007.
- ROCHE, Daniel, *Les Républicains des Lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 221.
- ROCHE, Daniel, *Le siècle des lumières en province, académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, Mouton, 1978.
- ROSE, Mark Rose, « The Author as Proprietor : Donaldson v. Becket and the Genealogy of Modern Authorship », *Representation*, 23 (été 1988), p. 51-85.
- RYCHER, Jacques, « Travail de l'atelier », in Roger CHARTIER et Henri-Jean MARTIN (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Fayard / Cercle de la Librairie, 1990 (1984), p. 46-65.
- SAISSELIN, Rémy G., *The Literary Enterprise in Enghteenth-Century France*, Detroit, Wayne University Press, 1979.

- SARRAZIN, Véronique, « L'auteur éditeur de ses œuvres à la fin du XVIII^e siècle : aspects légaux et économiques », in François BESSIRE (dir.), *L'Écrivain éditeur*, tome 1 « Du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle », Travaux de littérature, Genève, Droz, 2001, p. 335-360.
- SCHAPIRA, Nicolas, « Quand le privilège de librairie publie l'auteur », in Christian JOUHAUD et Alain VIALA, *De la Publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002, p. 121-137.
- SGARD, Jean (dir.), *Dictionnaire des journaux*, Paris, Universitas et Oxford, Voltaire Foundation, 1991, 2 vol.
- TANSELLE, Thomas, « Analytical Bibliography and Renaissance Printing History », *Printing History*, 3, 1 (1981), p. 24-33.
- TODD, Christopher, « French advertising in the eighteenth century », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 266 (1989), p. 513-547.
- TURNOVKSY, Goeffrey, « Marginal Writers and the 'Literary Market' : Defining a New Field of Authorship in Eighteenth-Century France », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, ed. Catherine INGRASSIA et Jeffrey S. RAVEL, 33 (2004), p. 101-123.
- TURNOVKSY, Goeffrey, *The Literary Market. Authorship and Modernity in the Old Regime*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2010.
- TURNOVKSY, Goeffrey, « « Vivre de sa plume ». Réflexions sur un topos de l'auctorialité moderne », *Revue de synthèse*, 6^e série, 1-2 (2007), p. 51-70.
- VAILLÉ, Eugène, *Histoire générale des postes françaises*, Paris, Presses universitaires de France, 1947, 6 vol.
- VAN DIJK, Suzan et Madeleine VAN STRIEN-CHARDONNEAU, *Féminités et masculinités dans le texte narratif avant 1800. La question du 'gender'*, Louvain, Peeters, 2002.
- VERSINI, Laurent, « Diderot éditeur de soi-même et des autres », in François BESSIRE (dir.), *L'Écrivain éditeur*, tome 1 « Du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle », Travaux de littérature, Genève, Droz, 2001, p. 299-307.
- VIALA, Alain, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Les éditions de minuit, 1985.
- VOVELLE, Michel (dir.), *L'homme des lumières*, Paris, Seuil, 1996.

- WALTER, Éric, « Les auteurs et le champ littéraire », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 2, Paris, Promodis, 1984, p. 383-399 [et l'édition ultérieure : Fayard / Cercle de la Librairie, 1990, p. 499-518].
- WEIL, Françoise, « La fonction du manuscrit par rapport à l'imprimé », in François MOUREAU (éd.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIIIe siècle*, Paris et Oxford, Universitas et Voltaire Foundation, 1993, p. 17-27.
- WEIL, Françoise, « L'impression des tomes VIII à XVII de l'Encyclopédie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 1, 1 (1986), p. 85-93.
- WILLIAMS, David, « Luneau de Boisjerman's Racine : a Voltarian émulation? », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, XC, (1972), p. 1773-1789.
- WITTMANN, Reinhard, « Der Dichter auf dem Markt – Die Entstehung des freien Schriftstellers », in *Geschichte des deutschen Buchhandels, Ein Überblick*, Munich, Verlag C.H. Beck, 1991, p. 143-170.
- WITTMANN, Reinhard, « Subskribenten- und Pränumerantenverzeichnisse als Quellen zur Lesergeschichte », *Buchmarkt und Lektüre im 18. und 19. Jahrhundert, Beiträge zum literarischen Leben 1750-1850*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1982, p. 46-68.
- WOODMANSEE, Martha, « The Genius and the Copyright : Economic and Legal Conditions of the Emergence of the 'Author' », *Eighteenth-Century Studies*, 17, 4 (été 1984), p. 425-448.